

www.libtool.com.cn

www.library.utoronto.ca

~~250. a 16~~



Vet. Fr. III B. 2944

www.libtool.com.cn

2008

3/6

www.libtool.com.cn

(L)

: 250 a.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME
ou
CONFÉRENCES
SUR LA RELIGION.

On trouve chez les mêmes Libraires :

www.libtool.com.cn

CONFÉRENCES ET DISCOURS INÉDITS, par D. Frayssinous,
1 gros vol. in-8°, sur papier superfin. 5

LEMÊME OUVRAGE, 1 beau vol. in-18, format anglais. 3 50

LES VRAIS PRINCIPES DE L'ÉGLISE GALLICANE,
par le même ; 1 vol. in-8°. 2 50

VIE DE M. FRAYSSINOUS, ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS,
par M. le Baron Henrion ; 2 vol. in-8°, avec portrait. 8

PARIS. — IMPRIMERIE D'ADRIEN LE CLERE ET C^{ie},
rue Cassette, 29, près Saint-Sulpice.

DÉFENSE
DU CHRISTIANISME

OU

CONFÉRENCES

SUR LA RELIGION,

PAR DENIS FRAYSSINOUS,

ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

*In necessariis unitas, in dubiis libertas,
in omnibus charitas.*

Dans les choses nécessaires unité, dans les
douteuses liberté, dans toutes charité.

TOME PREMIER.

PARIS.

**ADRIEN LE CLERE ET C^e, IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE CASSETTE, 29, PRÈS SAINT-SULPICE.**

1851.

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

AU ROI.

SIRE,

Témoin des ravages de l'impiété, le chrétien ne saurait être sans alarmes pour l'avenir; mais son espérance se ranime, quand il porte ses regards sur ce trône de saint Louis, où, après tant de siècles,

sont encore assises les mêmes vertus. Il ne peut croire que la foi de ses pères soit destinée à périr chez une nation à qui le ciel a rendu de tels Princes.

Heureux les peuples, SIRE, lorsque la religion, qui est leur premier besoin, trouve son appui dans les exemples, plus encore que dans la politique de ceux qui les gouvernent !

Ministre de cette religion sainte, il nous a été donné de la défendre dans la chaire de vérité. L'apologie que nous en avons entreprise en des jours difficiles, nous l'avons continuée en des jours meilleurs ; et combien n'est-il pas consolant pour nous de pouvoir la publier maintenant sous les auspices augustes d'un Prince en qui brille une piété si noble et si vraie, et que les disciples de l'Évangile peuvent montrer avec confiance aux ennemis comme aux amis du nom chrétien !

Daigne le *Père des lumières* et le *Dieu des vertus* faire servir nos Discours au triomphe de ces doc-

trines sacrées, qui sont la meilleure garantie et de la soumission des peuples et de la justice des Rois!

www.libtool.com.cn

Je suis avec respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant
et très-fidèle sujet,

† DENIS, ÉVÊQUE D'HERMOPOLIS.

AVERTISSEMENT.

www.libtool.com.cn

Les Discours que l'on donne ici au public ont été prononcés dans l'église de Saint-Sulpice, devant un auditoire composé surtout de jeunes gens appartenant aux classes éclairées de la société. Commencé en 1803, suspendu en 1809, repris en 1814, ce cours d'instructions a cessé en 1822.

DÉFENSE

DU CHRISTIANISME.

www.libtool.com.cn

DISCOURS D'OUVERTURE.

En jetant mes regards sur cette assemblée, si différente de celles qu'on voit ordinairement se former dans nos temples, il m'est impossible, Messieurs, de me défendre de cette pensée, que, parmi mes jeunes auditeurs, il en est sans doute qui, trompés par un philosophisme mensonger, n'ont sur la religion que des idées vagues ou fausses; qui, peut-être même, ne voient que des préjugés populaires dans les vérités les plus importantes et les plus sacrées. O ! combien les temps et les esprits sont changés ! Que nous sommes loin des sentiments de nos ancêtres, et de leur pieuse docilité ! Jadis, le Français, plein d'honneur, plein de foi, et loyalement chrétien, avait la noble franchise d'avouer ses torts ; et toujours il respectait la religion, lors même qu'il avait la faiblesse d'en violer les préceptes. Si trop souvent ses mœurs n'étaient pas aussi pures que sa foi, s'il voulait allier le christianisme avec les plaisirs, la dévotion avec la mollesse, du moins il ne cherchait pas à justifier ses désordres par des blasphèmes ; son cœur pouvait être séduit, mais son esprit était docile. Il révérait la religion aussi franchement qu'il aimait son prince et sa patrie : alors on pouvait corriger ses vices par sa foi, opposer avec succès à la dépravation de ses mœurs la pureté de ses principes

religieux ; et pour le ramener au devoir, il ne fallait que le rappeler à sa croyance.

Aujourd'hui l'esprit est corrompu comme le cœur ; le dérèglement est dans les pensées comme dans les mœurs. Plus savants dans le mal, nous avons appris à le justifier ; plus raisonnateurs et moins raisonnables, c'est par un système réfléchi que nous suivons les penchants de la nature corrompue, que l'oubli de la Divinité, que la licence des discours et des actions sont mis au rang des choses légitimes. Aujourd'hui, avant de combattre le vice, nous sommes réduits à la déplorable nécessité de prouver que la vertu n'est pas une chimère ; avant de prêcher la doctrine chrétienne, nous sommes forcés d'en faire l'apologie, et de plaider la cause de la religion devant ses enfants, comme le faisaient autrefois les Origène et les Tertullien devant les Juifs et les païens, ses ennemis. Oui, de nos jours, elle a été, plus que dans tout autre temps, attaquée, outragée, foulée indignement aux pieds ; les choses saintes sont tombées dans l'avilissement ; la piété de nos pères est devenue un objet de dérision pour leur postérité, l'impiété est descendue jusqu'au peuple, et les campagnes en sont infectées comme les cités. Ceux qui, par leur défaut d'instruction, devraient être les plus dociles, se montrent quelquefois les plus opiniâtres dans leur révolte grossière contre le ciel ; chez eux, l'ignorance a tout l'orgueil du savoir, et le ministre de l'Evangile a la douleur de rencontrer, même parmi le peuple, des âmes non-seulement égarées, mais endurcies contre la vérité.

Ces réflexions ont je ne sais quoi de triste et de décourageant pour les orateurs chrétiens. Quel espoir avons-nous de ramener sous les drapeaux de la foi un peuple de déserteurs ? et que peuvent tous nos efforts contre les débordements de l'impiété ? Messieurs, le mal est grand, très-grand, sans doute : mais faut-il donc le regarder

comme incurable ? et pourquoi cette main divine, qui a retiré la France du plus profond des abîmes, n'achèverait-elle pas son merveilleux ouvrage ?

C'est ici surtout, c'est au milieu de vous, Messieurs, que je dois concevoir de douces espérances. Que vois-je, en effet, dans cette enceinte ? Une nombreuse et brillante jeunesse, qui, à la voix de la religion, se réunit dans le lieu saint, s'arrache à la dissipation du siècle, et pour un temps à des études profanes, se presse autour de la chaire évangélique pour nourrir son esprit et son cœur des vérités religieuses et morales : spectacle singulier et consolant tout ensemble, qui porte à croire que tout n'est pas perdu pour la foi dans notre patrie, que le feu sacré n'y est pas éteint, et qu'il peut s'y rallumer encore avec une activité toute nouvelle. Si trop souvent le jeune âge est l'époque des passions orageuses et des plus tristes naufrages, c'est aussi le temps de la franchise, des sentiments généreux ; c'est l'époque de la vie où les cœurs, plus sensibles à la vérité, sont plutôt déserteurs qu'ennemis de la vertu : heureux si, par notre ministère, nous pouvions seconder des dispositions aussi précieuses, ramener aux saines doctrines une jeunesse égarée par les passions et le mensonge, sauver les uns du milieu des écueils et de la tempête, et empêcher les autres de s'y précipiter.

Aujourd'hui, Messieurs, nous ne traiterons aucun des sujets particuliers qui font la matière de nos instructions ; nous croyons devoir, dans un discours préliminaire, en faire connaître le motif, le but et la forme.

Tous les siècles ont vu des esprits impies et remuants, ennemis de la religion et de l'autorité ; l'orgueil se trouve partout, il est de tous les temps et de tous les lieux. Or l'orgueil est un germe de révolte contre Dieu et contre les hommes : seulement il arrive des époques, où, par

l'influence de certaines causes particulières, ce levain de corruption originelle fermente avec plus d'activité, et fait de plus grands ravages. Je reconnais que, sur la fin du règne de Louis-le-Grand, les esprits avaient plus de penchans qu'auparavant vers les nouveautés hardies et funestes ; penchant que facilitait l'état même de la civilisation. En effet, la culture de l'esprit, devenue plus universelle, multiplia ces demi-lumières qui font apercevoir les difficultés sans donner la force de les résoudre, et en exaltant la vanité d'une nation naturellement si vaine, tendit à la rendre plus indocile. Le progrès des sciences, des arts, de l'industrie, portèrent dans les caractères une mollesse, dans les habitudes de la vie une sensualité, qui rendirent les hommes plus impatients du joug des vérités salutaires ; et l'épicurisme des mœurs prépara celui des opinions. Déjà quelques écrivains étrangers ou nationaux étaient venus flatter dans les âmes cet amour secret de l'indépendance. Aussi Fénelon nous apprend, dans ses discours (1), qu'il avait l'oreille frappée d'un bruit sourd d'impiété ; et Leibniz, qui voyait de si haut et de si loin devant lui, était alarmé de je ne sais quel esprit pervers qui commençait à se répandre, et qui, s'il n'était pas arrêté, devait amener des catastrophes (2).

Toutefois, il est bien certain qu'à cette époque les mauvaises doctrines étaient loin de former l'opinion dominante des classes supérieures et éclairées de la société. On sait que les idées et les sentiments d'une nation et d'un siècle se retrouvent dans les auteurs contemporains ; et c'est ainsi, comme l'a dit un grand écrivain de nos jours, que la littérature est l'expression de la société. Or, en général, sous le règne de Louis XIV, tout ce qu'il y

(1) Serm. pour le jour de l'Epiphanie, 2^e part.

(2) *Nouv. Essais sur l'entend. humain*, pag. 429 et suiv. voyez *Pensées de Leibniz*, tom. I, pag. xiv et suiv.

avait de savants, de philosophes, de moralistes, de poètes, d'orateurs, d'écrivains illustres, portait à la Religion le respect le plus profond ; partout leurs ouvrages , goûtés du public, nourrissaient, fortifiaient l'amour de l'honnête et du beau ; et la France se trouvait universellement saine et forte de principes et de croyance. Même les plus solides productions de l'esprit n'étaient pas sans attrait pour le sexe le plus frivole ; et l'on sait avec quelle avidité, cette femme , que ses *Lettres* ont rendue immortelle, allait écouter le grave Bourdaloue. Oui, lorsque , chez un peuple, ceux qui sont faits pour régler les esprits , pour dominer l'opinion , sont bien sincèrement religieux , il est impossible que ce peuple soit impie : alors les sources publiques sont pures, et les eaux qui en découlent portent au loin la vie et la fécondité.

Autre temps, autres mœurs. Louis XIV descend dans la tombe, et semble y emporter avec lui le génie de son siècle. La mort prématurée du duc de Bourgogne amène la régence : c'est l'époque du mépris de toute bienséance, de l'impudence dans l'irréligion comme dans le vice , de la manifestation audacieuse des idées perverses, de l'indifférence marquée pour le culte, les institutions et les lois de la patrie. Les germes pernicioeux que recèle le corps social se développent de toutes parts sous le gouvernement d'un prince qui, par ses principes et ses exemples trop connus, met en crédit la licence la plus effrénée; ce qui n'est fait que pour prêter des armes à la vérité, et des charmes à la vertu , le talent , flatte lâchement cette disposition fatale des esprits au lieu de la combattre, et se prostitue indignement au vice et au mensonge. Quel spectacle affligeant vont donner, à ce sujet, des écrivains qui doivent exercer sur leur siècle un si grand empire !

Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée , Montesquieu publia des *Lettres* empreintes, si l'on veut, d'un talent original, mais souillées aussi de ce libertinage

d'esprit qui dépasse les bornes , fronde ce que le sage respecte , et fait couler dans l'âme du lecteur , à l'aide d'une diction neuve et piquante , le poison des doctrines téméraires et funestes.

Né avec un esprit prodigieux , Voltaire verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré , assaisonne l'obscénité par le blasphème , et le blasphème par l'obscénité : travestit , avec une malice réfléchie , le christianisme , ses livres saints et son histoire ; propage dans la nation entière cet esprit de scepticisme , de frivolité , de moquerie , qui ne croit rien , se joue de tout , s'amuse des vices des hommes comme de leurs travers , affaiblit l'horreur du crime , relâche les liens de la société , et dispose tout gaiement pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.

Jean-Jacques paraît : malheureusement pour ses contemporains , c'est un des hommes les plus éloquents de son siècle. Pour quelques vérités qu'il défend avec force , et dont on ne profite guère , il répand avec profusion de brillants mensonges qui séduisent ; avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination , il subjugué les esprits ; et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières , se prosterne devant le sophiste étranger , qui , sur les sciences et les lettres , sur l'éducation , sur la société , débite gravement les théories les plus sauvages.

Je pourrais bien citer ici un grand nombre d'écrivains d'un ordre inférieur , qui , sous les bannières de leurs chefs , formèrent une ligue puissante contre ce qu'ils appelaient les préjugés , c'est-à-dire contre la religion et l'autorité. Ils crurent de bonne foi , ce semble , être de grands hommes , parce qu'ils se donnaient le nom de philosophes ; mais le temps , cet ennemi mortel de tout ce qui est médiocre , les a mis à leur place. Nous n'aurons pas l'injustice de méconnaître ce que les écrits de plusieurs d'entre eux peuvent avoir de mérite littéraire ;

mais on sait que le génie n'est pas une chose commune, et nous n'aurons pas la simplicité de nous transporter d'admiration pour des auteurs qui ont eu plus d'esprit que de sens, qui ont été moins philosophes que sophistes, moins éloquents que déclamateurs.

On vit donc, dans le cours du dix-huitième siècle, s'élever une foule d'écrivains athées, matérialistes, fatalistes, déistes, indifférents, novateurs. Par eux, les idées sont dénaturées ainsi que le langage, et les objets de la vénération publique reçoivent des dénominations qui leur sont étrangères, mais qui les rendent odieux : la religion n'est jamais que fanatisme, comme l'autorité n'est que tyrannie. Ces productions, où la corruption de l'esprit le dispute à celle du cœur, se multiplient sous leur plume féconde, et des presses sans nombre les vomissent sur les différentes contrées de l'Europe. Depuis cette époque, l'impiété n'a plus été reléguée dans quelques livres scientifiques connus seulement d'un petit nombre de lecteurs, elle a paru sous les formes les plus variées, les plus attrayantes, et les plus faciles à mettre dans les mains de toutes les classes de la société, et ses poisons ont circulé partout, depuis la cité jusqu'au hameau le plus obscur. Il est vrai, dans tous les temps la religion fut combattue ; mais dans aucun temps les attaques n'avaient été ni si multipliées ni si perfides que dans le dix-huitième siècle. Non-seulement ce que le raisonnement a de plus subtil, mais ce que l'éloquence et la poésie ont de charmes, l'histoire des hommes et de la nature d'intéressant et de curieux, l'épigramme et la satire de plaisant et d'amer, le conte et le roman d'ingénieux et de séduisant, tout est mis en œuvre contre la religion, pour appeler sur elle et sur ses ministres la haine et le mépris ; et, quand on pense à ce déluge de productions impies et licencieuses dont la France a été comme inondée dans ces derniers temps, on s'étonne, non pas de ce qu'il y a aujourd'hui moins de

foi que dans le siècle de Louis XIV , mais de ce qu'après tant d'efforts pour l'éteindre, il en soit resté quelque étincelle.

Tel était le dérèglement des esprits, qu'il ne leur permettait plus de voir, ni dans la religion ce qu'il y avait de vrai, d'utile, de nécessaire; ni dans les institutions, les lois et les usages, ce qu'il y avait de vénérable, de salutaire, de fondamental. Dès lors il n'est plus question de réformer, mais de détruire; ni d'émonder l'arbre, mais de le déraciner; tout est ébranlé jusque dans ses fondements, et une monarchie de quatorze siècles s'écroule avec un fracas qui, après trente ans, retentit encore dans l'univers. Messieurs, c'est au milieu de nos commotions religieuses et politiques qu'a été placé en quelque sorte le berceau de beaucoup d'entre vous. Oui, nourries, élevées au sein de la confusion et du désordre, transportées ensuite, dans l'âge des passions, au milieu de la corruption de nos cités et de la licence des camps, des générations entières n'ont pu recevoir qu'une éducation imparfaite : pour elles, la religion de leurs pères est à peu près comme une science inconnue. Combien qui semblent vivre sans religion et sans dieu, mais qui, n'étant pas initiés par un système réfléchi, n'attendent peut-être que le flambeau de la vérité pour marcher fidèlement à sa lumière ! Sans doute il en est aussi qui ont été plus heureux dans leur première éducation, mais qui perdent dans cette capitale les sentiments qu'on leur avait inspirés dans leurs familles, et qui, venant puiser la science dans sa source, y boivent le poison d'une affreuse incrédulité. Les mauvaises doctrines se trouvent mêlées à tant de productions littéraires et savantes; elles comptent de si nombreux partisans, que tout est à craindre pour la foi de la jeunesse, si elle n'est pas éclairée, affermie par des instructions plus solides, plus développées qu'autrefois. Non, ce qui pouvait suffire il y a cent ans n'est plus suffisant au-

jourd'hui; et celui qui se produit au milieu des dangers d'un monde impie et pervers, sans connaître la religion et les fondements inébranlables sur lesquels elle repose, est comme un soldat sans armes qui se jette avec une folle témérité au milieu des bataillons ennemis.

Frappés de ces considérations, nous avons conçu le projet de faciliter à la jeunesse les moyens de connaître les vrais fondements de la religion et de la morale, et pour cela, de faire un cours d'instructions suivies, où les matières fussent assez discutées pour porter la lumière dans les esprits raisonnables, et les délivrer ou les garantir des pièges de l'erreur. Et pourquoi ne formerions-nous pas ici une sorte d'académie chrétienne, où la jeunesse française viendrait s'éclairer avec nous sur quelque chose de plus excellent que ce qui fait l'homme habile, sur les augustes vérités qui font l'homme vertueux? Il était, dans l'antiquité, une ville fameuse par le nom de son fondateur, par ses richesses, son commerce et sa population; célèbre encore dans les premiers âges du christianisme, les lettres et les sciences y étaient très-cultivées; les chrétiens s'y trouvaient mêlés au milieu des Juifs et des païens, ces ennemis si dangereux et si acharnés de la religion; je veux parler d'Alexandrie. C'est là que s'était formée une école de philosophie chrétienne, où parurent avec éclat tant de doctes personnages; où, après avoir été disciples, on vit devenir maîtres à leur tour les Clément d'Alexandrie et les Origène; cet Origène, qui, par l'innocence de ses mœurs, l'immense variété de ses connaissances, les charmes de son talent, attirait, gagnait les païens et les philosophes eux-mêmes. Or, la religion n'a-t-elle pas, de nos jours, des ennemis aussi subtils, aussi dangereux que les sophistes de la gentilité? Que dis-je? Messieurs? plus heureux que nous, les anciens apologistes n'avaient guère à combattre qu'une grossière idolâtrie; et nous, nous sommes aux prises avec des hommes qui,

portant la corruption dans la science même, sont tombés dans un raffinement de pensées plus funeste encore et plus incurable que la plus barbare ignorance.

Qu'on se livre avec ardeur à l'étude des lettres humaines, qu'on cultive les arts, qu'on cherche à pénétrer dans les secrets des plus hautes sciences, tout cela est louable sans doute : ce qui occupe l'homme utilement, ce qui perfectionne la société ou même l'embellit sans la corrompre, ce qui sert à la prospérité publique, tout cela, la religion, loin de le condamner, le consacre et le sanctifie ; elle ne redoute pour elle que l'ignorance et le préjugé : en même temps qu'elle exige de ses disciples la docilité de l'esprit et la pureté du cœur, elle ouvre devant eux tous les trésors des connaissances humaines ; et l'histoire atteste que c'est principalement aux premiers pontifes de l'Eglise chrétienne, qu'appartient la gloire d'avoir lutté contre la barbarie, ranimé le goût des lettres et des arts, encouragé tous les talents, et donné naissance aux plus beaux siècles de l'Europe moderne. Mais enfin tout a ses justes bornes. Il est pour les sciences un zèle légitime, comme il est pour elles aussi une espèce de fanatisme. Sachons nous défendre de tout excès : n'allons pas croire que tout soit fini pour l'homme, parce qu'il connaît l'histoire des plantes et des animaux, ou les règles du bon goût. On peut absolument se passer de connaître les merveilles de la nature, ou les préceptes de l'art de bien dire ; la plus grande partie du genre humain ignore ces choses. Que de savants se sont trompés ou se trompent encore sur le vrai système du monde physique, et sur la cause des phénomènes qu'il présente, sans que les destinées du genre humain en soient compromises, sans que le monde politique et moral cesse de rouler suivant ses lois ordinaires ! Mais nul ne peut se passer d'être un homme de bien, de connaître ses devoirs et de les remplir ; et sans être un esprit à préjugés, on peut très-bien penser que l'é-

tude la plus digne de l'homme, c'est l'homme lui-même.

Nous sommes fiers de notre raison, de cette intelligence qui est l'apanage et le plus beau privilège de notre nature ; mais quel plus noble usage pouvons-nous en faire, que de l'employer à connaître, à sentir profondément ces grandes vérités morales et religieuses, qui mettent au vice un frein si puissant, remplissent l'âme des sentiments les plus généreux, offrent au malheur de si solides consolations, et ne tendent ainsi à nous rendre meilleurs, que pour nous rendre plus heureux ? Comment ne pas déplorer l'égarement de l'homme qui s'occupe de tout avec une ardeur infatigable, excepté de ce qui devrait le toucher davantage ? Sans doute, disait autrefois à ce sujet un docteur de l'Eglise chrétienne, dont nous allons emprunter le langage (1), c'est une émanation de la lumière éternelle, que cette raison qui nous éclaire ; c'est par elle que l'homme est marqué d'un sceau divin, qu'il est si élevé au-dessus de tout ce qui respire, qu'il est vraiment le roi de la nature ; c'est par elle que, faible de corps, il se joue de la force des animaux les plus vigoureux, qu'il fait plier le taureau sous le joug, qu'il rend docile au frein le coursier le plus fougueux ; c'est par elle qu'il ose, sur un léger esquif, se lancer sur le vaste océan, qu'il mesure la hauteur des cieux et calcule le cours des astres. Mais comment se fait-il que cet être si docte, si intelligent, n'étudie pas le bien véritable et les règles de la solide sagesse ? Quoi ! poursuit le saint docteur, vous, doué d'intelligence et de raison, vous ne recherchez pas ce qui convient à votre nature, ce qui peut la conduire à sa véritable fin ! vous négligez vos futures destinées ; vous ne vous interrogez pas vous-mêmes pour vous demander, dans le silence des passions : Que suis-je, et que dois-je devenir ?

(1) S. Grégoire de Nyasse. Or. 1 in Cr. Hom. tom. I.

De nos jours surtout, dans quel mépris, dans quel oubli, dans quelle ignorance ne vit-on pas de tout ce qui regarde la religion de nos pères ! Si nous rappelons ce que ses mystères ont de plus auguste, de plus touchant, de plus digne de la bonté de Dieu et de plus glorieux pour l'homme, on semble n'y voir qu'une sorte de mythologie semblable à celle des Grecs ou des Indiens. Si nous rappelons la sévérité de ses maximes, les devoirs qu'elle impose, les sacrifices qu'elle exige, on n'y voit que des commandements arbitraires, des conseils plutôt que des préceptes. Que si nous développons la grandeur de ses promesses et la terreur de ses menaces, on les traite de chimères, d'inventions aussi fabuleuses que celles de l'Elysée et du Ténare. Oui, on regarde la religion comme une chose surannée, et l'on s'étonne qu'on veuille la défendre sérieusement !

Messieurs, nous venons réclamer contre un préjugé aussi funeste qu'il est impie ; appeler de la jeunesse égarée par une philosophie trompeuse, à la jeunesse plus éclairée ; fixer son attention sur une cause qui, loin de craindre l'examen, le provoque, assurée du triomphe au tribunal d'une impartiale raison.

Si quelque chose était à craindre, ce serait de la voir compromise par la faiblesse de ses défenseurs. Certes nous serions bien à plaindre, si nous ne sentions pas tout ce qui nous manque pour défendre une si belle cause d'une manière digne d'elle : quand on se rappelle ces grands hommes qui ont écrit en faveur de la religion d'une manière si docte, si éloquente ou même si sublime, on ne peut que se confondre dans le sentiment de sa faiblesse ; et l'aveu qu'on en fait, est bien loin d'avoir le simple mérite de la modestie. Il est pourtant une considération qui peut rassurer ; c'est d'abord que nous sommes forts ici de toute la force même de la vérité, et du sentiment d'une conviction profonde, conviction que l'in-

crédule n'aura jamais ; c'est encore que nous pouvons nous couvrir des riches dépouilles de tant de beaux génies qui ont professé, défendu le christianisme avec tant de gloire et de succès. Et le ministre de l'Evangile pourrait-il d'ailleurs oublier tout ce qu'il a droit d'attendre, pour éclairer les esprits et toucher les cœurs, de celui dont la *voix ébranle le désert et brise les cèdres*, pour parler avec l'Ecriture, et qui ne s'appelle pas en vain le *Père des lumières* et le *Dieu des vertus* ! Muni de toutes ces armes, et dans l'espoir de tous ces secours, on peut, avec moins de défiance, entrer dans la carrière. Sans doute il importerait au triomphe de la vérité, qu'elle fût annoncée avec tout l'éclat et toute la force qui lui conviennent ; mais, ne fût-elle annoncée que d'une manière simplement raisonnable, son empire se ferait toujours sentir : elle brille d'un éclat inévitable, elle est plus ou moins aperçue de ceux mêmes qui voudraient se dérober à ses rayons. Les passions peuvent bien se soulever contre elle ; mais leur frémissement même est un hommage rendu à sa présence : avec les nuages de nos subtilités et de nos sophismes, nous pouvons bien obscurcir sa lumière ; nous ne saurions l'éteindre, ni l'empêcher de se montrer à nous par intervalles ; c'est le soleil qui se fait jour à travers les sombres vapeurs de la terre, et qui montre à l'œil ébloui son disque étincelant.

Vous connaissez les motifs et l'objet de nos Conférences : il nous reste à vous dire quels en seront la manière et le caractère particulier.

EXPOSER les mystères de la foi, les préceptes de l'Evangile, les devoirs et les pratiques de la piété, voilà ce qu'on a coutume de faire dans la chaire chrétienne ; et voilà bien les matières qu'ont traitées nos premiers orateurs avec une élévation de pensées, une force de raison, une beauté d'élocution, qui placent leurs discours parmi les

chefs-d'œuvre de l'éloquence humaine. Ici, Messieurs, nous suivrons une voie différente ; nous nous bornerons à considérer uniquement la religion dans ses principes fondamentaux , dans les preuves qui en établissent la vérité, dans ~~les reproches généraux~~ que lui font ses ennemis ; et sous tous ces rapports, nous chercherons à la venger des attaques de l'incrédulité. Plus d'une fois vous aurez occasion de vous apercevoir que nos discussions sont purement philosophiques, qu'on pourrait les faire dans une académie comme dans cette chaire ; et je l'avoue, en considérant la sainteté du lieu où nous sommes réunis, notre caractère de ministre de la religion, l'habit dont nous sommes revêtus, nous aurions en quelque sorte à rougir de parler dans la chaire de l'Evangile un langage profane, qui devrait en général y être étranger. Toutefois ce qui peut nous justifier, c'est que les temps où nous sommes semblent demander un nouveau genre d'instruction : il faut que le médecin approprie ses remèdes aux besoins, au tempérament du malade ; or telle est la maladie actuelle des esprits, qu'on ne peut bien opérer leur guérison qu'en suivant une marche nouvelle. Que si nos Conférences ne sont pas sans utilité, on voudra bien nous pardonner ce qu'elles ont de singulier, de trop éloigné du ton ordinaire de la chaire chrétienne ; et je me persuade que leur utilité, si elle est réelle, doit nous absoudre devant Dieu et devant les hommes.

Ne pensez pas, Messieurs, qu'en défendant la religion nous nous livrions à de vaines et pompeuses déclamations contre ce qui s'est appelé la philosophie du dix-huitième siècle, avançant tout et ne prouvant rien, exagérant des preuves légères, et taisant à dessein les difficultés sérieuses : la cause que nous avons à défendre n'a pas besoin des détours et des ruses d'une dialectique artificieuse. Notre marche sera droite et franche comme la vérité. Dans chaque question, remonter aux principes

des choses, en tirer des conséquences, exposer les objections et les résoudre, telle sera notre manière de procéder. La religion ne craint pas le grand jour ; elle aime à se montrer à découvert ; elle invite à l'examen, elle le commande même, si elle se sent outragée par l'orgueil du blasphémateur, elle ne se sent pas honorée par les hommages d'une stupide crédulité ; non, non, les disciples de l'Evangile ne sont pas ceux de l'Alcoran.

Occupés du dessein d'instruire et d'éclairer, nous chercherons à vous convaincre et non à vous entraîner, ou plutôt nous chercherons à vous entraîner par la conviction même. Nous compterions pour rien des émotions fugitives : il ne s'agit pas ici de vous porter à une bonne action, à un effort généreux, mais passager ; il s'agit de vous attacher à la religion par les liens de la conviction la plus réfléchie et la plus profonde : heureux si chacun de nos discours dissipe en vous quelque préjugé, vous fait concevoir des alarmes sur l'insouciance dans laquelle vous avez vécu jusqu'ici, fortifie en vous le désir de vous instruire ; en sorte que vous ne quittiez pas cette assemblée sans emporter dans vos âmes l'aiguillon de la vérité !

Que si nous essayons de mettre quelque énergie dans notre langage, on voudra bien se souvenir alors que nos discours ne s'adressent point aux personnes, mais tombent sur des systèmes qu'il nous est bien permis de regarder comme le fléau des mœurs et de la société. Nous ne mettrons pas dans nos paroles un fiel qui n'est pas dans notre cœur : le malheureux qui s'égare est encore plus digne de commisération que de courroux. A la vue de l'incrédule, nous devons nous rappeler la parole de l'Apôtre : « Que celui qui est debout craigne de tomber, » et nous souvenir que, si la religion est sans ménagement pour les erreurs, parce qu'elle est vérité, elle est pleine de condescendance pour les personnes, parce qu'elle est

charité. Mais n'oublions pas aussi que la charité n'est pas faiblesse ; que, pour être indulgente, elle ne flatte pas les passions ; que, si elle s'attendrit sur le sort de ceux qui s'égarent, elle a le courage de troubler leur fatale indifférence : généreuse, elle cherche les vrais intérêts de l'homme ; elle s'attache à le conduire au véritable bonheur, à écarter les obstacles qui l'en éloignent. Or ces obstacles, ce sont les erreurs et les vices ; et c'est précisément parce que la charité fait aimer les personnes, qu'elle porte à s'élever avec force contre le mensonge et les passions qui les séduisent.

Nous n'ignorons pas que, dans un siècle d'indifférence, le zèle pour la religion s'est appelé fanatisme ; mais ce n'est là qu'un déplorable abus de langage, qu'une dénomination aussi injuste qu'elle est odieuse. Messieurs, si nous ne connaissons d'autres armes que celles du raisonnement et de la persuasion, si nous nous abstenons de toutes personnalités offensantes, si nous ne mettons dans nos paroles que la force commandée par les choses, où est alors la haine, où est le zèle violent et emporté, où est le fanatisme ? Eh quoi ! si je m'élevais même avec véhémence contre le vol, contre l'homicide, contre le parjure, contre la calomnie, mon zèle paraîtrait raisonnable ; et si je combats avec quelque force des erreurs funestes, mon zèle ne serait plus que du fanatisme ! Quelle inconséquence ! Certes, les mauvaises doctrines sont bien autrement redoutables que les mauvaises actions ; l'exemple peut bien entraîner au vice, mais il ne le justifie pas ; il donne plus d'audace, mais sans étouffer le remords : pour les mauvais principes, ils tendent à légitimer, à sanctifier le crime, à rendre les hommes méchants par système, à donner au vice le calme de la vertu. La raison est la règle du bien et du beau parmi les hommes ; elle doit présider à la destinée des Etats, comme des familles et des particuliers ; et si l'on va jusqu'à corrompre la rai-

son elle-même, si l'on obscurcit les lumières de l'entendement, si l'on confond toutes les notions du juste et de l'injuste, et si en même temps, par le silence des gens de bien, ce dérèglement de pensées, cette altération de toute vérité s'étend à toutes les classes de la société, on n'aura pour résultat de cette indifférence impie, qu'un effroyable désordre : une génération aura semé tranquillement le mensonge, une autre génération en recueillera des crimes et des désastres ; et du levain des erreurs funestes, qui aura quelque temps fermenté, on verra sortir le double monstre de l'athéisme et de l'anarchie : et c'est alors qu'on sentira que le zèle contre les erreurs était sagesse, et non pas fanatisme.

Ce serait bien aussi sans fondement, qu'on nous accuserait de livrer d'injustes attaques à la philosophie, comme si nous prétendions que toute philosophie est indigne de notre estime et de nos éloges. Ici il faut nous expliquer nettement pour nous entendre ; et nous serions bien peu philosophes, si nous nous laissions abuser par une vaine équivoque de langage. Il est une philosophie digne de nos hommages, parce qu'elle tend à perfectionner l'homme ; il en est une digne de tous nos mépris, parce qu'elle tend à nous pervertir ; il est une fausse philosophie qui fait les sophistes, comme il est une fausse éloquence qui fait les déclamateurs ; le philosophe fait un bon usage de sa raison, le sophiste en abuse : suivant l'acception primitive du mot, qui dit philosophie dit amour de la sagesse. Tous les siècles ont eu de vrais et de faux sages qui ont été opposés de doctrines, des défenseurs et des ennemis des vérités morales et religieuses : c'est dans tous les temps le génie du mal luttant contre le génie du bien. Chez les anciens, Socrate et Platon, Cicéron et Marc-Aurèle, furent philosophes ; non que tout soit irrépréhensible dans leur doctrine et leur conduite, mais on voit par leurs écrits, qu'ils étaient touchés de l'amour de l'honnête et

du beau ; et nous devons admirer comment, au milieu des ténèbres et de la corruption du paganisme, ils ont pu s'élever à de si hautes pensées et de si nobles sentiments. Chez les modernes, Bacon et Pascal, Descartes et Newton, Locke et Malebranche, Bossuet et Leibniz, ont été philosophes. Si dans plusieurs points tous n'ont pas professé la vérité tout entière, on voit néanmoins combien ils avaient en horreur des doctrines si répandues de nos jours, qui ne sont bonnes qu'à justifier le vice et ruiner toutes les vertus ; même parmi les personnages illustres que je viens de nommer, il n'en est pas un seul qui n'ait révééré la religion chrétienne comme l'ouvrage de Dieu même.

Oui, il est une philosophie sage et modérée, qui seule en mérite le nom ; éclairée, mais point orgueilleuse, qui étudie les facultés et les opérations de l'entendement humain, sans enseigner l'absurde et vil matérialisme ; les merveilles et les lois de la nature, sans blasphémer contre son auteur ; la politique et ses ressorts, sans ébranler les fondements de la société ; la morale et ses préceptes, sans nier la distinction du bien et du mal : cette philosophie est digne d'être cultivée par tous les bons esprits. Mais il est aussi une philosophie prétendue, qui s'élève contre Dieu et la providence, qui assimile l'homme à la brute, et traite le christianisme d'invention humaine. Cette philosophie a été celle de plusieurs écrivains de nos jours ; il n'y a eu que trop d'athées, de matérialistes, de déistes, qui non-seulement l'ont été pour eux-mêmes, mais qu'on a vus tourmentés de la manie de faire des prosélytes : or ces ennemis de Dieu, de la vie future, de la religion chrétienne, se sont eux-mêmes appelés philosophes. Sans doute leur manière de philosopher n'était pas en tout la même, chacun avait ses opinions chéries, qu'il cherchait à faire prévaloir : on pouvait en quelque sorte compter autant d'écoles que de docteurs.

On sait que leurs théories sur la morale, la politique, l'éducation, les lettres, sont très-opposées les unes aux autres, et que la plus étrange confusion régnait dans leurs systèmes ; mais ils s'accordaient tous en un point capital : c'était à combattre ou à rendre ridicule toute religion en général, et le christianisme en particulier, à insulter avec un dédain superbe à sa doctrine et à ses lois. C'est en cela précisément qu'ils se regardaient comme des esprits non vulgaires, comme des hommes libres de tous préjugés, comme des philosophes. Ils voulaient bien faire au dix-septième siècle la grâce de l'appeler le siècle de l'imagination, des lettres et des arts ; mais, pour le dix-huitième, c'était celui de la raison, des lumières, en un mot, de la philosophie. Je ne vois là que la profanation d'un si beau nom, employé jusque-là pour exprimer ce qu'il y a de plus sage dans la conduite comme de plus élevé dans la pensée ; ce titre était une usurpation, mais enfin l'usage, ce grand arbitre du langage, l'avait consacrée. Il faudrait ignorer complètement l'histoire littéraire du dernier siècle, pour ne pas savoir que le mot *philosophie* était sans cesse à la bouche ou sous la plume des écrivains ennemis du christianisme, que chez eux philosophie était presque toujours synonyme d'incrédulité ; et il est assez étrange qu'on demande quelquefois aux apologistes de la religion, ce qu'ils entendent par la philosophie et les philosophes du dix-huitième siècle.

On se plaint quelquefois de ce qu'on cherche à les flétrir, et on aime à rappeler à ce sujet leurs connaissances, leur bienfaisance, leurs qualités domestiques : mais depuis quand, Messieurs, lorsque les opinions d'un écrivain sont perverses, la postérité est-elle obligée de respecter sa mémoire ? Ici, loin de nous toute injustice, même ce qui en aurait l'apparence : nous saurons toujours distinguer leur esprit de l'usage qu'ils en ont fait, et leurs productions estimables de celles qui ne le sont

pas ; mais faudrait-il sacrifier les intérêts de la vérité, en nous piquant d'une molle indulgence ? Eh quoi ! pour de la prose et des vers où brille le talent, pour quelques pages éloquentes, pour quelques actes d'une vertu facile, pour quelques qualités aimables dans le commerce de la vie, on exige que nous honorions des hommes dont les systèmes ne sont bons qu'à justifier tous les vices, qu'à faire naître mille désordres dans les familles et dans la société ! Ne serons-nous donc jamais assez raisonnables pour n'estimer le talent que par son bon usage ? Tous ces prédicants de nouveautés étaient d'autant plus coupables, qu'ils devaient naturellement être plus éclairés. Autrefois on vit des philosophes célèbres, au milieu des erreurs du paganisme, faire de nobles efforts vers la vérité ; tandis que les nôtres, au milieu des lumières du christianisme, se sont tourmentés pour appeler les ténèbres : hélas ! et ils n'ont que trop réussi à nous précipiter dans l'abîme.

Pour les excuser, dira-t-on que déjà avant eux les doctrines hardies étaient répandues dans la nation : qu'ils ont été dominés, entraînés par l'esprit de leur siècle, plutôt qu'ils n'en ont été les créateurs ? Vaine justification ! gardons-nous de prendre pour irrésistible une influence qui n'est que dangereuse, et d'introduire pour les écrivains une sorte de fatalisme aussi funeste que déraisonnable. Le devoir de tout écrivain honnête homme, c'est de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines : s'y laisser entraîner, c'est un rôle aussi facile que honteux, qui ne suppose ni talent ni vertu. L'écrivain qui a reçu de la nature tous les dons de l'esprit, méconnaît la dignité de sa vocation, trahit lâchement sa destinée, si au lieu de travailler à ramener ses contemporains qui s'égarent, il marche sur leurs traces. Que s'il a le malheur d'être né au milieu d'une génération perverse, je conçois qu'il lui faudra plus de courage pour résister à l'esprit général ;

alors, s'il a la faiblesse d'y céder, il pourra être moins criminel, mais il le sera toujours. Il doit sentir qu'il est le défenseur né de la vérité et de la vertu. Le talent, comme l'autorité, est donné à l'homme pour le bien de ses semblables : ~~il n'est pas plus permis d'abuser de l'esprit pour corrompre, que du pouvoir pour opprimer.~~ Si les apôtres des mauvaises doctrines étaient reçus à les rejeter sur une influence étrangère, bientôt aussi les mal-fauteurs prétendraient s'excuser par la force du tempérament, par la nécessité, par l'empire inévitable des circonstances. Ainsi je veux, avant tout, sentir l'homme de bien dans l'écrivain ; je ne me sens pas disposé à pardonner au vice et au mensonge en faveur du talent. Quand le breuvage est mortel, qu'importe qu'il soit présenté dans une coupe d'or ? Malheur au siècle qui compterait l'esprit pour tout, et la probité pour rien ! Quand une nation est descendue à cette dégradation intellectuelle et morale, il faut qu'elle périclite, ou que, par un effort généreux, elle rentre dans les sentiers de la sagesse et de la vérité.

Maintenant, Messieurs, vous pouvez juger dans quel esprit seront faites nos Conférences, et peut-être pensez-vous déjà qu'elles ne seront pas pour vous sans quelque utilité. Venez les entendre, non dans les sentiments d'une curiosité vaine, mais dans le désir sincère de connaître la vérité : l'aimer, c'est presque l'avoir trouvée. Qu'il me soit permis de rappeler, à cette occasion, ce qui est dit de saint Paul au livre des Actes. Dans ses courses évangéliques, il arrive à cette ville de la Grèce, aussi fameuse par l'étude des lettres et de la philosophie, que Rome pouvait l'être par ses conquêtes et sa puissance. En entrant dans Athènes, il voit de toutes parts des statues des faux dieux ; c'était un vrai temple d'idoles. A cet aspect, son zèle s'anime et s'enflamme ; il se rend sur la place publique : la curiosité naturelle des habitants les porte à l'écouter ; car alors, comme au temps des Dé-

mosthènes, les Athéniens étaient avides d'apprendre quelque chose de nouveau ; il converse avec des philosophes de diverses sectes, des Epicuriens qui ne croient point au dogme de la Providence et de la vie future, et des Stoïciens qui ne voient partout, comme les fatalistes de nos jours, qu'une aveugle nécessité. On se demande ce que prétend cet étranger avec sa nouvelle doctrine ; on le conduit à l'aréopage. L'apôtre n'est point intimidé par cette illustre assemblée ; mais, usant d'un juste tempérament, il ne va pas proposer brusquement à ces sages païens les hauts mystères du christianisme : il rappelle d'abord ces premières vérités qui préparent les voies à la foi chrétienne, et prenant la parole dans son grec à demi barbare : « Seigneurs Athéniens, en passant dans votre ville il » m'a paru que vous étiez religieux jusqu'à l'excès ; j'ai lu » sur un de vos autels cette inscription : *Au Dieu inconnu.* » Hé bien, ce Dieu que vous ne connaissez pas, je vous » l'annonce : c'est lui qui a fait le ciel et la terre, qui règle le cours des saisons, et qui a donné naissance au » genre humain. Ce grand Dieu veut enfin dissiper l'ignorance des hommes, et il les avertit de réformer leurs » mœurs, car il a établi un jour où il doit les juger tous. » A ce discours de l'apôtre, qu'arriva-t-il ? L'écrivain sacré nous l'apprend avec la plus naïve simplicité. Quelques-uns se moquèrent de ses discours, *quidam quidem irridebant* ; quelques-uns lui dirent : Nous vous entendrons sur cela un autre jour ; *quidam autem dixerunt : Audiemus te de hoc iterum.* Mais aussi il y en eut qui, se faisant instruire, embrassèrent le christianisme ; et de ce nombre fut Denis, membra de l'aréopage : *quidam verò viri adhærentes ei, crediderunt ; in quibus et Dionysius areopagita.*

Messieurs, le sort de saint Paul prêchant devant l'aréopage sera toujours celui de tous les prédicateurs de la vérité. La doctrine qu'il annonçait autrefois dans Athènes,

dix-huit siècles après lui nous l'annonçons dans cette capitale, qui par ses goûts, ses mœurs, ses embellissements, passe pour l'Athènes des âges modernes. Mais qu'arrivera-t-il ? Aujourd'hui, comme autrefois, il se trouvera des esprits moqueurs, qui se joueront de notre doctrine comme d'une fable vaine ; il en est qui, touchés, mais faibles, mais amateurs de leurs plaisirs, voudront renvoyer à une saison de la vie plus avancée les réflexions sérieuses : *Audiemus te de hoc iterum*. Mais il en est aussi, nous osons l'espérer du Dieu des miséricordes, qui rentreront dans le chemin de la vérité, et seront fidèles à y marcher jusqu'à la fin ; et n'y eût-il dans cette immense cité qu'un seul jeune homme, qui vint au pied de cette chaire abjurer ses erreurs, nous serions payés avec usure de nos travaux et de nos efforts.

DE LA VÉRITÉ.

www.libtool.com.cn

Si nous voulons un moment nous replier sur nous-mêmes, pour bien démêler les goûts et les penchants les plus intimes de notre nature, nous découvrirons aisément, Messieurs, que nous sommes faits pour la vérité; et malgré nous, nous serons conduits à regarder comme une extravagance ce pyrrhonisme universel qui ne connaît ni vrai ni faux, et affecte de ne voir partout qu'incertitude. Oui, je sens que, par le fond même de mon être, je suis entraîné vers la vérité, comme vers le centre de mes desirs et de mes affections; que l'esprit n'a de vie que par elle; et que ce n'est qu'en empruntant ses couleurs et ses attraits, que le mensonge peut nous plaire et nous toucher. Oui, mon esprit a soif de vérité, comme mon cœur a soif de bonheur. Il m'est aussi impossible de me dépouiller de l'amour du vrai, que de l'amour de moi-même : l'intelligence, qui fait l'apanage de ma nature, n'est faite que pour voir, connaître, distinguer les objets; pour discerner ce qui est de ce qui n'est pas, la vérité de l'erreur; c'est par là, et par là seulement que je suis raisonnable; je porte au fond de moi-même une inquiétude vague, qui ne se fixe enfin que par la possession de la vérité, ou de ce que je prends pour elle.

Voyez comme l'amour du vrai éclate dans tous les âges et tous les états. Pourquoi dans les enfants cette curiosité qui leur est si naturelle, cette avidité de savoir, ce goût vif et ardent pour apprendre ce qu'ils ignorent? Pourquoi les hommes ont-ils tant d'horreur pour les caractères faux et les cœurs doubles, au point que, de tous les

vices, le plus vil et le plus méprisé, c'est la fourberie et le mensonge ? Pourquoi ces efforts de l'esprit, luttant contre les ténèbres de l'ignorance, travaillant à les dissiper et à jouir enfin de la pleine lumière ? Que cherche le savant dans ses pénibles veilles, le voyageur dans ses courses lointaines, le naturaliste dans ses observations, le politique dans ses méditations, le magistrat dans le rapprochement des lois et la discussion des faits ? Ils cherchent tous à connaître ce qui est réellement, pour l'affirmer et l'apprendre à leurs semblables ; ils cherchent la vérité. Il n'y a pas jusqu'aux sophistes les plus audacieux, qui ne s'en disent les amis ; les athées eux-mêmes se donnent pour les propagateurs des véritables lumières ; ils savent bien qu'ils décréditeraient leurs systèmes, s'ils les donnaient pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour les rêves des passions mensongères.

Nous sommes donc faits pour la vérité ; mais serions-nous faits pour elle, si nous n'avions aucun moyen de la connaître ? En nous créant pour une fin, la nature nous aurait-elle laissés dans l'impuissance d'y parvenir ? ne m'aurait-elle marqué le terme où je dois tendre, que pour mettre entre ce terme et moi d'insurmontables barrières ? S'il en était ainsi, elle eût fait un ouvrage monstrueux. Si toute l'espèce humaine était aveugle, croirait-on qu'elle est faite pour voir la lumière ? si elle était muette, la croirait-on faite pour communiquer ses pensées par l'organe de la parole ? Et comment donc serait-elle faite pour la vérité, si elle était privée de tout moyen de la connaître.

Je ne voudrais que cette seule observation pour me persuader que, du moins dans bien des choses, l'esprit de l'homme n'est pas condamné à errer de conjectures en conjectures, à flotter dans le vague des probabilités et des incertitudes ; et je commence à soupçonner, que les raisonnements du sceptique sur l'impuissance absolue de

la raison humaine, ne sont que des déclamations de rhéteur et des subtilités de sophiste.

Je ne sais, Messieurs, si jamais vous vous êtes fait cette question à vous-mêmes : Qu'est-ce que la vérité ? et si vous avez cherché à la résoudre. La vérité en général, considérée en elle-même, c'est ce qui est, comme le mensonge est ce qui n'est pas : tout ce qui a une existence actuelle ou possible, voilà le vrai ; ce qui n'est point, ou ne peut pas être, voilà le faux. Considérée dans nous en tant qu'elle nous est présente, qu'elle est aperçue de notre esprit, la vérité consiste dans la connaissance de ce qui est : si j'affirme ce qui est réellement, si je nie ce qui n'est pas, je suis dans la vérité ; dans le cas contraire, je suis dans l'erreur. La vérité est quelque chose, le mensonge est une chimère. La lumière et les ténèbres, la vie et la mort, l'être et le néant, ne sont pas plus opposés que la vérité et l'erreur.

Mais n'est-il pas divers ordres de vérités ? toutes brillent-elles du même éclat ? et s'il en est qui nous soient moins accessibles, quelle route nous conduira jusqu'à elles ? Faut-il admettre des vérités premières, et quels en sont les caractères ? faut-il admettre des vérités de déduction, et quels moyens avons-nous de les connaître, telles sont les deux questions que nous allons discuter ensemble dans cette conférence. Nous tâcherons de bannir de notre langage ce qui pourrait fatiguer sans éclairer ; l'obscurité n'est bonne à rien, surtout elle n'est pas faite pour le discours public ; nous croyons devoir éviter dans cette discussion, purement philosophique, les termes scientifiques, qui aussi bien ne sont pas la science, et n'en sont trop souvent que le charlatanisme.

DEPUIS que l'homme a commencé de philosopher, c'est-à-dire de se rendre compte de lui-même à lui-même, il s'est élevé des esprits d'une pénétration et d'une sagacité

rare, qui se sont occupés de donner une théorie complète de l'âme, de ses facultés, de l'origine de nos idées, et des principes les plus secrets du raisonnement : ils sont en quelque sorte descendus dans les abîmes de l'intelligence, pour la surprendre dans ses opérations les plus intimes, pour arriver jusqu'à la racine même de nos connaissances ; comme on voit des savants qui fouillent dans les entrailles de la terre, pour y découvrir la manière dont s'y forment les métaux, et dont elle nourrit les plantes qui sortent de son sein. Mais la nature intelligente, comme la nature matérielle, a ses mystères, couverts d'un voile d'airain que la main de l'homme ne soulèvera jamais entièrement. Malheureusement, si la raison humaine a des bornes, notre curiosité n'en a point ; de là des efforts multipliés pour franchir des barrières insurmontables à notre faiblesse. Trop souvent ici l'audace ne s'est signalée que par des écarts. L'histoire de la philosophie ne présente qu'une suite de systèmes divers, ou plutôt opposés les uns aux autres, et qui ont régné tour à tour dans les écoles : l'homme a parcouru la chaîne entière des erreurs, dont les deux bouts vont se perdre, l'un dans le matérialisme, l'autre dans l'idéalisme. Le premier anéantit l'âme, ne voit dans l'homme que les organes, et n'en fait qu'une machine de plus dans le mécanisme immense de l'univers ; le second ne laisse subsister que l'âme, anéantit le monde matériel, et n'en fait qu'un tableau imaginaire de phénomènes et d'apparences. Entre ces deux extrêmes se trouvent des systèmes plus ou moins plausibles.

Je ne suis dans cette chaire ni pour les adopter ni pour les combattre ; j'ai cru que je ferais une chose plus utile en exposant des doctrines qui doivent être avouées de tous les esprits, et qu'on doit professer dans toutes les écoles, si l'on ne veut se perdre dans des chimères ; et ces doctrines, les voici :

Dans cet univers, chacun des êtres qui le composent a sa nature propre, ses attributs qui le constituent, par lesquels il existe, et sans lesquels il est impossible de le concevoir.

L'existence universelle n'est pas plus réelle que la vertu universelle ; l'existence n'a de réalité que dans l'individu qui existe, comme la vertu n'a de réalité que dans l'homme qui est vertueux ; il n'existe que des individus, et leur existence résulte de la réunion de leurs qualités essentielles. Oui, il y a quelque chose qui fait qu'un être est ce qu'il est, qu'un homme est un homme, qu'une plante est une plante, que du marbre est du marbre. Si vous ne prenez de l'homme que son corps, vous n'aurez tout au plus qu'un animal ; si vous ne prenez que son âme, vous aurez un esprit pur, un ange : pour avoir un homme, il faut supposer une créature raisonnable, composée d'un corps et d'une âme unis ensemble par des liens mystérieux, inexplicables, mais réels.

Il ne s'agit pas non plus de nous considérer dans un état qui ne soit pas le nôtre, dans un ordre de choses différent de celui dans lequel nous nous trouvons placés, ni de chercher comment nous serions affectés si nous avions un sixième sens, si nous naissions avec un degré de perfection de plus dans l'intelligence ou dans les organes. Hommes, nous ne pouvons pas sentir, voir, raisonner, comme si nous n'étions pas hommes ; les caractères distinctifs de notre nature ne dépendent pas de nous : l'homme n'a pas plus créé son intelligence que son corps ; il peut bien perfectionner son esprit par l'étude, par la réflexion, par l'expérience, comme il peut fortifier son corps par l'exercice et par un régime salutaire ; mais enfin ce n'est pas lui qui a construit son entendement ; il n'en a pas tracé, exécuté le plan, comme celui d'un édifice qui serait son ouvrage ; il n'est pas

plus en son pouvoir d'ajouter à son esprit une faculté de plus, que d'ajouter à sa tête un troisième œil. Or, en considérant l'homme dans sa condition d'homme, que verrons-nous ?

C'est que l'homme apporte en naissant des goûts, des penchants, des facultés, qui sont analogues à sa nature intelligente, comme il en apporte qui sont analogues à sa nature corporelle ; qu'il a dans lui-même une tendance au vrai, une aptitude à le connaître, à le saisir : dispositions qui se manifestent, se développent, se perfectionnent par des voies qui seront toujours, du moins en grande partie, imperceptibles aux plus habiles observateurs. Oui, l'esprit est fait pour voir la vérité, comme l'œil est fait pour voir la lumière ; telle est sa nature. N'allons pas croire que nous soyons les maîtres de notre intelligence, comme nous le serions d'une mécanique qui serait l'œuvre de nos mains ; que nous puissions plier la première suivant nos fantaisies, comme nous pouvons composer et décomposer les ressorts de la seconde suivant nos caprices : non, l'intelligence a ses principes, ses lois qui la constituent, qui la régissent, qu'on ne pourrait violer sans la détruire, comme le corps a une certaine organisation sans laquelle il ne saurait exister.

On dit bien que l'habitude est une seconde nature, que l'enfant est comme une cire flexible à toutes les impressions ; mais gardons-nous de voir dans cette comparaison une vérité rigoureuse. Cette cire molle est indifférente aux formes qu'on lui donne ; elle n'en appelle, elle n'en repousse aucune, et toujours passive, elle garde la dernière qu'elle a reçue. Il n'en est pas ainsi de notre âme : elle est bien loin d'être indifférente à la vérité et à l'erreur ; elle a de l'attrait pour la première, elle répugne à la seconde ; elle est douée d'une activité intérieure qui s'élève infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que passif : les sensations, l'éducation, l'expérience, pourront

..

bien souvent solliciter son activité, mettre en jeu ses facultés, lui apporter des matériaux pour élever l'édifice de ses connaissances; mais elle est toujours comme l'architecte qui compare, apprécie, juge, choisit et dispose les matériaux qu'il a devant lui, d'après des sentiments primitifs d'ordre et de proportion qu'il ne leur a pas empruntés.

Prenez une table de marbre, vous pourrez y graver impunément les propositions les plus révoltantes, telles que celles-ci : *Le cercle est une figure carrée; Deux et deux font cinq*; le marbre n'a rien dans lui qui l'avertisse de ces absurdités, ni qui les repousse; et les caractères qui les expriment, il les présentera aux spectateurs jusqu'à ce que le temps les ait effacés : mais c'est en vain qu'un sophiste essaierait de les graver sur les tablettes de l'intelligence, de les faire prévaloir dans le genre humain; toujours un sentiment invincible nous avertirait qu'un cercle est rond, et que deux et deux font quatre. L'âme est riche, puissante de son propre fonds; elle recèle dans son sein un trésor de sentiments, de notions, de vérités cachées qui se manifestent en leur temps, deviennent le principe de son goût ou de son aversion pour certaines choses, éclairent et règlent ses jugements. Je ne dirai pas quelle en est l'origine, quel est le moment où ils commencent à éclore, comment ils prennent leur développement, et de sentiments confus deviennent plus tard principes lumineux; je ne dirai pas qu'ils sont *innés*, en ce sens que l'enfant qui vient de naître en ait actuellement la perception : mais je dis qu'ils se trouvent dans l'âme humaine, qu'ils n'attendent que l'occasion de se produire, semblables à l'étincelle cachée dans les veines du caillou, qui n'attend qu'un léger choc pour en jaillir; ou bien encore, semblables à ces objets que renferme un lieu obscur, et qui sont pour nous comme s'ils n'étaient pas, jusqu'à ce que la lumière vienne nous les rendre

sensibles. De quelle manière ces sentiments primitifs, comme endormis au fond de l'âme, sont-ils éveillés, appelés en quelque sorte à la vie? mystère impénétrable.

Parmi ces ~~sentiments primitifs, plus ou~~ moins confus, plus ou moins développés, et qui sont tellement dans notre nature, qu'ils se trouvent partout où il y a des hommes, je mettrai celui de sa propre existence, de l'existence de quelque chose hors de soi, de l'amour de soi-même, de la piété filiale, de l'ordre, de cause et d'effet, de la Divinité, de la vie à venir; du bien et du mal, d'apparence et de réalité, de temps et d'espace. Partout on a cru en un Dieu, espéré dans une vie future; partout on a senti qu'un fils devait aimer sa mère; on a mesuré le temps, divisé l'espace; et les langues de tous les peuples ont des termes qui correspondent à ces notions. Je suppose qu'un sophiste essayât de nous prouver que nous n'existons pas, que rien n'existe hors de nous, que le mouvement est impossible, qu'une maison s'est bâtie toute seule, que l'ingratitude est une vertu : ce sophiste pourrait bien nous embarrasser par ses subtilités; mais la nature humaine se soulèverait tout entière contre ses vains arguments, et serait retenue dans la vérité par ces notions primitives qui maîtrisent son intelligence, et l'enchaînent à ce qui est réel.

Je dirai encore, Messieurs, qu'un de ces sentiments primitifs est celui de l'infini : il domine l'espèce humaine, sans qu'elle s'en rende compte à elle-même; il est dans le sauvage comme dans l'homme civilisé; bien des choses le décèlent. Placez un homme quelconque devant une des grandes scènes de la nature; qu'il contemple la vaste étendue des cieux étoilés, une mer immense, de hautes montagnes qui vont se perdre dans les nues; il est saisi d'un effroi mêlé d'attendrissement; son émotion sera peut-être d'autant plus profonde, qu'il connaîtra moins

en détail les causes de ce qui le frappe : son âme ravie s'élance hors de la sphère de ce qu'il voit ; elle se plonge dans un je ne sais quoi de vague, d'indéterminé, qui n'a ni bornes ni mesures, en un mot, dans l'infini. www.libtool.com.cn

Ces idées fondamentales, qui sont les mêmes dans tous les hommes n'allons pas les confondre avec les idées accessoires qui peuvent n'être le partage que de plusieurs ; et distinguons les instruments, que la nature elle-même nous donne, de la perfection que l'homme peut y ajouter. Aristote, Bacon, Descartes, Pascal, Malebranche, Locke, Leibniz, ont bien pu tracer des règles de raisonnement, rappeler les hommes à l'expérience, les placer dans un doute méthodique pour les inviter à se rendre compte de tout à eux-mêmes, remonter à l'origine des idées, disserter sur la manière dont nous voyons les objets ; ils ont bien pu, par leurs méthodes, leurs classifications, leurs systèmes figurés des connaissances humaines, nous aider, nous guider dans la recherche de la vérité : mais les principes existaient sans eux et avant eux. On cherche par le raisonnement, s'il est des principes fixes, et quels sont ces principes : mais, pour raisonner, il faut des moyens de raisonnement ; et chercher s'il y en a, c'est supposer qu'ils existent. Il faut bien le remarquer ; dans tous les systèmes, on est obligé de partir d'un principe fixe, d'un fait incontestable : d'idée en idée, de raisonnement en raisonnement, il faudra bien arriver à une vérité première, qu'on sent et qu'on voit plutôt qu'on ne la démontre ; et l'on serait dans l'impossibilité absolue de rien prouver, si l'on ne s'appuyait enfin sur un principe ou sur un fait qui n'a pas besoin de preuves.

Maintenant faut-il dire d'une manière précise quels sont les caractères des idées qu'on appelle premières ? je leur en assignerai quatre : la clarté, l'antiquité, l'universalité, l'immutabilité.

Lumineuses, elles brillent de leur propre clarté; elles frappent l'esprit de leur éclat, comme le soleil frappe l'œil de ses rayons. Où est l'homme qui puisse résister au sentiment de sa propre existence, et ne pas croire qu'il existe ? Ces vérités se refusent à toute sorte de preuves; on les expose, on ne les démontre pas, faute de pouvoir partir d'un principe plus lumineux qu'elles-mêmes. On ne peut pas plus les combattre avec succès, que les prouver; on y est ramené sans cesse par le penchant impérieux de la nature. Voilà ce qui a fait dire à Pascal ces paroles énergiques : « Il est une idée de vérité, invincible à tout le pyrrhonisme; il y a une impuissance à prouver, invincible à tout le dogmatisme (1). » Un des caractères des vérités premières, telles que celle de notre existence individuelle, est d'être si évidentes, qu'elles ne puissent pas être prouvées par un principe plus évident; et c'est précisément parce qu'elles sont la base de tous les raisonnements, qu'elles ne sont pas susceptibles d'être raisonnées.

Anciennes, elles sont nées avec le genre humain : si haut que vous remontiez, vous les trouvez répandues. Et comment pourrions-nous entrer en société avec l'antiquité, si nous n'avions pas de ces idées premières qui nous sont communes avec elles ? L'homme ne les a pas inventées; elles sont dans lui-même à son insu, ou bien elles sont actuellement aperçues, ou bien elles n'attendent qu'une occasion pour se révéler elles-mêmes. On peut dire, que toute vérité est ancienne; il n'y a que sa manifestation qui soit nouvelle : elle était en nous, du moins comme dans son germe. On ne goûte une vérité quelconque, que parce qu'on la trouve conforme à des sentiments qu'on avait déjà : l'esprit n'invente pas plus la vérité, que Christophe Colomb n'a inventé l'Amérique;

(1) *Pensées*, art. xxi, n. 2.

il l'a découvré : il est en harmonie avec elle, comme l'œil est en rapport avec la lumière ; quand la vérité se présente, il la voit et s'en empare comme de son bien. L'intelligence contient en elle-même le principe de tout ce qu'elle acquiert par l'expérience ; et Fontenelle disait avec justesse, qu'on croyait reconnaître une vérité la première fois qu'elle nous était annoncée.

Universelles, les vérités dont je parle, sont de tous les peuples et de tous les lieux ; quelque part que l'homme se transporte, il se trouve en communauté et d'idées et de sentiments avec ses semblables sur bien des choses, de manière à pouvoir se communiquer mutuellement ce qui se passe dans leur âme. Que les peuples soient divisés ou même opposés de lois, de mœurs, de coutumes, n'importe : ils s'entendent d'un bout du monde à l'autre sur certaines choses. Pourquoi le savant peut-il s'entretenir avec un ignorant ? pourquoi aux extrémités de l'Orient les éléments de la géométrie sont-ils les mêmes que dans notre Europe ? C'est que partout et dans toutes les conditions les hommes sont hommes : ils puisent des sentiments communs dans leur commune nature. Tout raisonnement suppose un principe ; et, si le principe n'était pas commun, les hommes ne pourraient s'entendre sur rien : et voilà, Messieurs, le *sens commun*, ainsi appelé parce qu'il se compose d'idées universelles.

Enfin elles sont immuables ; l'homme ne peut pas plus les détruire, que les créer ; elles sont la vie de l'intelligence ; elles sont à l'épreuve du temps ; elles résistent à l'ignorance, aux préjugés, aux passions. L'espèce humaine ne peut exister sans elles ; il n'est pas plus en son pouvoir d'arrêter qu'à l'avenir il y aura des effets sans cause, que d'arrêter qu'à l'avenir les hommes vivront sans prendre ni boisson ni nourriture.

Tels sont les traits caractéristiques de ces sentiments qui sont inhérents à la nature humaine ; ils peuvent être

endormis, ils ne sont pas éteints, prêts à s'éveiller; à répondre au premier appel, pour nous servir de guide et de flambeau. L'âme les tient comme en réserve pour en faire usage au besoin; c'est par eux qu'elle voit, juge, raisonne. Tel est donc ce *moi humain*, qui a la conscience de lui-même, de ses sentiments, de ses idées, de ses opérations; qui a des principes fixes de raisonnement, avec lesquels il va à la découverte de vérités encore cachées pour lui; qui se modifie de mille manières différentes, mais qui, demeurant toujours au milieu du flux et du reflux perpétuel de ces modifications rapides et passagères, se rappelle le passé et le compare avec le présent: miroir immobile, dans lequel viennent se peindre successivement les représentations mobiles des objets; mais miroir animé, qui voit les objets qu'il produit, les écarte, les rappelle, les juge, et se voit en même temps lui-même; merveille toujours ancienne et toujours nouvelle, qu'on ne remarque pas, parce qu'elle est de tous les moments. Oui, pour peu qu'on veuille réfléchir sur les opérations de son esprit, sur ses facultés, sa mémoire, on s'écrie, comme au sujet des plus hauts mystères du christianisme: O inexplicables, ô mystérieuses profondeurs! *ô altitudo!*

Il est donc des vérités premières qui régissent le monde intellectuel et moral, comme il est des règles générales du mouvement qui régissent le monde matériel; elles forment, pour les esprits, des lois qu'ils ne peuvent franchir: de même que, dans la nature corporelle, les éléments confondus semblent quelquefois menacer l'univers d'un chaos éternel, il arrive que les désordres, les vices et les erreurs semblent devoir quelquefois bouleverser et détruire le monde des intelligences. Mais les principes fondamentaux subsistent toujours; ils prédominent et rétablissent l'ordre; ce sont les points cardinaux sur lesquels roule le monde moral. Disons, avec un écrivain

étranger (1), « que le dernier effort de la raison est de » voir qu'il faut s'attacher fortement à certaines vérités » premières, qui sont pour elle autant de points d'arrêt » qu'on ne prouve point par le raisonnement, mais qu'on » saisit pour une espèce de vue intérieure, et qui consti- » tuent en quelque sorte l'intelligence. »

Il n'a pas été question ici d'expliquer ces notions primitives : il fallait constater le fait même de leur existence, en assigner les caractères, et nous croyons l'avoir fait. Nous ferons seulement, sur leur origine, une réflexion.

Dieu est, il se voit, et voit tout ce qui est possible. Or, en nous créant, il nous a communiqué quelque chose des trésors de sa science infinie ; notre raison est comme un rayon de la raison divine, la lumière de notre esprit est comme un reflet de cette lumière incréée. Les notions de vérité et d'ordre qui sont en nous se trouvent aussi, de toute éternité, dans celui qui est la vérité même, mais d'une manière infiniment plus parfaite : c'est ainsi qu'on peut entendre les idées éternelles dont parle Platon, et Fénelon après lui, dans un de ses Dialogues (2). Voilà, Messieurs, ce que nous ont révélé nos livres saints, en nous disant : *Dieu a fait l'homme à son image* ; parole qui explique l'homme, mieux que n'ont pu le faire tous les sages anciens et modernes. Admirons, en passant cette religion dont l'enseignement répond si bien à ce que la métaphysique peut avoir de plus élevé, comme sa morale répond à ce que le sentiment a de plus pur ; ce qui a pu faire dire à un penseur allemand, qu'il *n'y avait d'autre philosophie que la religion chrétienne*.

Mais, outre ces vérités premières ou d'évidence, n'est-il pas des vérités de discussion, de déduction, de conséquence, comme on voudra les appeler ? et quels sont,

(1) Ancillon, *Mélanges de philosophie et de littérature*. — (2) *Dial.* xxiv ; Platon et Aristote.

pour nous, les moyens de les connaître ? C'est ce qui nous reste à discuter.

Je viens d'établir, Messieurs, qu'on était forcé d'admettre des vérités premières, **laussitôt senties et aperçues** qu'énoncées, et qu'on ne peut prouver, parce qu'elles sont la preuve de tout : premières par leur existence, elles précèdent l'usage réfléchi de la raison, comme le germe précède le développement de la plante qui doit en sortir ; premières par leur importance, elles servent de fondement à tous les travaux de l'esprit, à toutes les recherches, à toutes les découvertes ; premières par leur ascendant et leur empire, elles sont aussi anciennes, aussi étendues, aussi durables que le genre humain. S'y attacher, c'est sagesse ; s'en écarter, c'est folie. Ces premiers principes sont l'ancre de salut pour l'intelligence : sans eux, elle serait toujours flottante sur un océan d'incertitudes.

Mais, il faut en convenir, si tout se réduisait pour nous à ces notions primitives, nos connaissances seraient renfermées dans des limites bien étroites ; tous les hommes seraient également instruits, puisqu'elles sont communes à tous, et le genre humain serait resté dans une enfance éternelle. Les premières vérités sont comme les racines de l'arbre de la science, que la culture fait croître, et d'où sortent un grand nombre de rameaux qui se chargent de fleurs et de fruits. Dans le vaste domaine de l'esprit humain, dans les sciences naturelles, dans la géométrie, dans la politique, même dans les matières religieuses et morales, que de vérités qui ne se présentent pas d'elles-mêmes à l'esprit, dont le simple énoncé n'est pas évident, auxquelles on n'arrive que par la réflexion ! Mais, avant d'aller plus loin, et d'indiquer les moyens de les découvrir, il est une remarque importante à l'égard de tous les genres de connaissances sans exception ; c'est que toute vérité quelconque, considérée dans notre

Âme, en tant qu'elle est aperçue, connue de nous, se réduit au sentiment intérieur qui nous avertit de sa présence. La vérité est bien indépendante de la perception de mon esprit, comme la lumière du soleil est indépendante de l'organe de la vue; mais, de même que la lumière n'existe pour moi que par suite de l'impression qu'elle fait sur mes yeux, la vérité n'existe pour moi que par le sentiment d'elle-même, éveillé dans mon âme. Oui, que le philosophe m'entretienne de Dieu et de ses attributs, de l'âme et de ses facultés, de la morale et de ses préceptes, de la religion et de ses fondements; que le savant m'expose les lois de la nature, les phénomènes qu'elle présente, et les découvertes qui sont le fruit de ses observations; que le géomètre me développe ses théorèmes avec leurs corollaires; que l'homme de lettres me trace les règles de bien dire, et de persuader aux autres les choses dont on est persuadé soi-même; que le critique mette sous mes yeux les monuments des faits qu'il me raconte, et cherche à m'en faire voir toute la force: je leur prête une oreille attentive; je tâche de suivre la chaîne de leurs raisonnements. A ce sujet, des pensées, des réflexions s'élèvent dans mon esprit; j'éprouve un sentiment de résistance ou d'adhésion; et si je finis par donner à leurs théories un plein assentiment, c'est parce que j'y suis déterminé par un sentiment intérieur qui me force à dire, *Cela est vrai*.

On cherche une règle infaillible de nos jugements, un principe immuable de certitude, ce qu'on appelle le *criterium* de la vérité: où le placera-t-on? Est-ce dans la conformité parfaite de la conséquence avec la vérité première qui la renferme, ou bien, en d'autres termes, dans l'identité? est-ce dans l'expérience? est-ce dans l'autorité? qu'on choisisse. Le principe qu'on me présentera comme tel, il faut qu'il soit connu de mon esprit et apprécié par lui; il faut que, par un sentiment intérieur, je

sois averti, et de l'exactitude de cette règle de vérité, et de la justesse de ses applications. Cherchez-vous à subjuguer mon esprit par une révélation divine, ou par la foi universelle du genre humain ? Mais il faut que cette révélation et cette croyance me soient connues, et que j'en sente le poids et l'irréfragable autorité ; il faut que quelque chose me dise intérieurement : Cette révélation vient de Dieu ; telle est la foi du genre humain, et c'est une folie de ne pas penser comme lui. Me ferez-vous remonter jusqu'à Dieu, source de toute vérité ? Il faut donc que je connaisse Dieu, et que j'éprouve en moi la persuasion intime de son existence : d'ailleurs comment être certain de l'existence de Dieu, si je n'étais certain de mon existence personnelle ? Or je ne suis certain de mon existence individuelle, que parce que je me sens exister ; et nous voilà toujours ramenés au sentiment intérieur. Il faut être pour sentir et pour connaître ; le néant ne sent rien, ne connaît rien : sans doute, si Dieu n'était pas, je ne serais pas, et je ne puis expliquer mon existence que par celle de l'être des êtres qui me l'a donnée. Il ne s'agit pas ici de priorité d'existence, mais de priorité de connaissance. Avant de savoir que Dieu est, il faut que je sache que je suis ; le doute même sur mon existence en serait la preuve, car le doute ne peut exister que dans un être existant, le néant ne saurait douter.

Oui, Messieurs, quand on veut se dégager des illusions des systèmes élevés quelquefois bien inutilement à grands frais, on trouve que tout porte sur le sentiment intime du *moi* et de ce qui se passe en moi ; après avoir épuisé toutes les réflexions et tous les raisonnements, la raison ultérieure de croire à une proposition quelconque, est le sentiment intérieur de sa vérité. Je n'ai pas besoin de savoir comment les sentiments et les pensées sont éveillés dans mon âme ; je permets, pour le moment, d'embrasser le système que l'on voudra : ainsi, que dans nous

tout commence par la sensation ou par la parole, ou de toute autre manière n'importe ; il est impossible qu'une idée, qu'une vérité, qu'une chose quelconque, existe pour moi, autrement que par le sentiment que j'en ai. En ce sens, il est manifeste que le principe de ma croyance est dans moi, et non hors de moi : tout ce qui vient du dehors doit être senti et apprécié par moi ; et lorsque l'impression de vérité que j'éprouve est très-lumineuse, profonde, irrésistible, lorsque je sens qu'il faut que j'y cède ; alors je suis arrivé à la conviction, à la certitude, qui n'est que l'adhésion imperturbable de l'esprit à la chose qui lui est présentée.

Mais ce sentiment intime de lumière que font éprouver les premières vérités, avons-nous des moyens de le faire naître dans les choses moins lumineuses par elles-mêmes ? Oui, Messieurs. S'agit-il de choses intellectuelles, fondées sur des rapports invariables, comme la géométrie ? l'esprit peut en voir les premiers principes, et tirer des conséquences par voie de raisonnement. S'agit-il de choses matérielles et sensibles, telles que les phénomènes de la nature corporelle ? elles nous sont connues par le rapport des sens. S'agit-il de choses de fait, telles que l'existence et la mort de César ? nous les connaissons par le témoignage. Voyons donc si le raisonnement, les sens, le témoignage, dans des circonstances données, sont pour nous des guides sûrs et fidèles qui nous conduisent jusqu'à la vérité.

Je sais très-bien qu'on abuse du raisonnement contre la raison même ; qu'il est de faux raisonnements, comme il est de faux poids et de fausses mesures : que l'esprit humain s'égare, se précipite plus d'une fois, et qu'il est sujet à prendre de vaines lueurs pour la pure lumière ; aussi, dans un discours particulier, nous chercherons à découvrir les causes les plus ordinaires de nos erreurs. Mais enfin la fausse monnaie ne détruit pas la vérité.

ble, et n'empêche pas que celle-ci ne soit marquée à des traits qui finissent par la faire reconnaître, et la distinguent de ce qui n'est pas elle : il en est de même de bien des choses que la raison cherche à pénétrer. Dans beaucoup de circonstances, on peut remonter à des principes fixes et non contestés auxquels tout le reste se lie, arriver à ces notions primitives et lumineuses par elles-mêmes dont nous avons déjà parlé. Or, soit que je contemple ces premiers principes dans leur lumière, soit que je considère les conséquences qui en reçoivent une lumière réfléchie, je suis également frappé d'un éclat qui me subjugue et qui entraîne mon esprit : la conséquence n'est autre chose que le principe développé. Oui, je vois que l'essence du cercle c'est d'être rond, que le diamètre le partage en deux parties égales, que le rayon est la moitié du diamètre, que tous les points de la circonférence sont à une égale distance du centre ; et si, de ces notions évidentes par elles-mêmes, les géomètres déduisent des propriétés qui en soient le résultat inévitable, je croirai que les unes et les autres sont également certaines. Qu'on multiplie les sophismes, qu'on cherche à ébranler ma croyance, je croirai toujours qu'un cercle est rond : je sentirai à ce sujet une impression de vérité dont il me sera impossible de me défendre ; même je me trouverai malgré moi pénétré de la conviction la plus intime et la plus profonde, non-seulement sur les qualités essentielles du cercle que je vois sans réfléchir, mais sur celles qui s'y trouvent renfermées et qui me sont manifestées. Ainsi, que la chaîne de nos raisonnements soit suspendue à l'un de ces principes premiers et immuables ; qu'ils soient liés ensemble comme des anneaux dont le dernier tient à celui qui le précède, jusqu'à ce qu'on arrive au point fixe qui les soutient tous : c'est alors que même la dernière conséquence se trouvera inséparablement unie à son principe.

Sans doute il y a loin des premières notions de l'algè-

bre, aux plus hauts problèmes de l'analyse ; de ces propositions, *j'existe, je sens, je pense*, aux spéculations les plus sublimes. Que de propositions, que de raisonnements intermédiaires ! C'est comme une route inconnue, et qu'il faudrait faire pendant la nuit. Mais si, depuis le point du départ, je trouvais des flambeaux allumés de distance en distance, le premier me conduirait au second, le second au troisième, et j'arriverais enfin à celui qui me montrerait le terme de mon voyage. Il en est de même d'une série de raisonnements bien liés ; chaque proposition imprime dans l'esprit sa trace de lumière, et dès lors je passe par une suite non interrompue de sentiments intérieurs de vérité, qui me conduisent enfin à la vérité que je cherche.

Je viens au rapport des sens ; j'avoue que les sens, l'œil, l'oreille, peuvent devenir, pour l'esprit téméraire, irréfléchi, une occasion de préjugés. Combien de fois de nouvelles découvertes n'ont-elles pas fait voir les choses sous un nouveau jour ! Des expériences, sur lesquelles on s'était reposé avec trop de confiance, ont été trouvées fautives. De là que doit-on conclure ? C'est qu'il faut être en garde contre les jugements précipités, et ne prononcer qu'après l'examen le plus réfléchi. Mais, quand le rapport des sens est constant et uniforme ; quand les expériences mille fois répétées offrent les mêmes résultats ; lorsque, envisagé sous toutes les formes, le même phénomène ne cesse de se reproduire, et que les objets sont si palpables, si sensibles, qu'il suffit d'avoir des yeux pour voir, et des oreilles pour entendre ; alors peut-on se refuser à croire au témoignage des sens ? Ainsi, comment ne pas croire, d'après l'expérience, que l'eau est plus pesante que l'air, que l'air est plus élastique que l'eau, que les fluides cherchent à se mettre de niveau, que l'astronome connaît le secret de calculer avec précision le retour des éclipses ; que les arts ont des procédés très-bien

adaptés au but qu'ils se proposent? Comment ne pas croire que le jour n'est pas la nuit, qu'il y a du mouvement dans la nature? Ici, le doute est impossible; j'aurais honte de moi-même, si je me surprenais à hésiter; et dussent tous les Zénons anciens et modernes m'embarrasser par des subtilités contre le mouvement, auxquelles je ne serais pas en état de répondre, je me croirais le plus insensé des hommes de nier le mouvement; je marcherais, et je dirais : Donc le mouvement est possible.

Venons au témoignage. Nous savons que plus d'une fois des témoignages suspects ont passé pour irrécusables; qu'en matière de faits historiques, l'imposture d'un côté, la crédulité de l'autre, ont pu accréditer des récits mensongers : mais nous savons aussi qu'il est des règles d'une saine critique pour la discussion des témoignages, et souvent telle est leur autorité, qu'il est impossible de la récuser. Sans développer ici cette matière, ce qui exige un discours à part, j'en appelle en ce moment à votre conscience; je vous le demande, Messieurs, s'il venait à l'esprit d'un sophiste de vous débiter qu'Alexandre-le-Grand est un héros fabuleux; que Charlemagne n'a jamais vécu que dans l'imagination de nos romanciers, ou que la ville de Rome n'existe que sur les cartes géographiques : ce ridicule personnage trouverait-il un seul partisan en Europe? ébranlerait-il la croyance universelle sur ces faits? ou plutôt ne passerait-il pas pour un insensé? et pourtant, ces faits, nous ne les connaissons que par le témoignage des hommes. Qui, je ois à l'existence de Rome, que je n'ai jamais vue, d'une manière aussi ferme que je crois à l'égalité des quatre côtés qui composent un carré. Qu'on énonce devant vous cette proposition : *Il existe en Italie une ville qu'on appelle Rome*, ou bien cette autre : *Dans un carré, les quatre côtés sont égaux*, n'éprouverez-vous pas la même impression irré-

sistible de vérité? S'élèvera-t-il dans votre esprit aucun nuage à ce sujet? Si vous hésitez, ne croiriez-vous pas résister à l'évidence, au cri le plus impérieux de votre conscience, encore que vous n'ayez pas vu Rome de vos yeux? C'est ~~là pourtant une chose~~ de fait, qui n'est pas soumise aux calculs, aux procédés géométriques. Ce que je dis de Rome, je le dirai de Constantinople, de Philadelphie, de Pékin; je le dirai de l'existence de François I^{er}, de Clovis, de Théodose, de Marc-Aurèle, de César; je le dirai de faits plus particuliers encore, des batailles de Fontenoy, d'Ivry, de Pavie, de Pharsale, d'Actium. Qui ne croirait renoncer au sens commun en refusant d'ajouter foi à tous ces faits? Ecoutez ce que dit à ce sujet un des plus beaux génies qui aient honoré la magistrature française. « Je sens, a dit d'Aguesseau dans ses *Méditations métaphysiques* (1), qu'il y a des faits qui ne me » sont connus que par le témoignage des hommes, dont » il m'est aussi peu possible de douter que des vérités les » plus évidentes, comme celles de la géométrie. Puis-je » douter, par exemple, de l'existence de Rome où je n'ai » jamais été?... Puis-je seulement soupçonner que l'his- » torien me trompe, ou qu'il est lui-même trompé, quand » il m'assure qu'Auguste a été le premier des empereurs » Romains, que Christophe Colomb a fait la découverte » de ce qu'on appelle le Nouveau-Monde? Si les vérités » de la géométrie sont plus lumineuses, parce que j'en » découvre le principe, celles-ci ont l'avantage d'être à la » portée du commun des hommes, et de faire dans leur » âme une impression plus profonde et plus durable. On » dispute tous les jours sur les méthodes géométriques, » on dispute sur l'évidence même; mais on ne s'est ja- » mais avisé de disputer sur l'existence de Rome: et s'il » s'est trouvé quelquefois des hommes qui ont révoqué en

(1) IV^e Médit. tom. II, in-4^o, pag. 144.

» doute les faits de cette nature, on les a regardés comme
 » des fous, ou du moins comme des sophistes méprisa-
 » bles qui abusaient de la subtilité de leur esprit. »

Voilà donc, Messieurs, comme le raisonnement, les sens, le témoignage, ou séparés ou réunis, peuvent être pour nous le fondement de divers genres de connaissances. Il ne s'agit pas de rendre l'homme infallible, pas plus que de le rendre impeccable ; la possession de la vérité en tout n'est pas plus faite pour ce monde, que la perfection dans la vertu. Si l'homme est intelligent, il est libre aussi ; et dans la recherche de la vérité, comme dans sa conduite, il peut faire un bon ou un mauvais usage de son libre arbitre. Vainement il aurait en main des instruments sûrs de vérité, s'il refusait de s'en servir, si la passion, si l'orgueil en dirigeaient l'emploi. Ce serait une grande et funeste illusion, de croire que tout est fait pour le triomphe de la vérité, parce qu'on a éclairé l'esprit : il faut bien comprendre que les plus grands ennemis de la vérité, ce sont nos passions : il y aura donc des erreurs, comme il y aura des vices, tant qu'il y aura des hommes. Mais enfin les hommes ne savent-ils rien, parce qu'ils ne savent pas tout ? N'y a-t-il point de vérité, parce qu'il y a beaucoup d'erreurs ? C'est comme si l'on disait qu'il n'y a point de vertu, parce que la terre est souillée de beaucoup de vices, ou que la lumière n'est rien, parce que nous sommes souvent dans les ténèbres. Voulons-nous rester dans ce juste tempérament où se trouve la sagesse ? disons avec un de nos anciens apologistes, qui fut un des plus beaux esprits de son siècle, disons avec Lactance (1) : « Parmi les philosophes, les uns ont pré-
 » tendu qu'on pouvait savoir tout, ce sont des insensés ;
 » les autres, que l'on ne pouvait rien savoir, ceux-là n'é-
 » taient pas plus sages : les premiers ont trop donné à

(1) *Divin. In stit.* lib. III, cap. vi.

» l'homme, les seconds lui ont donné trop peu ; les uns
» et les autres se sont jetés dans l'excès, Où est donc la
» sagesse ? Elle consiste à ne pas croire que vous sachiez
» tout, ce qui n'appartient qu'à Dieu ; et à ne pas pré-
» tendre que vous ne savez rien, ce qui est le propre de
» la brute : entre ces deux extrémités il y a un milieu
» qui convient à l'homme, c'est une science mêlée de té-
» nèbres et comme tempérée par l'ignorance. »

SUR

LES CAUSES DE NOS ERREURS.

www.libtool.com.cn

Le premier besoin comme le premier bien de l'homme, c'est la vérité ; oui, vérité dans la religion, qui, en nous donnant des idées hautes et pures de la Divinité, nous apprend à lui rendre des hommages dignes d'elle ; vérité dans la morale, qui trace leurs devoirs à toutes les conditions, sans rigorisme comme sans mollesse ; vérité dans la politique, qui, en rendant l'autorité plus juste et les sujets plus soumis, sauve les gouvernements des passions de la multitude, et la multitude de la tyrannie des gouvernements ; vérité dans les tribunaux, qui fait pâlir le vice, rassure l'innocence, et amène le triomphe de la justice ; vérité dans l'éducation, qui mettant en accord les doctrines et la conduite, fait que les instituteurs ne sont pas moins les modèles que les maîtres de l'enfance et de la jeunesse ; vérité dans les lettres et les arts, qui les préserve de la contagion du mauvais goût, des faux ornements comme des fausses pensées ; vérité dans le commerce de la vie, qui, en bannissant la fraude et l'imposture, fait la sûreté commune ; vérité en tout, vérité avant tout : voilà au fond ce que cherche, par les désirs secrets de son cœur, le genre humain tout entier : tant les peuples ont compris que la vérité est utile, et que le mensonge est nuisible !

Et en effet, lorsque les véritables doctrines sont universellement enseignées, qu'elles ont pénétré dans les cœurs, qu'elles animent toutes les classes de la société ; si elles n'arrêtent pas tous les désordres, elles auront du moins l'avantage d'en arrêter un grand nombre ; elles

seront fécondes en sentiments généreux, en actions vertueuses, et l'on comprendra que la vérité est pour le corps social un principe de vie. Que si, au contraire, l'erreur sur des choses capitales vient à dominer dans les esprits, surtout dans ceux qui sont appelés à servir de guides et de modèles, elle les égarera, les jettera dans de fausses routes; et en corrompant les pensées, les sentiments et les actions, elle deviendra un principe de dissolution et de mort.

Depuis un siècle surtout, quel choc d'opinions opposées parmi nous! que de systèmes renversés par d'autres systèmes! que de paradoxes révoltants! Et l'histoire religieuse, politique et littéraire de la France, qu'est-elle autre chose, depuis cent ans, que l'histoire du combat de toutes les erreurs contre toutes les vérités? combat soutenu d'abord par la plume, et plus tard par le glaive, et dont l'issue fut pour un temps la destruction apparente de la religion et de la monarchie. Ce qu'il faut bien remarquer, c'est que tous les combattants, le sectaire comme l'orthodoxe, le sophiste comme le philosophe, l'impie comme le chrétien, le démagogue comme le défenseur du trône, tous faisaient profession de marcher sous les drapeaux de la vérité; et ceux qui étaient armés contre elle se seraient regardés comme vaincus, s'ils eussent reconnu qu'ils étaient enrôlés sous les bannières du mensonge.

Mais comment se fait-il qu'avec cet amour secret de la vérité, qui est dans le cœur de tous, l'erreur soit si répandue, et qu'elle égare si souvent le savant même comme le peuple? Ne serait-il pas possible de remonter aux causes de nos erreurs, de bien les connaître, pour se dérober à leur influence? En signalant les écueils contre lesquels va se briser la raison humaine, on ne prévient pas sans doute tous les naufrages; mais peut-être on lui en épargnerait beaucoup: c'est dans cette pensée et

cette espérance, que j'ai conçu le dessein de vous entretenir aujourd'hui des causes ordinaires de nos erreurs.

Ces causes sont la faiblesse de la raison, l'ignorance, le demi-savoir, la science même, la fausse application des divers principes de vérité, la préoccupation, l'excessive curiosité, les passions.

Je dis d'abord la faiblesse de la raison. Placé, pour ainsi dire, entre l'être et le néant, l'homme, par ses facultés, présente bien des traits de ressemblance avec son divin auteur; mais en même temps il se ressent des imperfections et de la misère de tout ce qui est créé. Il est intelligent, mais son intelligence est bornée; s'il n'est pas dans l'impuissance absolue de saisir toute vérité, il ne lui est pas donné de tout voir et de tout connaître; en vain son orgueil murmure contre les limites de sa raison, il ne saurait les renverser, aussi incapable de se donner une intelligence infinie, que de se donner un corps immortel: et s'il est fini, est-il étrange qu'il soit faillible? Aussi est-il des erreurs qui sont une suite naturelle de l'infirmité de notre esprit; l'aveu que nous en faisons, doit, non pas nous jeter dans un lâche découragement, mais nous inspirer une juste défiance de nous-mêmes.

Oui, Messieurs, vous supposeriez réunis dans la même personne l'esprit le plus pénétrant, le cœur le plus droit, le savoir le plus vaste, vous n'auriez jamais qu'un homme, un être dont les facultés sont limitées: il a bien le pouvoir de rapprocher les objets, de les comparer, de les apprécier, pour éviter l'erreur dans ses jugements; mais ce pouvoir, qui fait sa noble prérogative, décèle en même temps sa faiblesse. Si vous en exceptez certaines vérités premières, qui brillent à l'esprit de leur lumière propre, comme le soleil brille aux yeux de l'éclat de ses rayons, l'homme ne voit pas les objets d'une simple et pleine vue: dans la plupart de ses connaissances, ce n'est que par des rapprochements multipliés, par des efforts péni-

bles, par de longs circuits de raisonnements, qu'il arrive enfin à la vérité : or, dans ce travail, il suffit de quelque inattention, d'un moment d'oubli et de sommeil de sa raison, pour que l'erreur se glisse comme à son insu dans les résultats. Non, le génie, la bonne foi, ne suffisent pas pour garantir toujours de l'illusion; il n'est pas plus donné à l'homme de se mettre à l'abri de toute erreur, que de vivre exempt de toute faute. Quel est le savant critique, si exact si attentif qu'il ait été, qui ne se soit trompé quelquefois dans les détails de ses récits historiques? Quel est le magistrat, fût-il le plus éclairé, le plus consciencieux, qui, parvenu au terme d'une honorable carrière, puisse se répondre d'avoir toujours prononcé suivant la rigoureuse équité? En tout, l'homme est condamné à payer tribut à la faiblesse de sa nature : c'est un mal qu'on ne saurait guérir entièrement; le seul remède qu'on puisse y apporter, c'est de travailler à s'éclairer tous les jours davantage sur les choses qu'on est obligé de savoir, à fortifier sa raison par la réflexion et l'expérience, à se mettre en garde contre toute illusion. Disons au reste, pour la consolation de la faible humanité, que les erreurs vraiment involontaires ne sont pas criminelles aux yeux de la souveraine justice.

Non-seulement l'esprit est borné dans les choses qu'il connaît, et sujet à s'en former des idées inexactes, incomplètes, fausses; mais combien n'en est-il pas qu'il ignore entièrement ! La science est comme un champ immense que le ciel livre à nos soins et à nos travaux ; dans quelques-unes de ses parties, il donne des fruits sans culture; dans la plupart, l'homme ne le féconde qu'à la sueur de son front, et jamais un seul homme ne pourra le défricher tout entier. Or, comment juger sainement de ce qu'on ne connaît pas ? Voyez le peuple : il ignore les ressorts secrets de la nature, les lois physiques qui entretiennent l'harmonie du monde, les causes des phénomènes

célestes et des merveilles qui frappent ses regards ; il n'a fait aucune étude qui puisse l'éclairer sur ces matières ; ici il peut être aisément le jouet des sens et de l'imagination : il pourra bien inventer des causes bizarres de ce qu'il voit ; de là des opinions ridicules ou même superstitieuses : or, Messieurs, combien de beaux esprits qui sont peuple dans leur manière de juger, et qui prononcent sur ce qu'ils ignorent ! Les hommes universels ne sont pas communs ; un grand poète peut ignorer les secrets des hautes sciences, un géomètre demeure assez étranger à la connaissance du cœur humain ; et si l'on veut s'élançer au delà de la sphère de ses connaissances, est-il étonnant qu'on s'égare ? Que chacun ne juge que de ce qu'il sait bien, qu'il ait la sagesse de suspendre son jugement dans les choses incertaines ; et le plus grand nombre des fausses opinions disparaîtront. Ceci conduit à une troisième cause de nos erreurs, le demi-savoir.

Rien de plus commun que de rencontrer des esprits qui se contentent des aperçus les plus superficiels et les plus vagues, qui effleurent tout, n'approfondissent rien, et sont d'autant plus tranchants et plus affirmatifs dans leurs décisions, qu'ils devraient être plus réservés et plus modestes. Une des plus incurables manies de ceux qui se piquent de science et de bel-esprit, c'est de vouloir être universels et de s'ériger en docteurs, même dans les matières sur lesquelles ils n'ont que des demi-connaissances ; c'est de là qu'est venu, depuis un siècle, ce débordement de systèmes en matière de morale, de politique, d'éducation, capables de bouleverser le monde entier : voilà ceux dont parle Pascal (1), « qui ont quelque teinture de science, » font les entendus, troublent le monde, et jugent de tout, plus mal que tous les autres. » Une ignorance sensée vaut mieux qu'un vain savoir : l'homme qui n'est que

(1) *Pensées*, art. XXIX, n. 1.

sensé connaît sa faiblesse, se l'avoue à lui-même, et s'en défie; le demi-savant, déjà très-vain de ce qu'il sait, s'arroge un savoir qu'il n'a pas, et n'a ni la sage retenue que le bon sens inspire, ni la lumière que donne une science profonde; il suit les vaines lueurs de son esprit, il s'égare. Non, le plus ignorant n'est pas celui qui ne sait pas, c'est celui qui faussement croit savoir; de là naissent les plus ridicules et les plus funestes prétentions. Quoi ! Messieurs, je n'aurai qu'une légère teinture des lettres humaines, et je m'arrogerai le droit de juger les anciens et les modernes, comme pourrait le faire le littérateur le plus profond ! Je serai à peine initié à l'étude des lois, et je me croirai un jurisconsulte aussi habile que Domat et d'Aguesseau ! Où est ici le bon sens ? Je ressemble à celui qui, placé au pied de la montagne, croirait jouir d'un horizon aussi vaste que celui qui en occuperait le sommet. Maintenant jugez vous-mêmes de ce qu'il faut penser de ces esprits téméraires, qui ne connaissent la religion que par de faux portraits; qui, vains de quelques vieux arguments qu'ils croient une découverte, se permettent de combattre le christianisme, et s'exposent à le calomnier sans le savoir. Comment, avec une connaissance légère de la religion, de ses fondements, de sa doctrine, de son histoire, ose-t-on prononcer contre elle en faveur de l'incrédulité ? Dans les affaires qui intéressent l'honneur, la vie, la fortune, voudrait-on se conduire avec cette pitoyable légèreté ?

Une quatrième cause d'erreurs, c'est quelquefois la science elle-même. Heureux en général ceux dont la mémoire, enrichie par de longues études, est devenue comme une mine inépuisable d'où ils peuvent tirer des trésors toujours nouveaux ! Lorsque l'érudition est dirigée par un jugement sûr, par un esprit d'une trempe supérieure, il ne peut en sortir qu'une œuvre du plus grand prix ; mais aussi, pour des esprits faibles, l'érudition pourrait être

une charge dont ils seraient comme accablés. C'est peu qu'un amas de connaissances, si l'esprit n'est pas assez fort pour les porter, assez pénétrant pour tout discerner et tout apprécier : alors les matériaux existent, mais l'architecte manque pour les mettre en œuvre. La science sans jugement ne servira qu'à égarer celui qui la possède ; offusqué, ébloui par mille lueurs opposées, il ne saura pas discerner la véritable. Aussi, de même qu'on a vu de savants grammairiens n'être que des écrivains médiocres, on a vu de très-grands érudits n'être que de faibles critiques, et donner dans de puériles erreurs : leur jugement n'était pas à la mesure de leur mémoire ; engagés dans les détours d'un dédale sans fin, ils n'avaient pas le fil conducteur pour les diriger. C'est par là qu'on explique comment le fameux Père Hardouin, un des hommes les plus savants qui aient jamais existé, a donné dans des écarts qui n'ont excité que la risée et la pitié ; en cela imité, surpassé même par quelques érudits de nos jours, qui, au sujet du divin fondateur du christianisme, sont tombés dans des égarements plus ridicules encore, et malheureusement bien plus funestes.

Je viens à une cinquième cause de nos erreurs, la fausse application des principes de vérité. L'esprit humain s'exerce sur divers genres de connaissances ; le monde intellectuel et physique est de son domaine ; partout il cherche la vérité, et il ne croit la posséder que lorsqu'il se sent éclairé d'une lumière si pénétrante, si vive, qu'il lui est impossible de s'en défendre : c'est dans cette conviction intime et profonde de l'esprit, que je trouve pour lui la certitude. Mais, il faut bien le remarquer, chaque genre de connaissance a son genre particulier de preuves ; je m'explique. Qu'un enfant doive aimer sa mère, qu'il existe en Italie une ville appelée Rome, que dans le cercle la circonférence soit le triple du diamètre, ce sont là trois choses également certaines pour nous. Dire qu'il est

certain que la circonférence égale trois fois le diamètre , mais qu'il est seulement *vraisemblable* que Rome existe, et *probable* qu'un fils doit aimer sa mère, serait une proposition révoltante, et que repousserait le sens commun. Sur ces trois choses notre conviction est la même : la certitude est une, mais les moyens de la faire naître dans l'âme sont différents. On ne prouve pas le devoir de la piété filiale par le calcul, ni l'existence de la ville de Rome par le sentiment, ni les rapports du diamètre à la circonférence par le témoignage humain. Prenons garde de transporter dans un genre de connaissances le genre de preuves qui lui est étranger ; ne cherchons pas les procédés géométriques dans les objets qui n'en sont pas susceptibles. Tout le monde croit à l'existence de Henri IV, de Charlemagne ou de César, aussi fermement que l'on peut croire à une proposition d'Euclide ; et pourtant ce n'est point par des démonstrations géométriques qu'on acquiert la conviction de ces faits historiques. Pascal a remarqué (1) que la géométrie se fonde sur des principes d'une évidence palpable, et qu'il est des choses plus déliées, plus délicates, qui se sentent plutôt qu'elles ne se voient, et qu'il serait ridicule de traiter géométriquement. Toutes les fois qu'un algébriste voudra appliquer sa science aux choses de sentiment, de goût, d'autorité, à la morale, à l'histoire ; l'homme de lettres, le vrai critique, se moquera de ses vaines théories, comme lui-même aurait droit de se moquer de celui qui voudrait résoudre ses problèmes d'après les règles de la morale : même, pour le remarquer en passant, toutes les sciences humaines portent sur une première science, celle des principes, ou la métaphysique. C'est par des vérités antérieures, dont le sentiment est dans tous les esprits, qu'on arrive aux vérités géométriques ; la certitude de

(1) *Pensées*, art. XXXI. n. 1.

celles-ci suppose la certitude de celles-là : et voilà pourquoi ceux qui ont pu dire qu'il n'y avait de certain que les mathématiques, n'ont su ce qu'ils disaient.

Nous voici à la sixième cause de nos erreurs, la préoccupation. Il est des personnes tellement dominées par certaines idées qui leur sont propres, et qui, à leurs yeux, sont une découverte, qu'elles deviennent comme inaccessibles à tout autre genre de pensées : leurs facultés en sont absorbées ; on dirait qu'il ne leur reste, pour toute autre chose, ni intelligence, ni sentiment ; c'est une espèce de fascination d'esprit. Leur arrive-t-il de s'occuper de matières autres que celles qui sont l'objet exclusif de leurs affections ; elles sont distraites, inappliquées, incapables de saisir certains rapports plus cachés, certaines nuances plus délicates, qu'il importe toutefois d'apercevoir : de là résultent des notions imparfaites, source de faux jugements. A cette préoccupation se lie l'esprit de système ; et jusqu'où ne peut-il pas égarer la raison ! Dans la recherche des causes secondes qui régissent le monde physique et moral, le savant aime à se faire des théories générales ; il lui arrive de s'en créer une avant d'avoir réuni un assez grand nombre d'observations bien constatées ; il s'y attache, il y place sa gloire, il en devient infatué : dans cette disposition d'esprit, il ne voit que ce qui le favorise ; il compte pour rien tout ce qui le contrarie ; il accommode les faits à son système, et non son système aux faits. L'expérience, les monuments, le raisonnement, il faut que tout plie devant ses idées chéries : de là sont venus tant de rêves politiques, qui devaient faire le bonheur du monde, et qui en ont été l'épouvante et le fléau ; de là tous ces romans de la nature, qu'on donnait pour son histoire.

Il faut bien le remarquer, Messieurs, les objets qui fixent nos regards se présentent sous différentes faces ; et une des plus grandes fautes que l'on puisse commettre,

c'est de ne pas les envisager toutes avec une sérieuse attention : c'est de leur ensemble que dépend le jugement que l'on doit porter.

Dans les choses humaines, dans ce qui regarde les formes de gouvernement, les institutions, les lois, les affaires de la vie civile, il n'est rien qui n'ait ses avantages, il n'est rien qui n'ait ses inconvénients : celui qui n'envisage que les avantages, s'expose à prendre le parti le plus funeste ; celui qui ne voit que les inconvénients, abandonnera peut-être le parti le plus utile. Que doit faire l'homme sage, pour bien choisir ? Peser dans la balance de l'équité et les inconvénients et les avantages, sans se laisser ni intimider par les premiers, ni éblouir par les seconds ; et c'est alors qu'il pourra se décider avec quelque sécurité.

Donnons quelques exemples de ces diverses préoccupations d'esprit. Un publiciste aura remarqué l'influence des climats sur le tempérament, les organes, les habitudes physiques, et par là même sur le caractère, les mœurs et les lois ; frappé de cette idée, il cherche à l'approfondir, il finit par l'ériger en système : dans ses préoccupations, il ne voit pas ou ne veut pas voir jusqu'à quel point la religion, l'éducation, la politique, le commerce, la conquête, peuvent modifier, altérer, effacer ces dispositions premières ; et il voudra tout expliquer, les vertus comme les vices des peuples, par les climats ; le voilà tombé dans un excès ; et une chose qui, renfermée dans de justes bornes, était une vérité, poussée trop loin, n'est plus qu'un paradoxe.

Ce moraliste n'envisage que la lettre et la rigueur de la loi ; il voit les choses dans la spéculation, jamais dans la pratique ; il n'a aucun égard à la fragilité humaine ; il ne tient aucun compte des circonstances d'âge, de tempérament, de surprise, qui, dans l'application, peuvent tempérer la règle : le voilà dans un rigorisme, qui, en

décourageant le coupable, sera plus funeste peut-être que le relâchement.

D'où viennent tant d'étranges opinions sur le règne de Louis XIV, le plus beau de la monarchie, et qui égale, s'il ne les surpasse, les plus beaux âges de l'esprit humain? C'est toujours de la même cause. Après les troubles d'une orageuse minorité, Louis enfin est roi, et il ne cessera plus de l'être jusqu'au tombeau. Quelle suite de merveilles présente son règne ! Pour le bien de ses peuples, il protège la religion, perfectionne les lois, règle les principales branches de l'administration publique par des ordonnances qu'on admire encore, fait fleurir les sciences, les lettres et les arts, étend le commerce, maintient en tout lieu la justice, l'ordre et la paix ; c'est sous ce règne que brillent ce que la France compte d'orateurs, de poètes, de savants, de philosophes, de magistrats, de capitaines, de pontifes plus illustres. Louis ajoute six provinces à son royaume, couvre ses frontières de places fortes, établit son petit-fils sur le trône d'Espagne, soutient dans sa vieillesse, avec une magnanimité rare, les efforts de l'Europe conjurée. Par ce prince, la gloire du nom français est portée jusqu'aux extrémités du monde, et la France exerce sur l'Europe une espèce de suprématie d'esprit et de talent, qui, après un siècle, et tant de désastres, se fait sentir encore. Quel règne ! quels titres à l'admiration publique ! Ils n'ont pas été méconnus, ces titres, par des hommes dont l'hommage n'est pas suspect, mais qui avaient eux-mêmes trop de talent pour insulter au siècle du génie ; je veux parler de Montesquieu, de Voltaire et de Frédéric. Mais aujourd'hui que fait un esprit préoccupé de nos idées modernes ? Il fait un crime à Louis XIV de n'avoir pas régné d'après des formes et des vues qui n'étaient pas celles de son temps. Quelques écarts de politique, quelques erreurs d'ambition, des fautes personnelles qu'il a eu le courage de se reprocher lui-

même ; voilà ce que l'on considère uniquement, et ce qui donne lieu aux plus violentes déclamations. Hé ! Messieurs, il n'est pas de simple particulier, qui, dans la conduite de ses affaires domestiques, ne fasse quelque faute ; et l'on voudrait qu'il n'y eût pas une seule tache dans un règne de soixante ans de gloire et de prospérité ! Où est ici la justice ? et que peuvent au reste contre lui les clameurs de la médiocrité ? Les vains détracteurs passent, et la gloire reste. Louis a donné son nom à son siècle pour jamais, et la postérité ne cessera de dire, *le siècle de Louis XIV*, comme, après deux mille ans, elle dit encore, *le siècle d'Auguste*. Je me sens heureux d'avoir eu cette occasion solennelle de venger la mémoire de Louis XIV ; et je vois, à la manière dont mes paroles viennent d'être accueillies, que vos cœurs sont français comme le mien. En septième lieu, Messieurs, je dois vous prémunir contre l'esprit de curiosité. Un très-grand défaut dans le raisonnement, c'est de le pousser trop loin. La marque d'un bon esprit est de savoir s'arrêter, et de mettre un frein à cette curiosité superbe qui voudrait s'élanter au delà des bornes. Avidé de savoir, l'esprit s'irrite contre les obstacles opposés à sa faiblesse ; il veut les franchir ; et si quelquefois son audace est heureuse, souvent aussi il se précipite dans les régions du mensonge. Sur la terre, il n'est pas donné à l'homme de jouir d'une lumière parfaite ; nos connaissances sont mêlées de quelque obscurité. Quand l'esprit est frappé de preuves convaincantes et lumineuses, il doit s'en contenter, encore qu'il ne puisse pas tout voir avec la même clarté ; et il ne doit pas méconnaître la vérité, parce qu'elle est enveloppée de quelques nuages : une règle fondamentale du raisonnement, c'est de ne pas abandonner une proposition bien établie, pour quelques difficultés dont on ne verrait pas clairement la solution. La raison a son intempérance comme le cœur, et le sage se tient également en

garde contre cette double sensualité. Des exemples vont rendre sensible ma pensée. Qu'il existe de la matière, un monde corporel hors de nous, c'est le cri du bon sens, et la foi de tout le genre humain ; nous sommes entraînés à le croire par un penchant irrésistible ; et dire que cet univers pourrait bien n'être qu'une fantasmagorie perpétuelle, est une opinion folle, contre laquelle réclamera toujours un sentiment plus fort que tous les sophismes. Cependant qu'est-il arrivé ? Malebranche est venu, qui a dit que Dieu était assez puissant pour affecter nos âmes, comme s'il y avait réellement des corps, quand même il n'y en aurait pas, et pour nous faire éprouver sans eux les sensations que nous éprouvons par eux : et il a conclu que l'existence de la matière n'était pas démontrée par la seule raison. Barclay, allant plus loin encore, a observé que les qualités les plus essentielles de la matière n'avaient rien de fixe ; que l'étendue du même corps paraît tantôt plus grande et tantôt plus petite ; qu'ainsi c'est une qualité qui existe uniquement dans notre esprit, comme les visions d'un songe : et il a décidé que la matière était impossible. Pourquoi ces doctes folies ? Parce que ces deux métaphysiciens ont trop écouté la subtilité d'un esprit fécond en arguments, qu'ils se sont écartés de ce sens commun, qui n'est pas si commun ; et quittant ainsi le pays de la vérité, ils ont erré dans la région des chimères.

Autre exemple : la raison, le sentiment, la foi du genre humain, l'univers entier, tout nous parle d'une intelligence suprême. Mais quelle est sa manière d'être ? quelle est sa nature ? comment accorder ensemble les perfections divines ? Ici on veut pénétrer l'impénétrable, comprendre l'incompréhensible ; et l'on finit, à force de subtiliser, par étouffer le bon sens, et par affecter de ne pas croire en Dieu. Je jouissais tranquillement des clartés du soleil ; j'en bénissais les douces influences, lorsque tout à

coup je m'obstine à regarder fixement son disque étincelant ; mes yeux sont trop faibles pour en soutenir l'éclat, il m'offusque, il m'aveugle de ses rayons : alors, dans ma fureur impuissante, j'insulte à sa lumière ; image de l'athée, qui blasphème la haute majesté dont le poids immense accable sa faiblesse.

Mais voici, Messieurs, ce qu'il importe surtout de bien comprendre. En vain on m'avertit de me tenir en garde contre les illusions des sens et de l'imagination, contre l'abus des mots et les équivoques du langage ; en vain j'aurai étudié tous les procédés de l'analyse et de la synthèse, appris à mettre de l'ordre et de l'enchaînement dans mes idées, à lier les conséquences aux principes, et à démêler les vices qui se glissent dans le raisonnement ; en vain j'aurai médité Aristote, Descartes, Locke et Condillac : tout cela ne me servira de rien, si, égaré par les passions, je les mets à la place de la raison : elles ont une logique insidieuse, qui rend inutiles toutes les règles de la logique ordinaire. Le dernier siècle a été l'époque de l'analyse, et n'en a pas moins été l'époque des plus monstrueuses erreurs ; c'est que la vérité, pour être sentie, ne demande pas moins de droiture dans le cœur que de lumières dans l'esprit : et à quoi servent les lumières sans la bonne foi ? On a dit que l'orateur est un homme de bien qui possède le talent de la parole, et l'on peut dire que le logicien est un homme de bien qui possède le talent de raisonner avec justesse. Oui, les passions sont comme un nuage qui obscurcit l'intelligence, et qui se place entre la raison et la vérité ; elles troublent et agitent l'âme, lui font perdre cette attention soutenue, cette impartialité sévère, cette rectitude inflexible, qui écarte l'illusion et l'erreur. La cupidité, l'orgueil, la volupté, voilà la triple source de la plupart des travers et des faux jugements des hommes, dans les choses les plus importantes de la vie.

Je dis la cupidité. De toutes les passions, c'est la plus aveugle, la plus féconde en opinions erronées comme en actions injustes ; j'en appelle à l'expérience. Je suppose que nous soyons interrogés, consultés, sur une affaire à laquelle nous sommes étrangers, et qui ne touche aucunement à nos intérêts : nous verrons les choses comme elles sont, sans préjugés, sans passion ; et l'avis que nous émettrons, s'il n'est pas infailible, sera du moins inspiré par l'amour sincère de la vérité. Mais s'agit-il d'une chose qui nous intéresse, nous sommes portés naturellement à faire pencher la balance en notre faveur ; nous devenons ingénieux à trouver des prétextes que notre imagination nous présente comme des raisons : de là cette maxime devenue populaire, que nul ne doit être juge dans sa propre cause. En cette matière, nous voyons aisément des réalités dans de simples apparences, et nous finissons par nous endormir dans des illusions, qui seraient de bonne foi si elles avaient une source plus pure que l'intérêt personnel.

Et pourquoi toutes ces querelles dont retentissent les tribunaux ? pourquoi tant de procès intentés par la mauvaise foi, ou soutenus par elle ? Je sais bien qu'il est des questions délicates sur lesquelles les plus doctes et les plus intègres peuvent être partagés ; mais, si la cupidité ne mettait pas un bandeau sur les yeux des parties intéressées, avouons que l'on verrait disparaître la plupart des différends qui déchirent ou ruinent les familles. En vain dans une discussion exacte, solide, lumineuse, vous établissez le bon droit ; tout le monde sera convaincu, excepté celui que vous combattrez : pour lui l'évidence a perdu ses clartés ; l'intérêt est comme un miroir trompeur, qui grossit nos droits à nos yeux, et rapetisse ceux de nos semblables. L'homme s'identifie en quelque sorte avec ce qu'il possède, il croit exister dans les objets dont il jouit ; ce n'est que par une sorte de déchirement qu'il

peut s'en séparer, il se fait mille prétextes pour les retenir : et voilà comme l'intérêt fausse, en quelque sorte, cette règle d'équité et de vérité que nous tenons de la nature.

Un autre ennemi bien dangereux de la vérité, c'est l'orgueil : l'homme s'aime naturellement lui-même ; sentiment légitime ou plutôt nécessaire, mais qui dégénère aisément en excès : de là cette tendresse aveugle pour les opinions et les productions de son esprit ; ces illusions qui nous font voir des beautés là où tout le monde voit des défauts, et des traits de haine et d'envie dans les réflexions de la censure la plus douce et la plus raisonnable. Par orgueil, on veut dominer les esprits, et leur commander ses pensées ; on méprise les lumières d'autrui, l'autorité des sages et de l'expérience, et l'on aime mieux s'égarer en marchant seul, que de suivre les routes tracées par la sagesse ! Par orgueil, on veut, avant tout, se faire un nom et se distinguer de la foule ; on est moins touché de l'amour de la vérité, que de celui de la renommée, et de brillants mensonges deviennent chers, du moment qu'ils peuvent conduire à la célébrité. C'est l'orgueil qui invente les paradoxes, qui les propage et les défend avec une indomptable opiniâtreté ; c'est de là qu'est venu l'esprit de secte et de parti qui a si souvent rempli le monde de dissensions et de querelles sanglantes. Dans l'origine, ce n'est quelquefois qu'une opinion hasardée, un écart téméraire ; si la vérité n'est pas vengée, le novateur en triomphe, et son audace s'accroît par le succès. Trouve-t-elle des défenseurs, l'audace s'irrite par les obstacles ; on craint d'avouer ses torts ; on s'obstine dans le mal, et l'on prend pour force d'esprit ce qui n'est que faiblesse : une erreur amène une autre erreur, un abîme amène un autre abîme, comme parlent les livres saints ; ce qui n'était d'abord qu'un point obscur dans le ciel, est devenu un nuage sombre qui recèle des fou-

dres, et des tempêtes. N'espérez pas ramener ces esprits audacieux par les maximes d'une raison saine et modérée, les faire plier sous le poids de l'autorité, les contenir par la crainte de tout bouleverser dans le monde religieux et politique; vous ne gagnerez rien sur leur orgueil intraitable : pour un Fénelon docile, on trouve cent rebelles. Oui, il est des esprits possédés d'un orgueil satanique, qui mettraient le monde en feu pour faire prévaloir leurs opinions. Leibniz nous dit quelque part, qu'il en a connu de ce caractère; et ce qu'il avait pressenti, nous l'avons éprouvé.

Enfin, Messieurs, je dois vous découvrir une dernière source des égarements du cœur, et par là même de l'esprit. Il est une passion douce en apparence, et cruelle en réalité, qui s'insinue dans l'âme par tous les sens, et la flatte pour la tyranniser, qui enivre ses adorateurs sans les satisfaire, et fait payer par de longues amertumes les courts plaisirs qu'elle donne; une passion que l'on célèbre sur les théâtres comme dans les romans, qui entre dans les poèmes les plus sérieux comme dans les plus légers, que le marbre et la toile reproduisent sans cesse; qui, pour séduire, prend toutes les formes, se montrant quelquefois sous les dehors les plus effrontés, et quelquefois aussi se parant du voile même de la modestie : je veux parler de ce penchant si vif pour tout ce qui flatte le corps, de l'amour des plaisirs sensuels, de la volupté. Tel est son empire, que le plus beau triomphe de l'Evangile, c'est d'abattre ses autels; que par elle surtout l'idolâtrie règne encore dans les mœurs, et que les hommes consentiraient peut-être à voir briser le reste de leurs idoles, si on leur permettait de brûler de l'encens en son honneur. Trop souvent elle est l'écueil de notre ministère; si nous nous élevons contre elle, la jeunesse paraît ne pas nous entendre; ici nos paroles lui semblent d'une rudesse barbare. Mais faut-il pour cela cesser de la com-

battre, d'en montrer les dangers, et de la signaler comme une cause de nos erreurs ?

Les païens eux-mêmes en avaient déploré les suites funestes ; témoin Cicéron, qui, répondant au reproche qu'on pouvait faire à la vieillesse d'être inhabile aux plaisirs, s'écrie (1) : « O heureux privilège de notre âge, de » nous affranchir de ce qu'il y a de plus vicieux dans la » jeunesse ! Ecoutez donc, ô bons jeunes gens, un ancien » discours d'Architas de Tarente, l'un des premiers et » des plus grands personnages de son temps. Il n'y a pas » dans la nature, disait-il, de passion plus funeste à » l'homme, que la volupté du corps ; il n'est aucun plaisir où il se porte avec plus d'impétuosité et de frénésie : » de là, les trahisons, le renversement des Etats, les intelligen- » ces criminelles avec l'ennemi ; point de forfait » auquel ne pousse cette funeste passion ; ennemie de la » raison, elle corrompt le jugement, offusque les yeux de » l'esprit, et ne peut s'allier avec la vertu. »

Et comment une passion, qui met ainsi le désordre dans toutes les facultés de l'âme, ne serait-elle pas un grand obstacle à la connaissance de la vérité, n'empêcherait-elle pas de la goûter, d'en avouer hautement les sévères maximes ? Dans l'ivresse, dans le tumulte des plaisirs, la voix de la sagesse ne se fait guère entendre ; l'imagination du voluptueux colore, embellit ce qu'il y a de plus criminel, et bientôt tout se dénature, tout change de nom : le libertinage s'appelle un penchant, le discours licencieux un badinage, la persévérance dans une passion folle une héroïque fidélité ; ce qui plaît au cœur est justifié par l'esprit : tout ce qu'il aime devient à ses yeux légitime et sacré, a dit saint Augustin : *Quodcumque placet, sanctum est.*

Je viens, Messieurs, de toucher bien des choses dans

(1) *De Senect.* cap. xiii.

le cours de cette discussion ; chacun aura pu s'appliquer ce qui lui convient : peut-être en est-il plus d'un parmi vous, qui en sortira disposé à revenir sur certaines opinions d'indépendance commode, dont il n'avait pas bien démêlé jusqu'ici les causes secrètes, à être dans la suite plus attentif dans ses recherches, et moins précipité dans ses jugements : c'est peut-être à ce discours, que la Providence, qui cache ses voies mystérieuses sous le voile des moyens humains, attendait ce jeune homme dont l'âme se débat entre la vérité qui l'éclaire et le plaisir qui l'attire. Augustin n'avait que dix-neuf ans lorsqu'il lut pour la première fois un ouvrage de Cicéron que nous n'avons plus, et qui avait pour titre *Hortensius* ; c'était une exhortation à la sagesse. Il nous apprend (1) que cette lecture changea ses affections, lui inspira d'autres pensées, et lui donna un désir ardent de connaître cette sagesse immortelle ; ce fut là comme un germe déposé dans un cœur plein de droiture, et qui, développé par un secours divin, devait produire un jour des fruits si précieux et si abondants. Pourquoi la vérité n'aurait-elle pas sur vous le même empire ? Elle est ancienne sans avoir vieilli ; elle est éternelle comme Dieu même, qui en est la source. Si elle brille devant vous, ne détournez pas vos regards ; si elle vous cherche, ne la fuyez pas ; c'est pour votre bonheur qu'elle veut triompher de vous : la honte, est de lui résister ; la gloire, c'est d'être vaincu par elle. Des maîtres habiles vous dirigeront dans la carrière des lettres et des sciences, et je crois qu'en cette matière votre ardeur pour connaître la vérité ne se ralentira point ; mais, dans les choses morales et religieuses, celles qui sont le vrai fondement de toutes les vertus, aurez-vous la même ardeur pour la vérité ? Notre devoir, c'est de la dire ; le vôtre, c'est de l'entendre. Il est écrit que *les lèvres*

(1) *Confess.* lib. III, cap. iv.

du prêtre seront les dépositaires de la science, et qu'on cherchera dans ses discours la règle et la loi (1) : malheur à moi, si je lui prêtais des rigueurs qu'elle n'a pas ; mais aussi loin de moi toute molle condescendance, qui me ferait dissimuler ~~libres droits et sa~~ sa sévérité ! Il est aisé, Messieurs, d'aimer la vérité qui nous flatte, ou qui nous instruit sans nous imposer des devoirs ; mais sachons l'aimer alors même qu'elle nous condamne, et que nos penchants ne sont pas d'accord avec elle. Venez donc, Messieurs, venez nous entendre avec un amour sincère de la vérité, avec le désir de vous rendre à ses impressions, avec le courage de la suivre et de porter son joug, lors même qu'il paraît moins doux à la nature : venez ici avec ces heureuses dispositions de l'esprit et du cœur ; et vous serez éclairés, et vous en deviendrez meilleurs, et nous aurons la consolation de sentir que cette chaire n'est pas appelée en vain la chaire de la vérité.

(1) Malach. II, 7.

L'EXISTENCE DE DIEU

PROUVÉE

PAR LA FOI DU GENRE HUMAIN.

C'est une chose bien frappante sans doute, aux yeux d'un vrai philosophe, que l'accord du genre humain à professer l'existence de la Divinité, à lui rendre un culte et des hommages d'adoration et de dépendance : accord aussi ancien, aussi universel, aussi durable que le monde; accord qui embrasse les sçavants comme le vulgaire, les nations les plus polies comme les plus sauvages. Oui, tout ce que les siècles ont produit de plus beaux génies, d'hommes plus éminents en sçavoir comme en vertu, ont ici pensé comme le peuple : on ne doit excepter que quelques personnages singuliers, qui ont paru de loin en loin pour troubler de leur voix sinistre ce concert de toute la terre, et qui semblent être dans l'ordre moral, ce que sont dans le monde physique ces productions bizarres que l'on voit sortir des lois ordinaires de la nature. L'athée se fait gloire de se roidir contre la croyance du monde entier; ingénieux à se dérober à la lumière, ou à l'obscurcir par ses sophismes, il se fait une sorte de triomphe d'être seul contre le genre humain. Si vous lui parlez de l'universalité de cette croyance religieuse, il tâchera de vous découvrir dans un coin du monde quelque peuplade bien stupide, dans laquelle on ne voie, s'il est possible, aucune trace de cette doctrine; si vous présentez cette croyance unanime de tout le genre humain comme la voix de la nature, de la raison et de la vérité, il n'y verra que l'effet de l'ignorance et de la crédulité; et plutôt que de penser ici comme le peuple, il aimerait mieux ne voir

dans le sens commun, qu'un préjugé populaire. Enfin, si le pressant de s'expliquer, vous lui demandez d'où a pu venir, parmi les hommes, une croyance aussi universelle aussi ancienne, aussi enracinée que celle de Dieu ; il vous dira qu'elle est l'effet de l'imagination égarée par la peur ou de la politique des législateurs. Suivons l'athéisme dans tous ces détours. Oui, c'est la foi du genre humain qu'il y a un Dieu, première vérité ; cette croyance vient de la nature et de la plus pure raison ; seconde vérité rien de plus frivole que ce que l'athée imagine pour l'expliquer, troisième vérité : c'est tout le sujet de cette Conférence.

LA croyance du monde entier est un fait, et les faits ne se prouvent point par des conjectures, mais par des témoignages. Les annales du monde, les monuments historiques de tous les genres, les relations des voyageurs voilà ce qu'il faut ici consulter, et voilà aussi ce qui va nous apprendre que les nations et les siècles, le monde ancien et le nouveau, sont unanimes dans la croyance de la Divinité. Nous pourrions d'abord interpellé les impies et leur demander de nous citer une seule contrée de la terre, dont il fût possible, je ne dis pas de conjecturer mais de démontrer qu'elle a été ou qu'elle est athée, privée de toute idée, même la plus grossière, d'une divinité quelconque. Jusqu'ici leurs efforts en ce genre ont été vains, leurs prétentions ont été démenties ; et l'impuissance même où ils sont de citer un seul peuple entièrement plongé dans l'athéisme, prouverait assez qu'il n'existe pas : tout ceci va être mis dans le plus grand jour. Et d'abord quelle a été la croyance de l'antiquité ?

Remontez dans les âges les plus reculés ; parcourez les peuples, qui, dans les temps anciens, ont habité le globe les plus policés comme les plus barbares ; en trouverez-vous un seul qui n'ait été imbu d'une connaissance plus

ou moins développée de la Divinité ? Phéniciens, Chaldéens, Egyptiens, Perses, Indiens, Grecs, Romains, tout est ici d'accord. Les temps fabuleux sont remplis de l'histoire des dieux et des demi-dieux ; dans les philosophes, les historiens, les poètes, les orateurs de la Grèce ou de Rome, qu'on nous a mis en main des nos plus jeunes années, que voit-on autre chose que des traces bien marquées de la foi de toutes les nations ? Que signifient les autels, les temples, les sacrifices, les fêtes religieuses, les statues des dieux, les hymnes sacrées, les apothéoses, l'Elysée et le Ténare ? Tout cela n'a-t-il pas une liaison manifeste avec le dogme de la Divinité ? « Jetez les yeux sur » la face de la terre, disait Plutarque (1), vous pourrez y » trouver des villes sans fortifications, sans lettres, sans » magistrature régulière ; des peuples sans habitations » distinctes, sans professions fixes, sans propriété de » biens, sans l'usage des monnaies, et dans l'ignorance » universelle des beaux arts : mais vous ne trouverez » nulle part une ville sans connaissance de la Divinité. » On sait que Cicéron (1) et Sénèque (2) ont tenu le même langage.

Voilà des témoignages bien positifs de ce qu'il y a de plus grave et de plus savant dans l'antiquité. Que sont quelques passages obscurs, équivoques, de certains écrivains, sur le prétendu athéisme de certains peuples dont le nom est à peine connu ? Il faut le remarquer, Messieurs : un peuple, sans être coupable d'athéisme proprement dit, peut en paraître suspect, soit parce que, dans ses mœurs impies et féroces, il viole toutes les lois divines et humaines révérees des autres peuples ; soit que, dans sa vie errante et son indépendance sauvage, il ne laisse pas apercevoir des traces bien marquées de culte et

(1) *Cont. Colot. Epicur.* — (2) *Cicer. Tuscul. Quæst.* lib. I, n. 13.
— (3) *Senec. Epist.* 117.

de religion publique ; soit qu'il méprise le culte de quelque divinité chère à ses voisins ; soit que, reconnaissant une divinité suprême, il ne l'adore pas, ou qu'il n'adore que des dieux subalternes, comme on l'a observé chez quelques peuples sauvages. Ainsi, dans les Juifs, si distingués du monde idolâtre par leur religion, Pline ne voyait que d'insignes contempteurs des dieux (1). Ainsi, dans son discours pour Fonteius (2), Cicéron, entraîné par l'intérêt de sa cause, traite les Gaulois comme des impies, sans foi, sans probité, se plaît à rappeler leur expédition contre Delphes ; et pourtant César, qui sans doute les connaissait bien, nous les peint comme une nation extrêmement religieuse : *Natio est omnis admodum dedita religionibus* (3). Ainsi les premiers chrétiens, parce qu'ils avaient en horreur les dieux de l'Empire, étaient accusés d'être des sacrilèges et des athées. N'allons donc pas, sur quelques vagues allégations, accuser un peuple d'athéisme. Oui, la foi à la Divinité était si universelle chez les anciens, que Lucrèce félicite Epicure, son maître, d'avoir été le premier qui eût osé lutter contre le genre humain, et lever la tête au milieu des peuples courbés, disait-il, sous le joug de la superstition (4).

Ce n'est pas tout, Messieurs ; encore que les anciens aient été plongés dans des superstitions ridicules et monstrueuses, qu'ils aient peuplé la terre et les cieux d'une foule de divinités chimériques : la connaissance d'un Être suprême, d'un Dieu souverain, maître des autres dieux, comme des hommes, était répandue parmi les sages, et même parmi la multitude, beaucoup plus qu'on ne le pense communément.

Je fais observer d'abord, que les Juifs adoraient le Dieu

(1) *Gens contumeliâ numinum insignis. Hist. nat. lib. XIII, cap. 14.* — (2) *Pro Fonteio. n. 20 et seq.* — (3) *De Bell. Gall. lib. VI, n. 16.* — (4) *De Rerum nat. lib. I, vers. 63 et seq.*

unique, le Créateur du ciel et de la terre ; et l'on sait que leurs livres sacrés ont célébré sa grandeur et sa gloire dans une poésie toute divine, qui efface celle des Grecs et des Romains. Or il est impossible que leur commerce avec les autres nations n'y ait pas plus ou moins répandu la connaissance du Dieu véritable, et ne lui ait pas fait des adorateurs. Quand Salomon monte sur le trône, le roi de Tyr rend grâces au Seigneur Dieu de ce qu'il donne à David un successeur digne de lui ; Cyrus voit dans ses victoires un bienfait du Dieu du ciel ; Darius, Artaxercès, Assuérus, lui ont rendu hommage : et quel est donc le Dieu par lequel les sages de la cour de Pharaon s'avouent vaincus, lorsqu'ils disent : *La main de Dieu est ici ?*

Je fais observer encore, que les philosophes les plus renommés de l'antiquité croyaient en ce Dieu suprême, et que lors même que, par crainte ou par politique, ils révéraient les dieux populaires et nationaux, ils reconnaissaient la grandeur prédominante de celui qui avait présidé à la formation de cet univers. Si quelques-uns, tels que Démocrite et Epicure, voulaient apprendre à tout expliquer par des mouvements fortuits et mécaniques, à se passer de la cause intelligente ; les autres, tels que Platon et Cicéron, en sentaient, en prouvaient la nécessité : et la nature même de leur querelle fait voir combien la croyance de l'Être intelligent, et sage ordonnateur du monde, était universellement reconnue. Aussi Lactance (1), si versé dans ces matières, n'hésitait pas à dire, il y a quatorze siècles, que cette doctrine avait été celle de toutes les écoles, de tous ceux qui, avant Epicure, étaient regardés comme les princes de la philosophie. L'apôtre saint Paul leur reproche moins d'avoir méconnu la Divinité, que de ne l'avoir pas glorifiée comme ils le devaient. Il est vrai, le Dieu créateur, qui a tiré l'univers

(1) *Divin. Instit.* lib. II, cap. 1.

du néant, qui a sur la matière un souverain empire ; esprit pur, qui étend sa providence jusqu'à la moindre de nos actions, qui doit en être le juge après en avoir été le témoin, qui réserve dans la vie future des châtimens au vice et des récompenses à la vertu : ce Dieu, le seul véritable, et qui est celui des chrétiens, n'a pas été connu dans les écoles de Rome et d'Athènes aussi parfaitement qu'il l'est aujourd'hui ; et voilà pourquoi avancer que les chrétiens ont emprunté des païens leur connaissance de la Divinité serait l'assertion la plus mensongère. Mais faut-il donc voir l'athéisme là où l'on ne voit pas toute la pureté de la doctrine chrétienne ? Suivant saint Augustin (1), l'opinion la plus commune parmi les savants païens, c'est que Dieu est l'âme du monde ; idée trop grossière, et dont il serait facile d'abuser : mais par là ils entendaient l'être intelligent, qui, par sa puissance, par les conseils de sa sagesse et de sa prévoyance, anime et gouverne le monde, comme l'âme gouverne le corps. Le plus docte des Romains, Varron, disait que ceux-là ont bien compris la nature de Dieu, qui l'ont représenté comme une âme qui gouverne le monde par le mouvement et la raison (2). Certes, mettre crûment Sénèque et Cicéron au rang des athées, parce qu'ils n'auront pas été assez purs dans leur doctrine, assez exacts dans leur langage, serait une manière de raisonner aussi absurde en logique, qu'injuste envers ces illustres personnages.

Observons enfin, que les poètes et les orateurs ont célébré la puissance de ce Dieu, régulateur suprême de cet univers et des choses humaines : c'est le langage d'Homère, d'Hésiode, d'Horace, de Virgile, d'Ovide, et de bien d'autres encore. On sait combien Homère s'est montré sublime, en faisant dire à Jupiter, parlant aux habitants de l'Olympe : « Attachez une chaîne d'or à la voûte

(1) *De Civitate Dei*, lib. IV, cap. xii. — (2) *Ibid.* cap. xxxi.

» céleste ; que tous les dieux et les déesses suspendus à
 » cette chaîne unissent leurs efforts ; jamais ils ne pour-
 » ront entraîner vers la terre le souverain Jupiter. Moi,
 » j'enlèverai, si je le veux, la chaîne et les dieux, et la
 » terre et les mers ; j'attacherai ensuite la chaîne au som-
 » met de l'Olympe, et tout y demeurera suspendu : tant
 » mon pouvoir surpasse celui des hommes et des dieux (1) ?

C'en est assez, dans un discours de la nature des nôtres, pour faire voir que la connaissance du vrai Dieu, si elle était altérée, n'était pas éteinte dans l'esprit de ce que l'antiquité païenne a eu de plus savant et de plus habile : elle ne l'était pas même parmi le peuple. Le crime des idolâtres était de ne pas rendre au Dieu véritable un culte saint et pur, de prostituer les honneurs divins en les adressant à des génies malfaisants, à des divinités subalternes et mensongères, de s'imaginer que la pierre et le bois façonné par le ciseau, qu'un animal, une plante, renfermaient quelque divinité cachée. Mais, du milieu de cet amas de superstitions et de la fange des vices, le peuple s'élevait de temps en temps à l'idée de la suprême majesté d'un Dieu, je ne dis pas unique, mais supérieur à tous les autres dieux. Les apologistes de la religion en ont fait autrefois la remarque ; je me borne à citer saint Cyprien. Dans son traité *De la Vanité des idoles*, il remarque que le vulgaire confesse quelquefois le vrai Dieu, lorsque par un mouvement naturel, il s'écrie : O Dieu ! Dieu le voit ; je le recommande à Dieu : *ô Deus ! Deus videt ; Deo commendo*. Oui, souvent, en parlant de la Divinité, on excluait la pluralité, on la nommait simplement Dieu ; et c'est là ce que Tertullien, dans son *Apologétique* (1), appelle énergiquement le témoignage d'une âme naturellement chrétienne.

Des peuples de l'antiquité païenne passons aux peu-

(1) *Iliad.* lib. VIII. — (2) *Apolog.* cap. XVII.

ples des âges modernes. Sans doute, on ne contestera pas la croyance des nations européennes qui se sont formées, depuis quatorze cents ans, des débris de l'empire romain ; on sait aussi que les peuples Juifs, Chrétiens, Musulmans, idolâtres, répandus sur la surface du globe, sont religieux, et que toute religion porte sur un sentiment plus ou moins pur de la Divinité. Mais que dirons-nous des peuples découverts dans les trois derniers siècles ? Jusqu'où n'a pas pénétré l'audace des navigateurs ? Quels monts inaccessibles, quelles forêts profondes n'ont pas été visitées par le zèle des missionnaires ? Hé bien ! sur quelle terre nouvelle ont abordé les Européens, où la connaissance de la Divinité ne se trouvât point avant eux ? Non, ce n'est pas Colomb qui l'a portée en Amérique, ni Magellan aux îles des Larrons.

Je sais bien que des voyageurs, trop hardis à prononcer sur ce qu'ils n'avaient eu ni le temps ni les moyens d'observer, avaient jeté des soupçons d'athéisme sur les habitants des îles Antilles, sur les Brésiliens, les Canadiens, les Hurons, les Souriquois, les Hottentots ; nos sceptiques, nos athées en triomphaient. Bayle, Helvétius, aimaient à s'en prévaloir : triomphe ignominieux, comme je le dirai bientôt, ne fût-il pas imaginaire ! Qu'est-il arrivé ? C'est que ces premières relations très-hasardées ont été formellement démenties par des relations subséquentes, plus fidèles et plus circonstanciées ; et si l'on n'aperçoit parmi ces peuples que des linéaments informes de religion, si leur croyance est très-grossière, du moins elle n'est pas un problème. Pour n'en citer ici qu'un exemple entre plusieurs autres, on avait douté quelque temps de la religion des Otaïtiens : hé bien ! Cook et après lui Vancouver ont reconnu leurs dogmes et leurs cérémonies religieuses.

Ainsi les athées n'ont pas la triste consolation d'avoir pu découvrir un seul peuple assez dénaturé pour être

sans Dieu. Au reste, nous pourrions bien impunément leur abandonner ces hordes sauvages qui n'ont d'humain que la figure; il serait digne d'une telle cause, d'avoir pour patrons les habitants des forêts, ce qu'il y a de plus abject et de plus dégradé dans notre espèce. Depuis quand faut-il juger des sentiments de l'homme d'après des êtres qui n'en ont conservé que le nom? Voudrait-on apprécier son intelligence par celle des insensés que la police renferme dans des lieux de sûreté? Et quand Buffon faisait une si sublime peinture de l'homme, de la beauté de ses formes et de ses traits, avait-on le droit de lui opposer les individus qui sont d'une conformation bizarre et difforme? Que si nous invoquons le témoignage des sauvages, c'est d'abord parce qu'il était contesté; c'est ensuite pour faire voir que la croyance d'un Dieu est si conforme à la nature raisonnable, qu'elle a pénétré jusqu'au sein de la plus profonde ignorance et de la férocité même.

Nos impies d'Europe ont été chercher des alliés aux extrémités de l'Orient, à la Chine; ils ont avancé que les lettrés Chinois étaient une société d'athées. Encore que cette autorité ne soit pas très-imposante, discutons un moment le fait. Que parmi les beaux esprits de Pékin il y en ait qui fassent profession d'athéisme, comme parmi ceux de notre Europe, cela peut être; mais que le corps des lettrés soit athée, je demande qu'on m'en cite des preuves irréfragables. Si quelques missionnaires en ont fait autant d'athées, ce n'est pas l'opinion qu'en ont eue le plus grand nombre de ceux qui se sont rendus très-habiles dans la langue chinoise, par une étude constante et par leur commerce avec les principaux lettrés. Voici ce que dit à ce sujet un très-savant missionnaire, le Père Parennin, dans une lettre à M. de Mairan, directeur de l'Académie des sciences (1). « Il m'a toujours paru que

(1) De Pékin, sous la date du 11 août 1730. *Lettres édifiantes et curieuses*, édit. de 1781, tom. XXI, pag. 493.

» ceux qui ont accusé les lettrés Chinois d'athéisme, n'ont
 » eu d'autre raison de l'assurer dans le public, que l'in-
 » térêt de la cause qu'ils avaient à soutenir..... Je n'ai
 » point vu encore de Chinois qui fût athée dans la prati-
 » que... Je puis ajouter que le nombre est très-petit de
 » ceux qui ont voulu paraître athées ; et si quelques-uns
 » ont tâché, dans leurs livres, d'expliquer tout physique-
 » ment, sans avoir recours à un Etre suprême, auteur de
 » toutes choses, ils se plaignent que leurs sentiments,
 » loin d'être suivis, sont abandonnés des lettrés. » Nous
 observerons, Messieurs, que ces lettrés offrent des sacri-
 fices à ce qu'ils appellent l'esprit du ciel : or il serait trop
 absurde d'adresser des vœux et des hommages au néant,
 à un être sans vie et sans intelligence ; et c'est là du moins
 une notion confuse de la Divinité.

Faut-il, en passant, dire un mot de certain *Diction-
 naire des Athées*, et de ses *Suppléments*, dans lesquels se
 trouvent inscrits les plus beaux génies de tous les âges,
 à commencer par saint Augustin et à finir par Bossuet ?
 Voulez-vous savoir, Messieurs, à quoi se réduisent ces
 rapsodies ? Nous disons tous les jours que Dieu est par-
 tout, qu'il remplit de sa présence le ciel et la terre, que
 par lui tout vit et respire, qu'il est la lumière des esprits ;
 nous parlons de sa parole féconde, de son bras qui lance
 le tonnerre, de ses regards qui font trembler la terre :
 mais ces expressions ne sont pour nous, que des images
 dont nous aimons à revêtir les perfections divines ; nous
 sommes loin d'y attacher les idées grossières du spino-
 sisme, de faire de la Divinité un être corporel, ayant les
 dimensions divisibles de la matière, et ne faisant qu'un
 avec cet univers physique : et voilà pourtant ce que sup-
 posent l'auteur du *Dictionnaire* et son continuateur.
 Ainsi ils inscriront sur leurs tablettes d'ignominie saint
 Jean l'Évangéliste, parce qu'il dit que Dieu est la lumière
 qui éclaire l'homme ; saint Paul, parce qu'il rappelle que
 nous avons dans Dieu l'être et la vie ; Newton, parce qu'il

développe la même pensée. Vous sentez d'ailleurs qu'en tronquant, dénaturant, détachant les passages d'un écrivain ; en recueillant tous les bruits vagues, toutes les anecdotes hasardées, toutes les paroles peu mesurées, il n'est pas d'adeurateur de la Divinité qu'on ne puisse travestir en athée : c'est là cependant l'indigne stratagème avec lequel on jette des soupçons d'athéisme sur saint Grégoire de Nazianze, saint Chrysostôme, Descartes, Pascal, Bossuet, Fénelon et tant d'autres. Il est curieux d'entendre à ce sujet les aveux de l'auteur des *Suppléments*. Voici ses propres paroles (1) : « On nous reproche » d'avoir nommé bien des personnes trop légèrement sur » des témoignages vagues, sur des passages trop peu » concluants, sur une renommée incertaine. Sans doute » nous aurions tort, s'il s'agissait d'une accusation ; mais, » prétendant faire leur éloge, on ne se croyait pas obligé » à une si grande circonspection. » Cet aveu est naïf, comme vous voyez ; c'est dire ingénument que le *Dictionnaire* a été composé sans exactitude, comme pour avoir le plaisir d'enfler la liste des athées. Tout cela, Messieurs, est bien digne de risée et de pitié. Mais aussi comment le cœur d'un honnête homme peut-il se défendre ici de quelque mouvement d'indignation ? comment ne pas se livrer à quelques réflexions douloureuses, sur les égarements d'un siècle où des écrivains ont cru pouvoir, avec une sorte de gloire, mettre au jour de pareilles extravagances ? Quelle indignité de troubler ainsi la cendre de ce qu'il y a eu de plus illustre parmi les hommes, et de croire honorer les plus sincères adorateurs de la Divinité, en leur prêtant une opinion qu'ils repoussaient avec horreur ! On le voit bien, l'athée se fait peur à lui-même ; il cherche à se rassurer contre les clameurs d'une conscience agitée ; il croit entendre contre lui le cri de l'uni-

(1) *Premier Supplément*, pag. 13,

vers, et dans ses alarmes, il semble appeler à son secours et vouloir associer à ses monstrueuses pensées les plus grands noms des siècles passés. Dans son effroi, il s'égaré, sa raison s'obscurcit ; et voilà que sans preuves, contre l'évidence, contre la foi de l'histoire, contre le témoignage manifeste de leurs écrits, et malgré leurs vertus appuyées sur leur croyance, les plus zélés adorateurs de la Divinité sont transformés en athées. Nous étions donc réservés à être les témoins de tous les excès ensemble : tant l'esprit d'impiété peut enfanter de maux sur la terre ! Il fallait que la mémoire des grands hommes fût outragée en même temps qu'on violait leurs sépulcres. Mais en vérité je ne sais ce qui doit nous révolter davantage, ou de ces violateurs sacrilèges des tombeaux, qui exhumaient des restes augustes, pour les livrer aux insultes d'une populace effrénée ; ou de ces profanateurs du génie et de la vertu, qui semblent évoquer en quelque sorte les Bossuet et les Fénelon, pour les couvrir de l'opprobre de leur exécrationnable athéisme.

Maintenant que la croyance universelle du genre humain touchant l'existence de Dieu est établie, je demande quelle en est la source : vient-elle des préjugés et des passions, ou vient-elle de la nature et de la raison ? Telle est la question qu'il faut éclaircir.

QUELLE est donc, me dis-je à moi-même, cette doctrine qui a devancé tous les temps connus par l'histoire, subjugué les sages comme le peuple, triomphé de toutes les révolutions qui ont bouleversé la face de la terre ; qui se trouve chez la horde sauvage comme chez la nation civilisée, et brille au milieu de la barbarie comme au milieu des siècles éclairés ? Oui, que les mœurs changent, que les lois soient abolies, que les empires péricassent, elle demeure immobile au milieu des ruines et des vicissitudes des choses humaines. Que les passions se soulèvent

contre elle, que l'ignorance l'obscurcisse, que l'impie l'attaque par des sophismes, rien ne détruira son empire; elle le fera même sentir d'autant plus, qu'on l'outragera davantage. Malheur à la nation qui la perdrait de vue ! tous les maux ensemble fondraient sur elle. Les peuples peuvent bien être opposés de mœurs et de langage, séparés par des mers immenses, divisés par des rivalités sanglantes ; mais il est un point sur lequel ils se réunissent tous, la croyance d'un Dieu. Ils pourront bien varier sur l'idée qu'ils s'en forment, sur les hommages qu'ils lui rendent, les rites sacrés du culte qu'ils pratiquent, mais sous ces formes diverses le fond de la doctrine reste toujours. D'où viennent donc cette unité, cette antiquité, cette universalité et cette immutabilité de doctrine, parmi tant de peuples divisés sur tout le reste ? Où est donc la puissance qui a pu enchaîner ainsi les nations et les siècles à la même croyance ? Pourquoi ce concert unanime de louanges envers la Divinité ? Comment se fait-il que partout l'homme soit aussi naturellement religieux, qu'il est naturellement raisonnable ? Un effet constant, universel, demande une cause constante, universelle : et comment ne pas reconnaître ici la voix de la nature et de la vérité, qui a retenti dans l'univers et s'est fait entendre à tous les cœurs !

Non, je n'ai pas besoin de discuter les motifs qui ont entraîné le genre humain dans cette croyance : que ce soit le sentiment, ou la raison, ou le spectacle de la nature, ou toutes ces choses ensemble fortifiées par l'éducation, il importe peu de le savoir. Ne faut-il pas que ces motifs tiennent par leurs racines au fond même de notre être, qu'ils aient un fondement secret dans la pure vérité, qu'ils soient inséparables de notre nature, pour avoir ainsi subjugué tous les hommes ? Il ne s'agit point ici d'une opinion spéculative, indifférente, abandonnée aux disputes des oisifs ; mais d'une doctrine commune à tous,

liée à la conduite de l'homme, à laquelle il ne peut refuser le plus vif intérêt : il s'agit d'une doctrine sans cesse rappelée dans les ouvrages de tous les écrivains, toujours discutée, plus d'une fois combattue, et toujours triomphante. La source doit en être nécessairement ou dans des passions et des préjugés communs à tous, ou dans une raison commune à tous. Or, que par les préjugés et les passions on explique les erreurs qui ont défigurés le fond de la doctrine, on le conçoit ; mais le fond même de la croyance est inexplicable autrement que par la raison.

Ainsi, que l'homme ait imaginé faussement des dieux corporels, je le conçois ; c'est une erreur des sens, semblable à celle qui nous porte à croire que le soleil tourne autour de la terre. Nous ne sommes entourés que d'objets matériels, l'imagination ne saisit pas la nature des esprits ; et si nous, chrétiens, qui avons des idées plus pures sur cet esprit immortel, nous ne pouvons nous défendre de nous le peindre sous des images sensibles, faut-il donc s'étonner que les païens aient transporté à leurs dieux les formes et l'appareil des puissances de la terre ?

Que l'homme ait faussement multiplié la Divinité, je le conçois ; c'est l'erreur de sa faiblesse. Soit qu'on se figurât que l'auteur de tous les êtres serait comme accablé du gouvernement de cet univers, s'il en portait seul le poids, et qu'on se le représentât comme un grand monarque, qui, pour se soulager, a soin de répartir sur plusieurs têtes les dignités de son empire ; soit que, le voyant à une distance immense, on se soit plu à se forger des divinités plus rapprochées, et en quelque sorte plus familières : chaque nation, chaque ville, chaque famille eut ses dieux, et le monde ne fut plus qu'un temple d'idoles.

Que l'homme ait faussement imaginé des dieux corporels, je le conçois encore ; c'est l'erreur, c'est l'intérêt

de ses passions : il était si commode de justifier ses débordements par l'exemple des immortels, et de trouver l'apologie des excès de la terre dans ceux des Habitants de l'Olympe ; il était si doux pour la nature de trouver la religion dans la volonté, dans les désirs de son cœur, que chaque passion devint un dieu ! Ainsi le polythéisme s'explique aisément par la faiblesse et la corruption de l'homme. Mais l'idée primitive, et qui perce à travers la superstition, comme un rayon pur à travers le nuage, d'où vient-elle ? Le mélange impur qui l'avilit et la dégrade, vient de la perversité du cœur humain ; le fond même ne peut venir que de la raison et de la nature.

Voudrait-on nous citer quelque sauvage, né dans les bois, et qui n'aurait eu aucune idée de la Divinité, pour en conclure que l'idée de Dieu n'est pas naturelle à l'homme ? Mais ce sauvage ne parlait pas comme nous ; dira-t-on qu'il n'est pas naturel à l'homme de communiquer ses pensées par la parole, et que l'homme qui parle est un être contre nature ? Mais ce sauvage ne savait ni discuter, ni raisonner comme nous ; s'ensuit-il que l'homme n'est pas naturellement raisonnable ? Quand nous parlons de raison et de nature, on nous cite quelque individu en qui les facultés morales et intellectuelles sont comme dans un état de stupeur et de mort ; quelle logique ! J'aimerais autant dire que l'homme, par sa nature, n'est pas fait pour marcher, parce que, dans sa première enfance, il est obligé de se traîner sur ses mains. Eh ! sans doute, tel est l'ordre présent des choses, que l'esprit ne se forme, ne se développe que par l'éducation, l'exercice ; l'expérience : c'est un champ propre à devenir fertile, mais qui, faute de culture, demeure frappé d'une éternelle stérilité. Que l'idée de Dieu soit innée ou ne le soit pas, c'est une question assez oiseuse, étrangère à mon sujet : toujours est-il vrai qu'elle est si conforme à notre raison, à notre nature, qu'on la trouve partout où l'on

trouve des hommes, et qu'on doit la classer parmi ces sentiments primitifs, universels, invariables, qui caractérisent l'espèce humaine ; en sorte que l'homme ne peut renier Dieu, sans renier en même temps sa propre nature.

www.libtool.com.cn

Oui, il est dans la nature de l'homme de croire en Dieu, comme il est dans la nature d'un enfant de conserver pour les auteurs de ses jours des sentiments de reconnaissance et d'amour. Qu'on essaie de persuader à un enfant qu'il est dispensé d'aimer sa mère, la nature se révolte ; son premier mouvement est de fuir épouvanté. Que s'il écoute le sophiste, le sentiment pourra bien être ému pour un instant, il ne sera pas éteint ; et au sortir de cet affreux entretien, l'enfant, tout effrayé d'y avoir prêté l'oreille, ira se jeter entre les bras de sa mère, pour lui témoigner son amour. Qu'un athée vienne me prêcher sa doctrine, le bon sens frémit : si j'écoute ses arguments, sa ténébreuse métaphysique pourra bien obscurcir mes idées ; mais en le quittant je regarde le ciel, je descends au fond de mon cœur, et j'y retrouve le Dieu que l'impie avait voulu me ravir.

Enfin, Messieurs, ce qui prouve encore davantage combien la croyance du genre humain vient de la raison même, c'est la frivolité des causes imaginées par les athées pour l'expliquer : troisième et dernière assertion.

Voici ce que nous présente de plus spécieux le roman imaginé par les athées pour expliquer la foi du genre humain à l'existence de la Divinité. Les hommes, ont-ils dit, étaient autrefois sans religion et sans Dieu, lorsqu'ils furent frappés des phénomènes extraordinaires que présente la nature. Des tremblements de terre, des inondations et d'autres catastrophes semblables portèrent la terreur dans les esprits : les hommes, ignorant les forces de la nature et les causes des événements, supposèrent

dans les cieux des êtres ennemis du genre humain, agents secrets des maux de la terre. Ainsi le sentiment de la Divinité naquit au sein des alarmes ; ce que la peur imagina, la crédulité le perpétua. Une seconde cause de cette croyance, c'est la politique. On sentit combien la crainte de la Divinité serait un frein puissant pour les esprits indociles ; les rois de la terre appelèrent à leur secours les divinités du ciel, et c'est pour mieux asservir les hommes que la religion fut inventée. Ainsi la peur, la politique, l'intérêt de la société, ont fait inventer Dieu et la religion.

D'abord, Messieurs, on pourrait demander aux athées des preuves positives de cet état primitif d'athéisme, dans lequel ils supposent que les hommes étaient plongés. Où sont les monuments incontestables de cet état ancien d'incrédulité absolue, et du passage à cet état de croyance la plus intime qui fut jamais. On connaît, du moins jusqu'à un certain point, l'origine de beaucoup de peuples, les fondateurs des empires, les législateurs des nations, les inventeurs des arts ; je voudrais bien savoir si, dans les annales des peuples les plus antiques, des Phéniciens, des Egyptiens, des Chinois, il existe quelque fragment historique échappé aux ruines du temps, qui nous parle du genre humain encore athée, et recevant enfin des leçons sur l'existence de Dieu, qu'il avait ignorées auparavant. On sait que rien de semblable n'existe : mais venons aux détails des difficultés qu'on oppose.

Si l'on nous disait que la crainte peut contribuer à éveiller l'attention de l'homme, l'inviter à se recueillir pour mieux écouter en silence la voix de la vérité, et qu'ainsi elle a été un des moyens qui l'ont entretenu dans la pensée de la Divinité, je pourrais en convenir : dans bien des choses, la crainte, comme le malheur, est le commencement de la sagesse. Mais y voir le motif déterminant, la cause première et fondamentale de la croyance

de tout le genre humain, c'est une dérision ; et il faut être aussi crédule que l'est un athée, pour croire un moment une telle absurdité. La peur, dit-on, a fait les dieux ; *primus in orbe deos fecit timor* (1) : cette pensée était bien digne de se trouver dans le plus infâme poète de l'antiquité païenne. Mais, si cela est, on n'aurait dû imaginer que des dieux malfaisants et cruels, et cependant on adora des dieux tutélaires, de bons génies ; on invoqua Jupiter sous le nom du Dieu très-grand et très-bon ; on trouva même si naturel d'attribuer à Dieu la bonté, que, ne sachant comment concilier avec elle les maux qui nous affligent, on imagina le principe mauvais. Si la peur a fait les dieux, les hommes auraient dû ne se les rappeler qu'avec des sentiments de tristesse et de terreur ; et cependant combien de fêtes, chez les anciens, qui ne respiraient que le plaisir, et ne consistaient qu'en réjouissances ! Encore aujourd'hui les voyageurs attestent que les sauvages d'Amérique font éclater leur joie, dans leurs fêtes religieuses, par des danses et des concerts de musique. C'est un étrange phénomène, qu'un sentiment de frayeur, qui, malgré tous les efforts des apôtres de l'athéisme pour nous en délivrer, domine l'espèce humaine. Quoi ! depuis Démocrite jusqu'à l'auteur du *Système de la Nature*, de vaillants athées auront employé tous leurs efforts pour relever le courage abattu des timides humains, et toujours les esprits les plus sublimes, les hommes les plus vertueux de toutes les nations et de tous les siècles, les âmes les plus élevées, les plus capables de secouer le joug des préjugés populaires, n'auront cessé de trembler, d'avoir peur, et de croire en Dieu ; et il n'y aura eu de braves sur la terre que les athées ! cela n'est-il pas singulier ? la peur, dit-on, fait les croyants : disons plutôt qu'elle fait les impies. Oui, nous violons la loi, et

(1) Petron. *Satyr. frag.*

nous voudrions nous débarrasser de la pensée du législateur. Il faut du courage pour être vertueux : on est vicieux, parce qu'on n'a pas la force d'être bon, nous ne sommes méchants que parce que nous sommes lâches ; mais, pour l'être sans remords, on méconnaît le Dieu qui n'est pas moins la justice que la bonté par essence ; et comme l'a bien dit le poète du goût et de la raison,

On ne brave ainsi Dieu que par poltronnerie (1).

Que les législateurs aient appuyé leurs lois et leurs institutions sur la religion, qu'ils aient habilement profité des sentiments religieux répandus parmi les peuples, pour imprimer à leur ouvrage un caractère sacré, pour adoucir le joug de l'obéissance, et rendre leur empire plus durable, ce n'est pas là ce que l'on conteste. Mais la politique a-t-elle inventé cette doctrine ? a-t-elle révélé au genre humain cette existence de Dieu qu'il ignorait auparavant ? Où en sont les preuves ? qu'on nous cite les législateurs qui l'ont enseignée pour la première fois. L'histoire entière dépose contre une telle supposition. A Rome, vous trouverez Numa ; à Athènes, Solon ; à Sparte, Lycurgue ; en Crète, Minos ; à Locres, Zaleucus, établissant des villes, civilisant les hommes, leur donnant des lois et une forme de gouvernement : mais tous sans exception n'ont-ils pas trouvé les peuples en possession de croire à la Divinité ? La politique a bien pu se servir des sentiments religieux, comme elle s'est servie des sentiments d'humanité et de l'usage de la parole qui lient les hommes entre eux ; mais elle n'a pas plus inventé la religion, qu'elle n'a inventé la parole et l'humanité.

Admirez ici la conduite des athées : d'un côté, ils veulent que l'intérêt social ait fait inventer Dieu et la religion ;

(1) Boileau, *Épître*. III.

et de l'autre, ils ont employé tout ce qu'ils avaient de science et d'esprit pour déraciner cette croyance. Ont-ils cru fièrement que les sociétés humaines pouvaient se passer de ce que tous les sages, tous les législateurs de tous les siècles et de tous les peuples avaient cru nécessaire pour leur maintien ? quelle impudence ! Croient-ils cette doctrine au moins utile ? quelle extravagance de travailler à la détruire !

Il est donc vrai que le genre humain a toujours cru et croit encore en Dieu ; que cette croyance est au fond même de la nature raisonnable, et que toutes les explications que les athées ont essayé d'en donner sont insignifiantes. Les systèmes des athées passeront, et la foi d'un Dieu, arbitre suprême de toutes choses, ne cessera de se perpétuer parmi les hommes. Et que deviendrions-nous sans cette doctrine, non-seulement utile, mais nécessaire ?

Nécessaire à la morale : ses préceptes n'ont d'empire solide sur le cœur de l'homme qu'autant qu'on y voit la volonté d'un Dieu législateur suprême.

Nécessaire à la société : si vous détruisez les sentiments religieux, vous faites tomber devant les passions la plus forte barrière qu'on puisse leur opposer ; vous les armez contre tout ce qui est bien, et vous mettez dans le cœur une anarchie qui passe dans la famille et la société.

Nécessaire au malheureux : trop souvent abandonné sur la terre, il n'a de refuge que dans la Providence en laquelle il espère.

Nécessaire aux heureux du monde : cette doctrine les rend plus compatissants, plus généreux, et les tient plus en garde contre les abus de la prospérité.

Nécessaire au besoin de notre cœur : Dieu, l'Être infini, peut seul le remplir. Lui en ôter le sentiment, c'est le laisser dans un vide immense ; c'est l'abandonner en proie aux plus vagues inquiétudes ; c'est le rendre faible,

crédule, facile à se livrer à toutes les impostures. Voilà comme l'athéisme, qui ne croit rien, conduit à la superstition, qui croit tout.

Nécessaire enfin aux lettres et aux arts : tout ce que l'esprit humain a produit de plus touchant et de plus sublime, tout ce qu'il y a de grand et de beau tient si naturellement aux sentiments religieux, que, dans le langage universellement reçu : on dit : *Cela est divin*. Quel grand poète, quel grand orateur fut jamais athée ? et s'il l'était dans son cœur, il lui était impossible de l'être dans ses discours. L'athéisme est le tombeau du talent comme celui de la vertu. Où trouver ce qui élève, ce qui enflamme, ce qui ravit et transporte ? où le puiser mieux que dans la Divinité, modèle de toute perfection ? C'est dans le ciel qu'il faut aller chercher les grands sentiments et les grandes pensées. De même, pour me servir d'une comparaison de Bossuet, de même qu'on voit un grand fleuve, qui retient encore, coulant dans la plaine, cette force violente et impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes d'où il tire son origine ; ainsi, après son commerce avec la Divinité, la pensée de l'homme, en se communiquant, conserve la vigueur et la beauté qu'elle apporte du ciel, d'où elle descend.

Ils sont donc ennemis de tout ce qui est bien, de tout ce qui est beau, ceux qui prêchent l'athéisme. Elle est donc la force et la lumière des esprits, cette croyance de la Divinité : heureusement, il n'est pas plus au pouvoir des hommes de l'éteindre, que d'anéantir ce soleil visible qui éclaire l'univers.

L'EXISTENCE DE DIEU

PROUVÉE

PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.

Qu'il est grand, Messieurs, qu'il est beau le spectacle que présente la nature ! Et qui de nous peut rester indifférent à cet ensemble de merveilles dont elle ne cesse de frapper nos regards ? Même parmi les athées, en est-il un seul qui n'en soit quelquefois profondément ému ; qui, dans ces moments où les passions sont plus calmes, où la raison semble briller d'une lumière plus pure, ne soit effrayé de ses propres systèmes, et par un sentiment plus fort que tous les sophismes, ne soit malgré lui rappelé à l'Etre souverain, qu'il n'est pas plus en notre pouvoir de bannir de la pensée que de cet univers ? Nous bornant à parler ici de ces choses, qui pour être senties ne demandent ni science ni pénibles efforts, et qui malheureusement nous frappent d'autant moins qu'elles nous sont plus familières, quel enchaînement de phénomènes propres à nous élever jusqu'à la Divinité n'offre pas le monde planétaire auquel nous appartenons ! Ces globes lumineux, qui, depuis tant de siècles, roulent majestueusement dans l'espace, sans jamais s'écarter de leurs orbites, ni se choquer dans leurs révolutions ; ce soleil, qui suspendu à la voûte céleste, comme une lampe de feu, vivifie toute la nature, et se trouve placé à la distance convenable pour éclairer, pour échauffer la terre, sans l'embraser de ses ardeurs ; cet astre qui préside à la nuit avec ses douces clartés, ses phases, son cours inconstant et pourtant régulier, dont le génie de l'homme a su

tirer tant d'avantages ; cette terre si féconde, sur laquelle on voit se perpétuer, par des lois constantes, une multitude d'êtres vivants, avec cette admirable proportion des deux sexes, de morts et de naissances, qui fait qu'elle n'est jamais déserte ni surchargée d'habitants ; ces mers immenses, avec leurs agitations périodiques et si mystérieuses ; ces éléments qui se mélangent, se modifient, se combinent de manière à suffire aux besoins, à la vie d'une multitude prodigieuse d'êtres, qui sont si variés dans leur structure et leur grandeur ; enfin ce cours si réglé des saisons, qui reproduit sans cesse la terre sous des formes nouvelles, qui, après le repos de l'hiver, la présente successivement embellie de toutes les fleurs du printemps, enrichie des moissons de l'été, couronnée des fruits de l'automne, et fait ainsi couler l'année dans un cercle de scènes variées sans confusion, et semblables sans monotonie : tout cela ne forme-t-il pas un concert, un ensemble de parties, dont vous ne pouvez détacher une seule sans rompre l'harmonie universelle ? Et de là, comment ne pas remonter au principe auteur et conservateur de cette admirable unité, à l'esprit immortel, qui, embrassant tout dans sa vaste prévoyance, fait tout marcher à ses fins avec autant de force que de sagesse ?

Cependant l'athéisme, avec ses froids et ténébreux systèmes, a tellement émoussé le sentiment, obscurci la raison, que la foi à la Divinité, sans en être anéantie, en a été sensiblement affaiblie. Oui, si l'impiété de nos jours n'a pas tout détruit, elle a tout altéré ; c'est une maladie contagieuse qui a flétri ceux-là même à qui elle n'a pas donné la mort. Ce n'est donc pas une chose déplacée, que de rappeler les preuves de la première de toutes les vérités, pour nous la rendre plus sensible, et la dégager, non pas du voile qui la couvrira toujours, mais des ténèbres dont l'impiété cherche à l'envelopper. Nous ne venons point parler uniquement à votre imagination par

des peintures étudiées des beautés de la nature : nous consentons à ne parler qu'à votre raison ; et pour suivre, dans cette matière, la marche la plus méthodique , nous établirons, premièrement, qu'il y a des notions d'ordre et de beauté répandues dans tous les esprits, même les plus vulgaires ; secondement , que , d'après ces notions , il est facile à tous de sentir qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible ; troisièmement, que cet ordre ne peut s'expliquer que par l'action d'une cause intelligente, et que cette cause est Dieu. Peut-on exiger une manière de procéder plus exacte et plus rigoureuse ?

Oui, l'homme porte au fond de son cœur un sentiment profond de l'ordre et du beau, comme de l'honnête et du vrai. Sans avoir jamais analysé les facultés et les opérations de l'entendement, le peuple lui-même sent, pense , compare, juge ; et son langage, ses actions, ses desseins , tout décèle dans lui des notions primitives d'ordre et de sagesse. Mettez à l'épreuve la sagacité du villageois le plus grossier, éveillez en lui ces idées comme endormies qui le dirigent sans qu'il s'en aperçoive ; et vous verrez que la connaissance de l'ordre et du beau ne lui est pas étrangère. Des exemples vont éclaircir la chose.

Je suppose qu'un homme du peuple, très-borné, si l'on veut, dans ses conceptions , soit transporté au sein d'une famille qu'il ne connaissait pas encore : il l'observe pendant plusieurs jours ; la docilité des enfants, la soumission des serviteurs, le contentement des maîtres, tout lui annonce la concorde et la paix : là chaque chose a son temps ; repas, travaux, délassements, tout est réglé, tout se fait sans trouble et sans confusion. Demandez à cet homme, tout ignorant qu'il est, s'il y a de l'ordre dans cette famille, et vous verrez qu'il n'hésitera point à se déclarer pour l'affirmative.

Je suppose qu'un soldat soit membre d'un corps où la

discipline tient chacun à son rang, où l'obéissance est aussi prompt que le commandement est ferme, ou tout s'exécute avec une précision et une régularité parfaites; qu'ensuite ce même soldat passe dans un corps où tout le monde veut commander, où l'esprit d'insubordination et de révolte agite toutes les têtes : demandez-lui de quel côté est l'ordre, de quel côté est le désordre; vous verrez qu'il ne s'y trompera pas.

Ici le sentiment prévient la raison. Partout où nous voyons accord et correspondance, assortiment et liaison de parties diverses qui tendent à un but commun, convenance et proportion des moyens avec la fin qu'on se propose, nous trouvons de l'ordre et de la beauté : ainsi l'ordre se trouve dans le concert et l'ensemble des parties pour composer un seul tout. C'est par ce caractère qu'on distingue un édifice bien conçu de celui qui ne l'est pas, un discours, un poème bien ordonné de celui où règne le désordre. Toujours le plan et le dessein de l'ouvrage, même le plus vaste et le plus compliqué, doit se rapporter à une fin unique : il faut qu'il soit un. Voilà la règle que traçait, il y a deux mille ans, le poète latin (1). Saint Augustin, qui était un aigle en tout, a dit une parole célèbre, et mise dans tout son jour par un écrivain français, dans une des productions les plus originales de notre langue : « c'est que l'unité est le fond, le » principe de toute beauté; *omnis pulchritudinis forma,* » *unitas est* (2). »

Et ne pensons pas que ces notions de l'ordre et du beau soient arbitraires, uniquement fondées sur des conventions. Si ce n'était qu'une chose de mode et de caprice, il serait donc au pouvoir des hommes de changer ici les idées et le langage, de reconnaître que l'ordre et le désordre, l'arrangement et la confusion sont des choses in-

(1) Hor. de Art. poet. v. 28. — (2) Epist. xviii, n. 8.

différentes, et de statuer qu'à l'avenir l'esprit ne sera ni réjoui par l'un, ni choqué par l'autre ! Toutefois, qui oserait soutenir ce paradoxe révoltant ? J'aimerais autant dire qu'il est au pouvoir des hommes de convenir qu'il n'y aura dans la suite aucune différence entre la folie et la sagesse, entre le génie et la stupidité, entre la vérité et le mensonge. Oui, dans tous les temps, dans tous les lieux, il y aura des choses qui paraîtront choquantes à tous, et sur lesquelles il serait impossible de réformer les idées et le sentiment du genre humain. Ainsi, que dans la famille, le fils commande avec dureté, et que le père obéisse en tremblant ; que dans une armée, le soldat, au lieu de marcher aux ordres de son chef, les viole avec audace ; que dans un poëme, une mère désolée y parle comme une femme dans les ris et dans la joie, qu'on y prête au sage vieillard la légèreté et la fougue du jeune homme : tout cela nous choque ; nous y voyons quelque chose de désordonné. Or le désordre qui blesse, ne suppose-t-il pas en nous des idées d'un ordre qui nous plaît ?

Je sais bien que les hommes ne sont pas tous d'accord sur les défauts et les beautés des objets, la prééminence des couleurs, la régularité des formes extérieures ; que plus d'une fois l'un admire ce que l'autre condamne, et que ce qui plaît au peuple ne plaît pas au savant : je sais aussi qu'il est des beautés de convenance, relatives aux mœurs, aux usages reçus ; je sais enfin que les notions de l'ordre et de la beauté sont plus ou moins parfaites, plus ou moins développées, suivant le degré d'intelligence et d'instruction. Ici l'homme civilisé peut bien l'emporter sur le barbare ; l'idée du beau n'est pas aussi lumineuse, aussi profonde dans la tête d'un sauvage, qu'elle pouvait l'être dans celle de Bossuet ; et sans doute le barde Gaulois n'avait pas un sentiment du beau aussi pur ni aussi délicat que Fénelon ; mais partout, néanmoins, la notion

primitive du beau se montre toujours ; il demeure constant, chez tous les hommes, que là où il se trouve une disposition, un concours de parties vers un but commun, là se trouve de l'ordre.

Voyez comme cette connaissance plus ou moins confuse de l'ordre, et le goût qui en est dans tous les hommes, éclate en toutes rencontres et de toutes les manières. Qu'une troupe d'enfants veuille imiter les évolutions militaires, ils sentiront qu'il leur faut un chef qui les dirige ; que, si chacun n'est pas à sa place, ne marche pas d'un pas mesuré, l'ordre est rompu. Qu'ils se livrent à ces jeux innocents qui les font tressaillir de joie, ils sentent qu'il leur faut des règles, que ces règles on doit les suivre, et que sans cela il n'y aurait que confusion. Il n'y a pas jusqu'aux bandes de malfaiteurs, qui ne comprennent que leur exécration association ne peut subsister que par l'accord et la subordination de tous les membres ; ainsi leur fin est criminelle, mais les moyens qu'ils prennent pour l'atteindre y sont adaptés : et voilà comme, dans le désordre même, éclatent la notion et le goût de l'ordre. J'ai cru devoir remonter jusqu'à ces idées premières, parce que des sophistes modernes, corrupteurs de la saine métaphysique, n'ont rien négligé pour les obscurcir. Il est donc vrai que des notions d'ordre et de beauté se trouvent répandues dans tous les esprits ; et c'était là ma première proposition. Je passe à la seconde : c'est que, d'après ces notions primitives, il est facile à chacun de voir qu'il y a de l'ordre et de la beauté dans ce monde visible.

On sait que de très-beaux génies, chez les anciens et les modernes, se sont plu à célébrer les merveilles de la nature. Nous laisserons ici les descriptions et les détails aux naturalistes profonds, qui, joignant l'imagination du poète à la sagacité de l'observateur, seraient capables de

les peindre : qu'il nous suffise de faire remarquer en général cet enchaînement merveilleux de causes et d'effets qui entretient l'harmonie du monde, le concours des diverses parties à la marche, à la conservation du tout, et l'influence de l'ensemble sur la reproduction et la conservation de toutes les parties. Oui, dans la nature tout s'enchaîne : c'est une machine immense dans laquelle l'ordre éclate d'autant plus que chaque rouage a sa destination spéciale, et en même temps sa destination par rapport à l'ensemble. Prenez l'homme en particulier : dans mon être corporel, que suis-je ? Je suis un atome par rapport à la terre ; la terre n'est qu'un atome par rapport au monde planétaire dont elle fait partie. Et ce même monde qu'est-il par rapport à la vaste étendue des cieux étoilés ? N'est-il pas comme un point dans l'immensité des espaces ? Quelle n'est donc pas notre petitesse ! et par la partie périssable de nous-mêmes, combien sommes-nous voisins du néant ! Cependant notre existence a des rapports et des liaisons avec toute la nature ; la terre, les mers, l'air, la lumière, le soleil, tout concourt à notre conservation. Le pain qui me nourrit vient de ce grain confié à la terre ; la terre est fécondée par les pluies qui l'arrosent ; ces pluies tombent des régions de l'air ; l'air soutient les vapeurs qui les produisent ; ces vapeurs s'élèvent de la surface des mers et des fleuves ; cette évaporation suppose l'action de la chaleur et du soleil : voilà comme tout est d'accord pour fournir à ma subsistance. Je ne suis qu'un point à peine aperçu dans le tout ; et je deviens comme un centre où tout doit aboutir. Ce que je dis de l'homme, je le dirai de chacun des êtres de la nature ; je le dirai de ces animalcules qui échappent à l'œil. Ainsi tout se lie, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'infiniment grand ; et le ver qui rampe sur la terre tient à la constellation qui brille au plus haut des cieux.

Voulez-vous admirer l'ordre et la beauté dans un objet

particulier? Je demande s'il n'est pas évident que, dans l'homme, l'œil est fait pour voir, et si l'on ne découvre pas une admirable proportion entre l'organe de la vue et les phénomènes de la vision? Voilà donc un but, et des moyens qui s'y rapportent. Vous vous trompez, dira l'athée, héritier ici d'une pensée de Lucrèce : l'œil n'est pas fait pour voir, mais il fallait bien que la matière qui le compose coexistât d'une certaine manière avec les autres objets de la nature ; il s'est trouvé qu'elle était en rapport avec la lumière, et voilà pourquoi l'homme s'en sert pour voir les objets. Messieurs, j'aimerais autant dire que la porte d'une maison n'est pas faite pour qu'on puisse entrer et sortir ; mais que, la trouvant là, on s'en sert pour cet usage : ou bien encore, il faudra dire que les instruments divers dont se sert l'ouvrier pour dégrossir, polir, façonner, achever son ouvrage, n'ont pas été faits pour cela, mais que l'ouvrier les voyant propres à cet usage, les y emploie. Mais voici de quoi pousser à bout l'athée le plus obstiné. Je n'examine pas ce que serait l'homme dans un autre système ; toujours est-il vrai que, dans l'ordre actuel des choses, l'homme est né pour voir les objets extérieurs : et que deviendrait l'espèce humaine, si elle était frappée d'une complète cécité? elle périrait. L'homme est donc fait pour voir. Mais par quel organe voit-il? par les yeux. Maintenant demandez à l'opticien le plus habile si l'œil de l'homme n'est pas merveilleusement construit pour cet usage ; si par la place qu'il occupe, par les paupières qui le couvrent, par son orbe mobile, par la pupille, le nerf optique, il n'a pas les rapports les plus manifestes avec la vision. Ainsi, voir les objets, tel est la fin ; l'œil, tel est le moyen : or ce moyen est parfaitement adapté à la fin. Que faut-il de plus pour un dessein, un but, un plan concerté? Encore une fois, voilà de l'ordre. Mais ce qu'on dit de l'œil, on le dira de tous les organes ; on le dira du merveilleux mécanisme

du corps humain, de celui des animaux et des plantes. Interrogez le savant le plus profondément versé dans la connaissance de la nature, et il vous dira que, dans la chaîne immense des êtres, il n'en est pas un seul qui ne soit bien ordonné en lui-même, et bien ordonné par rapport au tout. Et où donc seront l'ordre et la beauté, s'ils ne sont pas dans cette suite et cette liaison de merveilles?

Messieurs, la nature est si belle, les hommes ont tellement le sentiment de sa beauté, que tous leurs efforts ne tendent qu'à la reproduire, et que le triomphe du génie, c'est de l'imiter. On sait que les beaux arts ne sont que l'imitation de la nature. Le peintre, le statuaire, le poète, se croient d'autant plus parfaits, qu'ils en retracent des images plus fidèles; même les beautés de la nature ont pour nos cœurs un charme secret qui nous suit partout. Il y a bien des siècles qu'on l'a remarqué: au milieu des chefs-d'œuvre de son industrie, dans ses jeux et ses fêtes, dans ses spectacles les plus pompeux, dans les portiques et les palais qui sont son ouvrage, l'homme se plaît à retrouver la nature. Des cieux étoilés, des paysages, des fleurs, des fruits, des oiseaux, voilà ce qu'il aime à voir reproduire; et lors même qu'il fixe ses yeux sur les beautés enfantées par l'art, il sent que, par la partie la plus pure de lui-même, il tient bien davantage aux beautés originales, dont on peut dire que la fraîcheur est toujours ancienne et toujours nouvelle.

Il est vrai que nous ne connaissons pas complètement cet univers; mais il serait contre le bon sens d'aller chercher dans ce qui nous est inconnu, des arguments contre ce que nous connaissons; ce serait chercher la lumière dans les ténèbres. Prenons pour règle et pour guide l'analogie et l'expérience; jugeons des parties qui peuvent nous être encore inconnues, par celles qui sont enfin venues à notre connaissance, après nous avoir été long-

temps cachées. Dans les trois derniers siècles, les sciences naturelles ont fait des progrès immenses. Quelle foule étonnante d'observations et de phénomènes nouveaux ont enrichi leur domaine ! Or chaque découverte a été une merveille : Christophe Colomb, en découvrant l'Amérique, a comme doublé pour nous le globe que nous habitons. Hé bien, a-t-on trouvé dans les fleuves, dans les montagnes, les forêts, les productions de ce second hémisphère, quelque chose qui le rendît indigne de figurer à côté de l'ancien ? Des instruments inventés par l'homme l'ont fait pénétrer plus avant dans toutes les parties qui composent les diverses productions de la nature ; ils ont en quelque sorte créé pour nous un monde nouveau, peuplé de milliers d'êtres imperceptibles à l'œil. Hé bien, ici encore nouveaux sujets d'admiration, nouveaux miracles d'ordre et de sagesse. Depuis que le télescope d'Herschel a visité les cieux, y a-t-on vu quelque désordre choquant ? les quatre nouvelles planètes découvertes de nos jours ont-elles quelque chose de contraire à l'harmonie universelle ? L'astre vagabond dont l'apparition imprévue a surpris nos savants (1) a-t-il fourni quelque argument contre la sagesse de l'ordonnateur des mondes ? Non, non ; il n'en est pas des ouvrages de la nature comme de ceux de l'homme : avec de nouvelles lumières on a souvent découvert de vieilles erreurs ; nos théories physiques d'aujourd'hui sont en bien des points la réfutation des anciennes. Depuis que le siècle de Louis XIV a fixé le goût et la langue française, combien d'ouvrages, qui passaient auparavant pour des chefs-d'œuvre, sont tombés dans l'oubli ! Au contraire, plus les sciences font des progrès, plus elles font reconnaître l'utilité de choses qui semblaient inutiles, et plus elles nous découvrent la beauté de celles qu'on était tenté de croire défectueuses.

(1) Comète du mois de juillet 1819.

Le néant de l'homme se fait sentir jusque dans le plus beau génie : mais, pour la nature, ses œuvres sont parfaites ; plus on l'étudie, plus on la trouve belle ; sa jeunesse est immortelle, et ses beautés ne vieillissent jamais.

www.libtool.com.cn

Je viens d'établir qu'il y a de l'ordre et de la beauté dans ce monde visible. J'ajoute, en troisième lieu, qu'on ne peut expliquer l'un et l'autre que par l'intervention d'une cause intelligente.

MAINTENANT, Messieurs, que nous sommes convaincus qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible, voyons quelle en est la cause. Faut-il y voir l'ouvrage d'une intelligence et d'une sagesse infinies, ou bien la production d'un je ne sais quoi sans raison et sans prévoyance ? Les savants de nos jours ont beaucoup insisté sur ce principe, qu'il fallait se défier de l'esprit de système, consulter les faits, les observations, l'expérience ; ils nous avertissent de ne pas nous livrer à toutes ces hypothèses brillantes, qui peuvent bien faire honneur à l'imagination de l'écrivain, mais qui sont peu honorables pour le naturaliste. Hé bien, Messieurs, que l'expérience juge ici entre nous et les athées. Je leur demande de citer un seul ouvrage remarquable par l'ordonnance et la beauté, qui ne soit pas en même temps le fruit d'une intelligence. L'histoire ancienne ou moderne nous offre-t-elle des œuvres pleines de traits de sagesse ou de génie, et qui n'en supposent pas dans leur auteur ? A-t-on vu quelque part un idiot enfanter une *Iliade*, ou un poème comme *Athalie* ? Si quelquefois des aveugles, armés d'un pinceau et traçant des lignes sur une toile, avaient rencontré, je ne sais comment, une Transfiguration comme celle de Raphaël ; si quelque part un tourbillon de vent, agitant un amas confus de pierres et de sable, avait taillé, poli, disposé toutes les parties d'un palais comme celui des Médicis ;

si l'on me prouvait qu'une troupe d'insensés, parlant tous à la fois et dans la plus grande confusion, ont articulé de suite tous les mots dont se compose le *Discours sur l'histoire universelle* : alors peut-être il pourrait me venir en pensée que ce monde avec ses merveilles ne décèle pas un architecte intelligent. Mais si partout où je vois de l'ordre, si à la vue d'une famille bien réglée, d'une ville bien policée, d'une armée bien disciplinée, d'un édifice bien régulier dans toutes ses parties, l'idée d'un agent doué d'intelligence et de raison se réveille en moi, malgré moi ; il faut bien, pour suivre les règles de l'analogie et de l'expérience la plus constante, qu'à la vue de l'ordre admirable de la nature, je m'élève jusqu'à une intelligence suprême dont il soit l'ouvrage. On cite, il est vrai, dans l'antiquité un peintre, qui, désespérant de bien exprimer l'écume d'un coursier aux jeux Olympiques, jeta de dépit son pinceau sur la toile et réussit au delà de ses espérances ; mais un peu d'écume n'a rien de régulier ; c'est quelque chose de vague et de confus ; le hasard, si l'on veut, peut en avoir l'honneur ; encore même fallait-il une toile préparée pour cela, des couleurs mêlées à dessein, un pinceau analogue, et une main qui le jetât sur la toile.

Nous ne pouvons juger des choses, que d'après notre manière de concevoir, d'après ces idées premières qui constituent en quelque sorte notre entendement, et qui sont la base nécessaire de nos raisonnements. Or l'esprit humain est fait de manière qu'il a toujours raisonné sur ce principe, que l'ordre dans un effet suppose de l'intelligence dans sa cause. C'est d'après cette règle lumineuse, invariable, universelle, qu'un homme sensé ne se persuadera jamais qu'en prenant au hasard et sans choix des caractères d'imprimerie, on peut rencontrer un poème comme *Athalie* ; cette opération machinale, faite sans discernement, dût-elle recommencer sans cesse pendant

des millions de siècles. Oui, dans notre intelligence, l'ordre et le désordre différent, comme la sagesse et la folie, comme la lumière et les ténèbres. L'agent doué d'intelligence et de raison est séparé, par un intervalle immense, de l'agent aveugle et brutal, et notre bon sens ne nous permet pas plus de les confondre dans leurs effets, que dans leur nature. S'il faut une intelligence pour composer une sphère artificielle qui présente les mouvements célestes, nous ne concevons pas qu'il n'ait pas fallu une intelligence pour disposer les sphères réelles qui roulent dans les cieux.

Il semble que les athées de nos jours ont rougi d'attribuer la formation du monde au hasard. Ils ont senti que dans la réalité le hasard n'est rien. En effet, dans le monde physique comme dans la vie humaine, tout a sa cause réelle, quoique cachée; mais pour exprimer une rencontre qui n'était pas concertée, un résultat qu'on n'avait pas en vue, et dont pourtant on est la cause, il fallait un mot, et ce mot est celui de *hasard*, mot qui ne saurait être un agent, une cause. Nos athées, cessant de l'invoquer, ont fait grand bruit de ce qu'ils appellent la *nature*, la *nécessité* : voilà leurs dieux, qui ne sont pas moins chimériques que ceux du paganisme; et en vérité les athées se montrent si crédules, si déraisonnables dans leur manière d'expliquer cet univers, que, sous ce rapport, ils sont bien les plus superstitieux de tous les hommes. Et d'abord nous leur dirons : Qu'entendez-vous par la nature? Si vous entendez une nature sage, prévoyante, disposant tout d'après un plan concerté d'avance, vous changez le mot en conservant la chose : cette nature, c'est la cause intelligente que nous cherchons, c'est Dieu. Mais non, pour être conséquents, vous devez désigner par le mot *nature* l'universalité des êtres, la collection de tout ce qui existe, le grand tout, l'univers, en un mot, le monde. Maintenant, dire que le monde est

l'auteur de l'ordre du monde, c'est visiblement ne rien dire. Vous aurez beau me parler de l'énergie de la nature, d'attraction, d'impulsion, de répulsion, d'affinité ; je vois bien là des règles, mais je demande où est le régulateur ; je vois là des moyens d'ordre, mais, qui, loin de l'exclure, supposent un ordonnateur.

Ce n'est pas plus heureusement que vous invoquerez la nécessité : tâchons de bien nous entendre, et de ne pas mettre des mots à la place des choses. Prétendez-vous que l'ordre actuel du monde existe nécessairement, par lui-même, de toute éternité ? Mais alors la voix de la terre entière s'élève contre vous : anciens et modernes, philosophes et peuples, athées et croyants, tous s'accordent à dire que le monde n'a pas toujours été ce qu'il est ; et la tradition du chaos primitif, d'où est enfin sorti l'univers avec ses merveilles, s'est conservée chez tous les peuples, Prétendez-vous que du moins l'ordre actuel des choses est le résultat nécessaire des lois mécaniques de ce monde visible ? Mais je demande qui a établi les lois primordiales, si fécondes en résultats merveilleux ; je demande qui a présidé à leurs combinaisons, et d'où viennent ces principes d'ordre, qui, en se développant, ont formé et conservent encore l'univers. Je vois une aiguille faire le tour d'un cercle tracé sous mes yeux, et marquer exactement les heures qui divisent le jour, et je demande quelle est la cause d'un mouvement si régulier ; vous me répondez qu'il est le résultat d'un mécanisme qui se dérobe à mes regards : j'y consens ; mais ne faut-il pas remonter à un ouvrier intelligent, qui ait mis en jeu et en action les ressorts divers de cette machine ? Je vois une armée exécuter avec précision les évolutions les plus savantes et les plus difficiles ; j'en demande la cause, et l'on me répond que ce que j'admire est le résultat de la tactique et du long exercice du soldat : j'y consens encore ; mais cela me dispense-t-il de recourir à un ordonnateur qui com-

mande et règle tous ces mouvements ? Ainsi vous aurez beau supposer dans la nature des mouvements et des combinaisons successives, d'où sortent les phénomènes que nous avons sous les yeux, et qui nous ravissent d'admiration ; il faudra ~~qu'il nous arrivions~~ à une cause première, efficiente, de ce bel ordre qui frappe nos regards. Je l'ai déjà dit, là où se trouve unité, il me faut un principe auteur et conservateur de cette unité.

Vous voudriez expliquer le monde présent par des changements et des transformations indépendantes de l'action primitive d'une cause intelligente : pour vous faire apercevoir encore davantage le néant de ce système, faisons-en l'application au monde social. Je suppose que je vous dise sérieusement : Savez-vous pourquoi la France subsiste en corps de nation, et d'où est venu pour elle le régime politique qu'elle a maintenant ? Le voici : en remontant d'âge en âge on trouve des lois, des usages ; des familles se succèdent les unes aux autres ; une génération est passée, une autre est arrivée ; le temps a apporté divers changements dans les mœurs et les lois ; le gouvernement a subi bien des variations, et nous sommes enfin parvenus à l'ordre actuel des choses. Seriez-vous satisfaits de cette théorie ? et ne diriez-vous pas avec raison ? Vous me parlez de lois, d'usages, de changements, de révolutions, pour m'expliquer l'état actuel de la France ; mais enfin, en remontant d'âge en âge, de générations en générations, ne faudra-t-il pas aboutir au berceau de la nation française, à des individus, à des êtres pensants, intelligents, prévoyants, qui aient fondé, policé, gouverné la nation ? Oui, sans doute. De même, Messieurs, dans le monde physique, supposez, tant que vous voudrez, des soleils qui s'éteignent et des soleils qui s'allument, des chocs et des bouleversements dans la nature, des mondes nouveaux sortant des débris de mondes anciens ; bâtissez des systèmes sur les liaisons et les progrès

de transformations successives : il faudra toujours, d'effets en effets, de phénomènes en phénomènes, remonter à un régulateur antérieur à toutes ces combinaisons. Qu'on prolonge indéfiniment la chaîne des êtres, il faudra enfin arriver au point fixe qui la tient suspendue. Dans la nature, comme dans la société, il existe bien des lois d'après lesquelles tout marche et se soutient ; mais dans la nature, comme dans la société, la législation suppose un législateur.

Pour se passer de l'intervention de la cause intelligente, voudrait-on se prévaloir de cette parole célèbre de Descartes : « Donnez-moi de la matière et du mouvement, » et je ferai un monde ! » Mais depuis quand l'hyperbole d'un esprit qui s'exalte, doit-elle passer pour une vérité rigoureuse ? Mais Descartes ne disait pas que le monde se ferait de lui-même ; il disait : « Je ferai un monde ; » il se proposait pour régulateur du mouvement de la matière, et par là même il faisait intervenir un être intelligent ; mais il est bien reconnu que Descartes était d'ailleurs un très-sincère adorateur de la Divinité ; mais Descartes s'est amusé aussi à faire un monde, et l'on sait comment il a réussi : son système n'a plus un seul partisan ; ses tourbillons se sont dispersés comme une vapeur légère ; avec tout son génie il a eu le sort de tous les fabricateurs de mondes anciens et nouveaux, il s'est évanoui dans ses pensées.

Ainsi, rien ne dispense de recourir à la cause intelligente.

Or, que cette cause intelligente soit Dieu, cela ne demande aucune discussion. La question agitée en ce moment entre les athées et nous, c'est de savoir s'il n'existe pas un être distingué de ce monde, et qui en ait été l'ordonnateur. Si cet être existe réellement, les athées conviendront sans peine que, pour avoir disposé si merveilleusement toutes les parties de cet immense univers, il

lui fallait une intelligence, une puissance, une sagesse, une prévoyance, qui surpassent toutes nos pensées ; que ses perfections doivent être sans bornes ; qu'il est l'être parfait, en un mot, qu'il est Dieu.

Il demeure donc établi qu'il y a des notions d'ordre et de beauté répandues dans tous les esprits ; que d'après ces notions chacun sent très-bien qu'il y a de l'ordre dans ce monde visible ; qu'on ne peut expliquer cet ordre que par l'action d'une cause intelligente qui est Dieu : donc il y a un Dieu. Voilà la chaîne dont on ne peut rompre un seul anneau. Je sais qu'on peut faire des arguments contre ces vérités, comme l'on en fait contre l'existence de la matière, de l'étendue et du mouvement ; mais, heureusement pour le repos du monde, les preuves de l'existence de Dieu sont sensibles à tous, tandis que les sophismes des athées sont pris dans une métaphysique ténébreuse que ne peut saisir le vulgaire, en sorte qu'en dépit des athées, le genre humain continuera d'avoir le sens commun, et de croire en Dieu.

C'est assez, Messieurs, parler à votre raison ; qu'il me soit permis un moment d'en appeler à vos cœurs. Vous êtes jeunes pour la plupart : vos âmes encore neuves ne sont ni flétries par le venin d'un athéisme enraciné, ni desséchées par les calculs de l'intérêt, ni endurcies par le long usage des plaisirs ; vous êtes dans cet âge brillant où une imagination plus ardente, un cœur plus sensible et plus loyal, disposent à se laisser mieux pénétrer aux traits du sentiment et de la vérité. Hé bien, si jamais, fermant les livres et oubliant tous les raisonnements, vous avez contemplé quelques-unes des grandes scènes de la nature, avez-vous pu vous défendre d'une émotion profonde ? n'avez-vous pas été ravis comme dans une espèce d'enchantement, et du fond de vos cœurs ne s'est-il pas échappé ce cri de vérité : Que tes œuvres sont belles et magnifiques, Dieu tout-puissant ! *Quàm magnificata sun-*

opera tua, Domine (1)? Oui, voulons-nous goûter et sentir vivement ces douces et profondes émotions qui élèvent jusqu'à la Divinité, sortons du milieu de nos cités, de nos palais, des dépôts de nos richesses littéraires, et de toutes les œuvres de notre industrie : je ne veux chercher la nature ni dans le laboratoire du savant, ni dans les cabinets des curieux, ni dans ce qui ne fait qu'attester le pouvoir et le génie de l'homme ; non, je ne vous conduirai point auprès de cette enceinte qui renferme des animaux d'Afrique et d'Asie, ou des habitants de nos forêts, dont nous avons enchaîné la sauvage liberté. L'aigle prisonnier peut bien attirer mes regards ; mais, dans cet état de dégradation, il n'a plus rien qui me touche, et peut-être me sentirais-je ému, si je voyais le roi des airs s'élever d'un vol rapide et majestueux vers le séjour du tonnerre. Je ne vous dirai pas de vous armer de l'instrument dont s'aide l'œil de l'observateur, et de le diriger vers le firmament ; cela même est une fatigue : je n'aime pas à ne voir qu'un point des espaces célestes ; il me faut toute la voûte des cieux, une liberté parfaite qui laisse à mon esprit toute sa force, à mon cœur toutes ses affections. Et où donc la trouver cette nature, qui parle à nos âmes bien mieux que toute l'éloquence humaine ? Où, Messieurs ? C'est dans ces forêts superbes et majestueuses, où la solitude, le silence, l'épaisseur des ombres, pénètrent l'âme d'un saint recueillement et d'une religieuse frayeur ; c'est sur les bords d'une mer tour à tour paisible et courroucée, dont les ondes semblent se jouer sous la main puissante du Dieu qui les irrite ou les apaise à son gré ; c'est sur la cime de ces hautes montagnes d'où l'œil s'égare au loin, et se perd dans un immense horizon. Là, roi de la nature, l'homme semble planer sur son empire ; et contemplant avec transport ce

(1) Ps. ciii. 24.

vaste ensemble de vallons et de coteaux, de monts et de plaines, de champs et de prairies qu'il voit à ses pieds, son âme s'élève naturellement vers l'auteur de tant de merveilles. Où faut-il étudier la nature ? C'est surtout dans les cieux, www.milieu-de-ces-nuits.com au milieu de ces nuits tranquilles et pures, quand le silence règne sur la terre et dans les airs, et que la lune, avec ses douces clartés, semble verser sur l'univers le calme et la fraîcheur. Alors peut-il venir en pensée qu'il n'y a pas de Dieu ? Ah ! plutôt des sentiments consolants et doux s'insinueront dans vos âmes ; quelques larmes d'admiration et d'attendrissement s'échapperont peut-être de vos yeux ; et, tombant à genoux, vous direz :

« Dieu de l'univers, que tes œuvres sont belles ! Dieu de
 » mon cœur, qu'il m'est doux de croire en toi ! et com-
 » ment pourrais-je te méconnaître, quand ta présence
 » éclate de toutes parts avec tant de gloire et de magni-
 » ficence ? Dieu de bonté, pardonne aux erreurs de ma
 » jeunesse ; reçois l'enfant égaré qui se jette dans ton
 » sein paternel : et si tu fais paraître ta puissance en ré-
 » glant le cours des astres, montre-toi plus puissant en-
 » core en réglant mon cœur, et le soumettant pour tou-
 » jours aux lois de ton adorable et suprême majesté. »

EXAMEN
DES PRINCIPAUX ARGUMENTS
www.libtool.com.cn
DE L'ATHÉISME.

Au moment où nous avons formé le dessein de venger contre les attaques de l'impiété le premier de tous les dogmes, celui de l'existence de Dieu, nous n'avons pu nous empêcher de nous demander à nous-mêmes, s'il ne serait pas plus expédient de laisser dans l'oubli ces ténébreux arguments, que de les produire au grand jour; si l'on ne s'exposerait pas, en les révélant, à obscurcir une vérité qui brille de sa propre lumière, comme le soleil brille de ses rayons, et par là même à ébranler la conviction par les moyens que nous voudrions employer à l'affermir. Mais cette considération n'a-t-elle pas dû le céder à une autre plus puissante encore? C'est que, si la Divinité a eu tant d'ennemis, qui ont élevé la voix avec l'éclat de la trompette dans l'Europe entière, il faut bien qu'elle ait aussi ses vengeurs; c'est qu'après une époque où l'athéisme était comme le ton dominant du monde savant et littéraire, où l'on a fait des efforts incroyables de science et d'esprit, pour tout expliquer sans l'intervention de la cause intelligente et suprême; où mille productions diverses, marquées au coin de l'impiété la plus révoltante, ont circulé dans tous les rangs de la société, il est impossible qu'il n'en reste pas des impressions funestes, même dans les esprits que ces pernicieuses doctrines n'ont pas tout-à-fait pervertis : et dès lors le soin de la combattre ne saurait être ni déplacé ni superflu.

Oui, l'athéisme a laissé au milieu de nous des traces profondes de ses ravages. Ce qui autrefois était rare, effrayant, est devenu commun et familier à notre pensée ; et si Bossuet revenait parmi nous, il ne pourrait plus dire ce qu'il disait de son temps : « La terre porte peu de ces » insensés, qui, dans l'empire de Dieu, parmi ses ouvrages, parmi ses bienfaits, osent dire qu'il n'est pas ; et » lorsque dans la lumière du christianisme on en découvre » quelqu'un, on doit en estimer la rencontre malheureuse et abominable (1). » Il peut donc être utile de discuter les arguments des athées, soit pour détruire des impressions funestes, soit pour les prévenir ; tel sera, Messieurs, l'unique objet de cette Conférence.

Si nous écoutons les athées de nos jours, ils nous diront, dans leurs discours comme dans leurs livres ;
» Quel est donc cet être distingué de cet univers, que
» vous appelez Dieu ? où le placez-vous ? Vous en faites
» un esprit qui a créé la matière et le mouvement : comment concevoir cette production du sein même du
» néant ? De rien peut-il sortir quelque chose ? Qui nous
» expliquera sa nature ? comment nous en former une
» idée ? Si notre doctrine est obscure, la vôtre est-elle
» plus lumineuse, et l'athéisme est-il plus incompréhensible que le Dieu que vous croyez ? Vous en faites un
» être infiniment bon, sage et juste ; mais il le serait bien
» davantage, s'il se rendait plus visible aux yeux du genre
» humain : il s'attirerait l'admiration et les hommages de
» tous, tandis qu'il en est un si grand nombre qui ne croient
» pas en lui ; et ce sont ceux-là même qui ont le plus de
» lumières et un désir plus ardent de connaître la vérité.
» Pourquoi donc est-il si caché, et se dérobe-t-il à nos
» recherches ? Vous recourez à Dieu pour expliquer cet

(1) Premier Sermon de l'Avent.

» univers visible ; recours inutile. Supposez le monde
» éternel, le mouvement inhérent à la matière, une suc-
» cession toujours renouvelée d'êtres variés dans leurs
» formes, leurs figures, leurs propriétés naturelles, avec
» leurs affinités ou leurs oppositions, tendant à se rap-
» procher ou à se désunir, faisant ainsi des efforts pour
» arriver à un système de choses où chacun soit à sa
» place, et vous aurez cet univers physique avec toutes
» ses beautés, avec les animaux qui habitent la terre, et
» l'homme lui-même. Ainsi tout s'explique sans Dieu, et
» c'est l'ignorance des causes physiques qui a fait imaginer
» la cause intelligente. » Tels sont en abrégé, Messieurs,
les arguments des athées ; et pour nous résumer dans les
propres paroles d'un savant de nos jours, qui, durant sa
vie, s'est fait remarquer par son athéisme, nous dirons
en parlant de Dieu : *On ne le comprend point, on ne le
voit point, on explique tout sans lui* (1). Certes, il faut
que la cause de l'athéisme soit bien faible et bien déses-
pérée, si, après cinquante ans de travaux et d'efforts, un
savant distingué n'a pu lui trouver que ces fragiles ap-
puis.

On objecte d'abord qu'on ne saurait comprendre Dieu.
Sans doute c'est un Dieu incompréhensible, le Dieu que
nous adorons : loin d'en rougir, nous en faisons gloire.
Si nous pouvons le connaître, comme je le dirai bientôt,
nous ne saurions le comprendre. Toujours ses perfec-
tions seront infiniment élevées au-dessus de nos faibles
pensées. Vous auriez pour les peindre toute la magnifi-
cence des anciens prophètes d'Israël, toutes les lumières
des plus beaux génies qui ont éclairé les nations et les
siècles, toute la subtilité de ces intelligences que le chri-
stianisme nous représente autour du trône de l'Eternel

(1) Lalande, *Second Supplément au Dictionnaire des Athées*,
page 90.

pour être les ministres de ses volontés saintes ; vous auriez tout cela, que vos sentiments et vos expressions resteraient à une distance infinie de sa suprême majesté, et qu'après avoir tout épuisé, vous seriez forcé de convenir qu'on ne peut mieux le caractériser qu'en l'appelant incompréhensible. Dieu seul se connaît lui-même d'une connaissance parfaite, la puissance, la sagesse, la bonté sans bornes, ne peuvent être comprises que par une intelligence sans bornes. Un dieu qui pourrait être compris ne serait pas le dieu véritable, mais un dieu imaginé par l'homme. Qu'on avance tant qu'on voudra dans l'infini, on ne trouvera jamais les limites de ce qui n'en a point : c'est une mer immense sans fond et sans rivage. L'incompréhensibilité de la nature divine lui est tellement propre, que refuser de croire en Dieu parce qu'il est incompréhensible, c'est refuser de croire en Dieu parce qu'il est Dieu ; voilà certes un bel argument.

Dieu est incompréhensible : expliquons-nous, pour ne pas disputer en vain. Comprendre Dieu, ce serait en avoir une idée complète, en pénétrer la nature, en sonder toutes les profondeurs ; ce serait voir parfaitement la beauté et l'harmonie de toutes ses perfections : et c'est là sans doute ce qui surpasse la capacité d'un esprit faible et borné, comme celui de l'homme. Connaître Dieu, c'est savoir qu'il existe, en avoir des idées non complètes sous tous les rapports, mais assez nettes, assez développées, pour voir suffisamment ce qu'il est par rapport à nous, et ce que nous sommes par rapport à lui ; pour en parler d'une manière sage et raisonnable ; pour avoir la conviction intime et profonde de son existence, de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de sa justice, encore que nous ne puissions pas les embrasser dans toute leur étendue. Or telle est notre situation sur la terre. Eh quoi ! Messieurs, lorsque le grand nom de Dieu retentit à vos oreilles, n'est-ce là qu'un vain son qui se dissipe ? ne

sentez-vous s'éveiller aucune pensée, aucun sentiment dans vos âmes ? Quoi ! si nous parlons de l'Etre éternel , sans commencement et sans fin , dont la nature est d'exister, à qui l'être est aussi essentiel que la rondeur l'est au cercle ; qui, indépendant de toute cause étrangère, n'a rien reçu , comme il ne peut rien perdre ; qui demeure toujours inaltérable, toujours le même, tandis que dans ce monde tout passe, tout s'use comme un vêtement ; qui seul est véritablement, parce que tout le reste des êtres tient de lui une existence empruntée ; devant qui l'univers est comme un néant, toutes les nations comme si elles n'étaient pas, et qui peut dire de soi cette parole de nos livres saints : *Je suis celui qui suis* : si nous parlons d'un Etre tout-puissant, qui a communiqué à tout ce qui compose cet univers l'être , le mouvement et la vie ; qui peut créer des soleils avec la même facilité que des insectes ; qui a semé les étoiles dans le firmament comme la poussière dans nos campagnes ; qui n'a besoin que de sa volonté pour produire, et qui au commencement dit : *Que la lumière soit, et la lumière fut* : si nous parlons d'un Etre souverainement sage, qui, par des lois également simples et fécondes, gouverne ce monde visible ; dont la Providence embrasse tout sans effort, les mondes étoilés comme l'herbe des champs, les vastes empires comme l'individu le plus obscur, conduit les créatures intelligentes à ses fins toujours adorables avec force , mais aussi avec douceur, et se joue ainsi dans cet immense univers : si nous parlons enfin de ce Dieu juste, qui suit en tout les règles de sa souveraine et infaillible raison ; de ce Dieu saint, dont l'infinie pureté le tient à une distance infinie de tout ce qui est mal ; de ce Dieu bon, qui, heureux de lui-même, aime à épancher sur ses créatures quelque chose de sa suprême félicité ; si nous tenons devant vous un semblable discours, sommes-nous aussi inintelligibles que si nous vous parlions une langue

étrangère et qui vous fût inconnue ? Toutes ces pensées n'ont-elles aucun rapport avec votre manière de sentir et de juger ? Tout cela est-il aussi barbare, aussi absurde, que si nous venions vous entretenir d'un cercle qui fût carré, ou d'un carré qui fût circulaire ? Ou plutôt l'idée de Dieu n'est-elle pas si raisonnable, qu'elle entre naturellement dans tous les esprits ; qu'elle est plus ou moins développée chez tous les peuples de la terre ; que son nom se trouve dans toutes les langues, dans les ouvrages des plus beaux génies que le monde ait produits, dans les institutions de tous les plus grands législateurs, dans les chants religieux de toutes les nations et de tous les âges ; que le souvenir en est ineffaçable ; que la connaissance, sans être parfaite, en est assez distincte pour devenir la règle plus ou moins sentie des actions humaines ? Je vous le demande, parler de la cause intelligente, ou du hasard ; d'un être puissant et sage qui opère avec choix et raison, ou d'une aveugle nécessité ; d'un Dieu, auteur de l'ordre et des beautés de cet univers, ou de cet univers, résultat du concours fortuit des parties de la matière en mouvement : est-ce donc la même doctrine ? L'énoncé de l'une et de l'autre fait-il naître les mêmes idées ? ou plutôt n'avez-vous pas sur toutes deux des notions assez justes pour sentir qu'elles sont en opposition entre elles ? Quand je vois un tableau d'un effet admirable, ne puis-je pas me faire une idée, au moins imparfaite, du talent du peintre, de son intelligence, de sa merveilleuse industrie, encore que je ne puisse apprécier exactement les qualités de son esprit, ni la manière dont il a su animer la toile, et faire, pour ainsi dire, revivre sous nos yeux ce qui n'est déjà plus ? Je vois une vaste cité où tout est en paix, où les personnes et les propriétés sont en sûreté sous la sauvegarde des lois, où la liberté ne dégénère pas en licence : ne puis-je pas me former une idée raisonnable de l'agent invisible qui tient les ressorts de cette sage administra-

tion, encore que j'ignore comment il les met en jeu et les fait concourir au bien de tous ? Et s'il est vrai que ce monde n'est qu'un enchaînement de causes secondes et de leurs effets, ne puis-je pas avoir l'idée de la cause première, de l'Être auteur et ordonnateur suprême de toutes choses, encore que, dans sa manière d'exister et d'agir, il échappe à mes pensées ? On peut donc avoir l'idée de Dieu, tout incompréhensible qu'il est ; et n'est-ce pas en avoir l'idée, que de savoir qu'il est incompréhensible ?

Dieu, dit-on, est incompréhensible : il est vrai, vous ne comprenez pas son éternité. Mais l'éternité d'un être quelconque est rigoureusement démontrée : par là même que quelque chose est aujourd'hui, il faut nécessairement que quelque chose ait toujours été ; car si, avant tout ce qui a commencé, quelque chose n'existait pas, il n'y avait donc que le néant, et s'il n'y avait eu que le néant, il n'y aurait que le néant encore ; le néant ne peut rien produire. Il est donc un être incréé, éternel, existant avant tous les temps ; jamais il n'a commencé, jamais il ne finira. La mesure de sa durée passée, c'est l'éternité ; la mesure de sa durée future, c'est encore l'éternité : ce qui a fait dire à Pascal, que *l'homme est un point placé entre deux éternités*. Que cet être éternel soit Dieu ou la matière, nous ne l'examinons point ici : voilà toujours les athées forcés d'admettre l'éternité d'un être quelconque ; et quoi néanmoins de plus incompréhensible ? Vous ne comprenez pas la création, ni comment l'univers est sorti du néant : mais prenons garde d'attribuer aux adorateurs de la Divinité les idées absurdes qu'ils n'ont pas. On ne dit pas que le néant soit une cause productrice qui ait fait le monde ; on ne dit pas que le néant ait fourni la matière dont il est composé, que la matière ait été extraite des abîmes du néant, comme on extrait les métaux des mines qui les recèlent : il y aurait alors contradiction dans les

termes, absurdité manifeste ; mais on dit que Dieu, par sa puissance infinie, a donné l'existence à ce qui ne l'avait pas, que ce qui était possible dans les idées de son entendement divin, il l'a rendu réel par la force de sa volonté. Sans doute nous ne concevons pas cette manière d'opérer ; il faudrait être dans le sein de la Divinité, pour comprendre quelle est sa manière de vouloir, et la puissance de sa volonté. Si, par notre expérience personnelle, par notre sentiment individuel, nous ne connaissons pas ce que c'est que le vouloir dans l'homme, il nous serait impossible de nous en faire une idée ; comme il est impossible au sourd de naissance de concevoir le son, à l'aveugle-né de concevoir les couleurs. Ce serait une pensée basse et terrestre, que de transporter à la Divinité ce qui ne convient qu'à l'homme, borné dans son pouvoir comme dans ses conceptions. L'homme peut bien donner aux objets préexistants de nouvelles formes ; il peut modifier la matière, et non la créer : mais au contraire, infini dans sa puissance, Dieu donne l'existence actuelle à ce qui n'avait qu'une existence possible ; et c'est ce qu'on appelle créer, tirer du néant. Ne faut-il pas qu'il y ait une différence infinie entre le pouvoir de l'homme et le pouvoir de Dieu ? et si la puissance bornée peut créer des modifications, pourquoi la puissance sans bornes ne pourrait-elle pas créer des êtres ? Nous avons en nous-mêmes une image imparfaite de cette puissance créatrice. Voilà, je le suppose, mon bras immobile ; cet état de repos est l'absence, le néant du mouvement : je veux, et mon bras se remue ; son mouvement possible est réalisé ; son mouvement qui était dans une sorte de néant, en a été tiré par un acte de ma volonté : espèce de création imparfaite, qui est une figure de la création parfaite, dont Dieu seul est capable.

Dieu est incompréhensible : mais comprenez-vous bien comment votre mémoire vous rend présent le passé qui

n'est plus, comment votre pensée s'élance dans tous les mondes à la fois, comment votre âme anime toutes les parties de votre corps ? Nous ne sommes environnés que de choses incompréhensibles. C'est bien aux athées à parler de l'incompréhensibilité de Dieu, à eux dont les systèmes ne sont qu'un assemblage de mots incohérents, de propositions contradictoires et révoltantes, dont la doctrine est si incroyable, qu'elle entre à peine dans quelques esprits singuliers ; en sorte qu'on ne peut être athée que par un excès de crédulité ! Mais cette observation trouvera sa place ailleurs. Je passe à la deuxième difficulté des athées.

On ne voit pas Dieu. Sans doute, si l'auteur de la nature n'avait pas marqué son ouvrage d'un sceau divin ; s'il ne s'était pas rendu témoignage à lui-même par une manifestation de ses attributs, capable d'entraîner tout esprit raisonnable, nous pourrions en être réduits à de vagues conjectures, et rester flottants dans l'incertitude et le choc des systèmes de l'esprit humain. Mais si tout nous retrace cette haute majesté ; si c'est le cri de la raison, du genre humain, de la nature entière, qu'il est un Dieu auteur de toutes choses, digne de nos adorations et de notre amour : que sommes-nous pour oser lui demander pourquoi il ne se manifeste pas davantage, et pour exiger de plus grandes lumières, au lieu de recevoir avec reconnaissance celles qu'il nous donne ? Vous voudriez que Dieu se manifestât davantage : mais jusqu'à quel point voudriez-vous qu'il portât cette manifestation de lui-même ? Vous ne prétendez pas sans doute que l'Être infini soit obligé de se découvrir à un être aussi faible que vous, dans l'état infini de sa grandeur et de sa gloire. Voudriez-vous que son existence fût pour vous un fait aussi sensible que celle du soleil ou de votre propre corps ? mais alors où serait le mérite de croire en lui ? Quel mérite avez-vous de croire à l'existence du soleil que vous voyez de vos yeux ? Juste et bon, mais indépendant, maître

et roi de ses créatures, jaloux des hommages d'un cœur droit et sincère, Dieu se présente à nous sous un jour assez frappant pour qu'on puisse l'apercevoir, et sous un voile assez épais pour que nous ayons le mérite de croire à sa présence. Vous pensez que le Dieu bon le serait bien davantage, s'il se rendait plus sensible à vous : mais le Dieu qui est la bonté même est aussi la souveraine sagesse ; et que savez-vous si, dans ses conseils éternels, il n'a pas fait sagement de ne pas se manifester davantage ? Vous le croiriez encore meilleur, s'il était plus visible ; et un autre le croirait meilleur, s'il lui donnait plus de santé, plus d'esprit, plus de puissance. Ainsi la Divinité serait assujettie aux vains caprices des hommes, et il faudrait que leurs idées arbitraires devinssent la règle de celui qui est la suprême raison. Je conçois très-bien comment Dieu est tout à la fois visible et caché : visible dans ses œuvres, qui sont comme autant de miroirs où se réfléchissent ses perfections adorables, et caché à cause des ombres qui enveloppent son infinie majesté : c'est le soleil caché derrière un nuage. Plus loin de nous, la Divinité pourrait échapper à nos regards ; plus rapprochée, elle nous entraînerait avec une impétuosité qui ôterait à l'homme sa liberté, et toute l'économie du monde actuel se trouverait renversée. C'est par la droiture du cœur, par la bonne foi, par le désir sincère de connaître la vérité, que nous sommes estimables aux yeux du juste appréciateur des choses : qui le cherche avec des intentions pures, le trouvera. Il est une pensée de saint Augustin, souvent répétée, mais qu'il faut rappeler toujours, parce que toujours on l'oublie, et que nous allons reproduire dans les expressions mêmes de Pascal : « Il y a assez de lumière pour ceux qui ne désirent que de voir, et assez d'obscurité » pour ceux qui ont une disposition contraire (1). »

† (1) *Pensées*, art. XVIII, n. 2.

Ici, comme en tout le reste, le christianisme se montre éminemment raisonnable, et nous pouvons observer combien la révélation confirme, en l'épurant, en le perfectionnant, tout ce qu'inspire une saine raison. Elle nous apprend que c'est ici le temps des ombres et des obscurités, et non celui de la pleine et parfaite lumière; qu'il faut commencer par croire, pour mériter de voir; qu'il sera déchiré le voile qui nous dérobe la Divinité, et que, semblable au crépuscule qui annonce le soleil, le temps présent n'est que l'aurore du jour de l'éternité.

Venons à la troisième difficulté, qui est qu'on peut se passer de Dieu, et que *sans lui on explique tout*.

On sait, Messieurs, avec quelle jactance les athées modernes ont vanté leur science et leurs lumières. A les en croire, c'étaient des esprits sublimes, qui, portés sur les ailes du génie, planaient au-dessus des préjugés vulgaires : si quelquefois ils daignaient descendre de ces hauteurs pour nous tendre une main secourable, c'était par un reste de pitié superbe dont ils voulaient bien ne pas se dépouiller. Ils prononçaient contre nous les mots de superstitions, de préjugés, de crédulité; ils nous accusaient de nous traîner dans les sentiers de la routine, et nous invitaient à briser comme eux les fers d'une honteuse servitude. Ne serait-il pas singulier, que l'accusation de crédulité qu'ils nous intentent retombât sur eux tout entière; que la force d'esprit fût de notre côté, et que du leur il n'y eût que faiblesse et puérilité? Certes, si quelque chose peut les en convaincre, c'est bien la prétention qu'ils ont de tout expliquer sans Dieu.

Oui, il est facile de faire voir que sans lui on ne peut expliquer ni l'existence de la matière, ni l'existence du mouvement, ni en particulier l'existence de l'homme.

Je dis d'abord qu'avec l'athéisme on ne peut expliquer l'existence de la matière, de ces corps dont se compose cet univers sensible. En effet, si la matière n'est pas l'ou-

vrage d'un Dieu créateur, à qui doit-elle son existence ? Ce n'est pas au néant, le rien ne produit rien ; il faut donc dire que la matière existe par elle-même, qu'elle a été de toute éternité, que sa nature est d'exister nécessairement, qu'ainsi elle est ce que les métaphysiciens appellent l'*Etre nécessaire*. Or, cette assertion est non-seulement gratuite, mais contraire à la raison. Je fais observer d'abord que la matière n'est pas une fiction de notre esprit, mais une chose réelle, un composé d'une multitude de parties unies entre elles : dès lors, si la matière existe nécessairement, chacune de ses particules a aussi une existence nécessaire ; si bien qu'il serait impossible, sans se contredire, de la supposer non existante : ainsi il n'y aura pas un grain de sable, une molécule d'air, un atome de matière, dont l'existence ne soit aussi essentielle, que la rondeur est essentielle à un cercle. L'idée du cercle et celle de la rondeur sont tellement inséparables, qu'il est bien impossible de les séparer sans se contredire soi-même. Or je demande s'il en est de même de l'idée d'un atome et de l'idée de son existence, et en quoi l'essence des choses serait blessée, parce que je supposerais que cet atome n'existe pas : donc cet atome n'existe pas nécessairement ; et ce que je dis de l'un, je le dirai de tous : donc il y a un Dieu. Je fais observer encore que la suprême perfection, c'est d'exister par soi-même, d'avoir ainsi tout de son propre fonds. L'être qui existe par lui-même est indépendant ; il possède tout : et qui pourrait le limiter ? Aussi, s'il est une chose démontrée en métaphysique, c'est que l'Etre nécessaire a toutes les perfections, l'intelligence, la sagesse, la bonté, la liberté, la justice : donc, si l'Etre nécessaire était la matière, c'est à elle qu'il faudrait accorder toutes ces perfections ; en cela quelle étrange violence ne faudrait-il pas faire à la raison ? Ce n'est pas tout ; comme chacune des particules de matière existerait nécessairement, chacune d'elles serait sou-

verainement parfaite, elle serait Dieu : et voilà comme, en rejetant le Dieu véritable, l'athée peuplerait de dieux l'univers entier. Je fais observer encore, que la matière n'existe qu'avec les attributs qui lui sont naturels, qu'avec une certaine disposition de parties, une certaine manière d'être, une figure quelconque : donc la matière n'a pu exister de toute éternité sans avoir une forme déterminée, éternelle comme elle, dès lors indestructible, immuable ; et cependant cette immutabilité est démentie tous les jours par la variation perpétuelle de ses formes. Je sens que tout cela est mieux placé dans un livre qu'on peut méditer à loisir, que dans un discours public dont les paroles passent rapidement. Voilà pourquoi j'abrége : mais tout cela est fondé sur une métaphysique inattaquable ; vous pouvez le voir développé dans Clarke en particulier (1).

Je dis, en second lieu, que, sans recourir à Dieu, le mouvement est inexplicable. Une propriété des corps, c'est de pouvoir être transférés d'un lieu à un autre, de pouvoir être agités ; c'est là ce qu'on appelle mouvement : or je demande d'où vient le mouvement de la matière. Direz-vous que le mouvement lui a été communiqué dans le principe, ou direz-vous que le mouvement lui est essentiel ? choisissez. Si vous dites que le mouvement lui a été communiqué, je demanderai de qui elle l'a reçu : ce n'est pas d'elle-même ; par la supposition, elle ne le trouve pas dans son propre fonds : c'est donc d'une cause distincte d'elle-même, d'une cause motrice ; et voilà le premier moteur distingué de la matière, c'est Dieu. On aurait beau dire que le mouvement a été communiqué d'une partie de la matière à l'autre, sans aucune cause primitive, extrinsèque de son existence ; que c'est ici une succession sans fin de mouvements qui pas-

(1) *Traité de l'Existence de Dieu*, tom. I, chap. II et suiv.

sent d'un corps à un autre : c'est vouloir s'abuser soi-même ; il faudra toujours arriver au premier atome qui a été mis en mouvement, et je demanderai quelle a été la cause efficiente. Hé bien, direz-vous, je soutiens que le mouvement est essentiel, inhérent à la matière : et moi, je prétends que par là vous vous jetez dans un embarras aussi grand que le premier ; car j'ai l'idée d'un corps, et l'idée du mouvement, et je sens très-bien que je puis séparer ces deux choses. Je puis supposer un corps en repos, sans le détruire ; je vois même, par expérience, qu'un corps reste immobile, s'il n'est ébranlé par un autre : donc l'idée d'un corps n'emporte pas celle du mouvement ; donc les corps ont toute leur essence, sans qu'on leur attribue aucun mouvement ; donc le mouvement ne leur est pas essentiel ; donc il leur a été communiqué par une cause préexistante : et nous voilà ramenés à la cause première, à Dieu. Je pourrais multiplier ici les raisonnements, si je ne craignais de vous fatiguer par des choses si abstraites. J'aime mieux vous renvoyer à Fénelon, qui, dans son *Traité de l'Existence de Dieu*, a plusieurs chapitres très-solides et très-lumineux sur cette matière (1).

Je dis enfin que sans Dieu on ne peut expliquer l'existence de l'homme. Et remontant de famille en famille, de siècle en siècle, il faut aboutir enfin à un homme qui, le premier de tous, se soit trouvé sur la terre, organisé, vivant, sentant comme nous, sans être né comme nous d'un père et d'une mère préexistants : on aura beau prolonger dans des temps imaginaires la chaîne des générations, il faudra tôt ou tard arriver au premier anneau. Le genre humain a commencé : on ne dira pas, je l'espère, qu'il y a eu de toute éternité des individus de notre espèce, existants par eux-mêmes nécessairement, et qui

(1) Voyez I^e part. chap. III, et II^e part. chap. III.

sont devenus la tige de tous les autres ; car ces individus nécessaires existeraient encore : ce qui existe par la nécessité de sa nature ne peut cesser d'être ; et où sont-ils ces individus de notre espèce qui soient éternels ? Tout cela est absurde. L'espèce humaine a donc eu un commencement, mais quelle en a été l'origine et la cause ? Nous croyons, nous disons une chose très-simple : c'est que Dieu créateur donna au premier homme l'être et la vie ; que, dans sa puissance suprême, il façonna son corps avec une merveilleuse industrie, comme le potier façonne l'argile, et qu'ensuite il l'anima de cette intelligence, rayon de la divine lumière par laquelle l'homme est l'image de son auteur.

Parmi les athées, il en est qui vous disent crûment, que la nature a planté des hommes sur les diverses parties du globe : mais, quand on ne reconnaît pas Dieu, la nature n'est autre chose que cet univers, que l'assemblage de tous les êtres. Maintenant, si quelqu'un nous disait que la collection des êtres a planté des hommes, nous les prierions de parler français, et de ne pas exprimer dans un langage barbare une idée plus barbare encore. Chez les anciens, Lucrèce disait que dans l'origine les germes des animaux, attachés à la terre par leurs racines, végétaient comme les plantes : mais je voudrais savoir où sont les monuments historiques de cette végétation de l'homme-plante. Ne demandons pas des témoins du fait ; cela s'est passé à cette époque et dans ces lieux où les arbres parlaient ; où Amphion, au son de sa lyre, amollissait les tigres et les rochers, c'est-à-dire au temps et dans le pays des chimères. Si autrefois les hommes ont tenu à la terre par des racines comme les plantes ? pourquoi n'y tiennent-ils pas encore comme les plantes ? pourquoi, si la terre a produit des hommes par une sorte de végétation, n'en produirait-elle plus de la même manière ? Tandis qu'on voit toutes les productions de la nature, les

minéraux, les plantes, se perpétuer de la même manière, pourquoi donc ce changement dans la production de l'homme? D'où vient qu'après avoir résulté jadis d'une certaine combinaison, il n'en résulte plus aujourd'hui.

Ne parlez pas des métamorphoses qu'a subies l'animal aquatique qui coasse dans nos marais, ni de celles du ver industriel qui file son tombeau, et qui, après avoir rampé, déploie les ailes du papillon : toutes ces métamorphoses ont eu lieu dans tous les temps, comme elles ont lieu encore à présent. Toujours les êtres qui en résultent ont été produits de cette manière; l'expérience est constante, universelle : en sorte que, pour suivre les lois de l'analogie, si l'homme eût autrefois résulté d'une métamorphose semblable, il en résulterait encore maintenant,

Quand le premier homme a paru sur la terre, dans quel état était-il? Les athées veulent-ils qu'il ait paru enfant, ou bien homme fait, ou qu'il se soit formé successivement. Discutons un moment ces trois hypothèses. Si je vous disais que le premier individu de notre espèce parut sur la terre dans la faiblesse, les infirmités, les besoins de la plus tendre enfance, vous seriez alarmés sur la conservation de ses jours; vous pourriez me demander quelle mère le nourrit de son lait, quelle main bienfaisante garantit son corps débile des dangers qui l'environnaient : mais calmez vos inquiétudes, l'athée Lucrèce a pourvu à tout cela en très-beaux vers. Suivant lui, le premier homme eut la terre pour nourrice, pour vêtement une vapeur légère, pour berceau le tendre gazon.

Terra cibum pueris, vestem vapor, herba cubile
Præbebat multâ et molli lanugine abundans (1).

(1) *De Rer. nat.* lib. V, vers. 814, 815.

Messieurs, je ne l'ai pas vu ; mais je puis assurer que , si cela n'est pas vrai , cela est très-poétique ; il est gracieux du moins ce Lucrèce , tandis que les athées modernes , avec leur sombre métaphysique , sont tristes comme les ténèbres. www.libtool.com.cn

Si vous disiez que l'homme est sorti tout à coup , dans l'âge parfait , de la fange d'un marais échauffé par les rayons du soleil , vous avanceriez une chose évidemment démentie par les faits ; car il est contre toutes les lois de l'analogie , et contre l'expérience de tous les siècles et de tous les climats , que la formation d'un animal ait une telle rapidité , et se trouve subitement , comme par une création instantanée , dans son état de perfection.

Il vous reste à dire , que l'homme s'est formé successivement par une agrégation de parties qui se sont rapprochées : nouvelle absurdité. Un corps organisé est un tout dans lequel chaque partie suppose l'existence des autres ; un animal ne se forme pas comme le sel , par exemple , par la juxtaposition de différentes molécules réunies. C'est un système d'un nombre infini de machines qui se correspondent directement , qui ont entre elles des rapports intimes , qui sont faites les unes pour les autres , et dont les forces concourent au bien général. Ce tout se développe et augmente de volume ; mais , en tant que machine , il est toujours en petit ce que plus tard il doit être en grand. Enfin , quand j'accorderais que l'homme a pu être formé de cette manière , je demanderais toujours d'où vient que la terre , après avoir produit des hommes de germes préexistants , n'en produit plus aujourd'hui.

A cela que répondent les athées ? Que la terre est vieille , qu'elle est épuisée , qu'elle a perdu sa fécondité : réponse digne de l'absurdité de leurs systèmes. Sur quoi est-elle fondée ? Ici rien de solide. Eh quoi ! n'y a-t-il plus de limon , de terre molle et fangeuse , plus de soleil pour l'échauffer ? La même matière demeure toujours ; la

nature même devrait avoir aujourd'hui plus de facilité pour ces sortes de productions : car, par la mort d'une immense multitude d'hommes depuis tant de siècles, les germes qui avaient servi à les former se sont répandus de toutes parts ; ces atomes précieux existent en grande quantité ; les corps morts seraient la semence des vivants , et les tombeaux seraient des magasins où la nature trouverait des matériaux tout prêts pour en former des hommes. Telle est en substance la réflexion de Jaquelot (1) et de Fontenelle (2). De nos jours on renouvelle cette doctrine , que les animalcules microscopiques naissent du sein même de la corruption, et l'on insinue que peut-être l'homme a eu une origine semblable : mais d'abord il faudrait prouver que ces animalcules ne viennent pas d'un germe préexistant , et que ce germe n'est pas le fruit d'un animalcule qui a été avant le germe ; chose qui n'est pas encore prouvée. Mais que gagnerait-on à cette supposition, quand elle ne serait pas gratuite ? Il est constant qu'il est des espèces qui ne se reproduisent point par cette voie ; qu'on n'a jamais vu rien de semblable pour un lion, un éléphant, un homme ; et je serais toujours fondé à demander qui a donné la vie au premier individu de ces espèces. En vérité , avec leurs hommes-plantes , leurs métamorphoses , pour expliquer l'origine de l'espèce humaine, les athées se montrent plus crédules que les enfants qui croient aux métamorphoses opérées par la baguette magique des fées ; et contes pour contes, j'aime encore mieux ces histoires assez plaisantes dont on amusa notre enfance , que ces romans physiques qui avilissent l'homme, et portent dans le cœur flétri des impressions de tristesse et de mort.

(1) *Dissertation sur l'Existence de Dieu*. II^e Dissert. chap. v, tom. II, pag 242. — (2) *De l'Existence de Dieu*. Œuvres, tom. III, pag. 252.

Ainsi, loin de dire qu'on explique tout sans Dieu, nous dirons, avec Leibniz, que « Dieu est la première raison » des choses (1). »

Ne serait-il pas temps, Messieurs, d'abjurer tous ces systèmes ténébreux, de nous déclarer hautement en faveur des vérités sacrées que les nations et les siècles ont révérees comme le vrai fondement du monde moral, de nous soustraire entièrement et pour toujours à la domination tyrannique de cette fausse sagesse, qui n'a usurpé l'empire sur la véritable, que pour en faire un si funeste usage; qui n'a su régner que pour détruire, parler au nom de la tolérance que pour exterminer, au nom de la liberté que pour amener l'anarchie ou la servitude? Si l'athéisme est la source de tout mal, la croyance en la Divinité est le principe de tout bien : un Dieu, une providence, une vie future, une religion règle de l'esprit et du cœur, qui réprime tous les vices et commande toutes les vertus, tout cela se lie et s'enchaîne; et pour arriver de la foi en un Dieu père commun du genre humain, à la foi en un Jésus-Christ son réparateur, il ne faut qu'être conséquent. Peut-être me sera-t-il donné de parcourir heureusement avec vous l'intervalle qui les sépare. Tout ce que je demande, c'est l'amour sincère de la vérité, et le courage de l'embrasser après l'avoir connue, fallût-il lui sacrifier ses penchants et ses habitudes.

Augustin, jeune encore, et jusque-là esclave de l'erreur et de la volupté, arrive à Milan, dont le grand saint Ambroise était alors évêque. Augustin assiste aux explications que ce docte et zélé pontife donne à son peuple sur les livres saints et la doctrine chrétienne. Peu à peu il voit se dissiper devant lui les préjugés dont son esprit était offusqué : la religion commence à se montrer à lui sous un jour nouveau et plus favorable; après avoir es-

(1) *Essais de Théodicée*, 1^{re} part. n. 7.

sayé de tous les systèmes philosophiques comme de tous les plaisirs, il croit entrevoir qu'il a trouvé ce qu'il avait en vain cherché depuis si longtemps. Cependant Monique, sa mère, ne cesse de verser des larmes, de conjurer le ciel d'éclairer un fils qui lui était si cher, et de le faire entrer enfin dans le sein de l'Eglise catholique : ses gémissements et ses pleurs ne seront pas perdus. Augustin voit bien la vérité, mais il la repousse ; il rougit de ses désordres, mais il ne peut se défendre des charmes de la volupté ; il éprouve les combats les plus violents. Un jour, dans les angoisses de son cœur et le tumulte de ses pensées, il s'écarte de la société de ses amis, et va s'asseoir sous un arbre solitaire : là une tempête furieuse agite son âme ; il verse un torrent de larmes ; son esprit s'éclaire, et son cœur est changé. Sa mère voit ses vœux accomplis ; bientôt après elle meurt, emportant avec elle dans le tombeau l'ineffable consolation d'avoir vu son fils entrer dans les voies de la vérité et de la vertu. Messieurs, Ambroise n'est point ici ; mais n'y aurait-il pas dans cet auditoire quelque jeune Augustin, se débattant dans les liens de ses passions, honteux des fers qu'il porte, et n'ayant pas le courage de les rompre ; ouvrant les yeux à la lumière pour les refermer aussitôt, semblable à celui que le sommeil accable, qui s'éveille un instant, fait quelques efforts, et retombe vaincu par la mollesse ? Et dans cette capitale, dans nos provinces, n'y a-t-il pas plus d'une Monique désolée, gémissant sur les écarts et l'incrédulité d'un fils, qui peut-être nous entend, et dit dans son cœur : C'est moi dont il s'agit ? Que nous serions heureux, si le ciel daignait se servir de notre ministère pour ouvrir son esprit à la vérité, et son cœur à la vertu ? Puisse-t-il sentir que le bonheur qu'il cherche, ce ne sont pas les passions qui le donnent, mais cette religion céleste qui est venue apporter des remèdes à tous les maux de l'humanité, qui éclaire et fixe les incertitudes de l'es-

prit par la foi, console et fortifie l'âme par l'espérance, perfectionne et sanctifie le cœur par la charité, et dit à tous sans exception : « Vous tous qui êtes travaillés des » maux de la vie, et fatigués du choc des vaines opinions, » venez à moi, et je vous soulagerai (1) ! »

(1) Matth. xi. 28.

LA PROVIDENCE

DANS L'ORDRE MORAL.

www.libtool.com.cn

DEMANDER s'il y a une Providence, c'est demander si Dieu prend soin de ses créatures, s'il gouverne ce monde par des lois qu'il a lui-même établies, s'il règle le sort des individus comme celui des nations, et si, par une action aussi constante qu'universelle, il conduit toutes choses à des fins dignes de sa haute sagesse. Ici, Messieurs, comment pourrait-on hésiter ? comment ne pas reconnaître la main puissante qui tient les rênes de l'empire de l'univers, fait tout marcher à une fin commune, et tout concourir à la beauté, à l'harmonie, à la durée de ses ouvrages ? Surtout, comment ne pas croire en particulier qu'il a les yeux ouverts sur l'homme, sur cette créature intelligente, le plus noble des êtres du globe que nous habitons ; et que, loin de l'abandonner aux caprices de je ne sais quel aveugle hasard, il en règle, il en dirige les destinées. Oui, tout me parle de la Providence dans l'ordre moral !

Si j'interroge l'histoire du genre humain, je le vois dans tous les temps et dans toutes les contrées en possession de croire à la Providence : des temples, des autels, des victimes, des hymnes sacrés, un culte, en un mot une religion, voilà ce que l'on trouve dans le monde ancien et dans le nouveau. Or tout cela serait non-seulement inutile, mais insensé, si la Divinité était indifférente à ce qui se passe sur la terre. Au temps du paganisme, les hommes égarés avaient partagé le monde moral, comme le monde physique, entre plusieurs divinités tutélaires ; ils avaient des dieux nationaux et des dieux domestiques,

des dieux pour la naissance et des dieux pour les funérailles, pour la paix et pour la guerre, comme ils en avaient pour les astres, les mers, les moissons, les fleurs, les fruits, les bois, les fontaines. Ce n'était là sans doute qu'un amas d'erreurs grossières, mais du milieu de ces superstitions sortait toujours la foi d'un Dieu présent à tout, présidant à tout, réglant tout par ses suprêmes volontés. Tous les législateurs, tous les vrais sages, les plus illustres philosophes de l'antiquité païenne, les écoles les plus célèbres, telles que celles de Pythagore et de Platon, ont professé le dogme d'un Dieu modérateur suprême des choses humaines; et Epicure fut regardé généralement comme un impie, pour avoir méconnu la Providence. « La première vérité dont il importe que les peuples soient bien convaincus, a dit Cicéron (1), c'est que les dieux sont les maîtres et les modérateurs de toutes choses, que tout est dirigé par eux, qu'ils voient les sentiments et les actions des hommes, et qu'ils discernent les hommes de bien d'avec les méchants. » On sait que dans son fameux panégyrique de Trajan, Pline-le-Jeune commence par reconnaître que c'est la Divinité qui avait donné cet excellent prince à la terre : *Principem nostrum divinitus constitutum*.

Si j'écoute la saine raison, elle me dira que le Dieu souverainement sage doit avoir créé l'homme pour une fin, et l'y faire tendre par des voies dignes de lui; que le Dieu juste, infaillible appréciateur des choses, ne saurait voir du même œil, et celui qui viole ses devoirs avec audace, et celui qui les remplit avec fidélité; que le Dieu bon n'est pas sans amour pour ses créatures; qu'il aime dans elles son image, et les dons qu'il a daigné leur départir; que le Dieu tout-puissant n'est pas semblable à l'homme, dont l'action est bornée ainsi que les lumières,

(1) *De leg.* lib, II, n. 7.

mais qu'il embrasse, voit et fait tout d'une simple vue ; qu'on ne doit pas craindre qu'il soit comme accablé sous le poids du gouvernement du monde, et embarrassé dans l'immense variété des détails. Il a dit, et tout a été fait ; il veut, et tout s'exécute. Or, avoir ces notions de la Divinité, de sa sagesse, de sa justice, de sa bonté, de sa puissance, et ne pas croire à son empire, à son action sur l'espèce humaine, c'est-à-dire, à sa providence dans l'ordre moral, ce serait le plus étrange et le plus inconséquent de tous les systèmes.

Mais qu'importe de croire en Dieu, si vous n'en faites qu'une idole reléguée au fond de l'Olympe, qui aurait des yeux pour ne pas voir, et des oreilles pour ne pas entendre ; si vous désarmez sa justice, si vous le représentez comme un père sans bonté, comme un monarque sans puissance, comme un juge sans équité ? Vous conservez le nom de Dieu, et vous avez tous les effets de l'athéisme. Un Dieu étranger à la conduite des hommes est pour eux comme s'il n'était pas. Disons donc qu'un Dieu sans providence est un monstre forgé par les passions en délire, impatientes de porter un joug qui les importune ; c'est là un athéisme pratique, moins conséquent, et tout aussi fécond en suites funestes que l'athéisme d'opinion.

C'est donc la voix de la raison, le cri du genre humain tout entier, qu'il y a une Providence : aussi je crois devoir aujourd'hui m'attacher bien moins à développer les preuves de cette précieuse doctrine, qu'à dissiper les ténèbres dont les sophistes cherchent à la couvrir. Notre intention n'est pas de dissimuler les difficultés ; nous les exposerons avec franchise. Souvent les fausses doctrines contribuent à faire ressortir la véritable, comme les ténèbres donnent plus d'éclat à la lumière. Ainsi, venger des attaques de l'incrédulité la Providence considérée dans l'ordre moral, tel est le but de cette Conférence.

Je crois entendre un disciple d'Epicure ou de Bayle

élever ici la voix, et me dire : On doit juger de la cause par les effets ; et s'il est permis de s'exprimer en langage ordinaire, à l'œuvre on connaît l'ouvrier. Or, dans ce monde moral, où sont les traits d'une bonté, d'une sagesse, d'une justice infinie, qui préside aux destinées humaines ? Sous un Dieu juste, pourquoi parmi les hommes cette distribution inégale des qualités de l'esprit et du corps, des rangs et des conditions, des biens et des maux ? n'est-ce pas une partialité, que d'accorder à l'un ce qui est refusé à l'autre ? Sous un Dieu bon, pourquoi ces peines, ces souffrances qui font de la terre un séjour de larmes ? Sous un Dieu qui est la sagesse et la sainteté même, pourquoi ces désordres, ces vices, ces crimes qui souillent la face des nations ? pourquoi le mal ? Si Dieu n'a pas voulu l'empêcher, que devient sa bonté ? et si, le voulant, il ne l'a pu, que devient sa puissance ? Encore, si le mal n'était qu'un léger accident qui ne troublât pas l'harmonie de l'ensemble ; mais l'histoire des hommes est constamment celle de leurs vices et de leurs calamités : trop souvent même on y voit que le sort de l'homme de bien est pire que celui du méchant. Quoi de plus indigne de l'Être souverainement parfait qui gouvernerait le monde ? Adorateurs de la Providence, qu'avez-vous à répondre ? Tel est, Messieurs, le langage du bel-esprit égaré par l'orgueil et le libertinage.

Ainsi premièrement, l'inégalité soit des dons accordés à l'homme par le Créateur, soit des rangs et des conditions dans la société ; secondement, les maux et les souffrances qui nous rendent malheureux ; troisièmement, les désordres et les vices qui souillent l'espèce humaine, voilà ce que l'on présente comme inconciliable avec la Providence. Toutes ces plaintes s'évanouissent, s'il est vrai que cette vie n'est qu'un passage à une vie meilleure, et qu'il existe un monde à venir, où sera complètement réparé tout ce qui peut, avec quelque apparence de rai-

son, nous choquer dans le monde présent. Mais, avant de nous élever à cette haute considération, qui est la dernière solution de toute difficulté, discutons les plaintes qu'on vient de former contre la Providence, et faisons voir qu'elles sont quelquefois entièrement injustes, et toujours du moins exagérées.

En premier lieu, ce qui choque certains incrédules chagrins ou irréflechis, c'est de voir avec quelle inégalité les dons naturels, les rangs et les conditions sont répartis parmi les hommes. On voudrait donc que tous les hommes naquissent avec le même degré de force dans le tempérament, de beauté dans les formes du corps, de lumière dans l'esprit, de jouissance des biens de la fortune. Mais pourquoi la Divinité, maîtresse de ses dons, serait-elle, dans leur distribution, assujettie à cette rigoureuse uniformité ? Quel droit avons-nous à ce que l'Être souverain, indépendant de ses créatures, prenne pour mesure et pour règle de ses faveurs l'étendue de nos désirs ? et ne peut-il pas les répandre avec plus de libéralité sur les uns, sans pour cela être injuste envers les autres ? Prenons garde de nous faire de fausses notions de la justice. Sans doute, si Dieu ne vous accorde pas ce qui vous est dû, s'il se montre envers vous infidèle à ses promesses, s'il ne vous traite pas suivant vos mérites, alors vos droits sont violés et vos plaintes sont légitimes. Mais quand nous étions encore dans le néant, le Créateur nous devait-il de nous en tirer ? s'était-il engagé, en nous appelant à la vie, à nous élever à un degré fixe et déterminé de perfection et de bonheur ? était-il lié avec nous par un pacte dont nous ayons le droit de réclamer la fidèle exécution ? Loin de nous cette extravagante pensée. Je vous prie de bien le remarquer, Messieurs ; souverainement heureux en lui-même, Dieu n'avait pas besoin de chercher sa félicité au dehors, il était parfaitement libre

de nous donner l'être, ou de nous laisser dans le néant. Oui, l'existence est pour chacun de nous un bienfait purement gratuit, que nous n'avions pu mériter, et que nous tenons de la seule libéralité du Créateur. Mais, s'il était le maître de ~~ne pas nous donner~~ l'existence, il l'était par là même de nous l'accorder dans un degré plus ou moins parfait, de faire de nous des êtres plus ou moins limités dans les facultés du corps et de l'esprit; en sorte qu'au lieu de murmurer pour les dons qu'il nous refuse, nous devons bien plutôt le bénir pour ceux qu'il nous accorde. Qu'un magistrat, qui par état est également redevable à tous, néglige les intérêts du pauvre pour ne s'occuper que de ceux de l'homme puissant : voilà une partialité, une odieuse acception de personnes. Que le riche refuse de payer à l'ouvrier le salaire de ses travaux et de ses sueurs, voilà encore une criante iniquité. Mais ici rien de semblable. Le Créateur n'était point lié par une convention avec nous; il ne nous devait rien, pas même l'existence : et où est donc l'injustice, de traiter inégalement des êtres à qui rien n'était dû? Méconnaître un bienfait reçu, parce qu'on en désire un plus grand, auquel on n'a pas le droit de prétendre, qu'est-ce autre chose qu'une véritable ingratitude?

Nous pouvons dire encore à ces partisans d'une rigoureuse égalité dans le monde moral : Voudriez-vous que, dans le monde matériel, tout fût également beau; que, dans les trois règnes de la nature, tous les êtres dont ils se composent fussent uniformes; que tous les rochers fussent de marbre, tous les animaux des lions, tous les éléments du feu? Alors que deviendrait cette admirable variété, un des plus beaux ornements de l'univers, dans laquelle éclatent d'une manière si vive l'intelligence, la puissance, l'inépuisable fécondité de son auteur? Or d'où vient qu'il n'y aurait pas la même diversité dans le monde intellectuel et moral? Non, ne demandez pas que tous les

capitaines soient des Turenne, tous les philosophes des Descartes, tous les orateurs des Bossuet, tous les savants des Newton. Avec votre rigide uniformité, on serait tenté de croire que Dieu a été borné dans ses pensées ou dans sa puissance, qu'il n'a pas été libre dans ses opérations, qu'il a été entravé par une insurmontable nécessité. La variété décèle la liberté, et ce pouvoir sans bornes qui se joue dans le monde des intelligences, comme dans celui des êtres corporels.

Vous ne voyez jamais que les inconvénients de ce plan d'inégalité; mais voyez aussi quels en sont les avantages; combien, par ses suites et ses effets, il est glorieux au Créateur, et glorieux à l'homme; comme la Divinité fait merveilleusement servir la pauvreté et la richesse, l'ignorance et le génie, la faiblesse et la force, à l'harmonie de ses ouvrages; comme elle sait maintenir toujours au milieu de nous cette étonnante diversité de goûts, de talents, de professions, qui se rapportent à tous les besoins, et qui, par des moyens si variés ou même si contraires, concourent au même but, à la conservation des sociétés humaines! Vous admirez dans l'homme la générosité, le courage, la modestie : toutes ces qualités, vous les trouvez glorieuses pour lui; mais, dans le système de parfaite égalité, vous verriez ces vertus perdre leur éclat. Il est beau de voir le riche se dépouiller pour secourir le pauvre; mais, sans la richesse dans les uns et le besoin dans les autres, que deviendrait la libéralité? Il est beau de voir le puissant s'armer pour la défense du faible, et s'il le faut, se sacrifier pour lui; mais, sans la puissance et la faiblesse, que deviendrait cette protection généreuse? C'est dans les privations que se montre la patience, comme la modestie éclate dans la supériorité des talents : et voilà comme les vertus qui honorent le plus l'humanité tiennent à ce plan d'inégalité, qui d'abord humilie l'orgueil de ceux qui ne se trouvent pas au premier rang.

Ainsi la plainte tirée de l'inégalité des individus et des conditions est sans fondement.

Je sais bien que de cette inégalité dans les conditions semble résulter une grande inégalité de bonheur et d'infortune. On dirait, au premier coup d'œil, que tout est bien pour les uns, que tout est mal pour les autres ; et voilà ce qui révolte le plus. Ici encore, Messieurs, évitons toute exagération : trop souvent en effet les apparences nous trompent. Les sens et l'imagination égarent la raison, et nous prenons pour des réalités nos fantaisies et nos caprices. Déchirons le voile qui couvre les diverses conditions de la vie humaine, que verrons-nous ? C'est que ceux dont nous sommes tentés d'envier la brillante destinée sont souvent moins heureux que nous. Dans notre état, tout nous paraît dur ; dans les états où nous ne sommes pas, tout nous paraît beau : nous en voyons les fleurs, nous n'en sentons pas les épines ; l'imagination abusée rêve un changement d'état, qui peut-être, s'il était réalisé, ferait notre malheur. Une des plus incurables maladies de l'esprit humain est d'être mécontent de ce qu'il a, et jaloux de ce qu'il n'a pas ; moins heureux de ce qu'il possède, que tourmenté de ce qu'il désire. Il y a longtemps que le poète romain a déploré cette inconstance (1). L'homme du monde envie au solitaire son repos, et quelquefois le solitaire regrette le bruit et le tumulte du monde ; si le laboureur voit ses moissons détruites par la tempête, il soupire après le sort des habitants de nos cités. Ainsi l'on s'agit de toutes les manières, pour être ce qu'on n'est pas. Toutefois, si nous étions de bonne foi, nous conviendrions que les choses sont disposées, tempérées de telle sorte, qu'il y a dans le bonheur des hommes moins d'inégalité qu'on ne le pense. Il ne s'agit pas de courir ici après des chimères, et de nous consoler

(1) Horat *Satir.* I.

avec des suppositions arbitraires : je ne dirai pas qu'il existe une compensation rigoureuse dans les destinées humaines, et que, pour tous les individus, la mesure des biens et des maux est exactement la même; mais je dirai que la différence est moins grande qu'on ne pourrait le croire d'abord. Pour en citer quelques exemples, le pauvre, il est vrai, est privé des jouissances du riche, mais n'est-il pas plus exempt des inquiétudes et des tourments de l'ambition? Il ne se rassasie point à une table somptueuse, mais le travail assaisonne les mets grossiers qui le nourrissent, et il ne connaît pas les maladies qui assiègent la mollesse. Combien d'hommes, condamnés aux fastueuses représentations de la grandeur, soupirent après les douceurs de la vie privée! Ne voit-on pas quelquefois les puissants de la terre se dépouiller avec joie de la magnificence, pour goûter des plaisirs tranquilles? Quel est celui dont le cœur ne s'épanouit pas à ces peintures d'une vie simple et frugale, loin de l'agitation des cours et des villes? Non, la gloire n'est pas le bonheur : la volupté dégoûte, la grandeur ennuie, la renommée fatigue. Vanité dans les plaisirs, vanité dans les richesses, vanité dans la science : voilà ce qu'a vu le Sage, il y a trois mille ans, et voilà ce que nous voyons encore; et c'est ainsi qu'au milieu de leurs conditions inégales, les hommes sont plus égaux qu'ils ne paraissent l'être. J'étais donc fondé à dire que la plainte tirée de l'inégalité des destinées humaines est très-exagérée.

MAIS, dira-t-on toujours, et c'est ici la seconde difficulté; encore qu'il y ait sur la terre moins d'inégalité qu'on ne le croit, tel est l'ordre actuel des choses, que l'homme est malheureux : les chagrins, les maladies, les revers l'accablent de toutes parts; et sous un Dieu bon qui gouvernerait ce monde, se pourrait-il que l'homme fût si misérable?

Tâchons d'abord d'apprécier cette nouvelle plainte, et de la réduire à sa juste valeur. Je conviens que l'homme ne jouit pas sur la terre d'un bonheur pur et sans mélange ; mais l'homme, par là même qu'il est une créature, est borné dans toutes les parties de son être. On ne trouve pas étrange, que l'homme ne soit point assez intelligent pour voir d'une simple vue toutes les vérités dans leur ensemble ; qu'il ne soit point assez puissant pour commander à son gré à toute la nature ; qu'il ne soit point assez vertueux pour posséder toutes les vertus dans le plus haut degré, sans aucune ombre d'imperfection ; en un mot, on trouve naturel que l'homme ne soit parfait, ni en lumières, ni en puissance, ni en vertu : pourquoi voudrait-on qu'il fût parfait en plaisirs, en santé, en bonheur ? Je suppose que, dans un bonheur continu de cent années, un homme éprouvât une légère douleur : sans doute, cet instant de peine ne lui ferait pas méconnaître la bonté divine ; voudrait-il ressembler à cet homme ridicule dont parle la fable, qui, mordu par un insecte, s'étonnait que Jupiter ne foudroyât pas un tel monstre ? Que si Dieu, sans cesser d'être bon, peut permettre quelques moments de souffrance, pourquoi pas une heure, pourquoi pas un jour ? et que sommes-nous pour opposer nos calculs aux profondeurs de son adorable sagesse ?

Qu'on étale, tant qu'on voudra, toutes les misères humaines ; il est vrai pourtant qu'il est bien peu d'hommes qui soient assez malheureux pour désirer la mort, et pour préférer le néant à leur existence actuelle ; que, suivant le cours ordinaire de la vie, nous éprouvons bien souvent des sentiments de plaisir et de joie ; que les maux que nous souffrons sont presque toujours tempérés par quelques consolations, du moins par l'espérance. L'homme, dit-on, est malheureux : mais si le malheur peut servir à épurer et perfectionner sa vertu, à développer en lui toutes les qualités de l'esprit et du cœur, et à le porter au plus

haut point d'héroïsme ; alors je ne verrai dans ses malheurs qu'un heureux accident, qui, dans les vues paternelles de la divine bonté, tourne au bien de l'ensemble des choses. L'homme est malheureux ; mais si ses infortunes et ses déplaisirs étaient son ouvrage, pourquoi les imputer à la Divinité ? Or trop souvent l'homme ne doit accuser que lui-même de ses malheurs. Soyons plus modérés dans nos désirs, plus réservés dans nos discours, plus raisonnables dans nos projets, plus sobres, plus tempérants, plus éloignés des voluptés et des vices qui énervent à la fois l'âme et le corps, et nous verrons disparaître le plus grand nombre des maux que nous souffrons. L'homme, dit-on, est malheureux ; mais prenons garde de nous tromper sur le bonheur. On n'est heureux ni par la fortune, ni par les dignités, ni par le savoir, ni par les plaisirs du monde, ni par la solitude ; mais on est heureux par le témoignage d'une conscience sans reproche : c'est là que se trouvent la paix, le plaisir solide de l'âme, le bonheur ; et dans cette matière nos écrivains sacrés se sont montrés bien plus éclairés que tous les sages de l'antiquité. Ce bonheur est au pouvoir de tous, et il n'est au pouvoir de personne de nous le ravir ; il est indépendant de tous les accidents de la vie humaine ; il reste dans nous quand tout périt autour de nous. L'homme vertueux peut bien souffrir ; mais, dans le calme de son âme pure, il ne voudrait pas changer sa destinée contre celle des méchants qui sembleraient être les plus heureux des mortels, et les chaînes dont il pourrait être chargé lui seraient plus douces que toutes les couronnes du vice triomphant.

Jusqu'ici je me suis attaché à faire voir ce qu'il y avait d'injuste et d'exagéré dans les plaintes que l'on forme contre la Providence, soit à cause de l'inégalité des destinées humaines, soit à cause des souffrances et des malheurs de l'homme ; maintenant je vais répondre à ce

qu'elles semblent avoir de légitime, en résolvant la troisième difficulté. Pourquoi, dit-on, sous un Dieu saint, bon, sage et juste, ces désordres et ces crimes qu'il lui était si facile d'empêcher, qui sont le fléau de la terre, et rendent souvent le sort de la vertu pire que celui du vice ? en un mot, pourquoi le mal moral ? C'est ce que nous allons discuter.

On sait bien que la question de l'existence et de l'origine du mal est une de celles qui ont le plus exercé les philosophes et les théologiens anciens et modernes, et que c'est là comme un écueil contre lequel s'est brisée la raison humaine, quand elle a voulu tout pénétrer et tout savoir. Nous ne balançons pas à dire qu'il est impossible de dissiper entièrement toutes les ténèbres qui enveloppent cette matière. Si, dans l'étude des phénomènes du monde visible, on rencontre si souvent des choses qui déconcertent l'intelligence des savants les plus habiles, et dont toute leur sagacité ne peut rendre compte ; comment, dans un ordre de choses bien plus sublime, dans le monde intellectuel et moral, ne se trouverait-il pas des points au-dessus de la capacité humaine ? Alors que doit-on faire ? On doit admirer la Providence dans tous les traits de puissance et de sagesse par lesquels elle se découvre, et la croire également admirable dans les choses qu'elle nous cache. Si vous vous précipitez dans l'athéisme, quelle frénésie ! si vous admettez un Dieu, mais sans providence, quelle contradiction ! si vous prenez le parti de dire qu'il n'y a ni bien ni mal, quel aveuglement ! Il y a donc une Providence qui gouverne ce monde, il y a du mal dans ce monde ; deux vérités également incontestables : mais comment se concilient-elles ensemble ? Je pourrais me contenter de vous dire que je n'en sais rien, et vous rappeler, avec les esprits les plus élevés, tels que Descartes, Clarke, Bossuet, qu'on ne doit jamais aban-

donner des vérités bien établies, pour des difficultés qui paraissent insolubles; que sans cela tout serait incertain, même la géométrie. Le premier géomètre du dernier siècle, Euler, avoue que l'on a proposé contre cette science « des difficultés si captieuses, qu'il ne faut pas » peu de peine et de pénétration pour les réfuter exactement. » Ainsi, quand je ne pourrais suffisamment éclaircir la question de la permission et de l'existence du mal sur la terre, ma foi dans la Providence n'en serait point ébranlée. D'un côté, je serais ferme dans la vérité, comme de l'autre je ferais sans détour l'aveu de mon ignorance, et j'obéirais aux inspirations mêmes d'une raison éclairée, en m'abaissant devant les hauteurs de la science de Dieu. En tout, Messieurs, il faut savoir s'arrêter; et dans le raisonnement, comme dans la conduite, la véritable force se trouve dans une juste mesure.

Mais ne craignons pas d'entamer la discussion; et sans prétendre dissiper tous les nuages, présentons aux esprits sages et dociles assez de lumière pour voir que le mal n'a rien d'inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse, la justice d'un Dieu qui préside aux destinées humaines.

Il est vrai, le Dieu trois fois saint, comme l'appellent nos livres sacrés, a une aversion infinie pour toute tache qui souillerait son être divin; une immuable volonté de ne rien faire qui soit indigne de ses perfections; mais le mal ne souille que les créatures qui le commettent, et au milieu de leurs désordres, la sainteté de Dieu demeure inaltérable. Et ne pensons pas que Dieu doive être regardé comme l'auteur du mal qu'il permet. Il n'en est pas du monde moral comme du monde matériel; dans celui-ci, tout marche, tout s'exécute par des mouvements mécaniques; et les phénomènes que nous présente la nature peuvent être considérés comme l'ouvrage de Dieu, toutes les fois qu'ils sont le résultat inévitable des lois

dont Dieu seul est l'auteur. Mais ce n'est pas ainsi que se gouvernent les esprits intelligents et libres : l'homme est capable d'agir par raison et par choix ; il est doué de la sublime faculté de comparer, de réfléchir, de se déterminer ; c'est par là qu'il est ce qu'il est, c'est par là qu'il est raisonnable. La liberté lui fut donnée pour qu'il embrassât le bien par choix, et qu'il eût le mérite de le pratiquer. Il est vrai que, libre de choisir entre le vice et la vertu, il peut se tourner vers des objets indignes de ses affections, s'attacher à ce qui est défendu, en un mot, faire le mal ; mais ce n'est pas pour cela que Dieu l'a fait libre : la liberté vient de Dieu, l'abus vient de l'homme, sa détermination au mal est son ouvrage. Le mal est si peu la fin que le Créateur s'est proposée, qu'il a donné à l'homme le sentiment du bien, la conscience, le remords, la raison, pour démêler la vertu d'avec le vice, pour éviter l'un et pour pratiquer l'autre : et la religion nous fait connaître tout ce que sa providence miséricordieuse ajoute de secours divins à la nature, pour éclairer nos esprits et remuer nos cœurs. Qui ne voit pas, au reste, que permettre le mal n'est pas la même chose que le vouloir et le faire ? Le maître qui enseigne la dialectique et l'éloquence, est-il l'auteur de l'abus qu'on pourra faire de ses leçons pour la défense du vice et du mensonge.

Mais, dira-t-on, comment la bonté toute-puissante de Dieu n'empêche-t-elle pas tous ces abus du libre arbitre, qu'il lui est si facile d'empêcher ? Sans doute, Messieurs, le Dieu bon doit se manifester par des bienfaits, et tous ses ouvrages doivent porter l'empreinte de sa munificence ; mais il est ici une réflexion décisive, et que je vous prie de bien saisir, c'est que dans Dieu la bonté n'est pas une sorte de penchant et d'instinct aveugle, sans lumières et sans règle, qui tende au bien des créatures sans aucun égard aux autres attributs divins. La conduite de Dieu, dans ses œuvres, ne doit pas seulement présenter le ca-

ractère de sa bonté, mais encore celui de sa sagesse, de sa justice, de son indépendance, de son empire souverain sur tout ce qui vit et respire. N'est-il pas naturel que ses ouvrages soient l'expression de son être divin tout entier, que Dieu agisse en Dieu ? Des lors ce n'est pas seulement sa qualité de père qu'il faut envisager en lui, mais encore celle de souverain maître de l'univers. Père commun de tous les hommes, il doit à tous des marques de son amour ; mais aussi, roi et législateur suprême, pourquoi ne pourrait-il pas nous imposer des lois, exiger de nous des hommages de soumission et de gratitude, et faire dépendre notre bonheur de notre fidélité ? Les abus du libre arbitre, source du mal, sont déplorables ; comme la faiblesse de notre intelligence, source de tant d'erreurs, est humiliante pour nous : mais si Dieu n'est pas obligé de nous rendre infaillibles dans nos jugements, pourquoi serait-il obligé de nous rendre impeccables dans nos actions ? Voudrait-on que, pour empêcher le mal, il enchaînât notre liberté, qu'il n'eût fait de nous que des automates se portant au bien comme par nécessité ? Alors où serait le mérite de la vertu ? Oui, c'est le pouvoir de faire le mal, qui donne tant de prix à notre fidélité, qui rend la pratique de la vertu si méritoire pour nous, et si glorieuse à la Divinité. Nous aimons à ne voir en Dieu que sa bonté, parce qu'elle nous rassure sur nos désordres ; et nous oublions sa souveraineté, parce qu'elle intimide nos passions : mais si nous ne voulons pas nous abuser nous-mêmes en donnant aux obligations de la bonté divine une étendue imaginaire, ne séparons jamais en Dieu le titre de très-bon, de celui de très-grand.

Que si, insistant d'une autre manière, on demande comment le Dieu sage a pu être l'auteur d'un monde plein de désordres, nous répondrons que ce Dieu est assez puissant pour tirer le bien du mal, et même pour en faire naître un plus grand bien ; que la permission du mal,

qu'on présente comme contraire à sa sagesse, ne sert qu'à la faire éclater davantage ; et que, sous plus d'un rapport, le mal lui-même contribue à la beauté, à la perfection du monde moral. En effet, Messieurs, qui n'admirerait comment Dieu sait gouverner cette multitude de volontés libres et opposées, régler jusqu'à leur dérèglement même, faire rentrer leurs désordres dans l'ordre universel, et conserver les sociétés humaines malgré le soulèvement et le choc des passions contraires qui tendent à tout confondre et à tout détruire ? Vous considérez toujours en eux-mêmes ces vices, ces désordres, qui sont la honte et le fléau de l'humanité ; et vous ne voulez pas voir que ce qui est malheureusement un mal trop véritable, se tourne néanmoins en une sorte de bien : s'il n'y avait pas de mal sur la terre, le bien aurait moins de prix, moins de mérite, et serait moins estimé. C'est le vice qui fait ressortir la vertu, comme la tempête fait ressortir l'éclat d'un beau jour. La générosité brille davantage à côté de l'avarice, la pureté des mœurs à côté de la débauche ; la clémence paraît plus magnanime au milieu des fureurs de la vengeance ; la paix domestique semble plus touchante au milieu des discordes qui trop souvent agitent les familles. Ainsi l'on peut dire, sans exagérer, que dans le monde moral comme dans le monde physique, il est une sorte de beauté qui vient des oppositions et des contrastes.

Je placerai ici une observation importante, pour nous faire sentir combien nous devons être discrets à prononcer sur les desseins de Dieu, et sur la sagesse des moyens qu'il emploie pour arriver à ses fins passagères sur la terre. Placés dans un seul point du temps et de l'espace, nous sommes trop accoutumés à ne considérer que l'instant et le lieu où nous sommes, tandis que nous devrions considérer toute la chaîne des siècles ; frappés du mal présent, nous ne vivons pas assez pour en voir la liaison avec le bien universel ; et parce que, dans ses desseins,

la Providence ne marche pas aussi vite que nos désirs, nous en prenons occasion de blasphémer contre elle. Les desseins de Dieu sont immenses, et nos vues sont bornées. Voyons-nous assez bien les rapports de ce qui est avec ce qui a été et ce qui sera ? en connaissons-nous la liaison avec la plénitude et la fin ultérieure de tous les ouvrages de l'Éternel, pour les soumettre à notre censure ? Souvent le temps découvre le but des événements ; et ce qui est inexplicable aux contemporains qui le voient, sera plus intelligible pour la postérité. Ainsi, que l'innocent fils de Jacob, dont nos livres saints ont conservé la touchante histoire, soit vendu par ses frères, qu'il soit esclave en Égypte, précipité dans un cachot ; voilà d'abord ce qui déconcerte : mais si l'on se rappelle que ses infortunes furent comme autant de degrés qui le portèrent au faite de la puissance, où il devint le sauveur de l'Égypte et de sa race ; que ses malheurs passagers furent comme le pivot sur lequel roulaient les destinées d'un peuple entier : son sort ne devra-t-il pas exciter notre admiration plutôt que nos murmures ? Trop souvent nos plaintes sont aussi injustes, aussi irréfléchies qu'elles sont communes.

Lorsque autrefois les peuples barbares du Nord fondirent sur les provinces de l'empire Romain, et causèrent tant de ravages au milieu des nations catholiques des Gaules, des Espagnes et de l'Italie, il arriva que les chrétiens, faibles dans leur foi, furent tentés de demander comment il se faisait que le peuple fidèle devint ainsi la proie de l'erreur et de l'infidélité. Salvien, éloquent prêtre de Marseille, crut devoir prendre la plume pour arrêter ces murmures et venger la Providence, dans un ouvrage que nous avons encore. Messieurs, de nos jours, au milieu de nos secousses politiques et religieuses, et de tous nos effroyables désordres, combien de Français chancelants, égarés, scandalisés, étaient tentés de dire que Dieu ne s'embarrassait pas de ce qui se passait sur la terre ! Qui de

nous n'a pas eu peut-être l'oreille frappée de ce langage? Et pourtant qu'est-ce que tout cela aux yeux de celui qui règne dans l'éternité? Avec nos murmures et nos blasphèmes au sujet de nos maux, nous ressemblons à l'insecte qui croirait que le globe est bouleversé tout entier, parce qu'une goutte d'eau aurait pénétré jusqu'à sa demeure. Oui, il y a toujours quelque dessein caché dans ces chocs et ces bouleversements qui changent de temps en temps la face des nations. Si le ciel daignait nous révéler ses secrets, nous verrions combien la sagesse en est profonde. Et nous-mêmes, tout bornés que nous sommes, ne pouvons-nous pas entrevoir quelques raisons de ces révolutions étranges qui agitent les peuples? Pourquoi les révolutions? C'est, Messieurs, pour châtier des nations criminelles : la justice divine s'exerce principalement dans la vie future sur les individus, et uniquement dans la vie présente sur le corps des nations. Lorsque la mesure des vices, des désordres, de l'irréligion, dans les princes, les grands et le peuple, est à son comble, la vengeance éclate ; et Dieu, jaloux des hommages publics d'une nation, la punit visiblement de sa révolte et de son ingratitude. Il fait sentir aux puissants qu'ils ne donnent pas impunément aux peuples l'exemple de la licence et de l'impiété, et aux peuples qu'ils ne sauraient suivre impunément ce funeste exemple. Pourquoi des révolutions? C'est pour apprendre à ceux qui affectent de l'ignorer, que Dieu, maître souverain, fait mourir, quand il lui plaît, les royaumes comme les particuliers ; c'est pour nous avertir de porter nos espérances au delà de cette terre, où tout n'est qu'agitation et qu'incertitude ; c'est pour régénérer des peuples dégradés, abâtardis par tous les vices, et les tirer de leur léthargie. Il en est de si profondément ensevelis dans le sommeil de l'indifférence, qu'ils ne sauraient s'éveiller qu'au bruit de ces effroyables tempêtes. Pourquoi des révolutions? C'est pour

ramener les peuples égarés par le mensonge, à des doctrines nécessaires et trop longtemps méconnues. Quand les mauvaises ont prévalu, quand tous les principes conservateurs de la morale et de l'ordre public sont foulés aux pieds, et qu'on a contracté l'habitude d'appeler mal ce qui est bien, et bien ce qui est mal, comment désabuser les esprits ? Est-ce par la raison ? mais elle n'est pas écoutée dans le bruit de toutes les passions déchaînées et frémissantes. Est-ce par l'autorité de l'expérience ? on n'y voit que des préjugés, fruit de l'ignorance et de la crédulité. Est-ce par l'autorité des sages ? ce ne sont plus que des esprits timides, esclaves de maximes surannées. Où donc trouver le remède à cette profonde maladie des esprits ? Pour la guérir, il faut une expérience actuelle, frappante, sensible à tous. Que fait la Providence ! Elle retire sa main, elle abandonne les hommes à leur intempérante sagesse ; elle permet qu'emportés par la fougue de leur raison en délire, ils se précipitent hors des barrières sacrées de la religion et de la vertu ; et tout à coup le monde moral et politique se déconcerte, les ressorts se brisent, les appuis chancellent, l'édifice social s'affaisse et tombe sur ses fondements ébranlés. Ce n'est plus qu'un chaos de licence et d'impiété. Cependant le mal sera guéri par ses excès mêmes : du sein de l'anarchie et de toutes les calamités réunies ensemble, l'homme sent le besoin d'un frein et d'une autorité tutélaire ; tous les regards se tournent vers celui qui commande aux vents et aux tempêtes ; la terre s'éclaire par ses malheurs ; elle se renouvelle par l'énormité même des maux qu'elle endure, et du milieu des ruines du monde écroulé, sort une voix puissante qui crie au loin avec l'éclat de la trompette : Et maintenant comprenez, ô rois ; instruisez-vous, vous qui êtes appelés à gouverner la terre ; *et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram* (1).

(1) Ps. II. 10,

Nous venons, Messieurs, de faire sentir que c'est bien légèrement quelquefois qu'on présente la permission du mal comme inconciliable avec la sainteté, la bonté, la sagesse de Dieu. Mais on peut dire enfin, et c'est le dernier terme de la difficulté : Non-seulement Dieu permet le mal, mais il le permet de manière que le sort de la vertu est pire que celui du vice, et c'est là un désordre qui accuse sa justice. La réponse à cette dernière plainte va compléter celle que nous avons donnée aux plaintes précédentes, et détruire celles-ci dans tout ce qu'elles paraîtraient avoir de plus légitime.

Vous êtes choqués avec raison des humiliations et des souffrances de la vertu, des prospérités et des triomphes du vice. Mais oseriez-vous bien assurer que Dieu ne trouvera pas, dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse, quelques moyens de réparer un mal si choquant ? Si vous le croyez infiniment sage, croyez aussi que, dans ces désordres qui vous offusquent, il y a quelque ordre caché. Vous aurez beau faire, jamais les sophismes ne pourront étouffer en vous ce cri de la nature, de la conscience, du genre humain tout entier, qu'il y a une Providence. Que si vous ne voyez pas clairement comment peut se concilier avec sa justice le sort du vice et de la vertu sur la terre, il serait bien plus sage d'avouer votre insuffisance, que de vous prévaloir de quelques vains arguments. Méconnaître une vérité aussi éclatante que celle d'une Providence, parce qu'elle est enveloppée de quelques obscurités, ce serait méconnaître l'existence du soleil, lorsqu'il est caché derrière un nuage. N'y eût-il qu'un seul moyen de justifier pleinement la Providence, vous devriez le saisir avidement plutôt que de vous livrer à des murmures. Or, n'est-il pas possible que ce que vous voyez soit lié avec un autre ordre de choses que vous ne voyez pas encore ; que ce monde imparfait soit l'ébauche d'un monde bien plus régulier, où tout sera mis

à sa place ? Pourquoi ne pas penser que l'Etre infini a des desseins infinis ? N'est-il pas naturel que l'Etre éternel travaille pour l'éternité ? Voyez les choses sous ce point de vue, et tous vos doutes seront dissipés. Quel pourrait être, en effet, le sujet de vos plaintes ? Les prospérités du vire ? mais elles sont si passagères, et doivent le couvrir de tant de confusion devant le tribunal indéclinable du Juge suprême ! Les combats de la vertu ? ils lui assurent une couronne immortelle. Les souffrances du juste ? elles seront couvertes en un poids immense de gloire et de félicité.

Je le dirai en passant, et par anticipation : je ne puis qu'admirer ici cette religion chrétienne, qui, en nous découvrant dans la dégradation primitive la source de nos maux (1), nous en découvre le remède ; qui, ajoutant de nouvelles lumières à celles de la raison, change en certitude les opinions vacillantes de la philosophie humaine, fixe tous les esprits dans la croyance de la vie future, explique ainsi le monde présent par le monde à venir, et nous apprend que les plus légers désordres qui peuvent être remarqués sur la terre, seront complètement réparés dans le règne de l'éternelle justice.

La Providence, Messieurs, est suffisamment vengée ; il ne reste ici d'autres obscurités, que celles qui sont inséparables de toutes les hautes questions dont peut s'occuper l'esprit humain. Faisons taire pour toujours nos plaintes et nos murmures. Sommes-nous heureux ? sachons faire hommage à la Providence de notre bonheur. Sommes-nous malheureux ? il nous est bien permis de gémir sur nos disgrâces ; mais croyons que Dieu ne frappe que pour sauver. Ne parlons plus des jeux de la fortune ; ne voyons en tout que les desseins manifestes ou cachés de

(1) Nous en toucherons quelque chose dans la Conférence *sur les mystères*.

la suprême sagesse. Oui, il se joue dans cet univers, celui qui règne au plus haut des cieux : embrassant dans les soins de sa providence l'insecte qui rampe sous l'herbe comme le soleil qui nous éclaire, le berger dans sa cabane comme le monarque sur son trône ; grand dans sa justice quand il frappe les nations , grand dans sa miséricorde quand il les ressuscite ; grand dans ce monde qui n'est pourtant qu'une ombre de ses desseins éternels, grand surtout dans le siècle futur, où il doit mettre la dernière main à ses ouvrages ; toujours et partout digne de nos adorations et de notre amour, lui seul demeure, tandis que tout passe sous ses yeux, et que les œuvres les plus fermes de la main des hommes rendent tôt ou tard par leur chute un hommage-éclatant à son immutabilité.

SPIRITUALITÉ DE L'ÂME.

www.libtool.com.cn

Sl l'on voit des savants s'occuper avec une ardeur infatigable de la structure du corps humain, de ses organes, de son mécanisme, pour mieux connaître les moyens d'en conserver et d'en réparer les forces, de prévenir ou de soulager les maux de l'humanité : s'il en est même qui, se bornant à des vues moins utiles, n'ont d'autre but que d'observer dans l'homme les variétés de ses couleurs, de ses formes, de ses habitudes physiques, pour en faire la description, comme on fait celle des plantes ou des animaux ; se pourrait-il que l'étude de l'homme, dans ce qu'il a de plus noble et de plus élevé, dans les qualités de son esprit et de son cœur, fût pour nous dépouillée de tout charme et de tout intérêt ? Serions-nous tellement plongés dans les choses matérielles, que tout ce qui est placé au delà des sens ne nous parût qu'une chimère ; ou tellement absorbés par des calculs arides et d'une évidence grossière, que nous n'eussions que de l'aversion et du mépris pour les choses morales et spirituelles, qui n'en sont pas moins réelles pour être moins palpables ? Oui, de nos jours surtout, à force de composer et de décomposer les corps, d'en manier en quelque sorte les ressorts physiques, de nous perdre dans le détail immense des éléments et des parties de ce monde visible, de nous enfoncer dans des calculs sans fin, éloignés de tout ce qui tient à nos devoirs ; il semble que nous y avons épuisé toutes nos facultés, que l'esprit n'a plus de pensées, le cœur plus de sentiment, l'imagination plus d'essor, ni pour nous élever à l'auteur de toutes choses, et nous pénétrer de sa grandeur, de sa puissance, de ses bienfaits, ni pour nous occuper de nous-mêmes, de notre

âme, de ses facultés et de ses destinées. Toutefois, quoi de plus digne de nos pensées et de nos méditations ? Laissons, Messieurs, laissons une philosophie toute animale n'estimer, n'affectionner que l'homme animal : en vrais philosophes, sachons l'envisager dans cette intelligence, qui en fait le roi de la nature ; dans ses rapports avec la Divinité, qui ennoblissent son être, et d'où découlent ses devoirs religieux ; dans ses rapports avec ses semblables, qui le lient à l'humanité tout entière, et d'où découlent ses devoirs domestiques et civils. N'allons pas nous borner aux décorations qui embellissent les dehors du temple, mais pénétrons dans le sanctuaire, pour en admirer la richesse et la magnificence. La grandeur de l'homme n'est pas dans cette partie de lui-même qui passe et qui meurt ; sous ce point de vue, il ne ressemble que trop à la brute, vivant et périssant comme elle : sa grandeur véritable est dans son intelligence. Eh quoi ! cet esprit qui vit et qui pense en moi, plus actif que la flamme, plus rapide que l'éclair, plus grand que l'univers qu'il embrasse et qu'il mesure dans ses conceptions ; cet esprit qui, se multipliant en quelque sorte, semble être à la fois dans tous les temps et dans tous les lieux, qui vit dans le présent par le sentiment actuel, dans le passé par le souvenir, dans l'avenir par la prévoyance, et qui, franchissant les bornes du temps et de l'espace, s'élance dans l'infini : cet esprit n'est-il pas bien plus digne de nous occuper, que ce corps qui n'est, après tout, qu'un amas de vile poussière ?

Si l'on me demandait de dire nettement ce que j'entends par cet esprit dont l'homme est animé, je répondrais sans balancer, que j'entends une substance intelligente dégagée de toute matière, tout être réel qui n'est pas corps : voilà ce qu'on appelle esprit. Serions-nous assez peu philosophes pour regarder comme chimérique tout ce qui n'est pas corporel, et pour juger des idées de l'entendement d'après les fantômes de l'imagination ? Fau-

dra-t-il que nous soyons athées, parce que nous ne saurions attribuer à la Divinité les dimensions et les propriétés de la matière ? La pensée n'est-elle pas quelque chose de réel ? n'est-ce donc qu'un pur néant ? Et toutefois peut-on la représenter sous des images sensibles, lui prêter une figure carrée ou cubique, la peindre sur la toile avec des couleurs ? Ainsi, loin de nous cette opinion grossière, qu'il n'est rien de réel au delà de ce qu'on peut imaginer. Vous ne concevez pas bien la nature d'un être incorporel ; mais, dans la réalité, connaissez-vous bien la nature des corps ? Vous en voyez les propriétés, la divisibilité, la solidité, la mobilité ; mais quel est le fond, quelle est l'essence intime de la substance douée de ces qualités ? Où est le physicien qui se flatte d'avoir pénétré ce mystère ? Que nous observions la substance étendue, ou la substance simple, nous ne pouvons apercevoir que les qualités qui leur appartiennent ; et dans l'un comme dans l'autre cas, ce que nous nommons substance, c'est-à-dire, sujet ou soutien des qualités, nous est également inconnu (1). Mon dessein, aujourd'hui, Messieurs, c'est d'établir que l'âme est une substance différente du corps, qu'elle est spirituelle. Rien de plus lumineux que les preuves de cette doctrine, rien de plus vain que les arguments qui la combattent.

Il y a dans chacun de nous quelque chose qui sent, pense et juge : c'est notre âme. Or, pour peu que l'on veuille réfléchir sur cette triple capacité qu'elle a d'éprouver des sensations, d'engendrer des idées, de former des jugements, on y trouve une triple démonstration de sa simplicité, de son immatérialité, de sa spiritualité, trois termes qui seront synonymes dans mon langage.

Il est vrai, c'est par la médiation des sens, par le

(1) Condillac, *Cours d'Études*, tome I ; Leçons préliminaires, p. 60.

moyen de l'œil, de l'oreille, de l'odorat, du goût, du toucher, que l'homme entre en communication avec les objets extérieurs matériels dont se compose cet univers. Mais c'est ici qu'il importe de bien démêler les choses, pour ne pas confondre ce qu'il y a de purement physique avec ce qu'il y a de purement intellectuel. En effet, qu'arrive-t-il ? Un corps lumineux frappe mon œil, un corps sonore frappe mon oreille, et ces deux impressions physiques sont transmises, si l'on veut, jusqu'au cerveau : là, je ne sais quelle fibre est ébranlée, j'y consens encore ; mais de cette impression, de cet ébranlement plus ou moins rapide, plus ou moins fort, à la sensation éprouvée par l'âme, l'intervalle est immense. Il s'agit de bien comprendre qu'une impression sur les organes ne devient sensation qu'autant qu'elle est aperçue par le principe sentant. Ainsi, je le suppose, un corps étranger me touche légèrement ; si je m'en aperçois, mon âme en est affectée et éprouve une sensation : un autre corps me frappe plus fortement, mais je suis plongé dans le sommeil, ou absorbé par une distraction, en sorte que je ne sens rien : il y aura bien là impression, il n'y aura pas sensation. Le sang, suivant l'opinion universelle, circule-t-il dans nos veines ? voilà bien du mouvement ; mais, comme il est inaperçu, qu'il n'est pas senti, nul n'osera dire qu'il y a sensation. Non, Messieurs, je ne vois la lumière du soleil, je n'entends le son d'une trompette, je ne sens le parfum d'une rose, qu'autant que je m'aperçois que je vois, que j'entends, que je sens. Si je n'ai pas la conscience d'une sensation, je n'ai pas plus de sensation, que la cire sur laquelle on imprime un cachet.

Mais prenons garde de donner dans une erreur grossière. N'allons pas croire qu'il y a en nous autant de sièges du sentiment, que nous avons d'organes. Les sens extérieurs, comme l'oreille, l'œil, l'odorat, reçoivent les impressions physiques des objets ; mais ils n'en ont pas la

connaissance. Ainsi l'œil reçoit l'impression du rayon lumineux, mais il n'a pas le sentiment de la lumière; l'oreille est ébranlée par le corps sonore, mais elle n'a pas l'idée d'un son; l'œil ignore ce qui se passe dans l'oreille; l'oreille ignore ce qui se passe dans l'œil. Toutes les impressions reçues par les organes divers sont transmises à un principe unique, qui en a le sentiment, qui les compare et les apprécie; et ceci va nous conduire à une démonstration rigoureuse de la spiritualité de l'Âme.

« Non-seulement nous connaissons nos sensations, non-
 » seulement nous réfléchissons sur ce qu'elles nous pré-
 » sentent; mais souvent nous comparons les unes aux au-
 » tres. J'éprouve à la fois diverses sensations; quelque-
 » fois c'est le même objet qui me les procure. Je vois, je
 » goûte et je sens un ragoût; j'entends et je touche un in-
 » strument. D'autres fois ce sont différents objets qui
 » frappent mes divers sens. J'entends une musique en
 » même temps que je vois des hommes, que j'éprouve la
 » chaleur du feu, que je sens une odeur, que je mange
 » un fruit. Je discerne parfaitement ces sensations di-
 » verses; je les compare, je juge laquelle m'affecte le plus
 » vivement et le plus agréablement; je préfère l'une à
 » l'autre, je la choisis. Or ce *moi* qui compare les diverses
 » sensations est indubitablement un être simple; car, s'il
 » est composé, il recevra par ses diverses parties les di-
 » verses impressions que chaque sens lui transmettra :
 » les nerfs de l'œil porteront à une partie les impressions
 » de la vue; les nerfs de l'oreille feront passer à une autre
 » partie les impressions de l'ouïe, ainsi du reste. Mais, si
 » ce sont les diverses parties de l'organe physique, du
 » cerveau, par exemple, qui reçoivent chacune de leur
 » côté la sensation, comment se fera le rapprochement,
 » la comparaison? La comparaison exige un *compara-*
 » *teur*; le jugement suppose un juge unique. Ces opé-
 » rations ne peuvent se faire sans que les sensations

» différentes aboutissent toutes à un être simple. Un écrit-
 » vain qui ne doit pas être suspect aux incrédules, rap-
 » portant ce raisonnement, s'exprime ainsi : *On peut*
 » *dire, sans hyperbole, que c'est une démonstration aussi*
 » *assurée que celles de la géométrie (1).* »

Mais quels nouveaux traits de lumière vont éclairer la discussion, si nous considérons dans l'âme la capacité de penser !

Pour remonter aux principes les plus élémentaires, nous dirons : Nous ne pouvons juger des choses que par nos idées ; c'est par les notions nettes et précises des objets, que nous pouvons les discerner, prononcer sur leur ressemblance ou sur leur opposition. Rien de plus simple ou de plus lumineux que le principe suivant : Lorsque deux choses ont des définitions, des propriétés et des effets opposés, si bien que ce que l'on affirme de l'une on doive le nier de l'autre, nous disons que ces deux choses diffèrent en espèce et en nature. C'est par cette unique règle qu'on distingue les objets. Si je vous demande pourquoi une pierre n'est pas un arbre, pourquoi l'eau n'est pas du feu, vous ne pouvez en donner d'autre raison, sinon que leurs idées, leurs définitions, leurs propriétés, leurs effets, sont différents. Or parcourez les qualités les plus constantes et les plus connues de la matière, voyez si elles ne sont pas en opposition avec la pensée ; et si cela est, concluez que ce qui pense n'est pas matière. Entrons dans cet examen.

La matière est étendue , composée de parties placées les unes hors des autres. Or qui ne sent pas que la pensée est simple , sans parties distinctes ? Les objets corporels de la pensée peuvent bien être de volume et de grandeur inégale ; mais la perception que j'en ai, ne se mesure pas

(1) Voyez M. de la Luzerne : *Dissert. sur la Spiritualité de l'âme*, page 83 et suiv. et la note où il cite Bayle.

sur leurs dimensions : la pensée du soleil n'est ni plus longue ni plus large que celle d'une fleur. Qui ne serait révolté d'entendre parler de pensées d'une ligne de longueur, d'un pouce d'épaisseur ? Si nous parlons de vastes, de profondes pensées, ce sont là des métaphores qui servent à nous rendre comme sensibles les opérations de l'intelligence.

La matière est figurée ; elle a une forme et des couleurs. Or quelle figure donnerez-vous à la pensée ? Est-elle ronde ou carrée, cubique ou triangulaire ? La pensée est-elle d'un bleu céleste, ou rouge comme l'écarlate ? Qu'on demande au plus simple villageois si ses pensées sont vertes comme ses prairies, ou carrées comme sa maison, cette question lui paraîtra ridicule, impertinente ; il croira qu'on veut se moquer de son ignorance : tant cette question répugne au sens commun !

La matière est divisible ; elle peut être partagée en parties distinctes les unes des autres. La pensée, au contraire, est indivisible ; elle est tout entière, ou bien elle n'est pas ; il est inoui qu'on prenne la moitié, le tiers, le quart d'une pensée. Voilà donc comme les propriétés les plus constantes, les plus universellement reconnues de la matière, sont en opposition manifeste avec celles de la pensée. En vain vous voudriez supposer dans la matière quelque propriété cachée qui la rendit susceptible de penser : d'abord c'est une supposition toute gratuite, que celle de cette occulte et merveilleuse qualité ; et combattre ce que l'on connaît bien, par une chose que l'on ne connaît pas, c'est un procédé bien étrange, que repoussera toujours la saine logique. D'ailleurs, ce que la matière peut avoir de plus intime et de plus caché, n'empêche pas qu'elle ne soit matière étendue, figurée, divisible ; qualités incompatibles avec l'intelligence. Ne me dites même pas, qu'on ne sait point si Dieu, par sa toute-puissance, ne pourrait pas attacher la pensée à la substance maté-

rielle. Ce n'est pas mettre des bornes à la toute-puissance, que d'avancer qu'elle ne peut faire ce qui implique contradiction : ce serait même insulter à sa sagesse, que de la croire capable de former le dessein d'une chose absurde. Ainsi le Tout-Puissant ne peut pas faire que ce qui a été n'ait pas été, qu'un carré soit circulaire, et qu'un cercle soit carré. La pensée et l'étendue sont d'un genre opposé, comme le son et les couleurs ; on ne peut colorer le son d'une trompette, ni rendre sonore le parfum d'une fleur. De même le matériel et l'immatériel, l'étendu et l'inétendu, ne peuvent s'identifier dans le même sujet. Un être n'existe pas sans ses qualités essentielles, ni avec des qualités qui s'excluent nécessairement : dès lors, s'il est étendu, il faut qu'il soit sans pensée ; s'il reçoit la pensée, il faut qu'il perde l'étendue. Telles sont les notions que nous donne la saine raison ; et s'il était permis de les abandonner pour des hypothèses chimériques, le parti le plus sage serait de douter de tout : et pourtant ce parti est le comble de la folie humaine.

Enfin la matière est susceptible de mouvement ; mais le mouvement n'a rien de commun avec la pensée. J'ai une idée très-nette et très-claire du mouvement ; j'ai aussi le sentiment de ma pensée, des opérations de mon intelligence, de ses volontés, de ses jugements ; et je vois que ce sont des choses d'une nature différente. Qui dit mouvement, dit agitation, déplacement de parties, transport d'un lieu dans un autre : or je demande à tout homme de bonne foi, si sa pensée est un corps qui se remue. Il ne faut pas confondre les mouvements qui se passent au dehors, avec l'idée, avec la connaissance que j'en ai. Dès qu'on se représente un mouvement, l'esprit se porte à concevoir un corps qui tantôt est dans un lieu, tantôt dans un autre ; mais quand je considère ces actes intérieurs par lesquels je veux ou je ne veux pas, je pense, je réfléchis, je juge, suis-je jamais conduit à me figurer une matière

en mouvement ? Si quelqu'un me disait que les beautés poétiques de Virgile , la philosophie de Descartes , les découvertes de Newton , la sublime éloquence de Bossuet , n'ont été dans leur cerveau que des particules de matière agitée , que le résultat de leur grosseur , de leur volume , de leur vélocité , de leur choc ; j'avoue que ce langage me paraîtrait étrangement bizarre , et je serais tenté de croire que le genre humain n'a été fait ni pour le parler ni pour l'entendre. N'est-il pas absurde de dire que la conscience de soi-même est un déplacement , que les sentiments de la reconnaissance , de l'amitié , sont des passages d'un lieu dans un autre ? Et voilà pourtant ce qui serait , si la pensée était un mouvement.

La grande ressource des matérialistes de nos jours , c'est de dire qu'il ne faut pas confondre la matière inerte et passive avec la matière organisée ; que , dans ce nouvel état , elle peut avoir de nouvelles qualités qu'elle n'avait pas : de même que , par le mélange de plusieurs substances , on obtient des résultats que n'eût pas donnés chacune d'elles séparément. Messieurs , c'est bien ici de toutes les illusions la plus grossière. Quelle est donc cette organisation qui donne la pensée à la matière ? Ce n'est pas celle des plantes. Je ne crois pas , je l'avoue , que la violette la mieux organisée et la plus odorante soit pour cela un être penseur ; c'est même un problème qui n'est pas encore bien résolu , de savoir si les animaux raisonnent. Il s'agit donc de l'organisation du corps humain ; mais , encore qu'elle soit plus parfaite , que fait-elle ? Elle met des parties matérielles dans des rapports de symétrie et de correspondance , dans une certaine proportion avec certains effets et certains mouvements. Je vois bien de nouveaux arrangements de substances matérielles ; mais enfin c'est toujours de la matière étendue , figurée , divisible : or , dans tout cela , je cherche en vain la pensée. C'est un principe bien simple et bien lumineux , qu'il n'y

a pas d'effet sans cause ; et dès lors ce qu'il y a dans un effet doit se trouver dans sa cause. Prenez une assemblée d'aveugles, donnez-lui toutes les combinaisons possibles ; il n'en résultera jamais un homme clairvoyant : pourquoi ? parce que, dans aucun de ces individus aveugles, il n'est aucune aptitude à recevoir, par sa combinaison avec les autres, les impressions de la lumière ; de même, de la combinaison des parties non-pensantes, vous n'aurez jamais un être pensant. Que font les composés chimiques ? ils combinent des forces particulières, de manière que l'une donne l'impulsion à l'autre, et que, s'entr'aidant, elles concourent à l'effet commun. La composition des substances ne fait que développer ce qui était préexistant, et qui avait besoin d'être tiré de l'inaction. Ainsi le soufre allumé dégage l'air condensé dans le salpêtre ; l'air dilaté suit les lois naturelles de son élasticité, et de là l'explosion. Si donc la pensée résultait des combinaisons de la matière organisée, il faudrait qu'il y eût dans la matière une aptitude à devenir pensante, qui n'attendît que le moyen de se développer. Or, l'aptitude à penser ne peut se trouver dans ce qui est étendu, figuré, divisible : ce sont là des choses incompatibles. J'aimerais autant dire que, dans la couleur d'une fleur, il peut se trouver une certaine aptitude à devenir sonore.

Il est curieux de voir ce que les idéologues modernes ont inventé pour expliquer mécaniquement la pensée. Je vais citer littéralement des passages qui seraient déplacés dans un sermon, mais qui ne le sont pas dans nos conférences. Écoutez ces docteurs de matérialisme ; ils vous diront, dans des ouvrages pleins du plus scientifique appareil, que « le cerveau est l'organe particulier destiné à » produire la pensée, comme l'estomac et les intestins à » faire la digestion. Des aliments tombent dans l'estomac » avec leurs qualités propres, et en sortent avec des qualités nouvelles. L'estomac digère. Ainsi les impressions

» arrivent au cerveau par l'entremise des nerfs ; ce vis-
» cère entre en action, il agit sur elles, et bientôt les ren-
» voie métamorphosées en idées ; d'où nous pouvons
» conclure, avec la même certitude, que le cerveau di-
» gère en quelque sorte les impressions, et fait organi-
» quement la sécrétion de la pensée (1). » Messieurs, il
y a dans ce langage autant d'équivoques et d'erreurs que
de mots ; et c'est bien ici qu'on voit toute la faiblesse du
mensonge, qui, poussé à bout de tous côtés, se réfugie
dans les amphibologies et dans les plus vagues obscurités.

Si l'on nous disait que, d'après l'union de l'âme et du
corps, l'âme a besoin de l'organe du cerveau pour faire
ses opérations, je pourrais entendre ce langage, et plus
loin nous y reviendrons. Mais faire du cerveau une machine
à pensées, quoi de plus étrange ? En effet, vous me dites
que le cerveau digère les impressions qui lui sont trans-
mises ; mais des impressions faites sur les organes ne peu-
vent être que des impressions, des dilatations, des vibra-
tions, des déplacements de parties matérielles, en un mot
des mouvements. Ainsi, dire que le cerveau digère des
impressions, c'est dire qu'il digère des mouvements : et
fut-il jamais une manière plus barbare de penser et de
s'exprimer ? Vous ajoutez qu'il en est du cerveau, par
rapport aux impressions, comme de l'estomac par rapport
aux substances nutritives ; mais soyez conséquents, et
poussez la comparaison jusqu'au bout. Que fait l'action
de l'estomac ? Elle transforme les aliments qu'il reçoit ;
mais les qualités qu'il leur donne ne sont pas incompati-
bles avec un être matériel, et n'empêchent pas qu'ils ne
restent dans la nature des substances matérielles. Donc il
faudrait dire que l'action du cerveau, en changeant, en
modifiant les mouvements qui lui parviennent, les laisse

(1) Cabanis, *Rapports du physique et du moral de l'homme*, tom.
I, pag. 152.

toujours dans leur état de mouvement ; donc il n'en résulterait jamais que du mouvement, et déjà il est bien démontré que le mouvement n'est pas la pensée. Vous poursuivez, en disant que le cerveau renvoie les impressions métamorphosées en idées. Mais je demande où ces idées sont reçues ; il faut qu'elles soient quelque part. De même que le mouvement n'existe que dans le corps mobile, la pensée n'existe que dans un sujet qui pense ; et la même question revient toujours. De quelle nature est cette substance qui a toutes ces idées ? Si vous la faites matérielle, je vous oppose mes preuves, qui restent intactes, de l'incompatibilité de la pensée et de la matière. Voilà donc comme, en analysant votre mécanique explication de la pensée, on n'y trouve que des mots insignifiants ou des absurdités palpables. Pour résumer cette seconde preuve de la spiritualité de l'âme, tirée de la nature de la pensée, nous disons : Ce qui est sans étendue, sans figure, sans divisibilité, comme la pensée, ne peut s'identifier avec ce qui est étendu, figuré, divisible, comme la matière : donc ce qui pense n'est pas matière.

Si les sensations et les idées passaient en nous sans laisser de traces après elles ; si notre âme n'en conservait le souvenir, elle ne pourrait faire aucun usage de ces connaissances fugitives, aussitôt anéanties qu'acquises ; elle serait incapable de comparer, de juger et de raisonner. Mais elle est douée du sublime pouvoir de faire comme revivre ces notions qui se sont succédé en elle, de se les rendre de nouveau présentes, de les rapprocher, de les combiner ensemble, d'établir des principes, et d'en tirer des conséquences ; en un mot, de juger et de raisonner : nouvelle capacité de notre âme, et nouvelle preuve de sa simplicité.

Vous possédez, je suppose, un riche trésor de connaissances : histoire, sciences, lettres, arts, politique, rien ne vous est étranger ; mais ce long amas de sensations

que vous avez éprouvées, d'idées que vous avez conçues, de réflexions que vous avez faites, c'est un seul principe qui en est dépositaire. Il n'y a pas en vous un principe pour les sensations, un principe pour les idées, un principe pour les jugements; il n'y a pas en vous plusieurs *moi*, il n'y en a qu'un : c'est le même *moi* qui voit ce monde, qui en connaît la bonté, qui juge qu'un être intelligent en est l'auteur. Ce dernier acte de votre esprit, par lequel il s'élève jusqu'à Dieu, à ses perfections infinies, aux devoirs qui en découlent, supposera bien des sensations, bien des idées préliminaires, bien des jugements particuliers; en ce sens, votre jugement intérieur sera composé : mais l'acte en lui-même, par lequel l'esprit juge et prononce, est un, cette opération intellectuelle est indivisible; et voilà comme toutes les fonctions les plus intimes de notre intelligence nous conduisent à son immatérialité.

Je ne viens pas contester ici aux docteurs du matérialisme la science et l'esprit; j'abandonne leurs ouvrages sous ce rapport à ceux qui ont le droit d'en être les juges; je conçois comment, avec une détestable métaphysique sur l'âme et ses opérations, on peut être très-versé dans la connaissance du corps humain et des maux qui l'affligent. Nous saurons toujours respecter la science, le talent, les services, partout où ils se trouvent; mais nous contestons hautement à ces apôtres de matérialisme, la première de toutes les qualités dans les ouvrages polémiques : je veux dire la logique, une métaphysique saine, le talent de raisonner, de lier leurs idées, et d'enchaîner des conséquences justes à des principes bien démontrés. J'admire comment des systèmes aussi absurdes en métaphysique, qu'ils sont d'ailleurs funestes en morale, peuvent trouver tant de sectateurs; ou plutôt cessons de nous en étonner. Cette monstrueuse doctrine n'est pas nouvelle : elle a sa source dans des passions plus anciennes qu'elle.

Du moins, autrefois, elle était reléguée dans des livres qui ne passaient pas dans les mains du commun des lecteurs ; aujourd'hui, elle est mêlée à tant de productions savantes et littéraires, que la jeunesse en est aisément infectée : et combien n'est-elle pas avide de ce qui flatte ses penchans, émousse la pointe du remords, débarrasse l'âme de toute crainte, et lui laisse, par l'espoir de l'impunité, la licence de tout dire et de tout faire ! Nous aurons occasion, dans une autre circonstance, de développer les funestes conséquences de cette doctrine ; voyons maintenant ce que les matérialistes opposent de plus spécieux.

Les matérialistes n'ont rien négligé pour appuyer leurs systèmes : l'autorité, l'expérience, l'analogie, tout est appelé au secours de leur doctrine.

S'appuyant de l'autorité, ils disent que le dogme de la spiritualité de l'âme est assez nouveau, que même les Pères de l'Eglise chrétienne ne le connaissaient pas, témoin Tertullien, saint Ambroise, saint Hilaire, qui ont fait l'âme corporelle, et saint Augustin, qui a écrit un livre sur la quantité de l'âme, de *Quantitate animæ*, et l'on sait que Locke met en problème : « Si Dieu n'est pas » assez puissant pour communiquer la pensée à la matière. »

S'appuyant de l'expérience, ils vous disent : « Voyez » comme l'âme éprouve les changements et les vicissitudes » du corps ; elle semble naître, croître, vieillir avec lui ; » la raison se développe et s'affaiblit comme les organes. » Quelle influence n'ont pas sur les sensations et les pensées de l'âme, le tempérament, l'âge, le climat, l'éducation, les habitudes, le régime ? N'avez-vous pas » observé les rapports perpétuels du moral et du physique » dans l'homme ? Ne faut-il pas en conclure qu'ils sont » une même et unique chose, diversement modifiée ? »

S'appuyant sur l'analogie, ils vous disent : « Voyez » comme les animaux vous donnent tous les signes d'êtres qui sentent, pensent, raisonnent. Cependant que » sont-ils autre chose que des machines bien organisées ? » Oseriez-vous leur supposer une âme ? La théologie chrétienne s'y oppose. Il se peut donc que l'homme doive » tout à son organisation physique. » Vous voyez, Messieurs, que je ne dissimule rien. Reprenons.

Vous avancez que le dogme de la spiritualité de l'âme fut inconnu aux docteurs de l'Eglise chrétienne ; mais où est la preuve de cette assertion ? Elle est dans quelques mots équivoques. J'avoue qu'ils se sont servis quelquefois, en parlant de l'âme humaine, de termes qui n'ont pas la rigueur métaphysique que nous cherchons dans la discussion présente. Mais qu'ils étaient loin des ténébreux systèmes qu'on leur suppose ? En effet, les uns ont pensé qu'outre ce corps visible qu'elle anime, l'âme était unie à une sorte d'enveloppe aérienne, qui lui servait comme de communication avec les organes plus grossiers du corps. En ce sens, ils disaient que l'âme avait un corps, ce qui n'empêchait pas que, dans sa substance intelligente, elle ne fût spirituelle. Les autres, pour signifier que l'âme était quelque chose de réel, de subsistant, et non une simple qualité, disaient qu'elle était un corps, dans le même sens que nous disons qu'elle est une substance. Et même, comme l'âme a différentes facultés, l'intelligence, la volonté, la mémoire, on en prenait occasion de la considérer comme un composé qui avait diverses parties. On peut voir tout cela discuté dans le *Dictionnaire* de Bergier, ou dans celui des *Hérésies*, par Pluquet.

Voici, Messieurs, une réflexion décisive ; c'est que sans doute ils étaient chrétiens ces docteurs de l'Eglise chrétienne ; ils connaissaient, ils professaient les éléments du christianisme ; ils croyaient tous, comme cela n'est pas contesté, à l'existence de la vie future. Or, qu'im-

porte que l'âme fût corporelle ; si elle était néanmoins immortelle , et destinée à recevoir dans une autre vie le châtimement de ses vices ou la récompense de ses vertus ? Ce n'est que de nos jours qu'on s'est avisé de mettre saint Augustin au rang des matérialistes. Nous avons de lui un ouvrage en forme de dialogue , dont le but est de faire voir que l'âme, encore qu'elle soit quelque chose de grand par son action et sa puissance , n'a pas une grandeur comme celle des corps ; qu'elle n'est pas une quantité divisible comme les quantités corporelles : de là le titre de *Quantitate animæ*. Saint Augustin expose des principes que Descartes devait avoir plus tard la gloire de bien développer ; et, chose étrange ! c'est de cet écrit, où il combat leur doctrine , que nos matérialistes , qui ne l'ont pas lu , prennent occasion d'invoquer saint Augustin comme un de leurs patrons.

D'où vient donc leur obstination à défendre la matérialité de l'âme ? C'est, Messieurs, pour en conclure qu'elle est mortelle , qu'elle finit avec le corps , qu'ainsi il n'est rien à espérer ni à craindre au delà du tombeau. Hé bien, je veux, pour un moment, que la pensée très-inconsidérée et très-imprudente de Locke pût se réaliser, qu'il fût absolument possible que , par la toute-puissance de Dieu , la matière devint pensante, auraient-ils de quoi se rassurer contre l'avenir ? Non , Messieurs. Prenons la pensée de Locke tout entière : il établit lui-même qu'il est impossible de concevoir que la matière puisse tirer de son sein le sentiment , la perception , la connaissance ; mais aussi, par un faux respect pour la toute-puissance divine, il n'ose prononcer que Dieu ne puisse faire penser la matière (1). Mais si , comme le veut Locke , Dieu est peut-être assez puissant pour rendre la matière pensante, pour

(1) *De l'entendement humain*, liv. IV. chap. III, § 6 ; et chap. I, § 10, 13, etc.

en faire un être intelligent, libre, capable de bien et de mal, de mérite et de démerite, pourquoi Dieu ne serait-il pas assez puissant pour conserver de quelque manière cet être matériel, pour le transporter dans un autre ordre de choses, et l'y rendre capable, par le sentiment, de recevoir des récompenses ou des châtimens ? Cette remarque a été faite par des métaphysiciens célèbres, entre autres, par Charles Bonnet (1). On sait bien par les écrits de Locke, par sa vie et ses derniers moments, qu'il croyait à l'immortalité de l'âme ; et voilà donc que, dans son hypothèse même, l'incrédule ne serait pas certain de ce néant auquel il aspire, et que ce misérable partage, ainsi que l'a dit Bossuet (2), ne lui serait pas assuré.

Je passe à la seconde difficulté, tirée de l'influence du corps sur l'âme, et des rapports perpétuels entre l'un et l'autre, qui semblent supposer qu'ils ne sont qu'une seule et même substance. Ici, Messieurs, sachons bien démêler les choses. En même temps que nous croyons à la distinction de l'âme et du corps, nous confessons que, d'après les lois établies par le Créateur pour leur union, il existe entre tous deux une correspondance perpétuelle. L'âme est faite pour le corps, le corps est fait pour l'âme : l'âme est comme une reine, dont les organes sont comme les ministres et les serviteurs plus ou moins fidèles. Ainsi, que des impressions faites sur les sens éveillent dans l'âme des sensations et des idées ; que les volontés et les affections de l'âme excitent des mouvements dans les organes ; que l'âme ait besoin plus particulièrement du ministère du cerveau pour les opérations de son intelligence ; qu'une certaine conformation soit plus propre au développement de certains sentiments et de certaines pensées ; que la constitution physique, que l'âge, le cli-

(1) Voyez *Pensées de Leibniz*, tom. I, pag. 164. — (2) *Oraison funèbre de la princesse Palatine*.

mat, le régime, influent sur l'état de l'âme : ce n'est pas là ce que l'on conteste, et c'est en vain qu'on fait un pompeux étalage de tous les rapports de l'âme et du corps, rapports observés et connus dans tous les temps. Tout cela est la suite de l'union de l'âme et du corps ; tout cela prouve bien leur correspondance, mais ne prouve pas leur identité. Ce n'est point par l'accord et la dépendance de deux substances, que l'on doit juger si leur nature est la même ; c'est par leurs idées, leurs propriétés, leurs effets, ainsi que nous l'avons établi au commencement de la discussion : règle fixe, seule infaillible pour bien juger ; règle qui nous a forcés de conclure que l'esprit était distingué du corps. Je suppose que vous ayez observé qu'une sentinelle quitte régulièrement son poste au moment où elle est avertie par un signal donné, vous viendra-t-il en pensée, pour cela, de confondre la sentinelle avec le signal ?

Un matérialiste voit que l'état de l'âme est modifié par celui du corps, et il se hâte de conclure que l'âme est corporelle. Un spiritualiste viendra, qui observera que l'état du corps est très-souvent modifié par celui de l'âme, que les sentiments de plaisir ou de douleur, de haine ou d'amitié, affectent les organes, la physionomie, et s'y rendent en quelque sorte visibles : il en conclura que ce que nous croyons être un corps n'est qu'une apparence, une imagination de l'âme, semblable aux visions des songes. Voulons-nous éviter ces excès ? reconnaissons l'influence réciproque de l'âme et du corps ; voyons dans l'homme une intelligence unie à des organes ; disons que le corps est comme l'instrument dont l'âme a besoin pour l'exercice et le développement de ses facultés intellectuelles. Sans doute l'âme possède des qualités étrangères aux organes ; mais, en général, c'est par le ministère des organes qu'elle déploie ses facultés : dès lors faut-il s'étonner que les défauts, les imperfections,

l'altération des organes, puisse se remarquer dans les opérations de l'intelligence? Voyez une harpe sous les doigts de celui qui en pince les cordes; la perfection, l'accord, le nombre des cordes sonores, influent sur la beauté et l'harmonie des sons. Que si l'instrument est défectueux, il se peut que l'artiste le plus consommé n'en tire que des sons désagréables : s'avisera-t-on pour cela de confondre le joueur de harpe avec la harpe elle-même?

Vous observerez que l'âme suit les vicissitudes du corps; qu'elle semble croître et vieillir avec lui : je ne contesterai pas ce que peut avoir de véritable cette observation prise dans sa généralité; mais ne la poussez pas trop loin, et ne soyez pas outré dans les conséquences. Si l'enfant est faible de pensées, croyez-vous que la faiblesse de son esprit vienne uniquement de celle de ses organes? Elle vient aussi de ce qu'il est sans expérience, sans connaissances acquises; de ce qu'il ignore la langue qu'on lui parle, et qu'il n'y attache pas encore des idées bien distinctes. Supposez deux enfants d'une organisation parfaitement égale; que l'esprit de l'un soit cultivé dès l'âge le plus tendre par une éducation soignée; que l'esprit de l'autre soit négligé : le premier peut manifester à dix ans une intelligence que le second n'aura pas dans sa vingtième année.

Vous êtes frappés de l'accord que vous croyez remarquer entre le développement de l'âme et celui du corps; mais prenons garde de faire de cet accord une règle universelle, invariable. Que d'exceptions ne souffre-t-elle pas! Combien d'âmes se montrent supérieures aux atteintes que souffre le corps! Souvent dans des corps faibles, quelle vigueur, quelle élévation de pensées! au contraire, quelle faiblesse dans les corps vigoureux! Dans certains vieillards, quelle magnanimité! dans certains hommes de l'âge viril, quelle lâcheté! Et ces enfants

déliçats, et ces femmes timides, et ces vieillards décrépits qu'on a vus si souvent braver les tourments et la mort, et se montrer calmes malgré leurs membres et leurs organes mutilés, brisés, détruits par le fer et le feu, où puisaient-ils tant d'héroïsme ? Leur Âme ne se montrait-elle pas indépendante de leurs organes ? Non, il n'est pas vrai que la dégradation du corps entraîne toujours celle de l'Âme, et les exceptions sont si nombreuses, qu'elles fourniraient seules une nouvelle preuve de la distinction de l'Âme d'avec le corps.

Au lieu de voir dans leur développement successif et correspondant une preuve de la matérialité de l'Âme, voyons-y ce qui s'y trouve réellement, un trait admirable de la sagesse du Créateur ; c'est par là qu'il entretient l'harmonie du monde présent. Car, pour emprunter ici la pensée et même les expressions d'un apologiste moderne, « si l'enfant avait sa raison dans toute sa force, sa » faiblesse corporelle lui serait insupportable. Loin de » sourire sur le sein de sa mère, on le verrait sombre, inquiet, jaloux, aspirer impatiemment à toute la vigueur » de son père ; resserré dans ses langes, il aurait les » passions et les projets de l'homme ; et s'irritant de ne » pouvoir se satisfaire, il aurait le sentiment de sa liberté, » et le berceau où il repose tranquillement ne serait plus » pour lui qu'une horrible prison. Les pères n'auraient » plus d'autorité que celle de la force ; les vieillards ne » tiendraient plus de la maturité de leur jugement un droit » légitime au respect de la jeunesse. Tout serait renversé » dans l'ordre des choses humaines (1). » En deux mots, Messieurs, pour parler d'après l'écrivain qui a réfuté le *Système de la nature* avec une logique si victorieuse, je dirai : « Il est vrai qu'il y a une dépendance mutuelle » entre le corps et l'esprit ; mais c'est déraisonner que de

(1) *Helviennes. Observ. à la suite de la lett. XLII.*

» conclure de la dépendance de deux choses, que ces deux choses sont identiques (1). »

Nous voici à la dernière difficulté, celle qu'on tire de la ressemblance entre l'homme et les animaux. On accorde aux animaux ~~le sentiment et la pensée~~ ; on nie toutefois qu'ils aient une âme spirituelle, et l'on en conclut qu'il peut en être de même de l'âme humaine. D'abord, Messieurs, je ne puis m'empêcher de trouver bien étrange le procédé des matérialistes, qui veulent nous faire juger de l'homme par les animaux : car enfin je connais ce qui se passe en moi, les pensées et les opérations de mon intelligence, par le sentiment le plus vif et le plus clair ; mais je n'ai nulle connaissance du principe intérieur qui fait agir les animaux. Si leurs actions sont visibles, la cause en est dérobée à notre sagacité ; et pour bien juger, il faudrait avoir vécu dans l'animal, avoir éprouvé, senti ce qui se passe en lui quand il agit. « Le vrai philosophe, » dit à ce sujet l'immortel auteur de l'Anti-Lucrèce, pro- » cède de ce qu'il connaît à ce qu'il ignore ; par quel ca- » price aimez-vous à juger de ce que vous connaissez, » par ce qui vous est inconnu ? Etrange dialectique ! Est- » ce dans le sein des ténèbres qu'il faut chercher la lu- » mière (2) ? »

Je laisse aux anatomistes à comparer l'organisation des animaux avec celle de l'homme, pour en établir les rapports et aussi la différence. Envisageant les choses sous d'autres points de vue, considérons en quoi ils se ressemblent, et en quoi on voit éclater merveilleusement la supériorité de l'homme.

Dans l'animal, on remarque cet instinct qui le dirige ; force inconnue, mais dont on voit les effets, mais qui le maîtrise au point que, dans tous les temps et dans tous

(1) Holland, *Réflexions philos.* etc. chap. vii, pag. 64.

(2) Liv. VI, vers 379 et suiv.

les lieux, il fait uniformément les mêmes choses. Or, sur bien des points, il est aussi dans l'homme une espèce d'instinct, de cause irréfléchie, aveugle, de ce qu'il opère; ainsi, que l'enfant nouveau-né sache presser le sein de sa mère pour en tirer sa nourriture; que l'œil, blessé par une lumière trop vive, se ferme rapidement; qu'en tombant j'avance les mains pour défendre ma tête; que je penche mon corps d'un côté, pour faire équilibre avec le poids que je soutiens de l'autre : ces mouvements et bien d'autres semblables s'exécutent d'une manière toute machinale. Ici rien de réfléchi, de prémédité; et chose remarquable, le villageois le plus stupide sait et fait tout cela aussi parfaitement que l'homme le plus savant et le mécanicien le plus habile. Voilà comme, par l'instinct, l'homme quelquefois ressemble à la brute.

Que voyez-vous encore dans l'homme? C'est que par les organes, soit extérieurs, soit intérieurs, il reçoit des impressions involontaires, des sensations de froid ou de chaleur; de joie ou de plaisir, de faim et de soif, qui se rapportent à son bien-être, à sa conservation, à sa santé; en un mot, il a une âme sensible. Or rien n'empêche de reconnaître quelque chose de semblable dans les animaux, de croire que le compagnon du fidèle berger est sensible à la main qui le caresse, comme à celle qui le châtie; que le coursier est docile par sentiment à la main qui le guide; que les animaux en général éprouvent des sensations relatives à leurs besoins physiques, à la conservation de leur espèce: sous ce rapport, ils peuvent avoir une âme, non semblable à la nôtre, mais d'une nature inférieure, et capable de sensibilité. Où a-t-on vu que la religion condamnait cette opinion? Depuis quand fait-elle un devoir de croire que les animaux sont comme les plantes, qui végètent et croissent sans éprouver la sensation de la chaleur qui les vivifie, ou des pluies qui les arrosent? Quand nos livres saints nous font la peinture, si

magnifique par sa simplicité, des œuvres de la création, ils se contentent de dire que Dieu couvrit la terre de plantes, en mettant dans chaque espèce la semence qui devait les reproduire ; mais, en parlant des animaux, ils les appellent jusqu'à trois fois une *âme vivante* (1). Ainsi rien n'empêche de donner aux animaux une âme sensible jusqu'à un certain point, comme celle de l'homme.

Où est donc la différence ? La voici, Messieurs. Observez les animaux, vous verrez qu'ils marchent toujours dans la même route, que leurs actions sont constamment, universellement les mêmes. Incapables de combinaisons nouvelles, ils n'inventent rien, ne perfectionnent rien ; les enfants ne sont pas plus instruits que leurs pères ; ils savent même sans avoir appris. Quel animal a découvert une nouvelle manière de se défendre, de se garantir des pièges de l'homme, de bâtir sa demeure, de vivre en société ? L'hirondelle du Mongol maçonne son nid de la même manière que celle de l'Europe ; au delà de la Vistule comme au delà de l'Ebre, l'abeille construit ses alvéoles avec la plus ressemblante régularité ; le castor n'est ni plus ni moins habile qu'il l'était il y a deux mille ans. Cette rigide, cette insurmontable uniformité semble supposer que les animaux sont plutôt mus par une force dont ils n'ont pas la direction, que par une raison qui médite, combine et se détermine avec choix. Surtout, qui osera dire que l'animal peut s'élever jusqu'à l'auteur de son être, qu'il en admire les perfections divines dans la beauté de cet univers ; qu'il connaît l'ordre, la vertu ; qu'il suit des lois par conscience, et rend au Créateur des hommages volontaires ? Quant à l'homme, voyez quel admirable variété dans ses ouvrages ; comme il fait sans cesse des découvertes nouvelles ; comme, avec ses arts et ses scien-

(1) Genes. I. 20, 21, 24, 30.

ces, il maîtrise la matière, et change la face de la terre ; comme sa raison se promène dans tous les ouvrages du Créateur, pour y admirer la suprême sagesse, tantôt éclatante, tantôt plus cachée, et toujours adorable, comme elle s'élève à la connaissance du bien, de la vérité, de l'éternité !

Maintenant il est aisé de répondre à la difficulté des matérialistes. Nous leur disons : Voulez-vous, comme Descartes, que les animaux soient de pures machines qui n'aient ni pensées ni sentiments ? Dès lors il n'est pas étonnant qu'ils soient aussi sans âme, et point de parallèle entre eux et nous, qui bien certainement sentons et pensons. Voulez-vous, au contraire, leur accorder le sentiment de la pensée ? Dès lors on peut vous défier hautement de prouver qu'ils n'ont point d'âme, je ne dis pas une âme comme celle de l'homme, aussi parfaite dans ses facultés, mais une âme dont l'existence soit bornée par celle de l'animal, et dont les fonctions soient pour la conservation et les besoins physiques de l'animal (1).

Chose étrange, Messieurs ! l'homme, assez superbe pour s'arroger ce qui vient du Créateur, et pour être jaloux du bien de son semblable ; fait aujourd'hui des efforts prodigieux de science et d'esprit, pour se persuader que les bêtes le valent bien, et qu'entre elles et lui la différence est légère. Mais, en même temps qu'on dégrade l'homme jusqu'au rang de la brute et même de la plante, on veut ennoblir celles-ci, en leur prêtant les facultés et l'intelligence de l'homme : on célèbre les inclinations et le sentiment des plantes ; on s'extasie devant la résignation, devant la raison d'un oiseau malade. La dignité de l'espèce humaine est avilie ; une philosophie, plus abjecte

(1) Voyez Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v, n. 13. — *Helviennes. Observ.* à la suite de la lettre 1.1.

encore qu'elle n'est audacieuse, cherche en quelque sorte à dépouiller l'homme de ses droits, à soulever contre lui le reste des créatures ; de faux savants semblent porter la démocratie dans la nature, comme de faux politiques l'avaient portée dans la société ; et pour me servir de l'expression originale d'un grand écrivain, « le peuple » de la création semble conspirer pour en détrôner le » roi. » Mais non, la royauté de l'homme ne périra pas ; malgré les sophistes, toujours il sentira l'excellence de ses destinées. Sa prééminence éclate de toutes parts ; elle se voit, et dans la majesté de son port, et dans la dignité de son front, et dans la sublimité de ses regards, et dans la position de son bras qu'il tient élevé, étendu sur son empire : mais surtout la grandeur de son rang éclate dans cette pensée qu'il répand autour de lui par la parole, et que, par l'écriture, il porte en tous lieux ; dans cet esprit dont les livres saints donnent une idée si magnifique, en disant qu'il est fait à l'image de Dieu. Oui, par son empire sur cette portion de matière qui lui est unie, et qu'elle gouverne, l'âme retrace quelque chose de l'action puissante du moteur de l'univers : par la rapidité de ses pensées, par la mémoire du passé, la conscience du présent, le pressentiment de l'avenir, elle se rapproche de l'intelligence infinie, qui, d'un coup d'œil, embrasse tous les temps et tous les lieux. L'impétuosité de ses désirs insatiables, l'étendue de ses espérances sans bornes, l'avertissent qu'elle doit posséder par grâce cette éternité que Dieu possède par nature. O Dieu, créateur de l'univers ! vous êtes le seul roi immortel des siècles ; mais vous avez daigné établir l'homme roi du globe qu'il habite, et c'est mépriser vos dons, que de ne pas sentir le prix d'une dignité que nous tenons de votre divine munificence. Elle doit nous être chère cette royauté, parce qu'elle vient de vous, et parce qu'elle est le prélude de la royauté sans fin, que nous devons partager avec vous dans le séjour de l'immortalité.

LOI NATURELLE.

www.libtool.com.cn

L premier des philosophes, comme des orateurs de l'ancienne Rome, avait des idées bien hautes et bien pures sur la loi naturelle, quand il disait : « La véritable loi, c'est la droite raison et la voix de la nature commune à tous les hommes ; loi immuable et éternelle, qui nous prescrit nos devoirs et nous défend l'injustice. Le peuple ni les magistrats ne peuvent nous soustraire à son empire. Elle n'a pas besoin d'autre organe et d'autre interprète que nous-mêmes ; elle n'est point autre à Rome que dans Athènes, ni différente dans un autre temps de ce qu'elle est aujourd'hui. Par elle, Dieu enseigne et gouverne souverainement tous les hommes ; lui seul en est l'auteur, l'arbitre, le vengeur. Quiconque ne la suit pas, est contraire à soi-même et rebelle à la nature ; il trouve dans son propre cœur le châtiment de son crime, quand il échapperait à toutes les peines que peuvent infliger les hommes. » Ainsi parlait autrefois Cicéron, au troisième livre de sa *République*. Lactance, qui nous a conservé ce fragment (1), le trouvait si beau, qu'il le traite de presque divin. Quel langage en effet, quel trait de lumière au sein même du paganisme ! mais aussi quel jour d'ignominie ne vient-il pas jeter sur tous ces systèmes pervers qui confondent le bien et le mal, et font des règles des mœurs une chose purement arbitraire ! Il a donc fallu que, jusque dans les plus vives lumières du christianisme, on vît se renouveler

(1) *Divin. Instit.* lib. VI, cap. VIII.

ces monstrueux systèmes, qui, chez les païens mêmes, excitèrent d'abord l'indignation et le mépris, et ne finirent par s'accréditer chez les Grecs et les Romains, que pour tout corrompre et tout détruire. Quels mystères d'iniquité n'aurais-je pas à dévoiler, si je voulais exposer tout ce qui est échappé à la plume effrénée de nos écrivains impies, sur la vertu, sur les passions, sur la règle des actions humaines, sur les motifs qui doivent les diriger ! Qu'il suffise de savoir que d'après leur doctrine, le vice et la vertu n'ont aucun fondement dans la nature des choses, qu'ils peuvent varier comme les usages et les climats ; que la morale tire son origine de la politique, comme les lois et les bourreaux ; que les passions seules font les grandes actions ; que celui qui s'y abandonne, a la sagesse de ne pas se donner la peine inutile de les combattre ; que, si l'on est bon le matin, et vicieux le soir, il faut s'en prendre à la circulation du sang plus lente ou plus rapide ; et que le moraliste qui dit au débauché : Soyez tempérant, ressemble à un médecin qui dirait au malade : N'ayez pas la fièvre. Tels sont les excès des modernes réformateurs. Que de sophismes ! que d'équivoque, pour en colorer la noirceur, pour en déguiser les affreuses conséquences, et pour rendre odieuses ou ridicules les maximes éternelles qui sont la sauvegarde de l'ordre et de la justice sur la terre ! On sait avec quelle avidité ont été écoutées de toutes les classes de la société ces doctrines de mensonge, et quels ont été leurs funestes ravages. Notre dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est de vous présenter la vérité dégagée de tous ces nuages du sophisme et des passions trompeuses, et d'établir la distinction essentielle et fondamentale du bien et du mal, sans laquelle il n'y a ni morale, ni lois, ni société. J'établirai trois choses : la première, qu'il est une loi antérieure à toutes les conventions humaines ; la seconde, que cette loi est appelée à juste titre *naturelle* ; la troi-

sième, que le premier devoir que cette loi nous impose , c'est de régler nos penchants. Tel est le sujet de cette Conférence sur la loi naturelle.

ENCORE que, dans les choses religieuses et morales, la raison, la conscience, le sentiment, soient bien souvent confondus ensemble, ou ne soient séparés que par des nuances très-légères, nous allons les distinguer ici, pour mettre plus d'ordre et de netteté dans le développement de nos pensées.

J'appelle raison, cette lumière qui nous découvre les principes des choses et les règles des mœurs ; j'appelle conscience, ce jugement intérieur par lequel l'homme s'approuve ou se condamne lui-même après l'action ; et je désigne sous le nom de sentiment, ces impressions, ces penchants communs à tous, qui préviennent la réflexion, et qui sont inséparables de notre nature. Or, c'est au triple témoignage de la raison, de la conscience et du sentiment, que j'en appelle pour établir la différence essentielle du bien et du mal, l'existence d'une règle primitive de nos actions, d'une loi antérieure à toute convention humaine.

J'en appelle d'abord à la raison. Il est une lumière qui éclaire tous les esprits, et qui n'est pas plus de l'invention de l'homme, que celle qui éclaire le corps. Plus faible dans les uns, plus vive dans les autres, mais commune à tous, elle découvre à tous des vérités premières, qui font que tous les hommes de tous les temps et de tous les pays s'entendent sur certains points, sans jamais s'être connus, sans être liés par aucun commerce d'amitié ou d'éducation, et se trouvent si bien d'accord, qu'ils traiteraient d'insensé quiconque ne penserait pas comme le reste du genre humain. Les hommes de différents siècles et de différentes régions du monde peuvent bien être divisés sur une foule de choses moins claires ; mais il est

toujours une lumière supérieure, inévitable, qui les domine et les subjugué, les tient comme enchaînés autour d'un certain centre immobile, unis par certaines règles invariables qu'on nomme premiers principes : et cela, malgré les variations infinies de sentiments qui naissent parmi eux, de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs caprices. C'est cette lumière, dit Fénelon (1), qui fait qu'un sauvage du Canada, tout stupide qu'il est, pense beaucoup de choses, comme peuvent les avoir pensées autrefois les philosophes Grecs et Romains, avec toute leur science et leurs lumières ; c'est elle qui fait qu'au Japon, comme en France, on juge que le tout est plus grand que sa partie ; c'est elle qui fait que les géomètres de la Chine ont trouvé sur certains points les mêmes vérités que ceux d'Europe, pendant que les peuples de ces contrées étaient inconnus les uns aux autres. Loin d'être assujettie aux caprices des hommes, cette lumière est plutôt leur règle et leur guide ; elle est notre souveraine, et non notre esclave ; on peut se révolter contre son empire, mais non le détruire. C'est par elle que l'homme compare, discerne, juge : or, cette lumière, c'est ce que nous appelons la raison. Voilà notre maître intérieur : il est dans notre destination d'être docile à sa voix ; le bien, c'est de l'écouter et de la suivre ; le mal, c'est de la mépriser. Sans doute, l'homme indépendamment de toute convention, est, par sa nature même, un être raisonnable. Il ne nous est pas moins impossible de constituer la nature humaine à notre gré, que de constituer la nature du cercle ; l'homme est raisonnable, comme un cercle a ses rayons égaux : c'est par là qu'il est ce qu'il est. Donc, antérieurement à toute convention, la raison est sa loi suprême ; c'est en la suivant qu'il est bon, c'est en la violant qu'il devient méchant : et dire que nous ne sommes bons ou vicieux que

(1) *Traité de l'Existence de Dieu*. 1^{re} partie, n. 36.

par convention, c'est dire que c'est uniquement par convention que nous sommes des êtres raisonnables, ou, en d'autres termes, c'est dire que c'est par convention que l'homme est un homme ; ce qui est le dernier excès du ridicule.

www.libtool.com.cn

Approfondissons davantage les choses. Que me dit la saine raison ? Que Dieu, l'Être souverainement sage, n'agit point au hasard et par caprice ; que, dans toutes ses œuvres, il se propose des desseins dignes de lui ; qu'en créant l'homme et le douant de certaines facultés, il le destine à une fin vers laquelle il doit tendre sans cesse. Oui, il est des lois pour les esprits comme pour les corps, pour le monde intelligent comme pour le monde matériel. Hé quoi ! dans la nature corporelle tout se lie, tout s'enchaîne, tout marche par des règles admirables, tout concourt à l'ordre, à l'harmonie universelle ; la terre et les cieux, les animaux et les plantes, tous les êtres ont leur place marquée, leur destination particulière, à laquelle ils tendent sous la main puissante de celui qui gouverne l'univers : et l'homme seul, abandonné à lui-même, à ses bizarres fantaisies, aurait été créé sans but et sans dessein ; et la plus noble, la plus parfaite des créatures de notre globe, ne serait soumise à aucune règle prise dans le fond même de sa nature : quelle monstruosité ! Mais, si l'homme est créé pour une fin, il n'est pas le maître de s'en écarter impunément ; y tendre est un devoir, et voilà la vertu ; s'en éloigner volontairement est un désordre, et voilà le vice. Il n'est pas plus au pouvoir des hommes de se dispenser de suivre la route que la saine raison trace devant eux, que de dispenser le soleil d'apparaître à l'orient et de disparaître à l'occident. Ce n'est point par un contrat, c'est par sa nature, que l'homme est sensible, libre, intelligent. Sensible, il s'aime lui-même, et désire son bonheur, et il est dans l'ordre qu'il cherche à se rendre heureux : libre, il n'est entraîné

ni par la contrainte, ni par la nécessité; il est fait pour peser dans une juste balance les inconvénients et les avantages des choses; il est capable d'un choix réfléchi, et il est dans l'ordre qu'il ne se précipite pas, qu'il ne soit pas téméraire dans sa conduite. intelligent, il est fait pour voir, pour embrasser la vérité, et il est dans l'ordre qu'il n'y soit pas indifférent, et qu'il la préfère au mensonge. Voilà des devoirs qui découlent de notre nature même et de nos facultés, qui sont la suite inévitable et non pas convenue de notre qualité d'êtres raisonnables; voilà des obligations qui ont leur principe hors des conventions humaines, et de là naît la distinction primordiale de l'ordre et du désordre moral, du vice et de la vertu.

Que me dit encore la saine raison? C'est qu'il est des vérités spéculatives, indépendantes des hommes, et d'où découlent des conséquences pratiques aussi immuables que leurs principes; c'est qu'il existe entre les êtres des rapports, qui sont non pas arbitraires, mais essentiels, et auxquels se lient les règles de nos devoirs. Ceci demande à être développé, et nous allons tâcher de le faire en portant la lumière dans vos esprits.

Sans doute Dieu, heureux de lui-même, pouvait bien ne pas créer le monde présent; sans doute il eût pu donner naissance à tout le genre humain à la fois, par un seul acte de sa volonté, sans doute enfin il aurait pu choisir un monde où l'homme n'aurait pas été destiné à la vie domestique et sociale. Mais en supposant que le Créateur ait créé l'homme, qu'il ait établi des lois pour la perpétuité de l'espèce humaine, qu'il l'ait appelée à la société; il résulte de ce fait et de ce plan de la création, des rapports entre Dieu et l'homme, entre le père et les enfants, entre une famille et une famille; il existe, dis-je, des rapports que l'homme n'a pas établis, mais qu'il trouve préexistants, qu'il ne règle point par ses caprices,

mais qui doivent être la règle de ses sentiments et de ses actions. Ainsi, que Dieu donne à l'homme l'être et la vie, voilà un rapport de dépendance de l'homme créature à Dieu son créateur, de reconnaissance de l'homme recevant le bienfait de l'existence à Dieu son bienfaiteur. Il n'est pas libre à l'homme d'empêcher ni de détruire ce lien et ce rapport ; il n'est pas en son pouvoir de changer la nature des choses, de faire qu'il ne soit pas créature et que Dieu ne soit pas créateur ; et s'il est vrai en théorie que Dieu lui ait donné l'être, il est vrai en pratique que l'homme lui doit des sentiments d'adoration et d'amour. Ainsi, que Dieu établisse le pouvoir paternel, voilà un rapport fondé dans la nature entre le père et les enfants ; si les pères prodiguent aux enfants les soins de la plus tendre et souvent de la plus pénible sollicitude, les enfants sont-ils les maîtres de n'avoir pour eux que de l'ingratitude ? Est-ce donc par une convention, que le fils doit honorer et aimer les auteurs de ses jours ? Ainsi, dès lors que Dieu appelle les hommes en société, il faut qu'il existe des rapports entre le maître et les serviteurs, entre le magistrat et les sujets : il faut, avant tout, qu'un principe de justice commande la soumission à l'autorité, et le respect pour les lois : il doit être dans l'ordre, que les uns commandent, et que les autres obéissent.

Je sais que, sans la création de l'ordre actuel du monde, ces rapports et ces devoirs n'auraient été que possibles, et connus seulement de l'entendement divin : la création nous les a manifestés, nous les a fait connaître ; l'homme les voit, mais il ne les fait point. Si vous tracez un cercle, vous rendez sensible l'égalité des rayons : mais ce n'est pas vous qui créez cette égalité ; elle était fondée sur sa nature, et il vous est impossible de faire un cercle dont les rayons soient inégaux. Je sais encore que les hommes peuvent se lier entre eux par des lois qui sont leur ouvrage, qui peuvent varier suivant les temps, les climats

et les personnes ; que bien des choses, d'ailleurs indifférentes, peuvent cesser de l'être, d'après la loi qui les défend ; que, dans ce qui tient à la forme des gouvernements, à la police extérieure des Etats, à la législation, au commerce ordinaire de la vie, il est sans doute bien des choses d'institution humaine et de pure convention : mais il est manifeste que toutes ces conventions, qu'on appelle arbitraires, supposent elles-mêmes des principes antérieurs d'ordre et de justice, qui leur servent de fondement et les rendent obligatoires. Oui, ceux qui veulent que la loi humaine soit la seule règle du bien et du mal, sont les plus aveugles des hommes ; ils ne voient pas que la loi humaine demeurerait sans force et sans autorité, si elle n'était appuyée sur un principe antérieur. Car enfin, si je leur demande pourquoi je dois obéir aux lois, ils me répondront que c'est parce que j'ai contracté l'engagement de leur obéir, et que, par ma qualité de membre de la société, je dois respecter l'ordre établi. Mais je demanderai pourquoi je dois être fidèle à mes engagements, d'où leur vient la force de m'obliger, de lier ma conscience ; et si l'on ne veut pas tourner dans un cercle puéril, on sera forcé de remonter à un principe antérieur aux lois humaines. Non, les conventions ne sont obligatoires que parce qu'avant elles il est un principe d'éternelle vérité, qui dit : Tu seras fidèle à tes conventions.

Vous voulez que les lois humaines soient la seule règle du bien et du mal ; mais, s'il en est ainsi, il sera donc au pouvoir des hommes de bouleverser toutes les notions de la morale reçues universellement ; ils pourront donc appeler vertu ce qu'on a toujours abhorré comme des vices, et flétrir du nom de vices ce qu'on a toujours préconisé comme des vertus. On pourrait donc varier sur cela les idées, le langage et la conduite, comme l'on varie les clauses des contrats, les expressions de la politesse, ou la forme des habits. Quoi ! est-il donc au pouvoir des

législateurs, de faire que l'assassinat, le parjure, la trahison, la lâcheté, le blasphème, l'ingratitude, l'avarice, soient conformes à la raison, et deviennent des vertus ? J'aimerais autant dire que, par une convention solennelle, les peuples peuvent stipuler que la fièvre et la peste ne seront plus des maux nuisibles à l'humanité ; et si tout cela vous paraît absurde, condamné par la raison, avouez donc qu'il est des choses déraisonnables et condamnables avant les conventions humaines. Maintenant vous sentirez aisément pourquoi Montesquieu a pu dire au commencement de son *Esprit des Loix* (1) : « Les êtres particuliers, » intelligents, peuvent avoir des lois qu'ils ont faites ; » mais ils en ont aussi qu'ils n'ont pas faites. Avant qu'il » y eût des êtres intelligents, ils étaient possibles : ils » avaient donc des rapports possibles, et par conséquent » des lois possibles ; avant qu'il y eût des lois faites, il y » avait des rapports de justice possibles : l'existence de » ces êtres intelligents réalise ces lois, comme l'existence » du cercle réalise l'égalité des rayons. Mais dire qu'il n'y » a rien de juste ou d'injuste, que ce qu'ordonnent ou » défendent les lois positives, c'est dire qu'avant qu'on » eût trouvé le cercle, tous les rayons n'étaient pas égaux. »

Consultons maintenant la conscience. Tel est l'empire de la vertu, que nous ne pouvons nous y soustraire impunément ; elle trouve en nous-mêmes son vengeur. La conscience est un tribunal où elle ne fait pas en vain entendre ses plaintes : sa voix puissante peut bien se perdre pour un temps dans le tumulte des passions qui voudraient l'opprimer ; mais, constante dans ses poursuites, elle obtient tôt ou tard la justice qu'elle réclame. S'il est des êtres assez dépravés pour l'étouffer entièrement ; comme il en est que l'avarice rend sourds aux cris de l'humanité souffrante, il faut gémir sur cette exception,

(1) Liv. I, chap. 1.

aussi rare qu'elle est effrayante, au lieu d'en prendre occasion de ne voir dans la conscience qu'une chimère. Des hommes sans conscience ne sont pas plus la nature humaine, que des cadavres ne sont des hommes. Qu'il est consolant à la fois et redoutable ce juge intérieur, qui nous approuve ou nous accuse, nous absout ou nous condamne ! Consolant pour l'homme de bien, il lui fait trouver dans une joie douce et pure le prix de ses efforts ; redoutable au méchant, il le livre à toute l'amertume de ses remords. Cependant si tout est indifférent, s'il n'y a au fond ni bien ni mal, comment se fait-il que le méchant devienne ainsi son accusateur et son bourreau ? Pourquoi se condamne-t-il avec tant de rigueur ? pourquoi l'idée d'un Dieu vengeur le fait-elle frémir, et tourne-t-elle sa fureur contre lui-même pour se rendre malheureux ? Le remords suppose un crime, et le crime une obligation, un devoir à remplir.

Voyez bien, Messieurs, ce qui caractérise ce que nous appelons remords. Qu'est-ce donc que ce pénible sentiment ? Ce n'est ni la douleur qui accompagne la maladie, ni le chagrin que peut causer l'infortune ; c'est un reproche que l'homme se fait à lui-même, parce qu'il sent qu'il devait obéir à la loi, et qu'il l'a violée librement. La crainte du blâme ou de la peine ne l'a pas fait naître ; il vient de l'aveu que le coupable est obligé de se faire de la volontaire infraction de son devoir. Avez-vous fait un acte de justice ou d'humanité ? jamais vous ne pouvez vous en repentir, fussiez-vous n'être payé que d'ingratitude, et n'en recueillir que la haine et le mépris. Oui, dût votre vertu vous conduire au supplice, vous seriez victime, sans pour cela vous sentir coupable ; vous pourriez bien gémir sur l'injustice des hommes et sur le malheur de votre destinée, mais toujours le remords serait loin de votre cœur. Au contraire, si je me sens coupable, toute la terre m'applaudirait que je me condamnerais

toujours ; dût le vice me porter au faite de la gloire, le remords y monterait avec moi, pour y déchirer mon cœur : tant la conscience est au-dessus de l'opinion et des conventions des hommes ! Je veux que la conscience, que le remords soient un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins développé, suivant le degré de lumière ou la connaissance plus ou moins précise de nos obligations : ce serait toutefois une grande erreur, que de ne pas y voir un sentiment naturel à l'homme, indépendant des variations du climat, de l'éducation, de la naissance. Ni le secret, ni les ténèbres, ni le silence des lois, ni l'éclat du pouvoir, ne peuvent dérober le coupable à son aiguillon vengeur. Le crédit a bien souvent assuré l'impunité, mais sans calmer les alarmes de la conscience. Tibère et Néron ont connu le remords. Ils ont tremblé quelquefois, épouvantés du souvenir de leurs forfaits. La conscience peut être assoupie, elle n'est pas morte ; il se peut même que ses pointes soient d'autant plus déchirantes et plus cruelles, que son sommeil avait été plus profond. C'est le réveil du lion, qui a puisé dans le repos une vigueur nouvelle pour déchirer sa proie. En un mot, faites disparaître la distinction primitive du bien et du mal ; faites que tout soit arbitraire, que tout soit le fruit des conventions, dès lors ce reproche intérieur que l'homme se fait à lui-même, lorsque d'ailleurs il n'a rien à craindre de la part des hommes, le remords en un mot, n'est plus qu'une absurde chimère, dont il faut délivrer son imagination faussement alarmée.

Maintenant que nous dira ce que j'appelle le sentiment ? On parle sans cesse de la nature : mais où la trouverez-vous, sinon dans ces impressions, ces inclinations universelles et uniformes, dont les hommes ne peuvent se dépouiller ; qui, plus rapides que le raisonnement, préviennent toute réflexion, et dominent l'espèce humaine tout entière ? C'est là une force secrète par laquelle nous

sommes comme entraînés à aimer ou à haïr, à estimer ou à mépriser certaines choses. C'est de là que viennent le sentiment d'adoration envers la Divinité, la piété filiale, l'amour de la patrie, la pitié pour les malheureux, l'admiration pour les actions généreuses. Oui, au milieu de la diversité de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs habitudes, tous les peuples de la terre ont senti qu'on doit honorer ses parents, que l'ingratitude est un vice, qu'il faut être fidèle à sa parole, qu'il est beau de supporter le malheur avec courage, qu'on est louable de secourir l'infortune, que nul ne doit faire à autrui ce qu'il ne voudrait pas lui être fait. Qui oserait dire que ce sont là des maximes de convention, et non puisées dans notre nature ? Jamais les hommes, tout dépravés qu'ils sont, n'ont pu donner ouvertement au vice le nom de vertu ; et toujours le vice, lors même qu'il a été triomphant, a été réduit à se couvrir du masque d'une fausse probité, désespérant de s'attirer l'estime en se montrant à découvert. Il n'y a pas encore eu d'homme qui ait pu se persuader, ni persuader au monde, qu'il est plus estimable d'être trompeur que d'être sincère, d'être malfaisant que de faire du bien, d'être emporté que d'être modéré : tant il est des choses que la nature rejette et repousse loin d'elle !

Je suppose qu'il fût possible de réunir dans un même lieu des habitants de toutes les parties de la terre, pris dans les divers âges et les diverses conditions ; je suppose qu'il fût possible de leur faire entendre un langage également intelligible à tous, et qu'un sophiste élevât la voix au milieu de cette assemblée générale de l'univers, pour lui dire : « Jusqu'ici le genre humain a été dans l'erreur » sur le vice et sur la vertu ; le temps est enfin venu de » lui révéler les véritables règles de sa conduite. Ecoutez ; » voici ce qui doit être solennellement reconnu sur la terre : » Aucun sentiment d'adoration n'est dû à la Divinité ; les » enfants seront dispensés d'aimer leurs parents ; nul

» n'est obligé d'être fidèle à sa parole ; tout citoyen
 » pourra très-innocemment trahir sa patrie ; chacun, en
 » désirant que les autres lui fassent du bien, sera tou-
 » jours le maître de ne leur faire que du mal. » Je vous
 le demande, une pareille doctrine ne serait-elle pas re-
 poussée par un cri universel d'indignation ? et le haran-
 gueur ne serait-il pas invité à rassembler les ours et les
 panthères, pour leur prêcher ses systèmes ? Oui, le cœur
 est fait pour la vertu, comme l'entendement pour la vé-
 rité ; oui, il est dans chacun de nous un amour secret du
 bien, comme une horreur secrète du mal : instinct su-
 blime qui nous avertit de nos devoirs, comme certaines
 sensations nous avertissent de nos besoins. C'est ce goût
 de vertu qui fait que nous sommes transportés d'admi-
 ration au récit de certaines actions, comme c'est le goût
 de la vérité qui nous fait aimer les caractères vrais, les
 esprits droits et sincères. Où est le cœur qui ne tressaille
 au souvenir d'un trait héroïque, qui ne s'intéresse à la
 vertu opprimée, qui ne frémit d'indignation contre
 l'oppresseur ? Qu'on nous raconte que Phocion, mar-
 chant au supplice, ordonne à ses enfants d'oublier le
 crime de son ingrate patrie, un sentiment de vénération
 s'empare de nos âmes. Quand l'ancienne Rome applau-
 dissait avec transport à cette maxime : « Je suis homme,
 » et rien de ce qui intéresse l'humanité ne m'est étran-
 » ger (1), » était-ce un cri de convention, ou dicté par la
 cabale ? Non, c'était le cri de la nature humaine qui se
 faisait entendre par le peuple Romain.

Sans doute ce sens moral, qui, avant toute réflexion,
 nous fait discerner le bien du mal, peut être affaibli, vicié,
 et presque éteint quelquefois par l'ignorance, par les pas-
 sions enracinées, les impressions contraires des longues
 habitudes. En nous donnant certaines facultés qui sont

(1) Terent. *Heaut.* Act. I sc. I. 25.

l'apanage de notre nature, le Créateur nous a laissé le soin de les cultiver. Ainsi que le corps croît et se fortifie par la nourriture et l'exercice, l'âme se développe par la réflexion, par l'éducation, par l'expérience. Nous naissons avec l'aptitude à nous éclairer, à nous instruire, à nous perfectionner. Il se peut que, faute de culture, nos facultés restent dans une espèce de stupeur et de mort : et voilà pourquoi le sauvage est plutôt dans un état de dégradation, que dans un état conforme à notre nature. C'est un arbre naturellement fertile, mais qui demanderait un autre ciel et une autre température. C'est par là qu'on explique comment, avec des principes communs, les peuples ne s'accordent pas sur les conséquences des principes. Qu'on ne vienne donc pas nous dire, pour affaiblir ici l'autorité du genre humain, que ce qui est criminel chez un peuple est innocent chez un autre ; qu'on a vu autoriser chez certaines nations le vol, l'exposition des enfants, le massacre des pères dans leur vieillesse, l'immolation des victimes humaines, bien des cruautés et des infamies de tous les genres, et qu'ainsi la morale est arbitraire. D'abord, Messieurs, depuis quand faut-il chercher les vrais sentiments de la nature raisonnable, dans ses égarements mêmes, dans les excès qui la déshonorent ? Faut-il donc juger de l'air que nous respirons, et qui nous donne la vie, par l'insalubrité de quelques climats où règne la contagion ? Est-ce par les plaies du corps humain et par les vices de ses organes, qu'il faut en apprécier les forces ? Oui, des sentiments de religion, de justice, d'humanité, ont été répandus chez tous les peuples. Il est des règles invariables qui les ont unis tous ; mais, soit passion, soit ignorance, ils se sont égarés dans l'application de ces principes communs à tous. Ainsi, que le sauvage hâte le trépas du vieillard qui souffre, ou qui est hors d'état de le suivre dans ses courses, cela est horrible sans doute et cependant cela vient d'un sentiment de

commisération faussement appliqué. Ainsi, que le Chinois se débarrasse d'une population excessive par le meurtre des enfants, cela est horrible encore ; mais il le fera, parce qu'il écouterait la crainte de manquer des choses nécessaires à leur existence, et dans la réalité il trouverait bien plus beau de nourrir ses enfants. Ainsi, que l'Arabe du désert, que le Tartare trouve plus noble et plus beau de vivre d'un butin qui est sa conquête, que de son travail, cela n'empêchera pas que, hors ce cas particulier, il ne soit juste, humain, hospitalier. Fais hommage à Dieu de ce que tu as ; voilà le principe, il est incontestable : pour l'apaiser, il faut lui sacrifier tout, même des victimes humaines : conséquence fausse et affreuse d'un principe vrai. Messieurs, avec cette manière de raisonner contre la loi naturelle, avec cette manie de vouloir que la morale n'ait rien de fondé dans la nature, parce que les hommes ont varié sur certains points, savez-vous où nous aboutirions ? au pyrrhonisme universel. Il n'y aurait plus de vérités, parce qu'il n'en est pas qui n'ait été combattue, même avec beaucoup de subtilité ; il n'y aurait plus de beauté réelle dans les arts et dans les ouvrages de l'esprit humain, parce que les nations et les siècles ne se sont pas accordés sur le mérite de ces productions. Messieurs, la corruption de l'homme ne détruit pas plus la morale, que la fausse métaphysique ne détruit le sens commun. Il est donc une loi antérieure à toute convention humaine ; je viens de l'établir : mais pourquoi s'appelle-t-elle *naturelle* ? Nous allons l'examiner.

Loi de nous la puérile pensée qu'il fut un temps où le genre humain vivait sans Dieu, sans aucun sentiment religieux, sans aucun principe de morale ; comme s'il avait commencé par être athée et entièrement brute, et que, par des progrès insensibles, il fût passé de cet état complet d'athéisme et d'abrutissement à celui de quelque

croyance religieuse, et qu'il eût enfin découvert Dieu, la Providence, la vie future, la morale, ainsi qu'après bien des efforts et des expériences multipliées, on a découvert l'algèbre ou la chimie. L'homme est un être naturellement raisonnable, moral, religieux : vous le trouveriez plutôt dépouillé de toute intelligence, que dépourvu de toute notion de justice et de vertu. Si haut que vous remontiez dans l'antiquité, vous verrez toujours les hommes en possession de croire à quelques maximes de religion et de morale. Ici la nature a devancé l'industrie : tandis que la faible raison s'est égarée sur tout cela en de vaines recherches, ou que même elle n'a enfanté que des systèmes très-ridicules, nos livres saints nous font assister en quelque sorte à l'œuvre de la création, et nous apprennent comment les choses se sont passées. Ce que les sages de l'antiquité avaient ignoré, les enfants le savent parmi nous. Le premier homme sortit des mains de son Créateur dans l'état de maturité : il ne naquit pas enfant, dans la faiblesse et l'ignorance du premier âge ; il parut sur la terre homme fait, jouissant dès le moment de son existence, de toutes les facultés du corps et de l'esprit ; il arriva à la vie avec des connaissances toutes formées dans son esprit, avec des sentiments religieux dans son cœur, avec une langue toute faite pour exprimer ses idées ; il trouva en lui la connaissance de Dieu son créateur, des notions d'ordre et de vertu, l'amour du bien, une intelligence qui s'élevait jusqu'à l'auteur de son être, une volonté animée du désir de lui plaire ; et sans doute son premier sentiment fut celui de la reconnaissance et de l'amour. Ce qu'il avait reçu de Dieu même, ce qu'il savait, il le transmit à ses enfants qui, à leur tour, le laissèrent comme un héritage aux générations suivantes : la tradition se conserva, s'étendit avec l'espèce humaine ; et voila comme de famille en famille, d'âge en âge, de contrée en contrée, les notions primitives se sont conser-

vées plus ou moins pures dans le genre humain. Ainsi toutes les croyances religieuses et morales ont une source commune ; mais ce sont des ruisseaux dont les uns ont conservé la pureté de leurs eaux, et dont les autres se sont plus ou moins altérés à travers la corruption des siècles. C'est de là que sont venus ces principes communs à tous les hommes, que l'ignorance ou les passions affaiblissent, mais n'anéantissent pas ; cette lumière, qui, pour bien des peuples, a été obscurcie des nuages du mensonge, mais qui laisse toujours échapper quelques rayons. Or, ces règles universelles, invariables, dont le sentiment se trouve partout, ces notions communes de bien et de mal, qui gouvernent l'espèce humaine, et sont comme la législation secrète du monde moral, voilà ce qu'on appelle *loi naturelle* : dénomination très-légitime. Elle est naturelle, parce qu'elle est fondée sur la nature des choses, sur des rapports primitifs entre l'homme et Dieu, entre l'homme et ses semblables ; naturelle, parce que les principes en sont tellement conformes à notre nature raisonnable, qu'il suffit de les exposer pour en faire sentir la vérité ; naturelle, parce qu'on en trouve des vestiges partout où se trouve la nature humaine, ce qui a fait dire qu'elle est gravée dans le cœur ; naturelle enfin, parce qu'il fallait la distinguer de toute autre loi donnée à l'homme depuis la création, et qu'on appelle positive. Aussi la dénomination de *loi naturelle* est-elle autorisée par les livres saints, et notamment par saint Paul, par tous les docteurs de l'Eglise, par tous les moralistes de toutes les nations et de tous les siècles, par le langage universellement reçu de tous les hommes ; en sorte que proscrire le mot de *loi naturelle*, ce serait se mettre en révolte contre le genre humain.

Voyons enfin quel devoir dicte à l'homme la loi naturelle, par rapport à ses penchants et à ses passions.

Si nous écoutons plusieurs des faux sages du dernier

siècle, ils nous apprendront que c'est un projet insensé de vouloir combattre ses passions ; que sans elles l'homme serait stupide ; que celles qui forment le caractère de chacun sont incurables ; qu'elles sont la source de ce qu'il y a de grand et de beau ; et qu'après tout, les vices sont aussi utiles à l'humanité que les vertus. Ici, Messieurs, que le bon sens soit notre arbitre, qu'il juge entre l'école chrétienne et celle des novateurs. Que penserez-vous de la logique et de la force d'esprit de tous ces fabricateurs de morale nouvelle, si nous découvrons que leur doctrine porte sur des équivoques, sur l'abus de quelques mots, sur de pitoyables sophismes ; que ce qu'elle peut avoir de raisonnable était connu avant eux, et que ce qu'elle a de neuf est vraiment insensé ? Cherchons, avant tout, à bien démêler les choses, et à nous garantir de cette confusion de langage qui fait ici toute la force de l'incrédulité.

Dans le dessein de nous faire veiller à la conservation de nous-mêmes, de nous intéresser au bien de nos semblables, l'auteur de la nature a mis en nous des goûts, des inclinations, dont nous ne pouvons nous défendre, qui nous avertissent rapidement de nos besoins, de nos devoirs, des dangers qui nous menacent. Souvent la marche de la raison serait beaucoup trop lente, ses conseils nous arriveraient trop tard. Ce n'est point d'après un système réfléchi, par un long circuit de raisonnement ; c'est bien plutôt par une impression involontaire, par le sentiment que l'homme est averti de ses besoins corporels, que le père aime ses enfants, que le malheur nous touche, que nous avons de l'attrait pour nos semblables, qu'un tendre souvenir nous attache aux lieux où nous avons passé notre enfance. Il est naturel à l'homme de s'aimer soi-même, d'aimer ses parents, sa patrie, ses bienfaiteurs, de fuir la douleur ; comme il lui est naturel de donner à son corps la nourriture qui le soutient, qu le

repos qui le délasse. Dans tout cela, il ne faut voir que la voix de la nature attentive à nos besoins, que des impressions utiles qui se rapportent à notre bonheur ou à celui de nos semblables : c'est ce que nous désignerons sous le nom de *penchants naturels*, et notre devoir, c'est de les régler. Que s'ils ne sont pas contenus dans de justes bornes, s'ils deviennent ardents, impérieux ; s'ils sont poussés jusqu'à l'excès, ou bien s'ils nous portent vers des choses illicites, en un mot, si les penchants sont déréglés de quelque manière, nous les appellerons *passions* ; et notre devoir, c'est de les combattre. Entrons sur tout cela dans un développement nécessaire.

Pour peu qu'on veuille consulter son propre cœur, son expérience personnelle ou celle de ses semblables, comment ne pas sentir qu'on doit être en garde contre les penchants de la nature, même les plus légitimes ; qu'ils tendent à franchir les bornes ; que si la raison ne vient en modérer l'essor, en tempérer les ardeurs, ils acquièrent une force, une violence qui entraîne, et qu'ils finissent par dominer en quelque sorte la volonté, s'ils ne sont pas dominés par elle ? Ainsi, c'est bien par un penchant également légitime et doux, qu'une mère se complait dans ses enfants ; mais pour peu qu'elle écoute trop sa tendresse, elle aimera dans eux jusqu'à leurs défauts et leurs vices, et son amour ne sera plus qu'une indigne mollesse. Ainsi, rien n'est plus innocent à la fois et plus consolant que le sentiment de l'amitié ; mais, s'il est abandonné à lui-même, il peut aisément devenir vicieux, dégénérer en commerce de flatteries et de complaisances criminelles. L'amour de soi est le premier qui se fait sentir ; mais, s'il se dérègle, il devient égoïsme, inspire la haine, pousse à la vengeance. Oui, abandonnez la nature à sa pente ordinaire ; et au lieu de l'amour de soi-même, vous aurez cet orgueil qui ne vit que de distinctions et de préférences, et qui semble faire ses délices des humiliations d'autrui ;

au lieu d'une louable émulation, vous aurez cette ambition effrénée, qui veut toujours monter plus haut, et s'élever sur les ruines de ses rivaux confondus ; au lieu d'une sage, d'une active industrie, vous n'aurez plus qu'une insatiable cupidité, dont rien ne pourra contenter les désirs ; au lieu des plaisirs honnêtes, vous n'aurez que cette volupté qui énerve à la fois l'âme et le corps, et que suivent trop souvent l'opprobre et la discorde.

On reproche au moraliste religieux de faire de l'homme un être insensible, une statue sans ressort et sans âme, parce qu'il l'invite à régler ses penchants : mais fut-il jamais une accusation plus étrange ? Quel moraliste a jamais pu défendre à l'homme de sentir, de désirer, d'aimer, d'agir ? Qui jamais a condamné les affections légitimes ; et s'est avisé de faire de l'homme un être passif, indifférent, plongé dans les langueurs de l'apathie ? L'Évangile lui-même, ce code de morale si parfait, ne fait que les épurer et les rendre plus utiles. Aimer Dieu, aimer les hommes, voilà toute la loi : or, de ce double amour, comme de leur source, découlent toutes les affections, tous les devoirs naturels, domestiques et civils, qui perfectionnent les hommes et les rendent plus heureux. Quelle loi fut jamais plus sévère contre le serviteur inutile, contre le riche indolent, contre la paresse et l'oisiveté ? Vous ne profanez pas les dons que le ciel vous a faits : ce n'est pas assez, vous devez les faire valoir ; vous n'opprimez pas le pauvre, vous ne retenez pas le bien d'autrui : ce n'est pas assez, si vous êtes pourvu des biens de la fortune, vous devez savoir les répandre dans le sein de l'indigence. Et qui vous empêche de suivre les sentiments nobles et généreux ? Etes-vous épris de l'amour des lettres et des arts ? tout ce qui vous est commandé, c'est de ne pas leur sacrifier des devoirs plus sacrés, et de ne pas en abuser pour prêter des charmes à des vices déjà trop funestes. Avez-vous un amour ardent pour la patrie ? qui vous em-

pèche de vous livrer à des travaux , ou de former des entreprises utiles à la prospérité publique ? Etes-vous vivement affecté des maux de l'humanité ? qui vous empêche de vous vouer au soulagement des malheureux , et de mériter le titre de père des infortunés ? En un mot , pour que tout soit dans l'ordre , que les penchans soient réglés par la raison ; c'est alors qu'ils seront utiles , et qu'ils n'auront jamais une activité funeste. Ce n'est pas détruire le cours d'un fleuve , que de l'environner de digues puissantes.

Est-on de bonne foi , quand on accuse le moraliste de n'être qu'un imprudent déclamateur en s'élevant contre les passions ? Faut-il donc que nous fassions l'apologie de ces penchans vicieux et déréglés , source de tous les maux qui désolent les familles et la société ? Faut-il que les chaires de l'austère vérité ne soient plus que des tribunes vouées à la défense de toutes les inclinations qui ne connaissent ni frein ni mesure ? Quoi ! au gré des novateurs , n'y a-t-il pas sur la terre assez d'orgueil et d'insolence , assez de cupidité et de bassesse , assez d'envie et de noirceur , assez de vengeance et de férocité , assez de volupté et de scandales ? Pour augmenter le jeu de ces passions dont ils se font les apôtres complaisants , il faudra , loin de les combattre , dire au poète de ne chanter que la mollesse et l'impiété ; au peintre , de ne tracer que l'image de la volupté ; au jeune homme , de porter l'amour du jeu jusqu'à la frénésie ; à la mère de famille , d'engloutir dans la folie de ses dépenses les espérances de ses enfans ; à l'homme de négoce , d'exposer sa fortune et celle de tant d'autres par des spéculations folles , où il n'entre que de l'avidité et point de prévoyance ; aux parents , de faire des arts les plus frivoles l'occupation la plus sacrée de leurs enfans. Messieurs , ce sont là , je crois , des excès ; et si nous voulons y mettre un frein , on nous accusera de vouloir anéantir l'homme et ses facultés ! Fut-il jamais accusation plus étrange ?

Que signifie l'éloge qu'on a fait des passions fortes ; en les présentant comme la source de ce qu'il y a de beau et de grand parmi les hommes ? Quand on tient un pareil langage, peut-on se flatter de bien s'entendre soi-même ? En effet, un goût très-ardent et comme exclusif pour certains objets, un cœur susceptible d'impressions vives et durables, un esprit capable de réflexions profondes ou de soudaines illuminations, une âme ferme, inébranlable dans ses pensées et dans ses desseins : voilà bien, je crois, ce que l'on trouve dans ceux qu'on suppose animés de fortes passions. Mais qui ne voit que ces dispositions naturelles, si elles ne sont bien dirigées, si elles ne tournent à un but louable et utile, peuvent entraîner les désordres les plus monstrueux, qu'elles peuvent faire des hommes ou grands par leurs crimes ou grands par leurs vertus ? Avec ces qualités extraordinaires de l'esprit et du cœur, vous pourrez avoir des Aristide, des Trajan, des Louis IX, des Henri IV, des Turenne, des Bossuet, des Fénelon ; mais si l'amour de la fausse gloire, si de funestes exemples, si la flatterie, si des circonstances malheureuses donnent à ces penchants une direction funeste, vous aurez des Catilina, des Néron, des Mahomet, des Cromwel, des novateurs audacieux, des poètes infâmes, des sophistes dangereux. Voyez ce fleuve qui roule tranquillement ses eaux ; il répand sur ses bords la vie et la fraîcheur, et l'on peut, par mille canaux divers, étendre de toutes parts ses influences salutaires ; mais, s'il vient à se déborder, il porte au loin le ravage et la désolation.

Que signifie encore ce conseil que nous donne un des chefs de l'école moderne, quand il nous dit : « Que vos » passions soient toutes à l'unisson ; établissez entre elles » une juste harmonie, et n'en appréhendez point les désordres ? » Mettez, dites-vous, vos passions à l'unisson ; mais voudriez-vous bien nous apprendre l'infailliable secret d'exécuter un si admirable dessein ? Ne dirait-on pas que

l'on peut accorder les passions de l'âme comme les cordes d'un instrument, et qu'elles sont aussi dociles au commandement de l'âme, que la harpe sous les doigts du musicien ? Si les passions qui se balancent sont d'une égale force, il en résultera un état d'équilibre et d'inaction. Supposez l'homme également combattu par l'amour et la haine, par l'ostentation et l'avarice, par l'audace et la pusillanimité, par le désir de la gloire et l'intérêt personnel ; vous aurez le plus irrésolu et le plus nul de tous les êtres. Voulez-vous que l'une de ces passions soit plus forte, qu'elle soit dominante, et qu'elle mette en jeu toutes les autres ? que devient l'harmonie prétendue ? Si les passions sont fortes, n'est-il pas à craindre qu'elles ne soient dérégées ? Dès lors elles se disputeront toutes à l'envi la possession de l'homme. Le cœur ne sera plus qu'une arène de gladiateurs, ou, pour parler avec les livres saints (1), qu'une mer bouillonnante dont les flots se heurtent, se brisent avec fureur. Qu'il est bien plus sage d'avertir l'homme de veiller sur ses penchans, et de les combattre avec courage, pour en prévenir ou en réprimer les excès ! Les passions sont les maladies de l'âme ; et celui qui, pour en arrêter les pernicieux effets, nous propose sérieusement de les mettre en harmonie, ressemble à l'empirique, qui, pour la conservation de la santé, nous conseillerait de mettre à l'unisson toutes les maladies du corps.

Revenons donc, Messieurs, à la saine doctrine que dicte la raison, que la religion enseigne à tous ; c'est que nous avons en Dieu un maître dont la volonté doit être la règle de la nôtre : le bien, c'est d'y obéir ; le mal, c'est d'y résister. Loin de nous tous ces docteurs de mensonge, qui voient dans les passions le bien suprême, et qui nous invitent à nous y livrer, plutôt qu'à lutter contre elles

(1) Isaïe. LVII. 20.

pour les soumettre à la raison. J'aurais pu vous intéresser à la cause que je défends, par la crainte même de voir les passions devenir le fléau de la société et la ruine du corps ; vous dire que l'intempérance avec ses excès, l'ambition avec ses inquiétudes, la colère avec ses fureurs, la jalousie avec son ver rongeur, altèrent, détruisent les tempéraments les plus robustes, conduisent à des langueurs funestes, hâtent les infirmités et la mort ; et sans doute que les faits viendraient à l'appui de ces assertions. Mais j'ai mieux aimé envisager les choses sous un point de vue plus élevé et plus digne d'une créature raisonnable. Oui, la grandeur, l'héroïsme, c'est bien moins de suivre ses penchans, que de les sacrifier au devoir. Je consens à ne pas me prévaloir ici des maximes du christianisme, qui me donneraient tant d'avantage : j'en appelle à ces sentimens d'ordre et de vertu répandus chez tous les hommes. Tous ont senti que le plus beau triomphe est celui que l'on remporte sur soi-même, sur l'amour du plaisir, sur ses ressentimens, sur la cupidité. Le féroce Marius, ne pouvant se résoudre à quitter le pouvoir suprême, est-il plus grand que le modeste dictateur qui fait taire l'ambition pour retourner à la charrue ? Coriolan, marchant à Rome, à la tête des ennemis de sa patrie, est-il aussi grand que cet Aristide, qui, partant pour son exil, fait des vœux pour la ville ingrate qui le condamne ? Le guerrier, qui n'écoute qu'une intempérance fougueuse, vaut-il le héros qui respecte la vertu de sa captive ? Oui, nous sentons tous qu'il est plus beau de faire passer avant tout le devoir, lors même que nous aurions la faiblesse de l'immoler à la passion. Le grand Condé « avait pour » maxime, dit Bossuet, (écoutez, c'est la maxime qui fait » les grands hommes) que, dans les grandes actions, il » faut songer uniquement à bien faire, et laisser venir la » gloire après la vertu. »

LIBRE ARBITRE.

www.libtool.com.cn

TELLE est la destinée de la vérité sur la terre : si elle a des amis sincères, qui la défendent avec courage, elle a aussi des ennemis ardents, qui la combattent avec acharnement ; sa lumière, en même temps qu'elle charme les esprits dociles, irrite les esprits superbes. Le propre de la vérité, c'est de combattre tous les vices et toutes les erreurs ; et dès lors faut-il s'étonner qu'on voie s'armer contre elle toutes les passions et tous les préjugés ? C'est un talent bien déplorable, que celui que nous avons tous plus ou moins, de répandre des ténèbres sur les choses les plus claires, de nous embarrasser nous-mêmes dans nos propres subtilités, et de réussir plus d'une fois à donner un faux jour de vraisemblance aux paradoxes les plus révoltants. Il y a longtemps que Cicéron a dit, qu'il n'est point d'absurdité qui n'ait eu ses défenseurs, même parmi des esprits non vulgaires. Ces réflexions, Messieurs, se sont présentées naturellement à nous, au sujet de la discussion que nous allons entamer sur le libre arbitre. Oui, s'il est une doctrine simple, lumineuse, dont le sentiment soit universellement, profondément répandu dans le genre humain, c'est qu'il y a en nous un principe actif, capable de délibérer, de choisir, de se déterminer ; c'est que nous ne sommes ni des machines soumises à des impulsions purement mécaniques, ni des plantes qui végètent d'après des lois purement physiques, ni des animaux conduits par un instinct aveugle qui les maîtrise et les entraîne. Toutefois, je ne sais si l'étude de la philosophie présente une question plus obscurcie des nuages du sophisme, que celle de la liberté de l'âme humaine.

Tout ce que la dialectique peut avoir de plus embarrassant et de plus subtil a été mis en œuvre pour le combattre. Ici la corruption du cœur est venue se joindre à l'égarement de l'esprit ; et le fatalisme, tout odieux, tout funeste qu'il est, n'a pas laissé d'avoir des sectateurs dans tous les siècles. Il est si commode de penser que les passions nous entraînent avec une force irrésistible, que nos actions dépendent uniquement de nos organes, qu'un inflexible destin fait nos vices comme nos vertus ! Avec cette doctrine, on pourra bien étaler dans ses discours la morale la plus rigide, parce qu'en même temps, par elle, la conscience s'endort dans le vice, la volupté n'est plus troublée dans ses plaisirs, et le crime même peut vivre dans le calme de l'innocence.

En venant aujourd'hui, Messieurs, venger la liberté de nos âmes des attaques des sophistes anciens et modernes, n'allons pas nous méprendre sur le véritable objet de la discussion : il s'agit de bien s'entendre, pour ne pas s'engager dans des disputes interminables. Sans doute on ne prétend pas que dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, dans tous ses mouvements, l'homme soit à l'abri de toute nécessité. Que de mouvements dans ses organes, dont il n'est pas le maître ! que d'impressions faites sur les sens, que de sensations qui en sont la suite ! que de pensées irréfléchies que souvent nous éprouvons malgré nous-mêmes ! On sait bien aussi qu'il est des choses, qui d'ailleurs nous sont agréables, auxquelles nous acquiesçons sans contrainte, sans violence, et qui néanmoins ne sont pas libres. Ainsi l'amour de nous-mêmes, le désir de notre bonheur est bien ce qui est le plus conforme à notre volonté ; et c'est pourtant ce qu'il y a de moins libre. C'est Bossuet, qui, au commencement de son traité sur le *Libre Arbitre*, fixe l'état de la question par les paroles suivantes : « La question est de savoir s'il y a des choses » qui sont tellement en notre pouvoir et à la liberté de

» notre choix, que nous puissions ou les choisir ou ne les choisir pas. » Ainsi la liberté, c'est la faculté de se déterminer par son propre choix.

Ici nous avons des preuves de tous genres : preuves directes, tirées du sentiment, de la raison, de la foi du genre humain ; preuves indirectes, tirées des absurdités mêmes du sentiment contraire. Notre dessein est de vous les exposer. Nous aurons soin, en les développant, de combattre les difficultés à mesure qu'elles se présenteront. S'il en était parmi vous qui fussent arrivés dans cette assemblée avec des préventions contre la liberté de leur âme, j'espère qu'ils en feront un noble usage, en se rendant, par une conviction réfléchie, aux preuves qui l'établissent.

Tout me dit que notre esprit a la faculté de délibérer et d'agir par choix, qu'il est l'arbitre de ses déterminations ; en un mot, qu'il est libre.

Et d'abord j'en appelle au sentiment, ce témoignage intérieur qui nous avertit de ce qui se passe en nous. Si nous voulons un moment nous replier sur nous-mêmes, nous découvrirons que notre âme se connaît, qu'elle se voit, se sent elle-même ; elle a la conscience de ses pensées, de ses facultés, de ses opérations ; elle est avertie de son état, de ce qu'elle éprouve, de ce qu'elle est, par un sentiment vif et profond dont elle ne peut se défendre. Or que chacun de nous s'écoute et se consulte, et il sentira qu'il est libre, comme il sent qu'il pense et qu'il existe. Oui, chacun de nous sent très-vivement et très-nettement, du moins dans une foule de circonstances, qu'il a le pouvoir de parler ou de se taire, de marcher ou de rester immobile, de garder un secret ou de le révéler, d'assister un indigent ou de le délaisser, d'agir ou de ne pas agir. Et si cette liberté est une chimère, comment puis-je la sentir de cette manière ? Ce qui n'est pas, ce

qui n'est qu'un néant, peut-on le sentir aussi positivement que ce qui est très-réel ?

Voulons-nous la sentir vivement cette liberté ? faisons-en l'épreuve dans une de ces choses parfaitement indifférentes, où aucune raison ne nous penche plutôt d'un côté que d'un autre. Je me résous, je le suppose, à lever mon bras, à le remuer : que je le porte à gauche, que je le porte à droite, voilà ce qui m'est très-indifférent ; je puis exécuter l'un et l'autre mouvement avec une égale facilité. En le remuant ainsi à mon gré, je puis bien sentir le plaisir d'exercer ma liberté : mais que je le porte d'un côté ou d'un autre, en vérité le plaisir est égal ; et plus je considère sérieusement et profondément pourquoi je commence à le porter à droite, plus je sens clairement que c'est ma volonté seule qui m'y détermine par son activité propre, et par ce pouvoir de choisir qui la constitue. Qui, je suis ici tellement maître de mes mouvements, que je puis annoncer d'avance ce que je ferai à ce sujet : je puis m'engager à faire trouver vraie ou fausse toute conjecture qu'on pourrait se permettre à cet égard. Ainsi, si l'on conjecture que, dans un moment, je lèverai mon bras, je ne craindrai pas de m'engager à le tenir immobile ; même il suffirait qu'on me crût obligé à un mouvement déterminé, pour que j'exécutasse le mouvement contraire : tant le pouvoir que j'ai de choisir est véritable ! Sans doute l'homme est libre aussi dans des choses bien autrement importantes que le mouvement du bras ; mais je n'ai d'abord besoin que de ce seul exemple, pour faire voir que l'homme n'est pas une machine, et pour renverser ainsi le fatalisme.

Viendra-t-on nous dire que ce sentiment intime de notre liberté pourrait bien n'être qu'une illusion ; que peut-être nous sommes déterminés nécessairement par des impulsions réelles, mais insensibles, et que nous sommes affectés comme si nous étions libres, encore que

nous ne le soyons pas ? C'est-à-dire, qu'on veut combattre un fait par une possibilité, une réalité par une supposition toute imaginaire, le sentiment positif de la liberté par une dénégation toute gratuite de ce sentiment. Quoi ! je sens que j'ai le pouvoir de parler ou de me taire ; j'ai un sentiment aussi profond, aussi lumineux de ma liberté que de ma pensée, et vous voulez traiter d'illusion ce que je sens d'une manière si claire, si réelle ! Que n'appellez-vous également chimérique le sentiment de votre existence ? Avec de tels raisonnements, tout est renversé ; plus de moyen de distinguer le bon sens de la folie, le mensonge de la vérité. Vous aurez beau me parler de sentiment intérieur, de conscience, de lumière, d'impression de vérité, je vous dirai que ce sont là peut-être des illusions. Vous viendrez me raconter, je le suppose, qu'un jour, sur les bords de la Seine, aux environs de cette capitale, vous fûtes surpris par un orage épouvantable : je vous ferai observer que peut-être tout cela ne s'est passé que dans votre cerveau, dans votre imagination, et que ce n'est pas la première fois qu'on prend des fantômes pour des réalités. Vous me direz que vous jouissiez pleinement de vos sens et de vos facultés, que vous avez parfaitement vu et senti la pluie qui vous pénétrait de toutes parts ; je vous répondrai que vous avez cru sentir, et que vous ne sentiez pas ; que vous étiez affecté comme si le ciel était pluvieux, encore qu'il fût très-serein. Oui, avec cette manie de combattre ce que notre sentiment intérieur a de plus clair et de plus vif, on nous conduirait à douter même de notre pensée et de notre existence ; car enfin nous ne savons que nous pensons et que nous existons, que parce que nous nous sentons penser et exister.

Je le veux, il est des choses dans lesquelles nous sommes entraînés par une secrète nécessité ; mais alors nous le sentons très-bien. Ainsi l'homme s'aime lui-même d'un amour qui lui est très-agréable sans doute,

mais nécessaire ; il n'est pas en notre pouvoir de ne pas nous aimer. Nous pouvons bien éprouver quelquefois le désir de voyager pour nous instruire, comme nous éprouvons le désir d'être heureux ; mais voyez la différence : nous ne songeons pas seulement que nous puissions nous empêcher de vouloir être heureux, et nous sentons clairement que nous pouvons nous empêcher d'entreprendre un voyage ; nous délibérons, nous consultons en nous-mêmes si nous devons l'entreprendre, mais nous ne mettons jamais en délibération si nous voudrions être heureux : ce qui montre, dit Bossuet à ce sujet, que, si nous sentons que nous sommes nécessairement déterminés par notre nature même à désirer d'être heureux, nous sentons aussi que nous sommes libres de choisir les moyens de l'être.

A tous ces raisonneurs subtils, qui, par leurs sophismes, veulent combattre le sentiment de notre liberté, nous pouvons faire quelques réflexions bien simples, et pourtant bien embarrassantes pour eux. Nous leur dirons : Vous traitez d'illusion le sentiment de ma liberté, et vous voulez le combattre par les arguments de je ne sais quelle métaphysique ; mais prenez garde : tous vos raisonnements seront inutiles pour moi, si je n'en connais pas la vérité. Je ne puis la connaître que par un sentiment de lumière intérieure qui m'avertisse de sa présence ; car la vérité n'existe pour moi, que par le sentiment que j'en ai ; mais, si je ne dois pas croire au sentiment de ma conscience, qui me dit que je suis libre, pourquoi voulez-vous que je croie au sentiment de ma conscience, quand elle me dira que vous avez raison ? Si je ne dois pas ajouter foi au sentiment de ma liberté, pourquoi devrais-je ajouter foi au sentiment de la vérité de vos raisonnements ? Croyez-vous donc que je sentirai plus clairement la force de vos raisons, que je ne sens ma liberté ? Vous voilà enlacés dans vos propres filets. Co

n'est pas tout : vous m'accusez de céder trop facilement à des apparences, d'être crédule ; vous voulez me désabuser ; en conséquence, vous étalez votre système de fatalisme, vous l'exposez dans toutes ses parties, vous voulez me convaincre de la solidité de vos idées et de la faiblesse des miennes : mais vous croyez donc que je suis capable d'examiner, de peser mes pensées et les vôtres, de délibérer, de choisir, de me décider enfin pour ou contre votre doctrine ? Mais ce pouvoir, qu'est-ce autre chose que l'exercice même de ma liberté ? Voilà donc comment, pour me prouver et me convaincre que je ne suis pas libre, vous êtes obligés de supposer que je le suis.

Cette dernière considération nous mène à la seconde preuve, que va fournir l'évidence du raisonnement.

Que la liberté soit possible, c'est une chose incontestable : tous les hommes en ont l'idée, et toutes les langues ont des mots et des façons de parler très-claires et très-précises pour l'expliquer ; tous distinguent ce qui est en notre pouvoir, ce qui est remis à notre choix, de ce qui ne l'est pas ; et ceux qui nient la liberté ne disent pas qu'ils n'entendent pas ce mot, mais ils disent que la chose que l'on veut signifier par là n'existe pas (1). Et pourquoi Dieu n'aurait-il pu donner à l'homme cette faculté de choisir entre les objets divers, et de se déterminer par une activité propre, personnelle, inhérente à sa nature ? Si Dieu a pu nous communiquer quelque chose de son être, en nous donnant l'existence ; quelque chose de son intelligence infinie, en nous donnant la raison ; quelque chose de sa puissance créatrice, en nous donnant le pouvoir de créer en quelque sorte dans la matière tant de formes nouvelles, et d'inventer tant de moyens d'embellir, de perfectionner la nature elle-même ; pourquoi n'au-

(1) Bossuet, *Traité du libre Arbitre*, chap. II.

rait-il pas pu nous rendre participants de sa souveraine liberté, dans ce degré de subordination et d'imperfection qui convient à la créature ? Et que nous dit ici la raison éclairée par l'expérience ? C'est qu'il n'y a aucun motif déterminant, aucun bien particulier, aucun penchant naturel, qui nous entraîne irrésistiblement ; qu'ainsi nous pouvons faire un choix par l'activité même de notre libre arbitre.

Sans doute l'homme agit par un motif qui le détermine ; c'est par là qu'il est intelligent et raisonnable. Mais ce motif est-il nécessitant, irrésistible ? voilà le point décisif de la question. S'il l'était, pourquoi donc, avant que d'y céder, a-t-on réfléchi, délibéré ? On ne s'avise pas de mettre en délibération si l'on mourra un jour, ou si l'on verra la lumière en ouvrant les yeux ; en cela, on se laisse emporter au cours inévitable des choses ; mais, à l'égard des raisons qui se présentent pour agir ou pour n'agir pas, nous sentons que nous devons les peser, parce que nous voulons agir par choix.

Quel aveuglement, de faire de l'homme un être purement passif sous les coups de la nécessité, de vouloir expliquer ses déterminations, ses volontés, ses choix, par des impressions mécaniques ! Quel rapport y a-t-il entre un acte de ma volonté qui choisit, et le choc d'un corps mobile frappé par un autre ? Est-il au pouvoir de celui qui est frappé, de délibérer sur le mouvement reçu, de le modifier, de prendre une direction opposée à celle qui lui est imprimée ? L'âme, au contraire, se replie sur elle-même, réfléchit sur les impressions qu'elle éprouve, et déploie, comme il lui plaît, sa force et son activité. Que les deux bassins d'une balance soient dans un parfait équilibre, le poids qu'on met dans l'un des deux le fait pencher ; ce bassin ne peut résister au poids qui l'entraîne ; il n'est pas en son pouvoir de rester fixe comme il était, il est passif : mais notre âme est active, elle obéit

ou elle résiste, suivant sa volonté. Prenons garde de nous faire de fausses notions des motifs qui agissent sur notre âme. N'allons pas, abusés par l'imagination, nous figurer un *motif* comme un corps qui agit de tout son poids sur un autre corps. *Un motif, c'est une idée*, un sentiment, une considération qui s'éveille dans l'âme ; c'est quelque chose de spirituel. Une raison d'agir n'est pas l'action ; il y a loin des lumières de l'entendement aux résolutions de la volonté : et combien de fois, par une contradiction qui déceale la liberté, ne fait-on pas en pratique ce qu'on improuve en théorie ?

Maintenant, vous sentirez combien est vaine cette objection, que nos idées viennent des sens, nos déterminations de nos idées, et qu'ainsi tout se réduit à l'organisation physique. Je réponds qu'il n'en est pas de l'âme, substance active, délibérante, comme d'un instrument dont on pince les cordes ; qu'après que le jeu des muscles, des nerfs et des fibres a éveillé dans l'âme des sensations, et par elles des idées, l'âme a la faculté de les comparer, de les combiner, de les apprécier ; qu'ainsi elle est bien passive d'un côté comme un instrument de musique, si l'on veut, mais que, de l'autre, elle est active par sa nature même. Ici, ce qui nous fait illusion, c'est que, dans bien des choses, la nécessité se trouve à côté de la liberté, et que, par irréflection, on les confond ensemble : je vais m'expliquer. Les couleurs que je vois, les sons que j'entends, les odeurs qui m'affectent, les impressions extérieures que reçoivent mes organes, tout cela éveille dans mon âme des sensations dont je ne puis me défendre : en cela, je suis nécessité. Le sentiment de la faim ou de la soif qui me presse, de la joie ou de la douleur dont je suis pénétré, des désirs qui m'agitent, des mouvements indélibérés et rapides que j'éprouve : tout cela encore n'est pas libre, j'y consens. Mais vient le moment où finit la nécessité, et où la liberté commence. C'est sur ces

impressions mêmes que la liberté exerce son empire ; elle est leur souveraine, et non leur esclave ; les organes sont ses ministres, et non ses maîtres ; ils peuvent bien être rebelles, mais leur révolte ne détruit pas son autorité, ou plutôt elle la suppose. Nous savons parfaitement distinguer les impressions nécessaires, d'avec les choses dans lesquelles nous sommes libres ; certaines volontés irréflechies, d'avec celles qui sont de notre choix. Ainsi, au premier instant de la bataille, le guerrier le plus intrépide peut bien frémir d'une frayeur involontaire ; mais il sait ce que lui commandent le devoir et l'honneur, et il marche à l'ennemi avec un courage irréflechi. Au milieu d'un concert qui vous charme, vous avez bien le dessein de l'entendre jusqu'au bout : mais voilà que le souvenir d'un devoir à remplir frappe votre esprit ; vous réfléchissez, vous savez par choix sacrifier le plaisir au devoir. Qui ne sait pas démêler ces diverses affections, et distinguer en quel il est libre, en quoi il ne l'est pas ?

Sans doute nous aimons le bien en général ; nous le cherchons, nous le désirons comme le terme unique de nos espérances et comme l'objet de notre bonheur ; sans doute encore, si Dieu, le bien suprême, nous apparaissait, il nous entraînerait vers lui irrésistiblement, nous irions nous perdre dans cet océan de grandeur et de gloire. Le désir de connaître serait pleinement satisfait par la vue de Dieu, la vérité même ; le désir d'aimer serait rassasié par la possession de Dieu, la beauté suprême. C'est alors que, dans un état fixe de connaissance pleine et de bonheur parfait, nous ne serions plus libres. Mais sur la terre il n'en est pas ainsi ; nous ne voyons qu'à travers des nuages. Encore que la raison nous découvre que la vertu est le seul bien véritable, cependant nous ne sentons pas toujours un plaisir actuel en la suivant, elle exige souvent des sacrifices pénibles à la nature ; encore que les plaisirs soient faux et trompeurs, ils ont néanmoins

des charmes, des attraits sensibles qui captivent ; encore que, dans bien des points, la vérité se montre à nous d'une manière très-lumineuse, toutefois elle est souvent enveloppée de quelques ombres. Ainsi, il reste toujours quelque chose à désirer à notre intelligence comme à notre volonté ; aucun bien particulier ne nous entraîne nécessairement : et voilà pourquoi nous ne cessons de consulter, de délibérer, de choisir, ce qui constitue l'essence de la liberté.

Sans doute le tempérament, les penchants naturels, l'habitude, exercent sur nous un certain empire ; mais gardons-nous de le croire absolu, et sachons réduire son influence à sa juste valeur. Ainsi, que par un effet de leur organisation, les uns soient plus enclins au plaisir, à la paresse, à la colère, je le veux, que nous naissions avec certaines dispositions, certaines qualités plus particulières, qui doivent faire comme le fond de la trempe de notre esprit et de notre caractère, je le veux aussi ; que de longues habitudes aient laissé dans nos âmes des impressions très-difficiles à détruire, ce qui a donné lieu à cette façon de parler, que l'habitude est une seconde nature, j'y consens encore. Qu'on voie des esprits, d'ailleurs pleins de raison, tourmentés, sur quelques points, d'imaginations bizarres dont ils ne sont pas les maîtres, comme on le raconte de Malebranche et de Pascal ; qu'on voie des hommes possédés de la manie de se croire des animaux dans certains intervalles, entraînés machinalement à imiter leurs cris ou à partager leur nourriture : je ne prétends pas trouver la liberté dans les maniaques et les insensés, il s'agit en ce moment de l'homme raisonnable et jouissant de toutes ses facultés. Alors, loin de nous la pensée que le tempérament, le penchant, l'habitude, sont irrésistibles ; ils peuvent affaiblir la liberté, et non l'anéantir : bientôt je ferai sentir les conséquences affreuses de la fatalité. Disons ici que l'éducation, le bon

exemple, la raison, la religion surtout, peuvent rendre l'homme vainqueur de toute la violence des inclinations et de l'habitude. Ce n'est pas ici le lieu de dire tous les prodiges que peut opérer en ce genre la religion avec ses promesses et ses menaces, avec tous les secours divins dont elle est la dispensatrice ; je me contente de rappeler que, chez les anciens et les modernes, mille exemples attestent hautement combien l'âme conserve d'empire au milieu des impressions qui peuvent la solliciter au mal. Qu'un arbre soit penché d'un côté, on ne le verra pas se redresser de lui-même ; une pierre qui tombe du haut des airs ne remonte pas dans l'atmosphère ; le fleuve ne recule pas vers sa source : ici tout est soumis à des lois mécaniques. Rien de semblable dans l'homme ; s'il n'est pas indépendant des causes physiques, il n'est pas entraîné par elles ; il est animé d'un principe d'activité, d'une force de raison et de volonté, qui s'élèvent au-dessus de tous les attraits et de tous les obstacles. Combien de fois, malgré toutes les impressions des plus longues habitudes, n'a-t-on pas vu des voluptueux sortir enfin de leur mollesse, devenir laborieux et tempérants ! Comme le changement prodigieux, opéré dans leur conduite, faisait éclater merveilleusement leur liberté, et l'empire de leur âme sur leurs organes ! Augustin était né avec un esprit ardent, un cœur naturellement tendre ; longtemps il est livré à de monstrueuses erreurs, il est plongé dans les plaisirs des sens : enfin des pensées plus sérieuses commencent à le faire rougir de ses désordres ; il combat, il triomphe des habitudes de l'orgueil et de la volupté ; il est rendu à la vertu, et par elle à la véritable liberté. Voulez-vous un exemple mémorable de ce que peuvent la réflexion et la religion sur la nature la plus rebelle ? rappelez-vous l'immortel élève de l'immortel Fénelon. Colère, impétueux, effréné dans tous ses désirs, plein de caprices et de saillies bizarres, le duc de Bourgogne livré à lui-

même, ou dirigé par des mains inhabiles, aurait pu être un monstre de vices et de cruauté; et voilà que de douces insinuations, des exemples plus touchants encore que les leçons, et surtout l'empire que la religion prend insensiblement sur son cœur, tempèrent, adoucissent ce caractère presque féroce, et développent dans le jeune prince des qualités qui semblaient préparer pour la France de longs jours de gloire et de prospérité. Ainsi, Messieurs, la raison me dit qu'il n'est point de motif, point de bien particulier, point d'inclination naturelle, qui entraîne irrésistiblement; qu'ainsi l'homme est libre avant d'agir, puisqu'il peut choisir; et libre dans l'action, puisqu'elle est de son choix.

Enfin, consultons la foi du genre humain. S'il était question des secrets de la nature, des sciences appelées exactes, de la connaissance physique du globe et du monde planétaire; en un mot, de ce qui suppose une vaste capacité ou de savantes recherches, sans doute ce n'est pas l'opinion commune des peuples qu'il faudrait prendre pour arbitre et pour règle de la nôtre; mais dans les choses qui se font sentir à tous, qui se lient à la conduite ordinaire de la vie, qui sont la règle universelle des actions et des jugements de tous les hommes, on ne peut qu'être frappé de la conviction universelle, constante, imperturbable des nations et des siècles. Comment ne pas y voir un de ces sentiments que la nature inspire, et qui tiennent au fond même de l'être raisonnable? Si, dans bien des points, les savants eux-mêmes sont peuple par leurs préjugés, le peuple à son tour, sur bien des objets, est vrai philosophe. Entre les esprits les plus sublimes et nous, il est beaucoup de choses communes; il faut qu'entre leurs pensées et les nôtres il existe un lien de communication : sans cela, comment pourraient-ils se faire entendre? Ce lien, c'est le sens commun; et dans ce qui est du ressort du sentiment, du

sens commun, j'avoue que je suis toujours frappé de l'autorité du genre humain. Or, quelle a été sa croyance sur le libre arbitre? Il est aisé de s'en instruire. Si les hommes sont libres, il est naturel qu'ils délibèrent avant d'agir; qu'ils portent leurs pensées dans l'avenir; que, dans leur prévoyance, ils se ménagent des ressources; et se décident enfin pour le parti qu'ils croient le plus sage. Or, voilà ce qu'ils ont fait dans tous les temps; si bien que ceux qui ont agi sans réflexion, ont été traités d'esprits légers, ou bien ont passé pour des téméraires et des insensés. Si nous sommes libres, il est naturel d'exhorter les hommes à fuir le vice, à pratiquer la vertu, à sacrifier la passion au devoir, à mériter, par une conduite sans reproche la considération publique. Dans la doctrine de la liberté, tout cela est en notre pouvoir : aussi voit-on les sages, les hommes vertueux, les législateurs de tous les temps, tous ceux qui ont été amis de l'humanité, consacrer leurs travaux et leurs veilles à rendre les hommes meilleurs et plus heureux. Enfin, si nous sommes libres, il est naturel que la société nous impose des lois, qu'elle nous oblige de les suivre, qu'elle récompense ceux qui s'y montrent fidèles, et qu'elle punisse les infracteurs. Or, voilà ce que l'histoire nous atteste de toutes les sociétés civiles. Ce n'est pas tout; on a vu des philosophes systématiques s'élever contre la liberté, et la combattre dans leurs écrits : eh bien, dans la pratique, ils démentaient leur théorie; dans leurs actions, ils agissaient et se réglaient comme s'ils étaient libres. Ainsi, dans tous les temps et dans tous les lieux, les hommes ont présenté tous les phénomènes, tous les traits caractéristiques de la liberté; ils ont senti, parlé, agi, comme doivent le faire des êtres libres. Donc la liberté est un des attributs de la nature humaine.

Eh! Messieurs, si les passions, qui voudraient se satisfaire impunément et sans remords, n'étaient pas intéres-

sées à méconnaître la doctrine de la liberté de nos âmes, croyez bien qu'elle n'aurait pas d'ennemis. On peut bien disputer contre cette vérité, comme les Pyrrhoniens ont ridiculement disputé sur la vérité de leur propre existence, les sophismes peuvent l'obscurcir, mais non la détruire ; et toujours, entraîné par le sentiment d'une conviction profonde, on verra le genre humain parler, raisonner, agir comme il doit le faire, s'il jouit de la liberté.

Je passe aux preuves indirectes du libre arbitre, que je tire des absurdités mêmes et des conséquences affreuses du système contraire, du fatalisme.

SOUVENT, Messieurs, un moyen court et facile de juger un système, c'est de l'examiner dans ses conséquences immédiates. Avec de la souplesse dans l'esprit, et les subtiles ruses de la dialectique, le sophiste vient à bout de répandre une lueur de vérité sur les plus monstrueuses erreurs. Il peut être difficile de le suivre dans ses arguments compliqués, ou d'en faire voir le faux, lors même qu'on le sent très-bien. Alors voyez les suites nécessaires de la doctrine ; l'arbre se connaît par les fruits, et quand les conséquences sont absurdes, comment les principes seraient-ils vrais ? Appliquons cela au fatalisme. Si je vous disais crûment qu'il n'y a au fond ni vice ni vertu dans ce monde ; si je disais encore que le remords n'est qu'une chimère et le vain tourment des dupes, vous seriez révoltés de ces assertions ; (et dans un autre discours, nous avons fait voir combien en effet elles sont abominables) si j'ajoutais enfin qu'il n'y a pas de Dieu, vous seriez plus révoltés que jamais. Eh bien, voyons si ce ne sont pas les trois conséquences immédiates et inévitables du fatalisme ; et dès lors nous serons ramenés par la force des choses à la doctrine opposée, celle du libre arbitre.

Je soutiens d'abord que, dans le système du fatalisme,

il n'y a dans la réalité ni bien ni mal. Je m'adresse à ses défenseurs, et je leur dis : Les meurtres, les parricides, les empoisonnements, la calomnie avec ses noirceurs, la barbarie dans les pères, l'ingratitude dans les enfants, la perfidie dans les amis, la mauvaise foi dans le commerce de la vie, tout cela vous paraît-il un désordre ? voyez-vous là des crimes ? Au contraire, la probité, la reconnaissance, la justice dans le magistrat, le courage dans le guerrier, la bonté dans le riche, tout cela vous paraît-il dans l'ordre ? voyez-vous là des vertus ? Le mal est-il d'un côté, le bien est-il de l'autre ? Parlez ; si tout est égal à vos yeux, si vous ne voyez d'autre différence entre les bons et les méchants, que celle qui se trouve entre l'épervier vorace et la timide colombe ; si le parricide ou le dévouement filial ne sont pas plus pour vous, que la tempête furieuse ou qu'une douce rosée, quels sentiments sont donc les vôtres ? et cette doctrine n'est-elle pas si horrible à vos propres yeux, que vous n'oseriez la professer hautement ? Si, d'un côté, vous voyez des crimes, et de l'autre des vertus, vous êtes inconséquents : car enfin, suivant vous, fatalistes, tout existe nécessairement ; tout ce qui est, doit être ; rien de ce qui est, ne peut être autrement ; tout est enchaîné par les lois de l'irrésistible destin : dès lors tout est à sa place, tout est dans l'ordre ; dès lors aucune règle n'est violée, il n'est plus de désordre : car le désordre est la violation d'une règle qu'on doit suivre, et qu'on n'a pas suivie. Ainsi, que Néron, à la vue de Rome incendiée, chante l'embrasement de Troie ; ou que saint Louis rende la justice sous le chêne de Vincennes, l'un et l'autre ne font que remplir leur inévitable destinée ; l'un est juste par la même raison que l'autre est cruel, c'est-à-dire par le cours de l'immuable nécessité. Ainsi, que Titus soit les délices du genre humain, et que Caligula en soit l'effroi, ce sont deux anneaux également nécessaires de la chaîne des êtres ; l'un est de fer et l'autre d'or, si

l'on veut ; mais voilà tout : la différence de leur conduite n'était pas plus de leur choix, que la différence de ces deux métaux ne vient de leur volonté. Ainsi enfin, qu'un meurtrier soit cité devant les tribunaux, les mains encore teintes du sang de son semblable, il peut se dire innocent. Oui, dans le système du fatalisme, il a le droit de dire au magistrat : « J'ai tué mon semblable aussi nécessairement » que vous êtes le vengeur de sa mort ; chez moi comme » chez vous le tempérament fait tout, par l'impulsion de » l'irrésistible nature ; j'ai dû être le tigre qui dévore sa » proie, et vous avez dû être le chasseur qui le poursuit ; » vous êtes plus heureux que moi, mais je ne suis pas » plus coupable que vous. » Messieurs, si le magistrat était fataliste, il pourrait bien condamner l'assassin, mais il lui serait impossible de répliquer à sa harangue.

Le fataliste nous dira-t-il qu'il appelle vertu ce qui est utile, et vice ce qui est nuisible : encore que le premier, comme le second, soit nécessaire, et non l'effet d'un choix libre ? Mais s'il en est ainsi, lui dirais-je, si c'est là votre balance du juste et de l'injuste, du vice et de la vertu, renversez donc toutes les notions du bon sens et toutes les règles du langage reçues parmi les hommes : appelez vertueux le champ fertile qui se couvre de riches moissons, car cela est très-utile ; appelez criminel le torrent débordé qui ravage les campagnes, car cela est très-nuisible. Voyez, Messieurs, comme dans l'esprit de tous les hommes l'idée du crime se lie à celle de la liberté : le malade dans le délire de la fièvre, l'insensé dans un accès de sa folie, - auraient beau commettre des meurtres, on verrait bien là un malheur, mais non pas un crime : on pourrait bien les mettre hors d'état de nuire à leurs semblables ; mais quel code a jamais puni de mort celui dont le cerveau était aliéné, encore qu'il eût commis des actions nuisibles ? Pourquoi, Messieurs, devant les tribunaux, les forfaits réfléchis, combinés, préparés de loin,

sont-ils plus révoltants , plus odieux , que ceux qui sont commis dans un accès de colère et d'emportement , sinon parce qu'on voit dans les premiers plus de réflexion , plus de liberté ? Ainsi , ôtez à l'homme la liberté , admettez la fatalisme , dès lors plus de vice ni de vertu.

Une seconde conséquence , c'est que le remords est une chimère , et que le seul parti sage , c'est de l'étouffer. Le remords se compose de ce double sentiment , qu'on a dû éviter l'action qu'on a commise , et qu'on pouvait l'éviter. C'est alors qu'il s'élève dans l'homme un combat pénible entre la conscience qui accuse , et l'esprit obligé de se condamner lui-même. Mais , si vous ôtez à l'homme sa liberté , si le coupable n'avait pas le véritable pouvoir d'éviter le mal , quoi de plus insensé que de se le reprocher ! Qu'il soit responsable d'un vol , d'un meurtre , d'une calomnie volontaire ; que , sentant très-bien qu'il avait la liberté d'éviter ces crimes , il se les reproche , je le conçois ; mais s'il y a été irrésistiblement entraîné , si ces crimes étaient pour lui aussi inévitables que la maladie et la mort , il lui est tout aussi ridicule de se les reprocher , qu'il le serait au moribond de se reprocher son agonie. Remarquez , Messieurs , qu'on sait fort bien distinguer le remords , des autres sentiments pénibles qui peuvent nous affecter. On s'afflige d'un événement qui renverse nos projets ou notre fortune , on donne des regrets à la mort d'un parent ou d'un ami ; mais l'âme ne connaît de remords , que pour des fautes qu'elle a commises librement. Que , dans l'égarement de la fièvre qui le brûle , le malade insulte ou maltraite ceux qui lui prodiguent les plus tendres soins , ce n'est là qu'un effet purement machinal ; s'il vient un jour à l'apprendre , il pourra s'en affliger , mais non en concevoir du remords : jamais la conscience n'est troublée , que par des fautes qu'il était en son pouvoir d'éviter. Donc nous ôter la liberté , nous prêcher le fatalisme , c'est apprendre aux méchants à dormir en paix

au sein de leurs crimes ; c'est leur enlever la dernière ressource qui leur reste, celle du remords.

Une troisième conséquence, c'est qu'il n'y a pas de Dieu. En effet, la première idée qu'éveille dans l'âme le souvenir d'un Dieu, c'est bien sans doute celle d'un être qui est la sainteté même, qui ne saurait ni approuver ni commettre le crime : et dépouiller Dieu de sa sainteté, ou l'anéantir, c'est la même chose. Or, le fataliste est forcé de ne pas reconnaître Dieu, ou de le faire auteur de tout le mal qui souille la terre. Dans son système, le monde moral, comme le monde physique, se réglerait par des impulsions et des mouvements inévitables ; toutes les actions humaines, comme les phénomènes de la nature, ne seraient que le développement nécessaire de la direction primordiale imprimée aux esprits comme aux corps. Alors non-seulement Dieu permettrait le mal, comme provenant de l'abus de la liberté ; mais Dieu même en serait la véritable cause. Alors le crime de l'assassin, comme l'éruption du volcan qui couvre de ses laves brûlantes les lieux d'alentour, serait l'effet de la volonté divine : ainsi le mal ne viendrait pas de l'homme, mais de Dieu. Ah ! je le dirai sans craindre de blasphémer, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté du Dieu que j'adore ; s'il fallait admettre le fatalisme, croire que l'homme n'est pas libre, dès ce moment il faudrait prêcher l'athéisme comme la première de toutes les vérités. Si toutes ces conséquences nous épouvantent, revenons donc à la doctrine enseignée par la saine raison, comme par la religion ; revenons à la doctrine de la liberté de nos âmes.

Mais, dira-t-on, Dieu a tout prévu ; une chose qu'il a prévu devoir arriver, il faut bien qu'elle arrive : sa science est infailible ; il n'est pas en mon pouvoir de la faire trouver en défaut, en faisant le contraire de ce qu'elle a prévu. Comment donc concilier la liberté de l'homme avec la

prescience divine ? Messieurs, cette difficulté, qui est bien ancienne, est devenue banale, à force d'être répétée ; elle a je ne sais quelle apparence qui éblouit, mais au fond elle n'a rien de solide : je vais y répondre brièvement. La science qu'a Dieu des événements futurs ne change pas leur nature ; il connaît comme libre ce qui doit être libre, et comme nécessaire ce qui doit être nécessaire. Dieu savait d'avance, Messieurs, que vous et moi nous nous réunirions aujourd'hui dans ce temple, mais librement ; en sorte que, si en cela nous n'avions pas été libres, c'est alors que sa science aurait été trompée. Notre détermination à nous réunir n'a pas été l'effet de la prescience divine, elle en était l'objet : je ne me détermine pas à parler, précisément parce que Dieu l'a prévu ; mais Dieu l'a prévu, parce que je devais me déterminer : je vous vois réunis dans cette enceinte, parce que vous y êtes ; mais vous n'y êtes pas par la raison que je vous y vois, car quand même j'aurais les yeux fermés, vous y seriez également. On semble croire que la connaissance anticipée d'un événement en devient la cause ; mais c'est une erreur manifeste. Ainsi je prévois bien que, cette conférence finie, vous et moi allons quitter cette assemblée ; et cependant cette prévision ne nous imposera pas la nécessité de nous séparer. Quand l'astronome prédit une éclipse, est-ce sa prédiction qui la fait arriver ? Non, sans doute. L'éclipse n'arrive point parce qu'elle est annoncée dans nos almanachs ; mais elle y est annoncée, parce que, d'après les lois physiques, elle doit arriver. Il est bien infail-
libre que l'action prévue arrivera, mais il est infail-
libre qu'elle arrivera librement. S'il est certain que bientôt nous sortirons de ce lieu, il est certain que nous en sortirons très-librement. En un mot, nous faisons librement sous les yeux de Dieu, ce qu'il a prévu que nous ferions librement : donc sa prescience n'ôte rien à notre liberté, ou plutôt elle la suppose. Si ces explications ne dissipent

pas parfaitement tous les nuages dont la matière est enveloppée, s'il reste des obscurités sur l'accord de la liberté de l'homme avec la prescience de Dieu et son empire sur sa créature, c'est le cas de dire avec Bossuet : « Quand nous nous mettons à raisonner, nous devons poser comme indubitable que nous pouvons connaître très-certainement beaucoup de choses, dont toutefois nous n'entendons pas toutes les dépendances ni toutes les suites. C'est pourquoi la première règle de notre logique, c'est qu'il ne faut jamais abandonner les vérités une fois connues, quelque difficulté qui survienne, quand on veut les concilier; mais qu'il faut au contraire, pour ainsi parler, tenir fortement comme les deux bouts de la chaîne, quoiqu'on ne voie pas toujours le milieu par où l'enchaînement se continue (1). »

Ainsi, Messieurs, loin de nous le fatalisme, non moins redoutable par ses conséquences, que faux dans ses principes. Pour nous tranquilliser sur les suites qu'il entraîne, qu'on ne vienne pas nous vanter les vertus de quelques Stoïciens, les mœurs douces et paisibles de Spinoza, les actes de bienfaisance de quelques matérialistes modernes. Je réponds que, par une heureuse inconséquence, ils se sont montrés meilleurs que leurs systèmes; qu'ils n'ont pas dû leurs vertus à leur fatalisme; que, dans leur conduite, ils ont oublié leurs principes, pour agir comme s'ils étaient libres; que le sentiment a prévalu chez eux sur leur métaphysique; que leur opinion était si évidemment mauvaise, que, dans la pratique, ils étaient obligés de se dépouiller de ce qu'ils professaient en théorie : je réponds qu'il ne s'agit pas de savoir s'il a existé des fatalistes vertueux, mais s'ils l'ont été par suite de leur fatalisme; qu'un système qui, par un concours heureux de circonstances, a des suites

(1) *Traité du libre arbitre*, ch. iv, à la fin.

moins funestes pour quelques-uns de ses défenseurs, peut néanmoins être destructeur de toute morale, et que le prêcher, c'est se rendre coupable envers la société tout entière. Ah ! l'incrédulité moderne recueille avec complaisance tous les excès des chrétiens pour les faire retomber sur la religion ; par une logique aussi absurde qu'injuste, elle accuse le christianisme des vices qu'il condamne, des fureurs dont il a été quelquefois le prétexte, et par cela seul, ses accusations ne sont que des calomnies. Mais ce qui est une horrible vérité, c'est que le fatalisme conduit au sang-froid dans le crime ; qu'il apprend aux scélérats à mépriser les remords, en leur enseignant qu'ils ne sont pas plus coupables de leurs forfaits, que la plante vénéneuse n'est coupable des poisons qu'elle recèle. C'est bien le cas de répéter ces paroles d'un écrivain trop célèbre (1), qui trop souvent aurait pu se les appliquer à lui-même : « Fuyez ces hommes, qui, » sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les » cœurs de désolantes doctrines.... Renversant, détrui- » sant, foulant aux pieds tout ce que les hommes res- » pectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de » leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein » de leurs passions ; ils arrachent au fond des cœurs les » remords du crime, l'espoir de la vertu, et se vantent » encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. jamais, » disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. Je le » crois comme eux, et c'est, à mon avis, une preuve que » ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »

(1) J. J. Rousseau.

IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

www.libtool.com.cn

SI nous jetons nos regards sur le théâtre de ce monde, nous ne pouvons qu'être frappés de deux choses, et des travaux sans nombre dont l'homme se tourmente sous le soleil comme parle le Sage, et de la brièveté de ses fragiles destinées. Que de mouvements, que d'inquiétudes sur cette terre que nous habitons ! Ici ce sont des politiques qui poursuivent de vastes desseins dont ils se promettent de recueillir la gloire ; là, des savants qui s'enfoncent dans de pénibles recherches pour jouir enfin de leur propre renommée ; ailleurs, de hardis spéculateurs qui voudraient, par leurs combinaisons, enchaîner les caprices de la fortune, dans l'espoir de goûter un jour le repos au sein de l'abondance : partout ce sont des peuples entiers livrés à des agitations perpétuelles, vivant pour le commerce et les arts, et plaçant dans je ne sais quels biens qui leur échappent la suprême félicité. Ainsi tout roule dans un tourbillon perpétuel de projets, d'affaires et de plaisirs. Cependant que d'espérances trompées ! Tout ce qui occupe la scène du monde n'y brille qu'un instant ; ce qui vit aujourd'hui demain ne sera plus. La génération présente ira se perdre avec les générations passées : tout meurt, les empires comme les hommes ; et nous-mêmes, nous foulons tous les jours aux pieds cette terre qui doit être notre tombeau. Or, au milieu de ces vicissitudes perpétuelles de générations qui passent, de générations qui arrivent, n'est-il pas bien raisonnable de nous demander à nous-mêmes si tout finit avec le corps ? Ces

personnages qui se sont rendus illustres par leurs vertus, ces hommes célèbres dont la mémoire vit dans les annales des peuples, nos pères dont les ossements reposent parmi nous, ne sont-ils qu'une vile poussière ? Mon être tout entier sera-t-il renfermé sous la pierre du tombeau ! y a-t-il au delà de la vie dans laquelle j'existe, une vie toute nouvelle ? dois-je y trouver le malheur ou la félicité ? Messieurs, fut-il jamais une question plus digne de l'homme sensé ? et où est celui qui puisse en tout temps, en tout lieu, la bannir de sa pensée ?

Pascal a dit (1) : « L'immortalité de l'âme est une » chose qui nous importe si fort, et qui nous touche si » profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment » pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Tou- » tes nos actions, toutes nos pensées, doivent prendre des » routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éter- » nels à espérer, ou non, qu'il est impossible de faire une » démarche avec sens et jugement, qu'en la réglant par » la vue de ce point, qui doit être notre dernier objet. » C'est donc présenter à vos esprits ce qu'il y a de plus grand et de plus digne de leurs pensées, que de leur rappeler leur immortalité. Voyons ce que les seules lumières naturelles peuvent nous découvrir sur l'existence d'une vie future, où se trouvent des récompenses pour la vertu et des châtimens pour le vice. Les considérations puissantes que nous avons à exposer en sa faveur, nous les puiserons dans la connaissance approfondie et combinée de l'homme et de Dieu. Tel est le sujet de cette Conférence.

Si nous voulons descendre au fond de notre âme pour l'étudier et la connaître, nous trouverons dans sa nature même, dans ses sentiments, dans ses désirs, dans ses

(1) *Pensées*, art. 1.

croyances, les considérations les plus décisives en faveur de son immortalité.

Une première considération se tire d'abord de la nature même de l'âme; je veux dire de sa spiritualité. Nous voyons le corps de l'homme mourir, se décomposer, et sans être anéanti, devenir un je ne sais quoi qui n'a pas de nom. L'air, l'eau, le feu, tous les agents de la nature exercent sur lui leur empire comme sur une plante ou sur le corps d'un animal; mais, pour l'âme, elle est placée hors de la sphère des choses sensibles : pure et sans mélange, elle ne porte en elle aucun principe de corruption; simple, indivisible comme la pensée, il n'est pas d'élément, si actif et si subtil qu'on le suppose, qui puisse l'atteindre. Ce qui s'appelle mort, n'est qu'un dérangement de parties matérielles : mais l'âme n'a ni parties, ni figure, ni situation respective de parties entre elles; et si le corps peut perdre cet arrangement de parties distinctes, se déconcerter et mourir, l'âme, qui n'a rien de semblable dans sa manière d'exister, ne doit pas naturellement éprouver une semblable destruction. Oui, une fois que la distinction réelle du corps et de l'esprit est établie, une fois qu'il est reconnu que ce sont là deux substances différentes par leur nature et leurs propriétés, on conçoit très-bien comment la ruine de l'une n'entraîne pas la ruine de l'autre.

Et qu'on ne dise pas que, l'âme étant faite pour le corps, elle doit cesser d'être avec lui, et que sans doute, par la volonté divine, elle rentre alors dans le néant. Où prend-on cette pensée bizarre, que la durée de l'âme est bornée, dans les desseins du Créateur, au temps de sa société avec le corps? J'ose dire que tout réclame contre cette supposition. Le corps est sans doute moins parfait que l'âme : or, après que la mort a rompu leur union, le corps existe encore dans toutes ses parcelles; il change de figure; il subit bien des transformations, mais enfin il

n'est pas anéanti : et vous voulez que l'âme, la portion la plus noble de nous-mêmes, si supérieure au corps par ses facultés, rentre dans le néant ! Certes j'ai le droit de supposer que l'âme de l'homme n'est pas d'une condition pire qu'un atome de matière ; et si l'anéantissement du moindre atome est sans exemple dans l'univers depuis la création, ne suis-je pas fondé à croire que l'âme aussi est hors du danger d'être anéantie ! Voilà, dit Fénelon (1), le préjugé le plus raisonnable, le plus constant, le plus décisif ; c'est à nos adversaires à venir nous en déposséder par des preuves claires et décisives. La loi générale depuis la création, c'est qu'aucun être n'est anéanti ; et si Dieu a fait contre l'âme une exception à cette loi, c'est au matérialiste à nous fournir la preuve de cette volonté particulière du Créateur.

Qu'on ne dise pas non plus, que l'âme séparée du corps serait sans vie, privée de sentiment, dans un état de stupeur et de mort : sur quoi fonderait-on une telle pensée ? Il est vrai que, dans l'ordre actuel des choses, l'âme dépend, pour l'exercice de ses facultés, du service et du jeu des organes ; c'est par eux qu'elle reçoit mille sensations diverses, qui deviennent pour elle les riches matériaux d'une foule de connaissances : mais enfin ce n'est pas l'œil qui a le sentiment de la lumière, ni l'oreille celui du son ; ces organes sont le véhicule, et non le siège de nos sensations, les instruments, et non le principe de nos connaissances. Et qui nous a dit que l'âme ne pourrait pas un jour se passer de leur ministère, que Dieu n'était pas assez puissant pour opérer sans eux ce qu'il lui plaît d'opérer par eux dans le monde présent ? Voyez comme l'âme, même sur la terre, se dégage quelquefois des impressions des sens et de l'imagination ; comme elle sort du cercle borné des sensations et des expériences

: (1) *Lettres sur la Religion* ; lettre II, chap. II, n. 6.

particulières, pour s'élever jusqu'aux notions générales de justice, d'ordre, de beauté, de vérité. Voyez comme, par son activité propre, elle est capable des plus hautes spéculations, comme elle se retire de temps en temps en elle-même, dans une sorte de sanctuaire inaccessible au tumulte des choses sensibles, pour s'y nourrir de la contemplation de la seule vérité. Et que savez-vous si cet empire, cette indépendance ne doit pas encore s'accroître, lorsqu'elle sera débarrassée des liens du corps ? l'âme et le corps se repoussent naturellement par leurs qualités opposées : si quelque chose doit étonner, c'est que deux êtres si dissemblables se trouvent en concert d'opérations et dans une dépendance mutuelle : il ne fallait rien moins que la puissance divine pour les réunir. Après la mort, le corps est assujéti à des mouvements étrangers à l'action de l'âme, qui ne le gouverne plus : et l'âme, à son tour, vit de pensées et de connaissances étrangères à l'impression des organes. Les païens eux-mêmes avaient senti que cela devait être ; qu'à la mort, l'âme, brisant les chaînes de sa prison, s'envolerait plus éclairée et plus parfaite vers le céleste séjour. Dans son traité *de la Vieillesse*, Cicéron, après avoir rappelé la doctrine de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Cyrus mourant, observe que la nature nous a placés sous une tente dressée pour un temps, plutôt que dans une demeure fixe ; et il fait dire à Caton : « O heureux jour que celui où, sortant du limon de cette terre, je m'élèverai vers l'assemblée divine des esprits qui m'ont précédé (1) ! ».

Ainsi pour résumer cette première considération, par là même que notre âme est un être simple, la mort du corps, être composé, n'entraîne pas celle de l'âme, et tout nous porte à croire qu'elle n'est pas anéantie par une volonté positive du Créateur. Voilà comme sa spiritualité

(1) *De Senect.* n. 22, 23.

fournit une puissante considération en faveur de sa permanence après la mort corporelle.

Une seconde considération, je la tire de certains sentiments intimes de l'âme qui sont communs à tous les hommes. Oui, nous avons dans nous je ne sais quel présage et quel pressentiment d'une vie à venir. Pourquoi en effet cette envie secrète de nous survivre à nous-mêmes, d'éterniser notre nom dans la mémoire de nos semblables? Le villageois l'éprouve, comme le savant et comme le guerrier. Le savant veut aller à l'immortalité par ses ouvrages, le guerrier par ses exploits, et le villageois voudrait vivre du moins dans le souvenir de ses enfants : il s'afflige de l'idée que bientôt peut-être il sera oublié; il voudrait pouvoir attacher son nom au bâtiment qu'il achève, à l'arbre qu'il a planté, au terrain ingrat qu'il a su rendre fertile. Mais voyez surtout dans les hommes fameux cet amour immense de la célébrité, qui s'étend à la postérité la plus reculée, et se repaît de la pensée que leurs grandes et belles actions feront l'entretien de tous les âges. Pourquoi cela, s'ils n'étaient préoccupés de je ne sais quel espoir de jouir eux-mêmes de leur gloire dans les siècles futurs?

Dans tous les temps, on a préconisé, et avec raison, le dévouement de ceux qui savaient mourir pour leur patrie; et si l'âme est immortelle, je conçois très-bien comment on peut sacrifier la vie présente : mais, si tout se borne au tombeau, l'existence actuelle est le bien suprême. La vie est d'un prix infini, comparée au néant; vivre serait donc la souveraine loi; mourir pour ses semblables serait une inconséquence. Oui, l'homme n'affronte la mort, que parce qu'il y voit le passage à une seconde vie. Ici le sentiment entraîne la raison, même dans celui qui serait matérialiste d'opinion. En mourant pour votre pays, vous aspirez à la gloire, lui dirai-je; mais si, après la mort, vous n'êtes pas plus que la statue ou la toile peinte qui

pourra vous représenter, que vous importent les chants du poète, les éloges de l'orateur, ou les récits de l'histoire ? Caton qui n'était pas animé par ces motifs purs que le christianisme inspire, était de bonne foi quand il disait : « Je n'eusse jamais entrepris tant de travaux civils et militaires, si j'avais cru que ma gloire dût finir » avec ma vie... Mais je ne sais comment mon esprit s'élevait au-dessus de lui-même, semblait croire que c'était en sortant de cette vie qu'il commençait de vivre (1). » Voilà, Messieurs, comme cet amour de la gloire, dont les hommes célèbres étaient possédés, avait sa racine dans l'espoir secret d'une vie qui devait commencer à la mort.

Une troisième considération en faveur de l'immortalité de l'âme, je la puise dans ses désirs : je m'explique. Né sensible, l'homme désire le bonheur, et y tend comme vers son dernier terme ; et s'il ne le trouve pas sur la terre, ne faut-il pas qu'il le trouve dans une vie meilleure ? Donnons à ces idées le développement convenable. Je vous invite, Messieurs, à descendre au fond de vos cœurs, pour y écouter, dans le silence des sens et de l'imagination, la voix de la vérité ; et chacun de vous dira volontiers avec moi : Mon âme éprouve je ne sais quel désir d'être heureuse, que rien de terrestre ne peut satisfaire. Je cherche avec inquiétude quelque chose que les créatures ne peuvent me donner ; je cours après une ombre toujours poursuivie et toujours fugitive ; plus d'une fois je soupire malgré moi de dégoût et d'ennui, je voudrais un plaisir pur, fixe, permanent ; je comprends que le bonheur se trouve dans un cœur dont tous les désirs sont remplis. Mais ce repos, où le trouver ? quel est le mortel qui jamais l'a goûté sur la terre ? qu'il vienne donc nous en révéler le secret ! Au milieu de ses palais

(1) Cic. de Senect. n. 23.

superbes, de ses jardins délicieux, de la richesse de ses trésors, de l'éclat de sa gloire, de l'abondance des plaisirs, Salomon avoue qu'il n'est pas heureux : et pourquoi ne l'est-il pas ? C'est que son oreille ne se rassasie jamais d'entendre, ni son œil de voir, ni son cœur de désirer (1). Alexandre a conquis l'univers, la terre s'est tue devant lui : hé bien, Alexandre est plutôt fatigué que rassasié de gloire ; il soupire, il pleure au milieu des trophées du monde vaincu (2). Tibère, dégoûté de la puissance, va se renfermer dans l'île de Caprée ; il cherche dans le raffinement de la débauche ce qu'il n'a pu trouver dans la grandeur : Tibère sera trompé, le bonheur n'habitera point avec lui dans le séjour de ses infamies ; il sentira sa misère, et sera forcé d'en faire l'aveu devant le monde entier (3). Quels exemples mémorables du néant des choses humaines, et de leur insuffisance pour nous rendre heureux ! Je les ai rappelés pour vous faire sentir quelle est l'avidité du cœur humain, et comment sur la terre il se voit frustré de ses espérances.

Maintenant je me replie sur moi-même, et je me dis : Je désire d'être heureux ; c'est le besoin le plus impérieux de mon âme ; c'est le penchant nécessaire de ma nature. Ce désir, ce n'est pas moi qui me le suis donné, je ne suis pas le maître de m'en dépouiller ; je l'ai reçu de Dieu avec l'être et la vie. Si Dieu lui-même me l'a donné, si tel est le but où il me fait tendre sans cesse, ne faut-il pas que tôt ou tard il m'y fasse parvenir ? Serait-il le Dieu de vérité, s'il me trompait dans les désirs qu'il m'inspire, s'il me marquait le terme en me laissant dans l'impuissance de l'atteindre ; et si ce bonheur, pour lequel je sens qu'il m'a fait, n'existe pas pour moi sur la terre, ne faut-il pas que Dieu l'ait placé au delà du tom-

(1) Eccles. I. 8 : II. 10, etc. — (2) Quint. Curt. lib. X cap. IV.
— (3) Tacit. *Annal.* lib VI, cap. VI.

beau ? Dans la nature entière, tout marche à ses fins : le soleil et les astres, par leurs mouvements réguliers, remplissent toute leur destinée ; les animaux remplissent la leur en obéissant à leur instinct merveilleux. L'homme, dans cette chaîne immense des êtres, serait-il le seul à ne pas remplir la sienne ? et la Providence l'aurait-elle condamné à courir sans cesse après la fin de sa nature, sans y parvenir jamais ? Ayons de plus justes, de plus consolantes idées des desseins du Créateur, et de l'excellence de la nature humaine.

La croyance universelle du genre humain me fournit une dernière considération. C'est un fait attesté par les annales des peuples anciens et des modernes, que la croyance de la vie future a toujours été celle du monde entier. La superstition, les vices, l'ignorance, ont bien pu la dégrader ; les sophistes ont bien pu la combattre : mais elle est restée toujours dominante au milieu de toutes les nations de la terre. De longs détails seraient inutiles sur un fait si bien avéré. Nous allons nous appuyer seulement de quelques témoignages. Cette doctrine était si universelle dans l'antiquité, que Cicéron ne craignait pas, dans son traité *de l'Amitié*, de faire dire à Lélius : « Je » ne puis goûter ces novateurs qui avancent, de nos jours, » que tout finit au tombeau ; je suis bien plus frappé de » l'autorité des anciens, de celle de nos ancêtres et des » personnages illustres qui ont été la gloire et l'ornement » de la Grèce, et surtout de celui qui fut déclaré le plus » sage de tous (1). » Dans une de ses épîtres, Sénèque fait observer que, lorsqu'il s'agit de l'immortalité de nos âmes, le consentement universel des hommes n'a pas peu d'empire sur nos esprits (2). Je ne prétends pas que Cicéron et Sénèque aient été aussi éclairés, aussi fermes dans leur croyance, que le sont les chrétiens : je n'ai eu

(1) *De Amicit.* II, 4. — (2) *Ep.* CXVII.

d'autre but que de les citer comme témoins irrécusables de la foi de l'antiquité. Dans les auteurs qui ont écrit sur cette matière, vous trouveriez recueillis les passages les plus positifs sur la foi des peuples anciens, Egyptiens, Chaldéens, Indiens, Grecs, Romains, Gaulois, Germains. Pour ne parler que des Gaulois, dont l'antique croyance peut nous intéresser davantage, nous Français, nous apprenons de César (1), que les Druides animaient le courage des guerriers, et les exhortaient à braver les périls, par l'espoir de l'immortalité. C'est dans ce sentiment, dit encore Lucain (2), qu'ils puisent l'ardeur impétueuse qui les fait courir à la mort ; suivant eux rien n'est plus lâche que d'épargner une vie qu'on ne perd pas sans retour. Voyez, au reste, cette croyance des peuples se manifester jusque dans leurs superstitions et leurs pratiques les plus ridicules. C'est elle en effet qu'indiquent les apothéoses, les rêveries de la métempsychose, l'Elysée et le Tartare de la mythologie, le jugement de Minos et de Rhadamanthe, l'évocation des ombres, la crainte puérile des morts.

Quant aux peuples modernes, il suffit des relations des voyageurs qui ont visité les diverses parties du globe. La foi de l'immortalité était dans le Nouveau-Monde avant que Christophe Colomb y abordât. « Nous la trouvons » établie d'un bout de l'Amérique à l'autre, en certaines » régions plus vague et plus obscure, en d'autres plus développée et plus parfaite, mais nulle part inconnue, » dit l'illustre Robertson (3).

Or, Messieurs, qui ne serait frappé de cet accord universel des nations et des siècles ? Chose étrange ! nos sens ne nous disent rien de notre existence future, de la permanence de nos âmes après la mort du corps ; à nos yeux,

(1) *De bello Gallic.* lib. VI. — (2) *Pharsal.* lib. I, v. 460. — (3) *Hist. de l'Amérique*, liv. IV.

l'homme paraît mourir tout entier comme la bête ; rien au dehors qui atteste ici la différence ; l'expérience de tous les temps, l'observation de tous les jours, ne nous laissent apercevoir que de la matière, qu'une décomposition de parties. On voit l'homme naître, vivre, mourir comme le reste des animaux : il semble que, d'après ce qui frappe sans cesse nos regards, le genre humain devrait pencher vers le matérialisme le plus complet. D'où a donc pu lui venir une pensée aussi extraordinaire que celle de l'immortalité de nos âmes ? Comment, du milieu des ruines, des ravages du temps et de la mort, ce cri d'immortalité s'est-il fait entendre dans l'univers ? N'en doutez pas, Messieurs, c'est que l'auteur de la nature en a placé le sentiment dans nos âmes, comme il y a placé l'intelligence et l'humanité, et qu'il est aussi impossible de nous l'arracher, que de nous priver de la raison et de la pensée.

Enfin, Messieurs, il est un témoignage constant, universel, irréfragable des sentiments, de l'espoir, de la croyance du genre humain, et qui fortifie singulièrement les considérations que je viens d'exposer ; c'est le culte religieux des morts, connu de la terre entière, dans l'antiquité comme dans le temps présent. Pourquoi ce respect pour leur dépouille ? Ces tombeaux érigés en leur honneur, ces chants funèbres consacrés à leur mémoire, tout cela se rapporte-t-il à une poussière insensible et vile ? ou plutôt tout cela ne tient-il pas à cette pensée secrète, que les morts ne sont pas indifférents à nos témoignages d'affection, qu'ils sont comme les témoins de nos larmes et de nos regrets, et que nous pouvons continuer d'entretenir une sorte de société touchante avec cette partie d'eux-mêmes qui vit encore ?

Aux extrémités de l'Orient, il est un peuple qui place sur les tombeaux différents mets pour la nourriture des morts ; chez le Péruvien idolâtre, les femmes et les en-

fants des Incas s'offraient à la mort pour honorer leurs funérailles, et les accompagner dans un autre monde. Ossian, ou celui qui a chanté sous son nom, fait errer les ombres de ses guerriers chasseurs dans les nuages, et les suppose sensibles aux chants que les bardes consacrent à leur gloire. Tout cela n'a-t-il pas une liaison manifeste avec la doctrine de la vie future ? Mais par quel charme invincible plaçons-nous ainsi la vie jusque dans le séjour de la mort ? C'est ici, dit un écrivain célèbre (1), que « la » nature humaine se montre supérieure au reste de la » création, et déclare ses hautes destinées. La bête con- » naît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? » Que lui font les ossements de son père ? ou plutôt sait- » elle qui est son père, après que les besoins de l'enfance » sont passés ? Parmi tous les êtres créés, l'homme seul » recueille la cendre de son semblable, et lui porte un » respect religieux . à nos yeux, le domaine de la mort a » quelque chose de sacré. D'où nous vient donc la puis- » sante idée que nous avons du trépas ? Quelques grains » de poussière mériteraient-ils nos hommages ? Non sans » doute ; nous respectons la cendre de nos ancêtres, parce » qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint » en eux, et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre » chez tous les peuples de la terre. Tous sont également » persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au » tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration » glorieuse. »

Oui, la religion des tombeaux tient au sentiment de l'immortalité, et ici l'expérience vient à l'appui de la raison. Jamais en effet on n'a vu la cendre des morts plus indignement profanée, qu'à cette époque où le matérialisme le plus brutal avait prévalu parmi nous. Lorsque, dans l'homme qui meurt, on ne voit qu'une machine qui

(1) Châteaubriant, *Génie du Christ*. liv. VI, chap. II .

se déconcerte, ou une plante qui se décompose, lorsqu'on croit qu'il ne reste de lui qu'une hideuse dépouille, quelle vénération peut-on lui porter? N'est-on pas alors tenté de le traiter comme le cadavre du plus immonde animal? Si quatorze siècles de pieuse vénération ne purent sauver de l'outrage les mortels débris de la patronne de cette capitale; si l'on vit, pendant quelque temps, les os de Turrenne reposer à côté de la dépouille de l'éléphant et du crocodile; si tant d'illustres morts furent chassés de leur dernière demeure, c'est qu'alors la religion elle-même n'avait plus d'asile, et que les doctrines perverses avaient presque effacé le sentiment de l'immortalité. C'est le sacrilège matérialisme qui avait profané les tombeaux, c'est la croyance de la vie future qui les rend vénérables.

Voilà donc, Messieurs, comme, en réfléchissant sur la spiritualité de notre âme, sur ses sentiments les plus intimes, ses désirs les plus ardents, ses croyances les plus enracinées, nous découvrons en nous-mêmes les germes et les gages de notre immortalité. Voyons si nous ne pourrions pas des considérations plus décisives encore dans la connaissance de Dieu et de ses perfections.

Oser dire qu'il n'y a point de Dieu, c'est une extrémité monstrueuse, dans laquelle l'esprit de l'homme ne se repose jamais sans trouble et sans inquiétude. Et quel est l'athée qui ait la conviction intime de son athéisme? Ses blasphèmes eux-mêmes trahissent la foi cachée dans le fond de son cœur; ses discours fréquents contre la Divinité décèlent la terreur qu'elle lui inspire. Montesquieu a dit : « L'homme pieux et l'athée parlent toujours de religion; l'un parle de ce qu'il aime, l'autre de ce qu'il » craint (1). » Non, Messieurs, l'athéisme n'est pas une opinion, c'est un délire, une fureur.

(1) *Esprit des Lois*, liv. XXV, ch. 1.

Reconnaître un Dieu sans providence, c'est une incon-
séquence grossière ; c'est faire de Dieu un roi sans sujets,
un maître sans autorité, un père sans bonté, un législa-
teur sans vues et sans sagesse, qui abandonne son ou-
vrage et ses lois aux caprices du hasard.

Il est donc un Dieu qui gouverne le genre humain, et
qui préside à ses destinées avec autant de justice que de
sagesse ; et cependant comment reconnaître dans ce
monde le Dieu juste et sage, si ce monde n'était pas lié
avec un monde à venir.

Et d'abord, que demande la justice divine ? La raison
nous dit que Dieu, juste appréciateur des choses, ne
saurait voir du même œil le parricide et l'enfant soumis,
l'ami fidèle et l'ami perfide, l'avare impitoyable et le cœur
généreux, l'affreux homicide et le sauveur de son sem-
blable. Penser autrement, ce serait supposer Dieu moins
parfait que l'homme. Oui, malgré les défauts de sa nature,
l'homme ne peut se défendre d'une horreur secrète du
vice, lors même qu'il a la faiblesse de s'y livrer, n'y d'un
amour secret pour la vertu, lors même qu'il n'a pas le
courage de la pratiquer. Oui, je trouve au fond de ma
conscience, que la vertu est estimable, digne d'éloges et
de récompense ; que le vice est méprisable, digne d'op-
probre et de châtimement : tel est le cri de la nature, telle
est la notion de justice imprimée dans nos âmes. Ainsi,
par une suite d'idées enchaînées les unes aux autres, je
suis conduit à penser qu'il n'y a pas de Dieu sans justice,
ni de justice sans récompenses pour la vertu, sans châti-
ments pour le vice.

Or, c'est en vain que vous cherchiez sur la terre cet
ordre de choses, seul conforme à la rigoureuse équité. Il
est vrai que, pour encourager les bons et effrayer les
méchants, pour avertir plus sensiblement les hommes
que sa providence veille sur eux, et leur faire pressentir
ce qui les attend, Dieu fait quelquefois éclater sa justice

envers l'homme de bien par les prospérités dont il le comble, et envers le coupable par des coups si effrayants et si visibles, qu'il est impossible de la méconnaître. Plus d'une fois des infirmités humiliantes et cruelles, des déplaisirs mortels, des chagrins dévorants, une ruine subite et totale, font sentir aux coupables la main vengeresse qui s'appesantit sur leur tête. Mais, il faut en convenir, malgré les exemples de ce genre, si la vie présente n'était pas liée à un autre ordre de choses, ce monde ne serait qu'un chaos, qu'une énigme inconcevable, qu'un perpétuel désordre qui accuserait la providence et sa justice. Dans tous les temps et chez tous les peuples, que nous présente l'histoire ? Bien souvent des vertus méconnues, des vices honorés, des forfaits échappés au glaive de la justice humaine, des familles ruinées par la mauvaise foi, des victimes infortunées de la haine et de l'envie, des prisons où gémit l'innocence, des échafauds où périt la vertu. Ces désordres sont si choquants, que les esprits faibles, impatientes, en ont pris occasions de blasphémer contre la Providence, de la regarder comme étrangère au gouvernement des choses humaines, de croire ainsi perdus les efforts de l'homme de bien, et de s'écrier comme ce Romain succombant au champ de Philippes : *O vertu, tu n'es donc qu'un fantôme !* Sans doute, Messieurs, une telle impiété sera toujours loin de notre bouche, et plus loin encore de notre cœur. Ces désordres, qui éclatent de toutes parts sous nos yeux, doivent nous rappeler l'ordre éternel dont Dieu est la source. Je sais qu'il a, dans les trésors de sa puissance, de quoi réparer tout ce qu'il y a de déréglé dans le monde présent. Je m'élance dans le sein de son éternité ; c'est de là qu'abaissant mes regards sur la terre, je la vois dans son véritable point de vue : je reconnais que ce qu'il y a de plus discordant rentre dans l'harmonie universelle, par sa liaison avec les desseins in-

finis de celui qui vit et règne au delà des temps. Les souffrances de l'homme vertueux sont, à mes yeux, non des injustices, mais des épreuves, mais des combats qui mènent à la gloire; et quand je compare ce qu'il souffre avec la couronne qui lui est réservée, je ne vois plus dans ses afflictions, que les angoisses d'une âme en travail de son immortalité. Voilà ce qu'a voulu nous dire le Sage par ces graves paroles (1) : « J'ai vu sous le soleil l'impiété au » lieu du jugement, et l'iniquité au lieu de la justice; et » j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'in- » juste, et alors ce sera le temps du rétablissement de » toutes choses. »

Mais, dira-t-on peut-être; pourquoi recourir à l'autre vie pour justifier la Providence? Vous cherchez des récompenses pour la vertu, elles sont dans la paix et le témoignage d'une bonne conscience; vous voulez des châtimens pour le vice, ils sont dans le remords qui en est inséparable.

Ce n'est là qu'un vain système, par lequel il est impossible d'absoudre la justice divine, et dont nous allons faire sentir toute la futilité. Il n'en est pas de Dieu comme des hommes; sa justice est infinie ainsi que sa puissance. Il est digne de celui qui connaît et peut tout, de récompenser tout ce qui est bien, de punir tout ce qui est mal, de destiner à la vertu des récompenses, et au vice des peines qui soient toujours assurées, suffisantes, décernées avec mesure et proportion. Or, tel ne serait pas leur caractère, si tout se bornait à la paix de l'âme pour les justes, et au remords pour les coupables.

Et d'abord vous voulez que la paix de l'âme soit la seule récompense de la vertu; mais cette paix n'en est pas toujours inséparable : il est des cœurs vertueux qui vivent au sein des alarmes; timides jusqu'à l'excès, ils

(1) Eccles. III. 17.

craignent là où rien n'est à craindre. La délicatesse de leur conscience fait leur tourment ; l'imagination les effraie de ses fantômes, elle leur peint de légers défauts sous les couleurs des vices les plus noirs, elle convertit en mal ce qui est bien. Or, au milieu de ces orages d'une âme agitée, la paix s'est évanouie, et avec elle ce que vous croyez être la seule récompense de la vertu. Ce n'est pas tout : il faut que la récompense se mesure sur le mérite ; et pourtant, dans le monde présent, cette règle d'équité se trouve perpétuellement violée. En effet, cette paix de la conscience accompagne aussi des vertus, qui, d'ailleurs très solides, sont moins pénibles à la nature ; et je demande où sera la récompense de ces vertus, plus fortes, plus difficiles ? Je m'explique. Cet homme est né avec d'heureux penchants ; par tempérament, il est doux, modéré, maître de lui-même, la vertu lui est naturellement facile. Cet autre est agité par des passions violentes ; il faut qu'il soit patient malgré l'impétuosité de ses desirs, modeste au milieu de tout le bruit de la renommée la plus éclatante. Si l'un et l'autre sont vertueux, la paix de l'âme est également leur partage sur la terre ; mais le second a bien plus d'obstacles à vaincre, plus de victoires à remporter sur lui-même, sa fidélité est bien plus difficile : sa vertu est donc plus méritoire et digne d'une plus grande récompense : et cependant la récompense serait la même, si elle ne consistait que dans la paix du cœur. Mais voici une nouvelle considération du plus grand poids : lorsque l'homme de bien meurt pour son devoir, qu'il sacrifie ses jours plutôt que sa conscience, c'est alors surtout qu'il se rend agréable à son Créateur, et qu'il est digne de ses faveurs ; et pourtant, s'il n'est d'autre prix de ses faveurs que le repos de sa conscience, où sera le salaire de son héroïsme ? Cette paix de l'âme descendra-t-elle avec lui dans le tombeau ? Vous êtes, je le suppose, placé entre la prévarication et la mort : Dieu vous com-

mande de mourir pour lui plaire ; ce dernier acte de votre vie met le comble à tous les autres, de tous c'est le plus méritoire ; et il faudra que vous le fassiez sans l'espoir d'aucun dédommagement ! quoi de plus injuste ? Non, ou Dieu ne vous commande pas de mourir pour votre devoir, ou bien il doit vous récompenser pour l'obéissance que vous lui témoignez en mourant ; et encore une fois, où sera la récompense, si tout se termine à la mort ?

On n'est pas mieux fondé à ne reconnaître d'autre châtimement du vice, que le remords. Je conviens que le coupable trouve son premier châtimement dans sa conscience qui l'accuse et qui le condamne : mais, si le remords est son unique peine, les plus coupables seront bien souvent les moins punis, parce qu'ils sauront mieux que les autres étouffer leur conscience sous le poids de leurs crimes entassés. Oui, la première faute est celle qui est suivie du remords le plus cuisant ; il n'arrive que trop qu'on se familiarise avec le vice ; le remords s'affaiblit à mesure qu'on s'y livre ; on finit, suivant le langage des livres saints par avaler l'iniquité comme l'eau (1) : en sorte que, si le remords est la seule peine, il n'y aura plus de proportion entre le délit et le châtimement. Même, il faut le dire, le remords, après tout, ne serait qu'un préjugé ridicule dont il faudrait se dépouiller, si rien n'était à craindre au delà du tombeau. Tant qu'une âme est pénétrée de la crainte d'un Dieu vengeur, je conçois en elle le remords ; mais si cette crainte s'affaiblit et s'éteint, on verra le remords s'affaiblir et s'éteindre avec elle. Aussi les grands coupables ont-ils un secret penchant vers ces doctrines de fatalisme, qui, en présentant leurs crimes comme nécessaires, tendent à les délivrer de tout remords ; et vers ces doctrines de matérialisme, qui, en

(1) Job. xv, 16.

faisant mourir ensemble l'âme et le corps, leur promettent l'impunité. Débarrassés de toute terreur d'une vie future, ils pourront bien craindre le supplice ou l'opprobre, ils ne connaîtront pas le remords. Ne sait-on pas d'ailleurs que le coupable se déguise plus d'une fois à lui-même l'injustice et la noirceur de ses actions; que les crimes heureux cessent, à ses yeux, d'être des crimes; que les excès les plus révoltants ne paraissent plus des excès, quand on les voit à travers les prestiges de la gloire? Et de bonne foi, pense-t-on que quelques légers remords soient une peine suffisante pour des actions qui peuvent être le fléau des familles, des générations, des nations entières?

Enfin, dans le système que je combats; il est un genre de crime, en particulier, qui resterait toujours impuni; je veux parler de ce crime autrefois rare, aujourd'hui très-commun, l'effroi de la société et le scandale de nos mœurs, le suicide. Cet homme se doit à la société, qui l'a nourri dans son sein, qui a veillé à la conservation de ses jours; à sa famille avec laquelle il a contracté des engagements; dans tous les cas, à Dieu qui lui a donné la vie, et qui seul a le droit de la reprendre: n'importe, au mépris de toutes les obligations divines et humaines, il s'arrache la vie. S'il n'est pas égaré par une aliénation mentale, s'il conserve son libre arbitre, ce dernier attentat a mis peut-être le sceau à une vie toute criminelle. Où en sera le châtement, s'il n'en existe d'autre que le remords? Vous prétendez que son âme ne vit plus, et comment le remords s'attacherait-il à ce qui n'est que néant? Disons donc, Messieurs, que la paix qui d'un côté console le juste, que le remords qui de l'autre déchire le méchant, commencent dans ce monde le discernement qui doit être fait un jour avec plus d'éclat et d'exactitude: c'est le prélude, et non la mesure de la justice divine;

en sorte que les consolations de la vertu, et les amertumes du vice, dans la vie présente, établissent plutôt qu'elles n'ébranlent la doctrine de la vie future.

Et ne disons pas que la justice divine serait satisfaite par l'anéantissement du coupable ; vain subterfuge : la justice divine doit s'exercer de manière à pouvoir intimider l'homme, à le contenir dans le devoir ou à l'y ramener. Or, les inéchants seraient sans crainte, si le partage du néant, tout misérable qu'il est, leur était assuré. Ne faut-il pas d'ailleurs que les peines soient decernées avec équité ; qu'elles soient graduées sur le nombre, la nature, la gravité des fautes ; qu'il y ait différence dans le châtement là où il y a différence dans les délits ? La suprême justice pourrait-elle confondre un simple vol avec le parricide ? Et cependant, si l'anéantissement était la peine commune de toutes les fautes, elles seraient toutes également punies.

Ici, Messieurs, approfondissons encore un moment le cœur humain, et les idées que nous devons nous former de la Providence, dans le gouvernement de ce monde. L'espérance et la crainte sont comme les deux pôles du monde moral ; tout porte et roule sur ce double sentiment ; c'est par lui que s'établissent, que se perpétuent la subordination et l'ordre dans la société comme dans les familles, dans les armées comme dans les cités. Le cœur de l'homme est en même temps plein de désirs et de faiblesses ; il a besoin d'être aiguillonné par l'espérance, et contenu par la crainte. Montrez-lui le prix de la vertu, si vous voulez qu'il la pratique ; et le châtement du vice, si vous voulez qu'il l'évite. Que penserait-on d'un capitaine qui traiterait également le soldat timide et le soldat valeureux ; d'un législateur, qui, après avoir publié un code de lois, les abandonnerait aux caprices de chacun, ne présenterait aucun motif puissant d'y être

fidèle, ne saurait ni encourager les observateurs par ses promesses, ni intimider les infracteurs par ses menaces ? Alors les lois, destituées de leur sanction nécessaire, ne resteraient-elles pas aussi sans force et sans autorité ! Et l'on voudrait que Dieu, législateur suprême, abandonnât ses lois à la volonté de chacun, qu'il fermât les yeux sur la fidélité et la révolte, qu'elles fussent gardées par les uns inutilement, et violées impunément par les autres ! S'il en était ainsi, il n'aurait rien fait pour assurer leur empire, et son ouvrage serait indigne de sa sagesse comme de sa justice.

Je sais bien qu'un amour effréné d'indépendance fait que nous sommes ennemis de toute règle, et que nous voudrions pouvoir en secouer le joug. Assujettissant la Providence à nos désirs, nous lui permettons bien de préparer des récompenses à la vertu, mais nous nous révoltons à l'idée du châtimement ; nous voulons tout espérer de sa bonté, et ne rien craindre de sa justice. Mais sa justice et sa sagesse ne l'abandonnent jamais ; elles ont leurs droits, comme sa bonté : il faut qu'elles éclatent dans ses ouvrages, qu'elles assurent l'exécution des lois et des obligations que Dieu nous impose ; et, je l'ai établi, la sagesse et la justice divine seraient violées, si le néant était la seule peine des méchants.

Il est donc vrai, Messieurs, que le tombeau n'est pas le terme de la vie humaine ; que ce qui pense et vit en nous ne meurt pas ; que ce cœur qui soupire après le bonheur, que cette intelligence qui soupire après la vérité, seront enfin satisfaits. Oui, loin de nous ce matérialisme qui tient l'homme courbé vers la terre, cette terre que nous ne touchons que de l'extrémité du corps, comme pour nous apprendre à la dédaigner. Qu'elles sont consolantes, qu'elles sont sublimes ces destinées de l'homme appelé à vivre au delà de tous les temps ! Il ne s'agit pas ici de cette immortalité, accordée sur la terre à la mémoire

de ceux qu'ont illustrés leur génie et leurs travaux : ce n'est là qu'une vaine image de cette véritable immortalité qui doit être le partage de la vertu. Dans son enthousiasme lyrique, le poète romain, épris de la beauté de ses ouvrages, osait s'écrier (1) : « Je viens d'élever un » monument plus durable que l'airain ; non, je ne mourrai pas tout entier, » *non omnis moriar*. Messieurs, il disait vrai ; son nom vit encore dans la mémoire des hommes : mais que font à son bonheur les éloges de la postérité ? Il se promettait une gloire dont il ne devait pas jouir : et nous, nous annonçons à celui qui pratiquera la vertu une gloire dont il doit être l'immortel possesseur. Comme cette pensée fait voir les choses humaines sous un jour tout nouveau ! Par cette lumière, en effet, je découvre que ce monde n'est pas un spectacle de machines organisées pour un temps, qui doivent être brisées pour toujours, et dont le Créateur se ferait un divertissement et un jeu. Je vois, au contraire, que l'Être infini s'est proposé des fins dignes de son infinité, que les dons qu'il a faits à nos âmes sont sans repentance, et qu'après leur avoir donné le pouvoir de le connaître et de le glorifier, il veut réellement être connu et glorifié par elles à jamais. L'antiquité profane avait imaginé un sage qu'elle n'a jamais vu, qui serait immobile au milieu des ruines de l'univers (2) ; mais cette imagination devient une réalité dans le juste que soutient et qu'anime l'espoir de la bienheureuse immortalité. Alors que mille secousses diverses agitent la terre, que tout s'ébranle et tombe autour de lui, debout sur les choses créées, il contemple les choses éternelles. Ce qui peut lui arriver de plus extrême, c'est de mourir ; et que lui importe la mort, si son âme est immortelle ? Ainsi, avec le dogme de l'immortalité de l'âme, le malheur est consolé, la vertu encouragée, le

(1) Hor. *Carm.* lib. III, Od. 30. — (2) Id. *ibid.*

vice réprimé, la Providence justifiée, l'homme et le monde moral expliqués. C'est là comme une chaîne mystérieuse qui descend du trône du Créateur jusqu'à nous, pour lier la terre au ciel, l'homme à son Dieu, le temps à l'éternité.

www.libtool.com.cn

DU CULTE EN GÉNÉRAL.

www.libtool.com.cn

RIEN n'est plus commun aujourd'hui, que de rencontrer des hommes qui vivent comme sans religion et sans Dieu, soit qu'ils affectent d'être mécréants par système, soit qu'ils s'endorment dans une insouciance douce en apparence, et si funeste en réalité. Athées pratiques, ils contemplent les merveilles de la nature sans jamais s'élever jusqu'à leur auteur; ils jouissent de tous les bienfaits de la création, sans les faire remonter vers leur source par la reconnaissance; et comme s'ils étaient hors de l'empire du souverain Arbitre de toutes choses, ils ne prennent pour règle de leurs sentiments et de leurs actions, que le penchant qui les domine. Dans les hommages de l'esprit et du cœur rendus à la Divinité, dans le culte intérieur, ils ne voient qu'une chose inutile; dans les hommages extérieurs et publics, dans les rites sacrés et les fêtes religieuses, ils ne voient que des pratiques puériles et des superstitions populaires.

Malheureusement l'impiété trouvera toujours un appui secret et puissant dans l'orgueil de l'esprit et la dépravation du cœur. L'homme veut être indépendant; et la pensée d'un Dieu rappelle un maître qui commande, et qui veut être obéi; l'homme voudrait vivre au gré de ses désirs, et les doctrines religieuses l'irritent, parce qu'elles gênent ses penchants. Toujours les passions murmurent contre le frein de l'autorité divine; indociles, impatientes, elles cherchent à le briser. L'orgueil ne veut pas de supérieur, pas même d'égal. Le même esprit de rébellion, qui soulève quelquefois le sujet contre le monarque, le fils contre le père, le serviteur contre le maître, soulève

l'homme contre Dieu. Il est des hommes irréligieux, par la même raison qu'il est des sujets rebelles, des fils ingrats. Par orgueil, l'homme se contemple lui-même avec une complaisance secrète ; il ne voit que lui dans cet univers ; il se préfère à tout, et même à Dieu : voilà pourquoi l'orgueil est une sorte d'athéisme commencé. Oh ! qu'il faut que les doctrines religieuses et morales tiennent au cœur de l'homme par de profondes racines, pour qu'elles aient pu résister aux passions toujours liguées pour les détruire ! Rien peut-être ne prouve mieux leur empire et leur nécessité, que le petit nombre d'impies qui de loin en loin ont osé les combattre.

Il paraîtrait d'abord que l'impiété devrait être reléguée dans les dernières classes du peuple. Ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur, qui ne mangent qu'un pain détrempé de leurs sueurs et de leurs larmes, devraient, ce semble, être seuls tenés de méconnaître un Dieu père commun de tous les hommes, et de lui refuser les hommages de la reconnaissance. Cependant ce n'est pas au sein de l'indigence qu'est née l'incrédulité ; si aujourd'hui elle n'y est pas inconnue, c'est qu'elle y est descendue de plus haut. Souvent elle est le dernier excès d'un esprit corrompu par l'orgueil de la science, et qui se perd dans le raffinement de ses pensées. Oui, le premier cri d'impiété est sorti de la bouche des heureux du monde, des grands, des riches, des savants, des beaux esprits : ainsi, les plus favorisés se sont montrés les moins reconnaissants. Mon dessein aujourd'hui, Messieurs, c'est de les retirer de ce fatal oubli de la Divinité, de réveiller dans les âmes ces sentiments religieux, qui sont plutôt assoupis qu'entièrement éteints ; c'est de combattre les sophismes par lesquels on voudrait justifier cette habitude véritablement monstrueuse, de vivre sans rendre aucun hommage à la suprême Majesté. Pour cela, je vais établir les deux propositions suivantes : la première, que l'homme

doit un culte à la Divinité ; la seconde, que ce culte doit être extérieur et public. A mesure que, dans cette matière, j'établirai la saine doctrine par le raisonnement, je ferai remarquer combien elle se trouve confirmée, perfectionnée par le christianisme. Ce sera tout le sujet de cette Conférence sur le culte religieux.

Oui, Messieurs, nous avons des devoirs à remplir envers la Divinité ; nous devons lui rendre des hommages, un culte en un mot ; et pour en sentir l'obligation, nous n'avons qu'à consulter, soit les premières notions de Dieu et de l'homme, que déjà nous avons développées dans nos discours précédents, soit les intérêts les plus chers et les plus sacrés de l'humanité. Écoutons la raison. Un Dieu créateur, qui, possédant la plénitude de l'être et la source de la vie, a communiqué l'existence à tout ce qui compose cet univers ; un Dieu conservateur, qui gouverne tout par sa sagesse, après avoir tout fait par sa puissance, embrassant tous les êtres dans les soins de sa providence universelle, depuis les mondes étoilés jusqu'à la fleur des champs, sans être ni plus grand dans les moindres choses, ni plus petit dans les plus grandes ; un Dieu législateur suprême, qui, commandant tout ce qui est bien, et défendant tout ce qui est mal, manifeste aux hommes ses volontés saintes par le ministère de la conscience ; un Dieu enfin, juge souverain de tous les hommes, qui, dans la vie future, doit rendre à chacun selon ses œuvres, en décernant des châtimens au vice et des prix à la vertu : voilà, Messieurs, une doctrine avouée par la raison la plus pure, dont la connaissance, quoique en des degrés bien différents sans doute, est aussi universelle que le genre humain ; que l'on trouve dans sa pureté chez les Hébreux, plus développée encore chez les chrétiens ; qui a bien pu être obscurcie par les superstitions païennes, *jamais anéantie* chez aucun peuple de la

terre. Voilà des points de croyance qui sont indépendants des vaines opinions des hommes et des arguments des sophistes, et que nous avons d'ailleurs d'autant plus le droit de supposer en ce moment, que déjà plusieurs discours ont été consacrés à les établir.

Or, comment ne pas voir que de ces notions de la Divinité découlent des devoirs religieux envers elle ? Qui ne sentira que la raison, en nous découvrant ce que Dieu est par rapport à nous, nous montre par là même ce que nous devons être par rapport à lui ? S'il est notre créateur ne faut-il pas que nous lui fassions hommage de l'être que nous avons reçu de sa bonté toute-puissante ? S'il nous conserve une vie dont il est l'arbitre, et qu'à tout moment il pourrait nous ravir, chaque instant où je continue de vivre est un nouveau bienfait qui demande un nouveau sentiment de reconnaissance. S'il est notre législateur, nous devons obéir à ses lois, les prendre pour règle de nos affections et de notre conduite. Enfin, s'il doit être un jour notre juge, ne faut-il pas que nous travaillions à paraître sans reproche devant son tribunal, et à ne pas tomber coupables dans les mains de sa justice ?

Je suppose, pour un moment, que nous fussions les enfants du hasard, le résultat des combinaisons fortuites de la matière ; que nous eussions été jetés sur la terre sans but et sans dessein : alors, sans doute, nous serions dans cette indépendance absolue de la Divinité que prêche l'athéisme ; tout lien religieux ne serait qu'une chaîne honteuse, avilissante, qu'il faudrait se hâter de briser ; alors, Dieu n'étant rien pour nous, je conçois comment nous devrions n'être rien par rapport à lui. Mais, dans la doctrine contraire d'un Dieu notre créateur et notre conservateur, l'homme doit tenir une conduite bien différente. Dans ces deux croyances opposées, nos devoirs ne sauraient être les mêmes : quand les principes sont en

contradiction, les conséquences doivent y être également ; et par cela même que, dans l'absurde, la chimérique supposition de l'athéisme, l'homme devrait être sans religion, il faut que, dans la doctrine de la croyance d'un Dieu, l'homme soit religieux.

Je suppose encore que nous fussions semblables aux animaux, et comme eux, incapables de connaître Dieu, de l'admirer dans ses ouvrages, de nous pénétrer de la pensée et du sentiment de ses bienfaits, alors, comme les animaux, nous ne pourrions rendre aucun hommage au Créateur. Mais si nous sommes doués de cette raison sublime qui nous élève jusqu'à lui, qui nous apprend que nous sommes sortis de sa main puissante, que nous lui devons tout ce que nous sommes, et en particulier cette prééminence qui fait de l'homme le roi des animaux, comme du reste des créatures de notre globe ; quelle indignité de vouloir que nous soyons aussi indifférents envers la Divinité, que l'animal qui rumine ; ou la plante qui végète ! C'est vouloir que nous joignons à l'insensibilité de la brute pour les bienfaits du Créateur, la honte et le crime de l'ingratitude, dont l'être intelligent est seul capable.

Sans doute, Messieurs, Dieu, trouvant en lui-même son bonheur, n'a pas besoin de ses créatures ; il n'est ni plus heureux par nos hommages, ni plus malheureux par nos révoltes ; il n'est pas comme les princes de la terre, qui éprouvent des sentiments intérieurs et véritables de plaisir ou de peine, par la fidélité ou la désobéissance de leurs sujets, et dont la destinée dépend toujours plus ou moins des passions et des caprices des peuples. Si affermes, si élevées que soient les puissances de la terre, elles peuvent tomber et périr ; tout ce qui est fait de main d'homme ne dure pas contre le temps. Il n'en est pas ainsi de Dieu, qui est éternel. Notre indifférence ne saurait altérer sa félicité ; les blasphèmes et les révoltes des

nations liguées ne sauraient obscurcir sa gloire, ni ébranler le trône de sa grandeur. Non, ce n'est pas pour en être plus heureux, qu'il veut être honoré de ses créatures : mais enfin Dieu est la sagesse et l'équité même ; il est essentiellement le Dieu de l'ordre ; il veut, il approuve, il commande tout ce qui est conforme à la souveraine raison ; il condamne tout ce qui s'en écarte. Or, il est dans la nature des choses, que la créature dépende du Créateur, que Dieu soit la fin de tout, comme il en est le principe ; et s'il ne peut se dépouiller lui-même de sa qualité de maître suprême, il ne peut nous dépouiller de notre qualité de sujets. Nous sommes l'ouvrage de ses mains ; son domaine sur nous est inaliénable, il se doit à lui-même de ne pas se dessaisir de son empire, parce qu'il ne peut cesser d'être Dieu. Non, ce n'est pas un sentiment d'orgueil exalté ; c'est un sentiment vrai et profond, soit des perfections divines, soit de notre dépendance, qui nous persuade que Dieu veut être honoré par sa créature. Aussi il est écrit, que le Seigneur a fait pour lui tout ce qu'il a fait : *Omnia propter semetipsum operatus est Dominus* (1).

Sans doute encore Dieu est infiniment grand : mais n'allons pas croire pour cela, qu'il ne daigne pas abaisser ses regards jusqu'à nous, ou bien que nos yeux, nos supplications et nos hommages ne sauraient arriver jusqu'à lui, à travers l'intervalle immense qui nous sépare du trône de son éternité. Ce seraient là des idées grossières, qui viendraient des bornes de notre esprit, des illusions des sens, du penchant que nous avons à transporter à l'Être infini, au Roi immortel des siècles, des pensées qui ne peuvent regarder que des hommes et les puissances de la terre. Et pourquoi Dieu serait-il indifférent à nos hommages ? Si, malgré sa grandeur infinie, il n'a pas dé-

(1) Proverb. xvi. 4.

daigné de nous créer, d'où vient qu'il dédaignerait de s'occuper de nous? Ce second bienfait est la suite naturelle du premier. En nous communiquant quelque chose de sa vie, de son intelligence, de sa liberté, il nous a faits à son image : nous lui sommes chers, comme l'ouvrage est cher à l'ouvrier, qui se plaît à y voir l'expression sensible de sa pensée. Oui, le Créateur aime en nous les dons mêmes qu'il nous a faits : s'il nous a donné un esprit capable de le connaître, un cœur capable de l'aimer, il est impossible qu'il n'agrée pas l'hommage de ces facultés que nous tenons de sa divine bonté.

Ne croyons pas non plus que la Divinité soit comme accablée, importunée de la multitude, de la prodigieuse variété de nos vœux et de nos offrandes. Ces idées sont bien applicables, même à ce qu'il peut y avoir sur la terre de plus grand par le génie comme par la puissance, parce que là aussi se trouve la faiblesse humaine : mais tout cela est étranger à Dieu, qui, d'une seule vue, d'une pensée unique, embrasse l'univers avec l'immensité de ses détails. Dieu, dit-on, est infiniment grand, et c'est par cela même que rien ne fatigue sa puissance sans bornes ; sa force est dans sa volonté : il a dit, et tout a été fait. Les plus grands monarques du monde seront toujours bornés dans leurs actions comme dans leurs lumières ; ils ne sauraient connaître les demandes et les besoins de tous les individus d'un empire immense ; mais, devant Dieu, le genre humain est tout entier comme un seul homme ; à ses yeux, l'univers est comme s'il n'était pas.

Je sais bien que, comparé à son Dieu, l'homme est moins qu'un atome ; mais, pour ne rien exagérer, n'oublions pas que nous sommes créés à la ressemblance même du Créateur, qu'il a gravé en nous l'empreinte de ses perfections, et qu'ainsi, par ses communications ineffables, il a rapproché de lui ce qui en était aussi éloigné

que le néant. Loin de nous cette puérile idée, que Dieu estime les objets par leurs masses et leurs dimensions. Que sont tous les soleils, tous les astres, avec leur éclat et leur magnificence ? que sont-ils devant un seul être intelligent qui les connaît, qui mesure leurs orbites et leurs distances, qui se connaît lui-même, et peut connaître l'auteur de tant de merveilles ? Hé quoi ! si Dieu lui-même m'a doué du pouvoir sublime de m'élever jusqu'à lui, de me présenter devant le trône de sa majesté, d'être auprès d'elle comme l'ambassadeur et l'interprète des créatures inanimées ; si c'est par l'instinct de ma nature que je porte à ses pieds le tribut de ma dépendance et celui du reste de la création, pourrait-il le rejeter, et n'y voir qu'une folle audace digne de ses mépris et de son courroux ? Non, non, ce n'est pas ici l'insulte d'un téméraire ; c'est l'hommage d'un fils reconnaissant, et d'un sujet fidèle, envers le plus tendre des pères et le souverain monarque qui a pour trône la justice et la bonté. C'est ainsi qu'en consultant la raison, je découvre des rapports essentiels entre la créature et le Créateur, rapports qui nous imposent des devoirs ; si bien que l'homme ne peut être raisonnable sans être religieux.

Mais, pour sentir encore davantage combien le culte religieux tient au fond même de la nature raisonnable, consultons un moment l'intérêt le plus cher et le plus sacré de l'humanité. Ce qui doit nous frapper vivement, c'est que la croyance d'un Dieu, d'une providence qui préside au gouvernement de cet univers, qui embrasse le monde moral comme le monde visible, qui n'est pas étrangère aux choses humaines, a été regardée dans tous les temps et chez tous les peuples comme la plus salutaire, comme intimement liée à la civilisation, à la conservation, au bonheur des sociétés. C'est sur cette base éternelle, que tous les législateurs ont élevé leurs institutions, et placé l'édifice social. Or, je vous le demande,

comment cette foi en un Dieu, en une providence qui gouverne tout, et qui est l'arbitre de nos destinées, comment cette foi est-elle si éminemment utile? sinon parce qu'elle se lie aux sentiments, aux actions, à la conduite des hommes; qu'elle est faite pour être la règle de nos devoirs; qu'en nous inspirant tour à tour des sentiments de crainte et d'espérance, elle nous fournit le motif le plus puissant de remplir nos obligations, et de faire les sacrifices qu'elles peuvent exiger de nous.

Qu'importe en effet de placer au haut des cieux une divinité oisive, insensible aux hommages de celui qui l'adore, comme aux blasphèmes de celui qui l'outrage; que je ne dois ni craindre, ni aimer, ni adorer, ni invoquer; qui est pour moi comme si elle n'existait pas? Qu'importe une connaissance spéculative de la Divinité, si nous sommes dispensés de tout devoir envers elle, si elle est aussi étrangère à nos affections, à notre conduite, que ces personnages historiques dont nous reconnaissons, il est vrai, l'existence, mais à qui nous ne devons absolument rien? C'est bien alors que Dieu ne serait qu'une abstraction, un être métaphysique, dont le genre humain pourrait se passer. Oui, séparez la croyance en Dieu, de toute obligation envers lui, de tout hommage religieux; et vous n'aurez plus que l'athéisme en action, c'est-à-dire, le fléau le plus destructeur de toute morale et de toute société. Voilà comment ceux qui, sans combattre ouvertement le dogme de l'existence de la Divinité, brisent néanmoins les liens qui nous unissent à elle, sont plus inconséquents, et non moins ennemis des hommes, que les athées systématiques. Ainsi notre intérêt, comme notre raison, nous presse de rendre à la Divinité des hommages d'amour et d'adoration. Et ne devrions-nous pas lui en payer sans cesse le tribut? Sa puissance, sa sagesse, sa bonté, nous enveloppent de toutes parts. Nous avons dans lui l'être et la vie; et c'est ici le cas de

s'écrier avec un prophète : « Où irai-je , Seigneur , pour
 » fuir vos regards ? Si je monte dans les cieux, vous y
 » êtes ; si je descends dans les abîmes, vous y êtes encore ;
 » si dès le matin je prends des ailes pour voler jusqu'aux
 » extrémités des mers, c'est votre main même qui me
 » maintiendra. Alors j'ai dit : Peut-être que les ténèbres
 » me cacheront ; mais non, la nuit devient toute lumi-
 » neuse pour me découvrir ; pour vous, les ténèbres sont
 » comme les clartés du jour. Je vous louerai donc, Sei-
 » gneur, parce que votre immensité éclate d'une manière
 » étonnante ; vos œuvres sont admirables, et mon âme
 » est toute pénétrée de votre présence (1). »

Il nous reste à examiner si, outre le culte intérieur, nous devons encore à la Divinité un culte extérieur et public.

Je sais, Messieurs, que la substance de tout culte légitimé se trouve dans les hommages intérieurs de l'esprit et du cœur ; que les dehors les plus pompeux, les fêtes les plus brillantes, le plus magnifique appareil du culte extérieur et public, ne seraient qu'un vrai simulacre, sans les sentiments et les intentions pures qui en font le prix et le mérite ; que la Divinité veut surtout régner dans le cœur, et que ce qui ne servirait pas à y établir son empire ne serait qu'une illusion. Les sages du paganisme n'ont pas ignoré ces vérités ; témoin Zaleucus, quand il disait, dans la fameuse préface de ses lois, qu'on doit présenter à la Divinité une âme exempte de souillures, et se persuader qu'elle est bien moins honorée par de pompeuses cérémonies que par la vertu ; témoin Pliné le jeune, dans son célèbre Panégyrique de Trajan, quand il dit qu'il vaut bien mieux arriver au temple avec une âme sainte et pure, qu'avec des cantiques composés avec art. Cette

(1) Ps. cxxxviii, 10 et seq.

doctrine était bien clairement enseignée chez les Juifs, ce peuple toutefois si enclin à placer une confiance excessive dans son temple et dans ses cérémonies. On sait avec quelle véhémence le prophète Isaïe s'élevait contre ces fausses et trompeuses apparences. « Écoutez, s'écriait-il » à ce sujet (1), prêtez l'oreille à la parole de votre Dieu : » Qu'ai-je besoin, vous dit-il par ma bouche, de la multitude de vos victimes ? que me fait le sang des boucs et des taureaux ? Votre encens, je l'ai en abomination ; je hais vos fêtes et vos solennités : lorsque vous étendrez vers moi des mains suppliantes, je détournerai mes regards. Avant tout, purifiez vos cœurs ; ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées ; assistez l'opprimé ; faites justice à l'orphelin, et après cela, présentez-vous avec confiance devant le Seigneur votre Dieu. » On sait bien, Messieurs, que le christianisme est venu perfectionner tout ce que la raison ou la loi mosaïque avaient sur cette matière de plus sage et de plus pur, et que sa fin essentielle est de former au milieu de tous les peuples de la terre, un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité. Mais enfin, pour éviter un excès, n'allons pas nous jeter dans un autre, qui ne serait ni moins condamnable ni moins funeste. En vain de faux sages nous diraient qu'ils ne veulent d'autre culte que celui de la pensée, d'autre pensée, d'autre concert religieux que celui d'une vie consacrée à faire du bien aux hommes, d'autre temple que la nature. Ce n'est là qu'une vaine enflure de paroles, qu'une orgueilleuse exagération démentie par l'expérience, par la raison, par le sentiment.

Et d'abord, que nous apprend l'expérience ? C'est que tous les peuples anciens et modernes ont été plus ou moins religieux, et qu'ils ont été entraînés par la force des choses, à rendre un culte extérieur quelconque à la Divi-

(1) Isai. i. 10 et seq.

hité. Des temples érigés en son honneur, des victimes immolées au pied de ses autels, des hymnes pour célébrer ses louanges, des prières pour solliciter ses bienfaits, des fêtes solennelles en actions de grâces, enfin des sacrifices expiatoires : voilà ce que l'on trouve en général chez toutes les nations, dans le monde ancien et dans le nouveau. Or, tout cela ne suppose-t-il pas la croyance d'un Dieu dont il faut adorer la grandeur, bénir la bonté, implorer la clémence, désarmer la justice ? et tout cela, pris dans son ensemble et dans ses dehors, ne compose-t-il pas précisément ce culte extérieur et public dont nous prétendons établir la nécessité ? Où est le peuple civilisé qui se soit borné au seul culte de la pensée, à ces hommages invisibles de l'esprit et du cœur ? Ici les détails et les réflexions seraient inutiles, parce que cette matière rentre dans ce qui a fait l'objet de quelques-unes de nos discussions précédentes.

Que nous dit la raison ? C'est que l'homme doit faire à Dieu l'hommage de son être tout entier, de son corps comme de son esprit. Nous ne sommes pas de pures intelligences, indépendantes des choses sensibles, ne vivant que de sentiments et de pensées ; nous avons un corps et des organes dont nous nous servons pour l'exercice même de nos facultés intellectuelles. N'est-ce donc pas lorsqu'il s'agit de la Divinité et des hommages qui lui sont dus, que notre corps nous serait comme étranger ? ou plutôt n'est-il pas juste de le faire servir au culte de son Créateur, pour ces actes extérieurs et sensibles, les seuls dont il soit capable ? Il ne faut pas s'y tromper ; il ne s'agit pas, pour relever la dignité de l'homme, de lui supposer une perfection chimérique, de le croire tellement dégagé des sens et de l'imagination, qu'il puisse aisément se passer de leur influence. Si vous bornez le culte de la Divinité à des hommages purement intérieurs, qu'arrivera-t-il ? C'est que bientôt les sentiments de la piété s'aff-

faibliront, jusqu'à ce qu'ils finissent par s'éteindre entièrement. Oui, s'ils ne sont éveillés, nourris, fortifiés par des pratiques extérieures, ils n'auront plus qu'un je ne sais quoi de froid, de vague et de superficiel. En vain la fausse délicatesse et le bel-esprit dédaigneux affectent de voir des pratiques puériles et ridicules dans les rites sacrés, dans la pompe des cérémonies, les postures suppliantes, le chant religieux, et les décorations des autels : l'expérience apprendra toujours que, si tout cela n'est pas la religion même, tout cela du moins en est l'aliment et le soutien ; que sans les dehors de la religion et ses pratiques saintes, bientôt les peuples en perdraient le goût et l'esprit ; que la piété sincère habite, il est vrai, dans le cœur, comme dans un sanctuaire impénétrable et connu de Dieu seul, mais qu'elle finirait néanmoins par n'être qu'un vain fantôme, si elle n'était fixée, rappelée, inculquée, et comme réalisée dans le culte extérieur. Tout ce prétendu culte de la pensée se réduirait à quelques idées métaphysiques sur la Divinité, qui ne régèraient ni les affections ni la conduite. Ces philosophes religieux, qui voudraient une religion sans culte, ressemblent à ces philanthropes qui prêcheraient l'amour des hommes sans faire aucun acte d'humanité, ou à ces politiques qui voudraient bien un corps social, mais sans aucuns liens extérieurs qui doivent rapprocher et unir entre eux les membres divers. Il faut prendre l'homme tel qu'il est : son esprit est si faible, son imagination si volage, son cœur si facile à s'égarer, qu'on ne doit négliger aucun des moyens qui peuvent fixer son inconstance, éveiller son attention, et nourrir dans son âme de pieux sentiments.

Ce n'est pas ici le lieu de développer toute l'excellence et tous les avantages du culte chrétien en particulier ; nous en ferons un jour le sujet d'un discours à part. Je me borne donc à quelques réflexions générales. Supposez des temples, des assemblées religieuses, où tout ce qu'on

voit, tout ce qu'on entend, doit naturellement faire de salutaires impressions : là des chants graves et purs, des cérémonies touchantes, un auguste appareil, le recueillement et le silence pénètrent les âmes, et les invitent à la méditation. Les passions s'apaisent, la pensée de la Divinité, en devenant plus vive, fait rougir le vice, ranime la vertu, console le malheur, dispose à des affections douces, à l'oubli des injures, à l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie. Si la religion garde la morale, on peut dire que le culte garde la religion, lui donne un corps, la rend sensible et populaire. Le culte est l'expression visible de la croyance et des règles des mœurs ; c'est une suite de tableaux exposés aux regards de tous, où tous, sans effort et sans travail, peuvent voir tracés la doctrine qu'ils doivent croire et les préceptes qu'ils doivent observer. Et pourquoi le déiste blâmerait-il dans la religion ce qu'il approuve dans toutes les choses humaines ? Je m'explique. Dans la société civile, s'est-on contenté de porter des lois, d'en faire sentir les avantages, d'en recommander la fidèle observance ? Non, sans doute : on a senti que, pour leur donner plus de force et d'empire, il fallait entourer ceux qui en sont les dépositaires et les organes, de ce qui peut attirer les regards et fixer les hommages de la multitude. Si l'on dépouillait les lois et l'autorité publique de ces dehors imposants qui frappent l'imagination des peuples, semblent ajouter quelque chose à la réalité des objets, et par là même impriment plus de respect dans les âmes, qu'en résulterait-il ? C'est qu'on verrait bientôt les liens de la dépendance et de la subordination se relâcher, les lois tomber dans le mépris, l'esprit d'audace et de révolte éclater de toutes parts. Ainsi en serait-il de la religion, si elle était dépouillée de tout culte extérieur, et abandonnée à la pensée de chaque particulier : on la verrait s'affaiblir par degrés, perdre son ascendant sur les esprits, devenir étrangère aux ha-

bitudes , à la conduite des hommes , et s'effacer presque de leur souvenir. Voyez encore ce qui arrive dans les sciences, les lettres et les arts. Que d'efforts n'a-t-on pas faits de nos jours pour faciliter les moyens d'instruction , et rendre comme palpables les recherches et les connaissances de l'esprit humain ! Non-seulement le burin a gravé la figure des plantes et des animaux dans un détail et une perfection qui étonnent , mais que n'a-t-on pas imaginé pour donner une forme visible aux connaissances historiques , géographiques , grammaticales ! Que de tableaux pour peindre aux yeux ce qui semblait ne devoir être saisi que par l'esprit ! Et quand il s'agit de la religion, on voudrait la dépouiller de tout ce qui parle aux sens et à l'imagination, de ce qui peut la faire pénétrer plus aisément, plus profondément dans les cœurs ! Quelle inconséquence !

Et qui ne voit d'ailleurs que, borner le culte de la Divinité aux hommages intérieurs, c'est méconnaître la nature de l'homme, c'est exiger de lui ce que repoussera toujours cet instinct, ce sentiment qui est plus fort que tous les sophismes, et qui domine l'espèce humaine toute entière ? En effet, qui de nous ne sent très-bien qu'il se trouve une liaison intime entre les affections de l'âme et leur manifestation ; qu'il est impossible à l'homme d'être vivement pénétré d'un sentiment, sans l'exprimer au dehors ? Quel est l'homme compatissant, qui ne donne des preuves de sa pitié pour les malheureux ? quel est le fils respectueux et tendre, qui ne fasse éclater sa piété filiale ? quel peuple a jamais honoré ses magistrats, sans leur donner des témoignages visibles de considération et de respect ? Et l'on voudrait que les sentiments religieux de nos cœurs fussent sincères, sans qu'il en parût rien au dehors ! Cela n'est pas dans la nature. Quoi ! j'adore intérieurement Dieu comme mon créateur, comme l'arbitre de mes destinées ; et je n'aimerais pas à lui payer exté-

rieurement le tribut de ma dépendance ! Mais tous les peuples ont si bien reconnu la légitimité d'un pareil hommage, qu'ils se sont empressés de lui offrir les productions de la terre, les prémices des moissons, et de tout ce qui était à leur usage : le faux zèle les égara même jusqu'à les porter à lui immoler des victimes humaines ; zèle barbare, dont le christianisme seul a délié les différentes régions de la terre à mesure qu'il y a pénétré, mais qui atteste combien l'homme sentait que Dieu avait sur lui, comme sur le reste des êtres, un domaine suprême. Quoi ! dans le fond de mon cœur, il m'est impossible de ne pas reconnaître Dieu comme un bienfaiteur ; les merveilles de la nature qui nous ravissent, ces fruits de la terre qui servent à nos besoins, ces animaux qui nous aident dans nos travaux, le jour qui nous éclaire, le pain qui nous nourrit, le vêtement qui nous couvre, ce corps avec des organes si bien adaptés à toutes les fonctions de la vie, cet esprit qui peut s'élever jusqu'à son créateur ; voilà des dons que je tiens de sa libéralité ; son amour m'environne de toutes parts, je suis comme plongé dans l'océan de sa bonté : je crois tout cela, je le sens intérieurement, et vous ne voulez pas que je célèbre ses bienfaits, que j'invite mes semblables à partager mon admiration et ma reconnaissance ! Ce serait me condamner à l'ingratitude. Le Roi-Prophète ne faisait que suivre les impressions de la nature, lorsqu'il s'écriait dans son transport (1) : « O mon âme, rends » grâces à la bonté de ton Dieu ; que toutes tes puissances célèbrent à l'envi son nom et ses faveurs : » *Benedic, anima mea, Domino ; et omnia, quæ intra me sunt, nomini sancto ejus !*

Il est une partie essentielle du culte religieux qui a été violemment attaquée par un sophiste moderne (2), imita-

(1) Ps. cii. 1. — (2) J. J. Rousseau.

teur en cela de quelques sophistes anciens, et que je dois justifier en particulier ; c'est la prière. « J'adore Dieu, a » dit l'incrédule, je l'admire dans ses ouvrages, je m'attendris de ses bienfaits ; mais je ne le prie pas, je ne » lui demande rien, ce serait douter de sa providence et » de sa bonté. » Homme orgueilleux autant que misérable, as-tu donc oublié ta dépendance et ton néant ? Si Dieu est notre père, n'est-il pas aussi notre maître ? et si nous devons compter sur sa tendresse, ne devons-nous pas aussi reconnaître sa souveraineté sur nous, comme sur le reste de la création ? Vois dans les places publiques cet indigent superbe, qui, se croyant des droits à la générosité des passants, dédaigne de leur tendre la main pour implorer leur secours ; s'il vient à périr d'inanition, ne doit-il pas en accuser son orgueil, bien plus que l'indifférence de ses semblables ? Fidèle image de celui qui refuse de prier son créateur. La difficulté que propose ici l'incrédule a été discutée par deux des plus beaux génies de l'antiquité chrétienne, saint Jérôme et saint Augustin. « Si nous exposons à Dieu nos besoins, a dit le premier (1), ce n'est pas pour lui faire le récit de ce qu'il » qu'il ignore, mais pour implorer son assistance » comme suppliants. » A cette raison, saint Augustin en ajoute une seconde bien digne de son cœur. « Nous » prions, dit-il (2), afin que nos désirs se réveillent, s'enflamment par la prière, et que notre cœur, dilaté par » elle, reçoive avec plus de plénitude les biens que Dieu » nous prépare. » Oui, Messieurs, prier est le premier besoin de notre faiblesse ; c'est le premier cri de la douleur et de l'infortune. Nous avons, il est vrai, la raison pour nous conduire ; mais n'est-elle pas souvent obscurcie par les préjugés, égarée par la passion ? Nous avons la

(1) *Comment. in Matth.* cap. vi, lib. I. — (2) *Epist. cxxx, ad Probam*, n. 16, 17.

conscience ; mais ne peut-elle pas être le jouet des plus funestes illusions ? et n'avons-nous pas eu plus d'une fois à nous plaindre de nos fausses consciences, qui appellent bien ce qui est mal, et mal ce qui est bien ? Nous avons la liberté ; mais par là même nous avons le malheureux pouvoir d'abandonner la route de la vertu : et s'il en est ainsi, pourquoi, dans ses obscurités, l'homme ne s'adresserait-il pas au Dieu des lumières, dans sa faiblesse au Dieu des vertus ; pour être éclairé, fortifié par celui qui peut envoyer la force au faible et la lumière à l'ignorant ?

Que si nous lui demandons quelque bienfait dans l'ordre temporel, comme la cessation d'une calamité, la santé, la paix, l'abondance, notre prière est un des plus beaux hommages que nous puissions rendre à ses perfections adorables. Le prier, c'est reconnaître qu'il est le maître souverain de toutes choses, qu'il embrasse tous les êtres dans les soins de sa providence, qu'il peut à son gré disposer de toutes les causes secondes, de tous les ressorts secrets de la nature, et les faire servir par d'invisibles moyens à remplir l'objet même de nos demandes. Il est beau de penser que Dieu, dans les desseins de sa providence, a lié le monde moral au monde physique, qu'il a voulu faire dépendre ses faveurs, même temporelles, de notre fidélité à les lui demander. Oui, du sein de son éternité, Dieu a tout prévu et tout disposé. Nous n'étions pas encore, que Dieu nous voyait dans sa science infinie, nos supplications étaient déjà devant son trône ; et lorsque dans le temps il les exauce, lorsqu'il fait concourir avec elle certains événements, il ne fait que développer l'ordre de ses desseins éternels, et nous ne faisons que remplir la condition à laquelle il avait attaché ses dons. Avec des subtilités, il n'y a rien qu'on ne puisse obscurcir ; mais heureusement l'auteur de la nature a mis en nous un je ne sais quoi, plus fort que tous les so-

phismes, qui tient le genre humain inviolablement attaché à certaines vérités nécessaires à son bonheur, Oui, toujours, malgré les faux sages et leurs livres, la nature parlera à l'homme un langage que l'homme entendra ; toujours le sentiment de la Divinité gravé dans les âmes les entraînera à l'adorer, à la craindre, à l'aimer, à l'invoquer ; toujours on verra des familles éplorées, autour d'un père qu'elles tremblent de perdre, demander sa conservation à celui qui est le maître de la vie et de la mort ; toujours on verra les habitants des campagnes supplier le ciel de féconder leurs sillons, et d'écarter l'orage des fruits de leurs travaux ; toujours des amis feront des vœux pour leurs amis absents. Et quel est l'impie, qui, malgré lui, ne forme des vœux semblables ; qui, sans y penser, ne rende ainsi un hommage involontaire, un culte à la Divinité ? Ne sait-on pas qu'on vit plus d'une fois Jean-Jacques, dans nos temples, oublier ses froids arguments contre la prière, et toujours inconscient, prier lui-même avec l'effusion d'une âme attendrie ?

Il est temps de mettre fin à ce discours sur le culte religieux. C'est ici notre douzième Conférence ; et toutefois, Messieurs, de quoi vous avons-nous entretenus constamment ? de ces vérités premières qu'il serait honteux d'ignorer, et qu'il est plus honteux encore de combattre. Nous avons comme oublié que nous faisons entendre notre voix dans une assemblée chrétienne. Les ténèbres de l'incrédulité sont, pour les esprits de nos jours, ce qu'étaient autrefois, pour les peuples, les ténèbres du paganisme. La raison s'est corrompue ; toute vérité s'est altérée, et il faut que, dans la capitale du royaume très-chrétien, le ministre de Jésus-Christ parle le langage qu'aurait pu parler, il y a dix-huit siècles, un philosophe sensé dans Athènes ou dans Rome païenne. Au lieu de rappeler, de développer les sublimes, les touchants

mystères du christianisme, nous sommes réduits à la déplorable nécessité d'exposer, de défendre ces principes sacrés qui sont le fondement de toute morale et de toute vertu. Dans ces saints jours (1), l'Eglise chrétienne a coutume de voiler les images pieuses qui décorent ses temples et ses autels, et cela en signe de deuil et de douleur, pour porter dans les âmes une religieuse tristesse : et nous, nous sommes forcés, pour ainsi dire, de jeter un voile sur l'Evangile, et sur la croix devenue une folie pour le chrétien, comme autrefois elle l'était pour le gentil; nous sommes en quelque sorte obligés de rougir de notre foi. Mais que dis-je, Messieurs ? à Dieu ne plaise que nous rougissions de l'Evangile, *non erubesco Evangelium !* et malheur au peuple qui en aurait tellement abusé qu'il ne serait plus digne de l'entendre ! Ce n'est pas en rougir, que de lui préparer les voies, que de disposer les cœurs à se laisser mieux pénétrer de ses divines leçons, en dissipant d'abord les préjugés dont ils pourraient être offusqués. Plus tard, quand le moment en sera venu, nous la montrerons à cet auditoire cette croix qui a subjugué les sages comme le peuple, et nous la verrons entourée de tous les trophées de sa gloire, des victoires qu'elle a remportées depuis dix-huit siècles. Mais nous savons que l'apôtre même le plus ardent du mystère de la croix, que saint Paul savait user de sages tempéraments ; qu'il ne parla pas devant l'aréopage le langage qu'il aurait pu tenir dans l'assemblée des parfaits. Lorsque les secousses les plus violentes ont ébranlé les fondements mêmes de l'édifice, ne faut-il pas, avant tout, travailler à les raffermir, si l'on ne veut le rebâtir en vain sur des cendres et sur des ruines ?

(1) Ce discours a été prononcé le dimanche de la Passion.

LES PRINCIPES RELIGIEUX

CONSIDÉRÉS COMME LE FONDAMENT

DE LA MORALE ET DE LA SOCIÉTÉ.

Si jamais il fut un dessein fécond en désastres, et capable de bouleverser le monde entier, c'était bien celui de briser tous les liens qui unissent l'homme à la Divinité, de chercher ailleurs que dans les principes religieux la source de la vertu et de l'ordre sur la terre, et de vouloir fonder une morale et une société sans religion. Aurait-on pu naturellement soupçonner que l'homme, dans ses égarements, en viendrait jusqu'à cette étrange extrémité? Était-il donc besoin de si grands efforts d'esprit et de raison, pour comprendre qu'il faut un frein à ces penchans vicieux qui tendent toujours à franchir les bornes du devoir; que les lois étaient sans force là où les mœurs étaient énervées, et que les mœurs avaient peu d'empire là où la Divinité avait perdu le sien; qu'effacer les sentimens religieux du cœur des peuples, c'était déchaîner toutes les passions et tous les vices, et mettre dans le corps social le principe le plus actif de ruine et de dissolution?

Comment se fait-il que ces vérités élémentaires aient été méconnues, combattues même avec tous les arguments et toute la suite d'un système réfléchi? Oui, de faux sages, aussi minces philosophes que froids écrivains, nous ont laissé pour héritage des *Catéchismes de morale universelle*, où le nom de Dieu ne se trouve pas. Dans leur délire, ils n'ont pas craint de présenter la destruction entière de toute idée religieuse comme le plus beau

triomphe de la raison, et la source de la félicité publique. O égarement incompréhensible de l'esprit humain ! Son intelligence peut donc tellement se corrompre, qu'elle ne goûte plus que le mensonge, qu'elle trouve le souverain bien précisément dans ce qui est le souverain mal, même pour la vie présente, dans l'athéisme.

Heureusement les systèmes de mensonge passent, et la vérité demeure. Il est une puissance invisible et secrète, qui maîtrise la malice des hommes, et tient les peuples attachés, en quelque sorte malgré eux, à un petit nombre de maximes nécessaires au bonheur et à la conservation du genre humain : C'est pour ranimer dans les âmes l'amour de ces principes sacrés, que nous nous proposons de les présenter aujourd'hui comme le vrai fondement de la morale et de la société.

Trop souvent, je le sais, il est arrivé que les passions et l'ignorance ont dénaturé la religion par des pratiques ou bizarres, ou cruelles, ou infâmes ; et c'est là ce qu'on appelle superstition. Plus d'une fois aussi le faux zèle a fait servir la religion de prétexte à ses fureurs, armé les hommes contre les hommes, et commandé des crimes au nom du ciel ; et c'est là ce qu'on appelle fanatisme. Sans doute ce n'est rien de tout cela qu'il s'agit de présenter comme avantageux à l'humanité. L'éternelle misère de l'homme est de mêler ses erreurs et ses vices à ce qu'il y a de plus salulaire et de plus auguste ; et l'éternelle manie des sophistes est de combattre ce qu'il y a de plus universellement utile, par l'abus particulier que les hommes peuvent en faire : déclamateurs ridicules, qui devraient bien s'élever aussi contre l'usage de la parole, et souhaiter que l'espèce humaine fût muette, parce que bien souvent on abuse du langage pour repandre les poisons de la médisance ou de la calomnie. Je vous prie de le remarquer, Messieurs ; mon dessein en ce moment n'est pas de faire valoir les avantages de la religion chré-

tienne en particulier ; un jour je pourrai en faire la matière d'un discours à part. Aujourd'hui j'envisage la chose sous le point de vue le plus général. Professer publiquement certains dogmes fondamentaux, tels que ceux de l'existence de Dieu, d'une providence, de la vie future, de la liberté de l'âme, de la distinction du bien et du mal, et rendre à la Divinité des hommages graves et purs qui portent dans l'âme des sentiments louables et bons : voilà ce qu'on appelle en général religion. Lorsque tout est vrai dans la croyance, pur dans les préceptes, saint dans le culte, alors c'est la religion véritable ; c'est celle que nous avons le bonheur de professer. Que si, dans quelqu'une de ses parties, elle a quelque chose de répréhensible, alors ce n'est qu'une religion imparfaite et fausse. Mais toutes celles qu'on a professées sur la terre ont eu des points communs de croyance, plus ou moins sentis de tous les hommes, sur Dieu, la providence, la vie future, le vice et la vertu. Or, ce sont ces principes religieux universellement professés avec plus ou moins de pureté, que je prétends être la véritable base de la morale et de la société ; et c'est là ce qui va faire le sujet de cette Conférence.

Ces règles du bien et du mal qui doivent diriger nos affections, nos discours et notre conduite ; cet ensemble de préceptes et de devoirs que nous avons à remplir pour être véritablement des hommes de bien, c'est ce que j'appelle la morale. Les raisons qui la rendent obligatoire pour nous, les motifs qui nous portent à la pratiquer, et à faire les sacrifices qu'elle exige, voilà ce qui en est le fondement. Or, je soutiens que cette raison de nos devoirs, ces motifs de les remplir, il faut les chercher dans les principes religieux. En effet, Messieurs, c'est peu pour l'homme, que de belles sentences, des règles sévères, des sentiments sublimes étalés dans les livres et dans

les discours. L'autorité de la morale ne vient pas seulement de la beauté de ses préceptes ; elle vient surtout de la persuasion intime qu'elle est obligatoire, et de la force des motifs qui engagent à la pratiquer. Rien de plus commun que les belles maximes : on en débite sur les théâtres, on en sème dans les romans, on en fait parade jusque dans les cercles les plus frivoles et les plus dissolus. Mais je vous prie de le remarquer avec moi : c'est précisément la beauté, la pureté de la morale qui nous alarme et nous effraie. La morale n'est salutaire que par le joug qu'elle impose à nos penchants ; et ce joug, nos penchants le trouvent incommode. La morale n'est utile que parce qu'elle est une règle ; et toute règle est une gêne, et toute gêne nous importune. Vous me prêchez une probité incorruptible, une fidélité constante aux devoirs de mon état, ce désintéressement qui fait préférer l'indigence aux richesses acquises par l'injustice, ce courage qui fait sacrifier la vie plutôt que la conscience ; vous me commandez toutes les vertus, vous ne me permettez aucun vice. Tout cela me paraît beau, et conforme à l'idée que je me suis faite de l'homme de bien ; mais tout cela aussi me paraît sévère, tout cela me demande des efforts et des sacrifices pénibles : et je l'avoue, je ne me trouve pas assez de philosophie pour pratiquer tant de vertus sans motifs. Ces motifs, je veux qu'ils soient puissants, parce que j'ai à vaincre des passions vives et fortes ; ces motifs, je veux qu'ils soient universels, parce que la vertu est faite pour tous les hommes ; ces motifs, je veux qu'ils soient permanents, parce que la vertu est pour tous les temps comme pour tous les lieux. Or, des motifs qui réunissent tous ces caractères, il faut les chercher ailleurs que dans quelques considérations purement humaines.

Voulez-vous que tout ici soit dans l'ordre ? voulez-vous enflammer mon courage, m'élever au-dessus des craintes

et des faiblesses de la nature ? montrez-moi un Dieu législateur suprême, qui commande et qui veut être obéi ; placez-moi sous les yeux toujours ouverts d'une Providence, qui voit mes pensées comme mes actions, et qui, un jour, en sera le juge incorruptible, comme elle en est maintenant le témoin inévitable. Voilà un moyen de réprimer les vices, qui est de tous les âges, de tous les pays, de tous les instants ; qui poursuit l'homme dans les ténèbres de la nuit, comme dans les clartés du jour ; qui n'est pas moins redoutable pour le puissant que pour le faible, pour le riche que pour le pauvre, pour l'homme public que pour l'homme privé. Cette doctrine d'un Dieu, d'une providence, d'une vie à venir avec des récompenses et des châtiments, est intelligible à tous, et le genre humain l'a toujours plus ou moins comprise. Ainsi, avec la religion qui m'élève jusqu'à Dieu, je trouve dans la volonté divine la volonté suprême, la raison première de tous les devoirs. Ainsi je regarde la conscience comme la voix même de Dieu qui se fait entendre au fond du cœur ; je vois dans ses remords comme le prélude de la céleste justice, dans son bon témoignage comme le gage de la récompense future ; et si je meurs pour mon devoir, je sais où je trouverai le prix de mon sacrifice : dès lors je sens que je dois obéir aux inspirations de la conscience. Mais si vous détachez l'homme de son Dieu, si la conscience n'est pas l'interprète des volontés divines ; par cela seul vous affaiblissez étrangement son empire, et je pourrai bien finir par n'y voir qu'un préjugé, que le résultat de l'éducation, qu'un accusateur importun auquel il faut imposer silence. Ainsi, avec les principes religieux, je vis sous l'empire d'une loi qui ne règle pas seulement les dehors, mais qui descend jusque dans le cœur pour y attaquer le mal dans sa source, et qui, par l'ordre qu'elle met dans les pensées et les désirs, prépare celui des discours et des actions. Ainsi enfin, dans la religion bien

conçue, la morale qu'il faut pratiquer a son appui dans les dogmes qu'il faut croire. Le vice des théories de beaucoup d'écrivains modernes, qui se sont érigés en réformateurs du genre humain, c'est d'avoir disserté sur la morale sans remonter au principe qui la rend obligatoire, sans lui donner une sanction suffisante. Vouloir une morale sans religion, c'est vouloir un édifice sans fondement, une législation sans législateur.

Je sais, Messieurs, ce que peuvent donner de force et de poids aux préceptes moraux l'amour de la gloire, l'honneur, l'intérêt, et ce qu'on appelle les lumières et la civilisation. Je suis loin de dédaigner ces appuis divers de la morale ; mais, sans faire observer ici qu'ils ne règlent en rien l'intérieur de l'homme, qu'ils lui laissent toute la liberté de ses pensées et de ses désirs, qu'avec eux on n'a point de vertus pures et sans mélange, je me borne à montrer combien ils sont fragiles, insuffisants, et combien il importe qu'ils soient eux-mêmes soutenus par des considérations d'un ordre supérieur.

Et d'abord, voudrait-on contenir les hommes dans le devoir par l'amour de la gloire, par le sentiment de l'honneur ? Mais, si la vertu est faite pour tous, la gloire n'est le partage que d'un petit nombre. Mais combien de fois une célébrité flatteuse, sans être légitime, n'a-t-elle pas accompagné des actions que la vertu désavoue ! Mais l'amour de la gloire arma ces conquérants farouches, qui ne ravagèrent la terre que pour la remplir du bruit de leur nom ; témoin cet Alexandre, qui tourmenta l'univers pour être loué des frivoles Athéniens. Mais ces devoirs obscurs de tous les jours, de tous les moments, que la plupart des hommes sont obligés de remplir en secret et loin des regards du public, que peut l'amour de la gloire pour en inspirer la généreuse pratique ? Toutes les trompettes de la Renommée sonneraient à la fois, que pas une ne sonnerait pour ces vertus ignorées.

Vous me parlez de l'honneur ; mais ce sentiment n'a toute son énergie que dans quelques âmes plus élevées, ou dans quelques circonstances plus éclatantes. Tous les hommes ne sont pas des Bayard ou des Crillon ; tous ne sont pas placés sur un grand théâtre, ne se trouvent pas à la tête des affaires publiques ou sur un champ de bataille : et puis, il faut le dire à la honte de l'espèce humaine, trop souvent le succès justifie tout à ses yeux, en sorte que le déshonneur n'est que dans la maladresse ou l'infortune. Voudriez-vous faire craindre aux méchants le jugement de la postérité ? quelle chimère ! C'est bien ici surtout que paraît le néant de la fausse sagesse. La presque totalité du genre humain est condamnée à un éternel oubli ; et que lui importe ce tribunal si redoutable de la postérité, devant lequel elle ne doit jamais comparaître ? Je l'avouerai sans peine ; si vous supposez un homme animé de sentiments religieux, pénétré de cette sublime pensée, que son âme est immortelle, alors je ne sais quel espoir confus de jouir des suffrages de la postérité pourra bien l'affecter et l'émouvoir ; mais, si vous le supposez imbu de la pensée que tout meurt avec le corps, croyez-vous qu'il sera bien touché des jugements d'un avenir, qui, après tout, ne doit être pour lui que le néant ? Que lui font les censures des siècles futurs ? il sait bien que ce vain bruit ne viendra pas troubler sa cendre au fond de son tombeau.

Je conviens que, dans la vie présente, la vertu devrait naturellement conduire à la considération, à l'estime, et procurer ainsi des avantages temporels qui fussent pour elle un puissant aiguillon : mais les hommes sont si changeants ; il entre tant d'injustice ou de caprice dans leurs suffrages ; il arrive si souvent au vice d'usurper les honneurs dus à la vertu, et à la vertu, d'essayer les ignominies qui devraient être le partage du vice ! O que la vertu serait à plaindre si elle n'avait pour appui

que ce sable mouvant des opinions humaines ! Je suppose d'ailleurs qu'un grand intérêt mē pousse à une prévarication qui doit demeurer secrète ; j'échappe au blâme, et je continue de jouir de l'estime de mes semblables. Je le dirai, Messieurs, et je manifesterai ma pensée tout entière, pour l'instruction de ceux qui, jeunes encore, n'ont qu'une connaissance légère des hommes et des choses. Dans ce qui regarde les devoirs ordinaires de la vie civile, la fidélité à ses engagements, les moyens de s'enrichir ou d'éviter des pertes funestes, souvent la vertu dont les hommes se glorifient le plus, la probité, est mise à des épreuves délicates et pénibles : malheur à ceux en qui elle n'est pas défendue par des barrières plus fortes que la crainte des jugements publics ! Croyez-moi, l'expérience pourra vous l'apprendre ; il est plus difficile qu'on ne pense d'être constamment honnête homme, quand la probité n'est pas appuyée sur la religion ; et Montesquieu a dit une parole souvent citée, mais très-véritable, surtout quand on l'applique à la masse de l'espèce humaine ; c'est « qu'une religion même fausse, est encore le plus sûr » garant de la vertu des hommes (1). »

Maintenant voyons ce que peut, pour nous rendre bons et heureux, la culture de l'esprit, et ce qu'on appelle les lumières et la civilisation.

De nos jours, on a fait grand bruit de tous ces avantages ; et sans doute il ne s'agit ni de contester les progrès des sciences naturelles, ni de donner des regrets aux usages et à l'ignorance des temps barbares : mais gardons-nous d'un raffinement plus funeste encore que la barbarie, et n'allons pas nous livrer à un enthousiasme aussi dangereux que déraisonnable. Ne craignons pas de le dire, jusque devant cette assemblée si remarquable par les lumières de ceux qui la composent : Malheur à une

(1) *Esprit des lois*, liv. XXIV, ch. II.

nation qui mettrait la science avant la vertu, les connaissances avant les mœurs, les arts avant le devoir; qui, dans le soin d'élever la jeunesse, compterait l'instruction pour tout, et l'éducation pour rien; qui n'y ferait entrer la religion et la morale que comme on y fait entrer une leçon dans l'art de tracer un paysage; et qui se croirait arrivée au faite de la sagesse, parce qu'elle verrait se multiplier de toutes parts dans son sein des grammairiens, des rhéteurs et des artistes! Les païens eux-mêmes avaient de bien plus hautes idées de la véritable sagesse; témoin Cicéron, qui la définit, d'après les anciens philosophes, la *science des choses divines comme des choses humaines* (1); témoin Marc-Aurèle, remerciant le ciel de lui avoir donné pour maîtres des hommes qui lui avaient appris à régler ses mœurs, et à pratiquer la vertu. Certes il ne séparait pas la sagesse de la religion, ce siècle auquel un de nos plus grands rois a donné son nom, le plus beau des siècles modernes, et le plus beau peut-être dont puisse s'honorer l'esprit humain. N'oublions pas que les lumières ne sont pas la vertu, et ne pensons pas que les mœurs soient toujours unies à la civilisation. Et qu'est-ce donc que les mœurs pour une nation? Elles ne consistent ni dans une politesse de manières, qui s'allie très-bien avec l'égoïsme et la bassesse, ni dans une grande variété de connaissances qui n'exclut pas la mollesse et la frivolité. Les mœurs peuvent se trouver dans le hameau où tout est ignorance et rusticité, et manquer dans la cité où tout présente une face riante et polie. Lorsque autrefois l'ancienne Rome allait chercher ses dictateurs à la charrue, elle était grossière, mais elle avait des mœurs; plus tard elle fut polie, et les mœurs avaient disparu. Messieurs, dans les pères la vigilance, dans les enfants la piété filiale, dans les maîtres la justice, dans les serviteurs la fidélité, dans les riches l'humanité,

(1) Lact. *Epit. div. Inst.* cap. xxxi.

dans les magistrats l'intégrité, dans tous la bonne foi, le désintéressement, la tempérance, l'obéissance aux lois, le zèle du bien public, l'amour du travail, l'amour de la patrie, les sentiments nobles et généreux : voilà ce que j'appelle les mœurs pour une nation ; voilà des vertus domestiques et civiles qui font prospérer les Etats comme les familles, et qui seront d'autant plus communes chez un peuple, que ce peuple lui-même sera plus profondément religieux. En vain, par l'héroïsme de ses guerriers, par l'étendue, la richesse et la population de son territoire, par le nombre et la magnificence de ses cités, de ses ports et de ses canaux, par tout l'éclat des sciences et des arts ; en vain, par tous ces avantages réunis, la France serait appelée à être la première des nations civilisées, si, par nos pernicieuses doctrines, par notre insouciance sacrilège, par nos mauvaises mœurs qui en seraient la suite inévitable, nous travaillions nous-mêmes à ruiner les fondements de l'édifice. Nous pouvons le dire hautement, sans craindre de nous tromper ; si l'industrie peut donner la richesse, si la valeur et le génie peuvent donner la gloire, la religion seule peut nous régénérer en nous donnant des vertus.

La religion est donc le vrai fondement de la morale. J'ajoute, et cette proposition est comme la suite de la première, qu'elle est aussi le fondement de la société.

COMBIEN n'étaient-ils pas aveuglés tous ces réformateurs du dernier siècle, qui voulurent fonder une société sans religion ! Ils ne voyaient pas qu'ils avaient contre eux tout ce qui est capable de faire impression sur les esprits, l'autorité, l'expérience, la raison.

Je dis d'abord l'autorité. Quand une doctrine se trouve enseignée par tout ce qu'il y a jamais eu de plus beaux génies de toutes les religions, de tous les climats, de tous les siècles, il me semble qu'on devrait trembler de la con-

tredire, se défler de ses idées particulières, et craindre, en les suivant, de prendre des illusions pour des réalités. Que, dans les sciences naturelles, des faits nouveaux, des phénomènes qu'on n'avait pas remarqués, apportent de nouvelles lumières, et viennent détruire des opinions accréditées par de grands noms, je le conçois, et cela doit être ainsi ; mais dans ce qui regarde l'ordre social, fait pour tous les hommes, objet habituel de leurs pensées, nécessaire à leur bonheur, à leur perfection, s'élever contre ce que la terre a eu de plus grands hommes, de plus versés dans la politique, de plus habiles à policer et gouverner les peuples ; quelle témérité ! Or où trouverez-vous des législateurs qui aient eu la pensée de fonder une société sans religion ? Cette pensée fut-elle celle de Solon à Athènes, de Lycurgue à Lacédémone, de Zaleucus chez les Locriens, de Numa dans l'ancienne Rome ? On sait bien en particulier, que Numa commença par faire de Rome la ville sacrée, pour en faire la ville éternelle. Où trouveriez-vous des philosophes profondément versés dans la connaissance des hommes, soit par la force de leur génie, soit par l'habitude de manier les affaires publiques qui aient écrit qu'on pouvait dédaigner la religion, comme nuisible ou comme inutile ? A-t-on lu quelque chose de semblable dans les livres de Platon, de Cicéron, de Marc-Aurèle ? Dans le dernier siècle, il est quelques écrivains qui ont jeté parmi nous un éclat extraordinaire par leurs talents : quelle a été, sur la question qui nous occupe, leur manière de penser ? Dans *l'Esprit des Loix*, Montesquieu a rendu les hommages les plus éclatants à l'heureuse influence du christianisme ; et dans l'ouvrage le plus fortement pensé qui soit sorti de sa plume (1), il remarque que l'épicurisme qui s'était introduit dans la république Romaine en avait préparé la

(1) *Grandeur et Décad. des Romains*, chap. x.

décadence. Que demandait Jean-Jacques dans celui de ses écrits où il s'exprime en apôtre fougueux de la liberté la plus illimitée (1) ? Qu'on dressât une formule de foi civile, par laquelle tout citoyen ferait serment de professer le dogme de l'existence de Dieu, de la providence, de la vie future. Il voulait que celui qui refuserait d'y souscrire fût banni comme insociable, et même que celui qui, après l'avoir prêté, s'y montrerait infidèle, fût puni de mort. Certes, si ces paroles étaient sorties d'une plume ecclésiastique, on eût crié au fanatisme, à l'intolérance ; mais c'était le citoyen de Genève, et l'on n'y vit qu'une saillie de sa sublime misanthropie.

A l'autorité vient se joindre l'expérience. L'homme est né avec des inclinations, des besoins et des facultés qui l'appellent à la vie sociale : aussi, quelque haut qu'on remonte dans l'antiquité, on trouve des sociétés, ou commencées, ou déjà avancées, ou même entièrement développées. Se pourrait-il que tous les peuples eussent ignoré les premiers éléments de la sociabilité, et que tous se fussent accordés à croire nécessaire ce qui n'était pas même utile ? C'est bien en cette matière que l'expérience des nations et des siècles est d'un très-grand poids. Or où a-t-on vu sur la terre un peuple policé qui fût complètement athée, qui subsistât sans aucune croyance religieuse ? et ne sait-on pas que ceux en qui on en a découvert le moins de vestiges, étaient en même temps les plus barbares, les plus voisins de l'état des animaux ? Il est même un fait singulièrement remarquable, c'est que pas une seule nation ne s'est bornée à je ne sais quelles idées purement spirituelles et spéculatives de religion. Guidées par un instinct naturel plus sûr que le raisonnement, toutes ont senti que le déisme pur ne serait qu'un athéisme déguisé ; toutes ont professé une religion posi-

(1) *Le Contrat social.*

tive, avec ses croyances, ses préceptes, son culte qui était l'expression vivante des sentiments communs à tous. Oui, plus puissante que la lyre fabuleuse, qui, dit-on amollissait les tigres, la religion a présidé à la formation des sociétés humaines; elle a adouci les humeurs farouches, épuré les mœurs, resserré les liens de la bienveillance et de la fraternité, cimenté dans toutes ses parties le corps politique. Que de merveilles surtout n'aurais-je pas ici à raconter du christianisme! Trop souvent on s'est donné le triste plaisir d'étaler les abus qu'on a pu faire de ses maximes, et l'on a gardé le silence sur les biens immenses dont il a été la source.

Enfin il est reconnu que les peuples les plus renommés de la terre, tels que les Romains, ont fait du serment le lien le plus fort des engagements réciproques, et en particulier de la discipline militaire : et qui ne voit pas que la force du serment vient des principes religieux, de telle sorte que, dans le langage ordinaire, on dit la *religion du serment*? Chose étrange, Messieurs! on a vu des penseurs modernes, qui ne rêvaient que le perfectionnement de l'ordre social, qui dirigeaient vers ce but toutes leurs recherches et tous leurs efforts : ils auraient dû, ce semble, avoir sur cet objet des lumières plus pures que le reste des hommes, connaître beaucoup mieux les vrais fondements de l'édifice qu'ils prétendaient reconstruire; et pourtant ils se sont montrés tellement étrangers à la connaissance du cœur humain, qu'ils n'ont pas senti que la religion lui était nécessaire, et que sans elle les lois et les institutions politiques manqueraient de stabilité! C'était bien là l'égarément d'un orgueil qui s'aveugle lui-même, et qui, pour avoir dédaigné les lumières de l'expérience, se précipite dans les plus honteuses ténèbres. Mais tel est l'empire de la vérité, qu'on l'a vue éclater jusque dans les circonstances les plus capables de l'étouffer et de l'anéantir. Faut-il rappeler un instant ces jours à jamais la-

mentables, et maintenant si loin de nous, où la puissance des ténèbres semblait avoir prévalu ? Alors la religion était muette, tous les temples fermés, toutes les âmes glacées par la terreur, toutes les vertus érigées en crimes, et tous les crimes en vertus ; et la France entière n'était qu'une arène immense couverte de victimes et de bourreaux. Hé bien, du milieu de ces incroyables excès, la vérité se fit entendre avec force, et les passions les plus effrénées rendirent un hommage éclatant aux doctrines sacrées qui les condamnaient. Il fut dit hautement, il fut écrit sur nos édifices publics : LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAÎT L'ÊTRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME. Je le sais, Messieurs, on a pu ne voir dans cette étrange déclaration, qu'une dérision blasphématoire : mais pourquoi ne pas y voir un trait de cette Providence qui se joue de ses ennemis, qui arrache de leur bouche leur propre jugement, les fait servir d'instrument à ses desseins, et les brise ensuite, quand il lui plaît, dans sa justice ? Oui, j'aime à voir ici la main de l'impie sous la conduite d'une main supérieure, forcée en quelque sorte de tracer elle-même sur le frontispice de nos temples en ruines la parole de consolation pour les bons et de terreur pour les méchants, et de graver jusque sur les débris entassés par l'anarchie, les dogmes conservateurs de la morale et des sociétés humaines.

Après l'expérience et l'autorité, consultons la raison.

Que nous dit-elle ? C'est que la religion est la sauvegarde de la morale, et que la morale à son tour est la sauvegarde des lois : vérité sentie par les bons esprits de tous les temps, même par ceux qui, oubliant la dignité de leur talent, n'ont que trop chanté les plaisirs et la volupté ; témoin le poète romain (1), qui demande à quoi servent les lois sans les mœurs. Que nous dit encore la

(1) *Hor. Carm.* lib. III, od. XXIV.

raison ? C'est qu'il importe à la prospérité publique, que les dépositaires de la puissance aient aux yeux des peuples un caractère auguste et sacré. Alors le respect qu'on leur porte, en assurant l'obéissance, assure le repos des familles, prévient les révoltes et les mesures violentes qu'elles amènent toujours. Ce n'est pas assez pour l'autorité qu'elle fasse des lois, il faut que celles-ci soient respectées et chéries de ceux qui doivent les suivre : or d'où peut venir au pouvoir, à la loi, leur empire sur les cœurs ? C'est principalement de la religion, qui présentera les puissances comme établies de Dieu pour l'harmonie sociale, et les lois comme des règles qui entrent dans les vues de la Providence pour diriger les actions des hommes. Que me dit enfin la raison ? C'est que les lois humaines défendent plutôt les crimes qui troublent l'ordre public, qu'elles ne prescrivent des vertus ; c'est que, réglant seulement les dehors de l'homme, elles ne pénètrent pas dans les cœurs pour y couper le mal dans sa racine ; qu'elles ne sont ni assez fortes, ni assez détaillées pour faire observer tous les devoirs de l'amitié, de la reconnaissance, de l'hospitalité, de l'humanité, de la piété filiale ; devoirs qui néanmoins se lient si étroitement à la prospérité des familles particulières, et dès lors au bien de la grande famille, qui est la société. Que de vices et de délits, pourtant très-funestes, qui ne sont pas du ressort des lois ! Ces vols et ces injustices qui se commettent dans l'ombre et sans témoins, ces fraudes si cachées et si communes dans le négoce, cette oisiveté qui engendre tous les vices, cet égoïsme qui est sans pitié pour le malheur, cette intempérance qui énerve à la fois l'âme et le corps, cette débauche qui porte dans la vie domestique l'opprobre avec la discorde, ces scandales qui corrompent les bonnes mœurs, ces rapports qui sèment la division, ces calomnies obscures qui noircissent l'homme de bien, ces désordres et tant d'autres semblables que les lois

ignorent, ou que les lois ne punissent pas : voilà quelle est la plaie des familles ; voilà le poison qui ronge lentement le cœur de la société, et qui en prépare la ruine. Or, ici le remède le plus puissant, le plus universel, c'est la religion ; et vous verrez toujours ces désordres s'accroître, à mesure que s'affaiblira le frein religieux. Oui, la société la plus florissante en apparence, si elle n'était animée, soutenue par l'influence secrète de la religion, serait semblable à ces édifices, qui, malgré leurs dehors réguliers et pompeux, touchent à une ruine prochaine, parce que le temps a usé le ciment et les liens qui en unissaient les parties diverses.

Il semble, Messieurs, qu'instruits par l'expérience, désabusés des vains systèmes et des théories impraticables, les Français reviennent aujourd'hui à des doctrines plus saines, qu'ils portent plus de respect à la mémoire de leurs pères, et qu'ils n'ont plus l'extravagant orgueil de fouler aux pieds tout ce qui est consacré par les hommages des nations et des siècles. Nous avons compris qu'il était dangereux de rendre la multitude incrédule ; et peut-être que ces écrivains, qui ont fait le facile et bien triste métier de la corrompre, rougiraient de leurs déplorables succès, s'ils vivaient encore. Toutefois, si l'on sent généralement davantage le besoin de la religion, il est aussi une maxime très-commode pour ceux qui la professent, et malheureusement trop répandue parmi les beaux esprits et les riches voluptueux : c'est qu'il faut bien une religion au peuple, mais qu'elle n'est bonne que pour lui. Je ne dirai point tout ce que cette maxime a d'impie, cela n'entre pas dans le plan de ce discours ; mais je dirai que c'est là une de ces erreurs funestes contre lesquelles ne sauraient s'élever avec trop de force tout ce qu'il y a d'amis éclairés des mœurs et de la patrie. Certes, cette maxime n'était pas celle du publiciste célèbre qui a dit : « Quand il serait inutile que les sujets eussent une

» religion, il ne le serait pas que les princes en eussent, » et qu'ils blanchissent d'écume le seul frein que ceux qui » ne craignent point les lois humaines puissent avoir (1). » Or ce qui est dit ici des princes, n'est-il pas applicable, quoique dans un degré moins rigoureux, à tous les dépositaires du pouvoir, et en général aux premières classes de la société? Nous dirons à l'homme public : Ce n'est pas pour vous, que vous êtes élevé au-dessus du peuple, c'est pour lui ; toutes les charges dans l'ordre politique comme dans l'ordre religieux ne sont que d'honorables servitudes. Si vous croyez la religion nécessaire au bonheur du peuple, votre premier devoir est de la respecter, pour qu'il la respecte lui-même davantage : et d'ailleurs, si le magistrat aime à trouver dans la religion des peuples le garant de leur soumission, les peuples, à leur tour, aiment à trouver dans la religion du magistrat le garant de sa justice et de son dévouement à la chose publique. Nous dirons à tous, aux riches, aux puissants du siècle, à l'homme de lettres, au savant : N'est-ce pas au sein des conditions les plus élevées, que la volupté est plus raffinée, l'ambition plus ardente, la vengeance plus implacable, toutes les passions plus impérieuses, par les moyens mêmes qu'elles ont de se satisfaire? Et vous voulez briser, pour ces classes de la société, le frein salutaire de la religion! C'est-à-dire que vous voulez rompre la digue du côté où les eaux se portent avec le plus de violence, écarter le remède des lieux où la contagion fait le plus de ravages; c'est-à-dire que vous voudriez enlever les sentiments religieux précisément à ceux à qui ils sont le plus nécessaires. Avant tout, commencez par arracher l'orgueil du cœur de l'homme instruit, l'égoïsme du cœur du riche, la pusillanimité du cœur du magistrat, l'ambition du cœur des grands; en un mot, arrachez les passions du cœur de

(1) Montesquieu, *Esprit des Loix*, liv. XXIV, chap. II,

tout ce qui n'est pas peuple, et alors peut-être il vous sera permis de laisser la religion au peuple.

La religion n'est bonne que pour le peuple ! Hé bien, vous qui tenez ce langage, répondez : D'où sont partis tous ces écrits funestes, qui, circulant dans l'Europe entière, ont altéré partout les vrais principes des choses, relâché les liens de la société, contribué puissamment à la dissolution universelle, et mis en honneur des systèmes dont peut-être vous et vos familles avez été les victimes ? Je vous le demande : toutes ces productions sont-elles sorties de la main du peuple ? Non, sans doute : fabriquées dans l'atelier du bel esprit, elles ont été ensuite accueillies dans la maison du riche et de l'homme puissant. Et cependant, si leurs auteurs comme leurs protecteurs avaient été sincèrement religieux, auraient-ils ainsi prostitué leur talent ou leur crédit au vice et au mensonge ? La religion n'est bonne que pour le peuple ! Hé bien, répondez de nouveau : encore de nos jours, d'où sortent ces romans, ces drames, ces poèmes, ces chansons, où l'obscénité le dispute au blasphème, qui corrompent à la fois l'esprit et le cœur, éveillent des passions prématurées, et font voir toute la corruption et toute la science du vice jusque dans l'âge de l'innocence ? D'où partent ces doctrines de matérialisme qui dégradent la nature humaine, et qui, répandues jusqu'au sein des campagnes, y enfantent tout ce qu'il peut y avoir de plus hideux, l'impiété la plus brutale jointe à l'ignorance et à la misère ? Tout cela vient précisément de cette classe d'hommes auxquels vous croyez la religion inutile : et pourtant, si la religion eût dirigé leurs pensées et leur plume, que de maux elle eût épargnés aux familles et à la société ! La religion n'est bonne que pour le peuple ! Juste ciel ! que deviendrait la France, que deviendrait l'Europe, si cette funeste maxime venait à prévaloir ? Oui, si le peuple seul a de la religion, bientôt il n'en aura

..

plus ; et l'on saura ce que c'est qu'un peuple sans religion. Le peuple aussi a son orgueil et sa dignité à sa manière ; s'il s'aperçoit qu'on lui renvoie la religion comme une chose méprisable, il la méprisera. La Religion n'est rien pour celui qui n'y croit pas ; elle n'a d'empire sur le cœur, que par la croyance de l'esprit : qu'important en effet ses promesses ou ses menaces à ceux qui n'y voient que les chimères d'une imagination abusée ? Et comment voulez-vous que le peuple ne cesse pas d'y croire, s'il remarque qu'elle est un objet de dérision pour ceux que leur naissance, leurs lumières, leurs emplois élèvent au-dessus de lui ? Le peuple est naturellement imitateur. L'impiété descendra du riche au pauvre, du savant à l'ignorant, du magistrat au villageois ; elle deviendra populaire : et un peuple sans religion sera un peuple toujours tenté de briser le joug des lois, de renverser toutes les institutions sociales, de s'égaliser à ceux qui seront placés sur sa tête ; et toujours au premier signal des factieux, on le verra se porter à tous les excès, abuser de sa force pour tout détruire, dévorer les puissances avec leurs titres, les riches avec leurs domaines, jusqu'à ce qu'enfin il se dévore lui-même dans ses propres fureurs : car voilà, tôt ou tard, l'inévitable effet du mépris des premières classes de la société pour la religion. Et puis, qu'elles viennent nous dire qu'il faut laisser la religion au peuple. Aveugles que nous sommes ! à peine, par une suite de prodiges inouis, sommes-nous sortis de l'abîme, que, par notre insouciance sacrilège, nous allons travailler à creuser pour nos descendants un abîme plus profond encore.

Mais non, il n'en sera pas ainsi ; ce n'est pas en vain que l'expérience, brillant d'un éclat terrible, nous aura montré le néant des doctrines mensongères. Les malheurs des pères ne seront pas perdus pour leurs enfants. Formés à une école rude, mais salutaire, nous comprendrons plus que jamais que l'édifice social repose sur la base

éternelle de la religion et de la morale. O ! si ma voix, comme une trompette éclatante, pouvait retentir dans toutes les parties de la France à la fois, j'aimerais à m'écrier : Français dignes de ce nom ! Français de toutes les conditions et de tous les âges, pères vertueux, enfants dociles, magistrats intègres, administrateurs vigilants, guerriers valeureux, vous tous qui désirez de voir nos dissensions se terminer, les cœurs se rapprocher, la paix s'affermir, les bonnes mœurs reflleurir au sein de la patrie, abjurez donc pour toujours les doctrines perverses qui ont fait nos malheurs, et ralliez-vous à ces doctrines sacrées qui seules peuvent nous régénérer. Si c'est par les mauvaises doctrines que tout fut renversé, c'est par les bonnes doctrines qu'il faut tout rétablir. Messieurs, je ne prétends pas donner ici des leçons de politique, ni convertir cette chaire en une tribune aux harangues ; mais je suis Français, et mon cœur me dit qu'il aime son prince et sa patrie ; je suis ministre de la religion, et une partie de ma mission, c'est d'en faire sentir la nécessité. A ce double titre, il m'appartient d'inculquer une vérité, qu'il faut répéter sans cesse, parce que sans cesse on l'oublie : c'est qu'il n'est point de société sans lois, ni de lois sans morale, ni de morale sans religion ; et j'ajoute en finissant, que, de toutes les religions de la terre, la plus capable de réprimer tous les vices et d'inspirer la vertu, c'est la religion même que nous avons le bonheur de professer, c'est la religion de Jésus-Christ.

SUR LE TÉMOIGNAGE.

www.libtool.com.cn

APRÈS avoir tâché d'affermir dans vos âmes par le raisonnement ces vérités sacrées, qui, nées avec le genre humain, se sont propagées avec lui, et conservées plus ou moins pures dans tous les siècles et dans toutes les contrées de la terre ; je viens, Messieurs, considérer avec vous la révélation particulière que le Créateur en a faite, d'abord au peuple Hébreu par Moïse, et ensuite à tous les peuples par Jésus-Christ. Ici une nouvelle carrière s'ouvre devant nous. La double révélation dont je parle se présente entourée de prodiges éclatants qu'elle donne comme les titres authentiques, irrécusables de sa céleste origine : ces prodiges, nous n'en avons pas été les témoins ; nous ne les connaissons que par le témoignage des générations intermédiaires, qui se sont écoulées depuis l'époque même de l'événement jusqu'à nos jours. Mais que faut-il penser de ce témoignage et de ces miracles ? Telles sont les deux questions qu'il faut discuter avant tout. Nous nous bornerons aujourd'hui à la première. Pour traiter la matière avec quelque étendue, et faire sentir les conséquences utiles qui en dérivent naturellement, nous établirons les deux propositions suivantes : la première, que la plupart de nos connaissances et de nos devoirs portent sur des faits que nous n'avons pas vus, et que pourtant nous croyons sur le témoignage d'autrui : la seconde, que le témoignage humain, dans les choses de son ressort, est une règle aussi sûre de vérité, que peuvent l'être les sens et le raisonnement dans les choses auxquelles ils s'appliquent ; et que, parmi les faits que nous n'avons pas eus

sous les yeux, il en est d'aussi certains pour nous que les théorèmes de géométrie.

Cette matière est toute philosophique ; elle pourrait être discutée à la tribune d'une académie comme dans cette chaire : mais elle tient aux preuves fondamentales du christianisme ; elle a été traitée par les plus habiles apologistes ; elle est d'une grande utilité pour éclairer et fortifier notre foi, et dès lors elle ne saurait être étrangère au genre de ministère que je remplis auprès de vous.

Jz ne sais, Messieurs, si vous avez jamais approfondi cette idée, que presque toujours, dans le monde moral comme dans le monde physique, tout roule sur des faits que nous n'avons pas vus, et que nous croyons toutefois sur le témoignage de nos semblables. Oui, dans ce qui regarde les âges passés, les sciences, les lettres et les arts, la société domestique et civile, dans toutes les affaires humaines qui nous occupent sur la terre, nos opinions, nos connaissances, nos devoirs mêmes, se lient à des faits placés à une époque ou à une distance plus ou moins éloignée de nous, et qui nous sont transmis par une suite, un accord de témoignages intermédiaires donnés de vive voix ou par écrit. Nous ne sommes qu'une portion du genre humain, nous ne vivons que dans un point du temps et de l'espace ; mais notre existence présente a des rapports, des liaisons étroites avec le passé. Or, ce passé, où se trouve-t-il ? Dans les témoignages successifs qui l'ont fait comme revivre de génération en génération jusqu'à nous.

Ainsi, que l'ancienne Rome, par un enchaînement prodigieux de conquêtes, fruit de la politique comme de la force, soit devenue la maîtresse du monde ; que dans la suite l'empire romain, affaibli par son immense étendue, corrompu par tous les vices, ébranlé par les divisions san-

glantes de ceux qui étaient appelés à le gouverner, ait ressenti ces déchirements et ces secousses qui présageaient sa chute prochaine ; qu'en effet aux quatrième et cinquième siècles ce colosse de puissance soit tombé sous les coups des peuples barbares, et que de ses débris se soient formés ces États européens, qui, après avoir subi les variations que le temps amène toujours, subsistent encore ; qu'au septième siècle, Mahomet ait embrasé de vastes contrées des feux de son fanatisme, et que de conducteur de chameaux il soit devenu le fondateur d'un nouveau culte et d'un nouvel empire ; que, dans le neuvième âge, Charlemagne, un des plus grands hommes des temps modernes, ait gouverné avec gloire une des plus vastes monarchies qu'il y ait eu depuis celle des Romains ; que, dans le douzième siècle, l'Occident, agité par un pieux enthousiasme, se soit comme renversé sur l'Orient pour écraser de son poids l'implacable ennemi de la civilisation et du christianisme : voilà des événements dont la critique peut contester quelques détails, mais qui, dans leur ensemble, passent pour indubitables dans le monde entier ; auxquels se lient plus ou moins nos lois, nos usages, nos institutions, le régime sous lequel nous vivons. Or tous ces faits, comment les connaissons-nous ? par la tradition, par des monuments, par l'histoire, en un mot, par le témoignage des hommes.

Venons à ce qui regarde les sciences, les lettres et les arts. Je suppose qu'on nous dise : Hérodoté est le père de l'histoire, Hippocrate de la médecine, Euclide de la géométrie ; chez les Grecs, Homère composa l'*Iliade*, et chez les Latins Virgile a donné l'*Enéide* ; au sixième siècle, Justinien fit rédiger un *Code* qui porte son nom ; les siècles les plus brillants de l'esprit humain sont ceux d'Alexandre, d'Auguste, de Léon X, de Louis XIV ; l'imprimerie, la boussole, le télescope, sont, du moins pour nous Européens, une invention de nos temps modernes ;

un Génois a découvert l'Amérique, et c'est un Florentin qui lui a donné son nom ; Galilée soupçonna la pesanteur de l'air ; Toricelli et Pascal l'ont démontrée ; Copernic a fixé les savants sur le vrai système du monde planétaire ; Képler a trouvé les lois des révolutions des planètes ; Descartes a le premier appliqué l'algèbre à la géométrie : voilà encore des faits qui se lient à toutes les connaissances humaines, et que tout le monde croit par la force du témoignage. Quel est le physicien, le chimiste, le naturaliste, le jurisconsulte, qui, dans l'enseignement public ou dans ses ouvrages, ne s'appuie sur des expériences, des observations, des faits qu'il n'a pas eus sous les yeux, et que néanmoins il regarde comme certains ? En tout, l'homme le plus instruit et le plus capable serait celui qui connaîtrait un plus grand nombre de faits, et qui saurait en tirer les conséquences les plus utiles pour le bien de ses semblables. Eh ! Messieurs, si tout à coup nous venions à oublier entièrement les faits que nous croyons sur la foi d'autrui, si nous étions bornés aux seuls faits que nous avons vus, si par là même la connaissance de ce qui a précédé notre naissance s'effaçait totalement de notre esprit ; tout le système de nos idées et de notre instruction serait anéanti, nos pensées seraient sans suite et sans appui, nous serions dans une sorte de délire ; au lieu d'une chaîne dont tous les anneaux sont liés, nous n'aurions plus que des anneaux épars d'une chaîne brisée.

Chose plus digne encore d'attention ! dans la société civile et domestique, tout porte sur des faits qui se sont passés loin de nos yeux. Ainsi, que nous soyons nés au sein de cette France que nous habitons, que nous ayons avec un certain nombre de familles des rapports d'alliances et de parenté, qu'une loi ait été portée, qu'une loi ait été révoquée, que les puissances soient unies par des traités qui forment comme le droit public de l'Europe : ce sont là des faits que nous avons appris de nos sem-

blables ; et c'est ainsi que ce qui tient aux plus douces affections, ce qui rapproche les nations et les hommes, ce qui intéresse de plus près la tranquillité publique, suppose des faits connus uniquement par le témoignage des hommes. www.libtool.com.cn

Enfin, Messieurs, non-seulement nous croyons des faits que nous n'avons pas vus, et nous en faisons la règle de nos délibérations dans la conduite des affaires de la vie humaine ; mais ils sont encore pour nous la base de la plupart des devoirs qui lient notre conscience. Je m'explique.

Obéir à la loi est un devoir ; mais je n'étais pas présent quand elle a été portée, et comment puis-je m'assurer qu'elle est émanée du législateur ? Par le témoignage.

Respecter le magistrat est un devoir ; mais je n'ai assisté ni à sa nomination, ni à son installation légale : comment puis-je m'assurer de la légitimité du pouvoir qu'il exerce ? Par le témoignage.

Acquitter une obligation contractée par ceux dont nous avons recueilli l'héritage est un devoir ; mais nous n'avons pas vu instrumenter l'officier public qui en a dressé l'acte authentique : ici encore, comment réglerons-nous notre conduite ? Par le témoignage d'autrui.

L'auteur de la nature a mis en nous une inclination secrète à écouter ceux qui nous transmettent les faits, à croire à leur rapport ; inclination qu'il ne faut pas suivre aveuglément, mais qui n'en est pas moins le véhicule nécessaire de l'instruction parmi les hommes. L'enfant croit à sa mère, le disciple à son maître ; c'est par cette voie que les premières notions des hommes et des choses entrent dans son esprit, qu'il apprend à connaître les noms des objets qui l'entourent. Son ignorance devient le principe de sa docilité ; il sent qu'il a besoin d'être conduit, il reçoit sans résistance les impressions qu'on lui donne ; il croit avant de réfléchir : en ce sens la foi précède la rai-

son. Otez le témoignage, et vous ne saurez plus ni quels sont vos parents, ni quel est le lieu de votre naissance, ni quel est l'héritage que vous tenez de vos ancêtres, ni quel roi gouvernait la France au commencement du dix-septième siècle, ni quels sont les magistrats auxquels il faut obéir; vous seriez dans toutes les anxiétés du doute sur ce qui doit vous intéresser le plus, vous tomberiez dans la nuit d'une ignorance profonde.

De là, Messieurs, nous tirerons les trois conséquences suivantes : la première, qu'ils sont bien imprudents, bien irreflexis, ceux qui cherchent à ébranler la certitude du témoignage humain, affectant un pyrrhonisme qu'à tout moment d'ailleurs ils démentent dans leur conduite; car, en même temps qu'ils font gloire de ne croire que ce qu'ils voient, ils parlent, ils se décident, ils agissent forcément et sans cesse, d'après une multitude de faits qu'ils croient sans les avoir vus.

Une seconde conséquence, c'est que, puisque nos connaissances portent en très-grande partie sur des faits dont nous n'avons pas été nous-mêmes les témoins, il importe de nous faire des règles d'une sage critique, qui nous sauvent de la crédulité et de la témérité, et nous fassent discerner le degré de confiance que mérite le témoignage. Il est une critique excessive, qui ronge, ce semble, et dévore tout; avec elle, on ne croit rien : il est aussi une critique facile, complaisante, qui confond les vagues rumeurs avec une conviction éclairée, les conjectures avec les preuves; avec elle, on croit tout : or tout croire sur le rapport d'autrui serait simplicité, mais aussi tout rejeter serait folie. Entre ces deux extrêmes est la sagesse.

Une troisième et dernière conséquence, c'est que, presque tout parmi les hommes se réglant par des faits, et presque tous les devoirs de conscience se liant à des faits, la voie la plus humaine que le ciel pouvait choisir

pour appuyer une religion et la perpétuer, c'était de la faire reposer sur des faits incontestables : et voilà aussi quel est le caractère éminent de la loi Mosaique et du christianisme, comme nous le verrons ailleurs.

Je viens à la seconde proposition : que le témoignage humain, dans les choses de son ressort, est une règle aussi sûre de vérité, que peuvent l'être les sens et le raisonnement sur les choses auxquelles ils s'appliquent ; et que, parmi les faits que nous n'avons pas vus, il en est d'aussi certains pour nous que les théorèmes de géométrie.

DANS les recherches auxquelles peut se livrer l'esprit humain, pour découvrir la vérité, il est des illusions à éviter et des précautions à prendre. On peut être égaré par les hommes, on peut l'être aussi par les sens, par le raisonnement ; ce n'est pas la règle qui est fautive, c'est l'application faite par l'homme qui est fautive. S'il est des bruits populaires destitués de tout fondement, il est aussi des raisonnements combattus par la saine raison, comme il est de prétendues expériences démenties par des expériences véritables.

Que s'il n'est pas permis d'abandonner en tout le raisonnement, de se défier en tout du rapport des sens, parce que nous avons été séduits plus d'une fois par l'un et par l'autre ; il n'est pas non plus permis de ne rien croire sur le témoignage d'autrui, par cette frivole considération, que plus d'une fois ce témoignage a été trompeur.

Sans doute le témoignage doit être revêtu de certains caractères, pour mériter, pour obtenir une créance pleine et parfaite ; il faut qu'il soit tel par l'ensemble des circonstances, qu'on ne puisse l'attribuer qu'à la vérité même du fait qu'il atteste. Remontons aux principes.

Le monde moral ne marche pas plus au hasard que le monde physique ; il est des règles fixes, universelles, pour les esprits comme pour les corps : il est des lois qui régissent l'espèce humaine, qui se manifestent, comme celles de la nature, par des phénomènes constants, et dont on peut prévoir et annoncer d'avance les résultats. Ainsi, nous sommes faits de manière qu'un certain nombre d'hommes inconnus les uns aux autres, placés dans des situations diverses, opposés d'âge, de caractère, d'intérêts, de passions, de préjugés, et qu'on ne peut soupçonner d'une fraude concertée, ne se rencontreront point par hasard à se donner pour les témoins oculaires des mêmes faits ; qu'ils ne seront pas méchants et fourbes sans motif ; qu'ils ne sacrifieront pas leur conscience, l'amour naturel de la vérité, leurs intérêts présents et à venir, leurs passions les plus chères, au plaisir d'affirmer un mensonge. Plus on me fera observer que les hommes sont bizarres, capricieux, intéressés, passionnés, plus on me convaincra que leur accord fortuit sur le même fait devient impossible.

Maintenant, venons à l'application. Ou il s'agit de choses sur lesquelles on ne peut interroger des témoins oculaires, ou bien il s'agit de choses qui remontent au delà des générations présentes.

Dans le premier cas, on peut fonder sa foi particulière sur la foi publique, sur une croyance tellement universelle, ferme, éclairée, qu'elle subjugué l'esprit, et qu'on est comme forcé d'y donner malgré soi son assentiment. Je vous le demande, Messieurs, dans ce qui concerne les diverses contrées du globe que nous n'avons pas visitées, les usages, les lois, le culte, le gouvernement des peuples qui y habitent, les productions de leur sol, la température de leur climat, les fleuves qui les arrosent, les montagnes qui s'élèvent à leur surface, ne pouvons-nous pas avoir des connaissances plus ou moins étendues sur les-

quelles nous avons le droit de nous reposer avec une entière sécurité? et si sur ces divers objets quelques détails peuvent être fautifs, n'est-il pas vrai aussi que nous en avons des notions invariables, placées au-dessus de toute incertitude? Il se peut que, parmi mes auditeurs, il n'en soit pas un seul qui ait vu la ville de Constantinople; et cependant, en est-il un seul qui hésite à croire à l'existence de cette capitale de l'empire Ottoman? Non sans doute; et pourquoi? parce que nous sommes tous invinciblement entraînés par l'autorité des voyageurs qui en ont fait la description, par la déposition orale des témoins nationaux ou étrangers qui l'ont vue de leurs yeux, par des relations sans cesse renaissantes de politique ou de commerce. Si j'osais vous dire du haut de cette chaire : *On raconte qu'il existe en Europe une ville appelée Constantinople; cela pourrait bien être, même cela est probable : mais enfin je n'ai pas vérifié le fait, et je reste dans le doute*; à ce langage, ne serais-je pas regardé comme un insensé? et quand on ne peut nier une chose sans passer pour un extravagant aux yeux de ses semblables, n'est-on pas forcé de convenir que l'on est arrivé au plus haut degré de certitude? Ce que je dis de l'existence de cette cité célèbre, on peut le dire aussi de ce qu'on rapporte de sa position, l'une des plus magnifiques de l'univers, de ses mosquées, de la peste qui desole quelquefois ses habitants, des incendies qui consomment leurs demeures. Ici je n'ai pas besoin de discuter les qualités personnelles de chaque témoin, sa probité, sa véracité, ses opinions, ses intérêts, pour graduer la confiance qu'il mérite; je sors des considérations privées, pour m'élever à une considération générale, puisée dans le fond même de la nature humaine. Telle est la diversité, tel est le choc des sentiments, des passions, des intérêts, des rivalités des témoins qui ont vu Constantinople, et telle était aussi, de leur part, l'impossibilité de se tromper sur le fait, qu'on

ne peut supposer ni erreur ni imposture ; en sorte que je suis réellement aussi certain de l'existence de Constantinople, que de l'égalité des rayons dans un cercle.

Je sais bien qu'il serait possible que cette ville n'eût jamais été bâtie, comme il serait possible que l'homme n'eût jamais tracé la figure du cercle : mais de même que, dans l'ordre actuel des choses matérielles, il existe des cercles, et que dans ces cercles les rayons sont égaux ; de même, dans l'ordre actuel des choses humaines, Constantinople existe, et d'après les preuves testimoniales de son existence, il est impossible qu'elle n'existe pas. Écoutons un moment un des premiers géomètres qui aient jamais paru, et qui a été le premier de tous dans le dix-huitième siècle, le savant Euler (1).

« Toutes les vérités qui sont à la portée de notre connaissance se rapportent à trois classes essentiellement distinguées. La première renferme les vérités des sens ; la deuxième, les vérités de l'entendement ; la troisième, les vérités de la foi. Chacune de ces classes demande des preuves particulières pour nous prouver les vérités qui y appartiennent ; et c'est de ces trois classes que toutes nos connaissances tirent leur origine.

« Les preuves de la première classe se réduisent à nos sens, quand je puis dire : *Cette chose est vraie, puisque je l'ai vue, ou que j'en suis convaincu par mes sens.* C'est ainsi que je connais que l'aimant attire le fer, puisque je le vois, et que l'expérience me le prouve indubitablement. Telles vérités sont nommées *sensuelles* (ou sensibles), et fondées sur nos sens ou sur l'expérience.

« Les preuves de la deuxième classe sont renfermées dans le raisonnement, quand je puis dire : *Cette chose*

(1) *Lettres à une Princesse d'Allemagne*, lettres CXV et CXVI, tom. II.

» *est vraie, puisque je puis la démontrer par un raisonne-*
 » *ment juste, ou par des syllogismes légitimes...* C'est
 » ainsi que nous connaissons que les trois angles d'un
 » triangle rectiligne font ensemble autant que deux
 » angles droits. *De telles vérités sont nommées in-*
 » *telleciuelles; et c'est ici qu'il faut ranger toutes les*
 » *vérités de la géométrie et des autres sciences, en tant*
 » *qu'on est en état de les prouver par des démonstra-*
 » *tions.*

» Je passe à la troisième classe des vérités, celles de la
 » foi, que nous croyons parce que des personnes dignes
 » de foi nous les rapportent, ou quand nous pouvons
 » dire : *Cette chose est vraie, puisqu'une ou plusieurs per-*
 » *sonnes dignes de foi nous l'ont assurée.* Cette classe ren-
 » ferme donc toutes les vérités *historiques.* V. A. croit
 » sans doute qu'il y eut autrefois un roi de Macédoine,
 » nommé Alexandre-le-Grand, qui s'est rendu maître du
 » royaume de Perse, quoiqu'elle ne l'aït point vu, et
 » qu'elle ne puisse pas démontrer géométriquement que
 » cet homme ait existé sur la terre. Nous le croyons sur
 » le rapport des auteurs qui ont écrit son histoire, et nous
 » ne doutons pas de leur fidélité. Mais ne serait-il pas
 » possible que tous ces auteurs eussent fait le complot de
 » nous tromper? Nous avons raison de mépriser cette ob-
 » jection, et nous sommes aussi convaincus de la vérité
 » de ces faits, au moins d'une grande partie, que des vé-
 » rités de la première et de la deuxième classe.

» Il faut donc, pour les vérités de chacune de ces trois
 » classes, se contenter des preuves qui conviennent à leur
 » nature; et il serait ridicule de vouloir exiger une dé-
 » monstration géométrique des vérités d'expérience ou
 » historiques. C'est ordinairement le défaut des esprits
 » forts, et de ceux qui abusent de leur pénétration dans
 » les vérités intellectuelles, de prétendre des démonstra-
 » tions géométriques pour prouver toutes les vérités de la

» religion, qui appartiennent en grande partie à la troisième classe. »

Je viens aux faits dont il n'existe plus de témoins que l'on puisse consulter : je puis les connaître par la tradition, par les monuments, par l'histoire.

J'appelle tradition, un récit fait de vive voix par les témoins oculaires, transmis par eux aux générations contemporaines qui n'ont pas vu les faits, et par celles-ci aux suivantes d'âge en âge jusqu'au temps présent. Ainsi, par une suite de témoignages successifs, on peut savoir qu'après le règne de Louis XIV vint la régence du Duc d'Orléans.

J'appelle monuments, certains ouvrages, certaines institutions qui perpétuent le souvenir des événements auxquels ils doivent leur naissance : tels sont les médailles, les inscriptions, les obélisques, les tombeaux, les statues, les usages politiques et religieux, les fêtes et choses semblables. Ainsi le palais de Versailles est un monument qui parle aux yeux de la gloire de Louis-le-Grand ; ainsi l'effigie de Louis XV sur une pièce de monnaie suffit pour attester que dans le dix-huitième siècle, ce prince a régné sur les Français.

J'appelle histoire, un récit fixé par l'écriture, comme les *Commentaires* de César, les *Décades* de Tite-Live, et les *Mémoires* de Comines. Je me borne à discuter l'autorité de l'histoire, ce dépôt précieux des âges passés. Sachons en cette matière éviter le scepticisme comme la crédulité.

Il est des historiens de tous les genres et de tous les caractères ; il en est d'assez obscurs, d'une mince autorité, qui n'ont laissé après eux aucune réputation de savoir et de talent ; il en est qui ont raconté des faits peu connus, d'un faible intérêt, difficiles à vérifier, et qui, s'ils étaient faux, étaient peu dans le cas de trouver des contradicteurs ; il en est qui ont écrit plusieurs siècles

après l'événement, moins d'après les historiens précédents que d'après les bruits vagues et confus ; il en est qui, loin d'être cités avec éloge, passent pour suspects, et sont décriés parmi les savants : je conçois que tous ces écrivains doivent laisser des doutes dans l'esprit du lecteur. Il est aussi des historiens égarés par l'esprit de parti, par la haine ou par l'amour de la gloire nationale : alors, quand même ils mériteraient une créance entière pour le fond des choses, on sent combien il faut se défier du tour qu'ils aiment à donner aux événements, et de la manière dont ils présentent les personnages. Ainsi, que les historiens grecs et latins aient embelli les faits glorieux à leur patrie, et obscurci ceux qui pouvaient l'être à leurs ennemis ; qu'ils aient fait quelquefois leurs personnages plus grands que la réalité, cela peut être. Supposez un écrivain qui, en des temps orageux, ayant appartenu à une faction, laisse des mémoires sur des événements qu'il a dirigés, et dans lesquels il a joué un rôle important ; il pourra bien, par des exagérations, par des réticences affectées, déguiser les faits, et il ne devra être écouté qu'avec une certaine défiance. Enfin, il se trouve des historiens qui sèment leur récit de réflexions, étalent leurs vues politiques, prêtent à leurs personnages des plans de conduite, et veulent deviner la cause secrète de tous les événements ; il est aisé de comprendre que tout cela est conjectural, et qu'au lieu d'une histoire, l'auteur pourra bien n'avoir donné qu'un roman.

Mais supposons des historiens célèbres, toujours cités avec éloge, honorés de leurs contemporains et dans les âges suivants, très-accrédités parmi les critiques les plus difficiles ; des historiens dont les ouvrages portent une empreinte de vertu et de probité que l'art ne peut contrefaire, qui racontent des événements de la plus haute importance, dont ils pouvaient avoir aisément en main les preuves le plus authentiques : c'est alors qu'il est im-

possible de ne pas croire à leur témoignage ; et si leur récit se trouve lié à des événements postérieurs qui en supposent la vérité, s'il est soutenu par les traditions les plus suivies, les plus fermes, les plus universelles, s'il est gravé sur des monuments qui ont échappé aux ravages du temps, on est parvenu au plus haut degré de la certitude historique.

Donnons à cette matière le développement convenable. Que peut-on exiger d'un historien, pour qu'il soit digne de foi ? Qu'il soit bien éclairé sur les faits qu'il raconte, et véridique dans ses récits : or, très-souvent il peut se présenter à nous avec tout ce qu'il y a de plus propre à garantir ses lumières et sa véracité.

Est-il contemporain des événements ? il peut les connaître par la foi publique, ainsi que nous l'avons expliqué. Si quelqu'un voulait aujourd'hui écrire l'histoire de France depuis trente ans, manquerait-il de moyens de bien connaître, sinon les détails, au moins le fond même des événements les plus mémorables de cette époque ?

A-t-il à raconter des faits plus anciens ? il peut être entouré d'une foule de monuments qui les rappellent. Si parmi nous un écrivain voulait retracer les règnes de Henri IV, de François I^{er}, de Charlemagne, ne pourrait-il pas interroger les histoires, les mémoires, les documents de tout genre qui seraient relatifs à son entreprise ? Les historiens contemporains ont été cités par ceux des âges suivants ; ceux-ci l'ont été à leur tour : et voilà comment s'est formée une chaîne de témoignages parfaitement liés l'un à l'autre, qui se prolonge sans interruption jusqu'à nos jours.

Quant à la véracité, comprenons bien d'où l'histoire tire son autorité. Ce n'est pas seulement des qualités personnelles de celui qui l'écrit : c'est bien plutôt du suffrage de ses contemporains. En lisant un historien, c'est sa nation, c'est son siècle tout entier que je crois enten-

dre. Et qui ne voit pas que, s'il était assez impudent pour vouloir tromper ses contemporains sur des faits d'un éclat, d'une publicité, d'une importance qui doivent éveiller l'attention publique, il s'élèverait contre lui un cri d'indignation qui résonnerait dans la postérité, et le dénoncerait à tous les siècles comme le plus insigne des faussaires ? Un exemple va éclaircir toute cette discussion.

Nous croyons que Charlemagne fut tout à la fois guerrier, législateur, homme de lettres et savant comme on l'était alors, protecteur zélé de la religion ; et pour sentir combien en cela notre foi est raisonnable, supposons, pour un moment, que les fameux personnages qui partagèrent la gloire de ce prince, les grands de sa cour, les guerriers, les pontifes, les hommes éclairés, nationaux ou étrangers qui illustrèrent son règne, tout à coup sortis du tombeau, forment autour de nous un sénat auguste de témoins oculaires des actions de Charlemagne ; ils nous redisent sa vie publique et privée, ses exploits depuis l'Ebre jusqu'au Danube, son goût pour les lettres, son activité prodigieuse, l'ordre qu'il mettait dans son palais, la tenue des assemblées d'où sont émanés ces fameux *Capitulaires* : je demande s'il nous viendrait en pensée de suspecter la probité, la bonne foi de ces vénérables témoins ? Ne serions-nous pas saisis, en leur présence, d'un respect religieux, et ne recueillerions-nous pas avec une pleine confiance ce qu'ils raconteraient à la gloire du héros qui serait le sujet de leurs discours ? Hé bien, s'ils ne nous est pas donné d'entendre ces graves et fidèles témoins, il nous est donné d'entendre celui qui est leur organe : c'est Eginhard, qu'on a nommé le secrétaire de Charlemagne ; son témoignage, parvenu jusqu'à nous sans contradiction, nous représente celui de son siècle. Comment supposer qu'il eût formé le projet de tromper ses contemporains et la postérité par un mensonge fabri-

qué de sang-froid ? N'aurait-il pas vu qu'il allait se couvrir d'ignominie, que son imposture serait découverte, qu'il ne lui resterait que la honte de l'avoir tramée sans succès ? Eût-il pu croire que, sur des faits plus éclatants que le soleil, liés aux destinées de l'Europe entière, il était assez puissant pour faire taire toutes les langues et toutes les plumes ? Ce silence même, s'il eût pu l'obtenir, n'aurait eu qu'un temps ; la vérité aurait fini par éclater, et le mensonge serait demeuré à jamais confondu.

Maintenant nous sommes en état de comprendre comment un grand nombre de faits se conservent dans la mémoire des hommes, et se transmettent d'âge en âge par les voies les plus sûres, de manière à être aussi certains pour la postérité, qu'ils l'ont été pour les contemporains. Lorsqu'il se passe de grands événements au milieu d'une nation, une foule de personnes en sont les témoins oculaires ; de ce premier témoignage se forme la foi publique : il arrive que des médailles, des inscriptions, des obélisques, des hymnes, en perpétuent le souvenir ; surtout des écrivains en font le récit : s'il est faux, il excite des réclamations ; s'il est fidèle, il se propage sans contradicteurs, et se conserve de génération en génération.

Veut-on sentir combien il serait difficile que l'imposture prévalût sur des faits d'une haute importance ? supposons qu'un historien Anglais se fût avisé d'écrire très-sérieusement, que les Français avaient été complètement battus dans les champs de Fontenoi ; qu'après cette mémorable journée, des partis avaient pénétré dans l'intérieur des provinces, et étaient venus insulter jusqu'aux murs de cette capitale : pensez-vous que les Français auraient souffert patiemment cette imposture ? Les nations étrangères, qui n'avaient aucun intérêt à la querelle, le peuple Anglais lui-même, n'auraient-ils pas fourni des écrivains assez véridiques pour s'élever contre ce récit fabuleux ? et dès lors, ou bien le mensonge eût été pour

jamais étouffé, ou bien il ne serait passé aux âges suivants qu'avec des réclamations qu'il aurait provoquées. Or, ce que je dis de la bataille de Fontenoi, je le dirai de celle de Pharsale : il fut, il y a dix-huit siècles, tout aussi difficile de se tromper et de tromper sur le vainqueur de Pharsale, qu'il l'a été d'être trompeur ou trompé sur le vainqueur de Fontenoi. Sachons, dans les narrations historiques, distinguer la substance des faits, de leurs circonstances particulières. On n'ignore pas que des anecdotes privées sont plus faciles à imaginer, à altérer, que des événements publics ; encore même, quand on n'a pas un motif légitime de se défier de l'historien dans les détails, il n'est pas juste de lui refuser sa foi. Que les Français et les Anglais ne soient pas d'accord sur les particularités de la journée de Fontenoi, comme sur le nombre des morts, les incertitudes de la victoire, la formation et la résistance de la fameuse colonne, les causes du gain de la bataille ; que l'un en donne la gloire au maréchal de Saxe, l'autre à la présence du Roi et du Dauphin, je conçois toutes ces variations dans le récit ; mais elles ne font que rendre plus frappant l'accord de tous sur l'issue et le résultat de cette immortelle journée.

Un historien pourra bien composer une histoire fausse : mais où la placera-t-il ? Quels seront les personnages, le lieu de la scène, la durée et les circonstances des événements ? Comment accorder ce roman avec la suite des autres faits bien connus ? Tout se lie et s'enchaîne dans le corps social ; et si, dans la succession des faits, vous voulez en insérer un qui soit faux, l'y faire entrer comme de vive force, dès-lors plus d'harmonie ; ce seront des contradictions, des incohérences qui feront ressortir l'imposture. Qu'un écrivain, par exemple, voulût faire du Duc de Bourgogne le successeur de Louis XIV, et nous donner une histoire de ce règne prétendu : comment s'y prendrait-il ? Quelle violence ne ferait-il pas à toutes les dates,

à tous les monuments, à toutes les traditions, à tous les historiens ! Il faudrait tout défigurer, tout mutiler, tout mettre en pièces ; ce serait un vrai chaos. Or, les hommes sont toujours les mêmes ; il ne fut pas plus possible autrefois d'inventer une fable sur le successeur immédiat d'Auguste, qu'il ne le serait de nos jours d'en fabriquer une sur le successeur de Louis XIV.

Je le sais ; quand on voit les faits à travers les nuages du temps et des siècles, il semble qu'ils ont comme disparu, et qu'ils sont comme s'ils n'avaient jamais été : toutefois, quelle que soit la distance qui les sépare de nous, ils n'en ont pas moins existé ; l'intervalle du temps ne détruit pas plus réellement les objets, que l'intervalle des lieux : la vérité ne vieillit pas ; l'impression des faits anciens peut être moindre, et la conviction reste la même.

Un mathématicien Ecossais a fait un étrange calcul ; il a imaginé de dire que le témoignage ne produit jamais qu'une *probabilité* ; que celle-ci va toujours en décroissant à travers les générations successives ; que le plus haut degré de probabilité est produit par le rapport de ceux qui ont vu les faits ; le second, par la déposition de ceux qui les ont ouï raconter aux précédents, et ainsi de suite, jusqu'à ce que la probabilité primitive soit comme effacée.

Il serait donc seulement probable, pour moi qui n'ai jamais vu Rome, que cette ville existe ; langage réprouvé par le sens commun, et contraire à la croyance bien ferme et bien intime de quiconque n'en est pas dépourvu. Quant à la diminution successive de la force du témoignage, nous répondrons avec un écrivain français (1) :

« Les faits de César et d'Alexandre suffisent pour démontrer la vanité des calculs du géomètre Anglais ; car nous sommes aussi convaincus actuellement de l'exis-

(1) L'abbé de Prades, art. CERTITUDE. dans l'*Encyclopédie*, édit. in-fol.

» tence de ces deux grands capitaines, qu'on l'était il y a
» quatre cents ans ; et la raison en est bien simple, c'est
» que nous avons les mêmes preuves de ces faits, qu'on
» avait en ce temps-là. La succession qui se fait dans les
» différentes générations de tous les siècles, ressemble à
» celle du corps humain, qui possède toujours la même
» essence, la même forme, quoique la matière qui le com-
» pose à chaque instant se dissipe en partie, et à chaque
» instant soit renouvelée par celle qui prend sa place.
» Un homme est toujours un tel homme, quelque
» changement imperceptible qui se soit fait dans la
» substance de son corps, parce qu'il n'éprouve point
» tout à la fois de changement total : de même les diffé-
» rentes générations qui se succèdent doivent être regar-
» dées comme étant les mêmes, parce que le passage des
» unes aux autres est imperceptible. C'est toujours la
» même société d'hommes qui conserve la mémoire de
» certains faits, comme un homme est aussi certain dans
» sa vieillesse de ce qu'il a vu d'éclatant dans sa jeunesse,
» qu'il l'était deux ou trois ans après cette action. Ainsi
» il n'y a pas plus de différence entre les hommes qui
» forment la société de tel ou tel temps, qu'il y en a entre
» une personne âgée de vingt ans, et cette même per-
» sonne âgée de soixante ; par conséquent le témoignage
» de différentes générations est aussi digne de foi, et ne
» perd pas plus de sa force, que celui d'un homme qui, à
» vingt ans, raconterait un fait qu'il vient de voir, et à
» soixante, le même fait qu'il aurait vu quarante ans au-
» paravant. Si l'auteur Anglais avait voulu dire seule-
» ment, que l'impression que fait un événement sur les
» esprits est d'autant plus vive et plus profonde que le
» fait est plus récent, il n'aurait rien dit que de très-vrai.
» Qui ne sait qu'on est bien moins touché de ce qui se
» passe en récit, que de ce qui est exposé par la scène
» aux yeux des spectateurs ? L'homme que son imagina-

» tion servira le mieux à aider les acteurs à le tromper
 » sur la réalité de l'action qu'on lui représente, sera le
 » plus touché et le plus vivement ému. La sanglante jour-
 » née de la Saint-Barthélemi, ainsi que l'assassinat d'un
 » de nos meilleurs rois, ne fait pas, à beaucoup près, la
 » même impression sur nous, que ces deux événements
 » en firent autrefois sur nos ancêtres. Tout ce qui n'est
 » que de sentiment, passe avec l'objet qui l'excite ; et s'il
 » lui survit, c'est toujours en s'affaiblissant, jusqu'à ce
 » qu'il vienne à s'épuiser tout entier ; mais pour la con-
 » viction qui naît de la force des preuves, elle subsiste
 » universellement. Un fait bien prouvé passe à travers
 » l'espace immense des siècles, sans que la conviction perde
 » l'empire qu'elle a sur notre esprit, quelque décroisse-
 » ment qu'il éprouve dans l'impression qu'il fait sur le cœur.
 » Nous sommes, en effet, aussi certains du meurtre de
 » Henri-le-Grand, que l'étaient ceux qui vivaient dans
 » ce temps-là ; mais nous n'en sommes pas si touchés. »

Convaincus de l'autorité du témoignage humain sur les
 faits, nous ferons l'application des principes que nous
 venons d'exposer, à l'histoire de Moïse, et plus particu-
 lièrement à celle de Jésus-Christ et des Apôtres ; nous y
 puiserons des preuves invincibles de leur mission divine ;
 et nous sentirons toute la vérité de ces paroles de d'Agues-
 seau à son fils (1) : « Quiconque a bien médité toutes ces
 » preuves trouve qu'il est non-seulement plus sûr, mais
 » plus facile de croire que de ne pas croire, et rend grâces
 » à Dieu d'avoir bien voulu que la plus importante de
 » toutes les vérités fût aussi la plus certaine, et qu'il ne
 » fût pas plus possible de douter de la vérité de la reli-
 » gion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y a eu un Cé-
 » sar ou un Alexandre. »

(1) *Etudes propres à former un magistrat.* Œuvres, tome I, in-4°, page 262.

LES MIRACLES EN GÉNÉRAL.

www.libtoof.com.cn

EXAMINER les fondements de la révélation, qui comprend la loi de Moïse comme la loi de Jésus-Christ, et les venger des attaques d'une incrédulité armée plus d'une fois de haine et de calomnie, toujours de préjugés et de sophismes ; tel est le but principal de nos instructions. Nous sommes tous nés dans le sein de l'Eglise chrétienne, héritière des promesses faites à la Synagogue ; nous avons tous reçu le caractère de ses enfants. Mais enfin que faut-il penser de cette religion que l'on voit tour à tour révérée par les uns et blasphémée par les autres ? Faut-il la chérir comme le plus précieux héritage que nous ayons reçu de nos pères, et nous montrer jaloux de la transmettre à nos descendants ; ou faut-il n'y voir qu'une croyance surannée, bonne tout au plus au temps de la simplicité de nos aïeux ? Notre siècle est-il trop éclairé pour y croire, ou l'incrédulité moderne n'a-t-elle pas une autre source que les véritables lumières ? Voilà ce qu'il s'agit de discuter et d'approfondir ; non que je vienne mettre la religion en problème et la classer parmi les opinions incertaines, abandonnées aux vaines disputes des hommes ; mais, à une époque où mille préjugés funestes se sont répandus sur son origine, son histoire et sa doctrine, il importe plus que jamais de se rendre compte à soi-même de sa croyance pour la ranimer. Celui qui ne croit pas, a besoin d'être convaincu ; celui qui chancelle, doit être affermi ; et celui qui croit, verra toujours avec une douce et secrète satisfaction se dissiper devant lui tous les nuages que le mensonge cherche à élever autour de sa croyance.

Mais sur quoi porte-t-elle principalement, cette religion que nous avons le bonheur de professer ? Elle porte sur un petit nombre de faits éclatants, qui sortent des lois ordinaires de la nature, et qui ont été opérés en sa faveur par la main toute-puissante du Maître de l'univers ; en un mot, elle porte principalement sur des miracles. Je le sais, Messieurs, au seul nom de miracles, nos beaux esprits incrédules sourient de pitié ; ils s'étonnent qu'il existe encore, au milieu d'une nation aussi éclairée que la nôtre, des hommes assez simples pour s'occuper sérieusement de miracles. Ils ne cessent de rappeler que l'ignorance a souvent mis au rang des prodiges des événements purement naturels ; qu'il fut un temps de crédulité, où la fourberie dans les uns, la simplicité dans les autres, pouvaient aisément accréditer comme miraculeux ce qui ne l'était pas ; que, dans tous les temps, des hommes habiles ont su profiter du goût des peuples pour le merveilleux ; que Mahomet prétendait converser avec un ange, Numa avec la nymphe Egérie, et que Socrate avait son démon familier : qu'ainsi, pour n'être pas dupe de l'imposture, le sage s'enveloppe du manteau de sa philosophie, laisse les miracles au vulgaire, et ne croit à d'autres merveilles qu'à celles de la nature. Vous voyez que nous ne prétendons pas dissimuler les arguments de l'incrédulité. Pour les résoudre, nous allons établir les quatre propositions suivantes : la première, que les miracles sont possibles ; la seconde, qu'on peut très-bien discerner les miracles d'avec les faits naturels ; la troisième, que les miracles sont un excellent moyen d'établir la vérité d'une religion ; la quatrième, que les miracles que nous n'avons pas vus peuvent être constatés par le témoignage, comme les faits ordinaires. Tel est le sujet de cette Conférence. Je vous prie de ne prononcer sur le fond des choses, qu'après l'avoir entendue tout entière ; parce que ce n'est qu'à mesure que nous avancerons, que vous verrez

successivement se dissiper les préventions et les difficultés.

J'APPELLE miracle un événement contraire aux lois constantes de la nature. Ainsi, qu'un mort de quatre jours, déjà tombé en dissolution, sorte vivant de son tombeau ; qu'à la voix, au simple commandement d'un homme, une tempête violente s'apaise soudainement, ou qu'un fleuve remonte vers sa source : voilà des faits, des événements qui sont une suspension manifeste des lois universelles et bien connues de ce monde physique ; voilà des miracles. Or, qui osera dire que de pareils prodiges sont impossibles à Dieu, qu'il ne peut les opérer par sa toute-puissance, ou, s'il lui plaît, par des agents qui parlent en son nom ? Le bon sens dit à chacun, que Dieu a établi librement les lois qui gouvernent ce monde visible, que ces lois sont l'effet de sa volonté toute-puissante ; et comment serait-il le maître suprême de la nature entière, comment en serait-il le législateur indépendant, s'il ne pouvait modifier, suspendre ses lois, suivant les desseins de son adorable sagesse ? Pour donner plus de développement à ces pensées, remontons un moment à ces notions premières sur Dieu, auteur et conservateur de l'univers ; notions si simples, si lumineuses pour tous ceux dont l'entendement n'est pas obscurci par les ténèbres de l'athéisme. La matière ne trouve dans son propre fonds ni la raison de son existence, ni la raison de la manière merveilleuse dont sont liées, ordonnées toutes ses parties. Le hasard n'est rien ; la nécessité est un mot, et non pas une cause. C'est Dieu qui a fait les causes secondes, et qui leur a donné leurs propriétés, leur degré de force et d'activité ; c'est lui qui, dans les cieux, a réglé la position et le cours des astres, comme il a déterminé sur la terre les différentes espèces de mouvements, et la manière dont ils seraient communiqués. L'expérience nous a fait aperce-

voir certaines règles toujours observées, d'après lesquelles on voit les êtres se conserver et se perpétuer, l'ordre et la marche de l'univers rester les mêmes. Or, ces règles, c'est ce que nous appelons les lois de la nature. Je n'ignore pas que, dans le discours ordinaire, on présente la nature comme la législatrice des êtres qui composent ce monde : mais, ou l'on ne s'entend pas, ou bien il faut entendre par nature, ainsi que le dit Bossuet (1), « une » sagesse profonde, qui développe avec ordre, et selon de » justes règles, tous les mouvements que nous voyons. » Oui, quiconque n'est pas athée souscrira volontiers à la belle définition que Buffon donne de la nature, en l'appelant « le système des lois établies par le Créateur pour » l'existence des choses et la succession des êtres. » Mais, si ces lois sont l'ouvrage de Dieu, comment contester à Dieu le droit et le pouvoir de les suspendre ? Rendons la chose sensible par un exemple particulier. De la semence confiée à la terre on voit une plante naître, croître et mûrir ; et cela par l'action lente, successive de certains agents naturels, tels, je le suppose, que la terre, l'eau et le feu ; voilà le cours ordinaire des choses : or, c'est Dieu qui a donné à ces agents naturels la force de produire de tels effets dans une certaine succession de temps. Mais ce qu'il produit par l'action successive des causes naturelles, ne peut-il pas le produire sans elles, et dans un instant ? et si cela arrivait, ce serait pourtant un vrai miracle. Dira-t-on qu'en donnant un tel pouvoir à ses créatures, Dieu s'en est dépouillé lui-même ; ou bien qu'il s'est imposé la loi inviolable de ne jamais produire sans elles les effets qu'il produit par elles ? Tout cela est absurde. Il est visible que celui qui a été assez puissant pour créer ces agents, est à plus forte raison assez puissant pour s'en passer, quand il lui plait.

(1) *Connaissance de Dieu et de soi-même*. chap. iv.

Sans doute les lois de la nature sont sages, puisqu'elles sont l'ouvrage de la sagesse même; elles sont très-bien adaptées aux fins que Dieu se propose. Mais Dieu ne peut-il pas avoir des raisons de la plus haute sagesse d'y déroger quelquefois, et de manifester par ce moyen ses volontés suprêmes? La nature matérielle n'existe que pour la nature intelligente. Les créatures raisonnables, capables de connaître et d'adorer la Providence, sont l'objet principal de ses soins et de ses pensées; elles sont la plus noble, la plus essentielle partie de l'univers; et soit pour les instruire quand elles s'égarerent, soit pour les récompenser quand elles sont fidèles, soit pour les châtier quand elles sont rebelles, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas suspendre quelquefois l'ordre accoutumé des choses physiques? Malheureusement les merveilles de la nature, par l'habitude même où nous sommes d'en jouir, ne font sur nous qu'une impression légère: familiarisés avec elles, nous les voyons avec indifférence; elles sont tombées dans une sorte d'avilissement (1). En vain l'univers étale à nos yeux ses ravissantes beautés, en vain toutes les créatures nous invitent de concert à rendre gloire à leur auteur; notre cœur appesanti est à peine touché de ce spectacle. Il était digne de la sagesse et de la bonté de Dieu, de faire éclater de temps en temps sa présence, par des traits capables de tirer l'homme de son indifférence et de sa léthargie. Que des grains de blé semés dans la terre se convertissent en moissons abondantes qui nourrissent des peuples entiers, voilà certes une étonnante merveille de cette bonté souveraine attentive à nos besoins: toutefois, comme elle est ordinaire, à peine en prenons-nous occasion de tourner nos regards vers le Père céleste, et de le remercier d'un si grand bienfait. Mais si, au milieu d'une famine cruelle

(1) *Assiduitate viluerunt. S. Aug. Tract. xxiv in Joann, n. 1.*

qui désole une grande cité, une poignée de grains se multipliait tout à coup au point de rassasier tout un peuple affamé, quels sentiments d'adoration, d'admiration, de reconnaissance pénétreraient tous les cœurs ! Les miracles sont comme des coups d'autorité divine, qui rendent plus sensibles la main puissante et le gouvernement suprême du Maître des hommes et de la nature.

Sans doute encore, les lois de la nature doivent avoir un caractère de stabilité : en Dieu il n'est ni caprice, ni imprévoyance. Rien ne donne une plus haute idée de sa puissance et de sa sagesse, que cette perpétuité de lois toujours les mêmes, et toujours admirables dans leurs effets. Les lois physiques cesseraient de l'être, si elles étaient continuellement, universellement violées ; l'ordre et l'harmonie du monde en seraient même troublés : mais des suspensions passagères et rares de ces lois sont loin d'avoir ces inconvénients ; elles ne servent qu'à faire éclater davantage l'indépendance du Createur, et à montrer plus vivement l'empire qu'il conserve sur son ouvrage. Que de temps en temps un mort ressuscite, le monde ne roulera pas moins suivant sa marche accoutumée ; le soleil ne cessera pas pour cela d'éclairer l'univers, ni la terre de se couvrir de fruits et de moissons, ni le reste du genre humain de naître, de vivre et de mourir suivant les lois ordinaires.

Sans doute enfin, Dieu est immuable ; il ne change pas, ses pensées sont éternelles : mais combien n'est-il pas étrange de voir dans un miracle quelque chose de contraire à l'immutabilité de Dieu ! Avant tous les temps, Dieu seul était, traçant le plan de cet univers, et préparant dans sa sagesse les lois qu'il devait lui donner ; sa science infinie embrassait d'une seule pensée tous les événements qu'il ferait éclore dans la suite des temps. Lorsqu'il régla les lois de la nature, il régla aussi les exceptions qu'il voulait y apporter : la suspension de la loi

entrait dans ses desseins éternels , comme la loi elle-même ; l'une et l'autre ont été décrétées à la fois. C'était lorsque Dieu condamnait les hommes à mourir pour ne pas revivre , qu'il arrêtait que Lazare serait excepté , et qu'il sortirait vivant de son tombeau. Qu'un prince , en dictant une loi à ses sujets , prévoie un cas particulier dans lequel il déclare que sa loi n'aura pas son exécution ; dira-t-on , le cas arrivant , que le prince est inconstant dans ses desseins ? Non , sans doute. L'application est sensible. Le même Dieu qui a réglé le cours de la nature , en a ordonné la suspension dans des circonstances qu'il a prévues et déterminées. Le miracle n'est que l'exécution de ses décrets ; et si , après avoir été décrété , il n'arrivait pas , c'est précisément alors que Dieu ne serait pas immuable. Ainsi , de quelque côté qu'on envisage le miracle , il ne présente rien qui ne s'accorde parfaitement avec les attributs de la Divinité , avec sa puissance , sa sagesse , son immutabilité. Il n'y aura jamais que des athées qui aient la pensée d'en contester la possibilité ; et des athées ne sont pas , en ce genre , une autorité dont on puisse se prévaloir. Savez-vous ce que dit à ce sujet un écrivain qui ne doit point paraître suspect , J. J. Rousseau ? Voici ses paroles , je n'y changerai rien. « Dieu » peut-il faire des miracles ? c'est-à-dire , peut-il déroger » aux lois qu'il a établies ? Cette question sérieusement » traitée serait impie , si elle n'était absurde : ce serait » faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négative- » ment , que de le punir ; il faudrait l'enfermer (1). » Ce langage , comme vous voyez , n'est pas d'un écrivain très-tolérant ; si un théologien avait écrit ces paroles , on eût crié au fanatisme. Heureusement c'est *le citoyen de Genève*. Les miracles sont donc possibles ; j'ajoute qu'on peut très-bien les discerner d'avec les faits naturels.

(1) Troisième, *Lettre de la Montagne*.

LORSQU'IL s'agit de miracles, on doit se tenir également éloigné de deux extrémités opposées. Il est une crédulité qui adopte tout sans examen, et qui conduit à des jugements toujours téméraires, lors même qu'ils seraient vrais; mais aussi il est une incrédulité qui rejette tout sans réflexion, se roidit contre l'évidence même, et qui, loin d'être une force d'esprit, n'est qu'une obstination pleine de faiblesse et de puérilité : évitons ces excès.

Je fais observer d'abord que tout ce qui est extraordinaire n'est pas pour cela miraculeux. Ainsi, que la foudre soit attirée des nuages, et en même temps détournée de nos édifices; que des hommes s'élèvent dans les régions de l'air, et naviguent dans une sorte de nacelle sur ce nouvel océan; ce sont là des choses fort étranges, et ce ne sont pas des miracles.

Je fais observer encore qu'un fait n'est pas miraculeux parce que la cause en est inconnue. Non, ce n'est pas assez d'être témoin d'un événement dont on cherche en vain la cause, pour crier au miracle; il faut voir une violation manifeste des lois connues. Du moment que j'aperçois un appareil d'instruments, que je puis soupçonner les ressorts secrets de l'industrie humaine, les jeux d'une main habile, l'action de quelque fluide réel, quoique invisible, je ne vois plus de miracle. Voilà pourquoi tous ces tours d'adresse, souvent très-singuliers, dont on amuse le peuple, ou même des hommes instruits; tous ces effets étonnants que l'on produit par le moyen de la mécanique, de l'aimant, du fluide électrique, de la lumière, des combinaisons chimiques, n'ont rien de miraculeux. Je puis bien ignorer la liaison de ce que je vois avec la cause qui le produit; mais, quand je sais qu'une main cachée a tout dirigé pour le spectacle, je me contente d'admirer les effets de l'art des hommes et de leurs subtiles inventions.

Enfin je conviens que souvent il est difficile de distin-

guer le miraculeux du naturel ; mais alors que fait-on ? Ce que l'on doit faire dans les choses incertaines : on suspend son jugement, on ne prononce pas, on attend de nouvelles lumières ; et c'est pour avoir jugé avec trop de précipitation, qu'on s'est trompé plus d'une fois. Ici l'ignorance et la simplicité peuvent être une source d'illusions. Qu'un homme ignorant et borné se laisse abuser par un imposteur ; qu'il soit tenté, sur la foi d'un miracle prétendu, de se livrer à des pratiques superstitieuses, cela est possible ; on peut être dupe d'un faux thaumaturge , comme d'un faux raisonneur ; être ébloui de la fausse apparence d'un prodige, comme de la fausse lueur d'un sophisme. Dans la discussion des miracles, comme dans les discussions de tous les genres, l'homme peut se tromper, parce qu'il est homme ; et sans doute, dans la matière présente, on doit plus que jamais se rappeler l'avertissement des livres saints : *Ne croyez pas à tout esprit ; éprouvez tout, et retenez ce qui est bon* (1).

Mais faut-il que je fasse gloire de résister à la vérité ? Si je voyais le cours de la nature manifestement interrompu, si j'étais témoin d'un événement qui dérogerait évidemment à une loi bien constante du monde physique, il ne serait pas en mon pouvoir de n'y pas reconnaître un événement miraculeux ! Ainsi, sous nos yeux, un mort que nous voyons dans le tombeau n'être plus qu'un cadavre tombé en dissolution, se ranime, et se montre en un instant plein de vie et de santé. Dans une grande plaine, un homme, entouré d'une foule immense, se dit l'envoyé de Dieu ; et pour le prouver, il prend quelques pains, qui se multiplient dans ses mains de manière à nourrir huit mille hommes. J'étais, je le suppose, aveugle de naissance ; jamais je n'avais vu la lumière : et tout à coup, sans aucun remède, et sans aucun agent naturel , à la

(1) I Joan. iv. 1. I Thess. v. 21.

seule parole d'un homme, mes yeux s'ouvrent à la clarté du jour, et mon organe se trouve aussi net, aussi pur que si j'en avais eu le libre usage toute ma vie. Messieurs, si ces faits arrivaient, je l'avoue sans honte, et sans craindre le reproche de crédulité, je croirais au miracle; vainement j'affecterais le contraire, je mentirais à ma conscience, et mon cœur réclamerait contre mes paroles. Je suppose encore que le fleuve qui baigne cette capitale, frappé d'une simple baguette, ouvre son sein et s'élève en deux murailles d'eau, pour laisser le passage libre à une armée de cent mille hommes; qui de nous serait assez stupide ou assez insensé pour ne voir là qu'un fait naturel? Je voudrais bien savoir si tous les hommes d'*baguettes, à miroirs magiques, à conducteurs électriques, à piles galvaniques, à fourneaux chimiques*, allant opérer sur les bords de la Seine, pourraient suspendre et diviser ses eaux. Il est vrai, je ne connais pas la totalité des lois de la nature; mais j'en connais bien certainement plusieurs, et quand je les vois évidemment suspendues, je vois un miracle. Une loi bien certaine, c'est qu'un cadavre ne ressuscite point par les forces de la nature; et si cet événement se passait sous mes yeux, je n'aurais pas besoin, pour croire au miracle, de savoir auparavant quelles lois régissent le cours du soleil et des astres. Ne puis-je pas être sûr qu'une loi civile bien connue a été violée, encore que je ne connaisse pas le Code entier dans ses détails! Un fils, avant de prononcer qu'il doit honorer ses parents, a-t-il besoin de connaître toutes les lois morales qui régissent l'espèce humaine? Je ne connais pas toujours jusqu'où peut aller l'énergie de la nature, comme je ne connais pas non plus jusqu'où peuvent s'élever les forces d'un homme; cependant je puis bien affirmer qu'un homme n'emportera pas une montagne sur ses épaules. Disons, Messieurs, pour nous renfermer dans de justes bornes, et pour ne pas donner dans le ridicule, qu'on

doit être en garde contre la surprise, qu'on ne doit pas croire facilement aux miracles ; mais que, de même qu'on peut s'assurer de la solidité d'un raisonnement, on peut s'assurer de la réalité d'un miracle, le discerner de ce qui n'en a que les apparences, et que souvent le discernement ne demande que des yeux et les simples lumières du bon sens.

Je dis, en troisième lieu, que les miracles sont un excellent moyen de prouver la vérité d'une religion.

QUE Dieu puisse parler à l'homme par la révélation, comme il lui parle par la raison et la conscience ; lui découvrir, par une lumière supérieure, des vérités auxquelles il n'aurait pu atteindre par ses lumières naturelles, ou bien développer à ses yeux, avec plus d'éclat et d'étendue, des vérités déjà connues, lui prescrire des règles de conduite plus parfaites et plus pures, un culte plus saint et plus digne de l'infinie Majesté ; qu'ainsi Dieu puisse donner à sa créature une religion positive : voilà ce que dicte le bon sens. Et que sommes-nous pour vouloir mettre des bornes à la puissance et à la sagesse divine ? Mais, s'il lui plaît de parler à l'homme par le ministère des hommes, à quels traits pourra-t-on reconnaître ses envoyés, les discerner d'avec les imposteurs qui en usurperaient le titre ? quel sera le sceau divin de leur mission ? Messieurs, il ne nous appartient pas de tracer à la Providence les voies qu'elle doit suivre ; mais, si elle daigne communiquer à ses ambassadeurs le don des miracles, la raison m'apprend que ce sera un moyen très-efficace de les accréditer auprès des peuples. Oui ; en même temps qu'il est très-digne de la suprême Majesté, je trouve que c'est un moyen très-abrégé de prouver une doctrine, un moyen très-populaire, un moyen très-puissant sur l'esprit des hommes.

Moyen digne de Dieu. Que les hommes dissertent pour appuyer leurs opinions, qu'ils établissent leurs assertions

et leurs systèmes par une suite de raisonnements, de principes et de conséquences : cela doit être ; ils n'ont pas le droit de commander à l'intelligence d'autrui. Un philosophe, si éclairé qu'on le suppose, n'a pas le don de l'infailibilité : ses lumières peuvent être un préjugé en faveur de sa doctrine, elles n'en sont pas la démonstration ; et malgré sa réputation de science et de génie, s'il veut convaincre ses semblables, il est réduit à raisonner avec eux. Mais, comme l'a très-bien remarqué un ancien apologiste, Lactance (1), il ne serait pas convenable que Dieu parlât aux hommes en philosophe qui disserte ; il doit plutôt parler en maître qui décide, et appuyer sa religion, non par des arguments, mais par des œuvres de sa toute-puissance. Sa parole est vérité ; y obéir est le partage de l'homme. Et quoi de plus digne de Dieu, que de lui commander l'obéissance par des actes visibles qui attestent l'obéissance que lui rend toute la nature ?

Moyen très-abrégé. Il n'est ici besoin ni de longs raisonnements, ni de discussions pénibles et savantes ; il ne faut que des yeux et du bon sens. Je conçois très-bien que, s'il s'agit de persuader une doctrine, un thaumaturge avancerait plus avec la résurrection d'un mort bien constatée, qu'un prédicateur avec ses discours, ou qu'un savant avec ses livres.

Moyen très-populaire. La multitude ne fréquente pas les écoles des philosophes ; ignorante et grossière, elle est incapable de savantes recherches ; distraite par les travaux corporels et par les besoins de la vie, elle n'a pas le temps de se livrer à de longues études ; on doit bien plus la conduire par l'autorité, que par le raisonnement. Mais tous les hommes sont dans l'habitude de voir des faits, de les apprendre, de les raconter : or, un miracle est un événement, un fait sensible, ou que l'on peut voir, ou

(1) *Divin. Instit.* lib III, cap. 1.

que l'on peut apprendre de ceux qui l'ont vu ; et c'est ce qui faisait dire à Origène , en parlant de Jésus-Christ (1) : « Je conviens que, si la multitude était capable d'étude, » le raisonnement pourrait être la route de la vérité ; » mais, si les besoins de la vie et la faiblesse humaine » rendent ce moyen impraticable, en pourrait-on imagi- » ner un plus sûr que celui que Jésus a choisi. »

Enfin, moyen très-efficace et très-puissant sur l'esprit des peuples. Qui pourrait se défendre de l'impression des miracles, et de leur empire sur les esprits ? On dit que tous les hommes ont du goût pour le merveilleux, que trop souvent les peuples se sont laissé abuser par des hommes à prodiges ; mais si c'est une raison pour nous d'être difficiles et sévères dans l'examen, c'est aussi une preuve du penchant que la nature nous donne à croire à ceux qui opèrent des miracles. Nous sentons que celui qui se dit envoyé de Dieu, qui parle en son nom, et qui, pour le prouver, commande à la nature, a reçu sa mission de Dieu même. Ici les principes qui nous dirigent sont puisés dans les idées les plus pures que la raison nous donne de la Divinité. Dieu, nous dit-elle, est la bonté, la vérité, la sainteté, la sagesse même. Mais serait-il le Dieu bon, s'il faisait servir sa puissance à précipiter dans l'erreur sa créature qu'il aime ; serait-il saint et vrai s'il faisait servir sa puissance à accréditer le mensonge ou le vice ? serait-il le Dieu sage, s'il faisait servir sa puissance à démentir ses autres perfections, sa véracité et sa sainteté ? Je veux qu'il existe des esprits malfaisants, supérieurs à l'homme, ennemis de son bonheur, occupés à le tromper et à le séduire ; jamais ce ne seront que des créatures subordonnées au Créateur, qui sait enchaîner ou borner leur malice comme il lui plaît, qui ne permettrait pas que nous fussions tentés au delà

(1) *Canton Cels.* lib. I.

de nos forces, et qui nous fournirait le moyen de reconnaître leurs pièges et d'y échapper. Un homme, je le suppose, s'élève au milieu de nous, il se dit l'envoyé de Dieu pour nous faire un commandement en son nom : je suis, je le suppose encore, frappé de la sagesse de ses discours, de la beauté de sa doctrine, de la pureté de sa conduite ; mais enfin il se peut que ce soit un enthousiaste habile, un homme abusé par ses propres pensées : nous lui refusons notre foi. Alors que fait-il pour vaincre notre résistance ? Il appelle Dieu lui-même en témoignage de sa mission, et voilà qu'au nom du Dieu qu'il invoque, un mort ressuscite : pourrions-nous nous empêcher de voir dans ce miracle, la preuve éclatante de la mission de celui qui l'opère, ses lettres authentiques de créance auprès des peuples, et pourrions-nous nous défendre de révéler en lui l'ambassadeur du Très-Haut ?

Mais, si nous n'avons pas été témoins des miracles, comment pourrions-nous en être certains ? Par les mêmes voies qui constatent pour nous les faits naturels, par le témoignage : c'est la quatrième et dernière proposition.

QUAND nous opposons aux ennemis de la révélation des événements miraculeux consignés dans nos livres saints, qu'ont-ils à répondre ? En contester la possibilité, c'est, nous l'avons établi, ne pas reconnaître Dieu pour auteur et conservateur de la nature, c'est se précipiter dans l'athéisme. Il ne reste aux déistes qu'une ressource ; c'est de contester la réalité des prodiges que nous leur présentons comme le titre éclatant de la mission divine de Moïse et de Jésus-Christ. Divisés d'opinions, les uns ont avancé qu'on ne pouvait jamais être pleinement certain des faits qu'on n'avait pas vus de ses yeux ; les autres, que si le témoignage pouvait nous donner une entière certitude des faits naturels, il ne pouvait nous la donner sur des faits surnaturels, sur des miracles ; double asser-

tion également fausse. Déjà nous savons à quoi nous en tenir sur la première; discutons la seconde.

Je vous prie de bien le remarquer; il ne s'agit pas de considérer le miracle dans la cause qui le produit, mais dans son existence même : le témoignage ne tombe pas sur la manière invisible et surnaturelle dont le prodige a été opéré, mais sur le résultat existant et mis sous les yeux. Si un mort ressuscitait, l'action secrète du Tout-Puissant échapperait à mes regards; mais qu'un mort soit dans la tombe, ou qu'il soit de nouveau vivant sous mes yeux, c'est toujours un objet sensible que je puis voir et toucher. En ce genre, comme dans tout le reste, il peut se trouver des fourberies; mais tout n'est pas imposture, il est des morts qui sont bien morts : et qui de vous n'en a pas fait trop souvent la cruelle expérience? Si la résurrection est possible; elle peut arriver par la toute-puissance divine; si elle peut arriver, elle peut avoir des témoins, ces témoins peuvent la raconter; et ici, comme dans tous les faits, tout se réduit à savoir si leur témoignage est irrécusable, s'il est revêtu de tous les caractères qui en garantissent la fidélité. En vain on dira qu'il est contraire à l'expérience qu'un mort ressuscite, qu'il est physiquement certain qu'il n'est pas ressuscité. Que signifie ce langage? On ne prétend pas que cette résurrection soit l'effet des lois de la nature, mais une dérogation à ces lois, opérée par l'auteur même de ces lois. Il est physiquement certain qu'elle n'est pas arrivée, tant qu'il a plu à Dieu de ne pas intervertir l'ordre accoutumé de la nature : mais ce qui est impossible aux forces de la nature, est facile à Dieu; celui qui a donné la première vie, peut en donner une seconde. Encore une fois, tout se réduit à savoir si la chose est arrivée.

Qu'a donc prétendu l'auteur des *Pensées philosophiques*, quand il a dit : « Tout Paris viendrait me dire qu'un mort est ressuscité à Passy, je n'en croirais rien; il est

« plus possible que tout Paris se trompe, qu'il ne l'est » qu'un mort ressuscite ? » Ce n'est là qu'un sophisme, qu'un langage équivoque. Sans doute il n'est pas possible qu'un mort recouvre la vie par les seules forces de la nature. Sans doute il est possible que tout Paris adopte des bruits vagues et confus, qu'une fausse nouvelle s'y répande et s'y accrédite universellement, qu'ainsi tout Paris se trompe. Mais il faut supposer des témoins dans un cas où, après l'examen le plus réfléchi, il est évident qu'ils n'ont pas été trompés et qu'ils ne sont pas trompeurs. Je suppose, par exemple, que trois cents personnes de cette capitale se rendent dans un village voisin ; on les mène sur les bords d'un tombeau où gît un cadavre déjà tombé en pourriture ; il est bien constant que c'est là un véritable mort : je suppose qu'à la voix d'un homme, qui se dit envoyé de Dieu, il sorte du tombeau ; que ce nouveau Lazare soit rendu à sa famille, que les trois cents témoins puissent le voir et le toucher ; qu'il persévère dans cet état d'homme vivant, et faisant toutes ses fonctions ordinaires : je suppose qu'ensuite tous ces témoins, qui sont très-opposés d'âge, d'intérêt, de passions, d'éducation, de naissance, attestent constamment, uniformément, la réalité du prodige ; ce serait une folie de ne pas y croire : car, si vous dites qu'ils se trompent, il faut dire qu'ils sont tous maniaques, tous possédés à la fois du même délire ; que tous, par la même illusion, ont cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas. Dès lors toutes les lois de la nature auraient été renversées, il y aurait autant de miracles que d'individus ; et voilà comment, pour vouloir rejeter le miracle unique de la résurrection, on est forcé d'admettre trois cents miracles, tout autant que de témoins ; c'est-à-dire que, pour ne pas être croyant, on tombe dans le dernier excès de crédulité. Que le miracle soit nouveau, qu'il soit ancien, peu importe dans la question présente. Le témoignage

dont il est appuyé a-t-il tout ce qu'il faut pour ne laisser aucun soupçon raisonnable d'illusion ni d'imposture? c'est là tout ce qu'il importe de savoir.

On avoue l'autorité du témoignage sur un fait naturel; mais ce n'est qu'un fait naturel que tous Paris nous propose à croire, savoir que cet homme est plein de vie. Il est vrai qu'une fois qu'on est assuré de sa mort, sa vie présente suppose une résurrection. Mais si l'on ne peut douter de la vie de cet homme, sur le témoignage de tout Paris, puisque c'est un fait naturel, on ne saurait donc douter de sa résurrection; l'un est lié nécessairement avec l'autre. Le miracle se trouve enfermé entre deux faits naturels, savoir, la mort de cet homme et sa vie présente. Les témoins ne sont assurés du miracle de la résurrection, que parce qu'ils sont assurés du fait naturel. Ainsi je puis dire que le miracle n'est qu'une conclusion de deux faits naturels. On peut s'assurer des faits naturels, le sceptique l'avoue; le miracle est une simple conséquence de deux faits dont on est sûr : ainsi le miracle que le sceptique me conteste, se trouve, pour ainsi dire, composé de trois choses qu'il ne prétend point me disputer, savoir, de la certitude de deux faits naturels, la mort de cet homme et sa vie présente, et d'une conclusion métaphysique que le sceptique ne me conteste point; elle consiste à dire : Cet homme, qui vit maintenant, était mort il y a trois jours; il a donc été rendu de la mort à la vie.

J'en ai dit assez. Messieurs, sur la possibilité, la nature, l'autorité des miracles, et sur les moyens de nous assurer de leur existence. Maintenant il ne s'agit plus de rejeter, avec un superbe dédain, les miracles que rapportent les livres de l'ancien et du nouveau Testament, ni de les renvoyer au peuple ignorant : ils sont possibles; et si nous faisons voir plus tard qu'ils sont appuyés sur des témoignages irrécusables, qu'ils sont aussi bien prouvés qu'au-

cun de ces faits anciens dont personne ne doute, la raison commandera impérieusement d'en reconnaître la vérité. En vain on fait observer que l'histoire de tous les peuples abonde en prodiges; les faux ne détruisent pas les véritables : c'est comme si l'on disait qu'il n'est pas d'histoires fidèles, parce qu'il en est de fabuleuses; qu'il n'est pas de véritable monnaie, parce qu'il s'en trouve de fausse dans la circulation. Il serait bien plus philosophique d'observer avec Pascal (1), que le mensonge vient après la vérité; que l'imposture est une fausse imitation de ce qui a été; et que, si le Tout-Puissant n'avait jamais opéré de miracles, les hommes n'auraient pas eu la pensée de les imiter. Je le sais, de nos jours, on est retenu par une fausse honte; on rougirait, ce semble, d'avouer que l'on croit aux miracles évangéliques : et par un contraste bizarre, et bien humiliant pour la raison, on ne rougit pas de croire les absurdités du matérialisme. On craint de penser ici comme le peuple; mais quoi! parce que le peuple croit en Dieu, faut-il donc que le savant soit athée? Pour ne pas adopter certains préjugés de son ignorance, faut-il que le raffinement d'un faux savoir nous conduise à des erreurs non moins ridicules, et plus funestes encore? La force d'esprit, ce n'est pas d'affecter l'irréligion dans un siècle irréligieux, c'est bien plutôt de lutter contre le torrent des mauvaises doctrines. Le crime de beaucoup d'écrivains du dernier siècle est d'avoir cherché la célébrité plutôt que la vérité. Malheur à nous, si, énervés nous-mêmes par la mollesse des opinions actuelles nous avons pour elles de coupables ménagements! Il est écrit que *les lèvres du prêtre seront dépositaires de la science* (2); et s'il restait muet au milieu des clameurs de l'impiété, qui donc rappellerait aux saines doctrines la jeunesse égarée? Non, même dans ces

(1) *Pensées*, art. xxvii, n. 16, etc. — (2) Malach, ii. 7.

jours mauvais, tous les cœurs ne sont pas fermés à la vérité; elle y pénètre pour réveiller des sentiments plutôt assoupis qu'éteints. Puisse-t-elle, par notre organe, en être entendue, les émouvoir, les convaincre, et les ramener à cette religion sainte, si tendre dans ses invitations, si indulgente envers le repentir, si magnifique dans ses promesses, et qui ne cherche à triompher dans le temps que pour couronner dans l'éternité !

MOÏSE

CONSIDÉRÉ

www.libtool.com.cn

COMME AUTEUR DU PENTATEUQUE.

DE tous les noms célèbres qui sont conservés dans la mémoire des hommes, et qui sont devenus comme populaires chez toutes les nations, il n'en est pas de plus universellement connu que celui de Moïse. Si vous remontez dans la plus haute antiquité, vous y trouvez une nation entière qui le révère comme son législateur, qui le fait connaître soit aux peuples voisins, soit à ceux parmi lesquels elle est plus d'une fois captive et dispersée ; et depuis qu'une dernière catastrophe a mis le comble à leur ruine et à leur désolation, voyez ces Juifs porter avec eux dans tous les lieux de la terre le nom de Moïse, leur antique fondateur. Les chrétiens sont venus à leur tour, qui ont reconnu en lui un écrivain inspiré, un envoyé de Dieu, l'auteur d'une loi figurative qui était la préparation et l'emblème de la loi la plus parfaite dont ils sont les sectateurs ; et voilà que par eux le nom de Moïse pénètre dans toutes les contrées du monde où le christianisme s'est établi. Mais enfin que faut-il penser de ce Moïse, si fameux dans les annales du genre humain ? Faut-il seulement le mettre au rang des Confucius, des Zoroastres, des Numas, et des Mahomets ? Faut-il ne voir en lui qu'un de ces personnages extraordinaires, qui par l'étendue de leurs lumières, et la force de leur génie, se sont immortalisés sur la terre ; un de ces novateurs habiles qui ont eu l'art de tromper les peuples, de captiver leur admiration,

et de leur dicter des lois? Nous, chrétiens, formés à l'école de l'Evangile, nous ne saurions hésiter. Nous savons que Jésus-Christ a rendu hommage à Moïse, à sa mission divine, à ses vertus, à la sainteté de son culte, à la sagesse de ses lois; cela nous suffit. Après Jésus-Christ, la vérité même, le chrétien ne sait pas balancer; sans dédaigner les sciences humaines, il regarde celui qui s'élève contre la science de Dieu, comme un superbe, qui croyant tout savoir, ignore ce qu'il importe le plus de connaître : *Superbus est, nihil sciens* (1). Oui, sans nous égarer en de savantes discussions, appuyés sur l'autorité de Jésus-Christ et des apôtres, nous pouvons prononcer que Moïse fut un théologien sublime, qui révéla la plus haute et la plus pure doctrine sur Dieu, la création, la destinée primitive de l'homme, sa dégradation, et sur les promesses d'un réparateur; un historien fidèle, qui nous fait assister à la véritable origine des choses, nous développe la suite des générations, la naissance et les progrès des peuples; un législateur inspiré, qui par ses lois, sa doctrine, son culte, conserve au sein d'une nation des vérités sacrées, méconnues ou altérées chez toutes les autres, et prépare les voies à une loi plus parfaite encore, plus étendue dans les effets, comme plus magnifique dans ses promesses. Mais ici plus notre conviction est profonde, plus nous devons gémir sur les égarements de l'incrédule, et nous montrer jaloux de l'en retirer. Telle est la liaison de l'ancienne et de la nouvelle loi, que dissiper les erreurs et les préjugés sur la première, c'est préparer, assurer même le triomphe de la seconde.

Pour éclaircir les questions principales relatives à Moïse, et les traiter avec ordre, nous nous proposons de considérer Moïse comme auteur du Pentateuque, c'est-à-dire, des cinq premiers livres de la Bible, comme histo-

(1) I Tim. vi. 4.

rien en particulier des temps primitifs ; enfin comme législateur. Je dis comme auteur du Pentateuque, pour faire voir qu'il a véritablement composé les livres désignés sous ce nom, et qu'il est très-véridique dans le récit des miracles qu'il nous raconte : j'ai dit comme historien, en particulier, des temps primitifs, pour montrer que son récit de la création et du déluge n'est contredit ni par la saine raison, ni par les traditions certaines des peuples les plus anciens, ni par les phénomènes bien constatés de la nature : j'ai dit enfin comme législateur, soit dans l'ordre religieux et moral, soit dans l'ordre politique et civil, pour venger la beauté de sa doctrine et la sagesse de ses lois. Ces trois manières de considérer Moïse nous fourniront la matière de trois discours consécutifs, qui nous feront sentir, je l'espère, combien Bossuet était fondé à appeler Moïse, « le plus ancien des historiens, le » plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs (1). » Nous nous bornerons aujourd'hui à le considérer comme auteur des livres qu'on lui attribue, savoir, de la Genèse, de l'Exode, des Nombres, du Lévitique, du Deutéronome, connus, à cause de leur nombre de cinq, sous le nom de *Pentateuque*.

C'est ici une discussion de pure critique, assez aride par elle-même, et peu susceptible de ces ornements qui flattent l'imagination, ou de ces mouvements qui touchent le cœur ; mais j'ai l'avantage de parler à un auditoire, fait pour suivre des discussions sérieuses, et capable de sentir que, dans la matière présente, notre grand but, c'est de convaincre par les raisonnements d'une logique saine et lumineuse.

Que Moïse ne soit pas un personnage fabuleux, éclos de l'imagination des poètes, mais un personnage réel qui

(1) *Disc. sur l'Hist. univ.* 1^{re} partie, 1^{re} époque.

a vécu, il y a plus de trois mille ans ; que ce même Moïse ne soit pas un homme ordinaire, mais le fondateur de la nation Juive et son premier législateur ; ce sont là des faits appuyés sur la croyance la plus antique comme la plus universelle, mieux prouvés que ceux des faits anciens dont personne ne doute, et qu'on ne peut nier sans ébranler tous les fondements de l'histoire. Car enfin on sait qu'il y a sur la terre un peuple Juif ; que ce peuple occupait la Palestine, au temps d'Auguste et de Pompée ; que ce peuple a eu son culte et ses lois ; que ce culte et ces lois ont eu leur auteur : or, par une suite de monuments qui nous retracent son histoire, on remonte jusqu'à sa délivrance par Cyrus, jusqu'à la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor, jusqu'au règne glorieux de Salomon, jusqu'à Josué ; et dans cette longue suite de siècles, religion, fêtes, jurisprudence, coutumes, tout porte sur l'autorité de Moïse. Il faut bien à cette nation un fondateur. Serait-ce le nom de Moïse qu'on voudrait lui disputer ? quelle plus grande puérilité ! Laissons à la nation Juive à nous apprendre le nom de son législateur, et n'allons pas, sans preuve et par caprice, la contredire sur ce fait qu'elle doit savoir. Si un faux critique allait contester aux Chinois l'existence de Confucius, aux Perses celle de Zoroastre, aux Musulmans celle de Mahomet, ne passerait-il pas pour un insensé ? Mais ce n'est pas tout, Messieurs ; le nom de Moïse était si célèbre dans l'antiquité, qu'une foule d'auteurs païens, Egyptiens, Phéniciens, Assyriens, Grecs, Romains, en ont fait une mention expresse. Il ne reste guère, je l'avoue, que les noms ou quelques fragments d'un grand nombre de ces écrivains antiques ; mais on les trouve cités par le célèbre Josèphe, dans ses livres contre Apion ; par Justin, philosophe chrétien, dans ses discours contre les Grecs ; par le savant Clément d'Alexandrie, dans son ouvrage qui a pour titre les *Stromates* ; par Origène, dans ses écrits contre Celse ; par Eusèbe, dans sa

Préparation évangélique ; et jamais leur témoignage n'a été récusé par les païens (1). Pour ne parler que de ceux dont les ouvrages sont parvenus jusqu'à nous, vous trouverez, chez les Grecs, Strabon, Diodore de Sicile, Longin ; et chez les Latins, Justin, Juvénal, Tacite, Pline le Naturaliste, qui ont rendu hommage à Moïse, à ses lois, à ses institutions. Mais, chose remarquable et décisive en cette matière, lorsque autrefois, à la naissance du christianisme, nos plus doctes apologistes, avançaient que Moïse avait paru avant la guerre de Troie, qu'il était le plus ancien des législateurs ; lorsqu'ils appuyaient leurs assertions du témoignage même de l'antiquité profane ; qu'opposaient à cela les ennemis les plus acharnés et les plus habiles de la religion, les Celse, les Porphyre, les Julien ? Ils se raillaient bien de nos livres saints, de Moïse comme de Jésus-Christ, de leur doctrine et de leur culte ; mais jamais ils n'ont eu la pensée de contester l'antiquité de Moïse, et sa qualité de législateur des Hébreux. Voilà donc que ce qu'il y avait sur la terre de plus savant, il y a deux mille ans, amis et ennemis de la religion, tous étaient d'accord sur l'antique existence de Moïse, législateur des Juifs ; et l'on sait assez que telle a été aussi la croyance de ce que l'Eglise chrétienne a eu de plus éminent en science comme en génie, depuis dix-huit siècles. Quelle pitié, de voir quelques érudits, souvent plus forts de mémoire que de jugement, qui ne croient à rien, pas même en Dieu, s'élever seuls contre la foi la plus ferme, la mieux suivie, la plus universelle des savants de toutes les nations et de tous les âges !

Mais où se trouvent la religion, la morale, les lois de Moïse ? Dans les livres qu'on lui attribue, et connus sous le nom de *Pentateuque*. Oui, le Pentateuque, que nous

(1) Voyez Jacquelot, *Exist. de Dieu* ; III^e Dissert. ch. iv, tom. II.
— Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, 1^{re} partie, chap. II.

lisons encore à la tête de nos livres saints, est l'ouvrage même de Moïse ; il est aussi ancien que la nation Juive. Je m'adresse à un incrédule, et je lui dis : Vous croyez bien qu'Homère est un poète grec, qui a composé l'Iliade, il y a plus de vingt siècles ; et pourquoi le croyez-vous ? Parce que vous avez pour vous la foi publique de tous les âges, appuyée sur une suite de monuments qui remontent jusqu'au temps où l'on dit qu'Homère a vécu, et qui le font auteur de l'Iliade ; parce qu'il est impossible d'assigner une époque postérieure, où un faussaire aurait pu, avec succès, supposer ce poème sous le nom d'Homère ; parce qu'enfin, dans le corps de l'ouvrage, dans la description des mœurs, des usages, des lieux, du caractère des personnages, tout respire l'antiquité qu'on lui attribue. Hé bien, cet ensemble de preuves historiques se réunit avec plus de force encore en faveur de l'authenticité du Pentateuque. Foi constante et universelle de la nation Juive, impossibilité d'une supposition par un imposteur, caractères d'antiquité qu'il présente à chaque page, tout garantit son authenticité.

Je dis d'abord la foi constante des Juifs. Une chose avouée par les incrédules, c'est que le Pentateuque, tel que nous l'avons, existait, il y a plus de deux mille ans, deux siècles et demi avant Jésus-Christ, et qu'il était alors révééré comme l'ouvrage de Moïse. C'est à cette époque qu'il fut traduit en grec sous le règne de Ptolémée Philadelphie. Or, à partir de cette époque reconnue par tous les critiques, en remontant de siècle en siècle, que trouverez-vous chez la nation Juive ? une suite de livres, soit prophétiques, soit historiques, soit moraux, qui nous conduisent jusqu'à Moïse, et nous le présentent comme auteur d'une loi et d'écrits qui ne sont autre chose que le Pentateuque même. Parcourons un moment la chaîne des écrivains sacrés. Depuis la fameuse captivité de Babylone, nous voyons Malachie, Néhémie, Esdras, et

l'auteur des Paralipomènes ; durant la captivité, Jérémie, Baruch, Ezéchiel, Daniel ; dans les temps antérieurs, les auteurs des livres des Rois, Salomon avec ses œuvres diverses, David avec ses cantiques, l'auteur du livre des Juges, celui du livre de Josué, qui touche à la mort de Moïse. Or, tous ces écrivains nous parlent sans cesse de Moïse, de ses écrits, du volume de sa loi ; sans cesse ils rappellent son nom, son histoire, les faits qu'il raconte, les lois diverses qu'il a portées ; sans cesse ils nous montrent le gouvernement, le culte, les familles, l'ordre religieux et civil, réglés par les ordonnances de Moïse : et tout ce qu'ils citent est exactement conforme à ce que nous lisons dans l'Exode, les Nombres, le Lévitique, et le Deutéronome, dont se compose toute la loi. Autant il est certain que Moïse a laissé des écrits et des lois, autant il est impossible de lui en attribuer d'autres que ceux dont ce Pentateuque est le recueil. Messieurs, il me serait facile, la Bible à la main, d'appuyer ce que j'avance des citations les plus positives ; mais je crois devoir vous épargner tout cet appareil de passages, fatigant pour un auditoire, et plutôt fait pour un livre qu'on lit à loisir, que pour un discours rapide et fugitif. Ils sont, au reste dans tous les apologistes qui ont écrit sur cette matière (1). Comment récuser le témoignage universel, invariable de la nation Juive, depuis son origine ? S'il est des traditions fabuleuses, il en est de véritables, de bien liées, de suivies, et par lesquelles nous est connue l'histoire du passé. Et qu'on ne prétende pas comparer cette tradition des Juifs, avec celles de plusieurs peuples qui sont incertaines et vagues. Chez les Hébreux, ce ne sont pas des annales tronquées, vides de faits et d'événements sans liaison et sans suite, semblables à des déserts où l'on

(1) Voyez Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, 1^{re} part. ch. 1, pag. 26 et suiv.

n'aperçoit que des rochers arides de distance en distance, ou bien encore aux anneaux épars d'une chaîne brisée. Ici tout se suit et se soutient : c'est un corps d'histoire dont les parties sont liées entre elles, et dont une seule ne saurait être détachée. Chacun des livres de l'ancien Testament est la continuation de celui qui le précède : Josué reprend le récit immédiatement après Moïse ; après Josué, les Juges nous conduisent jusqu'à Samuel ; et les livres des Rois, depuis Samuel jusqu'à la destruction de Jérusalem sous Nabuchodonosor (1). Jamais la succession des juges, des grands-prêtres, des rois, n'est interrompue ; chaque siècle est marqué par des événements qui retentissent dans les siècles suivants. Les faits éclatants d'une époque supposent ceux d'une époque précédente. Ainsi tout s'enchaîne : le fil de l'histoire se développe sans peine, et nous conduit sans interruption depuis le temps de Cyrus jusqu'à Moïse. Ainsi dans cette suite de monuments écrits de la nation Juive, Moïse est toujours en vue, toujours présenté comme auteur d'une loi que nous lisons encore dans le Pentateuque.

Voltaire et ses copistes ont cru faire une remarque bien embarrassante, en faisant observer que les mots qui répondent à ceux de Genèse, d'Exode, de Nombres, de Lévitique, de Deutéronome, ne se trouvent jamais dans les écrivains de l'ancien Testament ; qu'il faut en dire autant des mots hébreux qui désignent les livres du Pentateuque : d'où ils ont cru pouvoir conclure que le Pentateuque n'a pas réellement été cité par les écrivains Juifs. Il est vrai, Messieurs, que les auteurs de l'ancien Testament n'ont pas cité nommément les livres dont se compose le Pentateuque : la raison en est très-simple et bien péremptoire, c'est que cette division de l'ouvrage en livres ayant chacun une dénomination distincte, n'existait

(1) *Autorité*, etc. *Introduction*, pag. 12.

pas encore ; elle est plus récente. Longtemps le Pentateuque fut connu sous le nom de *Loi*, de *Livre de la Loi*, de *Volume de Moïse*, et c'est ainsi qu'il est désigné plus d'une fois même dans nos Evangiles (1). Lorsqu'il fut divisé en livres, on désigna ces livres par leur mot initial. Pour les noms grecs qu'ils portent aujourd'hui, on croit qu'ils viennent de la version des Septante (2). C'est ce qu'il n'est pas permis d'ignorer, quand on ose combattre nos livres saints ; mais le bel esprit égaré par la haine, est capable de laisser échapper les traits de la plus honteuse ignorance.

A la foi constante des Juifs se joint l'impossibilité bien démontrée de la supposition du Pentateuque par un imposteur. Pour aller sans détour au fond des choses, voici tout ce qu'on a pu imaginer de moins révoltant en cette matière. On a dit que, dans des temps de calamité, les livres saints laissés par Moïse ont pu se perdre et s'effacer de la mémoire des Juifs ; qu'un homme habile comme Esdras, qui fut un des principaux restaurateurs de la république Juive après la captivité, aura pu recueillir quelques traditions éparses, quelques faits, et quelques lois accréditées dans l'opinion, en composer le Pentateuque que nous avons, et ensuite, pour lui donner plus d'autorité, le publier et le répandre sous le nom de Moïse. Messieurs, de toutes les inventions de l'incrédulité contre l'antiquité de notre Pentateuque, celle-ci est la plus spécieuse ; mais voyez combien tout cela est chimérique, Remarquons d'abord que ce ne fut point Esdras qui ramena le premier à Jérusalem les tribus captives ; ce fut Zorobabel qui commença par se rendre dans la Judée, accompagné des chefs et d'une partie de la nation. Or

(1) Luc. xxiv. 44. — (2) Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, 1^{re} part. chap. 1^{er}. — Bullet, *Réponses critiques*, tome II. pag. 33 et 33.

que nous apprend l'histoire ? que son premier soin fut de travailler à rétablir le culte, les fêtes, l'ordre lévitique, selon qu'il était écrit dans le livre de Moïse : ce livre existait donc déjà ; je vous prie de le remarquer avec quelque attention. Les Juifs n'étaient pas un peuple sorti des forêts, sans religion et sans lois, étranger aux générations qui auparavant avaient habité la Judée ; ce n'était point un peuple nouveau, à qui l'on donnât pour la première fois un gouvernement et une religion jusqu'alors inconnue. Ces Juifs, qui venaient de sortir des liens de la servitude, étaient les fils et les petits-fils de ceux que le farouche vainqueur avait transportés dans la Chaldée ; beaucoup même, parmi eux, avaient vu l'ancien temple, le culte qu'on y célébrait, l'ancienne forme de gouvernement. L'histoire de leurs ancêtres, leur origine, leurs lois, leurs cérémonies sacrées ne leur étaient pas inconnues. Comment donc Esdras aurait-il pu écrire sur tout cela un roman, et leur dire : Voilà l'histoire de votre législateur et de vos pères ; voilà le code sacré de la religion et du gouvernement ; voilà le livre que Moïse a laissé à son peuple, que vos prophètes et vos historiens ont cité d'âge en âge, que vos prêtres, vos pères, vous-mêmes vous n'avez cessé de lire jusqu'à présent (1) ? Je vous le demande, Esdras aurait-il pu leur persuader toutes ces choses, qui auraient été pour eux des absurdités manifestes, en supposant que le livre de Moïse n'eût pas réellement existé. Mais ce n'est pas tout ; si l'on veut qu'Esdras ait fabriqué le Pentateuque, il faudra dire aussi qu'il a composé tous les livres de l'ancien Testament ; assertion extravagante, s'il en fut jamais. C'est ici que Bossuet écrase nos adversaires de tout le poids de sa logique et de son génie (2). « Si cette sainte loi demeure si profondément ou-

(1) Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, I^{re} part. ch. v. — (2) *Disc. sur l'Hist. univers.* II^e part. chap. xxviii.

» bliée, qu'il soit permis à Esdras de la rétablir à sa fan-
 » taisie ; ce n'était pas le seul livre qu'il lui fallait fabri-
 » quer. Il lui fallait composer en même temps tous les
 » prophètes anciens et nouveaux, c'est-à-dire, ceux qui
 » avaient écrit avant et durant la captivité ; ceux que le
 » peuple avait vu écrire, aussi bien que ceux dont il con-
 » servait la mémoire ; et non-seulement les prophètes,
 » mais encore les livres de Salomon, et les Psaumes de
 » David, et tous les livres d'histoire ; puisqu'à peine se
 » trouve-t-il dans toute cette histoire un seul fait consi-
 » dérable, et dans tous les autres livres un seul chapitre,
 » qui détaché de Moïse, tel que nous l'avons, puisse sub-
 » sister un seul moment. Tout y parle de Moïse, tout y
 » est fondé sur Moïse ; et la chose devait être ainsi, puis-
 » que Moïse et sa loi, et l'histoire qu'il a écrite, étaient en
 » effet, dans le peuple Juif, tout le fondement de la con-
 » duite publique et particulière. C'était en vérité à Esdras
 » une merveilleuse entreprise, et bien nouvelle dans le
 » monde, de faire parler en même temps avec Moïse tant
 » d'hommes de caractère et de style différents, et chacun
 » d'une manière uniforme et toujours semblable à elle-
 » même ; et faire accroire tout à coup à un peuple,
 » que ce sont là les livres anciens qu'il a toujours ré-
 » vérés, et les nouveaux qu'il a vu faire, comme s'il n'a-
 » vait jamais ouï parler de rien, et que la connais-
 » sance du temps présent, aussi bien que celle du temps
 » passé, fût tout à coup abolie. Tels sont les prodiges
 » qu'il faut croire, quand on fait Esdras auteur du Penta-
 » teuque. »

Voulez-vous un fait éclatant, qui seul mette dans le plus grand jour l'absurdité d'une telle opinion ? le voici. Environ cinq cents ans avant Esdras, immédiatement après Salomon, un schisme fatal divisa la nation ; de là vinrent le royaume de Juda, resté fidèle aux descendants de David, et celui d'Israël, dont Samarie fut la capitale.

La rivalité, la haine, les guerres continuelles dont cette division fut suivie, ne permettent pas de croire que les deux peuples, celui de Juda et d'Israël, se soient réunis pour fabriquer un même ouvrage, ou que l'un ait adopté l'ouvrage de l'autre ; et si pourtant l'un et l'autre ont révé-
www.libeol.com
ré les mêmes livres de Moïse, que doit-on en conclure ? C'est que ces livres existaient au temps de Salomon, avant l'époque de la funeste division : or, les critiques savent que c'est par les tribus du royaume d'Israël que nous est venu le Pentateuque qu'on appelle Samaritain, et les mêmes critiques savent aussi qu'entre ce Pentateuque et le nôtre se trouve une exacte conformité. Il n'en faudrait pas davantage pour faire remonter son antiquité bien au delà du temps où Esdras a paru. Ainsi ce qu'on a imaginé pour rendre vraisemblable la supposition du Pentateuque par un imposteur, ne fait qu'en mieux démontrer l'impossibilité.

Enfin le Pentateuque est marqué à des traits particuliers qui décèlent sa haute antiquité. Plus d'une fois on a découvert la supposition d'un livre, à des traits qui ne s'accordaient pas avec les circonstances des temps, des lieux et des personnages dont il s'agissait ; mais si vous parcourez le Pentateuque dans toutes ses parties, si vous en observez le style, si vous étudiez le caractère des personnages, les mœurs, les usages qu'on y décrit, vous n'y trouverez rien qui ne se rapporte aux temps anciens, où Moïse a paru. Les patriarches dont Moïse a fait l'histoire, aussi riches, aussi indépendants que les rois, mènent une vie frugale et laborieuse ; ils voyagent avec leur nombreuse famille, ils conduisent eux-mêmes leurs troupeaux, servent les étrangers, apprêtent le repas de leurs propres mains ; leurs filles partagent avec eux les travaux innocents de la vie pastorale ; Rebecca vient d'assez loin puiser l'eau qu'elle porte sur ses épaules ; Rachel et les filles de Jéthro abreuvant les troupeaux de leurs pères ; Sara

pétrit elle-même le pain qu'Abraham donne à ses hôtes. (1) Tel est le récit de Moïse; et qui n'y reconnaîtrait le sceau de la plus haute antiquité? Cette simplicité primitive se conserva longtemps chez les Grecs; on la retrouve dans les princes et les héros célébrés par leurs poètes; Homère en fournit partout des exemples, et les poésies pastorales, dit Fleury (2), n'ont point d'autre fondement. On sent bien que, dans les premiers temps, l'ambition, les conquêtes, les alliances, n'avaient pas reculé au loin les bornes des empires; chaque bourgade, pour ainsi dire, avait son roi; on se battait pour une citerne, comme depuis on s'est battu pour des provinces et des royaumes. Aussi que voyez-vous dans Moïse? Abraham à la tête de trois cents hommes défaire quatre rois ligüés ensemble. Dans ces âges primitifs où l'écriture était moins connue, si elle n'était ignorée, comment se conservait la mémoire des événements? par des monuments grossiers, mais significatifs. Ainsi dresser des autels, consacrer des pierres, composer des cantiques qui rappelaient le passé, donner un nom symbolique aux lieux où l'on avait campé, ou bien aux enfants dont la naissance était marquée par quelque chose d'extraordinaire; tel fut l'usage des temps antiques, chez les différents peuples du monde (3). Or, c'est encore là ce que l'on voit dans le récit de Moïse, Abraham élève des autels aux mêmes lieux où Dieu lui avait apparu; Jacob consacre la pierre sur laquelle avait reposé sa tête; il nomme Galaad le monceau de pierres qui est le signe de son alliance avec Laban : le sépulcre de Raohel, le puits nommé Bersabée, et tous les autres puits dont parle l'histoire d'Isaac, étaient des monuments (4). Enfin la manière dont sont écrits les quatre

(1) Duvoisin. *Autorité des livres de Moïse*, 1^{re} part. chap. III. —

(2) Fleury, *Mœurs des Israélites*, 1^{re} part. n. 8. — (3) Goguet, *Origine des Lois*, etc. 1^{re} part. liv. II, chap. VI; tom. I, in-12, p. 562.

— (4) Fleury, *Mœurs des Israélites*, n. 2.

derniers livres du Pentateuque décèle évidemment un ouvrage original et contemporain de Moïse. Si, dans des temps postérieurs, ces livres étaient sortis des mains d'un autre écrivain, qu'aurait fait leur auteur ? Maître de sa matière, il se serait tracé un plan, il aurait mis de l'ordre dans les différentes parties de son ouvrage, il aurait rappelé à différents chefs les lois, les faits, la religion. Dans Moïse, rien de semblable : on voit qu'il écrit au milieu des événements dont il est le témoin oculaire ; les lois sont mêlées aux faits, parce que souvent un fait donnait lieu à une loi ; elles sont rapportées sans ordre, parce que, faites suivant les occurrences, elles sont écrites aussitôt que publiées. Ce n'est pas une histoire suivie, composée avec art et méthode par un homme qui a réfléchi sur les événements passés, qui les combine et les enchaîne ; ce sont les mémoires d'un écrivain qui raconte ce qu'il voit et ce qu'il fait ; de là ces répétitions, ces reproches, ces exhortations véhémentes qui naissent du fond même des choses et des événements. Il faudrait n'avoir aucun goût, pour ne pas reconnaître dans ces livres de Moïse le caractère original d'un législateur (1).

L'authenticité du Pentateuque est donc appuyée sur la foi constante des Juifs, sur l'absurdité de l'opinion contraire, sur ses caractères intrinsèques d'antiquité. Mais à cet ensemble de preuves lumineuses et frappantes que nous venons d'exposer, que peuvent opposer les incrédules ? Oseront-ils répéter encore, après Voltaire leur maître, qu'il eût été impossible à Moïse d'écrire le Pentateuque, que chez les Egyptiens et les Chaldéens, l'art de graver ses pensées sur la pierre polie, sur la brique, sur le plomb ou sur le bois était la seule manière d'écrire, et que dès lors il n'est pas croyable que Moïse ait eu le temps et les moyens d'écrire les cinq livres du Pentateuque ? Ici,

(1) Duvoisin, *Autor. des livres de Moïse*, I^{re} part. chap. III.

Messieurs, tout est faux ou hasardé. Que le Décalogue, que l'abrégé de la loi ait été gravé sur la pierre, je ne le conteste pas ; mais où a-t-on vu que les autres parties de l'ouvrage aient été gravées de la même manière ? Où a-t-on vu que, ~~du temps de Moïse, on ne~~ connût que ce moyen d'écrire ses pensées ? Pourquoi n'aurait-on pas connu l'usage de graver sur l'écorce de certains arbres, sur les feuilles du palmier, comme cela s'est pratiqué aux Indes et à la Chine ? Est-il naturel qu'on ait commencé par ce qu'il y avait de plus difficile ? L'art de peindre avec des couleurs n'a-t-il pas dû précéder l'art de graver avec des instruments de cuivre ou d'acier ? L'histoire des peuples n'atteste-t-elle pas que l'invention des lettres est de la plus haute antiquité ? Les savants croient que Cécrops et Cadmus, à peu près contemporains de Moïse, apportèrent dans la Grèce la connaissance des caractères alphabétiques. Mais n'insistons pas sur une matière où les erreurs, les inconséquences, les contradictions de Voltaire, ont été relevées avec autant d'esprit que de force par l'ingénieux et solide ouvrage qui a pour titre : *Lettres de quelques Juifs à M. de Voltaire* (1). Maintenant écoutons encore Bossuet (2).

« Que dit-on pour autoriser la supposition du Pentateuque, et que peut-on objecter à une tradition de trois mille ans, soutenue par sa propre force et par la suite des choses ? Rien de suivi, rien de positif, rien d'important ; des chicanes sur des nombres, sur des lieux ou sur des noms ; et de telles observations, qui, dans toute autre matière, ne passeraient tout au plus que pour de vaines curiosités incapables de donner atteinte au fond des choses, nous sont ici alléguées comme faisant la décision de l'affaire la plus sérieuse qui fût ja-

(1) 1^{re} part. Lettr. IV. — (2) *Discours sur l'Histoire universelle*, II^e part. ch. XXVIII.

» mais..... Voici le fort de l'objection. N'y a-t-il pas des
 » choses ajoutées dans le texte de Moïse, et d'où vient
 » qu'on trouve sa mort à la fin du livre qu'on lui attribue?
 » Quelle merveille? que ceux qui ont continué son his-
 » toire aient ajouté sa fin bienheureuse au reste de ses
 » actions, afin de faire du tout un même corps? Pour les
 » autres additions, voyons ce que c'est. Est-ce quelque
 » loi nouvelle, ou quelque nouvelle cérémonie, quelque
 » dogme, quelque miracle, quelque prédiction? On n'y
 » songe seulement pas; il n'y en a pas le moindre soup-
 » çon, ni le moindre indice: c'eût été ajouter à l'œuvre
 » de Dieu; la loi l'avait défendu, et le scandale qu'on eût
 » causé eût été horrible. Quoi donc? on aura continué
 » peut-être une généalogie commencée, on aura peut-
 » être expliqué un nom de ville changé par le temps;...
 » quatre ou cinq remarques de cette nature, faites par
 » Josué ou par Samuel, ou par quelque autre prophète
 » d'une pareille antiquité, parce qu'elles ne regardaient
 » que des faits notoires, auront passé naturellement dans
 » le texte; la même tradition nous les aura apportées
 » avec tout le reste; aussitôt tout sera perdu!...

» A-t-on jamais jugé de l'autorité, je ne dis pas d'un
 » livre divin, mais de quelque livre que ce soit, par des
 » raisons si légères? Mais c'est que l'Écriture est un livre
 » ennemi du genre humain; il veut obliger les hommes
 » à soumettre leur esprit à Dieu, et à réprimer leurs pas-
 » sions déréglées: il faut qu'il périsse, et à quelque prix
 » que ce soit il doit être sacrifié au libertinage. » Oui,
 voilà la véritable source des arguments de l'incrédulité. On
 a fait contre l'antiquité de l'*Enéide* des chicanes même
 assez embarrassantes, et on les méprise; on en fait de pué-
 riles encore contre l'antiquité des livres de Moïse, et aus-
 sitôt on triomphe, comme si c'étaient des démonstrations.
 Ainsi on a deux poids et deux mesures, qu'on emploie
 tour à tour, ou suivant la raison, ou suivant ses caprices.

Mais c'en est assez pour bien nous convaincre que Moïse est l'auteur du Pentateuque : j'ajoute que Moïse est un auteur très-véridique ; seconde proposition.

Qu'il est étonnant, Messieurs, qu'il est digne de fixer l'attention de tous les esprits, le récit des merveilles opérées par Moïse, et que nous lisons dans son ouvrage ! L'Egypte châtiée de son obstination par des calamités, que l'on voit commencer, s'étendre, cesser au seul commandement de Moïse ; tous les premiers nés des Egyptiens, depuis le fils du roi jusqu'à celui de l'esclave, frappés dans une même nuit, tandis que le glaive de la mort épargne les maisons des Hébreux, teintes du sang de l'agneau immolé ; la mer Rouge qui ouvre ses abîmes pour livrer passage, au milieu de ses ondes suspendues des deux côtés, à une multitude immense ; un pain céleste qui, durant quarante ans, la nourrit au milieu des sables arides et brûlants ; une colonne lumineuse qui ne cesse de guider sa marche dans le désert ; un Dieu qui, sur le sommet du mont Sinaï, publie sa loi dans l'appareil le plus formidable et le plus majestueux ; la terre s'ouvrant à la voix de Moïse pour engloutir vivants des factieux sacrilèges qui refusent insolemment d'obéir : tel est le magnifique spectacle que nous présente l'historien sacré ; et je ne fais que rapporter une partie des merveilles dont ses livres sont remplis. Il ne s'agit pas d'affecter un dédain superbe pour tout ce qu'on appelle miracles ; la trop grande crédulité serait une faiblesse, la résistance outrée de l'incrédule serait une plus grande faiblesse encore ; et déjà, dans un de nos derniers discours, nous avons dissipé les préjugés qu'une fausse philosophie n'a que trop répandus sur cette matière. Il ne s'agit pas non plus de tronquer le récit de Moïse, de modifier capricieusement les circonstances les plus frappantes des faits, et d'en chercher ensuite des explications naturelles ; de supposer

gratuitement un appareil de machines , un jeu de causes physiques dont il n'est fait aucune mention : il faut prendre la narration telle qu'elle est , et voir s'il faut ou l'admettre comme vraie , ou la rejeter comme une fable. On sent bien que **cette longue suite de prodiges envisagés dans leur ensemble , leurs détails , leurs circonstances , leur durée , sont au-dessus des forces de la nature et surpassent tous les efforts de l'industrie humaine : aussi il n'est qu'un double parti à prendre ; il faut ou nier ces faits , ou bien avouer ingénument qu'ils sont miraculeux , qu'on doit y voir l'ouvrage de Dieu même , autorisant par eux la mission de son envoyé , protégeant son peuple , le vengeant de ces ennemis , le comblant de faveurs , ou le châtiant de son infidélité.** Or je prétends que tout nous garantit la réalité des faits , et le caractère de l'historien , et la nature même de ces faits , et la croyance de la nation qui en est le témoin irrécusable , et les effets durables dont ils sont la véritable cause.

On sait combien le caractère connu de l'historien influe sur l'autorité de son histoire , combien sa réputation bien méritée , de bonne foi , d'impartialité , de vertu , donne de poids à ses récits. Que trouverez-vous dans Moïse , qui n'inspire au lecteur une entière confiance ? Plein de sentiments de religion et de piété , il s'oublie lui-même pour ne voir que celui qui l'envoie ; il en célèbre la puissance et la bonté ; et sa première loi , c'est de l'aimer de toutes les affections de son cœur. Enflammé de zèle pour extirper les vices et assurer la pratique des vertus , c'est à cela que se rapportent ses discours , son culte , ses lois. Sans ambition et sans vues personnelles , il n'accepte qu'à regret le grand ministère que le ciel lui confie ; il sacrifie son repos au bien d'un peuple naturellement indocile , qui ne cesse de l'affliger de ses révoltes et de son ingratitude. La plus haute dignité , la souveraine sacrificature , il la laisse à son frère , tandis que ses

propres enfants, il les abaisse au rang de simples lévites. Sans flatterie, il ne connaît pas ces ménagements que la politique inspire ; il reproche au peuple comme aux chefs leurs prévarications avec une fermeté magnanime ; il ne craint pas de choquer l'orgueil des familles, en rappelant l'inceste de Juda et de Thamar, l'adoration du veau d'or, les débauches des Israélites avec les filles de Madian, les fautes de Lévi chef de sa tribu, celles de son frère Aaron, de Marie sa sœur, de ses neveux Nadab et Abiu. Plein de candeur et de modestie, il ne dissimule pas ses propres fautes ; il ne s'attribue la gloire d'aucun événement ; il n'est que l'interprète et l'exécuteur des ordres du ciel. Simple dans son style, sans emphase, sans réflexions étudiées, il raconte et ne disserte jamais ; il parle en homme convaincu, et avec la sécurité d'un écrivain qui ne craint pas d'être contredit. A ces traits réunis de candeur, de sincérité, d'une vertu pure, reconnaît-on un imposteur, ou plutôt ne faut-il pas reconnaître un historien véridique ? Mais combien la confiance qu'il inspire par ses qualités personnelles s'accroît par les circonstances mêmes et la nature des faits qu'il raconte ! Quelque habile et quelque audacieux que soit un imposteur, il est pourtant des bornes qu'il ne franchit pas impunément. Ce n'est pas assez d'inventer des fables, il faut les rendre croyables ; et s'il n'inventait que des mensonges grossiers, qui ne sauraient échapper à la multitude elle-même, quel espoir aurait-il de pouvoir la séduire ? Celui qui est fourbe craint de le paraître ; son premier soin est de cacher les fables qu'il imagine. Que fait-il pour cela ? Il en place l'origine dans des temps reculés ; il les met à couvert dans l'obscurité des siècles ; surtout il ne publie pas des choses qui puissent être démenties par des témoins vivants, par des nations entières : s'il le faisait, le voile de ses impostures serait bientôt déchiré, et il ne retirerait de cette folle conduite qu'une honte ineffaçable : or, voilà pourtant ce

qu'aurait fait Moïse, s'il ne faut voir dans son récit qu'un mensonge continu. C'était un homme habile, on en convient; et toutefois, si on le suppose historien infidèle, il faut en faire le plus stupide et le plus inepte de tous les hommes. En effet, ce qu'il raconte est, de sa nature, public, notoire et très-éclatant; les prodiges dont il fait le récit ne se sont point passés dans les ombres de la nuit, ni dans les temps anciens, ni dans des pays lointains, mais devant sa nation; il en appelle continuellement à son témoignage, il désigne les familles, les personnes, les lieux; il ne craint pas de dire à six cent mille hommes : Voilà ce que vous avez vu vous-mêmes, ce que vous avez entendu. Non, ce n'est pas un poète qui décrit avec les couleurs d'une imagination brillante; c'est un historien qui raconte des faits avec exactitude et dans tous leurs détails, qui sans cesse les donne comme les titres de sa mission, et qui défie hautement la nation entière de les contester. Dans le dernier de ses livres, dans le Deutéronome, il fait l'énumération abrégée de tous les événements merveilleux qui s'étaient passés durant l'espace de quarante ans, et il termine en disant à tout le peuple : « Vos yeux ont vu toutes ces grandes œuvres que le Seigneur a faites; *oculi vestri viderunt omnia opera Domini magna quæ fecit* (1). »

Qu'un imposteur s'appuie sur des révélations, sur des songes, sur des miracles qu'un petit nombre de complices disent avoir vus, je le conçois; mais où est le fourbe qui ait exposé ses mensonges au grand jour, qui ait invoqué le témoignage de six cent mille hommes, qui ait fondé le droit de leur commander sur des faits évidemment faux, sur des fables impertinentes, démenties par la notoriété publique (2) ? On aura beau dire que les

(1) Deut. xi. 7. — (2) Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, II^e part. chap. 1.

Hébreux étaient ignorants, grossiers, crédules, faciles à égarer et à séduire ; on en conviendra, si l'on veut : mais enfin ce n'était pas un peuple d'insensés, possédé tout entier d'un délire continuél qui lui ôtât l'usage des sens et de la raison ; ils avaient des yeux pour voir, des oreilles pour entendre, une intelligence pour concevoir. Mais s'ils n'étaient pas réellement fous, comment Moïse aura-t-il pu leur persuader, pendant quarante ans, qu'ils voyaient ce qu'ils ne voyaient pas, qu'ils entendaient ce qu'ils n'entendaient pas ? Pour me servir de la pensée, et même des expressions d'un écrivain judicieux, « toute la certitude » humaine repose sur ce principe, que les hommes ne » sont pas fous, et qu'il y a certaines règles dans la nature dont ils ne s'écartent jamais, que par un renversement total de la raison. Qu'il soit permis d'inventer à » plaisir, qu'au temps de César et de Pompée tous les » hommes étaient frappés d'une maladie qui leur faisait » prendre leurs vaines imaginations pour des réalités ; » dès lors il n'y aura plus rien de certain, et l'on pourra » dire que les batailles de Pharsale et d'Actium sont des » visions de fanatiques. Lorsqu'on ne peut nier des faits » qu'en supposant, je ne dis pas dans une nation entière, » mais même dans un certain nombre d'hommes, une » folie complète, on a atteint en matière de faits le dernier degré de certitude possible (1). » Les hommes de tous les temps se ressemblent ; il n'est pas plus possible de supposer cette folie dans la nation Juive d'autrefois, que dans les hommes d'aujourd'hui. Or, en supposant, d'un côté, que des miracles si éclatants, si sensibles, qu'ils ne demandaient que des oreilles et des yeux pour être saisis, n'étaient que des fables ; et en supposant, d'un autre côté, que les Hébreux les ont crus comme des réa-

(1) *Discours sur les livres de Moïse*, à la suite des *Pensées de Pascal*, pag. 192 et suiv.

lités, il ne faudrait point hésiter à prononcer que le peuple Hébreu tout entier était atteint de la folie la plus complète.

Dira-t-on qu'il n'a pas cru à ces miracles, et qu'ainsi on ne peut invoquer son témoignage ? Remarquez d'abord que cette nation était naturellement indocile, toujours prête à se révolter contre son conducteur : de là ses murmures, ses plaintes séditieuses, les regrets qu'elle donne à l'Égypte, aux aliments dont elle avait été nourrie. Qui donc a pu la dompter, la mettre au joug d'une législation austère, chargée d'observances pénibles ? Quels moyens employa Moïse pour se faire écouter ? Pas d'autres que les miracles qu'il opère ; sans cesse il les donne comme le sceau de sa mission divine ; c'est sur eux seuls qu'il fonde son autorité. Si ces miracles n'étaient que des fables, il eût été absurde d'y croire ; et si, n'y croyant pas, le peuple eût pourtant suivi Moïse comme l'envoyé de Dieu, c'eût été le comble de l'extravagance. Quoi ! ils l'auraient regardé comme un imposteur, ils auraient été persuadés que ses miracles n'étaient que des chimères inventées pour les tromper, et néanmoins ils se seraient soumis aveuglément à ses lois, ils auraient été assez stupides pour se laisser maîtriser par lui ! Tout cela n'est pas dans la nature.

Il ne reste plus qu'une ressource à l'incrédulité ; c'est de dire que la nation avait concerté toute cette imposture avec Moïse, qu'elle était d'accord avec lui pour composer cette merveilleuse histoire, et tromper ensemble la postérité. Quelle chimère ! et qu'il faut qu'une cause soit désespérée, quand on ne peut la défendre que par des hypothèses aussi absurdes ! Quoi ! pendant quarante ans, deux millions d'hommes auraient constamment, unanimement concerté cette grande imposture, et pas un seul n'aurait réclamé, et au milieu du choc plus d'une fois violent des intérêts et des passions qui agitaient les tribus,

pas une seule voix ne se serait fait entendre en faveur de la vérité; et parmi ces séditions qui éclataient si souvent, pas un seul Hébreu ne se fût détaché de ce complot infernal; et après la mort de Moïse, pas un seul homme assez vrai pour faire rougir ses concitoyens d'un tel mensonge! Quoi! la nation entière aurait dit à Moïse (1) : Nous savons très-bien que vous n'êtes pas l'envoyé du ciel, mais n'importe : composez une fable absurde, et nous et nos enfants nous feindrons de croire tout ce qu'il vous plaira d'imaginer; nous n'avons fait que côtoyer la mer Rouge, et nous affirmerons qu'elle nous a ouvert son sein pour nous livrer passage; vous nous donnerez une religion sévère qui ne sera que votre ouvrage, nous la suivrons comme si elle venait de Dieu! N'est-ce pas insulter à la raison humaine, que de supposer un semblable pacte entre un fourbe et toute une nation?

Enfin, pour que tous les genres de preuves soient réunis, voyez comme l'histoire se trouve confirmée par une foule d'institutions qui la rendent sensible à tous les yeux. La fête de Pâque, celles de la Pentecôte et des Tabernacles; l'usage de racheter les premiers-nés; les cantiques sacrés, tels que celui où Moïse, dans une poésie toute divine, célèbre le passage de la mer Rouge; le vase plein de manne et la verge d'Aaron déposés dans le tabernacle; les deux tables de la loi mises par ordre de Moïse dans l'arche d'alliance; les lames d'airain attachées à l'autel, comme un mémorial du crime et de la mort funeste de Coré, Dathan et Abiron, ces sacrilèges usurpateurs du sacerdoce; bien des rites et des cérémonies du culte public (2) : tout cela retraçait et semblait rendre toujours présents les prodiges qui avaient signalé la sortie d'Égypte, la publication de la loi, le séjour dans le

(1) Duvoisin, *Autorité des livres de Moïse*, II^e part. chap. III. —

(2) *Ibid.* chap. IV.

désert. « Il y a en quelque sorte deux histoires de Moïse : » l'une, qui est écrite dans le livre qui porte son nom ; » l'autre, qui est comme gravée dans les cérémonies et » dans les lois observées par les Juifs, dont la pratique » était une preuve vivante du livre qui les ordonnait, et » même de ce qu'il contient de plus merveilleux (1). » Sans doute une fête, un hymne sacré, un monument quelconque, s'ils sont de beaucoup postérieurs aux événements, n'en sont pas toujours une preuve décisive ; mais lorsque, dans une nation, son histoire, ses traditions orales, ses fêtes religieuses et civiles, ses rites et ses cantiques sacrés, ses institutions, viennent de la même origine, remontent à la même époque : comment n'être pas frappé de cet accord, et ne pas convenir qu'alors l'histoire écrite est appuyée par les usages et les monuments sensibles ; que ces monuments sont à leur tour expliqués par l'histoire écrite, et que cet ensemble parfait a sur tout esprit raisonnable une force invincible ?

Ainsi, Messieurs, deux choses sont établies : la première, que Moïse, qui vivait il y a plus de trois mille ans, est réellement auteur des livres qu'on lui attribue, et que nous appelons le *Pentateuque* ; la seconde, que Moïse est un auteur très-véridique dans les faits qu'il nous raconte. De là nous tirerons deux conséquences principales, qui en renfermeront plusieurs autres accessoires.

La première conséquence, c'est que le *Pentateuque* est un des livres les plus anciens qu'il y ait sur la terre, pour ne pas dire le plus ancien des livres connus. Qui le tient, peut dire sans crainte : Voici le plus précieux et le plus antique monument de l'esprit humain. Chez quel peuple en trouver un semblable ? où sont les ouvrages, qui aient, comme celui de Moïse, trente-trois siècles d'antiquité ? Sanchoniaton avait écrit, dit-on, les annales des Phéni-

(1) *Discours*, à la suite des *Pensées de Pascal*.

ciens; mais que nous en reste-t-il? un fragment que Porphyre a cité le premier. Il est des savants qui ne le font pas remonter au delà de la guerre de Troie, et tous le font bien certainement postérieur à Moïse. Bérose avait écrit les annales des Chaldéens, Manéthon celles des Egyptiens (1); or, l'un et l'autre sont postérieurs de mille ans à l'historien sacré. Chez les Perses, vous trouvez Zoroastre, avec les livres dont il passe pour être l'auteur; mais les érudits les plus versés dans ces matières ne le font contemporain que de Darius fils d'Hystaspe (2). Enfin le premier compilateur de l'histoire Chinoise, Confucius (3), vivait cinq cent cinquante ans avant l'ère chrétienne.

Que si le Pentateuque est si ancien, ne soyons plus étonnés qu'il donne sur l'origine des peuples, sur les événements primitifs, des connaissances qu'on chercherait vainement ailleurs, et que ce soit ici le livre original dont beaucoup d'autres et bien des traditions n'ont été que des copies informes. Dès lors il est injuste de vouloir le combattre sur certains points par le silence des écrivains, postérieurs de plusieurs siècles; et par cela seul, il est raisonnable d'expliquer les traditions des autres peuples par celles des Hébreux.

Que si le Pentateuque est si ancien, ne soyons plus étonnés que, sur les dates, sur les usages, les noms des peuples et des villes, les détails géographiques, il présente des obscurités. Nous Français, nous habitons ces mêmes Gaules, dont César a fait l'histoire après en avoir fait la conquête. Hé bien, nos érudits sont souvent em-

(1) *Mémoire de l'Académie des Inscriptions*. tome XVI, page 205. — Voyez aussi Hooke, *Religionis nat. et revel. Princip.* tom. II, page 108 et 109.

(2) Environ 500 ans avant Jésus-Christ. Voyez la *Vie de Zoroastre*, par Anquetil; *Zend-Avesta*, tom. II, pag. 60 et 61.

(3) Fréret, dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions*, tom. XVIII. page 207 et 208.

barrassés pour concilier ce que nous dit ce conquérant historien, avec ce que nous voyons : et l'on voudrait qu'aucun nuage ne couvrit un livre plus ancien de deux mille ans, écrit dans une langue moins connue que celle des Commentaires de César, et relatif à des mœurs, à des peuples qui nous sont encore plus étrangers !

Si le Pentateuque est si ancien, ne soyons plus étonnés que, dans le récit des faits, dans l'énoncé de certaines lois, dans les détails de mœurs, nous y trouvions une naïveté, une franchise de langage qui nous choque, et que nous sommes tentés d'appeler indécente. Outre que cette plus grande liberté peut être plus conforme au génie des Orientaux, il est certain que les peuples naissants, tels que ceux dont Moïse fait l'histoire, ne connaissaient pas ces délicatesses, ces détours usités chez les peuples qui, pour être plus civilisés, n'en sont quelquefois que plus corrompus. Les Hébreux, comme les peuples primitifs, nommaient crument ce que nous enveloppons de circonlocutions éloignées. « Toutes ces différences, dit » Fleury (1), ne viennent que de la distance des temps » et des lieux. La plupart des mots qui sont déshonnêtes, » suivant l'usage présent de notre langue, étaient hon- » nêtes autrefois, parce qu'ils donnaient d'autres idées. » Cette remarque peut s'appliquer non-seulement à Moïse, mais encore aux autres écrivains de l'ancien Testament ; et je la fais ici contre certains incrédules, dont la plume a été trop licencieuse pour qu'ils aient le droit de crier au scandale.

Une seconde conséquence de l'autorité du Pentateuque, c'est que Moïse était véritablement l'envoyé de Dieu : il est impossible de voir tant de prodiges opérés par ses mains, sans le croire investi d'une puissance toute divine. Dès lors je dois croire à sa parole, révéler sa doctrine,

(1) *Mœurs des Israélites*, n. 16.

écouter avec respect ce qu'il nous enseigne de Dieu, de la création de l'homme, et des premiers temps. Le mensonge n'a pu souiller les écrits de celui qui parlait au nom de la Vérité même. Dès lors je dois regarder le peuple Hébreu comme le peuple de Dieu, dépositaire des traditions sacrées, et de cette lumière divine qui devait rester cachée dans son sein jusqu'à ce qu'elle remplît de son éclat l'univers entier. Dès lors je vois dans la loi Moïsaïque la préparation et la figure de la loi Chrétienne; j'aperçois la filiation de l'ancien et du nouveau Testament; je découvre les desseins de la Providence sur la conservation de la véritable religion; je comprends pourquoi l'on dit que le christianisme est aussi ancien que le monde, qu'il a commencé avec lui pour ne finir qu'avec lui. Oui, des pontifes qui gouvernent aujourd'hui l'Eglise chrétienne, je remonte, par une succession non interrompue, jusqu'aux apôtres; d'où, reprenant les pontifes qui ont servi sous la loi, on va jusqu'à Aaron et jusqu'à Moïse, de là jusqu'aux patriarches et jusqu'à l'origine du monde (1). Ainsi, dans la loi connue des patriarches, dans la loi qui fut donnée aux Hébreux par Moïse, dans celle qui a été donnée à tous les peuples par Jésus-Christ, c'est toujours le même Dieu qu'on adore, la même espérance de la vie future, la foi, plus ou moins développée, au même libérateur; ainsi le christianisme a eu ses commencements, ses progrès, sa maturité, jusqu'à ce qu'il ait sa pleine consommation dans les cieux; ainsi la religion forme comme une chaîne immense, qui, par le premier anneau, tient au berceau même du monde, traverse la durée des siècles, et va se perdre enfin dans l'éternité.

(1) Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle*, II^e part. ch. xxxi.

MOÏSE

CONSIDÉRÉ COMME HISTORIEN

www.libtool.com.cn

DES TEMPS PRIMITIFS.

UNE des choses les plus capables d'intéresser l'homme, et de l'instruire en charmant ses loisirs, c'est bien sans doute, Messieurs, la lecture des ouvrages historiques. En liant le présent au passé, en développant la chaîne des nations et des siècles, l'histoire fait passer en quelque sorte sous nos yeux les peuples divers avec leurs mœurs et leurs lois, leurs époques de gloire et leurs époques de décadence. Nous aimons à remonter à leur origine, à connaître leurs fondateurs, à les suivre dans leurs progrès, à rechercher les causes de leur élévation comme celles de leur chute, à comparer les rôles qu'ils sont venus jouer chacun à leur tour sur le théâtre du monde; et lorsqu'il est témoin de toutes ces scènes si variées, si rapides, et souvent si tragiques, le lecteur réfléchi, le chrétien surtout, s'élève naturellement vers celui qui, du trône immobile de son éternité, tient dans ses mains les rênes du monde, marque à chaque nation sa place comme à chaque individu, fait mourir les empires les plus anciens pour en créer de nouveaux, et seul est immuable au milieu de ces perpétuelles vicissitudes. Mais si, parmi les monuments historiques, il en est un qui doive exciter l'intérêt et la curiosité de tous, qui ne soit étranger à aucun peuple, qui soit pour tous les hommes comme un monument de famille; c'est, Messieurs, l'histoire que Moïse nous a laissée des premiers âges, dans ce livre où chacun

peut lire son origine et sa destinée, ses malheurs et ses espérances, et que nous trouvons à la tête de nos livres saints sous le nom de *Genèse*. Je ne dirai point ici tout ce qu'il renferme de sublime dans sa simplicité, de pur et de beau dans sa doctrine, d'attachant par la description des mœurs patriarcales, telles qu'on les trouve dans la vie d'Abraham, de Jacob, de Joseph et de ses frères : mon dessein aujourd'hui est de considérer Moïse uniquement comme historien des temps primitifs, et de venger la fidélité de ses écrits des attaques de l'incrédulité.

Il est des érudits qui se sont enfoncés dans les ténèbres de l'antiquité profane pour y chercher des arguments contre l'histoire Mosaïque, et qui adopteraient volontiers toutes les rêveries des âges fabuleux, pourvu qu'on les dispensât de croire à nos livres saints. Il est aussi des écrivains très-versés dans les sciences naturelles, occupés de recherches sur la formation et la structure du globe, connus sous le nom de *géologues*, qui ont en quelque sorte remué la terre entière pour y découvrir quelque chose de contraire au récit de Moïse, soit sur la création, soit sur le déluge ; et qui, composant un monde à leur manière, se sont permis de bafouer sans ménagement l'écrivain sacré, parce que sa narration ne s'accordait pas avec leurs systèmes. Je ne viens contester, ni à ces érudits, ni à ces géologues, leur science et leur talent, encore moins blâmer les efforts de l'homme pour éclaircir les antiquités, ou pénétrer dans les secrets de la nature. Il est beau de voir l'esprit humain se livrer à des recherches, qui, sans conduire à des résultats toujours heureux, ne sont jamais entièrement perdues, et promener ainsi ses pensées dans toutes les parties de ce vaste univers : c'est un roi qui voyage dans l'étendue de son empire, pour le mieux connaître. Mais, en respectant la science, en rendant hommage à ses efforts et à ses décou-

vertes, soyons en garde contre ses écarts et ses paradoxes. Que ne peuvent pas le goût de la nouveauté, l'amour de la gloire, le désir ardent d'une rapide célébrité, pour égarer les esprits même les plus sublimes ? Ce n'est pas faute de génie que Descartes imagina ses tourbillons, et Buffon son monde de verre : souvent le génie invente les systèmes, et le bon sens les réfute. Pour en revenir à notre sujet, on peut d'abord être intimidé d'un certain appareil de science déployé contre l'histoire Mosaique ; mais, avec de la réflexion et un peu de logique, on fait bientôt disparaître ce qui semblait si effrayant. Nous allons donc examiner le récit de Moïse sur les deux faits principaux que contient la Genèse, je veux dire, la création et le déluge, et faire voir qu'il n'est contredit en cette matière ni par aucun fait démontré de la saine physique, ni par les traditions certaines des peuples. Tel est le plan de cette Conférence sur Moïse considéré comme auteur de la Genèse.

Qu'il ne faille pas chercher dans Moïse le physicien profondément versé dans les détails des sciences naturelles, dans la connaissance des causes particulières qui produisent les phénomènes de ce monde visible ; c'est ce que nous avouerons sans peine. L'écrivain sacré n'a pas eu pour but de faire de nous des physiciens et des savants ; une pensée plus honorable à sa mémoire, plus digne de celui qui l'envoyait, plus utile à l'humanité, occupait son âme tout entière : c'était d'éclairer les hommes sur Dieu et la providence, sur leurs devoirs et leur destinée ; de conserver et de propager ces vérités premières et sacrées sans lesquelles il n'y aura jamais ni religion, ni morale, ni société. Sa science toute populaire était faite pour l'universalité du genre humain ; ne soyons donc pas étonnés qu'en parlant de la terre et du soleil, du spectacle de la nature et des phénomènes, qu'il présente, il se soit servi

d'expressions consacrées par l'usage. Le langage de l'historien, du poète, du législateur, n'est pas celui du physicien qui disserte d'une manière rigoureusement exacte : même aujourd'hui, parmi nous, quel est le savant qui ne parle du cours du soleil, de son lever et de son coucher, encore que, dans son opinion, tout cela ne soit qu'apparent ? et s'il dédaignait ce langage, sous prétexte qu'il n'est pas physiquement vrai, ne passerait-il pas pour un personnage très-ridicule ? Qu'on cesse donc de reprocher à Moïse des expressions populaires, qui étaient conformes aux apparences ou à des opinions universellement répandues sur le système de ce monde visible, et par là même les seules qu'il devait employer. Mais aussi, quand il nous raconte des faits et des événements, et qu'il les décrit, non en poète, mais en historien, loin de nous alors la folle témérité de contredire ses récits, et de les combattre par des conjectures et des systèmes qui peuvent n'être que des chimères.

Il faut le dire, Messieurs, on a vu s'élever de nos jours une multitude de fabricateurs de mondes, qui, arrangeant et dérangeant l'univers selon leurs caprices, semblent avoir présidé à la création, surtout à la formation du globe que nous habitons, et qui ne conçoivent pas que le Créateur ait eu d'autres pensées que celles dont ils sont infatués, si même ils n'essaient pas de se passer de la cause intelligente et suprême, qui, dans le commencement, a dû donner à tout, l'être, le mouvement et la vie. Combien de géologues nous ont donné leurs conjectures pour des faits, ont appliqué à la terre entière des observations purement locales ; et convertissant en lois constantes et universelles des phénomènes particuliers, ont fini par ériger en vérités incontestables les rêveries de leur imagination ! Et ne pensez pas, Messieurs, que nous venions attaquer, de notre autorité privée, des hommes que leur science et leur talent peuvent avoir rendus célèbres ;

nous avons pour garants de ce que nous avançons des écrivains dont le nom certes n'est pas inconnu dans le monde savant. Un des naturalistes et des voyageurs les plus illustres de ces derniers temps, Pallas, académicien de Pétersbourg, a publié des *Observations sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe* (1). Or, dans cet ouvrage même, il reproche à quelques savants, et notamment à Buffon, de s'être trop hâtés de bâtir des systèmes, et d'avoir trop précipitamment jugé le globe entier d'après la sphère trop étroite de leurs observations personnelles.

Surtout, Messieurs, écoutez ce que nous dit à ce sujet un des naturalistes les plus renommés dont s'honore aujourd'hui la France, et même l'Europe ; je veux parler de celui qui s'est occupé avec tant de gloire de l'*Anatomie comparée*. Chargé de faire, devant la classe des sciences physiques de notre sénat littéraire, un rapport sur un ouvrage qui a pour titre : *Théorie de la surface actuelle de la terre*, le savant auteur débute par des réflexions précieuses qu'on ne saurait trop rappeler à une jeunesse naturellement si inconsidérée dans ses jugements ; il se plaint de ce qu'au lieu de recueillir des faits, base de tout vrai système, on s'est élevé précipitamment à la connaissance des causes ; de ce qu'on a fait prendre ainsi à la géologie une marche trop rapide ; d'où il est arrivé « qu'une science de faits et d'observations a été changée » en un tissu d'hypothèses tellement vaines, et qui se » sont tellement combattues, qu'il est devenu presque » impossible de prononcer son nom sans exciter le rire... » Le nombre des systèmes de géologie s'est tellement » augmenté, qu'il y en a aujourd'hui plus de quatre-vingts (2). » Voici une chose, Messieurs, que je vous

(1) Imprimées en 1782. — (2) Rapport de M. Cuvier, à la suite de l'ouvrage intitulé *Théorie de la surface de la terre*, par M. André ; Paris, 1806, page 219, 220.

prie de bien remarquer ; notre auteur fait l'énumération de tous les points qu'il faudrait éclaircir avant de s'occuper de la recherche des causes physiques de la structure, soit intérieure, soit extérieure du globe ; et il ajoute (1) : « Nous osons affirmer qu'il n'en est pas un seul sur lequel » on ait rien d'absolument certain ; presque tout ce qu'on » en a dit est plus ou moins vague. La plupart de ceux » qui en ont parlé, l'ont fait selon ce qui convenait à leurs » systèmes, beaucoup plus que selon des observations » impartiales. »

Vous l'entendez, Messieurs, de la bouche d'un homme dont l'autorité est ici irrécusable ; cette science qui s'appelle géologie, et qui s'occupe de l'état ancien et actuel du globe, est encore dans son enfance ; sur cette matière une foule de choses ne sont que conjecturales. Eh quoi ! un savant, si renommé par ses connaissances et sa sagacité, s'exprime avec cette réserve, il avoue avec cette franchise l'incertitude de la science géologique ; et un demi-savant, qui peut-être n'a reçu en partage qu'un esprit médiocre, que dis-je ? un jeune homme, à peine initié aux secrets des sciences naturelles, bâtira sur la formation du monde des systèmes qu'il donnera pour des vérités démontrées, et il demandera fièrement comment on concilie Moïse avec ses idées et ses découvertes ! Dans cette manière de procéder, où est, je ne dis pas la modestie, mais le bon sens ? où est cette logique sans laquelle on s'égare si souvent, même avec de l'esprit et du savoir ? On doit bien sentir que nous ne sommes pas obligés de concilier avec l'écrivain sacré tout ce qu'on peut imaginer d'hypothèses incertaines et souvent contradictoires. Lorsque Buffon publia sa *Théorie de la Terre* et ses *Epoques de la nature*, ce fut un cri de joie et de

(1) *Rapport de M. Cuvier, à la suite de l'ouvrage intitulé Théorie de la surface de la terre, par M. André ; Paris, 1806, page 328.*

triomphe dans le monde incrédule; on crut y voir le renversement des récits de Moïse. Qu'est-il arrivé? C'est que la saine physique et l'expérience ont fait découvrir des erreurs dans plusieurs points de ces systèmes, de l'incertitude dans beaucoup d'autres; si tout cela n'était encore soutenu par le nom de l'auteur, par l'éclat de la diction la plus noble et de l'imagination la plus brillante, le souvenir n'en serait-il pas presque effacé?

D'après ces réflexions, tout ce qu'on peut demander aux apologistes de la Religion, c'est de faire voir que la narration de Moïse n'est contredite par aucun fait rigoureusement démontré de l'histoire naturelle. Avant même d'en venir aux détails, nous croyons devoir faire une observation essentielle. Suivant Moïse, c'est un Dieu créateur, maîtrisant la matière à son gré, faisant tout par sa volonté toute-puissante, qui a donné l'existence à tout ce qui compose cet univers. Dès lors il ne s'agit pas de vouloir appliquer à ces opérations immédiates de la toute-puissance divine, les règles que présente le cours ordinaire de la nature. Qui nous dira si, dans cette première formation des choses, Dieu n'a pas hâté l'action des agents naturels, et rendu plus rapide le développement des êtres? Pourquoi n'aurait-il pas pu former en un instant, d'un seul jet, ces masses de granit qui sont comme la charpente du globe terrestre, de même que plus tard nous voyons qu'il créa les animaux et l'homme dans l'état adulte, dans l'âge de la maturité? De quel droit voudrait-on juger cette action créatrice de la cause première, dans l'origine du monde, d'après l'action lente et progressive des causes secondes qui perpétuent le monde une fois établi? Maintenant sortons de ces idées générales, donnons quelque chose aux désirs, souvent très-vains, d'un esprit également faible et curieux; examinons de plus près les principales circonstances du récit de Moïse sur la création, et, sans embrasser aucun système, montrons que

les observations qu'on pourrait opposer sont toujours incertaines, si elles ne sont entièrement fausses.

Ce qui caractérise le récit de Moïse, c'est l'ordre d'existence qu'il assigne aux substances et aux êtres divers dont se compose ce monde visible. Le Créateur tire du néant l'ensemble des choses, qui, façonnées par sa main puissante, devaient entrer dans la formation de l'univers; ce que l'écrivain sacré exprime d'une manière populaire, en disant : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la » terre. D'abord la terre fut couverte d'eaux, c'était » comme un abîme ténébreux, mais Dieu dit : Que la lumière soit, et la lumière fut; » mot sublime, admiré, comme chacun sait, par le rhéteur Longin, tout païen qu'il était : voilà le premier jour de la création. Au second jour, les eaux qui enveloppaient notre planète furent divisées, de manière qu'une portion s'éleva dans les régions supérieures; au troisième, la terre ferme commence à paraître, les plantes sortent de son sein, la verdure et les fleurs l'embellissent; au quatrième, le soleil, la lune et les étoiles brillent au firmament; au cinquième, les poissons nagent dans les eaux, les oiseaux volent dans les airs, les reptiles rampent dans la poussière, et les quadrupèdes marchent sur la surface du globe; au sixième enfin, l'homme paraît, et le monde achevé roule suivant les lois qui devaient le conserver dans la durée des siècles, et le Créateur, après l'avoir fait par l'action immédiate de sa puissance, la cache sous celle des causes secondes qui ont reçu l'ordre de le perpétuer. C'est ce qu'on appelle l'ouvrage des six jours. Hé bien, dans l'histoire de la nature, est-il un seul fait démontré, qui soit en opposition manifeste avec cette formation successive des êtres divers? On a vu des naturalistes habiles, quelquefois même ennemis de la révélation et des livres saints, être frappés d'admiration de ce que Moïse avait tracé le plan de création le plus conforme à leurs obser-

vations. Suivant Moïse, les substances qu'on appelle inorganiques ont existé avant les êtres organisés, tels que les végétaux ; or, en effet, en creusant profondément dans la terre, on arrive à des masses primitives qui n'offrent aucune empreinte, aucune trace de corps organisés : l'expérience est constante et universelle (1).

Que lisons-nous, en outre, dans le récit de Moïse ? C'est que la terre fut originairement ensevelie tout entière dans les eaux : or où est la démonstration du contraire ? S'il est des naturalistes qui ont fait de la terre primitive un globe de matière vitrifiée en fusion, qui s'est refroidie insensiblement, n'ont-ils pas trouvé de puissants contradicteurs dans le monde savant ? et de très-habiles physiiciens n'ont-ils pas prétendu que le globe, au lieu d'aller en se refroidissant, s'échauffe de plus en plus ? Aujourd'hui, c'est une opinion très-accréditée, que les roches primordiales, bases de notre continent, résultent de différentes substances qui se sont cristallisées plus ou moins rapidement, après avoir été tenues en dissolution dans un liquide immense. De plus, Newton a remarqué que la terre, dans l'origine, a dû être dans un état de mollesse, pour qu'elle pût, d'après le mouvement de rotation, se renfler vers l'équateur et s'aplatir vers les pôles : or cette double observation ne semble-t-elle pas nous ramener au récit de Moïse, qui nous présente la terre comme originairement noyée dans les eaux ?

Mais écoutez encore Moïse, et il vous dira une chose bien étrange, qui a plus d'une fois excité la risée des beaux esprits incrédules : c'est que la lumière existait avant que le soleil, créé plus tard, eût brillé dans les cieux. Il ne nous appartient pas de prononcer entre Descartes, faisant de la lumière qui nous éclaire un fluide ré-

(1) Pallas, *Observations sur la formation des montagnes*, pages 13 et 15.

pandu dans l'univers, mis en mouvement par l'action du soleil, et Newton qui la fait consister dans une émanation intarissable des rayons solaires. On sait même qu'un des astronomes les plus célèbres de nos jours (1), qui a eu la gloire de découvrir une planète et de lui donner son nom, ne fait du soleil qu'un astre opaque, au milieu d'une atmosphère en perpétuelle incandescence. Mais, quoi qu'il en soit de ces opinions, ne faut-il pas, même dans celle de Newton, reconnaître une lumière primitive, indépendante du soleil ? Elle est partout, encore qu'elle ne brille pas toujours ; un léger choc la fait jaillir des veines du caillou ; les phénomènes phosphoriques la montrent dans les minéraux ou dans des êtres vivants, le frottement la tire en gerbe des corps électriques ; elle sort abondamment des végétaux et des animaux qui se décomposent ; quelquefois de vastes mers se montrent toutes lumineuses : si, dans la nuit, vous allumez un flambeau, à l'instant un grand espace est éclairé. Or, cette lumière dont nous venons de parler, ne tire pas son origine du soleil ; elle fait partie de cette lumière élémentaire qui fut créée le premier jour, et qu'on peut regarder comme un premier fonds dans lequel le Créateur devait puiser celle qui était nécessaire pour rendre lumineux le soleil et les astres. C'est là cette lumière qui se combine avec tous les corps de tant de manières différentes, s'en dégage ou y demeure cachée, suivant les circonstances, et joue un si grand rôle dans les phénomènes chimiques. Admirons que Moïse, dans sa narration, ait osé placer la lumière avant le soleil : la vérité seule pouvait l'engager à dire une chose qui, pour être réelle, n'en était pas moins bizarre et moins choquante en apparence.

Il est vrai que, pour mieux expliquer à leur manière

(1) Herschell, mort en 1822.

les phénomènes que présente à l'observateur attentif la structure intérieure du globe, plusieurs savants ont avancé que les jours de la création dont parle Moïse n'étaient pas simplement, comme les nôtres, des jours de vingt-quatre heures, mais des époques de temps indéterminées ; ils font remarquer que, dans le langage des livres saints, le mot *jour* n'a pas un sens fixe et invariable, qu'il signifie quelquefois un espace de temps, une époque : surtout ils font remarquer que les trois premiers jours de la création ne pouvaient pas être semblables aux nôtres (1) ; car le soleil, qui n'a paru que le quatrième jour, n'existait pas encore, et c'est pourtant son cours diurne qui mesure la durée de nos jours. Moïse lui-même, après avoir détaillé les œuvres successives de la création, fait une sorte de récapitulation en disant : « Telles ont été les générations des êtres » au jour où Dieu créa le ciel et la terre, *istæ sunt generationes, ... in die quo fecit Dominus Deus cælum et terram* (2). Il est visible, dit-on, qu'ici le mot *jour* signifie, non un jour de vingt-quatre heures, mais plutôt les six jours mêmes de la création ; ou bien, en général, il répond aux mots *temps, époque*, ainsi que Duguet a cru devoir l'entendre dans son explication. Éloigné de tout esprit de système, je ne me prononcerai ni pour ni contre cette opinion ; si elle n'est pas la plus commune, elle a toutefois ses partisans ; je pourrais citer des théologiens modernes qui l'ont embrassée, ou qui du moins la regardent comme incertaine : tout ce qu'il importe de savoir, c'est qu'elle n'est pas condamnée, et qu'on peut la défendre sans blesser en rien la doctrine orthodoxe.

Dans son ouvrage assez considérable sur la Genèse (3), saint Augustin dit expressément, qu'il ne faut pas se hâter de prononcer sur la nature des jours de la création, ni

(1) *Leçons de l'Histoire*. Lettre II, note D, tome I. — (2) Genèse, II, 4. — (3) *De Genesi ad litteram*, lib. IV, n. 44.

d'affirmer qu'ils fussent semblables à ceux dont se compose la semaine ordinaire ; et dans le plus fini de ses ouvrages, dans la *Cité de Dieu*, il dit encore qu'il nous est difficile et même impossible d'imaginer, à plus forte raison de dire, quelle est la nature de ces jours : *Qui dies cujusmodi sint, aut perdifficile nobis, aut etiam impossibile est cogitare, quantò magis dicere* (1). Si vous faisiez observer que, dans cette opinion qui fait des six jours autant d'époques indéfinies, le monde pourrait être plus ancien qu'on ne le suppose communément, je répondrais que la chronologie de Moïse date moins de l'instant de la création de la matière, que de l'instant de la création de l'homme, laquelle n'eut lieu que le sixième jour. L'écrivain sacré suppose le nombre d'années du premier homme et de ses descendants, et c'est de la supputation des années des patriarches successifs, que se forme la chronologie des livres saints ; en sorte qu'elle remonte moins à l'origine même du globe qu'à l'origine de l'espèce humaine. Dès lors nous sommes en droit de dire aux géologues : Fouillez, tant que vous voudrez, dans les entrailles de la terre ; si vos observations ne demandent pas que les jours de la création soient plus longs que nos jours ordinaires, nous continuerons de suivre le sentiment commun sur la durée de ces jours : si, au contraire, vous découvrez d'une manière évidente, que le globe terrestre, avec ses plantes et ses animaux, doit être de beaucoup plus ancien que le genre humain, la Genèse n'aura rien de contraire à cette découverte ; car il vous est permis de voir dans chacun des six jours autant de périodes de temps indéterminées, et alors vos découvertes seraient le commentaire explicatif d'un passage dont le sens n'est pas entièrement fixé.

Poursuivons. Dans son récit, Moïse passe légèrement

(1) *De Civit. Dei*, lib. I, cap. vi.

sur la création des astres qui brillent dans les cieux. « Dieu, est-il dit, fit aussi les étoiles, » et *stellas*; mot bien simple, mais bien sublime dans sa simplicité, qui fait comprendre que rien n'est pénible au Créateur, et qu'il ne lui en a pas plus coûté de semer les étoiles dans le firmament, que les grains de sable sur le rivage de la mer. Mais tous ces globes lumineux qui roulent sur nos têtes sont-ils habités, ou ne le sont-ils pas? c'est sur quoi Moïse n'a pas satisfait notre curiosité. Dans cette matière, les opinions sont libres; nous ne disons pas que les astres soient peuplés d'hommes tels que nous : nous n'en savons rien. Mais enfin vous paraît-il étrange que la terre, qui n'est qu'un point de l'immensité, soit seule habitée, et que le reste de l'univers ne soit qu'une vaste solitude? Aimez-vous à placer dans le soleil, dans la lune, dans les planètes et les mondes étoilés, des créatures intelligentes, capables de connaître et de glorifier le Créateur? La religion ne vous défend pas d'embrasser cette opinion. La *Pluralité des Mondes* de Fontenelle peut bien n'être qu'un roman ingénieux; mais vous êtes libres d'y voir une réalité. Nous avons cru devoir faire toutes ces remarques, parce que, faute de bien connaître ce que la religion enseigne positivement, et ce qu'elle abandonne aux disputes des hommes, on lui attribue une doctrine qui n'est pas la sienne, on se remplit de préjugés contre elle; d'où il arrive que souvent on croit l'attaquer avec succès, lorsqu'on ne fait que se débattre contre des chimères.

Je viens à ce qui fut le chef-d'œuvre de la création, et qui couronna l'œuvre des six jours; la création de l'homme. Pour ne pas m'écarter de la manière dont j'envisage aujourd'hui mon sujet, je me borne à deux circonstances principales : la première, c'est que, selon Moïse, Adam et Ève sont la tige unique de tout le genre humain; idée qui devrait nous être chère, puisqu'elle fait

de tous les peuples de la terre une seule famille. Ici les incrédules, Voltaire à leur tête, ont fait une objection bien frivole et bien irréfléchie ; ils ont voulu combattre cette unité d'origine du genre humain par la diversité de ses couleurs ; ils ont prétendu que les blancs et les noirs, les Hottentots et les Européens, devaient appartenir à des espèces essentiellement différentes ; comme si l'espèce humaine, originellement la même, n'avait pas pu, ainsi que l'a établi Buffon (1), subir divers changements par l'influence du climat, par la différence de la nourriture, par celle de la manière de vivre, par les maladies épidémiques et autres causes purement accidentelles. On conçoit encore, que les mêmes causes physiques, par leur action continuellement répétée sur les habitants des diverses parties du globe, ont dû produire des variétés caractéristiques et durables. Voilà pourquoi certains naturalistes ont pu distinguer, non pas des espèces d'hommes essentiellement différentes, mais diverses races marquées à une conformation et à des traits particuliers (2).

En second lieu, Moïse nous représente l'homme comme établi, par Dieu même, roi de la terre et des animaux qui l'habitent ; idée bien noble, sentie et célébrée par les païens eux-mêmes. Gardons-nous, Messieurs, d'abjurer cette haute destinée. Comment se fait-il que de grands penseurs, après avoir vanté la majesté de l'homme, pour l'affranchir du joug des devoirs, cherchent à le dépouiller de sa royauté, en l'abaissant au rang de ses sujets ? N'est-ce donc pas assez que nous soyons dégénérés de l'intégrité et de la beauté primitives de notre nature, comme ne l'attestent que trop le dérèglement de nos penchants

(1) *Histoire naturelle*; tome V, in-12, pag. 112 et suiv.

(2) Lacépède, *Discours d'ouverture* du Cours de zoologie de l'an 9.

et nos malheurs ? Faut-il encore que, par une nouvelle dégradation, nous nous ravalions nous-mêmes au-dessous de ce que nous avons conservé de grandeur après notre chute ? faut-il que nous prêtions l'oreille à ces docteurs bizarres, qui, traçant la généalogie des êtres, nous font l'honneur de nous faire descendre de la race des singes ? doctrine dégoûtante, qu'on a voulu fonder sur des ressemblances d'organisation physique. Mais ce parallèle, qui ne prouverait rien, fût-il fondé, n'a pas même le triste mérite de l'exactitude. L'auteur de l'*Anatomie comparée* a dit quelque part (1) qu'on avait ridiculement exagéré la ressemblance de l'homme des bois avec nous. Laissons donc cette abjecte philosophie aux matérialistes qui peuvent s'y complaire : pour nous, restons hommes, tels que Dieu nous a faits, raisonnables, libres, immortels comme lui ; et par tous ces dons, image réelle, quoique imparfaite sans doute, de celui même qui est notre créateur.

Je ne finirai pas cette partie de mon discours, sans vous faire remarquer, Messieurs, que toutes les traditions immémoriales de tous les peuples de la terre viennent à l'appui de la narration de Moïse sur les temps primitifs. Ainsi toutes nous parlent de ce qu'on appelle le chaos, état de choses encore informe et ténébreux, d'où fut tiré l'univers avec ses merveilles. Toutes nous font remonter à une époque de bonheur et de paix où la terre était pour l'homme un séjour de délices ; les poètes l'ont célébrée sous le nom d'*âge d'or*. Toutes supposent la très-longue durée de la vie humaine dans les premiers temps ; et le célèbre historien Josèphe cite à ce sujet plusieurs historiens des anciens peuples de la terre (2). Toutes enfin

(1) *Les trois Règnes de la nature*, poème, par Delille, dernière note du VIII^e chant.

(2) *Antiq. Jud.* lib. I, cap. III.

ont conservé la croyance des bons et des mauvais génies. La fable des Titans, escaladant les cieux et foudroyés par Jupiter, ne rappelle-t-elle pas l'audace et le châtement des anges rebelles? Suivant la fable, les maux qui désolent la terre sont sortis de la boîte de *Pandore*, et sont présentés ainsi comme la suite de la curiosité d'une femme; le serpent a été dépeint comme l'ennemi des dieux : or tout cela n'a-t-il pas un rapport singulier avec ce que les livres saints disent de l'homme et de sa chute? Vous savez ce qu'ont écrit sur ces matières Hésiode, dans son poème sur *les Travaux et les Jours*; et surtout Ovide, ce savant interprète des traditions mythologiques. Enfin, Messieurs, une chose singulièrement frappante, c'est la division du temps en semaines de sept jours. Dans son *Histoire de l'Astronomie ancienne*, Bailli a dit (1) : « Chez » les Orientaux, l'usage de compter par semaines parta- » gées en sept jours était de temps immémorial. » Nest-il pas naturel de voir dans cette division du temps un souvenir de la semaine même de la création? Ce sont là, je le sais, comme des fils épars dans l'obscurité des temps; mais, quand on voit ainsi les traditions sacrées des autres peuples venir à l'appui de celles des Hébreux, il est impossible de ne pas être étonné de cet accord. Le récit de Moïse sur la création est suffisamment vengé; il me reste à examiner son récit sur le déluge.

SEIZE siècles s'étaient écoulés depuis la naissance du genre humain, lorsque, irrité des iniquités de la terre montées à leur comble, Dieu résolut de la punir, et de laisser aux âges futurs un monument éternel de sa justice. Dans ce dessein, il donne le signal à toute la nature, pour qu'elle serve d'instrument à ses vengeances; et tout à coup les eaux du ciel, s'unissant à celles que renfermaient

(1) *Eclaircissements* sur le liv. VII, § 8, pag. 453.

les vastes bassins des mers et les cavernes profondes de la terre, inondent les continents. Cette effroyable chute des eaux qui tombent du sein de l'atmosphère, cette éruption violente des eaux souterraines, ce débordement des eaux de la mer; voilà ce que l'écrivain sacré nous désigne dans son style oriental, lorsqu'il nous dit que les cataractes du ciel furent ouvertes, et que les fontaines du grand abîme furent rompues. L'espèce humaine est engloutie sous les eaux; une seule famille est sauvée du naufrage universel : c'est celle de Noé, qui, par ses vertus, a trouvé grâce devant le ciel en courroux. Soutenu par une main divine, le vaisseau où elle est renfermée vogue en sûreté. Cependant cent cinquante jours après celui qui a vu commencer cette terrible révolution, les eaux baissent, la cime des montagnes paraît, la terre se découvre, le juste et sa famille sortent de l'arche, portant avec eux l'espérance du genre humain. Leur premier soin est de dresser un autel, et d'offrir de solennelles actions de grâces au Dieu libérateur. Un nouvel ordre de choses va commencer : les trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet, deviennent la tige de nouvelles familles, de nouveaux peuples, et le monde semble naître une seconde fois. Tel est en substance le récit que Moïse nous a laissé de cette universelle inondation, qui noya, bouleversa le globe, et que nous appelons le déluge.

Quand nous n'aurions pour garant de la véracité de l'historien, que la nature même de la catastrophe et la sécurité avec laquelle il la raconte, pourrions-nous y refuser notre assentiment? Quel intérêt avait Moïse à l'inventer? d'où lui seraient venus la pensée de répandre et l'espoir d'accréditer une fable sans fondement? A l'époque où il vivait, cet événement prodigieux, s'il était véritablement arrivé, devait être profondément gravé dans la mémoire des hommes; il devait en exister sous leurs yeux des monuments irréfragables. Telle était alors la durée de la vie

humaine, que peu de générations s'étaient écoulées depuis Noé jusqu'à Moïse. Dès lors, si celui-ci avait osé débiter un mensonge sur un fait si mémorable par lui-même, et dont pourtant il ne restait aucun vestige, il aurait excité contre lui une réclamation universelle, et il serait devenu la risée de ses contemporains. Mais qui ne sait d'ailleurs, que, de tous les événements anciens, il n'en est pas un seul qui ait laissé des traces plus profondes dans le souvenir de tous les peuples de la terre ? Égyptiens, Babylo-niens, Grecs, Indiens, tous ici sont d'accord ; toutes les traditions des temps antiques supposent que le genre humain, en punition de ses crimes, fut noyé dans les eaux, à l'exception d'un petit nombre de personnes. Bérose, qui avait recueilli les annales des Babyloniens ; Lucien, qui rappelle les traditions Grecques, ont laissé à ce sujet des récits qui sont parvenus jusqu'à nous, et qui présentent un accord frappant avec celui de la Genèse (1). Cette universalité, cette uniformité de traditions sur le déluge est avouée de l'incrédulité elle-même. L'auteur incrédule, du moins pour un temps, de l'*Antiquité dévoilée* a dit : « Il faut prendre un fait dans la tradition des hommes dont » la vérité soit universellement reconnue : quel est-il ? Je » n'en vois pas dont les monuments soient plus généra- » lement attestés, que ceux qui nous ont transmis cette » révolution physique qui a, dit-on, changé autrefois la face » de notre globe, et qui a donné lieu à un renouvelle- » ment total de la société humaine ; en un mot, le déluge » me paraît être la véritable époque de l'histoire des na- » tions. » Or, Messieurs, d'où a pu venir cette croyance universelle du genre humain sur le déluge ? Il ne s'agit pas d'une de ces erreurs qui ont leur source dans l'orgueil ou dans la corruption humaine : quel intérêt ont les passions à ce que le genre humain ait été détruit par le

(1) *Leçons de l'Histoire*, lettre V toute entière, tome I.

déluge? Ici l'accord unanime des peuples, dont la langue, la religion, les lois, n'ont rien de commun, ne peut avoir pour base que la vérité même du fait. Aussi tous les efforts de la science la plus ennemie des livres saints n'ont pu découvrir un seul monument qui remonte d'une manière certaine à une époque plus reculée que le déluge. Et l'histoire de l'esprit humain, des sciences, des lettres et des arts ne vient-elle pas à l'appui de Moïse sur la renaissance de ce monde nouveau? On voit en effet naître les sociétés, les populations s'étendre, la législation se développer; les sciences et les arts commencer, croître et se perfectionner; l'homme soumettre successivement à son empire les diverses contrées de la terre. Tout ce qu'il y a de plus versé dans les antiquités, de plus habile à éclaircir les ténèbres qui couvrent le berceau des anciens peuples, fait remonter leur origine aux enfants de Noé et à leurs premiers descendants; ils ont même trouvé que les noms de Sem, Cham et Japhet, ceux de leurs premiers fils, se sont conservés, quoique défigurés, dans les noms des nations diverses dont ils ont été les pères et les fondateurs. Combien le nom de Japhet, qui a peuplé la plus grande partie de l'Occident, n'y est-il pas demeuré célèbre sous le nom de Japet!

Je sais qu'avec des chronologies sans faits, sans événements qui se soutiennent, qui en montrent la suite et qui en lient les différentes parties; avec des listes interminables de simples noms de rois et de dynasties, et des séries d'années qui n'étaient peut-être que des années d'une semaine, d'un jour, ou même d'une heure; avec des calculs astronomiques qu'on enfle suivant ses caprices; avec des zodiaques d'une origine équivoque et sujets à des explications arbitraires, on peut faire beaucoup de bruit, et s'agiter avec une apparence de succès contre Moïse et son histoire. Mais aussi le bon sens veut que l'on s'attache à démêler les choses, et que l'on ne cherche pas

à se prévaloir du fabuleux, ni même de l'incertain ; et alors qu'arrive-t-il ? C'est que, devant le flambeau de la saine critique, toutes ces antiquités disparaissent. Un savant qui n'est pas suspect aux incrédules, c'est Fréret, a dit (1) : Je me suis attaché à discuter, à éclaircir l'ancienne chronologie des nations profanes : j'ai reconnu, par cette étude, qu'en séparant les traditions véritablement historiques, anciennes, suivies, et liées les unes aux autres, et attestées ou même fondées sur des monuments reçus comme authentiques : qu'en les séparant, dis-je, de toutes celles qui sont manifestement fausses, fabuleuses, ou même nouvelles, le comment de toutes les nations, même de celle dont on fait remonter plus haut l'origine, se trouvera toujours d'un temps où la vraie chronologie de l'Écriture montre que la terre était peuplée depuis plusieurs siècles. »

De nos jours, on a fait retentir dans l'Europe entière la découverte d'un zodiaque tracé dans le portique du temple de Denderah, et l'on s'est hâté de s'en prévaloir pour donner au genre humain une bien plus haute antiquité que celle que lui donne Moïse. Mais cette objection a eu le sort de tant d'autres, elle s'est évanouie à l'examen. Un savant antiquaire, dont le nom fait autorité en Europe (2), penche à croire que ce zodiaque est postérieur à l'ère vulgaire, et il affirme qu'il ne date pas de trois cents ans avant Jésus-Christ. Deux écrivains français, que distingue un vaste savoir, viennent de communiquer au public leurs recherches sur les zodiaques du temple de Denderah. L'un (3), d'après les explications

(1) *Suite du Traité de la Chronologie Chinoise*, dans les *Mém. de l'Académie des Inscriptions*, tome XVIII, in-4^o ; page 294 ; et tome XXIX, in-12, page 490.

(2) Visconti, *Mémoire sur deux zodiaques*, à la fin du tome II de la *Traduction d'Hérodote*, par Larcher, page 567.

(3) Letronne.

mêmes qu'il donne des inscriptions grecques qui se lisent dans ce temple, démontre que le portique où le grand zodiaque est sculpté a été construit sous Tibère, et l'autre (1), par son explication des hiéroglyphes du petit zodiaque, prouve que ce dernier a été sculpté sous Néron.

Dans des temps très-rapprochés de nous, il s'est établi au Bengale une société de savants anglais, connue sous le nom d'*Académie de Calcutta*. Après l'étude de la langue originale des Indiens, de leurs livres, de leurs monuments et de leurs traditions, ils ont publié des discours et des mémoires, sous le titre de *Recherches Asiatiques*. Où les ont conduits leurs grands travaux ? A reconnaître que l'histoire de Moïse sur les temps primitifs, sur le déluge, sur Noé et ses trois enfants devenus la tige de nouveaux peuples, se trouve confirmée par les monuments Indiens, et que les chronologies Asiatiques, qui se perdent dans les siècles sans fin, une fois dépouillées de leurs enveloppes symboliques, se réduisent à celle de nos livres saints. Il n'est donc pas un seul peuple sur la terre, qui puisse se parer d'une antiquité plus reculée que celle du déluge Mosaique.

Mais le récit de Moïse, si merveilleusement confirmé par l'histoire de toutes les nations, serait-il contredit par l'histoire de la nature ? Non, Messieurs ; il est difficile, impossible même de comprendre et de décrire les suites de cette effroyable catastrophe. On sent bien que les eaux, par leur chute, par leur débordement, leur violente agitation, durent bouleverser les continents, les pénétrer à une grande profondeur, aplanir des montagnes, creuser des vallées, rouler des masses énormes de rochers, transporter les productions d'un climat dans un autre, entasser des matières diverses mêlées et confondues

(1) Champollion le jeune.

ensemble, et laisser ainsi des monuments de leur ravage. L'état actuel du globe ne présente-t-il pas en effet l'image d'un bouleversement ? Dans les diverses contrées de la terre, ne trouve-t-on pas de vastes entassements de corps irrégulièrement mêlés ensemble, de sable, de cailloux roulés, de corps marins, de poissons et de coquillages confondus avec des dépouilles d'animaux et de végétaux ? et cette espèce de chaos n'est-il pas la suite de quelque étrange révolution ? Aussi le savant auteur d'un ouvrage tout récent qui a pour titre : *Recherches sur les ossements fossiles des quadrupèdes*, a-t-il dit en propres termes que, » s'il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est » que la surface de notre globe a été victime d'une grande » et subite révolution (1). » Que si l'histoire de tous les peuples, d'accord avec celle de Moïse, nous montre la cause de cette révolution dans cette inondation effroyable, universelle, appelée le déluge, pourquoi la rejeter ? L'observation a forcé de savants naturalistes à la reconnaître enfin : sans adopter les explications physiques qu'ils en ont imaginées, nous profiterons de l'avou qu'ils font de la réalité de ce grand événement. C'est ainsi que Pallas, ayant trouvé dans les climats glacés de la Sibérie, des ossements d'éléphants et d'autres animaux monstrueux, mais en très-grand nombre, mêlés même avec des os de poissons et autres fossiles, fut vivement frappé des monuments qu'il croyait avoir sous les yeux de cette terrible inondation, comme on le voit par les paroles suivantes de son ouvrage déjà cité, *sur la formation des montagnes* (1) : « Ce serait donc là ce déluge dont presque tous » les anciens peuples de l'Asie, les Chaldéens, les Perses, » les Indiens, les Thibétains, les Chinois, ont conservé la » mémoire, et fixent à peu d'années près l'époque au » temps du déluge Mosaique. »

(1) Cuvier, *Discours prélimin.* pag. 110. — (2) Page 85.

Si nous admettons le récit de l'écrivain sacré, nos continents, tels qu'ils sont, ne remontent pas à des siècles sans fin ; et l'époque où a commencé leur état actuel ne peut être placée au delà de cinq mille ans environ : or, voilà encore ce que des naturalistes célèbres ont reconnu d'après leurs observations personnelles, témoin De Saussure et Dolomieu. Ce dernier a dit (1) : « Je défendrai une vérité » qui me paraît incontestable, et dont il me semble voir » la preuve dans toutes les pages de l'histoire, et dans » celles où sont consignés les faits de la nature : que l'état » de nos continents n'est pas ancien, et qu'il n'y a pas long- » temps qu'ils ont été donnés à l'empire de l'homme. »

Quant aux diverses observations que l'on peut faire sur l'état de la surface et de l'intérieur du globe, je vous prie, Messieurs, de bien remarquer que nous ne sommes pas obligés de tout expliquer par le seul déluge Mosaïque, puisque tant d'autres causes ont pu avoir sur l'état de nos continents la plus grande influence. D'abord, si l'on regarde chacun des jours de la création comme une époque indéterminée, qui peut savoir quelles modifications, quelles variations la terre a subies dans ces premiers temps ? Ce n'est pas tout. Seize cents ans s'étaient écoulés depuis la création de l'homme jusqu'au déluge : or, l'histoire du globe, dans cette longue suite de siècles, nous est totalement inconnue. Que de changements ont pu s'opérer dans cette période de temps, et dont la connaissance n'est point parvenue jusqu'à nous ! Enfin, depuis le déluge jusqu'au temps présent, il s'est écoulé plus de quatre mille ans ; et, dans cette période de plus de quarante siècles, combien de causes physiques, locales, particulières, ont pu modifier les continents, la température de leurs climats, et leurs productions ! Que de changements amenés

(1) *Journal de Physique*, janvier 1792. — *Théorie de la Terre*, par M. André, page 265.

de distance en distance par les volcans, les tremblements de terre, les inondations de fleuves ou leurs atterrissements, les chutes de montagnes, les déplacements de la mer qui s'est éloignée de certains rivages, le dessèchement de vastes lacs que le déluge même a creusés au milieu des terres ! Sur tout cela l'esprit peut se donner une libre carrière : ce que demande seulement le respect dû à nos livres saints, c'est de ne pas contester les grands événements qui s'y trouvent consignés, mais sans presque aucun détail ; c'est de reconnaître et l'ordre de la création racontée par Moïse, et la grande catastrophe du déluge.

Maintenant, si l'on demande par quelle cause est arrivé ce déluge, nous répondrons, sans balancer, que nous nous en tenons au récit de l'écrivain sacré ; qu'il faut voir dans le déluge un événement qui sort des lois ordinaires de la nature, et qui est produit par l'intervention spéciale de la toute-puissance divine. Celui qui a formé l'univers peut l'ébranler, le changer à son gré. Il serait trop déraisonnable de contester à celui qui a fait les lois de la nature le droit de les suspendre, quand il lui plait, pour des fins dignes de son adorable sagesse. Je sais que l'intervention de la Divinité paraît fort ridicule aux yeux d'un athée ; mais je sais aussi qu'il nous est permis à notre tour de ne voir dans l'athéisme qu'une insigne folie. Après tout, Messieurs, l'histoire plus approfondie, soit de la nature, soit de l'antiquité, a forcé les savants naturalistes de nos jours à reconnaître que l'état actuel de nos continents était l'effet d'une subite et violente inondation. Or, quelle force physique a donc pu, contre les lois de la gravitation, soulever l'immense Océan, et le précipiter sur la terre ferme ? De simples volcans sont-ils capables de produire des effets si vastes et si prodigieux ? On a voulu supposer des comètes, qui, en choquant le globe, en auraient changé l'axe, et auraient amené le déplacement des

mers. Mais, outre que c'est là une supposition tout-à-fait arbitraire, et qui n'a pas le plus léger fondement dans les traditions humaines, est-il bien avéré que le choc d'une comète suffirait pour produire cette immense révolution ? Le savant auteur de l'*Exposition du système du Monde* (1), cherchant à rassurer les esprits puérilement timides contre la crainte d'un si terrible événement, dit en propres termes, qu'il paraît que « les masses des comètes sont » d'une petitesse extrême, et qu'ainsi leur choc ne produirait que des révolutions locales. » Nous voilà donc ramenés au récit de Moïse, par la futilité même des conjectures que l'on a faites, pour expliquer physiquement le déluge.

Si l'on demande encore comment il se trouva une assez grande quantité d'eau pour inonder les continents, je réponds que, d'après Moïse, on doit joindre à la quantité incalculable d'eau répandue dans l'atmosphère, les eaux qui sont contenues dans les abîmes souterrains et dans les bassins des mers : et s'il en est ainsi, il ne doit point paraître étrange qu'il se soit trouvé assez d'eau pour submerger la terre. Des savants ont fait à ce sujet des calculs approximatifs qui ont rendu la chose plus sensible (2). Voyez au reste combien Moïse est conséquent : suivant lui, dans l'origine, la terre était toute couverte d'eau ; elle a donc pu en être couverte une seconde fois.

Si l'on demande, en troisième lieu, d'où vient que, le genre humain ayant été détruit par le déluge à l'exception d'une seule famille, on ne trouve pas d'ossements humains confondus dans les couches supérieures de la terre avec les débris de corps marins, de plantes, de quadrupèdes, nous ferons quelques observations qui doivent suffire à tout esprit raisonnable. D'abord ne peut-on pas dire

(1) La Place, chap. iv, tome II, page 56, etc.

(2) *Leçons de l'Histoire*, tome I, lettre V, note D.

qu'avant le déluge la terre n'était pas peuplée dans toutes ses parties, comme elle l'est aujourd'hui? Ensuite il se peut très-bien que quelques portions des continents antédiluviens soient restées sous les eaux de la mer avec les hommes qui les habitaient. De plus, dans quelle contrée a-t-on fait des fouilles et des recherches? C'est surtout dans une petite partie du globe, dans notre Europe : mais c'est principalement en Orient qu'il faut placer la population primitive; et dans ces régions a-t-on assez scruté l'intérieur du globe, pour affirmer qu'il ne s'y trouve pas de débris de corps humains? On peut dire encore que cette difficulté est commune à toutes les opinions; car s'il est vrai, comme le disent aujourd'hui les savants, qu'une violente et subite révolution a bouleversé autrefois notre globe, elle n'épargna pas plus les hommes qui l'habitaient à cette époque, que les espèces diverses d'animaux dont elle était peuplée; et l'on demandera toujours pourquoi l'on ne trouve pas des ossements fossiles de corps humains dans l'intérieur de la terre, comme il s'y trouve des débris de quadrupèdes.

Enfin on a demandé comment, si tous les hommes descendent de Noé et de ses trois enfants, l'Amérique a pu être et se trouver peuplée à l'époque de sa découverte par Christophe Colomb. Messieurs, on a fait grand bruit de cette objection, comme de tout ce qui tend à flatter l'orgueil et les passions de l'homme, en décréditant les livres saints; et pourtant on a fini par reconnaître que cette difficulté, qui peut-être a fait beaucoup d'incrédules, était une chimère. On sait aujourd'hui, surtout d'après les voyages du célèbre Cook, que l'Amérique est très-rapprochée de l'Asie, et qu'il est facile de concevoir comment l'Asie a pu peupler l'Amérique (1); il paraît même que les Esquimaux ont, par leur figure, leurs vêtements,

(1) *Leçons de l'Histoire*, tome I, lettre V. note G.

leur manière de vivre , leur langue , des rapports de consanguinité avec des Groënländais , qui , selon toutes les apparences , tirent eux-mêmes leur origine de la Norvège ; en sorte qu'il serait possible que le nord du Nouveau-Monde eût été peuplé par le nord de l'Europe. On peut voir ce qui est rapporté à ce sujet par l'illustre Robertson dans son *Histoire de l'Amérique* (1).

Nous avons voulu , Messieurs , venger l'écrivain sacré de l'accusation qu'on lui a intentée d'être en contradiction avec l'histoire de la nature et avec les traditions des peuples les plus anciens ; et nous osons le dire , notre tâche est suffisamment remplie. C'est à vous maintenant de déposer les préjugés dont vos esprits ont pu être offusqués jusqu'à ce jour. Pourquoi faut-il que , du haut de la chaire évangélique , nous soyons obligés de tenir un langage si profane , et qui devrait y être si étranger ? Telle est la maladie des esprits , qu'un discours qui aurait paru , il y a cent ans , si bizarre , si ridicule , si réprouvé par le bon goût comme par toutes les convenances religieuses , est peut-être un des plus utiles que je puisse prononcer devant la jeunesse qui m'écoute. Elle ne sait point assez combien elle doit être en garde contre des systèmes que les passions imaginent , et que les passions accueillent avec transport. Heureusement ces vains systèmes passent comme l'homme qui les invente , et la vérité des livres saints demeure comme le Dieu qui en est la source. Elle sort de toutes les attaques qu'on lui livre , plus éclatante et plus pure que jamais. De nouvelles difficultés amènent de nouvelles recherches , et avec elles de nouveaux triomphes ; c'est ce que nous atteste l'expérience de dix-huit siècles. Lorsque l'impiété déploie l'appareil de la science , les faibles dans la foi tremblent ; le théologien , transporté quelquefois dans des régions qu'il n'est pas absolument

(1) Livre IV ; tome II , in-12. page 177 et suiv.

obligé de connaître, semble déconcerté ; mais le chrétien ferme dans sa foi sait d'avance que ces attaques en apparence si savantes sont pleines de vanité et de mensonges. Et en effet qu'arrive-t-il ? Dieu suscite de vrais savants qui vengent la vérité outragée, et les ténèbres se dissipent aux yeux de ceux qui veulent les ouvrir à la lumière. Vous l'avez vu, Messieurs ; la nature, l'histoire, la fable elle-même, cette image défigurée de la vérité, tout rend hommage à Moïse, tout confirme la fidélité de ses récits. Mais, sur tout cela, le chrétien n'a besoin que de la parole de Jésus-Christ ; instruit à son école, il n'est pas de simple fidèle qui ne puisse, avec confiance et sans orgueil, dire aux ennemis de la religion à peu près ce que disait autrefois le prophète aux ennemis du peuple de Dieu (1) :

« Ennemis de la révélation, beaux esprits incrédules, fa-
» bricateurs de mondes, assemblez-vous, formez des
» ligues, unissez vos arguments et vos efforts, et vous se-
» rez vaincus, *congregamini, et vincimini* ; et vous vous
» évanouirez dans vos pensées, et il ne vous restera de
» vos hypothèses, que le regret, pour ne pas dire la
» honte, d'y avoir placé votre confiance : il faut, tôt ou
» tard, que vos attaques mêmes tournent à la gloire de
» la religion. C'est une roche éternelle au milieu de l'O-
» céan qu'elle domine ; les flots de la tempête peuvent
» bien fondre sur elle avec un horrible fracas, mais non
» la renverser ; malgré leur choc et leurs efforts, sa masse
» reste toujours immobile, et l'écume dont ils la laissent
» toute blanchie, en se repliant devant elle, atteste leur
» impuissance non moins que leur furie. »

(1) Isaï. VIII. 9.

MOÏSE

CONSIDÉRÉ COMME LÉGISLATEUR.

www.libtool.com.cn

PARMI les spectacles extraordinaires que nous offre de temps en temps l'histoire de l'esprit humain , l'un des plus étonnants sans doute , c'est celui qu'elle nous présente dans Moïse , brisant les fers des Hébreux captifs en Egypte, conduisant et faisant subsister quarante ans dans le désert une multitude immense ; triomphant à la fois et des révoltes fréquentes du peuple intraitable dont il est le chef , et des attaques des peuples belliqueux qui l'entourent ; lui donnant un culte simple et pur , une morale sévère qui réprime tous les vices et commande toutes les vertus , des lois sages et fortes qui gênent tous les penchans , si durables que le temps ni l'infortune ne pourront les détruire , et toujours si chères à leurs sectateurs , que , dans le temps même où l'observation n'en sera plus possible , elles règneront du moins dans leur cœur , et sembleront ainsi porter le sceau d'une éternelle durée. Quel contraste entre ce peuple singulier et les autres peuples de la terre ! Au temps de Moïse , il y a plus de trois mille ans , les nations étaient plongées dans les superstitions les plus honteuses ; pour elles , le polythéisme avait rempli la terre et les cieux d'une foule de divinités bizarres , ou impures , ou cruelles : et voici qu'un peuple nouveau , éclairé par son législateur , fait hautement profession de n'adorer qu'un seul Dieu , créateur et maître de l'univers. Partout la licence et des pratiques infâmes étaient autorisées par l'exemple des sages ou même des dieux ; et voici que Moïse appelle un peuple entier à des mœurs pures , ne lui

inspire que ce qui est honnête, et lui défend sous des peines effrayantes ce qui ne l'est pas. Ouvrage des hommes, susceptibles de perfection ou périssables comme eux, les systèmes divers de législation se perfectionnent ou se détériorent par le temps; et voici que Moïse établit une loi qui a toute sa perfection dès son origine, à laquelle il sera défendu de rien ajouter, comme il sera défendu d'en rien supprimer: tant elle renferme, pour le peuple qui doit la suivre, l'ensemble des préceptes par lesquels se réglera sa conduite morale, domestique et civile!

Certes, Messieurs, si l'on examine avec tant de soin les anciennes lois de la Grèce et de Rome; si l'on aime à rechercher quels furent les avantages et les inconvénients de la législation des peuples divers, à connaître ses rapports avec le climat, les mœurs, le génie de ces mêmes peuples; quelle attention ne mérite pas la loi de Moïse, la plus antique de toutes, la plus étonnante par sa durée et par ses effets, la plus complète dans toutes ses parties, et parvenue jusqu'à nous dans sa primitive intégrité, telle qu'elle est sortie des mains de son auteur, il y a trente-trois siècles? Oui, c'est dans cette haute antiquité, dans ces temps reculés, où des mœurs grossières, des superstitions insensées, régnaient de toutes parts, qu'on vit paraître le grand personnage qui donna aux Hébreux une religion, un gouvernement et des lois. Que si, après l'examen le plus impartial, nous trouvons que Moïse sut s'élever au-dessus des préjugés des nations, dégager la vérité des ténèbres de l'erreur et du vice, pour la faire briller dans toute sa beauté, donner à son peuple une religion sainte, une morale pure, une législation juste et sage; pourrons-nous nous défendre de quelques mouvements d'admiration, et ne pas rendre hommage à celui à qui est dû ce merveilleux ouvrage? ou plutôt ne serons-nous pas forcés d'y reconnaître quelque chose qui ne vient pas de l'homme, et d'avouer que tant de sagesse est descendue

du Père des lumières, et que Moïse en a été non l'inventeur, mais l'organe docile et fidèle ? Tel sera, nous osons le croire, la conclusion de ce discours. Pour rendre cette vérité plus sensible, et pour éviter toute confusion, nous allons présenter Moïse comme législateur, d'abord dans l'ordre religieux et moral, ensuite dans l'ordre politique et civil. Tel est le plan de cette Conférence sur Moïse considéré comme législateur.

De tous les législateurs qui ont paru sur la terre, qui se sont appliqués à policer les peuples, à régler leurs mœurs, à soumettre au joug des lois leur farouche indépendance, il n'en est pas un seul qui n'ait appelé la religion au secours de sa politique, ou plutôt qui n'ait fondé sur la religion même, comme sur la base éternelle de tout ce qui est durable, l'édifice de sa législation. Et sans doute une telle conduite, de la part de tout ce qu'il y a eu sur la terre de plus puissants génies, est une preuve bien frappante de la faiblesse de l'homme abandonné à lui-même, et du besoin qu'il a de l'autorité divine, pour donner un appui solide à l'œuvre fragile de ses mains. En fallait-il davantage pour confondre ces sophistes dont l'inexpérience égalait la médiocrité, et qui, prenant pour du génie la fureur de se distinguer, croyaient avoir trouvé le secret de se passer de Dieu, et de fonder des sociétés sans religion ? Mais à la tête de tous les législateurs paraît Moïse, prodige de sagesse et de lumières, aux yeux de ceux mêmes qui auraient le malheur de ne voir en lui qu'un législateur humain, bien supérieur à tous par la beauté de sa doctrine religieuse et morale. Pour en être convaincus, voyez quels sont les dogmes religieux qu'il enseigne, et le culte qu'il établit.

Le premier, ou plutôt l'unique objet de toute religion, c'est Dieu : or, quelles notions pures et sublimes nous en donne Moïse dans ses écrits ! comme ici ses pensées s'élè-

vent au-dessus de celles des esprits les plus vantés de l'antiquité païenne ! Suivant lui , c'est le Dieu qui a créé l'univers par sa volonté toute-puissante : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre, il dit : Que la lumière soit, et la lumière fut* (1). C'est le Dieu éternel, immuable, renfermant en lui toute la plénitude, toutes les perfections de l'être, source nécessaire de tout ce qui vit et respire. Tout ce qui n'est pas lui, n'a pas toujours été, et pourrait cesser d'être. Il a dit de lui-même : JE SUIS CELUI QUI SUIS (2). C'est le Dieu unique, immense, dont la providence embrasse l'univers entier. *Considérez*, est-il dit dans le Deutéronome (3), *qu'il n'y a pas d'autre Dieu que moi ; c'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, c'est moi qui guéris, et nul ne peut se dérober à mon empire.* « Non, dit Bossuet (4), le Dieu » qu'ont toujours servi les Hébreux, comme les Chrétiens, n'a rien de commun avec les divinités pleines » d'imperfections et même de vices, que le reste du » monde adorait. Notre Dieu est un, infini, parfait, seul » digne de venger les crimes et de couronner la vertu, » parce qu'il est seul la sainteté même..... Avant qu'il eût » donné l'être, rien ne l'avait que lui seul. Moïse nous a » enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses » coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et » créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité, ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes. » Le soleil jette d'un seul coup, sans se retenir, tout ce » qu'il a de rayons ; mais Dieu, qui agit par intelligence » et avec une souveraine liberté, applique sa vertu où il » lui plaît, et autant qu'il lui plaît..... Le récit de la création, tel qu'il est fait par Moïse, nous découvre ce grand

(1) Genes. I. 1, 3. — (2) Exod. III. 14. — (3) Deuter. XXXII, 39'

— (4) *Discours sur l'Hist. univ.* II^e partie chap. 1.

» secret de la véritable philosophie, qu'en Dieu seul réside
 » la fécondité et la puissance absolue. Heureux, sage,
 » tout-puissant, seul suffisant à lui-même, tout dépend
 » immédiatement de lui ; et si, selon l'ordre établi dans la
 » nature, une chose dépend de l'autre, par exemple, la
 » naissance et l'accroissement des plantes, de la chaleur
 » du soleil, c'est à cause que ce même Dieu, qui a fait
 » toutes les parties de cet univers, a voulu les lier les unes
 » aux autres, et faire éclater sa sagesse par ce merveilleux
 » enchaînement. » Vous le voyez, Messieurs, Moïse n'est
 point un de ces fabricateurs de mondes, tels qu'il en pa-
 rut autrefois chez les Grecs, et tels qu'on en voit encore
 parmi nous, qui se croyant assez habiles pour se passer de
 Dieu, étalent leurs systèmes bizarres de *forces*, de *fatalité*,
 de *nécessité*, d'*atomes*, de *monde animé*, de *matière vi-*
vante, et nous donnent ainsi des mots pour des choses, les
 effets pour la cause, la législation de ce monde physique
 pour le législateur. O ! comme après avoir parcouru tous
 ces ténébreux systèmes, l'esprit cherchant la lumière,
 aime à s'élancer avec Moïse vers l'Etre immortel, puissant,
 intelligent, bon, parfait en un mot, cause première de tous
 ce qui est, des lois de la nature et de leurs effets ; et
 comme il est ravi de cette parole d'un prophète, héritier
 de la doctrine de Moïse, parole sans laquelle on n'expli-
 quera jamais rien : « Dieu dit, et tout fut fait ; » *dixit, et*
facta sunt (1) !

Mais, dira-t-on, pourquoi exalter ainsi la théologie de
 Moïse ? n'a-t-il point partagé les idées grossières des païens
 sur la Divinité ? Voyez comme il lui prête les formes, les
 passions et les vices de l'homme : dans ses livres, il nous
 la représente comme un être jaloux, qui entre en colère,
 qui ouvre les yeux, étend les bras, descend pour voir la
 tour de Babel. Messieurs, ce n'est là qu'un reproche plein

(1) Ps. CXLVIII. 5.

d'irréflexion et de frivolité. Voudrait-on que Moïse eût toujours parlé avec la précision rigoureuse de l'école, et qu'il n'eût fait entendre à la multitude qu'un langage inintelligible pour elle ? C'était pour lui une nécessité de proposer à des hommes charnels, sous des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles. Les langues étaient nées avant qu'on eût fait une science de ce qu'on appelle la métaphysique ; les poètes ont paru avant les idéologues ; et voilà pourquoi les idiomes primitifs devaient manquer, plus que les nôtres, de termes propres à exprimer les choses d'un certain ordre. Même aujourd'hui que la langue a des expressions pour les idées les plus subtiles et les plus abstraites, où est l'écrivain qui se croie obligé de n'employer que le langage rigoureusement exact ? Encore que le christianisme ait épuré nos pensées, et répandu sur la Divinité des notions plus éloignées de tout ce qui est matériel, combien ne serait pas ridicule et fatigant l'orateur chrétien qui rejetterait le style métaphorique, et s'abstiendrait de présenter la vérité au peuple sous des images populaires ! Certes, s'ils avaient suivi cette méthode, Bossuet, avec tout son génie, ne serait pas le plus éloquent des hommes, ni Massillon le premier prosateur de la littérature française. Dans l'impuissance où nous sommes de parler dignement de la Divinité et de ses perfections, nous cherchons des similitudes, nous demandons à la nature entière des sentiments et des images qui agrandissent notre langage. On le sent bien, toute langue est pauvre, tout discours humain languit, quand il s'agit de l'Etre incompréhensible ; pour en parler d'une manière convenable, il faudrait des pensées et des expressions que ne se trouvent pas dans le monde présent. Au reste, Messieurs, quand il est question des poètes païens, le système connu des erreurs grossières du paganisme, tel qu'il était universellement accrédité, nous autorise à prendre littéralement ce qu'ils nous disent des jalousies,

des querelles, des combats de leurs dieux : au contraire, la doctrine connue de Moïse, les hautes idées qu'il nous donne des perfections de la Divinité, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté, de sa sagesse ; tout cela nous avertit de chercher le sens spirituel caché sous des métaphores, dont la nature ou la disette de l'idiome employé, le génie grossier des Hébreux, commandaient plus particulièrement l'usage.

Mais je passe à une difficulté plus sérieuse, qui ne tend à rien moins qu'à faire des Hébreux et de leur législateur une nation de matérialistes. Voltaire, que tourmentait quelquefois la crainte de l'avenir ; s'est plu à redire dans ses écrits, que Moïse ne parle pas de l'immortalité de l'âme, que les Juifs ont ignoré cette doctrine pendant plusieurs siècles, et qu'ils ne l'ont connue que depuis la captivité de Babylone. Messieurs, nous allons éclaircir cette difficulté avec quelque étendue, parce qu'elle a été proposée avec beaucoup de confiance par le patriarche des beaux esprits incrédules, et répétée sur sa parole par ses nombreux disciples. Je ferai remarquer d'abord que le dogme de l'immortalité de nos âmes fait partie du symbole des Juifs ; que cette foi était généralement celle de leurs pères au temps de Jésus-Christ ; qu'en remontant plus haut, on la trouve si profondément enracinée dans les cœurs, que les Juifs offraient des sacrifices pour les morts, et qu'ils se faisaient un devoir de mourir pour leur loi, dans l'espoir d'une vie meilleure : c'est dans cette sublime espérance que la mère des Machabées puisait le courage qu'elle inspirait à ses enfants. D'après tous ces faits, qu'on ne peut contester, je commence à soupçonner que cette croyance d'un point si capital, chez une nation si invariable dans sa religion, doit avoir une bien plus haute origine encore, et remonter d'âge en âge jusqu'à son berceau.

On voudrait que, mille ans après Moïse, les Juifs eus-

sent emprunté des peuples dont ils étaient les captifs le dogme de la vie future : quel paradoxe ! Consultons leurs monuments les plus authentiques. Daniel a vécu au commencement de cette captivité même ; il faisait gloire de n'avoir que du mépris pour les croyances païennes, d'être fidèle à la religion de ses pères, et c'est à elle qu'il a dû le courage de braver la mort : or c'est lui qui a dit ces paroles : « De cette foule de morts, qui dorment dans la » poussière de la terre, les uns se réveilleront pour une » joie éternelle, et les autres pour un éternel oppro- » bre (1). » L'auteur du livre de l'Ecclésiaste vivait avant la captivité, et c'est de lui que sont ces paroles si graves : « J'ai vu l'impiété assise à la place de la justice, » et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'in- » juste, et alors ce sera le temps de toutes choses (2). » Isaïe a vécu avant la captivité ; hé bien, après avoir décrit la mort du superbe roi de Babylone, il le représente descendant au séjour des morts, et il dit : « A cette nou- » velle, les morts, autrefois puissants sur la terre, » princes, rois, conquérants, se lèvent de leur siège ; ils » vont à sa rencontre, et le recevant dans le sombre sé- » jour : Te voilà, disent-ils d'un ton moqueur, astre » brillant, fils du matin, qui disais dans ton cœur : Je » monterai au ciel, je placerai mon trône au-dessus des » étoiles, je serai semblable au Très-Haut ; te voilà aussi » descendu parmi nous (3). » Image sublime, mais qui n'eût été pour les Juifs qu'un langage ridicule, s'ils n'avaient pas été imbus de la croyance d'une autre vie. Si je voulais multiplier les citations, j'en trouverais de très-décisives dans Tobie, dans David, dans le livre de Job, qu'on peut bien appeler en témoignage de la foi des Hébreux, puisqu'ils l'ont mis dans le catalogue de leurs li-

(1) Daniel. xii. 2. — (2) Eccles. iii. 16, 17. — (3) Isaï. xiv 9. et seq.

vres sacrés. Tels sont donc les monuments irréfragables de l'antique foi d'Israël.

Dira-t-on que, sur l'immortalité de l'âme, on ne lit rien de positif dans les cinq livres de Moïse ? Et qu'importe après tout, si, en remontant de siècle en siècle, on rencontre chez les Hébreux des traces manifestes de cette croyance ; s'il est impossible d'assigner une époque postérieure à Moïse où cette doctrine ait commencé d'être connue ; s'il est contre le bon sens, de vouloir supposer que son peuple ait été privé d'une connaissance qui a été commune à tous les peuples anciens et modernes, policés ou sauvages, sans qu'on puisse en excepter un seul ? Mais je vais plus loin. Il est vrai que vous ne trouverez pas dans Moïse les promesses et les menaces de la vie future aussi nettement exprimées, aussi développées qu'elles le sont dans les livres de la loi évangélique : le temps de cette lumière plus abondante n'était pas encore arrivé ; mais les récits de Moïse, mais son langage, mais ses lois, tout en lui suppose cette doctrine. D'abord il nous enseigne que l'homme a été fait à l'image de Dieu (1), dès lors appelé, quoique dans un degré bien inférieur sans doute, à être intelligent, libre, heureux, immortel comme son auteur. Dans le *Deutéronome*, Moïse console les Hébreux de la mort de leurs proches et de leurs amis, en leur disant : *Vous êtes les enfants de Dieu* (2), et c'est le cas de dire avec un écrivain : « Les enfants des hommes » sont mortels comme leurs pères, les enfants de Dieu » participent à sa divine nature, et sont immortels comme » lui. » Que signifient le soin des morts et de leurs tombeaux, les sépultures célèbres d'Abraham et de Jacob, dont Moïse nous entretient ? N'est-il pas manifeste que le respect pour la cendre des morts tient à l'idée de l'immortalité de l'âme ? D'où vient que, suivant l'expression

(1) Genes. i. 26, 27. v. 1. — (2) Deuter. xiv. 1, 2.

de Moïse, les patriarches se disent étrangers, voyageurs sur la terre? *Les jours de mon pèlerinage*, disait Jacob à Pharaon (1), *ont été courts et mauvais* : la terre n'était donc pas sa véritable patrie. Pourquoi encore cette façon de parler que Moïse met dans la bouche des vieillards, qu'ils iront retrouver leurs pères, se réunir à leurs aïeux (2)? tout cela n'est-il pas lié à une seconde vie? Enfin pourquoi cette défense si expresse et bien remarquable, que fait Moïse dans ses lois, d'évoquer et d'interroger les morts (3)? Fréret a fait observer que cette loi méritait beaucoup d'attention, parce qu'elle prouve, dit-il (4), « contre les Sadducéens modernes, qu'au temps de » Moïse, les Hébreux croyaient communément les âmes » immortelles; sans cela, ils ne se seraient point avisés » de les consulter : on n'interroge point ce que l'on » ne croit point exister. » Que si Moïse insiste moins sur cette vérité, n'en soyons point étonnés; c'est qu'elle était familière aux Hébreux, qu'elle était répandue chez eux comme chez tous les peuples de la terre sans exception, qu'elle se perpétuait par la tradition orale, par l'enseignement des pères aux enfants, par le respect des tombeaux. Oui, le peu de soin que prend Moïse de l'inculquer nous démontre combien elle était commune. Son dessein était surtout de prémunir les esprits contre les erreurs dominantes, contre ce qui pouvait altérer, anéantir l'alliance solennelle dont il était l'instrument : voilà pourquoi il ne cesse de rappeler l'unité de Dieu et ses perfections adorables; il était bien moins occupé de sauver son peuple du matérialisme, alors inconnu, que de l'idolâtrie, qui était la grande, la déplorable, l'universelle plaie du genre humain.

(1) Genes. XLVII. 9. — (2) Genes XXV. 17. XXXV. 29. XLVII. 30. — Deut. XXXI. 16. — (3) *Id.* XVIII. 11.

(4) *Observ. sur les Oracles rendus par les âmes des morts.* Mém. de l'Acad. des Inscript. tom. XXIII. page 185.

Je viens au culte public établi par Moïse en l'honneur de la Divinité. Avant que Jésus-Christ vint former sur la terre entière un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, fut-il jamais un culte plus pur, plus saint dans ses pratiques, plus propre à inspirer la crainte et l'amour de la Divinité, et par là même plus favorable aux mœurs et à la vertu, que le culte Mosaïque? L'appareil de la religion annonçait la grandeur du Dieu qu'on adorait; on immolait des victimes sur son autel comme au souverain arbitre de la vie et de la mort, et ces victimes devaient être saines et sans défauts, parce que lui-même est infiniment parfait. C'est ici que Moïse brille d'un éclat qui lui est particulier au milieu de tous les législateurs. Combien ne lui est-il pas glorieux d'avoir banni de son culte ces dissolutions, ces excès de turpitude, ces sacrifices humains qui avaient souillé tous les cultes du paganisme, et qui, chez les autres nations, sans en excepter les plus polies et les plus savantes, transformaient les temples en écoles de crimes, et les prêtres en bourreaux de leurs semblables? Je ne dirai pas tout ce que l'ancien culte avait de magnificence; je me contenterai de faire observer que le nombre des fêtes, le temps, la manière de les célébrer étaient fixés par la loi. Chaque année voyait le même ordre de solennités, le vieillard reconnaissait les cérémonies qui avaient frappé ses premiers regards; cette uniformité constante ajoutait à la majesté de la religion, et au respect des peuples pour elle. Ce qui change continuellement attache moins les esprits; l'antiquité a je ne sais quoi d'auguste qui commande la vénération. Il est vrai que tout cela ne constitue point l'essence de la religion; de même que la garde qui environne les rois, le sceptre et la couronne ne constituent pas la souveraineté : mais ce serait bien peu connaître les hommes, leurs besoins, leur faiblesse, que de négliger ces moyens extérieurs de frapper les esprits; Moïse sur-

tout devait en faire usage à l'égard des Hébreux. Après avoir été témoins des fêtes pompeuses et pleines de spectacles que les païens célébraient en l'honneur des dieux, ils n'auraient eu que du dégoût et du mépris pour un culte plus simple et moins chargé de cérémonies. Ainsi, vérité dans les dogmes, sainteté dans le culte, voilà ce que présente la religion Mosaïque. C'est assez considérer Moïse dans l'ordre religieux : considérons maintenant ce grand législateur dans l'ordre civil et politique.

DANS le dessein que je me propose, de venger le code Mosaïque des attaques de ses ennemis, je vais le considérer sous un point de vue général, et pour cela, vous entretenir d'abord de la constitution politique des Hébreux, ensuite du but universel de toute leur législation, enfin des accusations que lui intentent les incrédules.

Encore que Dieu gouverne par sa providence tous les peuples de la terre, qu'il les châtie de leurs crimes, ou les récompense de leurs vertus, suivant les desseins de sa justice et de sa bonté, et que, sous ce rapport, il soit le seul monarque suprême des nations; encore que, père commun de tous les hommes, il donne à tous des preuves de son amour, qu'il leur accorde la jouissance de tous les biens dont la nature s'enrichit ou s'embellit pour eux, qu'il n'ait pas cessé de se manifester à leurs yeux par la beauté de ses ouvrages, et de parler à leur cœur par ses bienfaits, par la raison, par la conscience, par les secours dont il est la source inépuisable : toutefois il lui a plu d'accorder à Abraham et à ses descendants une faveur extraordinaire qu'il ne devait à personne, qui avait son principe, non dans leurs mérites naturels, mais dans sa pure libéralité. Après les avoir tirés de la servitude de l'Égypte par une suite de prodiges éclatants, après les avoir couverts du bouclier de sa puissance contre ses ennemis, il devient lui-même leur législateur et leur monar-

que, et Moïse est l'instrument de l'alliance solennelle et toute particulière qu'il daigne faire avec les Hébreux. C'est par son ministère que le Seigneur leur fait entendre ces paroles (1) : « Vous avez vu ce que j'ai fait en votre » faveur contre les Egyptiens, de quelle manière je vous » ai portés, comme l'aigle porte ses aiglons sur ses ailes, » et je vous ai choisis pour être à moi. Toute la terre » m'appartient; si vous écoutez ma voix, si vous gardez » mon alliance, j'établirai au milieu de vous mon » royaume et mon sacerdoce. » Ici, Messieurs, qu'arrive-t-il ? C'est que, d'un côté, les Hébreux votent dans Dieu même l'auteur de leurs lois civiles comme de leurs lois religieuses, qu'ils s'engagent à le reconnaître comme leur monarque temporel, et à se montrer fidèles à ses commandements; tandis que, d'un autre côté, le Seigneur leur fait des promesses et des menaces que lui seul peut exécuter. La paix, l'abondance, la liberté, tel doit être le prix de leur fidélité; la disette, la guerre, la servitude, tels doivent être les châtimens de leur révolte et de la violation de leurs lois. Ce n'est pas que la religion ne proposât les biens beaucoup plus précieux de la vie future à l'adorateur fidèle, à l'observateur de la loi; mais il faut bien remarquer que l'alliance Mosaïque était contractée, non avec chaque individu, mais avec le corps de la nation : or une nation, considérée comme telle, n'a d'autres biens à espérer, ni d'autres maux à craindre que ceux de la vie présente. Voilà donc les Hébreux profondément pénétrés de l'idée, que leur loi tout entière est divine, qu'ils sont le peuple choisi, le peuple de Dieu; et c'est ce que célébrait le Prophète, cinq cents ans après Moïse; quand il disait : « Le Seigneur annonça sa parole à Jacob, ses justices et ses jugemens à Israël; il n'a pas fait de même à » l'égard des autres nations (2). » Oui, culte public, céré-

(1) Exod. xix. 4, 5, 6. — (2) Ps. cxlvi. 19, 20.

monies sacrées, forme du tabernacle, vêtements des prêtres et des lévites, lois, police, règlements domestiques, tout avait pour l'Israélite un caractère sacré, tout était à ses yeux l'ouvrage de la Divinité même. Ce n'était pas seulement Moïse ministre de Dieu, mais Dieu même comme auteur de la loi, qui se présentait aux Hébreux avec toute la grandeur de ses promesses et toute la terreur de ses menaces; les animant ou les contenant par les deux grands mobiles qui font marcher le genre humain, la crainte et l'espérance. Cette persuasion intime et profonde, les passions et les exemples des nations païennes pouvaient bien l'affaiblir; mais elle restait vivante dans le corps de la nation; le malheur qui était la suite et le châtimement de ses écarts la ranimait bientôt: et quelle force, quelle autorité ne donnait point cette croyance aux institutions de Moïse! Il ne s'agit pas de ne voir là qu'une imposture et qu'une ridicule superstition; je ne rappellerai pas les preuves éclatantes que Moïse a données de sa mission divine, et qui ont été exposées dans un autre discours; je consens pour le moment, à ne voir en lui qu'un homme abandonné aux seules impressions de son génie. Or, ne fallût-il pas voir dans Moïse un législateur inspiré, il faudrait encore le regarder comme le plus grand des mortels; car enfin, si la première gloire d'un législateur est de faire aimer ses institutions et ses lois, d'en assurer l'empire et la durée, quelle idée faudra-t-il donc se former de ce Moïse, auteur d'une loi qui, pendant quinze siècles, régla les destinées des Juifs dans la Palestine, et qui, dix-huit siècles après leur dispersion, est encore si chère aux restes épars de ce peuple infortuné, et domine toujours dans son cœur par les regrets et les désirs qu'elle lui inspire sans cesse?

Mais pour mieux sentir toute l'excellence de la législation Mosaïque, voyez quel en était le but principal. Si l'ob-

jet commun de tous les gouvernements est de se maintenir et de se perpétuer ; si tous doivent se rapporter à la conservation, au bonheur des citoyens, chaque gouvernement semble avoir aussi son génie et son caractère, et se proposer une fin particulière. Ainsi Sparte formait des guerriers, Rome des conquérants, Carthage des commerçants et des navigateurs. En général, lorsque les législateurs de l'antiquité parvenaient à former un peuple puissant et florissant, leur tâche était remplie. Moïse porte plus haut ses pensées ; son but est le plus noble et le plus sublime que l'homme puisse concevoir. Ce qui l'occupe avant tout, c'est de former un peuple, qui, fidèle adorateur du vrai Dieu, donne à tous les autres peuples l'exemple d'un culte raisonnable et pur. Dans ces temps de dépravation universelle, où les passions s'étaient tellement emparées du cœur humain, que, loin de leur commander en maître, il les adorait en esclave ; parmi ces ténèbres épaisses où la lumière de la vérité était comme éteinte sur les perfections divines, sur l'origine et la fin de l'homme, ainsi que sur les devoirs les plus sacrés, Moïse se propose de créer une nation dans laquelle puissent se conserver pures et sans mélange, durant un grand nombre de siècles, les doctrines les plus précieuses pour la morale et pour la société. C'est à ce grand but que doit marcher sa législation tout entière ; et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier, si l'on veut juger sainement des choses. Voilà pourquoi l'on trouve dans le code mosaïque toutes ces lois prohibitives, qui, en gênant ou bornant les relations des Hébreux avec le reste des peuples, tendent à les préserver des coutumes impies et des dissolutions des païens. Qu'on ne dise pas que les Juifs, par leurs lois et leurs coutumes particulières, se constituaient les ennemis du genre humain ; les Juifs n'étaient ennemis que des cultes des étrangers, de leurs pratiques abominables, de leurs sacrifices horribles ; et sans doute il était bien

permis au législateur, de se montrer jaloux de maintenir au milieu de son peuple la pureté de la religion et des mœurs. Dès lors n'était-il pas sage de multiplier autour de lui les barrières qui pouvaient le garantir de l'idolâtrie, pour laquelle il avait une si violente inclination ? Si donc on se permettait de ne voir dans la législation civile et domestique de Moïse, qu'un amas de choses minutieuses, puériles, inutiles, je répondrais avec Bossuet (1) : « Quant » à ce grand nombre d'observances dont il a chargé les » Hébreux, encore que maintenant elles nous paraissent » superflues, elles étaient alors nécessaires pour séparer » le peuple de Dieu des autres peuples, et servaient » comme de barrière à l'idolâtrie, de peur qu'elle n'en- » traînât ce peuple choisi avec tous les autres. » Je répondrais encore avec Jean-Jacques (2) : « La preuve que ces » lois étaient ce qu'elles devaient être, c'est que cette ins- » titution a résisté à l'épreuve du temps, de la fortune et » des conquérants. » Je répondrais enfin avec Montesquieu (3) : « Une religion chargée de beaucoup de prati- » ques attache plus qu'une autre qui l'est moins ; on tient » beaucoup aux choses dont on est continuellement oc- » cupé. » Quelle irréflexion, Messieurs, que de reprocher à Moïse ces observances, qui, par leur rapport avec le but même de sa législation, étaient un chef-d'œuvre de sagesse !

Nous sommes accoutumés à une admiration en quelque sorte exclusive pour les anciens peuples de Rome et de la Grèce ; on ne cesse de vanter leur patriotisme, leur courage et leurs exploits. Mais quel ne fut pas l'attachement de la nation Juive pour ses institutions, pour ses lois et pour sa patrie ! Moins elle avait de commerce et de

(1) *Discours sur l'Hist. universelle*, II^e part. chap. III. —

(2) Voyez le *Catéchisme philosoph.* liv. IV, chap. II, art. 2, n. 282, note. — (3) *Esprit des Lois*, liv. XXV, chap. II.

rapports avec les autres peuples, et plus elle conservait un caractère propre, un esprit vraiment national. N'a-t-elle pas eu des rois et des guerriers très-valeureux ? Ces Grecs luttant contre les armées du grand Roi, ont-ils donné au monde un spectacle plus étonnant, que cette famille héroïque des Machabées, qui ranima le courage abattu de ses concitoyens, et par ses prodiges de valeur résista au plus redoutable des successeurs d'Alexandre ? Que si plus tard la nation succomba sous les efforts des Romains, ce ne fut du moins qu'après avoir opposé le plus effroyable courage à ces conquérants destinés à vaincre les peuples, et à briser les trônes des rois de la terre.

Je viens, Messieurs, au reproche le plus sérieux qu'on ait fait à Moïse. On l'accuse d'avoir établi des lois et des usages pleins de cruauté et de barbarie contre certains délits, et d'avoir consacré l'extermination de certains peuples. Il est vrai que ses lois sont très-sévères contre le crime de l'idolâtrie ; mais ne voyez-vous pas que, d'après la constitution Mosaïque, le peuple Hébreu avait pour roi temporel le Seigneur lui-même ; qu'ainsi tout acte idolâtrique était non-seulement une apostasie, mais une révolte contre le souverain, un crime de lèse-majesté, qui tendait à bouleverser la société tout entière ? Et qui ne sait pas d'ailleurs, tout ce que l'idolâtrie entraîne après elle de cruautés et d'infamies ? Il est vrai encore que ses lois étaient pleines de rigueur contre certains désordres ; mais comment reprocher à Moïse d'avoir armé le magistrat contre des excès qui outragent la nature, blessent la sainteté des mœurs, et portent dans les familles la honte avec la discorde ? Surtout, je le sais, on ne pardonne pas à Moïse ses lois militaires, et ses mœurs d'extermination contre quelques peuples, tels que les Chananéens. Ici, Messieurs, que l'esprit de déclamation ne nous égare point, et ne nous fasse pas confondre des choses qu'il

faut bien démêler. Les Chananéens étaient des peuples infâmes, depuis longtemps livrés à la plus criminelle idolâtrie et à des superstitions barbares, plongés dans des débauches honteuses et plus abominables que celles de Sodôme et de Gomorrhe; la mesure de leurs iniquités était comblée, comme parle l'Ecriture; le Dieu juste a résolu de les punir : or qui osera contester à l'Arbitre suprême des destinées humaines, au maître de la vie et de la mort, le droit de châtier par l'épée une nation coupable, comme il pourrait la châtier par la peste ou par la famine? Si des sujets appelés par leur prince marchent avec justice contre l'ennemi, si le magistrat peut innocemment condamner un criminel à perdre la vie, pourquoi le ciel, fatigué des crimes des Chananéens, n'aurait-il pu les condamner à la mort, et choisir les Israélites pour instrument de ses jugements redoutables?

Je veux que, dans leurs guerres, les Juifs aient plus d'une fois violé les droits de l'humanité, et déployé envers leurs ennemis un caractère féroce; mais pour juger sainement dans cette matière, il faut se transporter à ces temps anciens, où le christianisme, par ses maximes pures, n'avait pas encore adouci ce que les usages de la guerre avaient de plus barbare. Dans ces temps antiques, comme aujourd'hui parmi les sauvages, on ne prenait, ce semble, les armes que pour ravager, détruire, exterminer. Hercule, Thésée, et les héros de la Grèce chantés par Homère, étaient-ils moins implacables que les chefs des Israélites? Sans remonter aux premiers brigandages des Romains, Paul-Emile dans l'Epire, Scipion l'Africain à Numance et à Carthage, Titus à Jérusalem, Germanicus dans le pays des Marses, commettent de sang-froid, et après la victoire, les plus grandes cruautés; et voilà cependant ce que l'antiquité nous présente de plus vertueux capitaines. N'allons pas, Messieurs, exiger des Hébreux une douceur de mœurs que leur siècle ne comportait pas

encore. Que si vous exceptez certains peuples voués à l'anathème à cause de leurs crimes, et qui auraient à leur tour exterminé les Juifs, s'ils avaient été vainqueurs, vous trouverez que les lois guerrières de Moïse sont pleines d'humanité. Voyez ce qu'elles prescrivent touchant le passage des armées sur les terres des alliés, et les ravages sur les terres des ennemis, touchant les villes assiégées, et les prisonniers; et tout cela vous paraîtra bien plus humain que ce que l'on trouve chez le reste des anciens peuples. Admirez, Messieurs, l'esprit d'impartialité qui dirige les détracteurs de Moïse et de sa loi. Que les peuples les plus vantés, tels que les Romains, aient eu, au sujet des esclaves, des gladiateurs, et des peuples vaincus, non pas quelques moments de barbarie, mais un système suivi de législation cruelle qui faisait couler un torrent de sang innocent, nos apôtres d'humanité n'en diront presque rien; mais que les Hébreux, par une exception à leurs lois ordinaires, traitent les vaincus avec la plus terrible sévérité, ce sont des lamentations et des reproches éternels : où est ici la bonne foi?

Terminons ici notre troisième et dernier discours sur Moïse. Maintenant que nous pouvons mieux apprécier l'ensemble de ses lois religieuses, morales et civiles, replions-nous un moment sur nous-mêmes, pour nous demander où Moïse avait puisé tant de sublimes connaissances. A l'époque où il a paru, d'épaisses ténèbres couvraient l'esprit des peuples; comment de cette profonde obscurité a donc pu jaillir une si vive lumière? comment, du sein de la plus honteuse superstition, la voix de la plus haute sagesse a-t-elle pu se faire entendre? n'est-ce là qu'un élan extraordinaire de l'esprit humain, ou bien ne faut-il pas aller chercher dans le ciel la source d'une doctrine si pure? Que des législateurs vulgaires profitent habilement des superstitions établies, qu'ils flattent des

erreurs accréditées et même des passions chéries, Moïse ne retiendra pas la vérité captive, il ne s'abaissera point aux ruses d'une politique mensongère. Au milieu de la multitude des dieux du paganisme, il fondera sa religion sur l'unité de Dieu; au milieu des cultes infâmes ou cruels répandus sur la terre, il établira un culte pur et sévère. Rien ne pourra être comparé à la beauté de sa morale, à la sagesse de ses lois. Je ne m'étonne pas qu'il se montre si jaloux d'en assurer, d'en perpétuer la durée. Lorsqu'il sent approcher son heure dernière, il assemble autour de lui les principaux d'entre le peuple et les chefs des tribus; et c'est en leur présence qu'il prononce l'admirable cantique qui commence par ces mots : « O cieux, » écoutez ma voix, que la terre prête l'oreille aux paroles » de ma bouche (1)! » Dans ce silence de toute la nature, il parle avec une force inimitable; mais tout à coup il sort de lui-même, et trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grave, il fait parler Dieu même avec une grandeur et une bonté qui remplissent tout à la fois de crainte et d'amour. Le peuple apprend ce cantique, qui est l'abrégé des bienfaits de Dieu, de ses promesses magnifiques comme de ses menaces effrayantes; et ce grand homme meurt content de n'avoir rien oublié de ce qui pouvait perpétuer la mémoire des faveurs et des préceptes du Dieu d'Israël; il laisse après lui une impression si profonde de ses vertus et de sa divine autorité, que, trois mille ans après lui, son nom et sa loi éveillent dans son peuple l'amour et le respect. Chose étrange et presque incroyable! ce peuple Juif, qui était comme le rebut de tous les autres, professe sur la religion et la morale les plus hautes et les plus pures maximes : il n'a ni plus d'industrie dans les arts, ni plus de capacité dans les sciences humaines que toute autre nation; et toutefois, chez lui, les femmes et

(1) Deuter. xxxii.

les enfants connaissent plus de grandes vérités que tous les philosophes d'Athènes. Qui nous expliquera ce phénomène unique dans les annales du genre humain ? Disons qu'il y a ici quelque chose qui est au-dessus de l'homme, et véritablement divin. Ainsi, Moïse n'est pas moins admirable dans la législation qu'il établit, que dans les prodiges qu'il opère : au temps où il a vécu, sa doctrine était un miracle dans l'ordre moral, comme son passage triomphant à travers les eaux de la mer Rouge était un miracle dans l'ordre de la nature ; et c'est ainsi que la beauté de sa religion, de sa morale, de ses lois, se joint à l'éclat de ses œuvres merveilleuses, pour attester la divinité de sa mission.

DE L'AUTORITÉ www.libtool.com.cn DES ÉVANGILES.

DÉJÀ, Messieurs, dans trois de nos discours, nous vous avons présenté Moïse comme le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes, et le plus sage des législateurs ; nous avons reconnu en lui l'envoyé du ciel, le fondateur d'un peuple destiné par la Providence à conserver le dépôt des vérités sacrées, au milieu des ténèbres et de la corruption universelle du genre humain. S'il était entré dans notre plan de vous développer le sens des figures, du culte et des oracles de l'ancienne loi, vous auriez vu plus que jamais qu'elle n'était que l'emblème et le prélude de la loi plus parfaite qui gouverne le monde chrétien, et dont nous nous proposons maintenant de vous entretenir. Jusqu'ici nous sommes restés dans le vestibule du temple ; il est temps d'en franchir les portes et d'avancer vers le sanctuaire. Nous venons donc aujourd'hui, Messieurs, appeler votre attention sur tout ce qu'il y a de plus vénérable, de plus sacré pour le chrétien, et nous pouvons dire même de plus digne des hommages de tout homme, qui, sans avoir le bonheur de professer le christianisme, n'est point insensible aux beautés d'une morale pure, ni à l'héroïsme de la vertu ; nous venons vous entretenir de Jésus-Christ et de nos Évangiles, qui ne sont autre chose que le récit de ses actions, de ses discours, en un mot, l'histoire de sa vie mortelle. Aux yeux du chrétien, Jésus-Christ est la lumière du monde par sa doctrine, comme il en est le modèle par ses vertus ; et

les Evangiles sont le code sacré, la règle inviolable de sa foi, de sa morale et de son culte. Mais ce que le chrétien adore et révère, n'est trop souvent pour l'incrédule qu'un objet de dérision et de mépris, peut-être même de haine profonde; et c'est depuis l'origine du christianisme, que Jésus-Christ avec sa croix et ses mystères, que l'Évangile avec ses préceptes, ont révolté l'orgueil de l'esprit et la corruption du cœur, soulevé tous les préjugés et toutes les passions du genre humain. Dans les premiers âges de l'Eglise chrétienne, l'obstination du Juif charnel et grossier, l'amour de l'idolâtre pour un culte commode et voluptueux, l'orgueil dédaigneux des sophistes, la politique ombrageuse et sanguinaire des Césars, la superstition alarmée des prêtres des faux dieux, voilà les ennemis que la religion eut à combattre. Dans les âges suivants, lorsqu'elle eut triomphé avec Constantin, l'orgueil et la volupté lui suscitèrent des ennemis jusque parmi ses enfants. Le novateur dénatura sa doctrine, l'indifférent la bannit de sa pensée, l'incrédule en fit l'objet de ses railleries, le libertin qui lisait sa condamnation dans nos livres sacrés, eût voulu, dans son dépit, en déchirer les pages. Toutefois, depuis dix-sept siècles, le nom de Jésus-Christ était révééré sur la terre, de ceux mêmes qui n'étaient pas ses disciples; du moins on voyait en lui un personnage extraordinaire, digne des hommages des peuples par ses vertus; et dans son Evangile on voyait un livre admirable par la simplicité, la lumière, la perfection de ses maximes: il n'y a pas jusqu'à Mahomet, qui n'en ait parlé dans les sentiments et les termes de la vénération la plus profonde. Il était réservé aux jours mauvais du dernier siècle, de produire des chrétiens apostats, qui ont indignement travesti nos livres saints, contesté leur antiquité, vomi contre la personne même de Jésus-Christ les insultes les plus brutales et les plus abjectes, et qui ont eu le sens tellement renversé, qu'ils ont fini par

mettre en problème jusqu'à son existence. C'est à ranimer sur tous ces points notre croyance, à la venger des attaques de ses ennemis, que nous allons consacrer plusieurs discours. Nous commencerons par discuter, touchant l'autorité des Évangiles, les trois questions suivantes : Jésus-Christ a-t-il paru dans la Judée à l'époque marquée par nos Évangiles ? première question. Nos Évangiles ont-ils été véritablement écrits par les auteurs contemporains dont ils portent le nom, par saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean ? seconde question. Ces Évangiles sont-ils parvenus jusqu'à nous sans aucune altération notable dans le fond même des choses ? troisième question. Tel est le plan et le partage de ce premier discours sur l'autorité des Évangiles.

Qu'il ait paru dans la Judée, il y a dix-huit siècles, un personnage extraordinaire, nommé Jésus de Nazareth, remarquable par la sainteté de sa doctrine, plus remarquable encore par la sainteté de sa vie, et que la haine des Juifs fit mourir sur une croix, sous le règne de l'empereur Tibère : c'est un fait attesté par la croyance la plus antique, la plus constante et la plus universelle ; par une suite non interrompue de témoignages écrits, qui se succèdent et se soutiennent mutuellement depuis l'origine ; par l'autorité même des ennemis les plus acharnés du nom chrétien, je veux dire les Juifs et les païens. Aussi l'existence réelle de Jésus, à l'époque où la place l'histoire évangélique, est-elle mieux prouvée que l'existence d'aucun des plus fameux personnages de l'antiquité, tels que Socrate, Alexandre ou César, dont personne ne doute ; et ne voir dans Jésus qu'un être fabuleux, ne serait pas seulement le comble de l'impiété aux yeux du chrétien, mais le comble de la démence aux yeux d'un homme sensé.

Si pourtant, par une audace plus qu'humaine, des es-

prits follement téméraires osaient élever ici les nuages de leur scepticisme, nous entrerons dans quelques détails pour mieux les confondre ; nous ferons voir, en invoquant les témoignages les plus irrécusables, combien il sont accablés de la foi publique de l'univers entier. Oui, nations chrétiennes, nation juive, nations païennes, tout est d'accord pour attester unanimement l'existence de Jésus au commencement de l'ère vulgaire.

Je dis nations chrétiennes. On sait bien que, dans tous les âges, les peuples chrétiens ont fait profession de révéler Jésus comme leur fondateur. Il y a dix-huit siècles que la religion chrétienne est professée sur la terre ; avant cette époque, elle n'existait pas ; le nom même de chrétien n'était pas connu ; cette religion a en ses commencements et son auteur : or, en remontant de siècle en siècle jusqu'à son berceau, il est impossible de ne pas aboutir à Jésus-Christ. La dénomination seule de chrétien atteste notre origine, car chrétien veut dire sectateur du Christ. A commencer par le premier siècle de notre ère, n'avons-nous pas une suite d'ouvrages dont l'antiquité est généralement avouée, qui sans cesse nous ramènent à Jésus-Christ ? et toutes les parties dont la religion se compose, nos mystères, notre culte, nos fêtes, tout ne va-t-il pas retentir à la pierre fondamentale de l'édifice, qui est Jésus-Christ ? Nous avons en main les quatre Évangiles, le livre des Actes, les Épîtres de saint Paul, et plusieurs autres écrits dont le recueil compose le nouveau Testament. Je n'examine pas encore si tous ces ouvrages sont réellement de ceux à qui on les attribue ; mais toujours est-on forcé d'avouer qu'ils datent de l'origine du christianisme, et qu'ils ont été composés par quelques-uns des premiers sectateurs du Christ : or, tous ces écrits nous parlent de Jésus-Christ, de sa vie, de ses actions, de ses discours, de sa mort, d'une manière tellement positive, tellement circonstanciée, qu'il suffit de les lire pour

voir combien il serait extravagant de penser que tout cela fût purement allégorique. Nous avons aussi en main plusieurs écrits du premier siècle de l'Eglise chrétienne, des lettres de saint Clément de Rome, de saint Ignace évêque d'Antioche, de saint Polycarpe évêque de Smyrne et disciple de l'apôtre saint Jean. Je n'examine pas ce qu'il faut penser du fond de la doctrine enseignée, et des faits particuliers racontés dans ces lettres : mais toujours est-il vrai qu'elles sont sorties des mains des plus anciens sectateurs du Christ, et que toutes nous le présentent comme le fondateur même de notre religion. Il serait facile de faire voir que cette suite de témoignages se continue, dans le second siècle, par saint Justin, Tertullien, Clément d'Alexandrie, ces hommes éminents en talents et en savoir, qui, du sein du paganisme où ils étaient nés, étaient passés dans celui du christianisme. Faites disparaître Jésus-Christ, et tout s'écroule dans la religion chrétienne ; avec lui, tout s'explique et s'enchaîne. Oui, je le répète, toutes les histoires, tous les monuments, toutes les traditions, toutes les croyances, toutes les solennités religieuses des peuples chrétiens remontent à Jésus-Christ ; et ne pas reconnaître Jésus-Christ pour auteur de notre religion sainte, serait mille fois plus absurde que de ne pas reconnaître Mahomet pour auteur de la superstition qui porte son nom.

Je sais que, par des rapprochements bizarres et forcés, par des passages tronqués, des suppositions arbitraires, et des réticences affectées qui ressemblent à des mensonges, on peut tout obscurcir ; et d'erreur en erreur, de chimère en chimère, en venir jusqu'à dire que les chrétiens n'ont pas connu jusqu'ici leur religion, et que les premiers sectateurs du christianisme ne prétendaient adorer dans Jésus-Christ que le soleil. Mais je sais aussi qu'avec de semblables manières de procéder, il n'est pas de folie qu'on ne puisse répandre. Eh quoi ! Messieurs, d'in-

âmes sectaires du troisième siècle, nommés *Manichéens*, faisant un mélange monstrueux du christianisme et de l'idolâtrie, auront confondu dans leur culte insensé le Christ et le soleil; des calomnieurs obscurs auront accusé les chrétiens d'adorer le soleil, parce qu'ils se réunissaient pour les exercices de leur culte le jour même que les Latins appelaient le *jour du soleil*, comme on les accusait aussi de se nourrir dans leurs mystères secrets de la chair d'un enfant, parce qu'ils y recevaient la divine Eucharistie; des esprits singuliers auront remarqué quelque froide analogie entre certains points des mystères du Christ et quelques constellations : et dès lors la croyance la plus antique, la plus invariable, la plus universelle du monde chrétien, sera comptée pour rien ! et nos monuments historiques, qui remontent d'âge en âge au berceau même du christianisme, devront s'effacer devant les plus folles imaginations, et Jésus-Christ ne sera plus que le soleil, et les apôtres qui ont fondé sa religion ne seront plus que les signes du zodiaque ! Fut-il jamais plus pitoyable excès ? Ainsi les premiers propagateurs du christianisme, qui proposaient à l'imitation des peuples la charité, la douceur, la patience, la sainteté de Jésus-Christ, ne prétendaient prêcher que les vertus du soleil ! Ainsi ces martyrs généreux, qui donnaient leur sang pour la foi de Jésus-Christ, mouraient pour l'amour du soleil ! Ainsi ces pasteurs, ces docteurs, ces apologistes, qui combattaient l'idolâtrie, qui enseignaient l'unité d'un Dieu, créateur du soleil et des astres, qui rejetaient comme impie tout hommage qui ne s'adressait pas à ce seul Dieu véritable, travaillaient néanmoins et s'exposaient à mourir pour établir le culte idolâtrique du soleil ! Et vous aussi, ô grand Paul, lorsque, dans ces Epîtres adressées aux villes les plus florissantes de l'empire Romain, vous prêchiez si hautement Jésus-Christ mourant sur la croix pour le salut du monde, vous n'entendiez prêcher que la reli-

gion du soleil ! O honte ! ô délire de la raison humaine ! Gémissons sur ces énormes égarements ; ou plutôt ne faut-il pas féliciter le christianisme de ce que ses ennemis ont été réduits, de nos jours, à l'attaquer par les plus étranges puérilités ?

www.libtool.com.cn

J'ai invoqué, en second lieu, le témoignage de la nation Juive. On sait que, dès les premiers âges surtout du christianisme, il s'éleva des querelles très-vives entre les Juifs et les chrétiens : or il est inouï que jamais les premiers aient contesté le fait même de l'existence de Jésus. Ils ont bien pu le traiter de magicien, le calomnier et le charger d'injures ; mais là se bornent leurs attaques, et ces attaques mêmes supposent son existence. Voyez encore comme leurs monuments s'accordent à nous l'attester. Quel témoin que le célèbre Josèphe, auteur contemporain ! Je consens à ne pas me prévaloir d'un passage de cet historien, devenu si fameux par les querelles des critiques modernes ; mais il en est un, tiré de ses *Antiquités Judaïques* (1), qu'on ne saurait raisonnablement contester, et qui suffit au dessein que nous avons d'établir l'existence réelle de Jésus. Josèphe nous y apprend que le grand-prêtre Ananus assembla un conseil devant lequel il cita Jacques, frère (2) de Jésus qu'on appelait Christ, ainsi que quelques autres, et qu'il les fit condamner à être lapidés, comme coupables d'avoir violé et transgressé la loi. Dira-t-on que Jacques, cité devant le tribunal des Juifs, était une constellation, parente du soleil ? Dans le système que je combats tout est grossièrement absurde. On voit bien par leur Talmud, ouvrage qui date du second siècle,

(1, *Antiq.* lib. XX, cap. ix, n. 1.

(2) Les Juifs appelaient *frères* les cousins-germains et autres proches parents. On pourrait en citer des exemples, s'il était nécessaire ; mais tous les interprètes de l'Écriture sont d'accord sur ce point.

que les Juifs ont continué contre Jésus-Christ les accusations de leurs pères ; mais on voit aussi qu'ils n'ont jamais eu la pensée de contester son existence. Les traditions, sur ce point si facile à connaître, étaient trop constantes et trop uniformes.

Que dirai-je des nations païennes ? Écoutez leurs écrivains les plus rapprochés de l'origine des choses : c'est Tacite, qui, dans ses *Annales* (1), vous dit que le nom de chrétien vient de Christ, qui, sous le règne de Tibère, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, fut condamné au supplice. C'est Pline-le-Jeune, qui, dans sa lettre à Trajan, lui apprend que l'usage des chrétiens était de s'assembler un jour marqué, pour chanter des cantiques en l'honneur du Christ. C'est Lucien de Samothrace, qui a paru sous Trajan : dans son histoire de la mort d'un philosophe nommé Pérégrin, il nous dit que ce dernier avait appris dans la Judée la doctrine des chrétiens, et il ajoute par moquerie : « Ces gens adorent ce grand homme » qui a été crucifié dans la Palestine, parce qu'il a été le » premier qui ait enseigné aux hommes cette religion. » C'est Lampride, qui, dans la vie de l'empereur Alexandre-Sévère, nous apprend que ce prince avait coutume tous les matins d'honorer le Christ, et que même il avait voulu lui faire bâtir un temple. Ce sont enfin Celse, ennemi subtil et savant des chrétiens ; Porphyre, philosophe habile, au jugement de saint Augustin ; Julien, dont tout le monde connaît l'esprit et la malice ; Hiéroclès, magistrat païen, qui nous est connu par Eusèbe. On sait que ces quatre derniers ont employé contre la religion chrétienne tout ce qu'ils avaient d'esprit et de talent ; mais jamais ils n'ont eu la pensée d'attaquer le fait même de l'existence de Jésus-Christ. Voilà donc toutes les nations, tous les siècles, tous les écrivains les plus graves, les plus rap-

(1) *Annal.* lib. XV, cap. XLIV.

prochés de l'origine du fait, unanimement d'accord sur l'existence de Jésus-Christ dans la Judée, et sur sa qualité de fondateur du christianisme. Quelle impudence, quel défaut de logique n'y aurait-il pas à mettre en parallèle avec cet ensemble irrésistible de preuves historiques, quelques traditions populaires sur certains personnages de la fable ; traditions qui n'ont ni suite, ni liaison, ni appui dans le témoignage d'auteurs contemporains, ou dans la conviction des hommes éclairés ? Ce serait vouloir comparer les ténèbres à la lumière, prétendre qu'il n'est point d'histoire véritable, parce qu'il existe des récits fabuleux. Oui, tous les faits de l'antiquité pourraient être contestés avec fondement, que celui que nous établissons en ce moment demeurerait inébranlable. Mais pourquoi nous arrêter à prouver ce qui est plus éclatant que le soleil ? On eût donc voulu bannir en quelque sorte de la société chrétienne Jésus-Christ qui en est le fondateur, comme on eût voulu bannir de l'univers le grand Dieu qui l'a créé. Les erreurs se tiennent comme les vérités ; une fois qu'on est tombé dans les ténèbres de l'athéisme, l'intelligence s'obscurcit, le goût de la vérité s'éteint, peu à peu on se familiarise avec ce qu'il y a de plus bizarre, l'esprit perd insensiblement toute pudeur ; violant jusqu'aux bienséances du mensonge, on finit par débiter sans aucune retenue, et presque sans s'en apercevoir, les plus folles erreurs ; et les malheureux qui arrivent à ce degré de cynisme, sont les seuls à ne pas rougir de leur monstrueuse singularité.

Mais où se trouve l'histoire de Jésus-Christ ? Dans nos Evangiles. Mais ces Evangiles ont-ils été réellement composés par ses apôtres et ses disciples, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean, dont ils portent les noms, ou, pour parler le langage de la critique, nos Evangiles sont-ils authentiques ? C'est ma seconde question.

Je m'adresse à un incrédule, et je lui dis : Est-il dans l'antiquité des ouvrages dont l'authenticité puisse être établie par des preuves capables d'entraîner tout homme qui ne voudra pas se livrer au pyrrhonisme le plus outré ? Ne regarderiez-vous pas comme un insensé quiconque oserait contester à Démosthène, à Cicéron, à César, les œuvres qui portent leur nom ? Comment fut accueilli dans le monde savant et littéraire le fameux Père Hardouin, lorsqu'il essaya, contre la foi de tous les siècles, d'enlever à Virgile la gloire d'avoir composé l'Enéide ? Vous rougiriez de vous faire le disciple de cet érudit à paradoxes, encore qu'il ait su les appuyer de raisons apparentes. Hé bien, ce serait réellement se jeter dans des écarts semblables, que de contester aux disciples de Jésus-Christ les livres révévés sous leur nom par toutes les églises chrétiennes. Que peut exiger ici la critique la plus sévère ? Voulez-vous que l'authenticité de nos Evangiles soit appuyée sur une tradition universelle, immémoriale, et même écrite, des sociétés chrétiennes ? voulez-vous qu'elle soit appuyée sur les aveux de ceux-là même qui doivent être les ennemis naturels de ces livres ? voulez-vous enfin qu'elle soit appuyée sur l'impossibilité d'assigner une époque où ils auraient pu, avec succès, être supposés par un imposteur ! Certes voilà bien de quoi contenter l'esprit le plus difficile ; et quel est l'ouvrage de l'antiquité profane, qui réunisse en sa faveur, des caractères si nombreux, si éclatants d'authenticité ? Ce sont là pourtant les titres qui assurent celle de nos quatre Evangiles.

J'ai dit qu'elle était appuyée sur la tradition constante, immémoriale des sociétés chrétiennes. Interrogez les peuples chrétiens répandus sur la surface de la terre ; demandez-leur où sont les titres de leur origine, de leur croyance, de leur morale, de leur culte : vous les trouverez divisés sur quelques points de doctrine ou de discipline, mais tous se réuniront pour vous présenter les

quatre Evangiles comme le fondement de leur religion. Et combien cet accord n'est-il pas frappant ! En effet, il ne s'agit point de livres qui ne tiennent à rien, qui n'aient aucune liaison avec les dogmes religieux, avec les règles des mœurs, et qui, par là même, n'inspirent aux chrétiens qu'un médiocre intérêt ; il ne s'agit point de livres relégués dans le cabinet de quelques curieux, feuilletés seulement d'un petit nombre d'amateurs, et qui n'aient pas une très-grande publicité ; il ne s'agit point de livres connus seulement par quelques rumeurs faibles et vagues, accrédités uniquement chez les classes ignorantes du peuple. Mais, quand on rappelle nos Evangiles, on rappelle des livres qui sont la source de la religion d'un grand nombre de nations ; qui, par leur importance même, ont dû constamment éveiller l'attention du monde chrétien, se trouver dans les mains des classes éclairées de la société, devenir perpétuellement la règle des pasteurs des églises, être dans tous les temps discutés, examinés avec le plus grand soin et la plus grande sévérité. Comment se ferait-il que, sur de tels livres, le monde chrétien tout entier se fût laissé abuser jusqu'à ce jour, et que, même dès les premiers âges plus rapprochés des faits, tant de peuples si opposés de mœurs, de langage, de climat, se fussent accordés à regarder comme venant des apôtres des ouvrages qui réellement n'en venaient pas ?

Les incrédules sont forcés d'avouer que déjà, dans le cours du second siècle, les Evangiles que nous avons encore, ont été connus, cités, révéérés, comme étant sortis de la main même des premiers disciples de Jésus ; c'est un fait dont nous pouvons citer des témoins irrécusables. Le premier sera saint Justin ; d'abord philosophe Platonicien, il embrassa le christianisme à l'âge de trente ans. Né au commencement du second siècle, il avait vu, non pas les apôtres, mais leurs disciples immédiats. Vers l'an cent cinquante, il présenta une *Apologie* pour les chré-

tiens aux empereurs romains Antonin-le-Pieux, Marc-Aurèle et Vérus, au sénat et au peuple. Il nous apprend, que l'usage des églises chrétiennes était de lire dans leurs assemblées ces écrits des apôtres qu'on nomme *Evangeliles*; et dans cette *Apologie*, comme dans une autre plus courte, il en cite une foule de passages que nous y lisons encore. Le second témoin, c'est le savant évêque de Lyon, saint Irénée, qui de l'Orient était passé dans les Gaules, qui avait été disciple de saint Polycarpe, lequel l'avait été lui-même de l'apôtre saint Jean : son seul témoignage est d'un poids immense : or, dans son ouvrage contre les hérésies (1), il dit expressément qu'il n'y a ni plus ni moins de quatre *Evangeliles*, et ce sont précisément nos quatre évangélistes qu'il cite par leurs propres noms. Cette chaîne de témoignages sur la foi du second siècle se continue par Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, ces hommes si doctes et si habiles. Maintenant, Messieurs, je vous le demande, qui faut-il croire sur l'antiquité et l'origine de nos *Evangeliles*, ou bien d'un vain critique du dix-huitième siècle qui élève des doutes frivoles, ou bien de ces églises chrétiennes, qui, dès le second siècle, professaient le respect le plus profond pour nos *Evangeliles*, comme remontant aux apôtres eux-mêmes? Je vous prie de remarquer que l'Orient et l'Occident, l'Asie-Mineure, la Grèce, l'Égypte, l'Italie avaient reçu immédiatement la foi des premiers fondateurs du christianisme : or, qui pouvait mieux connaître ce qui regardait les apôtres, que les églises fondées par eux ? et si, dès le second siècle, tant de peuples divers attribuaient nos *Evangeliles* aux apôtres, d'où venait leur accord, sinon du témoignage unanime de leurs prédécesseurs ? C'est le second anneau d'une chaîne, qui, par le premier, tient au berceau même du christianisme. L'héritage des pères avait

(1) *Adv. Hær.* lib. III, cap. 1 et II, n. 8.

été recueilli par les enfants ; il est manifeste que la croyance si ferme, si universelle, et en même temps si incontestable du second siècle sur nos Évangiles, suppose la croyance du premier.

Mais n'avons-nous rien à produire de ce premier siècle ? Messieurs, il ne nous en reste qu'un petit nombre d'écrits, et je ferai à ce sujet une observation qui vous paraîtra sans doute fort naturelle. Dans l'origine du christianisme, il s'agissait surtout de le propager par la prédication, bien plus que de composer des ouvrages. C'est au milieu de tous les genres de traverses et de périls, que les chefs des églises naissantes exerçaient leur divin ministère. Les livres sont le fruit du temps et du loisir : ne soyons donc pas étonnés que le premier siècle ait été moins fécond que les suivants ; mais ce qui nous en reste rend suffisamment témoignage à nos Évangiles. Nous avons deux lettres de saint Clément de Rome ; plusieurs de saint Ignace, évêque d'Antioche ; une de saint Polycarpe, évêque de Smyrne et disciple de saint Jean ; l'Épître qui porte le nom de saint Barnabé, et qui est, sinon de lui, du moins d'un écrivain apostolique ; le livre du *Pasteur* par Hermas ; enfin quelques fragments de Papias, évêque d'Hiérapolis, qui nous ont été conservés par Eusèbe (1). Ce dernier nomme saint Marc et saint Matthieu comme ayant écrit les actions et les discours de Jésus-Christ. Quant aux autres écrivains du premier siècle, ils ont fait ce que font encore tous les jours les auteurs ascétiques et les orateurs chrétiens, qui citent de mémoire les livres saints, sans indiquer ni le livre particulier, ni le chapitre, ni l'écrivain sacré où ils ont puisé, et se bornent à dire : *Il est écrit ; le Seigneur a dit, ou comme dit l'Évangile* : mais, ce qu'il faut bien remarquer, nos apologistes ont extrait de ces divers auteurs du

(1) *Hist. Eccles.* lib. III, cap. XXIX.

siècle des apôtres un grand nombre de passages que nous lisons encore dans nos Evangiles, ou qui font une allusion manifeste au texte évangélique.

Que dira-t-on pour affaiblir cette antique croyance des églises primitives, cette suite de témoignages, qui, commençant au premier siècle, se développent avec tant d'éclat et de force dans le second et dans les suivants ? Voudrait-on se rejeter vaguement sur l'ignorance et la crédulité prétendues de ces premiers âges ? Messieurs, cette vague accusation fera le sujet d'un discours particulier, je me borne aujourd'hui à quelques réflexions courtes, mais suffisantes. Savez-vous ce qu'étaient, dans les églises primitives, un grand nombre de leurs pasteurs, de leurs pontifes, de leurs docteurs ? C'étaient des Juifs ou des païens éclairés qui avaient embrassé le christianisme, et qui, avant de quitter la religion de leurs pères, avaient eu à lutter contre les préjugés de l'esprit ou les passions du cœur : or, leur témoignage est d'autant plus irrécusable sur l'authenticité de nos Evangiles, qu'ils avaient intérêt à l'examiner davantage, et qu'ils touchaient d'ailleurs à l'origine même des choses. Nous avons en main les ouvrages de beaucoup de ces chrétiens des trois premiers siècles, ouvrages qui décèlent si bien le savoir de leurs auteurs, ainsi que la beauté de leur génie. Dira-t-on encore que les chrétiens ne doivent pas être écoutés au sujet de leurs livres sacrés, qu'ils sont suspects dans leur propre cause ? Mais depuis quand, dans tout ce qui regarde les lois, les mœurs, la religion, l'histoire d'un peuple, s'est-on avisé de compter pour rien le témoignage de ce peuple ? Est-ce donc ainsi que l'on raisonne-rait, si l'on n'était égaré par la haine ouverte ou secrète que l'on a jurée au christianisme ? Dans l'histoire de l'ancienne Grèce, combien de choses qui ne sont connues que par des auteurs Grecs, et dont néanmoins on ne doute pas ! Chez le peuple Romain, combien d'événements que

nous croyons sur la foi des seuls historiens Latins ! Ecouterait-on un étranger, qui, sur des faits mémorables de notre histoire nationale, mépriserait tous nos monuments, toutes nos traditions les plus suivies et les mieux liées, sous le beau prétexte que les Français ne doivent point être écoutés dans ce qui concerne leur histoire ?

On demande en faveur de l'antiquité de nos Evangiles d'autres témoignages que ceux des peuples chrétiens : on n'a pas le droit d'en exiger ; mais nous avons de quoi satisfaire ce désir, tout capricieux, tout injuste qu'il est. Dès les premiers temps, les livres de la loi nouvelle eurent pour ennemis, et des Juifs qui portaient aux disciples de Jésus-Christ la haine qu'ils avaient portée à leur maître, et des sophistes païens qui s'armaient contre les chrétiens de toutes les ressources que pouvaient leur fournir l'esprit et le savoir. Or, ont-ils jamais accusé les chrétiens de révéler, comme étant sortis des mains mêmes des apôtres, les ouvrages d'un vil faussaire ? Non, jamais semblable accusation ne leur fut intentée. Quels ennemis plus habiles, plus rusés de la religion chrétienne, que Celse, Porphyre et Julien ? Ils connaissaient fort bien nos Evangiles, ils en tiraient des arguments contre le christianisme, ils se raillaient de la doctrine qu'ils enseignent ; mais il est inouï qu'ils aient élevé sur leur origine le doute le plus léger. Quel intérêt toutefois n'avaient-ils pas à les présenter comme fabriqués par un imposteur ! C'était là le vrai moyen de saper le christianisme par ses fondements, et d'en couvrir les sectateurs d'opprobre et de mépris, en les montrant comme un troupeau d'hommes abusés par la plus honteuse crédulité. On sait que l'empereur Julien avait été élevé dans le christianisme ; il en connaissait l'histoire et les livres : hé bien, il a formellement avoué que nos Evangiles étaient l'ouvrage des apôtres dont ils portent encore le nom ; on le voit par la manière dont il prétendait combattre la divinité de Jésus-Christ. Il disait

que ni saint Matthieu, ni saint Marc, ni saint Luc n'en avaient parlé, et que saint Jean était le premier qui eût osé en faire mention (1). L'argument de cet empereur sophiste était mauvais, sans doute; mais son témoignage n'en est pas moins précieux dans la question qui nous occupe. Voilà donc nos quatre évangélistes expressément nommés par Julien l'Apostat. Il est glorieux, il est consolant pour les chrétiens, de voir les titres les plus augustes, les plus authentiques de leur religion, le devenir en quelque sorte davantage par les aveux de leurs ennemis; et lorsque les incrédules les plus fameux et les plus savants du second, du troisième et du quatrième siècle, bien plus près que nous de l'origine des faits, environnés de toutes les lumières qui peuvent les éclairer, ont reconnu l'antiquité de nos Évangiles, il sied bien à quelques mécréants du dix-huitième siècle de s'armer contre elle des vétilles d'une critique pointilleuse, qu'ils rougiraient d'appliquer à tout autre genre d'ouvrages!

Enfin, Messieurs, et c'est la troisième preuve de l'authenticité de nos Évangiles, point de milieu sur cette matière : ou nos Évangiles sont réellement sortis de la main même des apôtres dont ils portent le nom, ou bien ils ont été fabriqués par un faussaire qui les a publiés et fait recevoir sous le faux nom des apôtres : or, cette dernière supposition est entièrement chimérique. A quelle époque en effet voudriez-vous faire remonter cette imposture ? Est-ce au temps des apôtres, ou bien après leur mort ? Je vous laisse le choix. Voulez-vous la placer durant la vie même des apôtres ? Mais n'auraient-ils pas réclamé contre le faussaire ? mais la fraude n'aurait-elle pas été découverte aussitôt que tramée ? mais un cri universel d'indignation ne l'aurait-il pas repoussée dans les ténèbres ? Eh quoi ! ces apôtres si intrépides pour la gloire de

(1) S. Cyrill. Alexandr. *contr. Julian*. lib. X ; Op. tom. VI, p. 327.

leur maître, qui pour sa doctrine bravaient tous les dangers, les souffrances et la mort, auraient gardé un lâche silence sur une imposture grossière, qui tombait d'elle-même par un simple désaveu ! Tout cela est absurde. Ainsi on est forcé de placer la fabrication de nos Évangiles après la mort des apôtres. Mais déjà nous avons vu qu'au temps de saint Justin, vers le milieu du second siècle, c'était l'usage dans tout le monde chrétien de lire nos Évangiles dans les assemblées religieuses, usage qui suppose que bien auparavant ils étaient connus et révéérés. Si donc ils furent imaginés par un faussaire, cela dut arriver vers les commencements du second siècle. Mais les disciples immédiats de l'apôtre saint Jean, mais les disciples des autres apôtres vivaient encore à cette époque ; mais les églises qu'ils avaient formées, les évêques qu'ils avaient laissés après eux, les païens éclairés de toutes les classes qu'ils avaient convertis, étaient répandus partout. Avec quelle force ils se seraient élevés contre l'imposteur qui aurait voulu débiter, accréditer sous le nom des apôtres, leurs maîtres et leurs fondateurs, des livres de sa composition ! On lui aurait dit : Nous avons vu les apôtres, nous connaissons leurs actions et leur doctrine ; nos églises ont été fondées par eux : il est inoui qu'ils aient laissé des écrits ; par quel privilège en seriez-vous seul dépositaire ? où sont vos preuves ? où sont vos titres ? Allez ; nous respectons trop ces hommes divins, à qui nous devons la lumière de la foi, le bonheur de connaître Dieu et la vérité, pour que, sur votre parole, nous adoptions, comme sortis de leurs mains, des livres qui nous sont entièrement inconnus. Ainsi, Messieurs, l'imposture eût été repoussée ; et loin de surprendre la foi des chrétiens, la honte d'une pareille entreprise serait retombée sur ses auteurs.

Ce n'est pas que, dans ces premiers âges, on n'ait vu paraître de faux évangiles ; et ceci va donner lieu à des

éclaircissements qui ne serviront qu'à répandre un nouveau jour de vérité sur la cause que nous défendons. Dans ces premiers temps, quelques pieux fidèles, par un empressement louable, mais qui pouvait avoir des abus, se plaisaient à composer eux-mêmes des relations de tout ce qu'ils avaient appris touchant Jésus-Christ et ses apôtres, leur doctrine, leurs discours, leurs actions, leur vie tout entière. Ces écrits, sans avoir l'autorité de ceux des apôtres, pouvaient être respectables et mériter d'être cités avec éloge ; de ce nombre était, Eusèbe nous l'apprend (1), *l'Évangile des Hébreux* : aussi a-t-on cru que saint Ignace martyr en avait cité un passage dans une de ses épîtres, non comme d'un livre laissé par un apôtre, mais comme d'un livre pieux. Ne voit-on pas nos écrivains et nos orateurs chrétiens citer des passages tirés même des auteurs profanes, à l'exemple de saint Paul qui cita aux païens de son temps quelques maximes des poètes Aratus, Epiménide et Euripide ? Outre ces livres, fruit d'un zèle trop empressé peut-être, il en est qui furent mis au jour par des novateurs mal intentionnés, et dans le dessein d'accréditer leurs erreurs. Mais voit-on que ces hommes téméraires aient réussi à persuader aux églises répandues dans les diverses contrées de la terre, de recevoir, comme venant des apôtres, des écrits qui n'étaient pas leur ouvrage ? Non, Messieurs, toujours il y a eu des faussaires, comme il y a eu des hommes vicieux ; mais toujours aussi il y a eu des règles de critique, comme des règles de vertu. Dans les églises primitives, il n'en est pas une qui ait rejeté un seul de nos Évangiles, tandis que les évangiles faux n'ont eu pour eux que quelques sectaires et leurs partisans. Les faux évangiles, fruit de l'erreur, de l'ignorance, ou d'une piété peu éclairée, sont tombés dans l'oubli ; on n'a jamais pu réussir à les faire passer pour

(1) *Hist. eccles.* lib. III, cap. xxv, xxvii, etc.

véritables ; les églises fondées par les apôtres, leurs pasteurs, leurs docteurs, ont repoussé ces livres avec indignation et mépris. Le zèle qu'ont mis ces églises à écarter les faux évangiles, nous est un sûr garant que ceux qu'elles nous ont transmis comme authentiques, le sont en effet ; nous pouvons tranquillement nous reposer sur le soin qu'elles ont eu d'en faire le discernement : leur critique, saintement éclairée et sévère, fut comme le crible qui conserve le bon grain et rejette la paille légère.

Je me résume. Si je cherche une époque où un faussaire aurait pu tenter avec succès de fabriquer nos Evangiles, je n'en trouve point ; si j'interroge les ennemis naturels de ces livres, je les trouve favorables à leur antiquité ; si je consulte les traditions universelles des églises apostoliques, et les écrivains qui ont paru depuis l'origine, même suffrage : donc l'authenticité de nos Evangiles est portée au plus haut degré de certitude historique. Qu'on prenne l'ouvrage que l'on voudra du siècle d'Auguste, et l'on verra que son authenticité, encore que personne n'en doute, n'est pas mieux appuyée que celle de nos Evangiles. Mais les avons-nous tels qu'ils sont sortis de la main des apôtres ? que faut-il penser de leur intégrité ? troisième et dernière question.

Que, durant le cours de dix-huit siècles, il ait pu se glisser quelque faute légère dans nos Evangiles par l'inattention et l'ignorance des copistes, j'y consens ; que même on ait pu y introduire un ou plusieurs versets, je suis loin de l'avouer et de le reconnaître : mais avec les incrédules je n'ai pas besoin d'entrer dans cette discussion ; cela ne formerait pas un changement notable et substantiel. Tout ce que je prétends en ce moment, c'est que nos Evangiles n'ont jamais été altérés quant à la substance de la doctrine, de la morale et des faits ; en sorte

que, pour le fond des choses, ils sont encore ce qu'ils étaient en sortant des mains des apôtres. Pour en demeurer convaincu, il suffit de quelques réflexions sur l'origine et sur la nature de ces livres sacrés. Les apôtres et les disciples de Jésus-Christ se répandent dans les diverses régions du monde connu : l'Orient et l'Occident reçoivent leur doctrine ; partout se forment des églises chrétiennes gouvernées par les pasteurs qu'ils y ont établis ; Jérusalem, Antioche, Alexandrie, Ephèse, Corinthe, Rome, ont vu dans leur sein ces hommes prodigieux qui prétendent appeler l'univers à la connaissance du Dieu véritable. La doctrine qu'ils ont prêchée, ils finissent par la consigner dans des écrits, et ces écrits se répandent dans toutes les églises. Voilà les livres où les pasteurs étudient la vie et la doctrine de Jésus-Christ, les livres qu'ils expliquent au peuple chrétien, et qu'ils mettent dans les mains des fidèles. Ces livres sont révéérés comme divins, la religion ferait un crime d'y toucher ; les conserver et les transmettre comme le dépôt le plus précieux, c'est le premier devoir des pontifes et des pasteurs : on leur porte un respect si profond, qu'on se croit obligé de mourir dans la persécution plutôt que de les livrer à la profanation des gentils. Hé bien, je suppose que, tandis que l'univers chrétien révère ces livres sacrés, un faussaire essaie de les corrompre et d'y glisser un point nouveau de doctrine, un précepte auparavant inconnu : je vous le demande, si l'altération eût été tentée, aurait-elle pu réussir ? eût-on pu essayer de dénaturer un livre répandu par toute la terre, chez les nations diverses, sans que la falsification eût été remarquée ? pouvait-elle être remarquée sans éveiller le zèle des pasteurs, des chrétiens fidèles, inviolablement attachés à ce qu'ils avaient reçu des âges précédents, et sans voir s'élever de toutes parts contre elle les plus vives réclamations ?

Et comment concevoir le projet et le succès d'une fal-

sification notable? Sans doute on ne dira pas qu'un faussaire pouvait être assez puissant pour s'emparer de tous les exemplaires de nos Evangiles disséminés sur la terre entière, pour les corrompre à son gré et les remettre ainsi falsifiés dans les mains du public : tout cela est évidemment impossible. Dira-t-on que la falsification a pu commencer par quelques exemplaires, et passer ensuite insensiblement dans tous les autres? Nouvelle chimère : il faudrait donc que tous les évêques, que tous les pasteurs, que tous les hommes instruits, que tous les fidèles, que toutes les églises grecques et latines eussent gardé le silence sur l'entreprise du faussaire, et que, malgré l'opposition de préjugés, d'éducation, de génie, de caractères, tous se fussent accordés unanimement à révéler, à consacrer la même imposture! Cela n'est pas dans la nature. J'aimerais autant dire qu'un faussaire aurait pu, il y a quatorze siècles, altérer les exemplaires de l'Énéide répandus dans l'univers, de manière que, pour le fond des choses, elle ne fût pas celle qui est sortie des mains de Virgile. Remarquez même qu'il ne s'agit pas ici d'un seul livre, mais de quatre livres différents, composés par divers auteurs, publiés à diverses époques, et qui se trouvent pourtant d'accord pour la substance des choses; en sorte qu'il aurait fallu non-seulement falsifier un Evangile, mais falsifier les quatre Evangiles à la fois; ce qui accroît encore de beaucoup l'impossibilité d'une altération substantielle. On sait que quelques novateurs, pour rendre les Evangiles favorables à leurs vains systèmes, se permettaient de les altérer; mais on sait aussi combien ils excitèrent contre eux l'indignation des églises. Les docteurs chrétiens leur en faisaient un crime; on le voit par Origène (1), qui le reproche à Valentin et à Marcion; et par Tertullien (2), qui accuse ce dernier de plier l'Evan-

(1) *Contra Cels.* lib. II, n. 27. — (2) *Contra Marcion.* lib. IV, c. 1.

gile à ses folles opinions en le corrompant : *Evangelium interpolando, suum fecit*.

Certes, ce serait bien peu connaître l'esprit qui animait les églises primitives, que de croire qu'elles fussent indifférentes à leurs livres sacrés ; elles étaient encore si profondément pénétrées de respect pour les apôtres leurs fondateurs, et pour les écrits publiés par eux, que leur zèle s'alarmait de la moindre innovation. L'histoire nous atteste jusqu'où elles portaient leur délicatesse touchant la pureté du texte des Écritures. Ainsi, dans le quatrième siècle, un évêque, nommé Tryphillus, qui avait la réputation d'être un homme éloquent, s'étant permis, dans un sermon, de changer un mot de l'Évangile, qui ne lui paraissait pas noble, qu'arriva-t-il ? C'est qu'un évêque de l'île de Chypre, nommé Spiridion, vénérable par ses vertus, se leva au milieu de l'assemblée, et parut indigné de cette altération pourtant si légère (1). Nous savons que saint Jérôme, qui fit une nouvelle traduction des Écritures, excita d'abord de grandes rumeurs contre lui, parce qu'on craignait qu'elle ne troublât les fidèles accoutumés à la version jusqu'alors en usage : aussi nous apprenons de saint Augustin (2) qu'un évêque faisant lire dans son église la nouvelle version, il s'éleva parmi le peuple un grand tumulte à l'occasion de quelques mots différents de ceux qu'on avait coutume d'entendre depuis longtemps.

Traduits dans toutes les langues, répandus chez toutes les nations, mis dans les mains de toutes les classes des fidèles, le nombre des copies de nos Évangiles a dû se multiplier prodigieusement ; de là cette multitude de variantes dans les textes évangéliques. Après trente ans de patience et de travaux, un docteur anglais en a recueilli

(1) Sozom. *Hist. eccles.* lib. I, cap. II. — (2) *Epist.* LXXI, ad Hieron. n. 5.

jusqu'à trente mille ; mais, chose remarquable ! dans cette grande quantité de variantes, il ne se trouve aucune différence essentielle ; elles tombent sur la construction des phrases et non sur les faits, sur les mots et non sur les choses. On sait aussi que, dans certains manuscrits, on se donnait la liberté de rapprocher, de réunir les textes des quatre Évangiles ; on transportait dans l'un ce qui était dans l'autre : mais prenez en main l'exemplaire le plus incorrect de tous, vous y trouverez le même fond de doctrine, de morale, d'événements, que dans l'exemplaire le plus pur qu'on puisse découvrir. Les érudits prétendent qu'on a compté plus de vingt mille variantes dans les œuvres de Térence ; cela n'empêche pas que ce qui nous en reste ne soit substantiellement conforme à ce qui est sorti immédiatement des mains de cet auteur : le grand nombre même d'exemplaires et de manuscrits qu'on a pu consulter, ont fourni le moyen de rétablir le texte dans toute sa pureté primitive ; en sorte que c'est un des ouvrages de l'antiquité dont le texte soit le plus pur et le plus correct. Ainsi en est-il de nos Évangiles.

Enfin, si les incrédules s'opiniâtrent encore à présenter nos Évangiles comme falsifiés, nous pouvons les accabler par une preuve de fait qui est sous nos yeux. On peut leur dire : Nous possédons un grand nombre d'ouvrages des Pères de l'Église des premiers siècles, et je ne sache pas qu'aucun incrédule ait eu la folle pensée de dire que tous ces écrits auraient bien pu être supposés ou falsifiés par un imposteur. C'est comme si l'on disait que tout ce qui nous reste des écrivains du siècle d'Auguste, orateurs, poètes, historiens, philosophes, pourrait bien avoir été composé ou corrompu par un faussaire ; cette idée ne serait pas un paradoxe, mais une extravagance. Hé bien, Messieurs, si vous parcouriez les écrivains de l'antiquité chrétienne, vous verriez que, dans

leurs commentaires, dans leurs traités dogmatiques, dans leurs homélies, dans leurs livres de piété, ils ont transcrit en quelque sorte le nouveau Testament tout entier, vous y trouveriez le sens, et presque toujours les paroles même de nos *Evangelistes* : en sorte que, si, par impossible, ces livres venaient à disparaître tout à coup, il serait aisé de les refaire, en rassemblant les citations qui s'en trouvent éparses dans les auteurs ecclésiastiques des premiers siècles. Donc les exemplaires de nos *Evangelistes* qu'on lisait dans la plus haute antiquité étaient conformes aux exemplaires que nous avons encore ; donc, en passant à travers les siècles, ils n'ont souffert dans leur substance aucune altération.

Ainsi, lorsque je lis les *Evangelistes*, je puis dire : Je tiens en main des livres composés, il y a dix-huit siècles, par les apôtres et les disciples de Jésus-Christ ; ces livres sont encore tels qu'ils sont sortis de leurs mains, et je connais leur doctrine aussi sûrement que si je l'apprenais de leur bouche ; et tout cela, je le sais d'une manière bien plus certaine encore, que je ne sais que César a composé les *Commentaires* qui portent son nom. Qu'on ne vienne pas nous dire que ce sont pourtant des érudits qui ont contesté l'origine de nos *Evangelistes*. Que sont quelques érudits de nos jours, qui, avec du savoir, pouvaient bien n'être que des esprits médiocres ? que sont-ils devant cette multitude de beaux génies non moins savants qu'eux, et dont la profonde capacité, comme l'érudition, est consacrée par la vénération de la postérité ? Ce sont des savants aussi, ou des hommes réputés tels, qui ont professé l'athéisme, et qui ont voulu apprendre au genre humain à se passer de Dieu ; faudra-t-il pour cela que nous soyons athées ? Qu'importe l'érudition sans jugement ? Elle est alors un poids qui accable ; pour les esprits faibles, les trésors de la mémoire sont comme de riches matériaux dans les mains d'un architecte inhabile.

Qui jamais fut plus savant que le Père Hardouin, et qui jamais avança des paradoxes plus révoltants ? Il faut le dire, ce célèbre érudit a combattu l'antiquité de l'Enéide par des réflexions critiques non moins embarrassantes et non moins subtiles que celles qu'on a opposées à l'antiquité de nos Evangiles ; cependant il ne fit pas un seul partisan dans le monde littéraire, tandis que nos apôtres d'incrédulité ont fait des disciples nombreux : pourquoi cela ? C'est que les passions humaines ont un intérêt manifeste à affaiblir, à détruire l'autorité des livres saints, et qu'après tout il nous importe peu qu'un cénobite du treizième siècle, comme le voulait Hardouin, ou que Virgile, comme le pense la terre entière, ait eu la gloire de chanter Enée et ses exploits. Messieurs, ce sont de mauvais juges que les passions : quand elles prononcent, la vérité succombe toujours ; mais leur triomphe est une ignominie : souvent même il n'est que passager. Malheur à nous, si la vérité était vaincue par nos résistances ! Notre salut ne peut se trouver que dans ses victoires : espérons, pour notre repos et pour celui des générations à venir, que la vérité prévaudra sur le mensonge, et qu'on la verra sortir plus brillante du choc même de contradictions : semblable à ces torches allumées qui ne jettent jamais de clarté plus vive que lorsqu'on les secoue et qu'on les agite avec plus de violence (1).

(1) Voyez la *Réfutation de la Bible enfin expliquée*, chap. I.

DES

MIRACLES ÉVANGÉLIQUES.

Si l'on demande aux chrétiens quels sont les titres de leur foi en Jésus-Christ, à son Evangile, à sa doctrine, à ses promesses, ils peuvent avec confiance en produire de bien éclatants, de bien capables de faire sur les esprits une impression vive et profonde. Notre dessein n'est pas d'exposer ces titres dans toute leur étendue ; mais, si quelque chose d'abord peut nous attacher à la religion de Jésus-Christ, c'est assurément l'éclat tout divin des merveilles qui se multipliaient sous ses pas, et qui décelaient en lui, je ne dis pas un sage, mais l'envoyé même de Dieu, venu pour éclairer l'univers, et réformer la croyance, les mœurs, le culte du genre humain. Les miracles consignés dans nos Evangiles, voilà un des monuments éternels de la mission divine de Jésus ; et quand le chrétien n'en aurait pas d'autres, sa foi serait suffisamment éclairée et raisonnable. Qu'on fasse retentir à son oreille les noms de superstition et de crédulité ; qu'on rappelle, si l'on veut, les faux prodiges que présentent les annales des peuples divers, et que l'on ose établir d'indignes parallèles entre Jésus-Christ et des imposteurs fameux, le chrétien s'affligera de tout ce vain bruit de railleries et d'arguments ; mais, s'il est instruit des preuves de sa religion, sa foi n'en sera pas ébranlée. Pour lui, des plaisanteries, fussent-elles encore plus ingénieuses et plus piquantes que celles des incrédules, ne sont pas des

raisons. Il sait qu'entre la faiblesse d'un esprit crédule et l'orgueil d'un esprit opiniâtre, il se trouve un juste et sage milieu ; qu'il est des règles d'une critique sévère sans être pointilleuse, pour discerner les histoires fidèles, des récits fabuleux ; que les faux prodiges ne détruisent pas plus les miracles réels, qu'une monnaie fausse ne détruit la véritable, ou qu'un sophisme ne détruit la saine raison. Et quand on se rappelle que tout ce qu'il y a eu de plus beaux génies sur la terre, depuis dix-huit siècles, de personnages plus éminents en savoir comme en vertu, de plus profondément versés dans les langues et les antiquités, a cru très-sincèrement à la réalité des miracles évangéliques ; on sent qu'on peut y croire sans être pour cela un esprit faible, et l'on se console aisément du vague et commode reproche de crédulité.

Déjà, Messieurs, dans un premier discours sur les miracles en général, nous en avons établi la possibilité et l'autorité ; déjà nous avons exposé les moyens de les discerner d'avec les faits naturels, et d'en constater l'existence avec certitude : et si nous avons réussi à dissiper les vains préjugés qu'on a répandus de nos jours sur cette matière, nous entrerons avec bien plus de facilité dans la discussion que nous allons entamer. N'oublions rien de ce qui regarde les miracles évangéliques, ne dissimulons pas les attaques de l'incrédulité ; que la vérité triomphe par les efforts mêmes que fait le mensonge pour l'obscurcir. Ici l'on peut diviser les incrédules en deux classes ; les uns on tâché d'éluder la force et l'autorité des miracles évangéliques ; les autres ont combattu jusqu'à leur existence. Ceux-ci ont dit que ces miracles n'étaient pas appuyés sur des témoignages hors de tout soupçon et propres à entraîner l'assentiment des hommes éclairés ; les autres ont dit qu'il fallait peut-être n'y voir que des effets surprenants, extraordinaires de la nature ou de l'industrie humaine ; qu'on ne pouvait pas d'ailleurs savoir s'ils

étaient l'ouvrage de la Divinité ou de quelque agent intermédiaire entre Dieu et l'homme, ennemi de la vérité et de la vertu ; et que, dans tous les cas, Jésus paraissait les avoir opérés, bien moins pour établir sa mission et sa doctrine, que pour soulager les malheureux. Voilà, Messieurs, à quoi peuvent se réduire toutes les attaques des incrédules anciens ou modernes contre les miracles de Jésus-Christ. Pour les combattre, nous allons établir les deux propositions suivantes : la première, qu'on ne peut raisonnablement contester l'existence des miracles évangéliques ; la seconde, qu'on ne peut en aucune manière en décliner l'autorité. Rien de plus certain, rien de plus décisif en faveur de la religion ; tel est le plan et le partage de ce discours.

NOTRE but en ce moment, Messieurs, n'est pas de vous rappeler en détail les prodiges éclatants et nombreux que rapportent nos Évangiles ; seulement nous en rappellerons ce qu'il importe d'avoir présent à l'esprit pour le sujet que nous traitons. Sortant enfin de sa vie obscure et cachée, Jésus commence d'annoncer sa doctrine dans la Galilée, et d'une parole il rend la santé à une foule d'infirmes et de malades. Sa réputation se répand dans la Syrie ; on lui présente tout ce qu'il y a de personnes travaillées de diverses sortes de maux et de douleurs : il les guérit subitement, sans efforts, comme sans préparation. S'il parcourt ensuite les villes et les bourgades de la Judée, mêmes prodiges opérés avec la même facilité ; Juifs, Samaritains, Chananéens même, tous ont part aux faveurs de sa bonté toute-puissante. Ce sont des merveilles de tous les genres : d'un seul mot il apaise les tempêtes, ressuscite les morts, rend la vue aux aveugles de naissance, guérit les paralytiques de trente ans, multiplie quelques pains, de manière à nourrir au moment même des troupes nombreuses de peuple, et met en fuite toutes les maladies

qui affligent l'humanité. Ce n'est là qu'une faible esquisse des merveilles qui accompagnent ses pas ; mais il les opère avec une promptitude , une puissance , un succès , qui décèlent , comme il sera dit en son lieu , la main du maître même de la nature. Or, je prétends qu'il n'est rien, dans l'histoire de l'antiquité, de plus certain que ces miracles de nos Evangiles. En effet, Messieurs, pour être pleinement assurés de faits que nous n'avons pas vus de nos yeux ; qui se sont passés loin de nous , ou dans les âges précédents, que pouvons-nous demander ? Voulons-nous que ces faits soient par eux-mêmes de la plus grande publicité, du plus grand intérêt, et très-remarquables par leurs conséquences et leurs résultats ; que ces faits nous soient racontés par des historiens contemporains , qui soient bien instruits et qui soient hors de tout soupçon d'imposture ? On ne peut rien exiger au delà ; et quel est l'événement de l'antiquité profane qui se présente avec des caractères plus frappants de vérité ? Reprenons , et voyons si ces traits divers peuvent s'appliquer aux faits évangéliques.

D'abord on aime à supposer des faits très-publics, très-sensibles, qui se soient passés, non dans l'obscurité et les ombres de la nuit , mais à découvert, en plein jour, devant beaucoup de témoins de tout âge et de toute condition : alors leur publicité devient un garant contre la fraude et la surprise. Dans les lieux secrets et ténébreux l'imagination et les sens peuvent être égarés, séduits et prendre des apparences pour des réalités. Mais fut-il jamais rien de plus éclatant, de plus visible, de plus exposé à tous les regards, que les miracles évangéliques, tels que ceux de Lazare, de l'aveugle-né, du paralytique, de la multiplication des pains, de cette foule de malades guéris subitement, en tous lieux, au milieu des rues et des places publiques, des bourgades et des villes de la Judée ? Il ne fallait pas être un profond physicien pour voir tous ces

faits, il ne fallait qu'avoir des yeux. Par leur nature, de pareils prodiges sont aussi visibles que tous les événements humains, aussi sensibles que peut l'être notre réunion dans cette enceinte; et certes nous n'avons pas besoin de connaître les lois de l'optique comme Newton, pour être certains que vous me voyez et que je vous vois.

On aime à supposer non des faits obscurs et d'un faible intérêt, qu'on admet ou qu'on rejette avec assez d'indifférence et de légèreté, mais bien plutôt des événements d'une haute importance; alors ils excitent la curiosité publique, ils attirent les regards des personnes éclairées, et même l'attention de l'autorité; ils sont ainsi examinés, discutés avec le plus grand soin, et ne sont admis qu'après les réflexions les plus sérieuses. Or, Messieurs, quoi de plus important que les miracles de Jésus-Christ? Les Juifs attendent un Messie, un libérateur promis à leurs pères; le bruit de la prochaine apparition de je ne sais quel personnage extraordinaire qui devait sortir de la Judée s'était répandu jusque chez les païens: nous le voyons par Tacite et par Suétone, qui en font la mention la plus expresse (1). Hé bien, au milieu de cette attente universelle, Jésus paraît; il se donne pour celui qu'annonçaient d'anciens oracles; il se dit envoyé du ciel pour les accomplir, pour établir un culte nouveau, pour abolir les anciens sacrifices; et en signe de la mission divine dont il se dit revêtu, il prétend faire des miracles. Est-il rien qui intéresse de plus près la religion des Juifs, le culte et les usages d'un peuple si opiniâtrement attaché aux lois, aux habitudes de ses pères? est-il rien qui doive exciter plus vivement l'attention, et des prêtres et des docteurs de la loi, et de tout le peuple?

On aime à supposer des faits qui ne soient pas détachés du reste de l'histoire, mais qui se lient à des événements

(1) Tacit. *Hist.* lib. V, cap. XIII. — Sueton. *in Vespas.* cap. IV.

subséquents, à des changements dans l'ordre religieux ou politique ; c'est alors surtout que l'intérêt est porté au plus haut degré, que l'examen est plus sérieux et plus universel, et qu'on a plus de moyens de savoir la vérité. Or, Messieurs, les miracles de Jésus-Christ ne se font-ils pas remarquer par leur liaison avec des événements qui en furent la suite et le résultat, et qui par là même en sont devenus comme une preuve incontestable ? Ce n'est ni l'éloquence, ni la force des armes, ni la volupté, qui ont fondé le christianisme ; c'est la croyance des miracles évangéliques annoncés dans l'univers. Voilà comme ils se lient à la révolution la plus étonnante, la plus universelle, la plus durable qu'ait vue le genre humain depuis son origine. Et qu'est-ce en effet que l'empire de Darius, celui d'Alexandre ou des Romains, devant le règne de Jésus-Christ, qui, par son étendue et sa durée, embrasse tous les siècles comme tous les peuples de la terre ? Sans doute il est dans l'antiquité une foule d'événements qui n'offrent pas tous ces caractères réunis, et que nous sommes néanmoins très-fondés à croire sur le témoignage de l'histoire ; mais, lorsque ceux qu'elle nous raconte sont aussi visibles, aussi publics, aussi importants que les miracles de nos Evangiles, on croit plus aisément, ce me semble, que ceux qui s'en disent les témoins n'ont pas été le jouet d'une vaine illusion, qu'ils ont pu s'en instruire avec la plus grande facilité ; et du côté de la nature des faits, la critique la plus sévère, la plus exigeante, se trouve pleinement satisfaite.

Il est vrai, direz-vous, les miracles attribués à Jésus-Christ dans les Evangiles ont bien tous ces caractères d'intérêt et de publicité ; mais qui nous en garantira la réalité ? comment être assuré qu'ils n'ont pas été inventés par des imposteurs, publiés ensuite par eux, et adoptés chez des peuples superstitieux et crédules ? Ici, Messieurs, on peut défier l'incrédulité de produire des faits de l'an-

tiquité appuyés sur des témoignages [plus irrécusables, que ceux qui établissent les faits évangéliques : en sorte qu'elle est forcée de ne rien croire de ce qui a existé autrefois, ce qui est une folie ; ou bien, si elle est conséquente, de reconnaître la réalité des miracles de Jésus-Christ.

En effet, Messieurs, lorsque plusieurs historiens sont d'accord sur le fond des choses, lorsqu'ils ont été contemporains des événements qu'ils retracent, lorsque leur récit porte cette empreinte de vertu et de probité que l'imposture ne peut contrefaire, lorsque enfin leur témoignage est passé à la postérité sans essuyer de contradictions de la part de ceux-mêmes qui ont dû le discuter avec le plus de sévérité, et avec le désir secret de le convaincre de mensonge, alors on est arrivé au plus haut degré de certitude historique. Souvenons-nous que l'autorité de l'histoire ne vient pas seulement des qualités personnelles de celui qui l'écrit, mais surtout du suffrage de tous ses contemporains ; en lisant un historien, c'est sa nation, c'est son siècle tout entier, que je crois entendre : et qui ne voit pas que, s'il était assez impudent pour vouloir tromper ses contemporains sur des faits très-éclatants, très-importants, très-connus, il s'élèverait contre lui un cri d'indignation qui retentirait dans la postérité, et le dénoncerait à tous les âges suivants, comme le plus insigne de tous les faussaires ? Ce n'est pas le lieu de développer ces règles de critique ; ceux qui sont versés dans ces matières savent bien qu'on ne peut pas en inventer de plus sévères, et qu'on est même loin d'exiger toutes ces conditions pour une foule de faits que tout le monde croit sur le témoignage d'autrui.

Venons à l'application.

Voulez-vous, pour attester les faits évangéliques, des historiens qui n'aient pas écrit longtemps après l'événement, d'après des rumeurs vagues et des traditions incer-

taines, mais qui touchant à l'origine même de ces faits, aient eu tous les moyens de les connaître ? Hé bien, nous avons à vous citer huit auteurs différents, dont cinq témoins oculaires et les autres contemporains. Ce sont les auteurs dont les écrits composent le nouveau Testament. Saint Matthieu, saint Jean, saint Pierre, saint Jacques et saint Jude avaient été du nombre des douze apôtres, attachés à la personne de Jésus-Christ, témoins assidus de ses vertus et de ses prodiges ; saint Marc, saint Luc et saint Paul vivaient à l'époque même où s'opéraient ces miracles. Vainement on voudrait contester l'antiquité de leurs divers ouvrages ; déjà, dans notre dernier discours, nous avons établi et vengé celle des quatre Evangiles, et il serait également facile de prouver entre autres celle du livre des Actes et des Epîtres de saint Paul.

Maintenant, Messieurs, voyez avec quelle confiance, avec quel ton d'assurance et de conviction parlent les évangélistes. Ils nomment les villes, les bourgs, les familles, les personnes qui ont été les témoins ou même l'objet de ces miracles ; ils ne cherchent point à donner aux Juifs des preuves de ce qu'ils avancent, ils en appellent hautement à la foi publique, à la connaissance qu'en avait toute la nation. Les apôtres ne racontent pas des faits anciens, arrivés au milieu de générations qui n'étaient plus ; mais ils se donnent pour historiens d'événements qui se sont passés sous les yeux de ces mêmes Juifs qui les entendent : et quelle n'eût pas été l'impudence, ou plutôt la folie des apôtres, d'appeler la nation Juive en témoignage de ce qu'elle n'avait jamais vu ! Jésus-Christ n'était pas un personnage ignoré, qui eût vécu dans des temps éloignés, et sur lequel il fût aisé d'inventer des fables ; Jésus avait parcouru les villes, les bourgs et les villages de la Judée ; il avait enseigné dans le temple, conversé avec les princes des prêtres et les docteurs de la loi ;

le peuple l'avait suivi en foule sur la montagne, dans le désert ; ce qu'il y avait de plus distingué dans la nation avait pu le voir et l'entendre, comme la multitude. Eh quoi ! ce Jésus que tout le monde connaissait, n'avait réellement ni ressuscité Lazare, ni rendu la vue à l'aveugle-né, ni multiplié les pains, ni guéri par un pouvoir tout divin cette foule de malades qui s'étaient trouvés sur son passage ; et toutefois les apôtres auraient pris à témoin de ces merveilles une multitude de personnes encore vivantes ! et saint Pierre, élevant la voix au milieu d'une assemblée de Juifs, aurait osé s'écrier ; « O Israélites, » écoutez ce que j'ai à vous dire : vous savez que Jésus » de Nazareth a été un personnage que Dieu a rendu cé- » lèbre par les miracles qu'il a faits au milieu de vous ; » *Jesum Nazarenum, virum approbatum à Deo in vobis, virtutibus, et prodigiis, et signis quæ fecit Deus per illum in medio vestri, sicut et vos scitis* (1). Si ce n'était là qu'une imposture, combien n'eût-elle pas été grossière, et facile à découvrir ? Saint Pierre pouvait-il espérer de persuader aux Juifs qu'ils savaient ce qu'ils ne savaient pas, qu'ils avaient vu ce qu'ils n'avaient pas vu ? Oui, la risée publique aurait fait justice du récit des écrivains sacrés, s'ils n'avaient raconté que des fables impertinentes ; ils auraient été bafoués, contredits par ceux-mêmes que, dans leur folie, ils auraient osé prendre à témoin : et c'est ainsi que leur qualité d'auteurs contemporains donne une force invincible à leur témoignage.

Voulez-vous des historiens qui donnent les preuves les plus frappantes de sincérité et de bonne foi dans leurs écrits ? Hé bien, Messieurs, lisez nos évangélistes ; voyez combien leur récit est simple et naïf ; chez eux, point de réflexions étudiées, point de faste de paroles ; tout y res-

(1) Act. II. 22.

pire la candeur et l'innocence; ils ne dissimulent pas leurs propres fautes : et le zèle indiscret des uns, les prétentions ambitieuses des autres, l'ignorance et la grossièreté de tous, la lâcheté qui les disperse, le reniement de saint Pierre; rien de ce qu'il y a d'humiliant pour eux n'est passé sous silence. Leur accord sur le fond des choses prouve qu'ils ont puisé la vérité dans une source commune, et les diversités qu'on peut remarquer dans leurs récits nous garantissent qu'il n'y a pas eu de fraude concertée. Quel historien ne cherche à exalter ses héros, ne s'indigne des injustices qu'ils éprouvent, ne s'empporte contre leurs ennemis? Dans nos évangélistes, nul fiel, nul emportement, nul trait de courroux; rien qui sente la haine ou l'emphase. Ils racontent les douleurs et les souffrances de leur maître avec la même simplicité que ses miracles; en même temps qu'ils le peignent comme revêtu d'une force toute divine, ils le représentent avec toutes les faiblesses de l'humanité; l'histoire de la scène épouvantable de son crucifiement est dans ces seules paroles : *Là ils le crucifièrent*. Il y a, dans leur ton et dans leur langage, un je ne sais quoi de si simple et de si vrai, que le mensonge ne saurait le contrefaire. En les lisant, le cœur ne conçoit aucun soupçon de fraude, pas même d'exagération; il se sent entraîné; c'est l'attrait puissant de la vertu et de l'ingénuité dont on ne peut se défendre. En vain on nous dirait que les évangélistes ont affecté la simplicité et la candeur, pour mieux séduire; l'affectation se ferait sentir par quelque endroit : et quels seraient donc les traits caractéristiques de la vérité, si l'imposture, sans se démentir jamais, pouvait les copier avec tant de fidélité? Je le sais, l'histoire évangélique peut ne rien dire au cœur des sophistes desséché par le matérialisme, ni au goût faux et dépravé du bel-esprit; mais elle parlait au cœur de Jean-Jacques, quand elle lui arrachait cet hommage si souvent cité, et si véri-

table (1) : « J'avoue que la majesté des Ecritures » m'étonne ; la sainteté de l'Evangile parle à mon cœur. » Voyez les livres des philosophes avec toute leur pompe ; » qu'ils sont petits près de celui-là !..... Disons-nous que » l'histoire de l'Evangile est inventée à plaisir ? Ce n'est » pas ainsi qu'on invente ; et les faits de Socrate, dont » personne ne doute, sont bien moins attestés que ceux » de Jésus-Christ. Au fond, c'est reculer la difficulté sans » la détruire ; il serait plus inconcevable que plusieurs » hommes d'accord eussent fabriqué ce livre, qu'il ne » l'est qu'un seul en ait fourni le sujet ;..... et l'Evan- » gile a des caractères de vérité si grands, si frappants, » si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait » plus étonnant que le héros. »

Mais voici quelque chose de plus admirable encore, qui est unique dans les annales du genre humain, et qui va mettre la sincérité des apôtres dans un jour incomparable. Nos écrivains sacrés ne se bornent point à publier les faits dont ils ont connaissance ; ils bravent tous les dangers, s'exposent à tous les outrages, à tous les tourments ; ils se feront même égorger, s'il le faut, pour attester la vérité des faits qu'ils racontent : et quel est l'historien de l'antiquité païenne, qui soit mort en témoignage des événements qu'il rapporte dans ses écrits ? Ici, Messieurs, sentons toute la force d'un témoignage scellé du sang de ceux mêmes qui le rendent, et ne croyons pas le décliner par quelques parallèles irréfléchis. Que des hommes élevés, nourris dans des opinions qui sont fausses, puissent les croire très-véritables ; que, dans cette persuasion, ils sacrifient tout pour elles, même la vie, cela peut être, si l'on veut : alors le mensonge, qu'ils croient être la vérité, a sur leur cœur tous les droits et tout l'empire de la vérité elle-même. Mais qu'un certain nombre

(1) *Émile* livre IV.

d'hommes inventent des faits entièrement faux ; qu'ensuite ils les donnent pour vrais, au péril même de leur vie ; qu'ils se laissent égorger pour attester qu'ils ont vu ce qu'ils n'ont pas vu, qu'ils ont entendu ce qu'ils n'ont pas entendu, c'est là un genre de frénésie entièrement inoui. Les apôtres, comme le dit Bossuet (1), ne sont pas des hommes prévenus qui meurent pour des sentiments qu'ils ont sucés avec le lait ; ce ne sont point des spéculatifs qui font leurs idoles de leurs opinions, et les défendent aux dépens de leur vie. Les apôtres ne nous disent pas : Nous avons pensé, nous avons médité, nous avons conclu ; leurs pensées pourraient être fausses, leurs méditations mal fondées, leurs conséquences mal déduites et défectueuses : ils nous disent : *Nous avons vu, nous avons oui, nous avons touché de nos mains* (2). Voilà pourquoi il reste dans toute sa force, le mot célèbre de Pascal à ce sujet, que les incrédules ont fait semblant de ne pas comprendre. Pascal n'a pas dit précisément : Je crois volontiers des hommes qui meurent pour leurs opinions ; mais il a dit : « Je crois volontiers les histoires dont les témoins se » font égorger (3). » Reconnaissons donc, Messieurs, que les écrivains du nouveau Testament étaient animés de l'amour de la vérité ; que, par leur simplicité, leur accord, le courage qu'ils ont de mourir pour les faits miraculeux dont ils se disent les témoins oculaires, ils donnent des preuves de sincérité qu'on cherche en vain dans les historiens de l'antiquité profane.

Et de quel droit viendrait-on nous faire observer, que les miracles de Jésus ne sont racontés que par ses seuls disciples ? Que nous importe, si leur témoignage est irrécusable, s'ils ont tous les caractères qu'on exige des écri-

(1) *Panégyr. de saint André*, 1^{er} point. — (2) I Joan. 1, 1. —

(3) *Pensées*, art. xxviii, n. 72.

vains véridiques, s'il est très-clair qu'ils n'ont été ni trompés ni trompeurs, et qu'ils n'ont fait que raconter avec fidélité ce qu'ils savaient avec certitude? Remarquez même que nos écrivains sacrés n'étaient pas nés chrétiens, et qu'ils ne parlaient point d'après des préjugés d'éducation; ils n'ont embrassé le christianisme que parce qu'ils y ont été entraînés par les miracles de Jésus; leur conversion a été le fruit de ces miracles : en sorte que leur qualité de chrétiens augmente plutôt qu'elle n'affaiblit le poids de leur témoignage. Quelle injustice d'en exiger un autre ! Mais la Providence a permis que la déposition de nos écrivains sacrés se trouvât confirmée par les œuvres mêmes de leurs plus violents ennemis. On connaît les querelles qui, dès l'origine, se sont élevées entre les Juifs et les païens d'un côté, et les chrétiens de l'autre. Les premiers n'ont rien oublié de ce qui pouvait rendre les seconds odieux et ridicules, décréditer leur doctrine et leurs livres; mais il est inoui que jamais la dispute entre les ennemis et les défenseurs du christianisme ait porté sur la réalité des miracles évangéliques (1). Du vivant de Jésus-Christ, on ne les contestait pas, seulement, les Juifs avaient la mauvaise foi de les attribuer au démon. Il est aussi bien constant, que Celse, Porphyre et Julien, loin de nier les miracles de Jésus, se contentaient d'y voir des opérations magiques. Je n'examine pas si ces aveux forment seuls une preuve complète, décisive; mais c'est toujours une chose très-frappante, que la réalité de nos miracles soit ainsi avouée par ceux-là mêmes qui avaient tant de mépris et de haine pour Jésus-Christ et pour ses disciples. Sans avoir besoin ici de ces appuis étrangers, le chrétien aime à voir la vérité vengée des incrédules modernes par les aveux des incrédules d'autrefois. Comment au reste se prévaloir du silence de quel-

(1) Duvoisin, *Démonstr. évang.* article v; *Miracles*, n° 2.

ques auteurs Juifs ou païens ? Il est contre toutes les règles du bon sens et de la critique, d'opposer aux témoignages les plus positifs, les plus irréfragables que puisse offrir l'histoire, un silence qu'il est si facile d'expliquer par l'indifférence, la haine, le préjugé, la politique, et par d'autres passions et considérations semblables qui n'ont que trop d'empire sur le cœur de l'homme. Le christianisme se présentait en particulier aux païens sous des dehors singuliers, capables de le rendre odieux et méprisable : il avait pris naissance chez les Juifs, nation obscure alors et dédaignée ; souvent même on le confondait avec la religion Judaïque. On voit que les auteurs, d'ailleurs les plus habiles et les plus graves, tels que Suétone et Tacite, connaissaient très-peu le fond et la doctrine du christianisme, et qu'ils en ont parlé en hommes très-peu instruits et très-passionnés. Plutarque, qui savait tant de choses, n'a pas dit un seul mot de la religion chrétienne, encore qu'il soit bien avéré que de son temps elle était répandue dans toutes les parties de l'Empire.

C'est donc sans réflexion qu'on a essayé de combattre l'irrécusable autorité de nos écrivains sacrés par le silence de quelques auteurs de l'antiquité. Telle est la force du témoignage évangélique sur les miracles, que, pour s'en débarrasser, un athée moderne (1) a pris le parti désespéré de nier l'existence même de Jésus-Christ. Voici ses paroles : « Admettez le témoignage de ces livres (les » *Evangelies*) comme preuve de l'existence du Christ, » c'est s'engager à tout croire ; car, s'ils sont vrais quand » ils nous disent que le Christ a vécu parmi eux, quelle » raison aurions-nous de ne pas croire qu'il a vécu comme » ils racontent, et que sa vie a été marquée par les événements merveilleux qu'ils débitent ? Aussi les bons

(1) Dupuis.

» chrétiens le croient-ils, et s'ils sont imbéciles, au moins » ils sont assez conséquents. » Je ne m'attacherai point à relever l'expression grossièrement indécente d'un écrivain qui se permet de taxer d'imbécillité tant de beaux génies qui ont cru bien sincèrement au récit des évangélistes sur les miracles de Jésus-Christ. Si, dans cette controverse, il fallait absolument voir quelque part des imbéciles, ce ne serait, je crois, ni Bacon, ni Pascal, ni Descartes, ni Newton, ni Locke, ni Fénelon, ni Bossuet, ni Leibniz, ni tant d'autres esprits d'un ordre supérieur, que nous révérons encore comme les princes des sciences humaines, et qui ont reconnu dans le christianisme l'ouvrage de Dieu même. Mais laissons là cette épithète, qui n'est avilissante que pour celui qui l'a donnée. Voilà donc la déplorable extrémité à laquelle il est réduit : pour ne pas admettre les miracles de Jésus-Christ, il se voit forcé de nier jusqu'à son existence ; et c'est là une folie insigne parmi les folies de l'esprit humain. En vérité, si nous avions besoin de quelque nouvelle preuve de la religion, nous la trouverions dans les opinions monstrueuses de ses ennemis. Rien de plus certain que les miracles évangéliques, nous venons de l'établir ; nous ajoutons qu'il n'est rien de plus décisif en faveur de la mission et de la doctrine de Jésus-Christ.

UNE fois qu'on est convaincu de la réalité des miracles de Jésus-Christ, comment ne pas l'être de la vérité de sa mission et de sa doctrine ? Quel signe plus éclatant, plus entraînant, plus divin, pouvait-il en donner, que le pouvoir de commander à toute la nature, et de s'en faire obéir ? Qu'a-t-on imaginé pour affaiblir l'impression de ces merveilles ! C'est de dire qu'on ne sait pas bien si l'on ne pourrait pas les expliquer par des causes purement naturelles ; si elles n'ont pas été opérées par quelque agent supérieur à l'homme, mais ennemi de la vérité ;

si Jésus les a opérées en signe de sa mission, ou seulement par un sentiment de compassion envers les malheureux : or, rien de plus vain que ces subterfuges.

D'abord, si vous lisez l'histoire évangélique, vous ne trouverez rien dans les circonstances des faits miraculeux, ni dans la manière dont ils arrivent, qui décèle, qui fasse même soupçonner l'action des causes physiques ou des subtiles ressources de l'industrie humaine. Ces miracles, Jésus les opère sans préparation, sans agent naturel, sans aucun appareil de machines, à chaque instant, en tout lieu, en plein jour, subitement, d'une seule parole, et selon que les objets lui sont offerts. *Je le veux*, soyez guéri, voilà tout son art et tous ses remèdes : et à ces mots, paralytiques, sourds, muets, aveugles, lépreux, sont à l'instant même entièrement guéris et délivrés de leurs maux. *Lazare, sortez du tombeau*, et à cette parole, un cadavre, qui tombait en dissolution, est rendu à la vie. Certes, si c'est là de l'industrie, c'est au moins une industrie toute divine.

En vain voudrait-on avilir ces merveilles par des parallèles faux et ridicules. Ainsi, que le fils de Crésus, muet de naissance, à la vue d'un ennemi qui va donner à son père le coup de la mort, se soit, dit-on, écrié plein d'effroi : *Homme, ne tue pas Crésus*, j'y consens, si l'on veut ; je ne verrai là que l'action violente d'une passion qui imprime aux organes une commotion extraordinaire, et y cause un heureux dérangement. Ainsi, qu'avec des soins infinis on vienne à bout de redresser des membres mal conformés, de faire articuler des mots à des hommes privés de l'organe de la parole, j'y consens encore ; je ne verrai là que le résultat d'une pénible et longue industrie. Ainsi, que, par l'action d'un fluide condensé, on excite un frémissement passager dans les muscles d'un animal mort, ce n'est là qu'un effet mécanique semblable à celui des vibrations d'une corde sous les doigts qui la pin-

cent ; effet qui d'ailleurs n'a rien de commun avec les phénomènes de la vie. Mais qui ne voit pas que ces résultats et bien d'autres semblables , fruit de l'art et du temps , sont séparés des prodiges évangéliques par une distance infinie ? Dans les miracles de Jésus-Christ , il n'est permis de se rejeter ni sur le mouvement impétueux d'une passion , ni sur la longueur du temps , ni sur des efforts souvent réitérés , ni sur un accident imprévu mais heureux , ni sur le jeu des ressorts cachés ; tout y est produit subitement , parfaitement , suivant les occurrences , sans aucun appareil , par des moyens qui n'ont aucune proportion avec les effets , par une seule parole , par un acte de volonté auquel rien ne résiste. Ce sont des résurrections complètes de morts qui exhalaient la corruption du tombeau ; ce sont des multiplications instantanées de quelques pains , qui , au moment même , nourrissent plusieurs milliers d'hommes. Or je demande si tout cela n'est pas une violation manifeste des lois de la nature , et ne porte pas l'empreinte visible de la puissance divine.

De nos jours , on a fait , on fait encore grand bruit de certains phénomènes extraordinaires dont la cause n'est pas bien connue , et qui ont partagé le monde savant , au point qu'ils ont été célébrés par les uns avec enthousiasme , et qu'ils ont été pour les autres un objet de dérision. L'incrédulité , toujours avide de ce qui flatte ses desirs , s'en est emparée , et n'a pas craint de les assimiler aux miracles évangéliques. Il n'entre pas dans mon dessein de discuter la réalité des faits , je laisse à d'autres cet examen critique. Je suppose qu'après avoir bien démêlé le vrai d'avec le faux , écarté ce que l'imagination , l'irréflexion , la vanité et quelquefois le charlatanisme ont pu y mêler de fabuleux ; je suppose qu'après ce judicieux discernement il reste encore des guérisons remarquables , et qui semblent sortir des voies ordinaires : quelle honte toutefois pour la raison , qu'on ose les rapprocher des

guérisons miraculeuses rapportées dans nos Évangiles !

Je ferai une observation générale et décisive. C'est le même Jésus-Christ qui a opéré toutes les merveilles racontées par nos évangélistes, soit celles qu'on peut appeler du premier ordre, soit celles qui semblent être moins étonnantes. Oui, celui qui ressuscita Lazare, qui rendit la vue à l'aveugle-né, qui multiplia les pains dans le désert, guérissait aussi les maladies et les infirmités de tout genre. La résurrection de Lazarre, voilà un miracle qui décèle la toute-puissance divine, qui est bien au-dessus des faibles imitations de l'homme ; et je ne sache pas qu'en Europe, aucun expert dans l'art de guérir se pique de rendre à la vie des cadavres tombant en dissolution sous la pierre du sépulcre. Mais, si Jésus-Christ a opéré ce grand miracle par sa toute-puissante volonté, pourquoi ne pas attribuer au même principe les autres miracles, quoique moins éclatants ? et de quel droit ferait-on une distinction ridicule, attribuant les uns à l'action immédiate de la puissance divine, et les autres à l'action médiate d'un agent naturel, mais inconnu ? N'est-ce pas toujours, dans tous, le même Jésus commandant en maître à la nature entière ?

Mais venons un moment à l'examen du parallèle qu'on a voulu établir : il ne sera pas difficile d'en faire sentir toute la futilité.

Les guérisons qu'on oppose aux miracles évangéliques demandent du temps, de la patience, de la suite ; les résultats de l'art sont incertains, souvent ils sont incomplets, ils ne sont pas toujours heureux, et plus d'une fois ils ont été funestes : tout annonce une cause inconnue, singulière, si l'on veut, mais dont l'action, comme celle de toutes les causes physiques, a ses commencements, ses progrès et sa fin. Quant aux guérisons opérées par le Sauveur des hommes, elles ne présentent rien qui décèle l'impuissance, l'incertitude, la faiblesse ; elles sont sou-

daines , instantanées , certaines , parfaites. Ainsi , d'un côté , je vois la marche , le développement d'une cure médicale , surprenante , tant qu'on voudra , mais qui a sa cause secrète dans la nature ; de l'autre , je vois l'action instantanée , immédiate de la puissance divine : entre les deux l'intervalle est immense.

Quel siècle , que celui où l'on ne semble avoir de science et d'esprit que pour faire contre la religion des arguments et des rapprochements dépourvus de sens et de logique ! quel temps que celui où les apologistes du christianisme sont obligés de réfuter sérieusement ces indignes comparaisons ! Si quelqu'un trouve étrange que j'abaisse jusque-là mon ministère , je répondrai que j'ai appris du grand apôtre à être faible avec les faibles , et que l'expérience a justifié plus d'une fois à mes yeux cette condescendance. Je pourrais aussi rappeler que le même apôtre , obligé de sortir des convenances ordinaires , de parler de lui-même , de faire son éloge pour dissiper les faux bruits répandus contre lui , disait aux chrétiens de son temps : « Si j'ai parlé comme un insensé , ce n'est pas » à moi qu'il faut en faire le reproche ; j'y ai été forcé. » *Factus sum insipiens ; vos me coegistis* (1).

Maintenant faut-il voir dans les œuvres miraculeuses de Jésus l'ouvrage de Dieu même ? Nous n'aurons pas besoin de longs raisonnements pour le prouver. Remarquez , Messieurs , qu'il ne s'agit pas de ne considérer qu'un miracle en particulier , mais qu'il faut examiner l'ensemble des miracles évangéliques , leur nombre , leur éclat , leur variété , leur but , la promptitude avec laquelle ils sont opérés , et les effets durables qu'ils produisent. Dès lors ils présentent des traits si frappants de grandeur , de sainteté , de bonté , qu'il est impossible de ne pas y reconnaître la main du Dieu très-bon et très-puissant. Dans

(1) II Cor. xii, 11.

leurs circonstances et leurs détails, rien d'indécent, rien d'impur, rien de cruel, rien de ce qui décèle un agent odieux et malfaisant ; point de scènes scandaleuses qui outragent les bonnes mœurs : tout est pour la vertu et pour le bien de l'humanité. Et quelle idée doit-on se faire de ces esprits subalternes appelés *démons* ? On doit les regarder comme des esprits ennemis des hommes, comme les pères du mensonge, comme les instigateurs de toutes les erreurs et de tous les crimes. Ainsi leur règne véritable était celui de l'idolâtrie, avec les vices et les infamies qu'elle entraîne après elle. Mais Jésus se disait envoyé de Dieu pour détruire les erreurs et les vices du paganisme, pour rappeler les hommes à la connaissance du Dieu unique, créateur de l'univers, et pour ramener sur la terre toutes les vertus. S'il avait opéré ses miracles par le pouvoir du démon, le démon aurait donc travaillé à détruire son empire, et il aurait employé sa puissance contre lui-même. Certes un démon qui chercherait à détruire le règne du vice, pour établir celui de la vertu, serait un étrange démon. Voilà pourquoi Jésus, pour repousser l'absurde accusation des Juifs, leur disait : « Si j'opère » des prodiges au nom du démon, le démon est donc divisé avec lui-même, il cherche donc à se détruire (1) ; » réponse qui ne souffre pas de réplique. Donc ses miracles étaient divins.

Il ne reste plus qu'une ressource à l'incrédule, c'est de dire que Jésus les opérât plutôt par un sentiment de compassion et de bonté, que pour établir la divinité de sa mission et de sa doctrine. Croirait-on que les incrédules eussent été capables de cet étrange aveuglement, si la preuve n'en était consignée dans leurs écrits ? Jean-Jacques a donné dans ce pitoyable excès. Jésus-Christ va démentir lui-même cette folle assertion : rappelons quel-

(1) Matth. xii. 26 et seq.

ques traits de sa vie. Quand il guérit le paralytique, il déclare expressément que c'est pour faire voir qu'il a véritablement le pouvoir qu'on lui conteste, celui de remettre les péchés des hommes (1). Quand les disciples de Jean-Baptiste viennent lui demander s'il est le Messie, pour toute réponse, il opère des miracles en leur présence, et ajoute : « Allez, racontez à Jean ce que vous » avez vu et entendu, que les aveugles voient, que les » lépreux sont guéris, que les morts ressuscitent (2). » Après la guérison de l'aveugle-né, les principaux d'entre les Juifs l'environnent et lui demandent de dire ouvertement s'il est le Christ ; Jésus répond : « Les œuvres que » je fais au nom de mon père rendent témoignage de » moi (3). » Au moment de ressusciter Lazare, il annonce formellement qu'il va lui rendre la vie, afin que le peuple, témoin de cette grande merveille, reconnaisse en lui l'envoyé de Dieu (4). Aussi ses apôtres, qui sans doute connaissaient et ses œuvres et le but qu'il se proposait en les faisant, ne cessaient de les donner comme les titres éclatants de sa mission. Il est vrai que Jésus passa sur la terre en faisant du bien, que la plus grande-partie de ses miracles étaient le fruit de sa bonté; mais il est manifeste qu'il prétendait aussi faire éclater par eux la divinité de sa mission et de sa doctrine. Se prévaloir des effusions de sa compassion touchante, pour attaquer sa mission divine, c'est affecter la reconnaissance, pour cacher la plus odieuse impiété. N'insistons pas davantage sur le plus ridicule de tous les arguments.

Il est temps de tirer la conséquence naturelle qui découle de la réalité des miracles évangéliques ; nous nous bornerons à l'indiquer aujourd'hui, parce que nous nous proposons, dans un autre discours, de la développer avec

(1) Matth. ix. 6. — (2) *Ibid.* xi. 4, 5. — (3) Joan. x. 25. — (4) *Ibid.* xi. 42.

plus d'étendue. Si les miracles opérés autrefois par Jésus annonçaient à toute la Judée qu'il était l'envoyé de Dieu , celui dont il fallait écouter la voix , et suivre la doctrine avec ses mystères comme avec ses préceptes, ils continuent à nous l'annoncer ~~encore après dix-huit siècles~~. Oui, ce que ces merveilles furent autrefois pour les Juifs et les païens, elles le sont encore pour nous. C'est ici le lieu de détruire un préjugé dont on a quelquefois l'esprit préoccupé, et dont on ne se rend pas compte à soi-même. A travers les nuages des temps et des siècles, les faits anciens disparaissaient en quelque sorte à nos yeux , on dirait qu'ils sont par rapport à nous, comme s'ils n'avaient jamais été : toutefois ce n'est là qu'une illusion. Quelle que soit la distance qui les sépare de la génération présente, ils n'en ont pas moins existé. La vérité ne vieillit jamais : l'impression des faits anciens peut bien être moins sensible que celle des faits présents ; mais, sur les uns comme sur les autres, la conviction est souvent la même. Rien ne serait plus ridicule que de prétendre que la certitude des faits va en décroissant dans la suite des générations. Non, je ne suis pas plus certain de l'existence de Louis XIV que de celle de Henri IV, ni de l'existence de Henri IV que de celle de Charlemagne, ni de l'existence de Charlemagne que de celle de Constantin, ni de l'existence de Constantin que de celle d'Auguste. Bien plus, lorsque des événements anciens ont passé à travers un grand nombre de générations, qu'ils sont de nature à avoir été constamment discutés par elles, et qu'ils ont néanmoins entraîné la croyance universelle, je ne puis que voir un nouveau motif d'acquiescement dans celui des nations et des siècles.

Maintenant, Messieurs, qu'il me soit permis, en finissant, de m'adresser à ceux qui pourraient balancer encore entre l'incrédulité et le christianisme, et de leur dire : Quel parti voulez-vous prendre ? Nier la possibilité

des miracles, c'est vous précipiter dans l'athéisme ; contester la réalité de ceux de l'Evangile, c'est vous jeter dans le pyrrhonisme historique le plus universel et le plus insensé ; croire à ces miracles sans être chrétiens, c'est vous montrer inconséquents. Les faits évangéliques sont mieux prouvés que tant d'autres dont vous ne doutez pas ; la preuve qu'on en tire en faveur du christianisme est hors de toute atteinte ; et c'est bien encore ici le lieu de répéter ces graves et mémorables paroles qu'adressait à son fils l'un des plus grands magistrats dont la France s'honore : « Quiconque a bien médité toutes ces preuves, » trouve qu'il est non-seulement plus sûr, mais plus facile de croire que de ne croire pas ; et je rends grâce » à Dieu d'avoir bien voulu que la plus importante de » toutes les vérités fût aussi la plus certaine, et qu'il ne » fût pas plus possible de douter de la vérité de la religion chrétienne, qu'il l'est de douter s'il y a eu un César ou un Alexandre (1). »

(1) D'Aguesseau, *Etudes propres à former un magistrat*. ŒUVR. tom. I, in-4°, pag. 162.

RÉSURRECTION

DE JÉSUS-CHRIST.

QUE Jésus-Christ soit réellement mort sur la croix, ainsi que le rapportent nos écrivains sacrés, c'est là un fait historique, qui, dès la naissance même du christianisme, n'a jamais été contesté par ses ennemis les plus acharnés, les Juifs et les païens. Le prodige de la résurrection de Jésus-Christ est si étonnant, si décisif, qu'on n'a rien oublié pour en combattre la réalité et en obscurcir l'éclat ; mais il est inoui que le Sanhédrin, que les Rabbins, que les sophistes Grecs ou Romains aient jamais imaginé de dire que Jésus n'était pas mort, et qu'ainsi il avait été facile de le faire passer pour ressuscité. D'après tout ce qui nous reste des anciennes disputes des apologistes de la religion et de ses adversaires, on voit que jamais la controverse n'a roulé sur la réalité de la mort de Jésus, et que des deux côtés elle était regardée comme indubitable. Or, après la croyance la plus antique et la plus invariable des chrétiens, des Juifs et des païens, on ne saurait être reçu aujourd'hui à élever sur ce point le doute le plus léger. Et certes, si l'on se rappelle que Jésus, après une flagellation cruelle, resta attaché à la croix pendant trois heures, baigné dans son sang, au milieu des plus horribles tourments ; que son côté fut percé d'une lance ; qu'avant de le descendre de la croix on s'assura s'il était mort ; qu'il fut déposé dans le sépulcre, enveloppé de linges, sous une grande quantité d'aromates, qui seuls auraient pu l'étouffer quand il eût été encore vivant, on

se persuadera sans peine que sa mort fut très-réelle.

Aussi on n'a jamais dit que deux choses : ou qu'il était ressuscité, ou bien que, si son corps ne se trouva plus dans le sépulcre, c'est que ses disciples l'avaient enlevé. Ecoutez l'incrédulité, il vous dira : « Les disciples de Jésus » forment le complot d'enlever le corps de leur maître : » soit par corruption, soit par fraude, soit par violence, » ils triomphent de la vigilance des gardes placés autour » du tombeau, et répandent ensuite le bruit qu'il est » ressuscité. Cette fable tramée par l'imposture, se pro- » page au milieu d'un peuple naturellement crédule, et » bientôt elle se tourne en réalité. Toutefois le récit des » évangélistes, si vous le considérez attentivement, vous » présente des détails et des circonstances contradictoires, » qui ne peuvent que le rendre suspect ; et d'ailleurs, si » Jésus était ressuscité, au lieu d'apparaître uniquement » à ses disciples, n'aurait-il pas dû se montrer à la syna- » gogue, à toute la ville de Jérusalem, à tous ses enne- » mis, pour les confondre, et pour effacer à leurs yeux, » par la gloire de sa résurrection, l'obscurité de sa vie » et les opprobres de sa mort ? » Tel est le langage de l'incrédulité : je le rappelle avec franchise ; la religion est trop forte pour craindre les attaques de ses ennemis, et pour les dissimuler.

Maintenant, si vous écoutez le chrétien, il vous dira que le fait de la résurrection est appuyé sur des témoignages irrécusables ; que la supposition de l'enlèvement du corps est entièrement chimérique ; que les oppositions apparentes des évangélistes sur quelques détails, loin d'affaiblir leur récit, ne font que le fortifier ; que Jésus a donné des preuves suffisantes de sa résurrection, très-convaincantes pour un homme sensé, preuves qui conservent, par rapport à nous, toute leur force ; et qu'ainsi ce miracle est le triomphe de la religion de Jésus-Christ, son divin fondateur. C'est à établir, à venger cette

croissance des chrétiens, que ce discours va être consacré. D'abord nous établirons la réalité de la résurrection, comme on établit les faits, par des témoignages ; ensuite nous développerons les conséquences qui en résultent pour la religion. Ainsi, preuves et conséquences du fait de la résurrection de Jésus-Christ, tel est le but et le plan de cette Conférence.

Toujours raisonnables dans leur foi, les chrétiens ne croient à la résurrection de Jésus-Christ, que par des motifs capables de porter dans tout esprit judicieux la lumière la plus vive et la conviction la plus profonde. Oui, j'y crois d'après la déposition de témoins irrécusables, parce qu'ils sont et bien instruits du fait, et très-sincères dans leur récit ; j'y crois d'après l'autorité de ceux qui, dans l'origine, y ont ajouté la foi la plus réfléchie comme la plus inébranlable, j'y crois à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas : j'y crois enfin à cause de la futilité des arguments qu'on y oppose. Si tous ces motifs de crédibilité, dont chacun a sa force particulière, se trouvent réunis, quelle autorité ne doivent-ils pas avoir dans leur ensemble ?

J'ai dit que je croyais à la résurrection d'après la déposition de témoins irrécusables, aussi bien instruits que sincères. Et d'abord, n'est-il pas évident que les disciples de Jésus n'ont pu se tromper sur la réalité ou la fausseté du fait de la résurrection ; qu'ils ont dû savoir parfaitement ce qu'il en était ? J'observe que, dans le commencement, ils furent très-difficiles à y croire, défiance qui les mettait en garde contre toute surprise. Quand les saintes femmes, qui étaient allées au sépulcre, annoncent qu'elles ont vu le Seigneur vivant, on les traite de visionnaires ; quand il apparaît aux apôtres assemblés, on croit voir un fantôme ; celui qui était absent refuse de croire les autres, et proteste qu'il ne croira que lorsqu'il aura

porté ses mains dans les plaies du corps de Jésus. Heureuse incrédulité, propre à vaincre la nôtre, parce qu'elle nous garantit la sévérité de l'examen des disciples, et nous apprend qu'ils n'ont pas été le jouet d'une crédulité précipitée ! J'observe encore qu'ils ont eu tout le temps et tous les moyens de bien se convaincre du fait. Jésus apparaît, non à une seule personne, dont le suffrage, s'il était unique, pourrait sembler suspect d'illusion, mais à plusieurs, à un très-grand nombre à la fois, à Madeleine, à d'autres femmes encore, à saint Pierre, à saint Jacques, à deux disciples, aux onze apôtres, enfin à cinq cents personnes réunies. Jésus apparaît, non dans les ombres de la nuit, où l'imagination égarée réalise quelquefois des fantômes ; mais en plein jour, dans les endroits les plus découverts, en des lieux différents, dans le jardin où était placé le tombeau, sur le chemin d'Emmaüs, dans le cénacle, sur les bords du lac de Génésareth, sur une montagne de Galilée. Jésus apparaît, non d'une manière rapide et fugitive qui ne laisse pas de traces après elle, mais pendant quarante jours, parlant avec ses disciples, se laissant toucher par eux, mangeant avec eux. Quoi ! les apôtres avaient vécu trois ans entiers dans la plus grande familiarité avec Jésus ; sa voix, ses discours, son visage, son air, ses manières, tout ce qui avait trait à sa personne leur était parfaitement connu : et ils auraient été tous assez stupides pour confondre constamment avec Jésus, qu'ils n'avaient perdu de vue que quelques jours, un je ne sais quoi qui n'était pas lui ! Ils auraient donc cru voir ce qu'ils ne voyaient pas, entendre ce qu'ils n'entendaient pas, toucher ce qu'ils ne touchaient pas : c'est-à-dire que, sans avoir jamais donné de signes de folie, ils auraient tous, et tout à coup été agités du même délire, et d'un délire si exactement semblable, si durable, que, pendant quarante jours, leurs cerveaux troublés eussent éprouvé les mêmes sensations et reproduit le

même fantôme ! Voyez à quoi s'exposent ceux qui prétendraient que les apôtres ont été joués par leur imagination échauffée, et qu'ils ont pris un fantôme pour Jésus-Christ.

Hé bien, dira-t-on, je conviens qu'ils n'ont pas pu se méprendre sur le fait de la résurrection ; mais ce sont eux qui l'ont inventé avec toutes ses circonstances, et c'est une imposture par laquelle ils ont séduit le monde. Il est constant que tout repousse cette supposition, et que, pour faire des apôtres autant d'imposteurs, qui ont fabriqué, débité, soutenu jusqu'à la mort la fable de la résurrection, il faut se résoudre à dévorer les choses les plus choquantes, les plus révoltantes, les plus contradictoires. En effet, Messieurs, les apôtres n'étaient pas des philosophes formés dans les écoles de Rome ou d'Athènes, ni des hommes d'une âme naturellement élevée et capable de grands desseins ; c'étaient au contraire des hommes ignorants, grossiers, timides : et pourtant l'incrédule en fait ici les personnages les plus extraordinaires et les plus audacieux ; car il leur prête le projet le plus vaste et le plus profond qu'ait jamais conçu l'esprit humain, le projet de faire adorer comme un Dieu, par toute la terre, un imposteur crucifié dans la Judée ; et chose incroyable, ils y auraient réussi ! Les apôtres n'étaient pas des scélérats ni des impies ; en supposant même qu'ils aient été assez simples pour se laisser abuser, toutefois la sagesse de leur morale, leurs vertus, leur conduite irréprochable, ne permettent pas d'en faire des monstres d'impiété et de scélératesse : et pourtant, voilà ce qu'ils sont véritablement dans le système de l'incrédule. Fut-il jamais rien de plus horrible, que de former le complot d'en imposer à tout le genre humain, en donnant comme ressuscité par la puissance divine un homme qu'on sait être mort, et de tout oser pour faire décerner les honneurs divins à celui qui n'aurait mérité que le mépris et la haine ? Enfin les apôtres n'étaient pas des frénétiques, des insensés,

qui, sans intérêt et contre tous leurs intérêts, aient voulu former un complot d'ailleurs exécrable. L'homme n'est pas méchant, fourbe, sans savoir pourquoi ; et pourtant, à écouter l'incrédule, voilà ce qu'il faudrait dire. Car enfin, quel intérêt pouvaient avoir les apôtres à faire passer faussement Jésus-Christ pour ressuscité ? quel bien pouvaient-ils retirer de leur imposture ! Qu'avaient-ils à attendre dans la vie présente ? Pas autre chose que la fureur des Juifs, des chaînes, des opprobres, des supplices et la mort. Que pouvaient-ils espérer dans la vie future ? S'il existe un Dieu vengeur du crime, quels châtimens ne doit-il pas réserver aux séducteurs impies ? Ce n'est pas tout ; si Jésus n'est pas ressuscité, comme il l'avait annoncé lui-même, dès lors il est convaincu d'imposture ; les apôtres ne doivent voir en lui qu'un fourbe qui les a trompés : et vous voulez que, tout en le reconnaissant pour tel, ils n'en soient que plus zélés pour celui qui les aurait si étrangement abusés ! Tout cela n'est pas dans la nature de l'homme.

Si l'on suppose que les apôtres ont tramé ensemble un tel complot, je me figure qu'ils se seroient réunis pour se concerter, et que le plus hardi, prenant la parole, aura dit : « Mes amis, nous savons bien maintenant que Jésus » nous a trompés ; il avait promis de ressusciter, et le » voilà toujours parmi les morts. Notre intérêt serait de » démasquer son imposture ; mais non, sacrifions tout » pour sa gloire, conscience, honneur, repos, et même la » vie. Nous savons bien que c'est nous qui avons tiré son » corps du sépulcre ; n'importe : contre la vérité, nous » publierons qu'il en est sorti vivant, et nous l'adorerons » comme un Dieu. Nous savons que nous allons soulever » contre nous la synagogue et toute la nation Juive ; hé » bien, nous braverons tout pour soutenir ce vil men- » songe. S'il est un Dieu qui soit la justice et la vérité, il » ne nous réserve que des châtimens pour prix de notre

» horrible imposture ; hé bien, affrontons le courroux du
» ciel comme celui de la terre. Sans aucun intérêt pour
» la vie présente, sans aucun intérêt pour la vie future,
» contre tous nos intérêts, courons publier partout la
» fausse résurrection de Jésus ; et s'il le faut, laissons-nous
» égorger pour cette fable de notre invention. »

Tel est le projet plus qu'inférieur qu'il faut prêter aux disciples de Jésus. Ce n'est pas tout encore ; il faut supposer qu'après l'avoir concerté entre eux, il ne s'en trouve pas un seul qui, déchiré de remords, abjure dans la suite son détestable engagement ; pas un qui, par l'attrait des récompenses, trahisse le secret ; pas un qui le laisse échapper par imprudence ou par légèreté ; pas un à qui il soit arraché par la crainte du supplice : ils emporteront dans le tombeau l'horrible gloire de mourir pour un fait qu'ils savent être faux ; perdant tout, si tout finit à la mort, et ne trouvant au delà que des supplices, s'il existe un Dieu vengeur. Voilà des prodiges plus incroyables que celui de la résurrection : donc il est manifeste que les disciples de Jésus, qui se sont donnés pour témoins oculaires de sa résurrection, ne peuvent être soupçonnés d'illusion et d'imposture ; donc leur témoignage est irrécusable.

J'ai dit, en second lieu, que je croyais à la résurrection, d'après l'autorité de ceux qui n'ont pu s'empêcher d'y ajouter foi dès l'origine. Les apôtres commencent de prêcher Jésus ressuscité au milieu de Jérusalem, et parmi les peuples de la Judée ; la résurrection, voilà le miracle qu'ils donnent pour base à la religion, qu'ils présentent comme le titre le plus éclatant de la mission divine de Jésus-Christ. Saint Pierre l'annonce dans le temple au peuple Juif : « Vous avez mis à mort, dit-il (1), l'auteur de » la vie ; mais Dieu l'a ressuscité, et nous en sommes les » témoins. » Bientôt après, Paul ira le prêcher au milieu

(1) Act. iii. 15.

d'Athènes et jusque devant l'aréopage (1). Quand ce grand apôtre écrit aux Corinthiens, que leur marque-t-il ? C'est que, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, leur foi est entièrement vaine, qu'elle ne porte sur rien, « et nous ne » sommes, ajoute-t-il, que de faux témoins (2). » C'est le miracle par excellence, dont l'éclat rejaillit sur tous les autres ; c'est le centre où viennent aboutir toutes les parties du christianisme. Le fidèle pourrait impunément ignorer bien des prodiges consignés dans nos livres saints, sans que sa foi en fût altérée ; mais il ne peut ignorer le prodige de Jésus libre jusque dans les bras de la mort, et sortant en triomphateur de la nuit du tombeau. Qui croit à ce miracle, doit être chrétien ; qui ne le croit pas, ne saurait l'être. Oui, si déjà, dès le commencement, Jérusalem, Corinthe, Athènes, Ephèse, Antioche, Alexandrie, Rome voient dans leur sein des adorateurs du Christ, c'est que les apôtres y ont prêché sa résurrection glorieuse. Et qui suis-je, moi, après dix-huit siècles, pour contester un fait que les païens et les Juifs de ces villes fameuses ont cru d'une manière si intime, si profonde, qu'ils en ont fait la règle de leur foi et de leur conduite, et qu'ils étaient prêts à mourir plutôt que de le renier même en apparence ?

Que beaucoup de gens l'aient rejeté, cela s'explique aisément par l'empire des passions toujours en révolte contre le joug d'une religion qui les importune ; mais que beaucoup l'aient reconnu et professé, même au péril de leur vie, voilà ce qu'on n'explique que par la persuasion la plus intime, fruit de l'examen le plus réfléchi. Leur croyance me frapperait moins, si je pouvais la suspecter d'être intéressée ; mais quel intérêt pouvaient y trouver les Juifs et les païens ? Tout devait plutôt les éloigner de cette croyance : ce n'était pas là une de ces nouveautés

{ (1) Act. xvii. 34. — (2) I. Cor. xv. 15 17.

qui font des sectateurs en remuant dans le cœur de l'homme, en flattant ces penchants qui lui sont si chers, je veux dire l'ambition, l'orgueil, la volupté. Ce n'était que par le sacrifice des passions qu'on devenait chrétien. Pour le Juif charnel et grossier, qui attendait un Messie puissant et magnifique, il s'agissait d'adorer celui que les prêtres et les docteurs de la loi avaient fait mourir comme un impie, comme un ennemi de Dieu et du culte de Moïse. Pour les païens voluptueux et plongés dans la mollesse, il s'agissait de professer une religion de croix et de souffrances. O qu'il fallait, pour les uns et pour les autres, des motifs puissants de s'élever au-dessus de l'empire des sens et des préjugés ! Et si tous leurs motifs aboutissaient au miracle de la résurrection, avec quelle sévère, quelle scrupuleuse attention, n'avaient-ils pas dû l'examiner ? Et dès lors leur croyance intime et profonde sur ce fait, portée même jusqu'à mourir pour l'attester, n'est-elle pas d'un poids immense ?

J'ai dit, en troisième lieu, que je croyais à la résurrection de Jésus-Christ, à cause de l'absurdité même de la supposition qu'on est obligé de faire pour n'y croire pas. Ici point de milieu : ou Jésus est ressuscité, ou bien il faut supposer que son corps fut enlevé par ses disciples. J'aurais le droit de faire observer qu'il est contre toutes les règles du bon sens et de la critique, de combattre par de vagues rumeurs, par des conjectures et des suppositions gratuites, des faits bien prouvés. Les apôtres connaissaient très-bien le bruit répandu de l'enlèvement du corps ; ils le rapportent eux-mêmes comme une fable inventée par les Juifs, et ne persistent pas moins à rendre à Jésus-Christ ressuscité un témoignage qu'ils vont jusqu'à sceller de leur sang. Peut-on les accuser d'illusion ou d'imposture ? ont-ils été trompés ou trompeurs ? Voilà le point précis de la question : tant qu'on n'attaque pas les preuves que l'on donne de la sincérité de leur té-

moignage, il conserve sa force tout entière. Eh quoi ! je vous produis des témoins d'un fait, je vous prouve que leur témoignage est irrécusable, et vous vous contentez d'une simple dénégation sans preuve ! Ce n'est pas assez de dire que l'enlèvement du corps était possible ; il faudrait établir que réellement il a eu lieu. Ou reconnaissez le fait si bien prouvé de la résurrection, ou prouvez vous-mêmes par des arguments positifs le fait de l'enlèvement. Les monuments de l'histoire à la main, vous m'avez prouvé que César expira en plein sénat d'une mort tragique ; et je me croirais dispensé d'y ajouter foi, en alléguant une simple possibilité du contraire ! Certes, par cette manière de raisonner, toute l'histoire serait bientôt mise en pièces. Mais discutons un moment cette supposition de l'enlèvement. Nous dirons aux incrédules : Vous savez et vous convenez que des soldats Romains furent préposés à la garde du sépulcre ; hé bien, voulez-vous que les gardes, gagnés par argent, aient été complices de l'enlèvement ? voulez-vous que les disciples aient usé de violence, et triomphé par la force ouverte de la résistance des gardes ? voulez-vous que, les gardes étant endormis, les disciples aient enlevé le corps furtivement ? choisissez. Il est triste d'être obligé d'opter entre ces trois suppositions ; car elles sont également insoutenables.

Si les gardes ont été corrompus par l'appât de l'or et de l'argent, il faut donc supposer que les apôtres se seraient présentés à eux comme des impudents et des hommes sans conscience, qui viennent marchander un crime ; et ils n'auraient pas tremblé de faire des offres dont le refus peut les plonger dans un abîme de malheurs ! et parmi les soldats, il ne s'en trouve pas un seul qui soit inaccessible à la corruption ! pas un seul qui, par l'espoir des récompenses, dénonce les apôtres plutôt que de s'associer à une entreprise criminelle dont l'issue peut devenir si funeste à ses auteurs ! et le conseil des Juifs aura gardé

le silence, au lieu d'informer contre les gardes et les apôtres, pour découvrir toute cette trame, et prévenir les effets qu'il voulait arrêter ! Les Juifs avaient pris tant de précautions contre la fraude ; ils avaient eux-mêmes demandé une garde au gouverneur, ils avaient apposé au sépulcre le sceau de l'autorité publique, ils étaient si intéressés à empêcher la croyance du fait de la résurrection ; et ils ne font aucune information contre les gardes et les disciples, pour mettre au jour leur complicité ! Cette première supposition est si choquante par tant d'endroits, que les Juifs ne l'ont jamais hasardée.

Dira-t-on avec plus de succès, que les disciples ont usé de violence, qu'ils ont écarté les gardes par la force, et ensuite enlevé le corps ? Mais quoi ! ils étaient si timides, si lâches ; la frayeur les avait dispersés ; Pierre était allé jusqu'à renier son maître, à la voix d'une servante ; ils sont déconcertés de la mort de Jésus-Christ, ils ne savent que penser de lui et de ses promesses ; eux-mêmes ont la bonne foi de ne pas déguiser à ce sujet leurs craintes et leurs incertitudes : et tout à coup les voilà transformés en des hommes intrépides, qui vont affronter les dangers dans les ténèbres de la nuit, qui fondent sur les soldats Romains et les dispersent ; où est ici la vraisemblance ? Mais ce n'est pas tout : si les soldats avaient souffert une telle violence, ils n'auraient pas manqué, pour leur propre justification, de dénoncer cet attentat des apôtres ; et sur leur dénonciation, les apôtres auraient été poursuivis juridiquement comme des profanateurs des tombeaux, et des violateurs audacieux du sceau de l'autorité publique, apposé au sépulcre. Cependant il n'existe pas la plus légère trace de cette accusation.

Il ne reste qu'une troisième supposition ; c'est de dire, comme l'ont prétendu les Juifs, que, les gardes étant endormis, le corps fut enlevé furtivement pendant leur

sommeil. Cette fable juive est bien digne d'être répétée par des hommes qui croient tout, excepté ce qu'ils doivent croire. En effet, pour l'admettre, il faut dire que tous les gardes s'étaient comme concertés pour dormir à la fois, que pas un seul n'aura été éveillé au bruit de plusieurs personnes qui arrivent au sépulcre, roulent la pierre énorme qui en ferme l'entrée, y entrent, en retirent le corps et l'emportent. Voici encore une autre circonstance remarquable : au lieu d'emporter le corps tout enveloppé, ce qui était plus facile et plus court, ces étranges voleurs font tout le contraire ; ils détachent le linceul qui couvrait le corps, et le laissent dans le sépulcre ; ils plient même et placent à part le suaire qui couvrait la tête ; car ces particularités sont expressément rapportées par nos évangélistes. Que si l'on disait que les apôtres se sont avancés secrètement jusqu'au sépulcre par une voie souterraine, nous ferions à ce sujet une observation sans réplique ; c'est qu'une telle fraude aurait laissé après elle des traces manifestes. Le sépulcre était taillé dans le roc ; il aurait donc fallu y pratiquer une ouverture, et cette ouverture aurait trahi le complot et le vol sacrilège. Vous le voyez, Messieurs, cette supposition de l'enlèvement du corps, outre qu'elle est entièrement gratuite, qu'elle n'est appuyée sur aucune preuve positive, n'a pas même le mérite d'une simple probabilité : ce n'est qu'un échafaudage de pièces mal assorties, qui tombe de toutes parts. C'est le cas de dire avec le poète romain : « Qu'un Juif le croie ; moi, je ne le croirai pas. »

Enfin j'ai dit que je croyais à la résurrection, à cause de la futilité même de ce qu'on prétend y opposer. Rien ne donne plus de force et d'éclat à la vérité, que la faiblesse des efforts que l'on fait pour le combattre ; c'est alors qu'on sent mieux ses avantages et son triomphe. Or, qu'ont imaginé les incrédules contre les preuves his-

toriques du fait de la résurrection ? C'est de dire d'abord que les évangélistes, incertains, vacillants dans leurs récits, rapportent des choses contradictoires, et ne s'accordent pas entre eux, ni sur les apparitions des anges, ni sur celles de Jésus-Christ, ni sur les voyages qui ont été faits au sépulcre, ni sur les heures où ces voyages ont eu lieu. L'un suppose qu'un seul ange a paru, l'autre en suppose plusieurs ; ce que celui-ci place après le lever du soleil, celui-là le met avant l'aurore ; dans ce choc de narrations qui se combattent, comment démêler la vérité ? Messieurs, je le demande à tout homme de bonne foi : parmi les faits de l'antiquité, même les plus authentiques, en est-il un seul qui, dans ses détails et ses circonstances accessoires, n'offre des obscurités qui font le tourment des critiques ? Est-il permis de combattre le témoignage des quatre évangélistes par quelques particularités de leurs récits, qui pouvaient être très-claires pour les contemporains, encore qu'elles soient embarrassantes pour nous qui sommes séparés du fait par un intervalle de dix-huit siècles ? Il est si aisé de concevoir comment les récits des évangélistes présentent des contrariétés apparentes ! En effet, qu'arriva-t-il ? Différentes femmes, différents disciples, partent à différentes heures pour aller au sépulcre, font différents voyages, et par des chemins différents ; tantôt c'est un ange, tantôt ce sont deux anges qui apparaissent. De toutes ces particularités également indubitables, celle qui est rapportée par un évangéliste est passée sous silence par un autre ; de là des diversités, et nullement des contradictions réelles : et l'on ne s'aperçoit pas que ces oppositions apparentes font ressortir davantage la sincérité des apôtres ! S'ils avaient machiné une imposture, il leur était si aisé de concerter ensemble une narration qui ne présentât rien de choquant dans aucune de ses circonstances ; mais non, la vérité seule guide la plume des écrivains sacrés ; chacun raconte

avec simplicité ce qu'il croit devoir raconter, persuadé que ce qu'il dit se concilie avec ce qu'un autre pourra dire. Les récits sont assez semblables pour les mettre hors de tout soupçon d'imposture, et assez différents pour les sauver du reproche de fraude concertée.

Voici enfin la dernière ressource de l'incrédule : Si Jésus-Christ était véritablement ressuscité, se serait-il contenté d'apparaître à ses disciples, qui déjà croyaient en lui ? ne devait-il pas plutôt apparaître à ses ennemis pour les guérir de leur incrédulité ? Messieurs, il est vrai, si Jésus-Christ a voulu que sa mission divine éclatât surtout dans le miracle de sa résurrection, il a dû nous en fournir des preuves suffisantes pour convaincre tout esprit raisonnable ; mais si celles qu'il a données suffisent, si elles portent avec elles une impression de vérité dont on ne peut se défendre, si l'on ne peut les combattre que par des frivolités, qui sommes-nous pour en exiger de plus frappantes et de plus lumineuses encore ? Est-ce donc sur nos faibles pensées que le ciel doit mesurer ses desseins ? et quand nous devons raisonnablement être contents des lumières qu'il nous donne, comment osons-nous murmurer pour celles qu'il croit devoir nous refuser ? Jésus-Christ a-t-il manifesté sa résurrection à des témoins irrécusables ? leur témoignage nous est-il connu, et se présente-t-il encore à nous tel qu'il doit être pour entraîner notre assentiment ? C'est tout ce qu'il faut pour que nous soyons sages dans notre croyance, inexcusables dans notre infidélité. « Et à qui prétend-on que Jésus-Christ était obligé de se manifester avec évidence ? » à qui ? A ce lâche gouverneur, qui l'avait condamné » contre sa conscience ? à ce léger et voluptueux Hérode, » qui l'avait indignement raillé ? à ces prêtres, à ces docteurs, à ces Pharisiens, qui n'avaient cessé de le pour- » suivre de leurs calomnies et de leurs intrigues, jusqu'à » ce qu'ils l'eussent conduit sur le Calvaire ? à ces Juifs

» furieux, qui, comblés de ses bienfaits, avaient demandé
» sa mort à grands cris, et souhaité que son sang retom-
» bât sur eux et sur leurs enfants? Par où tous ces
» hommes si criminels avaient-ils mérité le bienfait de
» son apparition? Il est déraisonnable de prétendre que
» Dieu doive répandre ses grâces plus abondamment, à
» mesure qu'on s'en rend plus indigne, et multiplier les
» preuves de sa foi, à proportion qu'on y résiste davan-
» tage (1). » Jésus se manifeste à ses disciples ; il en fait
ensuite les hérauts de sa résurrection ; c'est par eux qu'il
s'est manifesté à la terre ; c'est par leur témoignage, con-
tinué à travers les siècles, qu'il se manifeste encore à
nous. Vous voudriez qu'il eût en quelque sorte forcé ses
ennemis au silence, par l'éclat irrésistible de sa présence
glorieuse ; c'est précisément ce qu'il ne voulait pas. S'il
veut que la foi soit motivée pour être raisonnable, il veut
aussi qu'elle soit libre pour être méritoire : il doit à tous
des preuves suffisantes ; mais celui qui, en ce genre, re-
çoit moins, n'a pas le droit de se plaindre et de crier à
l'injustice, parce qu'un autre aura reçu davantage. Vous
demandez pourquoi Jésus n'a pas apparu à toute la ville
de Jérusalem, à la synagogue, à tous ses ennemis ; et
moi, je vous demanderai pourquoi il n'a pas apparu à
Rome, à Corinthe, à Ephèse, partout où sa résurrection
fut prêchée et donnée pour fondement de sa religion ? et
alors les demandes n'auront pas de terme.

Mais ne pourrait-on pas dire avec Jean-Jacques : « Je
» ne connais ce miracle, comme les autres, que par des
» hommes. Qui a vu ce miracle ? Des hommes. Qui me
» le rapporte ? Des hommes. Toujours des hommes entre
» Dieu et moi ! N'était-il pas plus simple qu'il me parlât
» lui-même ? » Il sied bien à un sophiste orgueilleux de

(1) La Luzerne, *Dissert. sur la Religion*, II^e Dissert. chap. 1,
n. 74.

prendre ce ton d'insulte envers le Dieu qui lui a donné l'être, et ce talent dont il abuse pour blasphémer contre lui ! Comment Jean-Jacques connaissait-il l'existence de César, ses conquêtes, sa fin tragique, sinon par le témoignage des générations intermédiaires, depuis dix-huit siècles ? Entre ces événements et lui, voilà bien des hommes ; se croyait-il pour cela dispensé d'y croire ? ou plutôt ne se serait-il pas regardé comme un insensé de n'y croire pas ? Il aurait voulu que Dieu lui parlât ; et pourquoi à lui plutôt qu'à tout autre ? pensait-il que le feu de son imagination fût un titre de préférence aux yeux de celui qui estime avant tout l'innocence et la vertu ? Il faudrait donc que Dieu se manifestât par des révélations spéciales, à tous les individus de l'espèce humaine, qu'il bouleversât ainsi sans cesse tout l'ordre naturel des choses, qu'il multipliât sans fin les miracles, les rendît journaliers, et si communs que, n'ayant plus l'éclat et la force des miracles, ils fussent inutiles : car c'est là qu'aboutissent les prétentions d'une fausse et orgueilleuse sagesse.

Ainsi, Messieurs, si je discute la déposition des témoins oculaires du fait de Jésus ressuscité, je la trouve très-digne de foi ; si je discute l'autorité des Juifs et des païens, qui, dans l'origine, ont cru au miracle de la résurrection, et l'ont confessé jusque dans les tourments, je trouve que leur suffrage est d'un poids immense ; si je discute la supposition de l'enlèvement du corps, je trouve qu'elle n'a pas une ombre de probabilité ; enfin si je discute les difficultés des incrédules, je les trouve sans fondement, et bien faibles à côté de nos preuves historiques : donc, pour être raisonnable, je dois croire que Jésus-Christ est ressuscité. Je viens aux conséquences de cette résurrection.

Ce n'est pas assez de croire à la résurrection de Jésus-

Christ, d'admirer ce trait éclatant de la puissance divine. *Tout ce qui est écrit, dit le grand Apôtre (1), est écrit pour notre instruction.* Dans la religion du Dieu véritable et trois fois saint, tout doit tendre à éclairer nos esprits, pour opérer la réforme de nos cœurs. Il ne s'agit pas d'un de ces faits historiques consignés dans des monuments dignes de foi, que l'on croit, il est vrai, parce qu'il est raisonnable d'y croire, mais qui, étrangers à nos principes religieux, à notre conduite, peuvent après tout n'inspirer qu'un médiocre intérêt. On croit à la mort de Socrate, au consulat de Cicéron, au règne d'Auguste; mais enfin ce sont là de ces faits, ou qu'on peut ignorer impunément, ou qu'on peut croire sans en tirer aucune conséquence utile. Il n'en est pas de même du fait de la résurrection; il entraîne après lui des conséquences inévitables, qui doivent fixer pour jamais notre croyance, nous avertir de ce qu'il faut pratiquer, en nous montrant ce qu'il faut croire; régler ainsi notre conduite, notre culte, nos hommages envers Jésus-Christ; et lier pour nous la vie présente à nos futures destinées.

Une première conséquence de la résurrection de Jésus-Christ, c'est qu'il est véritablement l'envoyé de Dieu. Jésus paraît au milieu de la Judée; il se dit l'envoyé du ciel, pour former à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité; il ne dispute pas, il décide; il ne parle pas en philosophe qui disserte, mais en maître; la sagesse est sur ses lèvres, comme l'innocence est dans ses actions; sublime dans sa simplicité, il enseigne sans faste, sans effort, comme ayant autorité : le peuple est ravi de l'entendre, et dit que jamais homme n'a parlé comme lui (2). Sans doute, la sainteté de sa vie, la beauté de sa doctrine, annoncent en lui un je ne sais quoi de céleste que la terre n'a pas encore vu, et décèlent un personnage

: (1) Rom. v. 4. — (2) Joan. vii. 46.

qui, plus que tout autre, a le droit d'instruire et d'éclairer les hommes sur la religion. Mais il fallait, surtout pour les esprits vulgaires, des preuves sensibles de sa mission : lui-même il renvoie souvent à ses miracles. S'il passe sur la terre en faisant du bien (1), c'est qu'il y passe en opérant des prodiges, qui, presque toujours, tournent au soulagement des malheureux, à la consolation des affligés, à la conversion des pécheurs. Il annonce solennellement qu'il ressuscitera le troisième jour, et il indique ce miracle comme la marque la plus éclatante de sa divine autorité : dès lors, s'il est vraiment ressuscité, il est ce qu'il se disait être pendant sa vie. Ce n'est pas seulement un philosophe plus sage et plus éclairé que les autres, c'est le dépositaire des secrets de Dieu, qui est venu les révéler aux hommes, et les instruire de toute vérité nécessaire à leur bonheur.

Une seconde conséquence, qui sort de la première, c'est que Jésus-Christ doit être écouté dans tous ses enseignements, comme la vérité même. Le philosophe le plus savant se trompe quelquefois ; borné dans ses pensées, égaré par le préjugé, entraîné par la passion, il se laisse séduire au mensonge, et il séduit à son tour. La vertu même la plus pure ne met point à l'abri de toute illusion ; avec l'âme la plus droite, on peut bien être innocent, on n'est pas pour cela infallible. Mais dans Jésus-Christ il faut voir constamment l'interprète des volontés de Dieu ; ce n'est pas en son nom, c'est au nom de Dieu qu'il parle, et Dieu l'autorise par des miracles, et principalement par celui de sa résurrection : voilà le sceau de son ambassade céleste auprès des hommes ; et s'il nous trompait, ce serait Dieu qui nous tromperait lui-même. Ce n'est donc pas assez de respecter la doctrine de Jésus-Christ, de citer son autorité comme étant d'un grand poids, d'en appeler

(1) Act. x. 38.

à son Évangile comme à l'ouvrage d'un sage de Rome ou d'Athènes ; il faut croire, soumettre son esprit, et ajouter à ses leçons la foi qui est due à la parole de Dieu.

Une troisième conséquence, qui découle de la seconde, c'est qu'il faut recevoir la doctrine de Jésus-Christ sans l'affaiblir ni l'exagérer, sans en rien retrancher comme sans y rien ajouter. *Le ciel et la terre passeront, mais sa parole ne passera point* (1). Autrefois le philosophe pouvait bien se faire des disciples zélés, son autorité pouvait les subjuguier pour un temps : mais bientôt ils s'érigeaient en juges de leur maître ; ils discutaient, examinaient sa doctrine, la changeaient, la modifiaient à leur gré ; ils devenaient maîtres à leur tour : d'une première école en naissaient plusieurs autres, et les réformateurs avaient bien en effet le même droit que leurs fondateurs. Il ne doit pas en être ainsi de l'école de Jésus-Christ ; sa doctrine demeure éternellement : malheur au téméraire qui voudrait l'altérer ! ce serait un attentat sacrilège contre la vérité de Dieu. Après lui, il n'est pas question d'inventer, mais de conserver ; sa parole, perpétuée de siècle en siècle, doit retentir jusqu'à la fin dans son inviolable pureté.

Une quatrième conséquence, qui est le résultat de toutes les autres, c'est qu'il faut recevoir également, et les mystères que nous ne saurions comprendre, et les préceptes qui nous sont intelligibles. En vain l'esprit se déconcerte de la hauteur de nos mystères ; la raison me dit que Dieu a parlé par Jésus-Christ, et que Dieu, intelligence infinie, peut voir ce que ne voit pas l'homme, intelligence bornée. Quand on étudie la religion, il ne s'agit pas de se rendre les mystères intelligibles, mais de se les rendre croyables ; il ne s'agit pas d'en pénétrer la nature, mais de s'assurer de leur réalité : or, nous la connaissons cette religion par le témoignage de Jésus-Christ, la révélant au nom de Dieu,

(1) Matth. xxiv. 35.

qui est la vérité même. Ainsi, par le témoignage de la nature, je connais Dieu, sans le comprendre ; ainsi, sans rien comprendre aux merveilles de la vision, l'aveugle y croit sur la foi de ses semblables. En vain le cœur se révolte contre la pureté de la morale évangélique ; la raison me dit que Dieu a parlé par Jésus-Christ, et que Dieu, la bonté et la sagesse même, ne peut charger les hommes d'un joug accablant pour leur faiblesse. Au reste, nous consacrerons plus tard quelques discours à venger la religion dans sa morale comme dans ses mystères ; en ce moment, nous nous contenterons de nous élever contre les demi-chrétiens qui divisent la religion, en admettant ou retranchant ce qui leur plaît : comme si Jésus-Christ ressuscité devait être cru sur un point, et ne pas l'être sur un autre. Messieurs, admettre quelques points de la révélation, et rejeter les autres, c'est faire une alliance bizarre de christianisme et d'incrédulité, c'est être tout à la fois chrétien et ne l'être pas. Est-ce donc nous qui avons fait l'Evangile, pour qu'il nous soit permis de le mutiler suivant nos goûts et nos caprices ? ou bien la religion est-elle l'ouvrage de deux auteurs différents, dont l'un doit être révééré comme l'organe divin de la vérité, et l'autre rejeté comme un apôtre de mensonge ?

Encore une fois, il n'en est pas de la religion comme des ouvrages des hommes ; ceux-ci sont loin d'être parfaits dans leur naissance : le temps et l'expérience amènent des découvertes nouvelles, et l'histoire des connaissances humaines ne présente souvent qu'une succession de systèmes opposés les uns aux autres. Mais pour la doctrine chrétienne, elle a reçu d'abord toute la perfection que Dieu a voulu lui donner ici-bas. Dans la création, Dieu dit, et tout fut fait ; et l'univers demeure, sans qu'il soit au pouvoir de l'homme de créer ou d'anéantir un seul atome de matière. Dans la révélation chrétienne, Dieu a parlé, et sa parole doit demeurer jusqu'à la fin,

sans que les hommes aient le privilège d'en retrancher un seul point, ou d'y ajouter quelque chose de leur invention. Point de milieu, il faut tout admettre, ou tout rejeter. Lorsque tout est également enseigné par Dieu, tout doit être également révé. Si vous croyez en Dieu, sans croire à la providence ; à la providence en général, sans croire qu'elle s'occupe en particulier des actions des hommes ; à cette providence spéciale, sans croire à une autre vie ; à une autre vie, mais sans croire aux châti-ments du vice ; à ces vérités premières et fondamentales, sans croire à celles qui ont été révélées par Jésus-Christ ; à la beauté de sa morale, sans vous croire obligé de la pratiquer ; en un mot, si votre foi, par un égarement volontaire, n'embrasse pas tous les points révélés, si vous vous composez un symbole qui soit votre ouvrage, dès lors vous n'êtes pas chrétien. La religion, dans ses dogmes comme dans ses préceptes, porte tout entière sur l'immobile vérité de Dieu, manifestée par Jésus-Christ : or je demande où sont vos preuves pour n'en rien admettre, ou bien où sont vos privilèges pour n'en admettre qu'une partie.

Enfin, la dernière conséquence, qui est fondamentale dans le christianisme, c'est que Jésus-Christ n'est pas seulement un juste, un ami de Dieu, un envoyé du ciel, mais qu'il est véritablement Dieu, revêtu de notre humanité. Oui, Messieurs, s'il n'était pas réellement Dieu, il ne serait pas même l'envoyé de Dieu ; oui, s'il n'était pas digne de nos adorations, comme Dieu, il ne serait digne que de notre exécution, comme le plus grand de tous les imposteurs : et ne pensez pas que ce soit ici une exagération oratoire ; c'est une assertion rigoureusement vraie, et bientôt vous allez en être convaincus. En effet, si Jésus était l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, il disait donc la vérité ; il était donc plein de zèle pour les intérêts et la gloire du Dieu véritable, et jaloux de lui faire rendre les honneurs qui ne sont dus qu'à lui seul : donc il avait

en horreur l'idolâtrie ; donc, s'il n'était pas Dieu, il devait éviter, avec le plus grand soin, tout ce qui tendait à le faire regarder comme Dieu, il devait écarter de ses discours tout ce qui aurait pu lui faire attribuer les perfections divines, et lui faire rendre à lui-même les honneurs divins. N'être simplement que l'envoyé de Dieu, et cependant parler, agir de manière à faire et à laisser croire qu'on est Dieu, quelle horrible impiété ! Voyez avec quel zèle Moïse et les prophètes disaient ouvertement qu'ils n'étaient que les instruments de la Divinité, et comme ils s'abstenaient de toute expression qui aurait pu les faire passer pour des dieux rendus visibles. Voyez comme les apôtres Paul et Barnabé, quand on les prend pour des dieux, déchirent leurs vêtements, et s'écrient : « Adorez le Seigneur, nous ne sommes que ses ministres (1). » Pour Jésus-Christ, il fait tout le contraire, et ses discours ne tendent qu'à persuader qu'il est véritablement Dieu. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il affirme qu'il est sorti du sein de Dieu, qu'il était avant Abraham, qu'il était avant toutes choses ; que le Père et lui ne font qu'un ; que ce que le Père fait, le Fils le fait aussi ; que la vie éternelle consiste à connaître le Fils comme le Père ; il souffre même qu'on lui rende des honneurs divins ; il applaudit à son disciple qui l'appelle *mon Seigneur et mon Dieu* (2). A part quelques paroles moins claires, et qui présentent quelque difficulté, son langage le plus ordinaire tend à lui faire attribuer ce qui ne convient qu'à Dieu seul. Il faut bien le remarquer, Messieurs ; ce ne serait pas assez, pour le justifier de toute usurpation sacrilège, de dire que ses expressions étaient équivoques, incertaines, et ne signifiaient pas nettement sa divinité : car non-seulement un homme doit s'abstenir de dire clairement qu'il est Dieu ; mais par cela seul qu'il n'éviterait pas tout ce qui

(1) Act. xiv. 10 et seq. — (2) Joan. xx. 48.

pourrait l'insinuer, qu'il userait à ce sujet de paroles à double sens, qu'il ne repousserait pas avec une sainte horreur tout ce qui serait capable d'induire en erreur ses semblables ; par cela seul, dis-je, il outragerait celui qui, dans nos livres saints, s'appelle le *Dieu jaloux* (1), et demeurerait convaincu de n'être qu'un impie exécrationnable.

Ce n'est pas encore tout ; quelle est la première loi que Jésus-Christ impose à ses disciples ? C'est de l'aimer, de faire tout pour son amour et pour sa gloire, de placer en lui le centre de leurs pensées et de leurs affections ; il exige même les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque ; il veut qu'ils l'aiment plus que leurs proches, que leurs amis, que leur vie, qu'ils répandent pour lui tout leur sang ; et il déclare que celui qui ne lui rend pas tous ces hommages, n'est pas digne de lui. Messieurs, que Jésus meure pour rendre gloire à Dieu, et qu'il nous invite à marcher sur ses traces, je le conçois ; mais si, dans la réalité, il n'est pas Dieu, et que néanmoins il nous commande de lui donner ces marques d'amour qu'on ne doit qu'au Maître suprême de la vie, voilà ce qu'on ne conçoit pas. « Tout homme, dit Massillon (2), qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême ; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avait jamais cédé aux idoles profanes. »

Jésus s'annonce encore comme venant former au Père céleste des adorateurs en esprit et en vérité, comme venant détruire le culte des idoles, pour faire adorer enfin

(1) Deuter. iv. 24, etc.

(2) *Sermon pour le jour de la Circoncision*, II^e part.

le seul Dieu véritable ; mais, s'il n'est pas Dieu, il a trompé le monde ; il n'est plus qu'un faux prophète ; sa religion n'a été qu'une nouvelle idolâtrie ; car le premier soin de ses disciples, c'est de le présenter comme un Dieu aux hommages des nations ; c'est de lui faire payer, dans la terre entière, ces tributs de respect et d'amour qui ne sont dus qu'à Dieu seul ; en sorte que déjà, dans les temps les plus purs de sa religion, celle-ci n'aurait été qu'une superstition tout aussi réelle que celle qui, jusque-là, avait régné chez tous les peuples. Oui, nous le dirons, sans craindre de blesser ce qui est dû à Jésus-Christ, mais plutôt dans un sentiment profond de respect pour la sainteté de sa vie, pour la vérité de ses discours et la divinité de sa mission : s'il n'était pas Dieu, il ne serait plus que le plus méprisable, le plus odieux, le plus impie de tous les imposteurs ; et si cela vous fait horreur à penser et à dire, que vous reste-t-il à faire, sinon de vous prosterner devant lui à la suite innombrable de ses fidèles adorateurs ?

Il est temps de mettre fin à ce discours. L'Eglise chrétienne, Messieurs, est en possession, depuis dix-huit siècles, de croire en Jésus-Christ ressuscité, de faire de cette grande merveille du Tout-Puissant le principal fondement de la religion qu'elle professe ; même une fête annuelle, aussi ancienne que le christianisme, et qu'elle célèbre encore, est un des monuments authentiques de ce miracle et de sa foi. Le fait de la résurrection se prouve, comme il est reçu parmi les hommes, et dans tous les tribunaux de la terre, de prouver les faits, par des témoignages ; et ces témoignages, plus on les discute, plus on les trouve dignes de foi. Je viens d'exposer les preuves de la résurrection de Jésus-Christ, et les conséquences qui en découlent ; si mes preuves sont inattaquables, si mes conséquences sont justes, il n'y a plus à balancer. Faisons taire les préjugés ou la fausse honte qui retient peut-être

dans notre âme la vérité captive ; rendons hommage à la vérité connue : c'est au milieu d'un monde impie, qu'il y a quelque courage à ne l'être pas. Gloire à Jésus-Christ ! que devant lui tout genou fléchisse sur la terre, que son nom soit dans notre bouche, que sa loi soit dans notre cœur, que nos hommages attestent notre croyance, et que ces autels reçoivent en ce moment l'engagement solennel que nous prepons de toujours professer cette religion sainte, dont les miracles et surtout la résurrection glorieuse de son auteur doivent être à jamais l'inébranlable fondement !

www.libtool.com.cn

TABLE

www.libtool.com.cn

DU TOME PREMIER.

DISCOURS D'OUVERTURE.	1
I. Motif et objet de ces Conférences.	3
II. Leur forme et leur caractère particulier.	13
DE LA VÉRITÉ.	24
I. Faut-il admettre des vérités premières, et quels en sont les caractères ?	26
II. Faut-il admettre des vérités de déduction, et quels moyens avons-nous de les connaître ?	37
CAUSES DE NOS ERREURS.	47
1° La faiblesse de la raison ;	49
2° l'ignorance ;	50
3° le demi-savoir ;	51
4° la science elle-même ;	52
5° la fausse application des principes de vérité ;	53
6° la préoccupation ;	53
7° l'esprit de curiosité ;	59
8° les passions.	61
L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LA FOI DU GENRE HUMAIN.	67
I. C'est la foi du genre humain qu'il y a un Dieu.	68
II. Cette croyance vient de la nature et de la pure raison.	78
III. Il n'est rien de plus frivole que ce que l'athée imagine pour l'expliquer.	82
L'EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR L'ORDRE ET LES BEAUTÉS DE LA NATURE.	88
I. Il y a des notions d'ordre et de beauté répandues dans tous les esprits, même les plus vulgaires.	90
II. D'après ces notions, il est facile à chacun de sentir qu'il y a de l'ordre et de la beauté dans ce monde visible.	93
III. Cet ordre et cette beauté ne peuvent s'expliquer que par l'action d'une cause intelligente, qui est Dieu.	98
EXAMEN DES PRINCIPAUX ARGUMENTS DE L'ATHÉISME.	107
I. argument. On ne comprend pas Dieu.	108

II. argument. On ne voit pas Dieu.	115
III. argument. On explique tout sans Dieu.	117
LA PROVIDENCE DANS L'ORDRE MORAL.	128
Arguments contre la Providence, tirés	
1° de l'inégalité des destinées humaines;	132
2° des maux et des souffrances de l'homme;	136
3° des vices et des désordres qui souillent la terre.	139
SPIRITUALITÉ DE L'ÂME.	150
I. Rien de plus lumineux que les preuves de la spiritualité de l'âme, tirées	
1° de la faculté qu'a l'homme de sentir;	152
2° de la faculté qu'il a de penser;	155
3° de la faculté qu'il a de juger.	161
II. Rien de plus vain que les arguments qui combattent la doctrine de la spiritualité de l'âme, et que les matérialistes prétendent tirer	
1° de l'autorité;	163
2° de l'influence du corps sur l'âme;	166
3° de la ressemblance entre l'homme et les animaux.	170
LOI NATURELLE.	175
I. Il est une loi antérieure à toutes les conventions humaines.	177
II. Elle est à juste titre appelée <i>naturelle</i> .	189
III. Le premier devoir qu'elle nous impose est de régler nos penchants.	192
LIBRE ARBITRE.	199
I. Preuves directes, tirées	
1° du sentiment;	201
2° du raisonnement;	205
3° de la foi du genre humain.	211
II. Preuves indirectes, tirées des absurdités et des conséquences affreuses du système contraire.	
1 ^{re} conséquence. Il n'y a ni bien ni mal.	213
2 ^e conséquence. Le remords est une chimère.	216
3 ^e conséquence. Il n'y a pas de Dieu.	217
IMMORTALITÉ DE L'ÂME.	221
Les preuves en sont puisées dans la connaissance approfondie et combinée de l'homme et de Dieu.	
I. Dans la connaissance de l'homme fondée sur la considération	222
1° de la nature de son âme;	223
2° de ses sentiments;	226
3° de ses désirs;	227

4° de ses croyances ;	229
II. Dans la connaissance de Dieu, qui, sans l'immortalité de l'ame, ne serait ni juste ni sage.	233
Du CULTE EN GÉNÉRAL.	244
I. L'homme doit à la Divinité un culte intérieur.	246
Pour sentir cette obligation il suffit de consulter	
1° les premières notions de Dieu et de l'homme ;	<i>Ibid.</i>
2° les intérêts les plus chers et les plus sacrés de l'humanité.	251
II. L'homme doit à la Divinité un culte extérieur et public.	253
Cette obligation est démontrée	
1° par l'expérience ;	254
2° par la raison ;	255
3° par le sentiment.	258
LES PRINCIPES RELIGIEUX , FONDEMENT DE LA MORALE ET DE LA SOCIÉTÉ.	264
I. Fondement de la morale , parce que seuls ils peuvent présenter des motifs suffisants pour la croire obligatoire et pour y être fidèle.	266
II. Fondement de la société, comme le prouvent	
1° l'autorité ;	273
2° l'expérience ;	275
3° la raison.	277
SUR LE TÉMOIGNAGE.	284
I. La plupart de nos connaissances portent sur des faits que nous n'avons pas vus, et que nous croyons sur le témoignage d'autrui.	285
II. Le témoignage humain, dans les choses de son ressort, est une règle aussi sûre de vérité, que peuvent l'être les sens et le raisonnement sur les choses auxquelles ils s'appliquent , et, parmi les faits que nous n'avons pas vus, il en est d'aussi certains pour nous, que les théorèmes de géométrie.	290
LES MIRACLES EN GÉNÉRAL.	304
I. Les miracles sont possibles.	306
II. On peut discerner les miracles des faits naturels.	311
III. Les miracles sont un excellent moyen d'établir la vérité d'une religion.	314
IV. Les miracles que nous n'avons pas vus peuvent être constatés par le témoignage, comme les faits naturels.	317
MOÏSE CONSIDÉRÉ COMME AUTEUR DU PENTATEUQUE.	323
I. Moïse est l'auteur du Pentateuque.	325
II. Moïse est un auteur véridique.	339

MOÏSE CONSIDÉRÉ COMME HISTORIEN DES TEMPS PRIMITIFS.	350
Son récit est examiné dans les deux faits principaux que contient la Genèse : 1 ^o la création ;	352.
2 ^o le déluge.	365
MOÏSE CONSIDÉRÉ COMME LÉGISLATEUR.	378
I. Dans l'ordre religieux et moral.	380
II. Dans l'ordre politique et civil.	389
DE L'AUTORITÉ DES ÉVANGILES.	399
I. Jésus-Christ a-t-il paru dans la Judée à l'époque où le supposent nos Évangiles ?	401
II. Nos Évangiles ont-ils été véritablement écrits par les auteurs contemporains dont-ils portent les noms ?	407
III. Ces Évangiles sont-ils parvenus jusqu'à nous sans aucune altération notable dans le fond des choses ?	414
DES MIRACLES ÉVANGÉLIQUES.	424
I. Rien de plus certain que les miracles évangéliques.	426
II. Rien de plus décisif en faveur de la religion.	438
RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.	447
I. Preuve du fait de la Résurrection de Jésus-Christ.	449
II. Conséquence de ce fait miraculeux.	463

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.libtool.com.cn

www.lib1001.com.cn

www.libtool.com.cn